

HENRY GRATTAN DOYLE
The George Washington University
WASHINGTON, D. C.



HISTOIRE
DE LA
LANGUE FRANÇAISE

DÙ MÊME AUTEUR

LINGUISTIQUE

Études linguistiques sur la basse Auvergne, 4 vol. 8° (Paris, Alcan 1897, Bouillon 1899, Champion 1906 ; Montpellier, Société des langues romanes, 1915).

Les argots de métiers franco-provençaux, gr. 8° (Bibl. de l'École pratique des Hautes-Études, fasc. 223, Champion, 1917).

L'argot de la guerre, *d'après une enquête auprès des officiers et soldats* (Paris, A. Colin, 2^e éd., 1919).

Essais de géographie linguistique, 2 vol. 8°, avec cartes hors texte (Paris, Champion, 1921 et 1928).

VULGARISATION LINGUISTIQUE

La philosophie du langage (*Bibl. de philosophie scientifique*). Paris, Flammarion, 6^e éd., 1929.

La géographie linguistique (avec 7 cartes) (*Bibl. de culture générale*). Paris, Flammarion.

Les noms de personnes, *origine et évolution* (prénoms, noms de famille, surnoms, pseudonymes), 3^e éd., 1928 ; — Les noms de lieux, *origine et évolution* (villes et villages, pays, cours d'eau, montagnes, lieux dits), avec 6 cartes, 2^e éd., 1928 ; — Les patois, *évolution, classification, étude*, avec 7 cartes, 1927 ; — Les argots, 1929 (4 in-12, Paris, Delagrave, *Bibl. des chercheurs et des curieux*).

ESTHÉTIQUE

Toute la montagne. Paris, E. Fasquelle, 1924.

Le sentiment de la nature et son expression artistique (*Bibl. de philosophie contemporaine*). Paris, Alcan, 1914.

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE

ALBERT DAUZAT

DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

HISTOIRE

DE LA

LANGUE FRANÇAISE



PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD ST-GERMAIN

—
930

Tous droits réservés

Premier tirage, septembre 1930.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays

Copyright 1930, by Payot, Paris.

AVANT-PROPOS

Les travaux qui ont pour objet la langue française deviennent, de jour en jour, plus nombreux. Sans parler des grands ouvrages d'ensemble, en cours de publication, de M. Nyrop et surtout de M. Ferdinand Brunot, chaque spécialiste, chaque monographie apporte des éléments nouveaux, souvent une orientation nouvelle.

Le présent livre, qui s'adresse spécialement aux membres de l'enseignement, aux étudiants et au public cultivé, a pour but de faire le point et de mettre les lecteurs au courant des progrès de la science, en donnant, dans un manuel d'un prix accessible à tous, un tableau, aussi complet que possible, de l'évolution de la langue française sous tous ses aspects, depuis la décomposition du latin impérial jusqu'au langage contemporain, écrit et parlé. Nous avons accordé une place importante à l'histoire externe de la langue, trop négligée avant les travaux récents de M. Brunot, ainsi qu'au français populaire dont l'intérêt, qui ne le cède en rien à celui du latin vulgaire, a été mis en lumière par des étrangers, M. Nyrop en tête.

Tout en apportant un élément personnel chaque fois que nous l'avons pu (1), nous avons voulu, avant tout, faire une synthèse objective, et dégager, pour des groupes de faits généralement complexes, les idées directrices, les dominantes, les tendances générales et les courants.

Nous nous sommes attaché aussi à montrer par quel lent et patient travail, auquel ont collaboré les écrivains, les grammairiens, l'élite cultivée, différents groupements autorisés, l'État enfin par l'enseignement, — la langue française s'est perfectionnée et affinée, depuis les premiers balbutiements d'un idiome de paysans et d'artisans, pour devenir un instrument de pensée aussi souple que ferme et précis, une grande langue de civilisation. Si le lin-

(1) En ce qui concerne le français populaire actuel de Paris, les faits que nous signalons ont été, sauf indication contraire, observés directement par nous depuis 1901, chez des ouvriers indigènes, dans le XX^e arrondissement et la banlieue Est.

guiste ne doit rien ignorer des vulgarismes anciens et présents, dont il importe de connaître les causes, il apprécie mieux que personne la valeur de la tradition, et s'il réclame parfois qu'on l'assouplisse pour l'harmoniser à des besoins nouveaux, il n'entend point la briser, car il est nécessaire de maintenir l'enseignement d'un purisme intelligent, adapté aux évolutions nécessaires.

Nous tenons, en terminant, à rappeler tout ce que nous devons à nos maîtres, Gaston Paris, Gilliéron, MM. Antoine Thomas et Ferdinand Brunot, et aux travaux de nos éminents devanciers, en particulier à ceux de M. Bourciez, Clédât et Nyrop.

NOTATION EMPLOYÉE . DANS LES TRANSCRIPTIONS PHONÉTIQUES

Chaque lettre représente un son et un seul.

a, i, o, b, p, f, v, t, d, l, m, n, r, j, k, z, ont la même valeur que dans l'alphabet français.

s représente toujours *s* sourd (son), *g*, *g* occlusif dit « dur » (*gant*), *h*, l'*h* aspiré germanique ; *r* représente l'*r* prépalatal jusqu'au XVIII^e siècle (le texte précisera pour l'*r* dorsal).

u = *ou* (*fou*) ; afin d'éviter toute amphihologie pour la majorité des lecteurs, on rappellera généralement cette valeur entre parenthèses.

ü = *u* français (*tu*).

e est réservé à *é, è* (fermé, ouvert, ou moyen).

œ = *eu* (*feu*).

ə (*e* retourné) = *e* muet.

L'accent aigu indique la fermeture de la voyelle (*pá* = pas, *né* = nez, *fó* = faux...), l'accent ouvert les voyelles ouvertes (*rà* = rat, *fòrè* = forêt...) ; le signe $\bar{\hspace{0.1em}}$ les longues (*pâté* = pâté), $\breve{\hspace{0.1em}}$ les brèves (*mǎlær*, malheur), $\tilde{\hspace{0.1em}}$ les voyelles nasales (*ā* = *an*, *tā* = temps, *bā* = banc ; *ē* = *in*, *fē* = feint, faim, fin ; *ō* = *on*, *bō* = bon ; *œ̃* = *un*, *lœ̃di* = lundi) ; *ũ* = *ü* nasal.

— L'accent tonique est indiqué par un caractère en romain : lat. *portare*, fr. *ékut* = écoute. —

y est la semi-voyelle de *i* (*yæ* = yeux, *byē* = bien), *w* de *u* = *ou* (*wi* = oui, *lwa* = loi), *ŵ* de *ü* (*lŵir* = luire).

š = *ch* (*šāté* = chanter) ; en ancien français *tš* = *tch*.

Les consonnes palatalisées (mouillées) sont indiquées par le signe diacritique *'y* (*an'yó* = agneau ; au contraire *ny* = *n* + *y*, *dèrnyé* = dernier) ; de même *l'y* = *l* mouillé, *k'y*, *k* mouillé, etc. (1).

(1) J'estime, en effet, que ces phénomènes comportent deux éléments : un *l*, *n*, *k*... à articulation dorso-palatale (que je note par *l'*, *n'*, *k'*...) plus un élément *y*.

Le signe $>$ placé entre deux formes indique que la seconde vient de la première (*capra* $>$ *chèvre*), $<$ que la première vient de la seconde (*chèvre* $<$ *vx. fr. chièvre*).

Le signe * désigne les formes conjecturales.

De même pour les semi-occlusives *ts*, *ts...* . mais dans un ouvrage comme celui-ci je n'ai pas cru nécessaire de distinguer par un signe spécial le premier élément de ces derniers groupes (qui est un *t*, *d* prononcé avec la pointe de la langue plus relevée).

INTRODUCTION

I. — LE DÉVELOPPEMENT DE LA LANGUE FRANÇAISE •

1. Comme toutes les langues auxquelles des circonstances favorables ont ouvert une brillante carrière, le français a des origines très humbles. Né, ainsi que ses sœurs romanes — italien, espagnol, portugais, roumain — de la décomposition du latin vulgaire, il s'élabora lentement, pendant une longue période de germination obscure, aux temps troubles des monarchies franques. Il émerge au grand jour à peu près en même temps que la dynastie capétienne, à laquelle il lie son sort, et qui fait sa fortune ainsi que celle de Paris. Bientôt il devient l'expression d'une littérature de plus en plus brillante, l'organe d'une société à la fois traditionaliste et raisonneuse qui ne cesse de l'affiner, de l'épurer, d'en faire un instrument de pensée souple, précis et clair, à l'image de son esprit.

2. Le français est sorti du latin transplanté en Gaule : la colonisation romaine est sa véritable charte de fondation. Sans doute les prédécesseurs des Romains sur le sol français, les Gaulois, avaient-ils marqué une profonde empreinte, au point de faire disparaître, du moins dans le nord, presque toute trace des langages antérieurs en dehors de certains noms de lieux. Mais l'idiome gaulois, dont la structure n'était pas très éloignée de celle du latin (1), disparut au bout de quelques siècles de domination romaine.

(1) Le gaulois représentait une des trois branches du celtique, dont les deux autres sont le britannique (gallois, ancien cornique et breton actuel) et le gaélique (islandais, écossais). Il est aujourd'hui démontré que l'italique, dont le latin est un rameau, et le celtique ont constitué longtemps un même groupe avant de se scinder (A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, pp. 16 sqq.).

La romanisation fut progressive. Les villes, où affluaient fonctionnaires, commerçants, colons, et qui devinrent le séjour de l'aristocratie gauloise, bientôt toutes latines furent les foyers d'expansion de la langue des conquérants. Géographiquement, la romanisation s'affirma d'abord au sud-est, dans la *Provincia* que Rome avait annexée trois quarts de siècle avant la conquête de César, et qui avait attiré de nombreuses colonies italiennes ; elle déborda de bonne heure sur le bassin de la Garonne ; le courant le plus puissant remonta le Rhône et la Saône, pour se subdiviser, le long des grandes voies romaines, et gagner les vallées de la Loire, de la Seine, de la Moselle ; les régions montagneuses et l'Ouest résistèrent plus longtemps. Pendant deux ou trois siècles, le latin ne fut guère que le langage des villes et des colons italiens : la prépondérance, en bas Languedoc, des noms de domaines formés avec le suffixe latin *-anus* (tandis que dans presque toute la Gaule le suffixe gaulois *-acus* l'emporte de beaucoup pour ces créations) accuse la romanisation plus ancienne de cette contrée. — La révolte des Bagaudes et surtout la terrible invasion de 276 chassèrent du village une grande partie de la population gauloise. Le quatrième siècle fut décisif ; le christianisme, vainqueur avec Constantin, devint un puissant agent de la romanisation, qui dut s'achever dans le cours du ve siècle : le dernier texte gaulois, le Glossaire de Vienne (dit aussi : glossaire d'Endlicher), se place à cette époque : un mot got, qu'il contient, permet de le dater (1). Les écrivains du siècle suivant, Fortunat, Grégoire de Tours, sont les derniers qui connaissent encore le sens de mots gaulois : ce souvenir ne put survivre longtemps à la disparition du gaulois, dont les derniers débris durent toutefois végéter encore, dans des recoins écartés. — Le substrat gaulois se manifeste en français par un certain nombre de mots d'emprunt, par quelques caractères grammaticaux et surtout

(1) Dans le même sens, F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. I (voir notamment, p. 18, n. 2) ; VENDRYES, *Celtique et roman* (*Revue de ling. romane*, I, 262-277). Pour la date du *Glossaire de Vienne*, cf. G. DOTTIN, *La langue gauloise*, p. 213.

par diverses tendances phonétiques très caractéristiques, que nous signalerons (§ 30, 34-36, 43, 47, 58, 63).

3. Le latin d'où est sorti le français est le latin parlé par la population, le *latin vulgaire* ; celui-ci s'était fort éloigné de la langue littéraire à la fin de l'Empire, en dépit des efforts du maître d'école, qui toutefois, on le verra (§ 29, 31-33, 41, 58, 63, 402) ne furent pas sans résultats, notamment pour la prononciation. En dehors du sud-ouest, où les Ibères avaient joué un rôle prépondérant, le latin de Gaule apparaît comme assez homogène, du fait de l'unité du substrat antérieur. Mais les divergences s'accusèrent rapidement après la dislocation de l'empire romain, sous l'influence de deux causes principales : variabilité des éléments ethniques selon les contrées où se mélangeaient, dans des proportions variables, Latins, Gaulois, Germains ; morcellement politique et social de la Gaule, dont les parties composantes se fragmentent et s'isolent de plus en plus jusqu'à la constitution du régime féodal. — L'élément germanique a joué un rôle très important dans la formation du français : l'aristocratie militaire des Francs, si elle n'a pu imposer sa langue (qui disparaît au x^e siècle) (1), a néanmoins enrichi le vocabulaire indigène de nombreux mots, et a influencé la phonétique, la syntaxe, voire la morphologie, (§ 70, 75, 343, 490, 509, 516, 519). Toutefois cette influence a été plus grande dans d'autres dialectes d'oïl, en normand d'abord, du fait de la colonisation northmanne, puis dans les parlers du Nord et du Nord-Est.

4. La période franque est chaotique et trouble, aussi bien au point de vue linguistique que social : entre l'unité romaine, qui dépassait de beaucoup la Gaule, et la préparation de l'unité française, une société nouvelle se malaxe, une nouvelle langue aussi, qui balbutie ses premiers mots dans les *Serments de Strasbourg* (842). La fusion des Gallo-Romains

(1) Le dernier texte francique (de France) est le chant qui célébra la victoire de Louis III à Saucourt-en-Vimeu (881) e' qui paraît être l'œuvre d'un moine de Saint-Amand (près de Valenciennes). Cf. A. BOSSERT, *Histoire de la littérature allemande*, p. 10, note. 3.

et des Francs s'achève au x^e siècle. La France est habitée alors par une population surtout agricole, comptant de nombreux petits artisans dans les villes (dont la population est très réduite), une aristocratie guerrière, et un clergé dont l'importance numérique et morale va sans cesse en augmentant : dès l'époque de Charlemagne, nombre de mots sont repris au latin d'église, qui restera longtemps le langage directeur.

5. L'accession des Capétiens au trône marque vraiment une ère nouvelle. Stabilisation sociale effectuée avec le régime féodal qui, en attachant l'homme à la terre, en multipliant, en accentuant les cloisonnements géographiques et sociaux, favorise le morcellement dialectal. Une centralisation progressive s'opère autour de Paris et, à un degré moindre, d'autres centres régionaux, sièges de Cours ducales ou comtales plus ou moins notables. L'importance de l'Eglise, des couvents, de la vie religieuse, atteint son maximum. Le vocabulaire abstrait du français naissant, dont la littérature, épique, puis lyrique, dramatique, narrative, rayonne dès la fin du xi^e siècle, s'enrichit à l'école du latin. Les Croisades apportent, d'Orient, des mots conjointement à des objets et à des produits ; le Midi, dont l'action avait été brisée pendant plusieurs siècles, recommence, timidement d'abord, à servir de véhicule, vers le Nord, aux influences méditerranéennes.

6. Si l'on envisage de très haut la période qui s'étend du cinquième au quinzième siècle environ, quatre faits essentiels dominant, à notre point de vue, ce millénaire. — Du jour où la dislocation de l'Empire romain et de la civilisation antique ont rendu au latin vulgaire sa liberté d'évolution, nous assistons au développement spontané des transformations linguistiques, qui obéissent, sur le terrain de la prononciation, au libre jeu des lois phonétiques ; morphologie et syntaxe évoluent avec la même liberté. Contraction progressive, parfois ralentie, jamais interrompue ; dislocation du système morphologique latin ; destruction d'une syntaxe savante, qui se reconstitue sur un type analytique encore simpliste : rien ne vient contra-

rier les forces de transformation. — Le morcellement linguistique va en augmentant. A l'unité du latin vulgaire de Gaule fait place une première segmentation, qui s'esquisse dès le ix^e siècle et qui est consommée au x^e : langue d'oc, langue d'oïl, franco-provençal. Vers la même époque commencent à se dessiner certains traits régionaux (notamment en gascon, normanno-picard, wallon), qui se multiplient ensuite si bien qu'au xii^e siècle sont constitués un certain nombre de types dialectaux bien caractérisés. Les différenciations s'accroissent vers la fin du moyen âge. — Du jour où la langue vulgaire s'est écrite, chaque auteur a employé son dialecte. Plusieurs foyers littéraires brillent d'un vif éclat en langue d'oïl : l'œuvre maîtresse de notre épopée, la Chanson de Roland, est en normand ; les meilleurs poètes lyriques et dramatiques du xiii^e siècle sont champenois ou artésiens (Chrestien de Troyes, Jean Bodel, etc.) ; les prosateurs les plus marquants, Villehardouin, Joinville, Froissart, sont également étrangers à la région parisienne. — Enfin le champ d'action de la langue vulgaire est réduit au profit du latin, tant à l'égard de la littérature et des sciences que dans le domaine juridique et administratif (ci-après § 559-561).

7. Le xve siècle trace un tournant capital dans l'histoire de la langue française : des orientations nouvelles se dessinent de tous côtés. — L'évolution linguistique se poursuit, mais, pour la première fois, elle est combattue par des forces adverses, dont l'importance va croissant : réaction des grammairiens et des écrivains, plus tard de l'Académie, des salons, enfin, plus près de nous, de l'école, du journal, du livre, qui s'efforcent de freiner et y parviennent dans une large mesure. La contraction des mots se continue d'abord, mais elle est enrayée dès le début du xvi^e siècle ; les innovations grammaticales populaires se heurtent à des vetos et à des barrières ; le vocabulaire lui-même est passé au crible. — Le morcellement linguistique des dialectes se poursuit par la disparition progressive des foyers régionaux régulateurs, gagnés, l'un après l'autre, au français. C'est à partir du xve siècle que le *francien*, hier encore

modeste dialecte de l'Île de France et de l'Orléanais, rayonne sur la France en pénétrant les parlers régionaux, et devient le *français*, langue littéraire et nationale d'un pays désormais unifié politiquement. — Comme conséquence, la littérature dialectale disparaît avec le x^v^e siècle ; ses débris ne comptent plus (§ 645). L'accroissement rapide de Paris et le développement de l'imprimerie favorisent la centralisation littéraire. — Enfin, à partir du xvi^e siècle, le latin est rapidement refoulé, pour perdre ses dernières positions avec la Révolution (§ 559).

8. Les grandes lignes de l'époque moderne dégagées, chaque siècle, chaque âge s'affirme par ses caractéristiques propres, ses dominantes. Politiquement et socialement agité, le xvi^e siècle est une période de bouillonnement intellectuel et linguistique. Les écrivains multiplient les créations et les emprunts, au latin, au grec, à l'italien, aux dialectes, aux métiers. La prononciation se transforme profondément, les formes grammaticales sont en pleine mue, la syntaxe se cherche et tâche d'assouplir, par des infusions de latinismes, la phrase médiévale pour de nouveaux besoins. — Le xvii^e siècle, épris d'ordre et de discipline, arrive à point pour stabiliser, régler, épurer. Il émonde le langage par des coupes sombres, proscrivant les termes archaïques, techniques, provinciaux, populaires et grossiers ; il s'efforce d'intellectualiser, des rationaliser le langage ; il établit les normes d'une morphologie et d'une syntaxe encore chaotiques. Le xviii^e siècle poursuit l'œuvre de son prédécesseur, mais les néologismes reviennent en honneur, les termes techniques s'infiltrèrent à nouveau et les emprunts reparaissent sous l'espèce des anglicismes. C'est l'époque où le français se diffuse à l'étranger, dans la société cultivée de toute l'Europe. — L'écart, qui s'accroissait entre la langue de la société cultivée et celle du peuple, est détruit par la Révolution, qui consacre le triomphe de plusieurs phonétismes populaires (*oua* pour *oué* [oi], *r* dorsal (*grasseyé*), *y* [jod] pour *l* mouillé) ; le romantisme complète, spécialement en matière lexicale, le triomphe de la langue bourgeoise ; les emprunts reprennent une nouvelle intensité,

tandis que les écrivains s'ingénient, par réaction contre le classicisme, à rendre le vocabulaire plus coloré, moins abstrait. Le rôle de l'orthographe s'accuse, nouvel élément de fixation du langage. Le développement progressif de l'instruction amène le peuple à imiter le langage des milieux cultivés, tandis que l'établissement du régime démocratique et le mélange des classes sociales provoque, en sens inverse, la diffusion de termes, de tours populaires et argotiques. Enfin la vulgarisation des sports et le caractère plus fiévreux de la vie urbaine ont leurs répercussions, accélérant la rapidité de l'élocution et multipliant les abréviations, les ellipses. Les caractères de la prononciation, influencée par de nombreux facteurs, deviennent plus complexes, plus nuancés. A l'extérieur, si une réaction nationaliste a fait perdre des positions au français depuis un siècle, en revanche il en a gagné de nouvelles en Indo-Chine et surtout en Afrique à la suite de l'extension de notre domaine colonial.

9. Il importe de préciser quel est le type de français qui s'est imposé comme langue littéraire et nationale. Ce n'est pas, on l'a vu, la langue d'oïl en bloc, ni une sorte de langue commune formée par l'amalgame d'anciens dialectes. C'est la langue de l'Ile-de-France, en principe ; c'est moins encore, si l'on songe que Paris offre de bonne heure des faits linguistiques spéciaux qui ont prévalu (§ 101, 120-2). Il faut même restreindre davantage, puisqu'à partir de Henri IV, un dualisme nouveau s'affirma entre le langage du peuple et celui de l'élite : le français représente essentiellement le *langage de la société cultivée de Paris*. Parlé aujourd'hui par des millions d'hommes, il repose donc, dans son origine et dans son essence, sur un type linguistique extrêmement restreint. La société cultivée de Paris reste toujours le moteur qui donne l'impulsion, — accélérations et ralentis — à ce vaste et complexe organisme. Par là est confirmée, une fois de plus, la théorie de Renan sur le rôle des élites, puissants organes de civilisation, malgré leur faible importance numérique.

II. — L'ÉTUDE DU FRANÇAIS (grammaire, lexicologie, phonétique).

10. Tandis que le provençal, organe d'une société alors plus raffinée, était l'objet d'études grammaticales dès le XIII^e siècle (1), le français, au contraire, pendant longtemps ne parut pas digne d'inspirer des travaux de ce genre. Fait curieux, mais fort explicable : les premières grammaires françaises ont été faites en Angleterre, aux XIV^e et XV^e siècles (2), à une époque où le français sortait de l'usage courant dans une aristocratie qui voulait toujours l'apprendre, mais pour qui il était devenu langue étrangère : série couronnée par l'*Eclaircissement de la langue française* de Palsgrave (1530), œuvre d'un esprit intelligent qui sait mieux observer que composer. C'est exactement à cette date qu'apparaît le premier grammairien français, Jacques Du Bois (Sylvius Ambianus), dont l'ouvrage, *Isagoge...*, écrit en latin, est de 1531.

11. Comme l'a fort bien montré M. Ferdinand Brunot (3), le mouvement grammatical qui se développe si rapidement et si brillamment en France, au milieu du XVI^e siècle, répond à un double besoin, d'ordre pratique et d'ordre intellectuel. Il faut d'abord enseigner aux étrangers une langue dont la diffusion s'accroît. Mais on veut surtout réhabiliter le français aux yeux du monde savant, lui ouvrir une nouvelle carrière, et, dans ce but, on estime qu'il faut le régulariser et le codifier. *La Deffense et illustration de la langue françoise* de Joachim du Bellay est plus qu'un manifeste littéraire

(1) Le premier grammairien connu est le troubadour catalan Raimon Vidal ; au XIV^e siècle, il y a toute une école de grammairiens toulousains, dont les œuvres principales sont le *Donat proensal* et les *Leys d'amor*.

(2) Elles ont fait l'objet d'études et de publications de MM. STENGEL (*Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur*, I, 1) et STURZINGER (*Orthographia gallica*, Heilbronn, 1884). La plus remarquable, avant Palsgrave, est le *Donat françois* de Jean BARTON (vers 1400). Cf. F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, I, 374-6. — Pour la bibliographie des grammaires françaises du XIV^e au XVIII^e siècles, STENGEL, *Chronologisches Verzeichnis franzesischer Grammatiken...*, Oppeln, 1890.

(3) *Histoire de la langue française*, t. II, pp. 128 sqq.

d'une école, la Pléiade : on a pu la juger avec sévérité, elle mérite les reproches d'incohérence quant à la présentation et d'insignifiance quant au fond ; mais l'idée qui la domine était féconde et elle lui assura son retentissement : les Français doivent écrire en français, et le français est capable de donner naissance à des œuvres littéraires de la plus grande envergure. — Parmi les grammairiens de cette époque, il faut retenir quelques noms. Jacques Dubois, médecin, érudit, est l'auteur d'un ouvrage complexe, curieux, mêlant la théorie à la pratique, envisageant le français à travers le latin, et où l'on trouve le premier essai, sans doute fort maladroit, de phonétique historique. Meigret, qui s'occupa d'abord d'orthographe, publie, en 1550, le *Treutté de la gram-mere françoese* ; se dégageant du latin, il cherche à élaborer la grammaire d'après le bon usage ; bien qu'il ait négligé la syntaxe, il reste le vrai créateur de la grammaire française. Le *Traicté de la grammaire françoise* de Robert Estienne (1557), plus connu que les précédents, manque d'originalité et ne méritait pas son succès. La *Grammaire* de Ramus, dont la 2^e édition (1572) est beaucoup plus complète que la première, a le mérite de la clarté, et donne des classifications et des définitions nouvelles. Enfin Henri Estienne, dans plusieurs de ses nombreux ouvrages (*Conformité de la langue françoise...*, *Précellence...*, *Hypomneses...*) a apporté une précieuse contribution d'observations et de réflexions (1).

12. Plus nettement, plus consciemment surtout que son prédécesseur, le xvi^e siècle s'est efforcé d'épurer et de régulariser la langue. Malherbe a fait œuvre de grammairien, en matière non seulement de vocabulaire, mais de morphologie et de syntaxe : son autorité et son influence furent grandes, non moins que celles de Vaugelas, dont les *Remarques sur la langue françoise* (1647) fondent définitivement la grammaire sur le « bel usage ». Contre la tyrannie de l'usage protesta La Mothe le Vayer (*Lettre touchant les*

(1) Pour plus de détails, cf. LIVET, *La grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle* (Paris, 1859), et pour les xvi^e et xvii^e siècles, F. BRUNOT, *Hist. de la langue française*, II, 124 sqq., III, 1^{re} p., livre I^{er}, et IV, 1^{re} p., livre I^{er}.

nouvelles remarques..., 1647). Un champ plus vaste a été cultivé par Ménage qui est, avec les *Origines de la langue françoise* (1650), notre premier étymologiste, parfois défaillant, mais souvent perspicace : il est bon de rappeler que 72 % de ses étymologies ont été acceptées par Diez ; ses *Observations sur la langue françoise* continuent et complètent Vaugelas. Parmi les grammairiens qui sont restés, avant tout, des observateurs du langage de leur temps, il faut citer A. Oudin (*Grammaire françoise rapportée au langage du temps*, 1633) (1), Bérain (*Nouvelles remarques sur la langue françoise*, Rouen, 1675) et Hindret, qui enregistre, tout en les condamnant, de nouvelles évolutions (*L'art de bien prononcer et de bien parler la langue françoise*, 1687). Chez le père Bouhours, dont les ouvrages, notamment les *Doutes* (1674) et les *Remarques* (1676) eurent un grand retentissement, apparaît une nouvelle doctrine qui triomphe avec la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal (1660), œuvre de Lancelot, mais à laquelle collaborèrent Arnauld et Nicole : la langue et le bel usage lui-même doivent se plier à la raison ; sous l'influence du cartésianisme et de la méthode déductive, la langue, considérée comme l'expression exacte de la pensée, doit pouvoir être expliquée rationnellement, en partant de définitions et d'axiomes. Réédité en 1756 et 1806, cet ouvrage fut la charte grammaticale du XVIII^e siècle, de l'Empire et de la Restauration. — Le caractère rationnel et philosophique des études grammaticales s'accroît encore avec le XVIII^e siècle. Buffier (*Grammaire française*, 1709), l'abbé Girard (*Vrais principes de la langue française*, 1747), plus encore Du Marsais (*Principes de grammaire*, 1769), collaborateur de l'*Encyclopédie*, ainsi que Beauzée (*Grammaire générale*, 1767), logicien de tempérament, s'efforcent de dégager la grammaire française de la grammaire latine, mais ils subissent toujours l'influence

(1) On peut mentionner aussi le *Traité de la grammaire françoise* de RÉGNIER-DESMARIS, qui avait failli devenir la grammaire officielle de l'Académie, ouvrage touffu et sans originalité. — Pour Du Marsais, on consultera le récent ouvrage de M^{me} G. SAHLIN, *C. du Marsais et son rôle dans l'évolution de la grammaire générale* (Paris, Presses Universitaires, 1928).

des théories traditionnelles. Fort intéressante pour l'histoire des idées, la *Grammaire* (1775) du philosophe Condillac forme une fraction du volumineux cours d'études destiné au prince de Parme. On peut encore citer, du président de Brosses, le *Traité de la formation mécanique des langues* (1765), dont le titre indique l'esprit, et, de l'abbé d'Olivet, qui accorde à l'étude des auteurs une place plus importante que ses confrères, l'*Essai de grammaire* et les *Remarques grammaticales sur Racine* (1738).

13. Les grands travaux lexicographiques datent du xvii^e siècle. Parmi les précurseurs se détachent surtout Robert Estienne, *Dictionnaire françois-latin* (Paris, 1539), J. Nicot (*Thresor de la langue françoise*, 1606), curieux, mais fort incomplet, Cotgrave, dont le *Dictionnaire anglois-françois* (1611) est précieux pour la lexicographie française par sa date, enfin et surtout Ant. Oudin, très riche en expressions populaires (*Recherches italiennes et françoises, Curiosités françoises*, 1640-1643, etc.). — Avec la fin du siècle apparaissent les grands dictionnaires. Si l'Académie française mit, la première, son dictionnaire en chantier, après s'être fait octroyer le monopole d'une semblable publication, les premiers dictionnaires français en date sont ceux de Richelet (Genève, 1680), qui offre un dépouillement des bons auteurs de l'époque et se présente essentiellement comme le vocabulaire du bel usage, et de Furetière (Rotterdam, 1690), beaucoup plus riche et plus complet que le précédent et que celui de l'Académie, accueillant les mots archaïques, comme les termes techniques, précisant les définitions, s'inspirant de Ménage et de du Cange pour les étymologies. — La première édition (1694) du dictionnaire de l'Académie, si impatiemment attendu, fut une déception : le classement par racines en rendait le remaniement incommode ; beaucoup de termes avaient été arbitrairement exclus ; les définitions étaient souvent imprécises, voire inexactes. L'édition de 1718 revient à l'ordre alphabétique, mais n'apporte que des modifications de détail. Les éditions de 1740 et de 1762, la dernière surtout, sont très supérieures tant au point de vue de l'enrichissement du

vocabulaire (encore plus notable en 1798), des définitions, que des simplifications orthographiques. La 6^e édition (1835) marque une nouvelle date par l'introduction de nombreux néologismes, qui s'accroissent, d'ailleurs prudemment, avec la 7^e (1878) ; des mots vieillis sont éliminés et de nouvelles modifications orthographiques sont sanctionnées. L'autorité du dictionnaire s'est affirmée avec le xix^e siècle. La nouvelle édition en préparation ne sera pas terminée avant quelques années. L'Académie devait aussi faire une grammaire ; après de longs travaux et des débats assez vifs, elle y renonça à la fin du règne de Louis XIV. On sait que le projet a été repris récemment sur l'initiative de M. Abel Hermant. — Au xviii^e siècle, le *Dictionnaire de Trévoux* (1^{re} éd., 1704), composé par plusieurs Jésuites érudits et inspiré de Furetière, est un recueil très riche, qui annonce déjà les tendances encyclopédiques du siècle. L'*Encyclopédie* (1751-1772 ; *Suppl.*, 1772-1774) doit prendre place ici, bien que son cadre soit infiniment plus vaste que celui d'un dictionnaire : la richesse des matériaux réunis, surtout des mots techniques ainsi que les notices historiques en font un précieux instrument de travail pour les lexicologues. — Un peu auparavant, l'abbé Girard inaugurerait les études de synonymie (*La justesse des mots ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*, 1738). Il faut enfin citer la *Néologie* (1801, dictionnaire des mots nouveaux), de Sébastien Mercier, esprit curieux, l'auteur bien connu des *Tableaux de Paris*.

14. Le xix^e siècle continue d'abord, sans originalité, ses prédécesseurs. Philosophe grammairien, Destutt de Tracy, sous le Premier Empire, suit la tradition de Condillac. C'est le seul esprit vigoureux à signaler : la grammaire se stérilise dans un raffinement de règles artificielles, souvent contraire à l'usage des meilleurs écrivains ; le type est la *Grammaire* de Noël et Chapsal (1^{re} éd., 1823), dont l'extrême médiocrité n'empêcha pas le succès prolongé. La *Grammaire nationale* de Bescherelle (1835), qui s'inspire plus directement des bons auteurs, ne justifie guère mieux l'autorité dont elle a joui longtemps.

15. En face de ces attardés, l'étude scientifique des langues néo-latines en général et du français en particulier venait d'être fondée, en Allemagne, par Frédéric Diez, dont la *Grammaire des langues romanes* (1), bientôt traduite en français, marque une révolution : désormais se constitue la linguistique, qui, en ajoutant le domaine des sons à celui des morphèmes et des rapports grammaticaux, établit l'étude des langues sur une double base : l'évolution historique, et la corrélation d'un ensemble de phénomènes rigoureusement situés et déterminés. Instruit à l'école de Diez, Gaston Paris compléta et mit au point, dans un grand nombre de travaux très variés, les données dont le créateur de la linguistique romane avait esquissé les grandes lignes ; sous son impulsion, la *Romania*, qu'il fondait en 1878 avec Paul Meyer, devenait le centre des études de philologie romane et plus spécialement française (médiévale). Tandis que Brachet vulgarisait les premiers résultats acquis, Arsène Darmesteter, vulgarisateur aussi (2), mais bien supérieur au précédent, s'attachait surtout, bien qu'il ait découvert une loi phonétique qui porte son nom (§ 31), à la formation et à la vie des mots (3). Ayer nous donne la première *Grammaire comparée de la langue française*, encore imparfaite (Genève, 1876). Michel Bréal, indo-européaniste, pose les bases de la sémantique, dont il crée le nom, en empruntant une grande partie de ses exemples au français (4). — Continuant la tradition de Gaston Paris, M. Antoine Thomas s'affirme, avant tout, comme le maître des recherches étymologiques (5). Léon Clédât a concentré plus spécialement son activité sur la morphologie et la syntaxe : la plupart de ses travaux ont paru dans la *Revue de philologie française*, qu'il dirigea jusqu'à sa mort et qui s'est spécia-

(1) Bonn, 3 vol., 1836-1844 ; trad. française, de Brachet et G. Paris, de la 3^e éd., Paris, 1874-1876.

(2) Son *Cours de grammaire historique* a été publié après sa mort (4 fasc., 1891-1897), par MM. E. Muret et L. Sudre.

(3) *De la création actuelle de mots nouveaux*, 1877 ; *La vie des mots étudiée dans leur signification*, 1887.

(4) *Essai de sémantique*, 1897.

(5) *Essais de philologie française* (1897), *Nouveaux Essais* (1904), *Mélanges d'étymologie française* (1902, 2^e éd., 1927).

lisée, depuis 1928, dans l'étude du français moderne (1). Une nouvelle impulsion est donnée, depuis quelque temps, aux études de syntaxe, qu'on étaié sur des dépouillements plus approfondis et qu'on dégage de l'emprise morphologique ; de jeunes romanistes se consacrent particulièrement à ces recherches (L. Foulet, C. de Boer, G. Gougenheim, etc.). — Dans les chapitres qu'il a consacrés au français dans ses *Eléments de linguistique romane* (2), M. Edouard Bourciez a résumé et classé tout l'acquis scientifique des dernières décades. Enfin, M. Ferdinand Brunot, qui s'est fait l'historien du français, achève d'élever à notre langue un monument grandiose dont l'équivalent n'existe nulle part ailleurs : ouvrage de premier ordre, extrêmement complet, riche d'aperçus nouveaux et de faits rigoureusement contrôlés (3) ; du même auteur, *la Pensée et la langue* (1922), philosophie de la grammaire qui reprend les idées de Condillac en les harmonisant avec les données de la linguistique, établit des corrélations nouvelles entre l'idée et l'expression. — Parmi les spécialistes, rappelons les phonéticiens, l'abbé Rousselot, MM. Paul Passy, Maurice Grammont, etc., dont les travaux seront cités au chapitre suivant ; les dialectologues, Gilliéron et ses disciples, qui, par la géographie linguistique, ont contribué à renouveler l'histoire du français (ci-après, § 644-648 et 679) ; les travaux de MM. Sainéan, Gaston Esnault, etc., consacrés aux argots et au langage populaire (§ 680-689), ceux de M. Ch. Bally sur les éléments affectifs du langage (§ 317 et 297), ceux de Longnon, Grøehler, etc., sur les noms de lieux (§ 327-330). — A l'étranger, presque tous les romanistes de marque, surtout en Allemagne, se sont occupés de la langue française, en particulier A. Tobler, Sneyders (études sur la syntaxe), Behrens (lexicologie), Koschwitz, H. Suchier, Morf, etc., sans parler de nombreuses revues (4) et de publications en séries,

(1) La *Revue des langues romanes* et la *Revue de linguistique romane* (fondée en 1925) consacrent aussi au français une partie de leur activité.

(2) 1910 ; 2^e éd., 1923 ; 3^e éd. 1930.

(3) *Histoire de la langue française* ; 11 vol. ont paru (depuis 1913).

(4) Notamment la *Zeitschrift für romanische Philologie*, les *Romanische Forschungen*, l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, etc.

comme les *Franzoesische Studien* (1). Il faut faire une place à part à M. Meyer-Lübke, auteur de la première grammaire comparée des langues romanes qui ait vu le jour depuis Diez, ainsi que d'une *Grammaire historique de la langue française* (2), et à M. Nyrop, dont la *Grammaire historique du français* dénote des recherches originales et une connaissance approfondie, quoique surtout livresque, de la langue contemporaine (3).

15 bis. Nombre de dictionnaires ont vu le jour depuis le début du XIX^e siècle, en dehors de celui de l'Académie française signalé précédemment. A peine peut-on mentionner aujourd'hui ceux de Boiste (*Dictionnaire universel de la langue française*, 1800), encyclopédique et grammatical, et de Bescherelle (6^e éd., 1889), dont la partie étymologique est, depuis longtemps, périmée, et qui ne méritaient pas la vogue dont ils ont joui longtemps. Celui de Littré (1885) garde encore, au contraire, sa valeur au point de vue de l'histoire des mots, de l'étude des sens, sans compter le grand nombre des citations d'écrivains ; bien entendu, la partie étymologique est surannée. Les dictionnaires Larousse (4), les plus complets quant au matériel lexical, sont précieux par le nombre de termes techniques et régionaux qu'ils renferment, comme des néologismes qu'ils accueillent dès leur apparition. Le plus synthétique de tous, enfin, le *Dictionnaire général*, de Hatzfeld, A. Darmesteter et A. Thomas (1892-1900), précédé d'un *Traité de la formation de la langue française*, est remarquable, dans sa concision, par sa documentation historique précise, l'analyse des filiations de sens, comme par la sûreté de ses étymologies, dont quelques-unes, toutefois, ne sont plus à jour. — Quant aux dictionnaires spécialement étymologiques, le français occupe

(1) Heilbronn, 1881-1888 et Berlin, 1893 sqq.

(2) La première a paru à partir de 1889 (trad. fr. de Rabiet, Paris, 1890 sqq.), la seconde, à Heidelberg, en 1908 (phonétique et morphologie), t. II (formation des mots) 1913.

(3) Traduite en français (Paris, Alph. Picard, 5 vol., 1899 sqq.) ; le dernier volume est en préparation.

(4) *Grand Larousse* (1865-1876), *Nouveau Larousse illustré* (1897-1904), un peu plus restreint, et *Larousse du XX^e siècle* (en cours de publication depuis 1928).

une place importante dans le *Dictionnaire étymologique des langues romanes* de Diez (1853 ; traduit en fr.), le *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*, de Kœrting (Paderborn, 1890) et le *Romanisches etymologisches Wörterbuch* de M. Meyer-Lübke (Heidelberg, 1911-1920) (1). Le premier dictionnaire étymologique consacré spécialement au français par un linguiste (d'après la *Grammaire* de Diez) est aussi l'œuvre, encore imparfaite, d'un Allemand, E. Hausschild (Leipzig, 1843) ; vient ensuite le *Dictionnaire étymologique* d'Aug. Scheler (1861-1868) qui voulut, souvent imprudemment, ajouter à Diez et le corriger ; plus avisé, Brachet s'efforça de donner un petit dictionnaire étymologique de vulgarisation (1870), œuvre que refit (1912 ; 12^e éd., 1929), avec plus de maîtrise, Léon Clédât. Récemment, trois importants dictionnaires étymologiques français viennent de voir le jour, au moins en partie. Deux sont publiés en allemand : l'*Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache*, de M. Gamillscheg (Heidelberg, 1925-1928), clair, précis, parfois insuffisant pour l'histoire des mots et un peu dogmatique, et le monumental *Französisches etymologisches Wörterbuch*, de M. W. von Wartburg (Bonn-Leipzig, en cours de publication depuis 1922), très vivant, d'une richesse documentaire considérable qui englobe tout le matériel connu des patois. Le dernier en date, le *Dictionnaire étymologique de la langue française*, de M. Oscar Bloch, avec la collaboration de W. von Wartburg (Paris, Presses Universitaires), paraîtra, à partir de 1931, en deux tomes. — Parmi les dictionnaires spéciaux, il faut placer, d'une part, le *Dictionnaire des synonymes*, de Lafaye (1857), qui utilisa les travaux inédits de Condillac, fut souvent plagié, par la suite, et dont l'œuvre demanderait à être remise en harmonie avec les enseignements de la linguistique ; les dictionnaires idéologiques (P. Boissière, *Dictionnaire analogique*, Paris, Larousse, 12^e éd., 1913 ; P. Rouaix, *Dictionnaire des idées suggérées par les mots*, Paris, A. Colin, 1898) ; ceux de l'an-

1) 3^e éd. en cours de publication (depuis 1930).

cien français de Lacurne de Sainte-Palaye (1) et surtout de Godefroy (1880 sqq.), riche répertoire, mais avec certaines interprétations erronées, et de M. Huguet, remarquable inventaire de la langue française au xvi^e siècle (en cours de publication depuis 1925), — sans parler des dictionnaires relatifs aux argots, aux patois, aux français régionaux (§ 644-656 et 679).

16. L'étude du français, comme des autres langues littéraires, a donc commencé par l'étude de la grammaire (morphologie et syntaxe) ; celle-ci, conçue à un point de vue statique, est devenue historique avec la linguistique, qui lui a adjoint la phonétique (étude des sons) et a systématisé peu à peu la lexicologie. A cette grammaire historique doit se joindre, comme l'a montré M. Brunot, l'histoire externe de la langue, au double point de vue du développement de la langue littéraire et de la formation de la langue nationale, de son expansion en France et à l'étranger. — Partant des éléments pour nous élever peu à peu aux synthèses, nous analyserons d'abord le mécanisme du langage, les sons (qui forment les mots), les mots, les rapports des mots (morphèmes et syntaxe) et nous terminerons par l'histoire externe du français, envisagé tour à tour comme langue littéraire, nationale et internationale (2).

(1) Du xviii^e siècle, mais resté longtemps en manuscrit et publié seulement, à Niort, en 1875-1882.

(2) Pour chaque section, on peut hésiter entre le classement par époques ou par catégories de faits. L'évolution phonétique du français présente une chaîne si longue et si complexe, les caractéristiques des diverses périodes sont, en général, si différentes, qu'une subdivision historique assez morcelée s'impose. Au contraire, pour le vocabulaire, la morphologie, la syntaxe, on peut embrasser chaque groupe de faits dans l'ensemble d'un développement historique qui offre moins de fragmentation et plus d'unité.

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE INTERNE : LE MÉCANISME

LIVRE PREMIER

LES SONS : PHONÉTIQUE ET PRONONCIATION

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

17. Si l'évolution des sons commande l'histoire de toute langue, l'élément phonétique joue, en français, un rôle particulièrement important. De tous les idiomes romans, le français est, avec ses satellites dialectaux, celui qui s'est le plus éloigné de son prototype, le latin vulgaire. Dès la dissolution du monde romain, les transformations se précipitent, se multiplient ; les changements articulatoires dénaturent rapidement la physionomie des mots, détruisent l'édifice morphologique qui tombe pièce à pièce.

18. Pour être continue, l'évolution n'est pas uniforme : sa rapidité varie suivant les époques, tel le cours d'un fleuve qui s'accélère sur les pentes et ralentit dans les plaines. Divers facteurs d'ordre social, dont l'intensité respective se modifie en raison des conditions historiques, agissent en sens inverse. En faveur de l'évolution, voici l'influence sous-jacente du substrat : les habitudes de prononciation qu'avait un groupement humain lorsqu'il parlait une langue donnée, par exemple le gaulois, se sont plus ou moins conservées, au moins à l'état virtuel, quand la population, romanisée, a fait usage d'une nouvelle langue, le latin. Ces tendances n'attendirent qu'une occasion favorable pour se développer : la dislocation politique, la rupture de l'unité sociale consécutives aux Grandes Invasions, l'écroulement de la civilisation romaine la leur ont fournie. A toutes les époques de troubles sociaux et d'anarchie, les évolutions phonétiques s'activent : les ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles voient se répéter,

avec moins d'intensité toutefois, le même phénomène que la période franque, beaucoup plus convulsée. — En sens contraire jouent divers freins pour ralentir, enrayer, arrêter parfois les évolutions : forces conservatrices symbolisées par l'unité de civilisation, unité politique et surtout sociale. Les facteurs actifs sont l'État, qui agit par l'administration, par les lois, par l'école, par le service militaire ; les groupes, notamment l'aristocratie, les classes cultivées, plus ou moins conscientes de leur mission linguistique, les salons qui ont joué un rôle important dans la formation de la langue classique ; les groupements intellectuels, comme les Académies ; enfin les individus, grammairiens, écrivains, dont l'action, à certains moments, fut considérable. Le développement de l'instruction, la diffusion du livre et du journal donnent plus d'importance à l'élément visuel : réaction de l'orthographe sur la prononciation. — Il va sans dire que ces divers facteurs n'ont pas leur champ d'action limité à la phonétique, mais qu'ils agissent de même sur les différentes parties du mécanisme linguistique, en particulier sur la morphologie et la syntaxe.

19. Complètement négligée par les anciens grammairiens, la phonétique historique attira, en revanche, la première, de compte à demi avec la morphologie, l'attention des linguistes qui fondèrent, à la suite de Diez, l'étude scientifique des langues romanes. La phonétique historique du français a été minutieusement reconstituée et peut être considérée comme définitivement édifiée, bien que plus d'un détail appelle encore des recherches et des retouches. C'est seulement à la suite des travaux de Gilliéron qu'on a reconnu la place importante qu'occupent les régressions.

20. Les néo-grammairiens, avec Brugmann et Osthoff, avaient posé jadis le principe de la constance des lois phonétiques, qui s'imposa dans le dernier quart du ^{xix}^e siècle et ne rencontra que quelques résistances isolées, comme celle de Michel Bréal : suivant ce principe, à une époque et pour un langage donnés, un son, en une position déterminée, a éprouvé dans tous les mots, sans aucune exception, la même transformation. Gaston Paris le vérifia pour

l'ô latin tonique libre, étude qui eut un retentissement justifié. Ce principe, qui donnait à la phonétique des bases rigoureuses et scientifiques, a été cependant battu en brèche, depuis une vingtaine d'années, par Gilliéron et quelques-uns de ses disciples, ainsi que par les néo-linguistes groupés autour de M. Bartoli. Nous croyons, et nous espérons avoir démontré (1) qu'on peut concilier les deux points de vue : la loi est bien absolue, replacée dans son temps et dans son milieu, mais le jeu des lois phonétiques a été ultérieurement troublé par divers facteurs bien plus complexes et plus importants que ne le croyaient les néo-grammairiens. Non seulement, comme ces derniers l'estimaient, l'analogie a agi sur des mots particuliers ; mais des séries phonétiques, parfois entières, ont été refaites, dans les patois sous l'influence du parler directeur, dans les langues littéraires par les régressions dont les types, analysés plus loin (§ 23 et 92-102), sont la restitution de *au* et de *s* final en latin vulgaire de Gaule et d'Espagne, le retour de *âr-* à *êr-*, *è* à *wè*, *ou* à *o* en moyen français. C'est, aux périodes de civilisation et d'homogénéité sociales, un travail constant de réfection, de reprises en sous-œuvre qui, dans les cas les plus favorables, n'a laissé aucun résidu de l'évolution phonétique primitive. — Il est assez délicat de déterminer pourquoi et dans quelle mesure certaines évolutions ont pu être enrayées, d'autres non : d'une manière générale (nous aurons à préciser par la suite), il apparaît qu'on n'a jamais pu introduire un son qui avait disparu de la langue (par exemple, *l* mouillé, *r* prépalatal, en français contemporain) ; au contraire, on a pu remettre en vigueur des combinaisons de sons dont les éléments existaient toujours (*wè*, *er...*), ou rétablir des sons dans des positions d'où ils avaient été éliminés par une prononciation négligée et rapide, mais qu'un peu d'attention suffisait à restituer (par exemple, les consonnes finales, l'*e* muet) : sur ce terrain, les séries phoniques nombreuses ont mieux résisté que les séries rares, comme on le verra dans

(1) Je renvoie à ma *Géographie linguistique*, p. 46-52 ; voir aussi, en particulier, pour les limites phonétiques et les troubles éprouvés par les séries phoniques peu nombreuses, mes *Essais de géographie linguistique*, 2^e série, pp. 39 sqq.

bien des cas (§ 92, 97, etc.). Enfin il est avéré que certains mots prononcés souvent et rapidement dans des conditions qui provoquent la contraction, par exemple des combinaisons de particules (1) (*à les* > *als*, *aux*), des appellations ou formules de politesse (*senior* > *sior* en latin vulgaire ; aujourd'hui *Monsieur* > *m'sieu*, *s'il vous plaît* > *siouplait*), s'usent plus vite que les autres, et sont, en francs-tireurs, à l'avant-garde des évolutions. Un mot de ce genre « présente l'application d'une tendance phonétique poussée à l'extrême ; il manifeste jusqu'où s'exercerait dans la langue l'action de la tendance phonétique si rien ne venait l'entraver ; c'est, en réalité, une forme limite » (J. Vendryes, *Le langage*, p. 70).

21. La critique des sources, en matière de phonétique, est particulièrement délicate. Jusqu'à la fin du moyen âge, les faits phonétiques ne peuvent être dégagés que par l'interprétation des textes manuscrits, nombreux à partir du ^x^e siècle, dont l'orthographe est plus ou moins archaïsante, plus ou moins influencée par la tradition, par le latin (ci-après, § 628 sqq.). Il faut se méfier des lapsus et des formes isolées (qui, cependant, fournissent parfois des indications utiles quand elles sont corroborées par des critères d'un autre ordre). Assonances et rimes sont précieuses pour le timbre des voyelles et ses évolutions : toutefois, les poètes de langue d'oïl ont été, à partir du ^{xiii}^e siècle, un peu moins rigoureux à cet égard que les troubadours ; au point de vue consonantique, le témoignage de la rime est moins important : l'ancienne épopée se contente de l'assonance, d'ailleurs fort précise quant au timbre vocalique ; plus tard, à partir d'une époque qu'il est difficile de préciser, mais qui n'est pas antérieure à la vulgarisation de l'imprimerie, commencent à apparaître les rimes pour l'œil (multipliées au ^{xix}^e siècle), entre des mots aux finales graphiquement identiques, mais incomplètement homophones. Avec le ^{xvi}^e siècle

(1) Et, à un degré moindre, les particules elles-mêmes : comparer *sovre*, en ancien français (lat. *super*) devenu *sur*, *ore* (*ad-horam*) réduit aujourd'hui à *or*. — En espagnol, *Usted* est la contraction ancienne de *vuestra merced* ; le piémontais *ciao* (formule de salutation) représente l'italien *schiaivo* ; l'allemand *guten Morgen* arrive à *gmoen*.

les textes imprimés se multiplient ; la critique, en particulier pour les textes populaires et argotiques, doit faire état des coquilles et lapsus spéciaux à l'imprimerie, comme des graphies interprétatives ou influencées par l'orthographe classique. — A la même époque apparaissent les premiers témoignages de contemporains relatifs à la prononciation, chez des grammairiens ou des écrivains observateurs. Ils sont très utiles, mais demandent, eux aussi, à être interprétés, surtout au ^{xvi}^e siècle : nombre d'auteurs sont influencés par des théories ou des idées préconçues ; beaucoup n'ont pas su distinguer les milieux sociaux, voire les prononciations régionales ; presque tous se sont trompés sur les conditions linguistiques et les causes des phénomènes, en attribuant, par exemple, à la mode, des évolutions phonétiques populaires. Les étrangers apportent un précieux élément de contrôle : s'ils sont, par rapport aux indigènes, en état d'infériorité à certains égards (par exemple, pour distinguer le langage suivant les classes sociales, ou les origines provinciales), en revanche, ils ont, dans leurs idiomes respectifs, des points de comparaison qui permettent de dissiper certaines illusions subjectives d'audition (voir, notamment, § 94 et 155).

22. BIBLIOGRAPHIE. — Nous citons ici, une fois pour toutes, les principaux manuels et travaux portant sur l'ensemble de la phonétique historique du français : ARSÈNE DARMESTETER, *Cours de grammaire historique de la langue française*, t. I, publié par E. Muret, Paris, Delagrave, 1891 ; — *Traité de la formation de la langue française*, livre II, en tête du *Dictionnaire général* (ci-dessus, § 15) de DARMESTETER-HATZFELD-THOMAS (ces deux travaux, un peu vieillis) ; — tome I^{er} de la *Grammaire hist.* de NYROP (§ 14) ; — E. BOURCIEZ, *Précis historique de phonétique française*, 5^e éd., Paris, Klincksieck, 1921 ; — L. CLÉDAT, *Manuel de phonétique et de morphologie historique du français*, Paris, Hachette, 1917 ; — W. MEYER-LÜBKE, *Historische Grammatik der französischen Sprache*, t. I, 3^e éd., Heidelberg, 1913 (*La Grammaire des langues romanes*, trad. Rabier et Doutrepont, t. I, Paris, Welter, 1890, mérite encore d'être consultée, bien qu'elle ne soit plus à jour) ; — F. BRUNOT, *Histoire de la langue française* (§ 14) (des origines au ^{xviii}^e siècle). — Pour la phonétique expérimentale, qui concerne essentiellement la langue actuelle, cf. § 159.

CHAPITRE PREMIER

LA PÉRIODE DE FORMATION DE LA CONQUÊTE ROMAINE AU TRAITÉ DE VERDUN

Aperçu d'ensemble. — 23. Qu'il s'agisse de la phonétique historique du français ou, plus généralement, du roman, le point de départ est assez imprécis. Si nous connaissons bien le latin classique, qui correspond au parler vivant de l'époque cicéronienne, et qui s'était peu à peu cristallisé comme langue littéraire, en revanche le latin vulgaire, tel qu'il était parlé à la fin du iv^e siècle de notre ère, ne peut être reconstitué que par quelques observations de grammairiens, les témoignages plus nombreux des inscriptions, et par un ensemble de recoupements et de conjectures d'après les évolutions postérieurement attestées. Les difficultés s'accroissent encore lorsqu'on veut caractériser le latin vulgaire de Gaule. — Trois ordres de faits sont toutefois hors de conteste en ce qui concerne la prononciation. Le substrat gaulois qui, seul, compte dans la région où devait se développer le français, avait laissé un certain nombre de tendances phonétiques, qui allaient se développer plus tard, mais qui se manifestaient déjà plus ou moins : telle l'altération du groupe *ct*, dont le premier élément était déjà devenu spirant en gaulois. Le latin de Gaule avait adopté, avec toute la Romania, un ensemble d'évolutions propres au langage populaire et qui avaient plus ou moins gagné les classes cultivées : modification de la nature de l'accent et du timbre de nombreuses voyelles, chute de consonnes finales, tendance à la palatalisation de certaines occlusives, etc. En revanche, comme l'a montré G. Mohl, le maître d'école, à peu près impuissant en Italie, et les gram-

mairiens avaient réussi, en Gaule comme en Espagne, où le latin était encore senti comme une langue apprise et à mieux apprendre, à enrayer certaines prononciations populaires, à rétablir notamment l's final et à rendre à la diphtongue *au* (déjà contractée en *o*) sa valeur primitive, sans compter la restitution de nombreuses pénultièmes atones que le peuple avait syncopées (§ 31). Ce sont les premiers exemples de régressions. D'autres n'ont pas laissé de traces dans la langue, bien qu'elles aient donné lieu, à l'époque, à des formes analogiques hypercorrectes, comme en signale l'*Appendix Probi* (*mīlex*, *non miles*).

24. Les grandes invasions, la dislocation de l'Empire romain, l'écrasement de la civilisation antique précipitent, à partir du ^ve siècle, les évolutions, qui sont d'abord communes à toute la Gaule, voire à certaines régions voisines : allongement et tendance à la diphtongaison de *e* et *o* ouverts, assourdissement des atones finales, palatalisation de *c*, *g* devant *e*, *i*, sonorisation des consonnes sourdes intervocaliques. Les premiers traits de différenciation du français apparaissent au ^{vii}e siècle avec une nouvelle série de palatalisation (*c*, *g* + *a*), puis vers la fin du siècle suivant, avec un second affaiblissement des consonnes intervocaliques et une nouvelle série de diphtongaisons (affectant les voyelles fermées et l'*a*) ; entre temps, la contraction des mots s'est terminée par la chute des atones. C'est l'époque des Serments de Strasbourg (842). Le français achève de se constituer avec l'aboutissement de quelques évolutions précédemment en germe (*u* [= *ou*] devenu *ü*, *ω* > *gω* > *g*, etc.) et dont l'aire géographique est souvent assez vaste. A ce moment la fusion des races (Gallo-Romains et Francs) est faite, comme le montre, dans le domaine juridique, la territorialité des coutumes (expression de la féodalité nouvellement constituée) qui se substitue, au ^xe siècle, à la personnalité des lois. Les conséquences phonétiques de cette fusion apparaissent très importantes : ce n'est pas un hasard si notamment le cycle des palatalisations consonantiques (que le latin primitif et classique ignorait et qui s'ouvre dès le ⁱⁱⁱe siècle) se clôt avec l'époque carolingienne

pour faire place à des tendances toutes différentes (§ 70-75). Parmi les évolutions communes à l'ensemble du latin vulgaire figurent, en première ligne le changement de la nature de l'accent et la perte du sentiment de la quantité, avec, pour conséquence, la formation d'une nouvelle série voca-lique, la diphtongaison de *e* et *o* ouverts, la chute des con-sonnes finales, — ensuite, et dans une certaine mesure seulement, la palatalisation des consonnes. Au substrat gau-lois se rattachent diverses évolutions spéciales à tout ou partie de la Gaule et aux régions celtisées (Italie du nord-ouest, partie de l'Espagne) : la diphtongaison des voyelles fermées et de *a*, l'évolution de *u* (= *ou*) à notre *ü* actuel, l'affaiblissement des consonnes intervocaliques, la nasali-sation des voyelles, le passage de *ct* à *yt* (1).

1. L'ACCENT

25. Le changement le plus grave, le plus décisif qui carac-térise le latin vulgaire, celui qui porte en germe les princi-pales évolutions d'où sortirent les langues romanes, c'est, comme l'a montré M. Meillet (2), « celui qui a bouleversé le rythme de la langue » : transformation de la nature de l'accent et désorganisation du rythme quantitatif, deux phé-nomènes connexes. — On sait que l'accent tonique, en latin classique comme en grec ancien, était essentiellement mélo-dique : la syllabe qui le portait était prononcée sur un ton plus haut. A partir d'une époque difficile à préciser, sans doute dès le début de l'Empire, un élément d'intensité s'est ajouté peu à peu à l'élément de hauteur, s'est déve-loppé pour devenir bientôt prépondérant. Il s'agit, ici comme ailleurs, d'une évolution, et non d'une révolution brusque

(1) On relève aussi des traces de phonétismes celtiques ou de régressions de même ordre dans des mots isolés : ainsi le provençal *quinson* en face du français *pinson* ne peut s'expliquer que par la latinisation phonétique d'un type gaulois **pincione*, à l'époque où on avait conscience de l'équivalence du *p* gaulois au *qu* latin.

(2) *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, pp. 241 sqq. Les langues indo-européennes, constate M. Meillet, qui possédaient toutes ce mécanisme délicat, l'ont plus ou moins perdu, comme le latin, du fait de leur extension.

qui aurait remplacé, comme on le dit parfois avec une exagération simpliste, la hauteur par l'intensité. L'élément musical n'a jamais complètement disparu, même à l'époque actuelle (1) (nous retrouverons l'accent musical, en particulier, pour exprimer des mouvements affectifs, dans l'appel, l'interrogation, etc., § 156 et 550), mais son rôle est devenu subsidiaire. — L'opposition entre voyelles brèves et longues s'est effacée en même temps ; les voyelles se sont réparties par timbre : les deux *a* se sont confondus, l'*ĕ* et l'*ō* se sont ouverts ; dans la Romania occidentale, l'*ē* et l'*ī* ont fusionné en *é* fermé, l'*ō* et l'*ū* en *o* fermé (2) ; en Gaule, l'*ū* (= *ou*) est resté très fermé, tendant vers l'*ü* actuel (3). Le caractère intensif de l'accent provoque un nouveau reclassement quantitatif, en raison, non plus de la nature originaire de la voyelle, mais de sa position dans le mot, dont l'accent devient le pivot, le sommet rythmique : les voyelles toniques tendent à s'allonger ; les initiales et les contre-toniques, frappées d'un accent secondaire, se maintiennent ; les

(1) Le fait est encore plus frappant dans les langues méridionales, spécialement en italien, où la syllabe accentuée non finale est presque toujours émise sur un ton plus haut, surtout lorsqu'on appelle à distance : j'ai entendu, par exemple, répéter *Tito* ! avec l'*i* émis à la quinte par rapport à l'*o*.

(2) Telle est la théorie généralement admise. M. P. Fouché a essayé d'établir (*Revue des langues romanes*, 1926, 195 sqq.) que les voyelles brèves *e*, *o*, en latin vulgaire, n'étaient pas ouvertes, mais seulement moins fermées et surtout moins tendues que *ē* et *ō* originaires. Cette intéressante théorie rend difficilement raison de certains faits, par exemple de *e* et *o* ouverts en provençal (cf. *Revue des langues romanes*, 1927, p. 143), mais certaines conclusions de détail sont à retenir : ainsi M. Fouché a posé, le premier, une loi secondaire importante, qui explique nombre d'anomalies apparentes, et en vertu de laquelle l'*u* bref n'est pas devenu *o* fermé (ou est revenu à *ū*) sous l'action d'un élément *yod* subséquent, mais non contigu : *augurium eār*, *fugio fuis*, *puteus puits*, *cupreum cuivre*, etc. ; la théorie courante postule, pour chacun de ces mots, un changement exceptionnel et difficilement explicable de *ū* en *ū* ou en *ō* (*loc. cit.*, pp. 215 sqq. ; toutefois *bois*, vx. fr. *bois*, *bouis*, n'appartient pas à cette série) ; la présence d'une consonne labiale entre l'*u* et le *y* produit une action ouvrante qui neutralise l'influence de l'*y*, de même que l'intercalation d'une nasale (*rubeum rouge*, *quadruvium* vx. fr. *carouge*, *lumbea longe*, *calumniā*, vx. fr. *chalonge*). Pour l'*i*, le *y* aurait maintenu le timbre de *i* seulement lorsque la finale était *ū* (*cilium cil*, *petrosilium persil*, *tilium*, vx. fr. *til*, d'où *tilleul*, etc.), mais non *a* (*consiliat conseil*, **meribilia merveille*, *tinca teigne*, *tilia teille*, etc.) ; pour expliquer la série *soleil*, il faut admettre que la palatalisation du groupe *-clu* en *-klyu* serait postérieure à ce phénomène.

(3) L'*y*, prononcé *ū* par la société cultivée à l'époque classique, était un son étranger au peuple. Dans les emprunts anciens, l'*u* grec était rendu par *u* ; plus tard, le son grec ayant suivi l'évolution *u* (= *ou*) → *ü* → *i*, les emprunts byzantins offrent *i* ; à la fin de l'Empire, il y eut une période d'hésitation et de flottement.

atones (contre-finale et post-tonique) s'abrègent et tendent à s'associer. Le mot, perdant le bel équilibre du type indo-européen, se compose désormais d'*éléments forts*, qui se conservent ou se développent, et d'*éléments faibles*, qui iront encore en s'affaiblissant.

26. Un des premiers principes posés pour les linguistes fut la persistance de l'accent tonique latin, l'âme du mot (1), à travers les évolutions ultérieures qu'il a en partie conditionnées. Cependant l'accent d'intensité n'a pu se maintenir sur une voyelle en hiatus (2) : dans cette position il a glissé, dès le latin vulgaire (avant le début des premières diphtongaisons), sur la syllabe suivante, notamment dans la série si nombreuse en *-eolus*, *-iölus* (toutes les langues romanes reposent sur un type *-yolus*) et dans les finales moins fréquentes *-iëtem*, *iërem*, dans lesquelles s'est produit, contrairement au cas précédent, un changement de timbre (les formes romanes reposent sur **aryète*, **mulyère*, avec *é* tonique fermé) antérieur sans doute au déplacement d'accent. — Le déplacement d'accent dans les proparoxytons dont la voyelle pénultième est suivie de groupes combinés avec *r* (*cathëdra*, **catëdra*, vx. fr. *chaière* ; *palpëbra*, **palpëbra paupière* ; *colübra*, **colobra*, *couleuvre*, etc.) est un peu plus difficile à expliquer. Est-il dû à un changement de coupe syllabique, comme le présume M. Bourciez (*El. de ling. romane*, § 46) ? on aurait passé de *ca-the-dra* à *ca-thèd-ra*. C'est peu probable, si l'on songe que la diphtongaison préromane des nouvelles toniques ne peut s'expliquer que par une coupe *ca-thè-dra*. Je crois plutôt que pour la voyelle suivie du groupe combiné, indifféremment brève ou longue en latin classique, la seconde quantité avait prévalu dans la langue parlée, attirant à elle l'accent (Quintilien témoigne que lorsqu'on prononce *tenëbrae*, il faut accentuer la longue). Ce déplacement, comme le précédent, répondait à la tendance générale de la langue qui (plus encore par les synopes de pénultièmes, § 27) éliminait peu à peu les propa-

(1) L'expression est du grammairien Pompeius.

(2) Sauf dans les disyllabes (*mea*, *duas*, *vina*), car le latin répugnait à accentuer la syllabe finale.

roxytons. Le timbre de la pénultième est maintenu. — Certains proclitiques ont éprouvé un déplacement d'accent qui est dû, soit à l'analogie (*illac*, *illic* ont été accentués sur la finale, dès l'époque de Priscien, d'après *hac*, *hic*), soit à la phonétique syntaxique qui a désarticulé des particules s'agglutinant au mot suivant et perdant leur individualité : dans le groupe *illa-femina*, il n'y a plus qu'un accent, celui de *femina*. Des proclitiques arrivent ainsi à être accentués diversement suivant leur emploi : *ille*, *illa*, pronom, accentué sur l'*i*, et *ille*, *illa*, article, dont la première syllabe s'affaiblit au point de disparaître bientôt ; d'où une scission complète de formes (§ 439-446). — L'analogie a fait avancer l'accent dans certains composés (*recipit*, d'après *capit* et *recipere*), sauf quand le sentiment des éléments composants était perdu (*collocat*).

D'autres déplacements d'accent sont ou paraissent dus à des emprunts. On sait que le grec, contrairement au latin, admettait des proparoxytones à pénultième longue. Dans les emprunts de ce type, l'accent originaire est généralement conservé, la pénultième s'étant abrégée : *βούτυρον* *buthyrum* beurre, *σίναπι*, vx. fr. *senve*, et même *ἐγκυστρον* vx. fr. *enque*, fr. *encre*. Cependant certaines formes romanes attestent un déplacement d'accent qui harmonisait les mots avec le phonétisme latin à l'époque où le système traditionnel d'accentuation n'était pas encore bouleversé (vx. prov. *encaust.*, it. *inchiostro* = *encaustum* accentué sur *au* ; vx. prov. *pabil* représente *papyrus* accentué sur l'*y* [le fr. *papier*, comme le témoigne le *p*, est savant]). — Par analogie, on présume que le gaulois avait aussi des proparoxytons à pénultième longue, d'après des noms de lieux dont la plupart ont passé en roman avec leur accentuation primitive, contraire à celle du latin : ainsi la série des composés en *-dūrum*, accentués sur l'*o* précédent (*Nemetodurum* Nanterre) et en *-casses* (type *Baiòcasses*, vx. fr. *Baiue-es*, puis *Bayeux*). Il y a hésitation dans les dérivés en *āte* (dont l'*ā* est assuré ; *Condate* a donné d'une part *Condé* au nord, *Condat*, au sud, de l'autre *Conde* > *Cosne*, *Candes*, etc.) et dans quelques mots isolés (*Nemaussum*

est le prototype de *Nemous*, auj. *Nemours*, comme de *Nemse*, ancienne forme indigène de *Nîmes* ; *Bourges* repose sur *Biturîges* proparoxyton, et *Berry* sur *Biturîgum* paroxyton (1) Cf aussi § 64.

2. CONTRACTION DES MOTS. LES SONS QUI S'AFFAIBLISSENT

27. La contraction s'accélère par l'affaiblissement et l'élimination progressive des éléments faibles du mot : réduction des hiatus ; abrègement, amûissement et chute des voyelles atones ; chute de certaines consonnes finales ; assimilation des groupes de consonnes, simplification des gémînées, affaiblissement des intervocaliques qui conduit, par étapes, à la sonorisation des sourdes, à l'affriquement des occlusives, enfin, pour certains sons, à l'effacement total. Tous ces phénomènes, qui proviennent, en dernière analyse, d'un relâchement d'articulation, d'une prononciation plus négligée, sont connexes et doivent être groupés ensemble.

Réduction des hiatus. **28.** Les hiatus existant en latin classique ou résultant de la disparition d'une consonne (*h*, § 41 bis ; *v*, *b* intervocalique devant *o*, *u*, § 38) se réduisent par divers procédés. Si deux voyelles identiques sont en contact, la première disparaît anciennement en latin vulgaire : *cohortem* devient **corte*, *prehendere* **prendre*, *mortuus* **mortus*. — L'*e* ou l'*i* en hiatus devant une voyelle

(1) Cf. *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, IV (1928), 257. — La théorie exposée au texte, qui est celle des romanistes et de la plupart des celtisants, a été combattue par M. MEILLET (v. notamment, *Esquisse...*, 243-4) : d'après lui, les emprunts dans lesquels la place de l'accent est contraire aux anciennes lois de latin n'auraient rien à voir avec l'accent gaulois et seraient postérieurs à la désorganisation de l'accentuation latine. Le latin vulgaire aurait reporté l'accent « le plus loin possible en arrière ». Cela me paraît contraire à la tendance de la langue, surtout dans les mots en *-casses*, dont l'accentuation, en discordance avec le phonétisme, non seulement latin, mais préroman, ne peut s'expliquer que par une habitude enracinée chez les Gaulois. Ces noms de lieux ont d'ailleurs pénétré en latin de Gaule dès le début. De *Bituriges*, nom de peuplade passé à la ville (accentué sur l'*u*) et *Biturîgum* (accentué sur le second *i*), forme analogique modelée tardivement sur *Pictavum* pour désigner une circonscription romaine, c'est le premier type qui est le plus ancien.

d'un timbre différent a passé, dès le 1^{er} siècle, à *y* (l'*e* par l'intermédiaire *i*) : *puteolus* devient **putyolus*, *filiolus* **flyolus*, etc., que la voyelle en hiatus porte ou non l'accent dans la langue classique (§ 26). Cet *y* à son tour évolue rapidement en palatalisant la consonne précédente (§ 51) ; lorsque celle-ci n'est pas susceptible de se palataliser, si c'est *r* ou *s* par exemple, l'*y* disparaît devant une voyelle antérieure (*parietem*, **paryête*, *paroi*) ; devant une autre voyelle, il subit ultérieurement une métathèse : *varium* ainsi aboutit à *vair*, *nausea* > **nosya* à *noise* (§ 57 et 74). — L'*o* et l'*u* en hiatus, devant une voyelle de timbre différent, passent à *ω* (*u* consonne) ; Lucrèce scandait déjà : *Swawe mari magno...* (*De Natura rerum*, II, 1). Ce *ω* tend à se consonnifier et aboutit normalement à *ϕ* (*januarius*, *janvier* ; *vidua*, vx. fr. *vedve*, *veuve*) ; toutefois après une consonne très résistante (initiale, appuyée, géminée), avec laquelle il ne pouvait s'articuler facilement, il a été anciennement éliminé : *battuere* a été réduit à *battere*, *tua* atone (un peu plus tard) à **ta* ; fr. *battre*, *ta*. (L'accent reste, on l'a vu, sur la voyelle en hiatus accentuée, dans les disyllabes, § 26, note 2). — L'*a* ou l'*e* peut former diphtongue avec la voyelle suivante : *habuit*, **auit*, vx. fr. *ot* ; le suffixe gaulois latinisé en *-avum* a ainsi abouti à **-au* en latin vulgaire, *-o* puis *-ou* en français ; c'est la finale de *caillou* et de nombreux noms de lieux comme *Poitou* (*Pictavum*), *Anjou* (*Andegavum*).

Amuïssement (assourdissement et chute) des voyelles atones. — 29. Le développement de l'accent d'intensité, en donnant plus d'importance à la syllabe tonique, a, par contre-coup, affaibli les atones et aggravé les tendances aux synopes qui se manifestaient déjà en latin primitif (*auceps* de *avis* et *capio*) et classique (*saeculum* pour *saeculum* est ancien), comme en gaulois (1). — Les premières contractions qui s'affirment en latin vulgaire affectent la pénultième des proparoxytones. Cette syllabe disparaît toujours

(1) Cf. G. DOTTIN, *La langue gauloise*, pp. 61-62.

en français. Mais la contraction s'est opérée en plusieurs étapes. D'abord en raison de la nature du groupe résultant de la syncope, qui est facilitée par telle structure phonétique, retardée par telle autre : *oculus* s'est contracté avant *cub(i)tus*, dont la syncope est postérieure à la sonorisation des consonnes intervocaliques (§ 35), au moins en français classique (*coude* ; dial. *conte*). Mais un autre facteur non moins important a joué : le maître d'école a réagi, non sans succès, et a rétabli la prononciation originaire de divers mots. — Les contractions les plus anciennes et les plus généralisées portent sur les voyelles situées entre *c*, *g* et *l* (*oculus* **oclus*, *auricula* **auricla*, et même, par analogie, *vetulus* **veclus*), *r*, *l* et diverses consonnes (*calidus* **caldus*, *viridis* **virdis*, *colaphus* **colpus*, etc., ces deux séries attestées dans l'*Appendix Probi* et les inscriptions), *s* et *t* (*posita* **posta*), de même que dans des mots isolés comme **frigdus* pour *frigidus* (*frigidarium* déjà chez Lucilius). Mais nombre de faits ne s'expliquent que par des réfections d'origine savante. L'ancien français possède deux mots, *reille* et *riule* (variantes *ruile*, *rieule*) qui remontent l'une et l'autre à *regula* : on ne peut rendre compte de ce doublet qu'en admettant que *reille* (barreau, bardeau) dérive de la forme populaire **regla* anciennement syncopée, tandis que *riule* se rattache à une forme restaurée, du iv^e siècle, *regula*, adoptée par le peuple (mais déjà avec le sens restreint et précis qu'aura plus tard *règle* repris au latin savant), et qui, pour avoir gardé son *u* atone, a perdu plus tard le *g* intervocalique. *Tuile* appartient à la même série que *riule*, *ruile* : c'est encore un mot refait ; pour celui-ci, l'italien a hésité entre les deux formes, *teggia* remontant à *tegla*, et *tegola* qui se rattache comme *tuile* à *tegula* remis en circulation à la fin de l'Empire (1). Pour *tabula*, l'italien *tavola* postule la forme refaite, *table* le type populaire condamné par l'*Appendix Probi* (tout comme *rutabulum*, vx. fr. *roable*, *râble*, et le suffixe *-able*) ; la forme *tôle* paraît

(1) L'opposition est encore plus nette pour les proparoxytons à finale en *us*, par exemple entre *oculus* → *ceil* et *aboculis* → *aveugle* (§ 39 et 58).

dialectale. On remarque aussi que la syncope est plus générale en français qu'en provençal, où la pénultième atone a été parfois conservée et a attiré plus tard l'accent à elle : comparer *populus* (peuplier), vx. fr. *pueple*, vx. prov. *pibol* et *pibola*, auj. *pibou* ou *piboulo* (accentués sur l'*ou*) ; *lacrima*, fr. *larme*, vx. prov. *làgrema*, auj. *lagrémo*, etc. Le français n'a gardé que l'*a* entravé (> e) des synonymes gaulois (*Tricasses* > *Treies* > *Troyes*).

30. La finale atone est tombée à une époque postérieure : cette chute, point d'aboutissement d'un affaiblissement progressif (déjà en latin classique la voyelle finale longue tendait à s'abrèger) était accomplie vers la fin du VIII^e siècle ; les *Serments de Strasbourg*, à l'orthographe archaïsante, n'en offrent plus de trace. En français comme en provençal, toute atone posttonique, même suivie d'une consonne qui persiste (*venit vient*), est tombée, sauf si c'est un *a*, et sauf si le groupe consonantique précédent réclame une voyelle d'appui (*amat aime* ; *amata*, vx. fr. *amède* puis *amée* ; *masculum masle*, *ventrem ventre*...). Pour apprécier les conditions d'appui, il faut se replacer à l'époque de la chute : ainsi le groupe *dr*, assimilé par la suite, l'*a* réclame (*patrem pedre*, plus tard *père*), de même que *coude* qui, à l'époque, devait être encore *cobde* comme il l'est resté longtemps en langue d'oc ; par contre, les groupes avec *t* final s'en sont passés, *rt*, *lt*, *st* et même *ft* (réduit plus tard à *t* : *dift*, dans les *Serments*, qui doit être lu **déift* = *debet* ; vx. fr. *deit*, puis *doit*). Ce phénomène, qui s'étend à la haute Italie et à la Rhétie (1), et qui est la contre-partie des diphtongaisons intensives de la tonique, paraît bien lié au substrat gaulois. — L'*a* final, ainsi que la voyelle d'appui, est représenté uniformément en français par *e* muet, le son neutre

(1) Toutefois l'*o*, *u* atone s'est conservé sous la forme *o* dans une partie du Dauphiné et en catalan, dans des conditions un peu différentes ; *a* final est resté *a* plus ou moins longtemps dans le Midi : mais cette voyelle s'est peu à peu assourdie en *ə* en catalan, tandis qu'elle passait à *o* dans la plus grande partie du provençal, vers la fin du moyen âge ; l'*a* final ne s'est conservé que dans quelques régions montagneuses des Pyrénées, une partie du Massif Central, et surtout dans les Alpes : encore, en bien des points, tend-il à s'assourdir en évoluant vers *e* muet.

par excellence, aboutissement extrême de l'assourdissement du timbre. La confusion entre les atones finales qu'on constate dans l'orthographe des *Serments de Strasbourg*, qui écrivent *Karle* et *Karlo*, *fradre* et *fradra* (frère), *sendra* (pour *sendre*, cas sujet de *senior*) fait présumer que les voyelles finales étaient à peu près homophones dès cette époque ; la *Cantilène de sainte Eulalie* note tantôt *a*, mais plus souvent *e* pour la finale issue de *a* latin, et toujours *e* pour la voyelle d'appui.

31. La loi qui détermine la chute de la contre-finale a été découverte par Arsène Darmesteter et porte son nom (1). La contre-finale se comporte vis-à-vis de la contre-tonique comme la finale vis-à-vis de la tonique : elle tombe, sauf si c'est un *a* et sauf en cas d'appui nécessité par le groupe consonantique précédent. Nous avons ainsi *dortoir* (*dormitorium*), *vergogne* (*verecundia*), mais *ornement*, vx. fr. *serelement* (*ornamentum*, *sacramentum*) d'une part, *gouverner*, vx. fr. *chièvrefueil* (*gubernare*, *caprifolium*) de l'autre. La syncope s'est d'ailleurs produite en laissant place à des groupes difficiles à articuler, dont le premier élément a dû être éliminé (**dorm'toriu dortoir*, **blast'mare blasmer*). — Deux facteurs ont troublé le libre jeu de cette loi : les réfections d'ordre savant, puis l'analogie. La diversité de traitement que présentent, dans la même région, des noms de lieux gaulois de même type, par exemple *Meudon* et *Melun* (2) ne peut s'expliquer que par la première hypothèse : *Meudon* repose sur une forme populaire anciennement contractée, *Mel'dunum*, tandis que *Melun* se rattache à une forme restaurée *Melo-dunum* qui, plus tard, perdit normalement le *d* intervocalique (**Meloün > Melun*). Ainsi s'explique, pour les composés en *-dunum*, la double série *Averdon*, *Yverdon*, *Verdun* d'une part, *Embrun*, *Lyon* (qui remonte à une forme régressive *Lugudunum*), *Cervon*, etc. Des formations purement gallo-romaines de toponymes offrent aussi des séries doubles, comme *Flogny*, *Flagny*, en face de

(1) *Romania*, 1876, réimprimé dans les *Reliques scientifiques*, II, 95-199.

(2) Cf. A. DAUZAT, *Les noms de lieux*, pp. 73-74. Nous faisons abstraction de la finale, où *-un* a été souvent remplacé par *-on* analogique.

Flavigny, qui remontent également à *Flaviniacum* ; *Donzy* en face de *Domecy*, à *Domitiacum* ; la seconde série postule une forme restaurée de la fin de l'Empire. — Dans les dérivés, l'influence analogique des mots racines a souvent fait obstacle à la syncope, comme dans *portement*, *tenement*, que le provençal *partimen*, *tenemen* empêche d'expliquer, ainsi que le proposait Darmesteter, par une extension du suffixe *-amentum* ; la contraction s'est opérée quand le sentiment de la parenté des mots s'est obnubilé (*dormitorium* *dortoir* ; *partitionem*, vx. fr. *parson*) (1). La tendance à la syncope a été assez forte pour briser l'unité phonique de certains radicaux verbaux (*aiude* puis *aïue*, *aidons*), mais la langue a réagi de bonne heure pour unifier ces formes (§ 355-364) ; dans la majorité des cas, l'analogie a joué, dès le début, quand le mot racine avait assez d'influence : ainsi *maritare*, *-amus* a donné *marier*, *marions*, et non **marter*, parce que l'idée du *mari* était présente à l'esprit.

Chute de consonnes finales. — 32. Le latin parlé a laissé anciennement tomber *m* final (sauf dans les monosyllabes *rem*, *meum*, *tuum* (2) où *m* a passé tardivement à *n* : fr. *rien*, *mon* et *mien*, § 444, etc.) : dès l'origine, les poètes élident les finales *-em*, *-um* devant un mot commençant par une voyelle (3), et l'*s* final spécialement après voyelle brève. Le premier son n'a laissé, monosyllabes à part, aucune trace en roman : preuve de la généralité et de la puissance d'une évolution contre laquelle les grammairiens jugèrent inutile de lutter. Au contraire, l'*s* final, qui avait tant d'importance pour les flexions, nous l'avons déjà signalé, fut rétabli et conservé par le maître d'école en Gaule. C'est sans doute à la même influence qu'il faut attribuer le maintien, dans la Gaule du Nord, du *t* final (dont le rôle est capital en matière de flexions verbales), alors qu'il est tombé en provençal comme dans le reste de la Romania : opposition qui est en

(1) A. THOMAS, *Essais*, pp. 11 sqq.

(2) Mais *m* est tombé dans *jam* (fr. *ja*). L'*eu* de *meum* formait diphtongue et *tuum*, *suum* fut réduit de bonne heure à **tum*, **sum* (§ 27).

(3) Voir aussi les *graffiti* de Pompei (CIL, IV).

contradiction avec les tendances phonétiques générales du français. Le français du ^x^e siècle dira encore *murs* (correspondant à *murus* ou *muros*), *aines*, *aimet*, *court*, etc.

Assimilation des groupes de consonnes. — 33. L'assimilation des groupes de consonnes s'est opérée en plusieurs étapes. — Développant des tendances anciennes (1), le latin parlé a laissé tomber anciennement *n* devant spirante (prononciation courante pour *consul*, d'après Quintilien), plus tard *g* devant *n* (*cognosco* **conosco*) qui était déjà tombé dans cette position à l'initiale (*nosco*, *natus*). Plus spéciales au latin vulgaire, la transformation de *t'l* en *cl* (2), (*vetulus*, *vet'lus*, **veclus*, Grammont, *op. cit.*, p. 25) et la tendance d'assimiler *rs* en *ss*, qui dut être énergiquement combattue par l'école, mais qui a laissé des traces importantes en roman (*dorsum* **dossu dos*), et une fausse régression *Marseille* (*Massilia*, dans la région où *Carsici portus* est devenu *Cassis*). Le latin vulgaire assimile également (devant liquide) ou fait tomber (devant spirante) dans les composés la consonne finale de la préposition composante, là où elle s'était maintenue en le latin classique (**arripare*, **aspectare*, etc.). — D'autres assimilations seront étudiées avec les palatalisations (§ 58). L'*x* s'est réduit de bonne heure à *s* devant consonne, puis à la finale. — Après les syncopes vocaliques, les groupes consonantiques qui se sont formés se sont conservés longtemps dans la Gaule du Nord, où on n'observe guère que l'assimilation de la sourde à la sonore ou vice versa (*debet*, **devet*, **deivet*, **deiſt*, écrit *dift* dans les *Serments*), la chute d'occlusives placées entre deux consonnes (*dormitorium*, **dorm'toriu*, *dortoir*), et la fusion de *t + s* en *z* (= *ts*), réduit à *s* vers la fin du Moyen âge : *pl. fortes* > *forz* > *fors* (l'orthographe a rétabli *forts*, *parts*, etc. d'après le singulier) ; après *n*, *s* s'était renforcé en *z* (*ts*) :

(1) MEILLET et VENDRYÈS, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, p. 87. — Pour les différents types d'assimilation (ci-après, § 33 sqq. 58 et 67), se reporter à l'excellente synthèse de M. M. GRAMMONT, *L'assimilation*, Paris, 1923 (t. XXIV du *Bulletin de la Société de linguistique*).

(2) Ci-dessus, § 29.

annos > *anz* > *ans* ; l'*s* était anciennement absorbé par le *ts* (*hostes* > *oz*, pl. de *ost*). — En regard des assimilations précédentes, toutes régressives, le groupe *m'n* a éprouvé une assimilation progressive dans la Gaule du Nord (mais non du Sud) : *damnaticum* *damage*, *dommage* ; *femina* *femme*, *hominem* *homme*.

Nasalisation. — 34. On peut placer ici un autre cas d'assimilation, cette fois de voyelle à consonne, inconnu au latin classique, et qui paraît dû au substrat celtique (il offre son maximum d'intensité dans la Gaule septentrionale) : c'est la nasalisation de la voyelle devant *m* ou *n*. Il s'agit ici encore, comme dans les exemples précités de *dr* > *rr*, *rs* > *ss*, d'une assimilation régressive : le voile du palais s'abaisse prématurément, l'organe prenant d'avance, au moment de l'émission de la voyelle, la position qu'il aura pour le son suivant. Ce phénomène, qui s'est développé obscurément, sans qu'un changement de graphie le révèle, au cours de l'époque franque, atteint la voyelle, non seulement devant la consonne nasale implosive (finale ou précédant une autre consonne), mais aussi devant la consonne nasale (simple ou géminée à l'origine) en position intervocalique : on ne saurait affirmer que, dans cette dernière position, la nasalisation se soit développée plus tard, ni surtout qu'elle n'ait affecté certaines voyelles qu'à partir du ^{xiii}e siècle (§ 82).

Affaiblissement des consonnes intervocaliques. — 35. L'affaiblissement des consonnes occlusives intervocaliques qui aboutit souvent à leur chute en français, est un des phénomènes phonétiques les plus importants d'une époque si riche en évolution de toute sorte ; il a bouleversé la physionomie des mots et exercé des répercussions considérables sur la morphologie. La cause générale est un relâchement de l'articulation, plus mollement émise. Phonétiquement, on observe trois étapes : la sonorisation des sourdes — (conjointement avec la simplification des consonnes géminées), l'affriquement des sonores, enfin l'effa-

cement du son. Historiquement, on distingue aussi trois périodes principales, et même quatre, car l'affriquement des sonores avait commencé en latin vulgaire dès le ⁱⁱ^e siècle par le passage de *b* à *v* (alors bilabial).

36. La sonorisation des sourdes, qui se présente (ainsi que l'évolution *ct* > *yt*) comme un celtisme à extension maxima, a affecté la Gaule, l'Ibérie, la haute Italie et la Rhétie. Phonétiquement, la vibration des cordes vocales produite par l'émission des deux voyelles et qui était interrompue par la prononciation de la consonne sourde intermédiaire a gagné celle-ci lorsqu'elle a été moins énergiquement articulée. Le phénomène a dû commencer vers la fin du ^v^e siècle, pour être achevé un siècle plus tard : au ^{vii}^e siècle, Isidore de Séville écrit *badare* (fr. *béer*), verbe d'origine inconnue (1), mais pour lequel la forme provençale (*badar*) postule un type **batare*. On prononçait donc à cette époque **seguru* (*securum*), **amada* (*amata*), **lubus* (*lupus*). — Le provençal et l'espagnol sont restés à cette étape ; mais la région la plus celtisée, la Gaule du nord et de l'est et le nord-ouest de l'Italie, ont poursuivi l'évolution, le relâchement de l'articulation s'accroissant encore. Le *b* latin originaire s'était affriqué en *v* (qui était encore bilabial, § 64) au ⁱⁱ^e siècle, comme le montrent les inscriptions, tandis que le *b* issu de *p* latin aboutit à *v* dans le nord de la Gaule (en fusionnant ainsi avec le précédent) avant le ^{ix}^e siècle (*savir* < *sapere* dans les *Serments*) ; le *d*, issu du *t* ou représentant le *d* latin, était devenu interdental vers la même époque. Dans la section des palatales, la sourde et la sonore se sont également confondues ; toutefois le *g* devant *i* avait disparu antérieurement, comme dans les autres langues romanes (*magistrum* devenu **maistru*, d'où l'italien *maestro*, vx. prov. *maestre*) et dans quelques autres mots comme *ligare*

(1) Il n'y avait donc pas de tradition latine qui incitât, comme pour les autres mots de ce genre, à écrire *t*, alors qu'on prononçait *d*. — La sonorisation n'a pas gagné les extrêmes confins romans limitrophes du pays basque, où le substrat ibère a opposé une résistance à cette évolution (*Rev. intern. des études basques*, 1913, 475).

lier, où la chute du *g* dut être également précoce en Gaule (cf. le provençal *liar*). Le phénomène se complique, en français, du fait de la palatalisation de *c*, *g* devant *a* (§ 50) : l'effacement a été complet devant *o*, *u* (*föcum*, **fogu*, **fuogu*, **fuou*, feu ; *securum*, vx. fr. *seür*) sauf après *a* à la finale (suff. *-acum* > **agu*, **ayu*, *ai*, *é*), ainsi que devant *a* après voyelle vélaire (*advocatum* avoué, *locare* louer), tandis que, précédée d'une autre voyelle, la palatale devant *a* aboutit à *y* (*jod*, *i* consonne : *pacare* payer, *plaga* plaie [prononcé *plai-ye* en français primitif]) (1). Le *c* devant *e*, *i*, qui était déjà affriqué lors de la sonorisation des intervocaliques, a suivi une autre direction (§ 37 et 49). — Les dentales se sont effacées les dernières : le *Poème de saint Alexis* (XI^e s.) écrit encore *venude* (venue), hésitant même entre *d* et *th* (*canuthe*, LXXXII), mais il a déjà des formes contractées (*porteüre*, LXXXIX), ce qui fait présumer que les graphies précédentes étaient déjà des archaïsmes. A la fin du même siècle, la *Chanson de Roland* n'en offre plus de traces.

37. Pour les spirantes, les faits ne sont pas tous aussi clairs. Nous ignorons à quelle époque s'est sonorisé *s* entre voyelles, l'écriture n'ayant pas attesté cette évolution : mais comme l'aire de celle-ci est analogue à celle de *t* > *d*, *k* > *g*, *p* > *b*, on peut conjecturer que la sonorisation est contemporaine des autres. — A cette époque, le groupe *ty* du latin vulgaire (*t* + *e*, *i* en hiatus du latin classique, § 27 et 52) était à l'étape *ts* ; le groupe *ky* (*c* + *e*, *i* en hiatus) et le *c* devant *e*, *i* voyelle, qui avaient passé à *tš*, devaient déjà évoluer vers *ts* en français central (§ 52). A l'intervocalique, le premier et le troisième phonème ont fusionné de bonne heure, et se sont sonorisés en *dz* (écrit *z*), son réduit à *z* (écrit *s*) dès le XI^e siècle : *Eulalie* a encore *bellezour* (= **bellitiorem*), *domnizelle* (*dominicella*), « Saint-Léger » *raison* (*rationem*), « Saint Alexis » *sazit*, XCIII (de **sacire*), mais la *Chanson de Roland*, *gesir* 2435 (**jacère*), *luisant*

(1) Des mots comme *aigu* (cf. le nom de lieu *Courtisols* > *Curtem acutiorem*, A. THOMAS, *Essais*, 105), *cigogne*, *ciguë* (vx. fr. *ceogne*, *ceüe*) ont été refaits d'après le provençal (§ 197). La reprise au provençal est encore plus visible pour *locusta*, vx. fr. *laoste*, fr. mod. *langouste*, calqué sur le prov. *langosta*, accidents compris.

2512 (*lucentem*), etc. Au contraire le groupe *ky* est resté sourd (**glacea* *glâce*, *faciat* *face*, puis *fasse* ; cf. *rationem* *raison*, *Decetia* *Decize*), ce qui fait présumer que ce groupe avait dû se renforcer en *kky* en Gaule.

38. L'*f* entre deux voyelles est rare (1) : dans cette position, la consonne s'efface au voisinage d'une voyelle labiale (*scrofella* *écrouelle*), tout comme (dès le iv^e siècle), le *o* originaire, avec lequel avait fusionné le *b* latin dans cette position (§ 36) et qui, prononcé *ω*, a été absorbé par *o* ou *u* subséquent : *habuit*, vx. fr. *ot*, *pavorem* *paour* *peur*, *tabonem* *taon*. Cette chute de *o*, qui désorganisait certaines flexions en latin vulgaire (2), fut si gênante que l'analogie rétablit la consonne dans certains cas : *ovum*, devenu phonétiquement **ou*, fut refait en *ovu* (d'où *uef*, *œuf*) d'après le pluriel *ova* ; le suffixe *-if* représente un masculin refait sur le féminin *-iva*, tandis que *ru* offre l'évolution phonétique sans réfection : *rivu(m)* > **riu* ; comparer *clavum*, **clau*, vx. fr. *clo*, puis *clou*, à *clavem*, *clef*, et *Andegavum* *Anjou*, *Pictavum* *Poitou*, à *Angers*, *Poitiers* (vx. fr. *Angiès*, *Peitiès*) formés d'après les ablatifs pluriels *Andegavis*, *Pictavis* (A. Dauzat, *Les noms de lieux*, p. 131). Cette chute n'a pas affecté le *o* issu de *p* latin (*saponem* *savon*), ce qui prouve l'ancienneté de l'évolution, qu'on observe aussi en provençal et en italien (prov. *paor*, it. *paura*). — Hors ce cas particulier, *o* intervocalique se maintient : *novellum* *nouveau*, *levare* *lever*, comme *faba* *fève*, *sapa* *sève*.

39. Le premier élément de plusieurs groupes combinés a été affecté également par le phénomène de sonorisation, ce qui ne saurait surprendre, le second élément de ces groupes étant constitué par une consonne sonore. — Le plus fréquent, le groupe *cl* est devenu *gl* à la même époque et dans les mêmes régions où *securus* passait à **segurus* ; ce groupe s'étant palatalisé (§ 58), le phonème *gly*, particulièrement instable, s'est réduit à *l* mouillé. Dans les mots de seconde couche, repris par le langage populaire

(1) L'étymologie *biais* < *bifacem* est fort douteuse ; de même *ruser*, vx. fr. *reüser*, représente peut-être *recusare* et non *refusare*.

(2) Elle tua le suffixe *-uus* réduit à *-wus*, puis *-us*.

au latin d'église ou au latin médico-pharmaceutique vers le ^v^e ou ^{vi}^e siècle, après l'époque de la palatalisation précédente, *cl* a passé encore à *gl* mais est resté à cette étape : *aboculus aveugle*, **eclesia église* (cf. § 29). — *Pl*, assez rare, s'est réduit à *bl*, qui n'a passé à *vl* qu'au nord-est (*duplum double* ; **stupila, estoble* ^{xiii}^e siècle, *êteuble* ; la réduction à *êteule* est peut-être dialectale) ; *couple* et *peuple* ont été refaits sur le latin (les *Serments* ont *poblo*) (1). On remarquera que le groupe *b'l* primitif s'est maintenu (*tabula table, rutabulum roable rable*) [Les spirantes, sauf *f*, se prêtent difficilement à constituer un groupe combiné]. — Le *t* du groupe *tr* se comporte exactement en français comme *t* intervocalique : on a *fradre* dans les *Serments*, *pedre* dans Saint Alexis, *pere* dans la Chanson de Roland. Le groupe *cr*, au contraire, est resté à la première étape, comme en provençal (*acrem aigre, macrum maigre*) ; mais *gr* primitif s'est anciennement disloqué, par changement de coupe syllabique, et le *g* s'est vocalisé en *i* : *nig-rum neir, noir*. Le *p* de *pr*, *p'r* passe à *v*, comme le *p* intervocalique (*capra chèvre, pauperem pauvre*). Les groupes *dr*, *br* se comportent respectivement comme *tr*, *pr* (*cathedra chaire* ; *febrem fièvre*). *Paupière* se rattache à un latin vulgaire **palpetra* (Meyer-Lübke, *REW*, 6176).

40. La simplification des consonnes géminées, qui, par suite d'assimilation de groupes, étaient plus nombreuses en latin vulgaire qu'en latin classique, est un phénomène de même ordre, qui s'explique aussi par un relâchement, une négligence d'articulation. La simplification paraît effectuée au début du ^x^e siècle : *Eulalie* emploie encore généralement, mais par tradition, la graphie double, car on y rencontre aussi *ule* (*ulla*). Seule la distinction entre *r* et *rr* est conservée jusqu'à l'époque moderne : l'*r* étant une vibrante, *rr* est réellement une consonne double, avec deux vibrations auditives, tandis que *ll*, *tt*.. ne sont que des consonnes prolongées.

(1) Le français *écueil* (lat. *scopulus*) n'est pas clair. On a supposé soit un changement (analogique) de *scop'ulus* en **scoclus* en latin vulgaire, soit (le mot n'apparaissant en français qu'au ^{xiv}^e siècle), un emprunt au génois (MEYER-LÜBKE, *REW*, 7738).

Affaiblissements divers d'articulations. — 41. C'est encore à la négligence de la prononciation, au relâchement de l'articulation qu'il faut rattacher divers phénomènes, qui sont plus ou moins anciens en latin vulgaire. — La contraction des diphtongues parachève une évolution qui date de loin. Le latin classique n'avait plus que trois diphtongues, *oe*, peu fréquent, qui était déjà, avec *ae*, en voie de réduction, puisqu'elles provenaient respectivement de *oi* et *ai* ; et *au*. La première s'est simplifiée de bonne heure en *ē*. La seconde a résisté un peu plus longtemps, comme le prouve le passage du latin *Caesar* en gotique sous la forme *Kaisar* (all. *Kaiser*) après le 1^{er} siècle ; la contraction a amené plus tard ce son à *è* ouvert, à l'époque où le sentiment de la quantité s'était effacé. — Quant à *au*, la tendance populaire à la contraction en *o*, sans doute sous une influence ombrienne, est ancienne à Rome (le tribun Claudius, contemporain de Cicéron, se faisait appeler *Clodius* pour flatter le peuple) ; l'*Appendix Probi* proscrit encore *oriola* (*auricula*). Nous avons dit (§ 23) que l'influence conjugquée des grammairiens et des maîtres d'école parvint à rétablir cette diphtongue en Gaule et en Espagne. Dans l'intervalle, de nouveaux *au* (1) s'étaient recréés par vocalisation du *o* encore bilabial (*avica* **auca*, *parabolare* **paraulare*, *fagus* **faus*) ; d'autres avaient été introduits par les emprunts au germanique, **caus re* (germ. *kausjan*), **laubia* (germ. *laubja*), **raustire* (germ. *raustjan*), etc., prototypes des mots actuels *choisir*, *loge*, *rôtir*. Dans la France du Nord, cette diphtongue s'est contractée après la dernière palatalisation du *c* (qui débute avec le VII^e siècle, § 50) puisque *causa* donne *chose*, mais avant l'époque des *Serments* (*cosa* ; le texte appartient à la région picarde, qui n'a pas palatalisé le *c*). — La décomposition du latin vulgaire amena la formation de nouvelles diphtongues, par palatalisation d'un premier élément de groupe consonantique (*factum fait*), par métathèse d'élément *y* (*basiare*

(1) Et quelquefois *ou* (= *oou*) : *paucum*, après la chute de *c* > *g*, a donné *pou*, diphtongue qui a abouti en ancien français à *eu* (§ 74).

baiser), etc., sans parler des diphtongaisons des voyelles toniques (§ 43). Les emprunts au germanique, de leur côté, offraient souvent la diphtongue *ai* : celle-ci fut éliminée, par réduction de *ai* à *a* dans les mots qui pénétrèrent avant que la langue n'eût recréé cette diphtongue (ce sont les plus nombreux) : got. *aifr-*, *affre* ; got. *haiſt.*, *hâte* ; got. *haim-* vx. fr. *ham*, dér. *hameau* ; francique *waidanjan*, vx. fr. *gagner*, *gagner*. Les emprunts postérieurs ont gardé l'*ai* : *faihida*, vx. fr. *faide*, dér. *faidir* ; **hait* (induit du norois *heit*), dérivé vx. fr. *haitier*, d'où *souhaiter* ; *laid* > *laid*.

41 *bis*. Du côté des consonnes, l'effacement de l'*h* avait déjà commencé en latin classique (Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, 253) ; il est complet dans la langue populaire dès l'époque de Cicéron. — L'influence du germanique, par l'intermédiaire de nombreux mots d'emprunt, réintroduisit cette consonne dans la Gaule, sauf dans le Sud-Est, qui échappa en fait à la colonisation germanique (1).

3. LES SONS QUI S'INTENSIFIENT

Diphtongaison des toniques. — 42. Le changement de nature de l'accent a intensifié, on l'a vu (§ 25), les voyelles toniques. Les toniques libres se sont allongées dès la fin de l'époque impériale, mais la diphtongaison ne s'est produite que plus tard et indépendamment dans les diverses contrées, car le sud de la Gaule ne connaît le phénomène que dans des conditions très limitées, et le nord-ouest de l'Italie paraît l'avoir ignoré, tout comme une partie de l'Italie méridionale et le Portugal. — Cependant le parallélisme remarquable offert par la diphtongaison des

(1) La présence de l'*h* en gascon dans les plus anciens textes et le recul de l'*h* vers le nord, qu'on observe en langue d'oïl dès le xvi^e siècle, font présumer qu'au moment où l'influence germanique atteignit son maximum (vers le viii^e siècle), l'aire de l'*h* devait être cohérente en Gaule et englober une grande partie de la langue d'oc (la région soumise à l'influence des Wisigots). L'effacement de l'*h*, propagé du Sud-Est, a dû commencer de bonne heure.

voyelles ouvertes *è, ô* du latin vulgaire (*ě, ǫ* classiques), à leur premier stade, dans les différentes parties de la Romania où elle s'est produite, permet de supposer une communauté de tendances : celle-ci se manifesta d'abord par un dédoublement, puis par la dissimilation (on a dit aussi : réflexion ou réfraction vocalique) du premier élément, qui garde longtemps encore l'accent tonique : *èè, éè, iè* d'une part, *òò, óò, uo* (*u = ou*) de l'autre. — On peut distinguer ici deux séries historiquement différentes. La diphtongaison s'est produite d'abord devant l'ancien groupe *ct* (réduit à *yt*, § 58), et peut-être aussi devant *l* mouillé, puisque le provençal a diphtongué aussi dans cette position : *pectus* **pieits*, *octo* **uoit* (cette triptongue a été contractée ultérieurement en français, § 60). La seconde série a suivi de peu en français, où l'évolution a gagné toutes les toniques libres. — *Eulalie* est le premier texte qui note ces diphtongues (*ciel, buona*), mais elles devaient exister deux ou trois siècles auparavant.

43. La troisième série de diphtongaison ne doit pas être de beaucoup postérieure à la précédente, bien qu'elle offre une localisation géographique différente ; car elle s'est produite dans les mêmes conditions phonétiques. Elle affecte les voyelles fermées *é* et *ó* du latin vulgaire (*ē, ĭ* et *ō, ŭ* classiques), qui dans la même position (toniques libres) ont passé respectivement à *ée, éi* et à *óó, óu* (*u = ou*), par dissimilation, cette fois, du second élément. — Il faut y joindre *a*, qui, en cette position, aboutit à *è* en ancien français. Ce phénomène, qu'on considérerait jadis comme une apophonie, repose sur une ancienne diphtongaison (processus *aa > ae > è*) parce que : 1^o il se produit dans les mêmes conditions phonétiques, affectant seulement l'*a* tonique libre ; 2^o cette hypothèse permet seule d'expliquer l'évolution *panem > pain, manet > vx. fr. maint* (car il est phonétiquement impossible que la nasale dégage un *i*, tandis qu'on comprend fort bien que le groupe *ae*, devenu *āe* par suite de la nasalisation vocalique, ait passé à *āi* au lieu de se contracter ; *Eulalie*, qui écrit *maent*, nous fournit

la preuve (1)) ; 3° enfin la diphtongaison $a > aa > ae$ existe, comme celle des voyelles fermées $\acute{e}$, $\acute{o}$, dans les langues celtiques, où son point d'aboutissement est souvent ai (par exemple en irlandais). Ces trois phénomènes ne se rencontrent que dans les régions romanes qui ont été fortement colonisées par les Gaulois (Gaule du nord et de l'est, Italie du nord-ouest) ainsi qu'en Rhétie : ils se rattachent donc, comme tant d'autres, au substrat celtique. — Dans les textes, *Eulalie* nous offre respectivement *ei*, *ou* (*bellezour*, comparatif en *-orem*), et *e*, déjà contracté sauf dans le cas de *maent*. Les *Serments* gardent les graphies traditionnelles pour *a* ; mais *dift* (*debet*), *podir*, *savir*, *amur*... doivent être interprétés comme des transcriptions maladroites des diphtongues *éi* par *i* et *ôu* par *u* (l'*i* dans ce texte représente aussi l' $\acute{e}$ fermé : *cist* = *cést*, *int* = *ént* [*inde*]).

44. Les conditions phonétiques de la diphtongaison demandent à être précisées. Nous avons dit que le phénomène n'affectait que les voyelles toniques libres. Est dite libre toute voyelle qui n'est pas suivie d'un groupe de consonnes formant entrave. — Les groupes *ct*, *x* (= *ks*) du latin classique ne font pas obstacle, on l'a vu, à la diphtongaison des voyelles ouvertes $\acute{e}$, $\acute{o}$: *pis*, *huit*, *cuisse* reposent sur des formes diphtonguées **pieits*, **uoit*, **cuoissa* (§ 42 et 59). Il n'en est pas de même pour la série *a*, $\acute{e}$, $\acute{o}$: comparer *factum fait*, *tectum teit* puis *toit*, *buxum bois*, puis *buis* ; il faut en conclure que le groupe *yt*, *ys*, qui a favorisé et hâté la diphtongaison dans la première série, l'a empêchée donc la seconde : opposition qu'il est plus facile de constater que d'expliquer. — Les groupes *cr*, *gr*, *tr*, *dr*, *pr*, *br*, qu'ils soient primitifs ou qu'ils proviennent d'une contraction en latin vulgaire, ne font pas obstacle : cf. **alëcris* *aliegre*

(1) Le rôle conservateur des consonnes nasales s'affirme en d'autres cas dans l'histoire du vocalisme français : ainsi *buona* (par suite de la nasalisation de l'*o*) est revenu à *bonne* au lieu de passer à *ue* ; de même la diphtongue *ei* ne passe pas à *oi* devant nasale (*pleine*). — Pour la série *aigre*, *maigre*, on pouvait supposer que la palatale avait dégagé un *i*, mais le parallélisme d'**alecris*, vx. fr. *aliëgre*, *allëgre*, condamnait cette hypothèse. Il est normal, au contraire, que *ae* ait passé à *ai* devant *g*, au lieu de se contracter.

(vx. fr.), *acrem aigre*, *patrem* père, *cathēdra chaire* (vx. fr.), *hēdēra ierre* (lierrè), *capra chèvre*, *pīper poivre*, *ōpera uevre* œuvre (pour *louve*, *rouvre*, cf. § 45). Pour les groupes combinés avec *l*, il y a hésitation : *ě* et *ō* se diphtonguent toujours (*ěbula ièble*, *mōbīlem mueble*), de même que *é* (*flēbīlem* **feible*, *foible*), mais *ó* hésite (cf. *éteuble*, *éteule* en face de *double*), et *a* se conserve (suffixe *-able* ; *rutabulum roable*, *rāble* ; *tabula table*). — D'une façon générale, la seconde série est un peu plus rétive que la première à la diphtongaison.

45. Quelques cas particuliers méritent d'être examinés de près. — Il est curieux de constater que, dans une vaste zone autour de Paris, les noms de lieux dont la finale repose sur le suffixe latin (féminin) *-ōla* se présentent sous la forme *-olle* (*Etiolles*, *Faverolles*, *S.-et-O.*, *Grisolles*, *Eure*, *Grisolles*, *Aisne*, etc.) tandis que dans la même région le suffixe masculin s'est diphtongué, aboutissant régulièrement à *-uel* > *eu(x)* (*Puiseux*, etc.). Sans doute sommes nous en présence d'une analogie très ancienne qui a dû changer les finales toponymiques *-ōla* en *-ōlla*, peut-être sous l'influence de la finale *-ēlla*, ou d'après un suffixe gaulois. — L'*o* fermé s'est-il diphtongué devant *υ* ? La forme francienne de *lupus* est certainement *leu*, comme le montrent, outre les anciens manuscrits, le nom actuel de l'église parisienne *Saint-Leu*, l'expression enfantine « à la queue leu-leu » (déformation de : « à la queue le *leu* ») et les nombreuses sentes *Passeleu* et *Pisseleu* de la banlieue parisienne (*Montreuil*, *Fontenay-sous-bois*, etc.) ; *loup* a donc été refait plus tard d'après *louve* et ses dérivés. *Louve*, comme *Louvre* (**Lūparum* ; nom du palais [ancien lieu-dit] et d'une commune de *Seine-et-Oise*), *couve*, *rouvre* ne se seraient-ils pas diphtongués eux-mêmes ? Si, mais ici la diphtongaison s'est arrêtée à la première étape, le *υ* subséquent ayant fait obstacle au passage ultérieur à *eu* (§ 75) ; plus tard, la diphtongue (*ōou*) est revenue à la voyelle *ou*, notre orthographe, qui n'a pas de lettres pour noter cette voyelle, n'ayant pu enregistrer l'évolution (1).

(1) Pour la diphtongaison, on consultera l'étude capitale de M. A. MEILLET, *De la différenciation des phonèmes* (Mém. Soc. Ling., 1913 ; cf. aussi P. FOUCHÉ

Palatalisation. — 46. Ce phénomène, un des plus importants et le plus caractéristique peut-être du français primitif, où il atteint, par rapport aux langues romanes, son maximum d'intensité, affecte à la fois le consonantisme et le vocalisme : par des réactions réciproques, plus ou moins complexes, certaines voyelles ou semi-voyelles palatalisent les consonnes, tandis que les consonnes palatales ou palatalisées réagissent à leur tour sur les voyelles. — Phonétiquement, les faits de palatalisation ont deux causes différentes. Ils présentent d'abord un aspect de l'assimilation, un déplacement du point d'articulation (la langue tendant à se bomber de plus en plus et à glisser, dans sa partie médiane, d'arrière en avant) : cette assimilation se produit généralement entre sons contigus, par régression, de voyelle à consonne, et par progression, de consonne à voyelle ; elle peut s'opérer aussi à distance sur la voyelle, par répercussion. Un autre facteur qui se combine souvent avec le précédent (et c'est pourquoi nous avons rangé ces faits dans la présente section), c'est l'intensification du phonème : la palatalisation porte essentiellement sur les éléments forts du mot, sur les voyelles toniques (avec maximum pour les toniques libres) et les consonnes explosives ; l'intensification du son favorise donc la palatalisation.

47. Ce groupe si particulier de phénomènes est ignoré du

Etudes de phonétique générale, Paris, 1927 (pp. 15-45). — Une nouvelle hypothèse sur la diphtongaison a été proposée récemment par M. SALVERDA DE GRAEVE (*Sur une double accentuation des diphtongues en français*, Amsterdam, 1928). Groupant un certain nombre d'exceptions apparentes aux lois que nous venons de formuler, l'auteur suppose que ces divergences pourraient s'expliquer par le fait que chaque diphtongue, au début de l'évolution, aurait été, suivant le cas, accentuée sur le premier ou sur le second élément. L'argumentation est ingénieuse, mais elle ne nous a pas convaincu. Phonétiquement, quand une tonique libre commence à se diphtonguer, on conçoit mal qu'il se dégage deux types différents d'accentuation dans des mots de structure identique comme *amorem* et *dolorem*, *avena* et *vena* ; l'observation des sons actuels en voie de diphtongaison ne nous offre rien de semblable. D'autre part, l'auteur a groupé arbitrairement des faits d'origine et d'époques très diverses et dont la cause est presque toujours claire : il est bien évident que les mots empruntés au latin d'église, à partir du ix^e siècle, n'ont pas subi une diphtongaison qui appartenait alors au passé (sauf en cas de réfection analogique de suffixe, p. ex. dans *originel*), que *mal* représente une forme atone, *amour* un provençalisme dû à l'influence des troubadours, *ton* = *taon* une influence orthographique récente. Pour *avoine*, voir § 97.

latin classique. La tendance palatalisante s'affirme du jour où le latin fut parlé par un ensemble de populations non latines. Il n'est pas facile de rattacher l'ensemble de ces faits, malgré l'unité de tendance, à un substrat déterminé. Telles évolutions, dont le foyer fut en Italie ($c + e, i$) ont été rattachées, non sans vraisemblance, à l'ombrien ; comme la Gaule du centre-nord a porté cette tendance à son maximum, le substrat gaulois a dû jouer un rôle prépondérant, et, dans quelques cas (par exemple passage de $u = ou$ à $ü = u$), il paraît prouvé. Il n'est pas impossible, non plus, qu'il s'agisse d'un substrat plus ancien. — Au point de vue historique, il est tout à fait remarquable que le cycle des palatalisations, qui s'est ouvert aux alentours des II^e-III^e siècles de notre ère, s'est fermé, en Gaule, vers le IX^e, pour se rouvrir de nouveau, vers les XVI^e-XVII^e siècles, en offrant, dans les mêmes régions, des évolutions analogues aux précédentes (§ 72 et 115).

Palatalisations consonantiques. — 48. Il faut étudier d'abord les consonnes, parce qu'elles ont été les premières affectées. — Les éléments palatalisants sont : en première ligne, le y , que la réduction des hiatus avait multiplié en latin vulgaire ; ensuite l' i et l' e , dont l'action paraît avoir été identique (1) ; enfin l' a , qui ne pouvait palataliser qu'à condition d'être ouvert (tendant vers $è$), ce qui nous confirme que le latin vulgaire ignorait l' a fermé (tendant vers o). — Les consonnes affectées sont, en première ligne, les occlusives palatales, c (k), g ; prononcées avec le dos de la langue relevé à l'arrière du palais, le point de contact est normalement plus avancé devant $é, i$ que devant o, u ($= ou$) : k ($+ o$) est vélaire, k ($+ é, i$) est nettement palatal ; dans ce dernier cas, la tendance générale du langage (tendance qui reste le plus souvent à l'état embryonnaire) porte à un glissement du dos de la langue vers le milieu du palais ; c'est cette tendance, ancienne en latin (Meillet, *Es-*

(1) Il n'en est pas de même de nos jours où généralement l' i , plus fermé qu'il ne devait l'être en latin vulgaire, palatalise plus que l' e (par exemple en Auvergne, Dauphiné, etc.). — Pour l'articulation de t, d palatalisés, cf. mes tracés (auvergnats) dans la *Parole*, 1899, 621 sqq.

quisse..., 139), que le latin vulgaire de Gaule a développée. Les linguo-dentales, *l*, *n*, *t*, *d*, viennent ensuite : ici le phénomène est plus caractéristique, car la langue, qui, normalement, est à plat, se bombe jusqu'à épouser la plus grande partie de la cavité palatale, pour produire une articulation dorsale. Les autres consonnes échappent à l'altération : mais leur combinaison avec *y* produit des réactions qu'il y a lieu d'étudier ici. — En dehors de toute influence de la voyelle subséquente, l'*l* peut se dorsaliser dans les groupes combinés, non seulement avec *k*, *g*, mais aussi avec les consonnes labiales : la dorsalisation dégage un *y* ; il ne semble pas que ce phénomène soit représenté en latin vulgaire de Gaule. Enfin l'occlusive palatale peut passer à *y*, en premier élément de groupes non combinés (*ct*, *gn*, *x* = *ks*, et *gl* non combiné) : le relâchement de l'articulation produit une spirante, tandis que le dos de la langue opère le glissement déjà noté. — Les phénomènes qui résultent de ces palatalisations sont assez peu stables, en dehors de *l* et surtout de *n* mouillés ; ils tendent, soit à se simplifier (*gly* en *l* mouillé, *l* mouillé en *y* ; chute de nombreuses consonnes devant *y*), soit à se dépalataliser progressivement en substituant à l'élément *y* un élément chuintant ou sibilant, lequel peut arriver à éliminer l'élément occlusif qui le précède (évolution $t'y > ts$, $k'y > t'y > tš > ts > s$, $k'y > t'y > tš > š$, etc.).

49. Les occlusives palatales s'altèrent seules devant voyelle. — *c* (*k*), *g* devant *e*, *i* devaient déjà être ébranlées dès le II^e-III^e siècles ; mais ces sons durent rester longtemps à la première étape, $k'y$, $g'y$, pour passer à *tš*, *dj* vers le V^e siècle au plus tard : car l'évolution gagna toute la Romanie (Dacie comprise), sauf la Sardaigne et la Dalmatie. Une nouvelle évolution, dont le centre dut être Lyon et le bas-Rhône, amena, peu après, *tš* à *ts* (1) sur un territoire très

(1) Il importe de noter que ces phonèmes ont dû garder longtemps un élément palatal et devaient avoir une prononciation voisine de *tchy*, *tsy*, comme le prouve l'action palatalisante que ce groupe a exercée sur l'é diphtongué, vers les VI-VII^e siècles (ci-après, § 60). Le témoignage de Servius (rappelé au § 52) est d'ailleurs formel pour la prononciation de *t* + *y*, qu'il note par *t-z-i*. Cf. aussi § 95.

vaste : la Gaule (sauf la région normanno-picarde), la péninsule ibérique et le nord de l'Italie. Il est remarquable que la sonore n'a pas suivi l'évolution parallèle, mais est restée à l'étape *dj* : cette scission, que d'aucuns font remonter à l'étape *k'y*, *g'y* (1), est due à la plus grande intensité d'articulation de la sourde, qui a provoqué chez celle-ci une évolution nouvelle à laquelle la sonore, moins énergique, n'a point participé (*România*, XLII, 26 sqq.). La graphie a conservé les lettres latines (*cent*, *gent*). — Pour *sc* + *c*, *i*, voir § 62.

50. Une deuxième série de palatalisations a affecté non seulement *c* (*k*) devant *e*, *i* (les groupes *ke*, *ki* ayant été réintroduits dans la langue par des emprunts au germanique et au bas grec), mais encore devant *a*, ce qui est le cas le plus fréquent. Celle-ci est spéciale à la Gaule du centre et du nord, à l'exception de la région normanno-picarde (2). Cette nouvelle altération a été enregistrée cette fois par l'écriture, qui a noté par *ch* le *c* (*k*) palatalisé en *k'y* (§ 632) : le plus ancien exemple, relevé par M. Meyer-Lübke dans un diplôme mérovingien de la région parisienne, date de 615 ; le fait que le nom de *Charles* Martel, le premier *Karolus* couronné, a été englobé dans cette série, tend à prouver qu'au VIII^e siècle le phonème ne devait pas avoir dépassé l'étape *t'y*, d'où il passa bientôt à *tš*, son stabilisé pendant plusieurs siècles. L'évolution du *g*, dont la notation fut assez flottante, est, cette fois, parallèle. La série réunit des types divers : germ. *skina* *eschine*, grec *χιχον* *chiche*, lat. *cantare*, *vacca* > *chanter*, *vache* ; germ. *Karolus*, *Charles*. Pour le *g*, elle a fusionné de bonne heure avec la précédente : germ. *gilda*, vx. fr. *gelde*, *jaude* ; (du germ.) **galbinus*, *jaune* ; lat. *gaudire*, *jouir*.

51. Combinées avec *y*, les différentes consonnes du latin

(1) A cette étape, l'élément *g* serait tombé et *y* aurait fusionné avec le *y* (*j*) de *jacere* (BOURCIEZ, *Eléments...*, § 167).

(2) Le fait que les deux évolutions *tch* > *ts* (issu de *c* + *e*, *i*) et *k* (+ *a*) > *t'y* > *tch* se sont arrêtées devant une barrière identique à peu près à la même époque, fait présumer que la région normanno-picarde devait être habitée à ce moment par des populations fortement imprégnées d'éléments germaniques, francs et saxons (A. DAUZAT, *Essais de géographie linguistique*, 2^e série, p. 59).

vulgaire ont donné lieu à des évolutions complexes, parfois obscures, souvent divergentes. — A l'initiale, *y* isolé (*i* consonne latin [j], ou *i* primitivement en hiatus), en intensifiant sa palatalisation s'est renforcé en *gy* (1), qui a passé de bonne heure à *dj* (écrit *j*, *g*), en fusionnant avec la série précédente : *jacere gesir*, *Joviniacum Joigny* ; le cas de *hyacinthus jacinthe*, mot repris assez tardivement au latin, montre que cette évolution est restée longtemps vivante. Le groupe *dy*, palatalisé, a naturellement fusionné avec cette série : *diurnum jour*, *Diablintes Jablains* (Mayenne) ; évolution qui persista assez longtemps comme le montre *Divodurum *Dioduru Jouarre* (où l'hiatus, consécutif à la chute du *o*, est de date postérieure). L'initiale de *Dienne(s)* (Cantal, Nièvre, du lat. *Diana*,) a été refaite d'après la tradition latine. — Très rares sont les cas où une consonne labiale initiale est suivie d'un *y*. *Vienna Vienne* peut offrir un phénomène de réfection analogue au précédent. Les dérivés de *via* (*voyer*, *voyage*) ont été refaits d'après le mot racine qui avait gardé l'accent sur l'*i*.

52. Parmi les groupes intérieurs, l'évolution la plus ancienne est celle de *ty*, qui semble avoir passé directement à *ts* (l'assibilation est attestée dès le iv^e siècle par le grammairien Servius) ; ultérieurement *ts* intervocalique, on l'a vu (§ 37), se sonorisait en *dz*, tandis qu'appuyé il restait sourd : **fortia force* ; **plattea *plattya place*. — Le groupe *k'y* (*c* + *e*, *i* en hiatus) a évolué plus tard et un peu différemment : au v^e siècle, il était *tš*, en face de *t'y* devenu *ts* (Consentius oppose le son *pinguem* [gras] du premier au son *gracilem* [grêle] du second). Mais en Gaule et dans les contrées voisines, ce phonème ne tarda pas à passer, à son tour, à *ts*, parallèlement au phonème issu de *c* + *e*, *i* (§ 49) avec lequel il fusionnait ; on sait que l'écriture a gardé le *c* (remplacé souvent plus tard par *ss*) : **glacia glace*, *faciat fasse*. — Le passage de *l* + *y*, *n* + *y* à *l* mouillé, *n* mouillé (sons stables), devait être effectif dès le iv^e siècle.

53. Les autres groupes présentent des faits plus obscurs.

(1) C'est *g'y* qu'il faut postuler et non pas *d'y*, le *y* intensifié dégageant un phonème palatal [tʃ] non linguo-dental ; *d* + *y* s'est d'ailleurs palatalisé lui-même.

Pour les éclairer, pour rendre compte aussi d'exceptions apparentes à l'évolution de *n* + *y*, il faut rétablir des séries chronologiques et tenir compte, non seulement de reprises de mots au latin d'église et d'emprunts au germanique opérés dans l'intervalle, mais encore de la lutte menée jusqu'à la fin de l'Empire par le grammairien et le maître d'école contre les altérations de la prononciation populaire, campagne qui provoqua, ici comme ailleurs, des restitutions de sons et de fausses régressions. On ne peut rendre raison autrement des variantes dialectales, inexplicables en apparence, qu'on trouve dans la même région, d'un patois à l'autre, pour des mots populaires ; ni l'influence du français, ni une divergence possible entre un traitement à l'atone et à la tonique, ne saurait expliquer pourquoi, dans le Puy-de-Dôme par exemple, tel patois dit *troyo*, *plyo*, tel autre *trædzo*, *plædzo* (truie, pluie).

54. Pour les groupes intervocaliques, on peut distinguer deux couches historiques. A une première époque, les oclusives sonores tombent devant *y*, à l'exception de la nasale *n* qui fusionne avec le *y* (*i* consonne) dans la même position ; ce *y* est susceptible de se combiner ultérieurement avec une voyelle voisine, voire de s'effacer. Relèvent ainsi de la phonétique populaire primitive : *habeo* **aio ai*, *habeam aie* ; *debeam*, *videam*, vx. fr. *deie*, *veie* ; *radiare rayer*, **inodiare ennuyer*, suff. -*idiare* (du grec ιζ-, § 239), -*eyer*, puis -*oyer* ; **exagiare essayer*, *corrigia correie courroie* ; *pluvia pluie* ; *troia truie*. Le renforcement que postule *majeur* (comme l'italien *maggiore*) doit être dû à une fausse régression qui a ramené **mayore* à **madyore* (de même que la forme dialectale et sporadique *trædzo*) : ces mots rentrent dans la série suivante. — Pour *n*, *vinea vigne*, etc.

55. La seconde série comprend d'abord les groupes formés avec les labiales qui s'étaient maintenues (*p*, *m*), puis les mots d'emprunts et les formes refaites. A cette époque se manifestent de nouvelles tendances, spéciales à la Gaule : l'élément *y* se renforce et passe à *d'y* > *dj* ou *t'y* > *tš* (1),

(1) Stade enregistré en provençal par la notation *sapcha*, comme par l'évolution *leo-iarium leugier*.

ce qui produit une rupture du groupe, provoquée sans doute par une coupe syllabique différente (**li-nya* > *ligne* ; série 1, et **lin-yu* > *lin-ge*, série 2) ; l'élément occlusif est éliminé par la suite, sauf les nasales. Ainsi s'expliquent : *sapiat sache*, germ. *happja hache* ; *vindemiā vendange* ; — des mots avec *n* + *y* introduits dans l'intervalle : germ. *fanja fange* ; une série de reprises au latin : *laneum lange*, *lineum linge*, *extraneum étrange*, le subj. *teneam tienge*, recréé d'après le radical verbal ; dans *calumnia chalonge*, *dominiarium danger...*, *mny* (cf. § 33) avait passé à *my* et fusionné avec le type *vindemia* ; — les mots avec *by*, *vy*, *dy*, s'expliquant comme des formes refaites ou reprises au latin : *leviarium léger*, *tibia tige*, *sedia siège* (refait sur *sedes*) ; aucun doute possible pour *cavea cage*, où la persistance du *c* devant *a* atteste une reprise au latin postérieure au VIII^e siècle.

56. Les groupes appuyés présentent aussi des difficultés. La labiale suivie de *y* offre toujours la même évolution que dans la dernière série précédente, ce qui est normal, la consonne fournissant ici le maximum de résistance : *alvea auge*, *salvéa sauge*, *cambiare changer*. Ce sont des évolutions de la seconde époque. — Le groupe *dy* a deux séries, remarquables surtout dans les noms de lieux, où plusieurs *Blandy* s'opposent à de nombreux *Blangy* (*Blandiacum*) comme *Bondy* de la Seine à *Bongheat* du Puy-de-Dôme (**Bondiacum*). Les mots qui ont conservé *d* doivent représenter le type le plus ancien, avec coupe syllabique **Bland-yacu*, dans lequel le *y* s'est fusionné avec *a* palatalisé (§ 62). La seconde série comprend *verger* (*viridiarium*), formation tardive d'après *viridis*, et *hordeum orge*, repris au latin savant (comme le confirme le provençal *ordi*) : ce mot prouve, à lui seul, que cette série est postérieure à la précédente, et que cette évolution s'est poursuivie assez tard.

57. Après *r* et *s*, l'élément *y* subit une métathèse : phénomène qui se produit lorsque le langage répugne à certains groupes (cf. § 72) : *corium *cuoir cuir* ; *cupreum cuire* ; *varium vair* ; suff. *-arium* > **-eriu* (§ 74) > *-ier* ; > *grassia graisse*. L'exemple de *nausea* > **nosya* > *noise* montre

que cette évolution s'est produite, au moins dans certains cas, après la contraction de *au* en *o*, donc, au plus tôt, dans le courant du VIII^e siècle. — Dans des formations postérieures aux premières, l'élément *y* s'est consonnifié après *r* : le subj. *muerge* (vx. fr.), de *mōriam*, à côté de la formation plus ancienne *muire*, doit avoir été recréé d'après le radical verbal, à la même époque que *tienge*.

58. La palatalisation de consonne devant consonne s'est effectuée dans différents groupes. — L'évolution du groupe *ct* dans le nord-ouest de la Romania se présente nettement comme un celtisme. Ce groupe, qui était, au début de l'Empire romain, en pleine évolution en gaulois (1), a passé à *yt* par l'intermédiaire d'une palatale spirante, transformation commune à toute la Gaule, la Rhétie, la Haute-Italie et la péninsule ibérique ; c'est le type du celtisme à extension maxima : *factum* **fayt*, fr. *fait*. Le passage de *x* à *ys* (*laxare*, **laysare*, *laisser*) est parallèle. — Le groupe *nct* a éprouvé une métathèse, passant de *nyt* à *ynt* (*planctus* *plaint*), de même que *ng* devant *e*, *i* (*plangere* *plain-d-re*). — L'évolution du groupe *gn* a eu le même début que celle de *ct* ; mais *yn* a subi, dans presque toute la Romania (2), une métathèse (aboutissant anciennement à *n'y*), comme *yt* et *ys* en ont éprouvé dans certaines régions (l'esp. *pecho*, prov. *piech*, lombard *pech* remontent à *pectus* > **peyto* > **petyo* ; l'it. *lasciare* à *laxare* > *layssare* > **lassyare*). La graphie a conservé le groupe *gn* et l'a même généralisé pour transcrire *n* mouillé (§ 632). — Le groupe secondaire *gw* palatalise son premier élément : *aqua* > **agwa* > *aiwe* > vx. fr. *aive*, puis *ève* ; *equa* > **ieive* > vx. fr. *ive* (jument) ; *aequale*, vx. fr. *ivel*. — On a vu (§ 39) que *gr* latin entre voyelles passe à *yr* (*nīgrum* **negru neir*) par palatalisation de *g*. — On peut hésiter au sujet de l'évolution de *gl* intervocalique (*oc'lus* > **oglus*) qui passa à *l* mouillé dans la Romania du nord-ouest au cours de la période mérovingienne (3). Comme l'italien et le roumain offrent pour des

(1) Il est noté souvent *xt* dans les inscriptions.

(2) En Sardaigne *gn* s'assimile en *nn* ; en roumain, le groupe passe à *mn*.

(3) On a vu (§ 29) que *l'* avait passé à *c'l* en latin vulgaire. En Gaule les groupes *pl* (*p'l*), *bl* (*b'l*) ne palatalisent pas (§ 39).

groupes de ce genre l'évolution ancienne $kl > kl'y$ (réduit plus tard à $k'y$: *clarum* > *chiaro*, *oc'lus* > *occhio*) et $gl > gl'y$ (réduit à *gy* ou à *l* mouillé : *tegula tegghia*), le roman primitif de Gaule aurait pu suivre la même voie ; j'ai soutenu naguère cette théorie (*Romania*, XLII, 29). Après avoir mieux étudié le problème, je me range aujourd'hui à l'opinion de MM. Meyer-Lübke et Bourciez, qui ont conjecturé l'évolution $gl > yl > l'y$, la dernière étape offrant une métathèse comme dans la série précédente. Cette hypothèse est plus vraisemblable : 1° parce que le gallo-roman n'a pas connu, comme l'italien et le roumain, l'évolution $kl > kl'y$, $gl > gl'y$ à l'initiale ; 2° parce que le parallélisme des conditions phonétiques avec celles des groupes $gr > yr$ et surtout $gn > yn$ est frappant, et que l'évolution porte essentiellement sur des groupes provenant de syncope et où, par suite, la coupe syllabique *oc-lus* > **og-lus* a dû être maintenue jusqu'à la palatalisation du *g*. ; 3° enfin la notation *quaylas* (cailles, = **quac'las*) dans un manuscrit des gloses de Reichenau (VIII^e s.), sans être absolument probante, tend cependant à appuyer cette conjecture. On a vu (§ 39) que les mots de seconde couche (*aveugle*, *église*) n'éprouvent plus cette palatalisation.

Palatalisations vocaliques. — 59. Les voyelles affectées sont seulement les voyelles antérieures : l'action d'un élément palatal (*y*, *ky*, *ty*...) leur fait descendre, par déplacement du lieu d'articulation, l'échelle vocalique à — è — é — i, l'*i* étant le point extrême sur lequel l'action palatalisante ne saurait plus jouer. La voyelle peut être altérée par l'élément qui la précède immédiatement, plus rarement par un *y* subséquent ; elle peut aussi subir la palatalisation par répercussion d'un élément *y* qui la précède ou la suit médiatement. — Plus encore que les précédents, ces phénomènes sont caractéristiques du français, et, à un degré un peu moindre, du franco-provençal.

60. L'élément *y* immédiatement précédent agit essentiellement sur les voyelles toniques libres (qui se diphthonguent), présentant ainsi un nouvel aspect d'intensifica-

tion. Sous cette influence, l'*a* aboutit à *ié* au lieu de *é* : il faut reconstituer l'évolution $y\text{-}ä\text{ë} > y\text{-}ë\text{ë} > y\text{-}ë\text{ë}$ (1) $> y\text{-}i\text{ë}$, analogue à celle qui a amené *ë* à *ie* (§ 42) ; nous avons ainsi, en ancien français, *chief*, *chièvre*, *sechier*... du latin *caput*, *capra*, *siccare*. L'action palatalisante est antérieure au passage de $k'y > t'y$ à *tš*. — L'*é* fermé du latin vulgaire (*ē*, *ĭ* classiques) aboutit, non plus à *ei*, mais à *i* (nous avons la graphie *mercides* dès 627). On allègue généralement une réduction de *iei* à *i* ; nous croyons plutôt que le groupe palatal a agi directement sur le premier élément de la diphtongue *ei* en lui faisant descendre l'échelle vocalique, comme il a fait pour *a* : $y\text{-}ei > y\text{-}ii > y\text{-}i$ (*mercēdem merci*, *cēra cire*, *placēre plaisir*). On peut rapprocher de ce phénomène le cas isolé de *pietatem* $>$ *pitié*, repris au latin d'église après l'époque de la sonorisation des sourdes intervocaliques, et qui offre l'évolution $pye\text{-} > pyi\text{-} > pi\text{-}$. — Devant *é* (*ĕ* classique) diphtongué en *ie*, le groupe palatal n'a aucune action (cf. *ciel*, vx. fr. *giel*, en face de *fiel*, *miel*), nouvelle preuve que la diphtongue *ie* était accentuée sur l'*i*. — On a vu (§ 31) que l'*a* protonique ne s'assourdit normalement en *e* muet qu'à la contrefinale. Il en est de même pour *a* en syllabe initiale libre, après palatale : *caballum cheval*, *canutum chenu*, etc. Selon toute vraisemblance, l'*a* a d'abord été palatalisé en *é*, puis cet *é*, comme tout *é* protonique libre, s'est assourdi en *e* muet (ə).

61. L'élément *y* suivant immédiatement une voyelle tonique n'agit pas, en principe, sur celle-ci, avec laquelle il peut ultérieurement former diphtongue : *factum fait*, *tectum teit*, puis *toit* ; après une diphtongue dont le second élément est *i*, il est absorbé par ce dernier. — Après *ie*, c'est-à-dire quand le phonème suivait un *a* ou un *e* latin tonique, l'*y* a produit une triphthongue *iei* imprononçable du fait qu'elle était accentuée sur le premier *i* ; elle s'est donc réduite à *i* : *jacet gist*, *gît* ; *Cautiacum Choisy* ; *pectus pis*.

62. La répercussion palatalisante peut s'exercer sur une voyelle précédente ou suivante (en allemand, on désigne

(1) Etape représentée par le *chief* d'Eulalie.

ces deux faits par *Vorklang*, *Nachklang*). — Dans le premier cas, le groupe *ky* > *tsy* suivant la voyelle (dont l'élément *y* est séparé par un autre élément du groupe) « dégage » un second *y* suivant la terminologie classique ; en réalité, il se produit une anticipation comme dans *tesor* > *tresor*. Les deux séries principales sont celles de *ty* et *c + e, i* (intervocaliques) du latin vulgaire : *rationem* > **ra-dzyone* > **rai-dzyon* > *raison* ; *placere* > **pla-dzyeir* > **plai-dzyeir* > *plaisir*. Les groupes avec consonnes géminées ne produisent pas le phénomène, pas plus que *c + e, i* en hiatus, ce qui confirme que ce dernier groupe s'était redoublé (§ 37). Il faut y joindre le groupe *sc + e, i*, où le phonème *sky* s'est réduit de bonne heure à *s* : *vascella* > **vaskyella* > **vaistsyella* > *vaisselle* ; comparer, en syllabe (devenue finale, *nascit* > *nais*, *piscem* > *péis* (vx. fr.). — Second cas. Une voyelle tonique libre peut être altérée par un groupe palatal de la syllabe précédente lorsque la contre-finale est syncopée (*medietatem* > **medy-tate* > *meitié*, *moitié*) ; de même par le premier élément d'un groupe qui la précède : **laxare* > **laiss-are* > *laissier*. Le cas de *bassiare*, *basiare* > vx. fr. *baissier*, *baisier* est un peu plus délicat : on peut se demander si la métathèse de l'*y* (§ 57) s'est produite en premier lieu (**bassyar* > **baissar* > *baissier*) ou s'il y a eu d'abord anticipation (**bassyar* > **baissyar*) : la première hypothèse semble plus plausible, d'après le parallélisme des phénomènes analogues. — Il convient enfin de placer ici les faits de *métaphonie* (en allemand : *Umlaut*), qui tiennent une place fort restreinte en français, parce que l'*i* posttonique, qui palatalise la voyelle tonique, ne s'était conservé qu'à de rares finales en latin vulgaire de Gaule (la série la plus importante est la 1^{re} pers. sing. indicatif parfait) : l'*ě* ou l'*ē*, *ĩ* est ramené à *i*, que la voyelle soit libre ou non : *těnuĩ*, vx. fr. *tinc* ; **illĩ* (§ 440) *il* ; *vĩginti vint* ; *prensĩ* > **presi pris* ; *fěcĩ fis* ; l'*ō*, *ũ* passe à *ũ* : **tōtĩ tuit*, **conōvĩ* > vx. fr. *conui* ; *fũĩ*, vx. fr. *fui*. Aucune influence sur l'*a* (*cantavĩ* > *chantai*) (1), ni sur *au* qui passe à *o* comme

(1) Mais *i* caduc éprouve une métathèse pour former diphtongue : **manti* > *maint*.

ailleurs (*habuī*, vx. fr. *oi*), ni — fait plus curieux — sur l'*ö* (*pötuī*, vx. fr. *poi* ; **ölsī*, vx. fr. *vols*). La métaphonie de la 1^{re} pers. du parfait-prétérit s'est propagée souvent aux autres personnes (§ 375).

63. Toutes les palatalisations vocaliques qui précèdent sont conditionnées par le voisinage d'un élément *y*. Une autre palatalisation, qui se présente uniquement comme un déplacement du lieu d'articulation et qui est inconditionnée, a affecté l'*ū* latin (*u* fermé du latin vulgaire ; prononcé *ou*), voyelle labio-vélaire qui s'est palatalisée, par déplacement de la position de la langue (1), pour donner naissance à la voyelle labio-palatale que le français et le provençal ont continué à écrire *u*. — Le phénomène a gagné toute la Gaule (2) (mais non le domaine catalan), l'Italie du nord-ouest et l'ouest de l'ancienne Rhétie, représentant exactement l'aire de la colonisation gauloise, si l'on songe que les Gaulois, au sud, n'ont pas atteint la Têt, et que, d'autre part, les dialectes germaniques rhénans, région à substrat gaulois, connaissent un phénomène analogue, ainsi que les parlers anglais de l'ouest et du nord (où l'élément celtique a été important et résistant). Comme cette évolution très spéciale se produit également dans les langues celtiques, on peut dire que nous sommes ici en présence d'un des celtismes les plus caractérisés de la phonétique française. — Au point de vue historique, l'abbé Rousselot a démontré le premier que l'évolution est postérieure à la palatalisation de *c* devant *a*, donc au VII^e siècle, car la voyelle *a* étant moins palatalisante que *ū*, le *c*, palatalisé devant *a*, l'aurait été *a fortiori* devant *ū* : or, nous avons *cure*, *curé*... et non **chure*, **churé*. Ce fait, qui n'est pas isolé, montre combien les tendances ethniques peuvent

(1) Le dos de la langue qui touche le voile du palais pour l'*u* (*ou*), s'avance et touche, pour *ū*, les côtés du palais dur ; la pointe de langue, relevée pour la première voyelle, s'appuie, pour la seconde, au bas des incisives inférieures. C'est ce dernier déplacement qui a dû se produire le premier et conditionner l'autre.

(2) A l'exception du val d'Anniviers ; les *u* signalés en lorrain et en wallon paraissent être des retours modernes de *ū* à *u* (comme en Auvergne après *y*). C'est Ascoli qui a montré le premier la celticité du phénomène, mais il croyait à tort que l'évolution s'était effectuée vers le V^e siècle.

être lentes à se développer. — Phonétiquement, l'évolution a affecté l'*u* voyelle dans toutes les positions, atone et tonique, entravée et libre (*curé, cure, fruit, lune...*). Les faits sont plus tardifs et moins clairs pour les *u* semi-voyelles (*ω*) qui existaient à cette époque. Il est vraisemblable que les groupes *qu* (*kω*), *gw* ont passé par *kw̄*, *gw̄* avant d'aboutir à *k*, *g* (§ 71), mais nous n'en avons aucune preuve. Par contre, on a pu établir que les diphtongues *ue*, *eu* (= *ωé*, *éou*) ont passé respectivement, avant de se contracter, à *w̄é*, *eū* (§ 79), mais pas avant le ^{xiii}e siècle ou tout au plus la fin du ^{xii}e : c'est le voisinage de l'*e* qui a provoqué l'évolution, car dans la diphtongue *au* (= *āou*), le second élément est resté avec la valeur *ou* jusque vers le ^{xvi}e siècle (§ 87).

Renforcement de consonnes. — 64. Il est remarquable que l'*i* et l'*u* consonne à l'initiale ont été également renforcés en latin vulgaire (MEILLET, *Esquisse...*, 252). Nous avons vu que, dans cette position, *i* consonne s'est raffermi en *gy* (§ 51). — Le passage de l'*u* consonne (*ω*) à *ϕ*, que l'orthographe n'a pas enregistré, et qui a affecté toute la *Romania*, répond à une tendance analogue, qui intensifiait toutes les explosives initiales, articulées avec une énergie particulière ; l'intermédiaire a dû être le *ϕ* bilabial qu'on observe encore (lorsqu'il n'a pas passé à *b* par un renforcement d'un autre type) en Espagne et en Gascogne. Cette évolution a débuté assez anciennement en latin vulgaire ; elle est cependant postérieure aux premiers contacts entre Romains et Germains (1), et n'a pu être achevée en Italie et en Gaule avant le ⁱⁱⁱe ou le ^{iv}e siècle. Elle a gagné, postérieurement à cette date, le *ω* intérieur, qui n'a passé à *ϕ*, dans le sud de la Gaule, qu'après l'époque de la sonorisation des sourdes : l'opposition entre le français *cité* et le provençal *ciutat*, mots contractés avant le ^{vi}e siècle, montre que le Midi prononçait encore **ciwitate* au siècle précédent, car un *ϕ* labio-dental n'aurait pas donné un *u* (= *ou*) ;

(1) Comme le fait présumer l'emprunt, fait par le germanique au latin, du nom de vin, qui a passé sous la forme *win-*, all. *wein* ; dans les emprunts postérieurs, le *ϕ* latin est traité différemment (cf. *viola*, all. *veilchen*).

cf. *diſt* = *debet*, dans les *Serments de Strasbourg*. L'*u* en hiatus après consonne (sauf après *t*, qui l'avait absorbé, § 28) passe à *o* également : *manuale*, vx. fr. *manvel* ; *tenue*, vx. fr. *tenve*. — Le *o* initial fut réimporté en latin vulgaire, à partir du iv^e siècle et surtout des siècles suivants, avec les mots empruntés au germanique. Par un phénomène identique à celui qui affecta, vers la même époque, le *y* initial et dont on n'a pas fait observer le parallélisme, le *o* de cette seconde couche s'est renforcé en *go*, sauf dans la région limitrophe des langues germaniques (picard, wallon, lorrain, est du franco-provençal), où il se conserva, pour subir parfois de nos jours l'évolution vers *o*. Le phénomène a gagné à la même époque l'*u* gallo-roman en hiatus précédé de *n* : parfait *tĕnuī* > **tengwi* > **tingw* > vx. fr. *tinc* ; de même *venuī*, vx. fr. *vinc* (cf. § 62 et 375), évolution beaucoup plus limitée qu'en provençal (1). Mais après un élément *i* provenant de la vocalisation de *c* > *g* (§ 58), le *o* roman passe à *o* comme dans la série précédente : *equaive* (vx. fr.), *aquarium* évier, **sĕquere* suivre, *suivre* ; on peut se demander toutefois si ce *o* ne s'est pas conservé longtemps, au moins après la tonique, car on ne peut expliquer *eau* que par une forme *ĕwe* (et non *ĕve*), peut-être dialectale, d'où *eawe*, *eaue*, *eau* (> *ô* ; § 58 et 84). — Après *r*, *o* (alors bilabial) a passé à *b* en latin vulgaire : *corvus* > **corbus*, d'où fr. *corbeau* ; *vervecem* > **verbecem*, d'où fr. *berbis*, *brebis* par assimilation consonantique (§ 67) et changement de suffixe (cf. Meillet et Vendryes, *Traité de gramm. comparée...*, § 115). Fausse régression : *verbena* > **vervena* > *verveine*.

4. PHÉNOMÈNES DIVERS

Epenthèse, sons intercalaires. — 65. La répugnance à prononcer les groupes consonantiques complexes est une des caractéristiques du latin vulgaire. On comprend ainsi que

(1) Il est remarquable qu'en gascon actuel la même évolution *o* > *go* se reproduit dans les deux mêmes positions (*Bulletin de la Société des parlers de France*, I, 123).

les mots commençant par *s*+ consonne aient appelé de bonne heure (les inscriptions en font foi dès le II^e siècle) une voyelle épenthétique (*i*) quand le mot précédent se terminait par une consonne : tandis qu'*illa spes* se prononçait facilement, *haec spes* devenait *haec *ispes*. C'était, sous une autre forme, le développement d'une évolution antérieure, le latin classique ayant éliminé, à l'initiale des mots, tous les autres groupes non combinés (MEILLET, *Esquisse...*, 253) Cet *i*, devenu normalement *e*, s'est fixé de bonne heure en Gaule à l'initiale des mots, par généralisation de l'épenthèse.

66. Dans le corps des mots, les chutes de voyelles atones qui se sont produites entre le III^e et le VIII^e siècle ont formé de nouveaux groupes consonantiques, que la langue a généralement simplifiés par assimilation, ou par vocalisation du premier élément quand celui-ci était *c* ou *g* (§ 33 et 58). Au contraire les groupes (dont l'apparition a été assez tardive), formés de deux liquides ou de *s* + *r* provoquent l'intercalation d'une consonne, *b* après *m*, *d* après *n*, *l*, *s* sonore (*z*), *t* après *s* sourd (1), : *numerus* nombre ; *simulare* sembler ; *cinerem* cendre ; *tollere* vx. fr. *toldre* ; *consuere*, **cosere*, *cosdre*, *coudre* ; **essere* *estre*, être. Précédé d'un élément *y*, l'*s* sourd se comporte de même (*cognoscere* *conoistre*, connaître ; **pascere*, *paistre*, *paître*), tandis que l'*s* sonore (*z*), moins résistant, disparaît (**placēre*, **playzre*, *plaire* ; *dicēre* *dire*) ; *n'r* précédé de *y* se comporte comme *n'r* : *plangere* **playn're* *plaindre*. Cette tendance accuse son maximum en Gaule, dans le français central et les dialectes de l'ouest : toutefois le groupe *sl* s'est maintenu tel quel en français jusqu'à l'époque de la chute de *s* (§ 84) et même, fait plus curieux, le groupe *scl* ne s'y est pas conservé : on a *masle*, *mesler*... (*masculum*, *misculare*...) dès les plus anciens textes. Pour *n'l*, nous n'avons qu'un seul mot, *spinula*, dont l'évolution est obscure en français : *épingle* n'apparaît qu'au XIII^e siècle ; la forme primitive a dû

(1) Cette tendance reparait aujourd'hui dans le peuple : on entend des illettrés dire *castrole* (*cass'role*).

être **espindle*, et le passage de *d'l* à *gl* s'expliquerait par la même assimilation que celle du latin vulgaire *vet'lus* > **veclus* (§ 29). Quant à *surgere* > *sourdre*, *fulgere* > *foldre*, *foudre*, on se rappellera qu'au moment de la syncope, le *g* appuyé, comme le *g* initial devant *e*, avait la valeur *dj* : **surdj're* *sourdre* pourrait s'expliquer, sans aucun son transitoire (1). — Phonétiquement, M. P. Fouché (*Etudes de phonétique générale*, chap. III) a expliqué le développement de ces sons intercalaires par la segmentation de la première consonne intensifiée, dont le second élément, quand il s'agit d'*m* ou d'*n*, s'est ensuite dénasalisé : *ml* > *mm-l* > *mbl* ; *n-r* > *nn-r* > *ndr* ; l'explication est un peu plus difficile à admettre pour *l-r* > *ldr* et surtout pour *s-r* > *str* et *z-r* > *zdr* (Voir aussi M. GRAMMONT, *Mémoires de la Société de linguistique*, X, 199).

Assimilation et dissimilation à distance. — 67. Nous avons déjà eu l'occasion d'observer, pour des sons en contact, des phénomènes d'assimilation (§ 33) et de dissimilation (§ 42). Les assimilations (par répercussion) à distance s'observent dans des conditions différentes et offrent la contre-partie des phénomènes de dissimilation. Dans la période préromane, *a* tonique semble avoir assimilé l'*e* protonique (issu de *e* ou de *ĭ* latin) ; encore est-il possible que l'analogie ait joué ici dans plus d'un cas : *bilancia* *balance*, *mercatum* *marché* (pour lequel l'influence de *marcher* est probable), *silvaticum* (déjà *salvaticum* dans les *Gloses de Reichenau*) *salvage*, *sauvage*. Les cas d'assimilation consonantique sont plus isolés (*verbecem*, § 64, > *brebis*) ; on peut y joindre des faits d'anticipation (*thesaurus* *trésor*, influencé peut-être par la forme germanique), qui ont leur pendant dans la palatalisation vocalique (§ 62). Autant d'exemples de répercussions régressives.

68. La dissimilation consonantique, qui obéit à des directives générales, se présente toujours cependant sous forme d'accident, de *lapsus linguae* qui a triomphé dans tels

(1) De même avec *c* > *ky* > *ts* : *vincere* > *veintre* ; *torquere* > *torcere* > *tortre* (plus tard, par analogie, *tordre*, *vaincre*, § 368-9).

ou tels mots, mais non dans d'autres qui présentent des conditions phoniques similaires : ainsi, en latin vulgaire, *i* protonique libre se dissimile en *e* devant *i* (*vīcīnum* > **vecinum* > *veisin*, *voisin*) mais pas toujours, car *finire*, soutenu sans doute par *finem*, a gardé son premier *i* ; seule la réduction de *au* protonique à *a* devant *u* tonique est ancienne et générale : **agustum*, **agurium*. Dans la Gaule du Nord, l'*o* fermé protonique a tendance à s'assourdir en *e* muet en syllabe ouverte devant *o* fermé tonique, mais le phénomène, qui affecte d'assez nombreux mots, est loin d'être général, et il est curieux d'observer qu'il porte surtout sur des mots commençant par *s* (*secourir*, *sejourner*, vx. fr. *semondre*, *seror* ; cf. aussi *quenouille*, de **colucula*, mais *couronne*, vx. fr. *colour*, *dolour*, etc.). — Une dissimilation consonantique remarquable et générale en latin vulgaire est la réduction de *kw* à *k* opérée par *ko* ou *kw* : *quinque* > *cinque*, *coquere* > **cocere*. Les faits relatifs aux liquides sont difficiles à normaliser, parce que peu nombreux : d'une façon générale, suivant les lois posées par M. Grammont (*La dissimilation consonantique*), c'est en principe l'élément fort, spécialement l'explosive devant tonique, qui dissimile l'élément faible : *acerarbor* érable, *fragrarare* flairer, *peregrinum* pèlerin ; mais les suffixes offrent une résistance spéciale, capable de contrecarrer la tendance phonétique : on peut expliquer ainsi la dissimilation de l'explosive devant tonique dans *quenouille* (*colucula*) et *orphelin*, forme assez tardive (*orphaninum*), de même pour *livellum* *niveau*. *Frileux* semble offrir la dissimilation inverse de *fragrarare* *flairer*, si le mot dérive de *frigorosus*, mais l'étymologie n'est pas assurée et le mot peut remonter à un type **frigidulosus* comme le proposait Diez.

69. BIBLIOGRAPHIE. — Pour le latin vulgaire : A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, Paris, Hachette, 1928 ; — A.-C. JURET, *Manuel de phonétique latine*, Paris, 1921 ; — H. SCHUCHARDT, *Vokalismus des Vulgärlateins*, Leipzig, 3 vol., 1866-68 ; — F.-G. MOHL, *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*, Paris, 1899 ; — E. SEELMANN, *Die Aussprache des Lateins*, Heilbronn, 1885 ; A. GRAUR, *I, et u en latin*, Paris Champion (Collection linguistique), 1929. — Pour la période franque : MAX BONNET, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris,

1890 ; — HAAG, *Die Latinität Fredegärs* (*Romanische Forschungen*, X, 1899, 835-932) ; — PIRSON, *Le latin des formules mérovingiennes et carolingiennes* (*Rom. Forschungen*, XXVI, 1909, 837-944) ; — J. VIELLIARD, *Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne*, Paris, Champion, 1927 ; — P. MARCHOT, *Petite phonétique du français pré littéraire* (VI^e-IX^e s.), Fribourg, (Suisse), 1903. — Pour l'ensemble : W. MEYER-LÜBKE, *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, 3^e éd., Heidelberg, 1920, et les ouvrages cités § 22 ; — pour les palatalisations de *c*, *g*., A. DAUZAT, *Essais de géographie linguistique*, 2^e série (Paris, Champion, 1928), pp. 46 sqq.

CHAPITRE II

L'ANCIEN FRANÇAIS

DU TRAITÉ DE VERDUN A LA GUERRE DE CENT ANS (843-1345)

1. NOUVELLES ÉVOLUTIONS A PARTIR DU IX^e SIÈCLE

70. A partir du IX^e siècle environ, de nouvelles directives s'accusent très nettement dans le langage. Sans doute nombre d'évolutions en cours continuent leur développement. Mais des tendances très différentes apparaissent, en contraste complet avec celles qu'on a observées auparavant. Comme c'est l'époque où les envahisseurs germaniques fusionnent définitivement avec les Gallo-Romains en adoptant la langue romane, il est très compréhensible que la phonétique ait reçu une nouvelle orientation due aux habitudes vocaliques de ces éléments allogènes, particulièrement importants puisqu'ils représentaient surtout une aristocratie conquérante. Plusieurs faits, d'ailleurs, on le verra, cadrent de façon remarquable avec le phonétisme germanique (1). — Un des meilleurs critères pour dater les évolutions nouvelles est fourni par les emprunts au latin d'église, provoqués en grand nombre par la renaissance carolingienne (fin du VIII^e siècle). Ces mots ont troublé quelque peu la physionomie de la langue, en réintroduisant des proparoxytons, dont les deux dernières voyelles ont été assourdies dès le début, comme l'étaient déjà toutes les postoniques dans le langage populaire : *humilis* *umele*, *ordinem* *ordene*... respectivement accentués sur l'*u* et sur l'*o*. Si l'accent tonique de ces emprunts était conservé, la prononciation des voyelles, chez les clercs de l'époque, ne

(1) Rappelons, comme influence directe, l'introduction de l'*h* en gallo-roman (§ 41 *bis*), antérieure au IX^e siècle.

tenait plus compte des différences observée par le latin vulgaire de l'Empire : tous les *o* toniques, par exemple sont rendus par un *o* ouvert, tous les *u* par la même voyelle (qui était en voie de devenir *ü*), les *i* par *i* comme les *ī*, etc. Nombre de ces mots ont été refaits, rhabillés par la suite.

71. Parmi les anciennes évolutions qui s'achèvent, outre celle de *u* > *ü*, il faut signaler surtout l'assimilation des groupes consonantiques. Les *Serments* ont encore *dift* = *dēift* (lat. *debet*), qui va être réduit à *deit*. Le groupe intervocalique *dz* (*c* + *e*, *i* ; *t* + *y*) a dû se réduire à *z* dans le cours du *x^e* siècle (§ 37). — La simplification des groupes *qu* (*kʷ*) et *gw* en *k*, *g* date approximativement de la même époque ; les *Gloses de Reichenau* (*viii^e* siècle) écrivent encore *quaylas* (caille), dans un mot sans tradition littéraire ; d'autre part, il est certain que *qui* se prononçait encore *kwi* au *vii^e* siècle, car **ki* serait devenu **chi* (comme *eschine*, chanter). Toutefois cette évolution s'est produite en plusieurs étapes (sans compter le cas de dissimilation en latin vulgaire, § 68) : comme l'élément *ʷ* s'est maintenu jusqu'à nos jours dans le Nord-Est après *k* (près de la région où *ʷ* s'est conservé, § 64) et en gascon devant *a*, on peut présumer que le *ʷ* devant *a* a été plus résistant partout et a pu se maintenir en francien jusqu'aux abords du *xiii^e* siècle. — Enfin on a vu que les consonnes géminées avaient dû se simplifier peu avant 900 (§ 40).

72. Les évolutions nouvelles affectent surtout le consonantisme. En premier lieu se place l'arrêt des palatalisations. Si quelques rares groupes avec *y* continuent à évoluer vers *dj* dans des emprunts de cette époque (*cavea* cage, *hordeum* orge, § 54, 56, mais *pietatem* pitié), si le *c* + *a* peut être encore entraîné par analogie dans la série *k'y* > *tš* pour un ou deux mots de même origine (*praedicare* > **pre-dekyar* > *preehier*, prêcher), en revanche la langue se montre désormais rebelle à la palatalisation des groupes qui prêtaient le plus à ce phénomène, *ly* et *ny*. Les faits sont nombreux. Le groupe *ly* dans les emprunts savants se conserve jusqu'au *xi^e* siècle (*pallium* > *palie* = *pal-ye* ; *apostolie*, pape = *apostol-ye*) ; le suffixe atone *-icus*, pro-

noncé *-īgus* depuis l'époque mérovingienne, a perdu le *g* dans les emprunts au latin d'église, et le groupe *n + y* qui s'est formé a donné lieu (comme plus tard *l + y*) à métathèse : ainsi s'expliquent *moine* (*monachum* > **monīcu* > **moniu* * > *mon-ye* > **moyne*), *chanoine* (*canonīcum*), et les noms de lieux *Maine*, *Touraine* (*Cenomanicum*, *Turonicum*), qui accusent une reprise à la langue d'église, en face des dérivés (laissés par les anciennes formes traditionnelles) *Manceau* (*Cenomanicellum*), *Tourangeau* (dér. de **Touronge*, > *-ange*, de *Turonica*). — Le *d* intervocalique s'amuit encore dans les mots les plus anciens de cette époque ; mais plus tard, spécialement au contact de *i* ou de *y* suivant, et parce qu'il ne se palatalise plus (1), il se change en *l* (*Ægidius Gile*, *Gilles* ; *Laodicea*, *Lalice* dans le *Pèler. de Charl.*), parfois en *r* (*medicus*, *mire* ; cf. provençal *Ægidius Giri*, nom de fam. *Giry*). — La vocalisation de *l* implosif en *u* (= ou) est en germe dès cette époque, comme l'atteste, dans des Gloses du ix^e siècle (2), la fausse régression graphique *spelt* (germ. *speut* ; MEYER-LÜBKE, *Hist. Gramm. der franz. Spr.*, § 169) ; j'y joins *Caucinogilo* (années 889 et suiv. dans le Cartulaire de Brioude ; cf. *Dict. top. de la Haute-Loire*, v^o *Chassignolles*) qui paraît bien représenter le latin vulgaire **calcina*, *chaux*. Ce phénomène attestant pour *l* une position inverse (langue creusée, avec pointe relevée) de celle qu'exige la palatalisation (dos de la langue bombé jusqu'au palais, pointe baissée), on s'explique que les deux phénomènes ne puissent coexister dans une langue à la même époque, bien que le premier affecte plus spécialement (3) *l* implosif, le second, *l* explosif. Enfin le *g* du groupe *gr* ne passe plus à *y* (§ 39, 58), mais tombe : *peregrinum* *pèlerin* ; le mot est repris au latin d'église, comme le montre la persistance du second *e*. — On sait que le

(1) K. Michaëlsson a commis une grosse erreur en soutenant le contraire : le *d* palatalisé a une articulation dorsale, tandis que le *d* normal est linguo-dental comme *l* et *r*.

(2) On a même relevé en 678 une forme *Saociho* = *salicetum* (Bourciez, *Éléments*, § 176 a) : c'est sans doute une notation d'*l* vélaire.

(3) Mais non exclusivement : une partie du Massif Central offre l'évolution de *l* intervocalique à *u*, et on a des exemples de *l* palatalisé devant consonne esp. *mucho* < **mul'yto*).

germanique est un des groupes les plus rebelles à la palatalisation, et qu'il ignore *l* et *n* mouillés.

73. L'assourdissement des sonores (occlusives orales et spirantes) à la finale des mots romans (qu'on retrouve de nos jours dans certains patois normands, par exemple cauchois, particulièrement imprégnés de substrat norois), est commun au français et au provençal. Le phénomène d'assourdissement des sonores est une des caractéristiques du groupe germanique, où il atteint aussi les sonores explosives. — Historiquement l'évolution s'est développée en gallo-roman après la chute des voyelles finales atones, donc à partir du ix^e siècle. Elle affecte des consonnes qui étaient, en latin vulgaire, les unes appuyées, du type *grand(e)*, les autres intervocaliques, du type *amatum* > **amadu* > **amed(u)* : les premières, une fois assourdies, se sont conservées en ancien français ; quant aux intervocaliques (cf. § 35-40), la palatale, qui était tombée ou avait passé à *y*, est ici hors de cause (l'*y* se combine avec la voyelle précédente) ; le *d*, qui s'était affriqué en *d* interdental, s'assourdit vers le ix^e siècle, mais tombe au début du xi^e (deux siècles plus tard en Picardie) ; seul *ϕ*, assourdit en *f*, est stable jusqu'à la fin du moyen âge. L'assourdissement a suivi de peu la chute des voyelles finales atones. Les *Serments* donnent déjà *int* (*inde*), il est vrai devant un mot à initiale consonantique sourde (*pois*), à côté de *plaid* et *Lodhuwig* (devant *n*-) ; il est évident que l'assourdissement a dû débiter à la pause ou devant un mot commençant par une sourde. L'évolution s'est généralisée dès la fin du siècle : *Eulalie* a *ent* (*inde*), *unt* (*unde*), *mercit*, *honestet*, *grant*, *chieef*, devant des mots commençant par une consonne quelconque ou par une voyelle, en face de *columb* (*columbus*, m.). L'hésitation graphique a persisté jusqu'au xi^e siècle : *Alexis* écrit encore, par exemple, *vedud* (*vu*). — Au début du phénomène, la consonne finale restait sonore quand le mot suivant avait pour initiale une voyelle. Puis l'assourdissement a été généralisé en toute position, sauf pour certains proclitiques dans des groupes usuels où l'an-

cien usage s'est conservé jusqu'à nos jours (*næv ā* = neuf ans) et pour l's qui est resté z en liaison (cf. § 148 sqq.).

74. Si nous passons au vocalisme, on peut, suivant la théorie de M. A. Thomas (*Nouveaux Essais*, 119 sqq.), relever une influence directe de la phonétique germanique sur le roman dans l'évolution du suffixe *-arium* en Gaule : celui-ci, en effet, se séparant des mots homophones qui aboutissent à *-air* (*varium vair*, *area aire*, § 57) se comporte comme s'il avait été changé anciennement en *-eriu* (fr. *-ier* ; prov. *-ier*, *-eir*, *-er* suivant la région (1)), mais seulement à la tonique, car l'a a persisté dans les dérivés ainsi que le montre le provençal (qui dit *cavalier-cavalaria*, *denier-denairada*, etc.) Ce dernier fait s'oppose à l'hypothèse d'une substitution de suffixe. Comme le germanique parlé en Gaule a éprouvé, aux VIII^e-IX^e siècles, l'*Umlaut* de *a* en *e* à la tonique dans le suffixe *-areis*, parallèle et sans doute emprunté à *-arium*, de même que dans les noms de personnes si nombreux terminés en *-hari*, l'influence germanique semble très probable.

75. Moins frappant le passage de *uo* à *ue* et de *ou* à *eu* (2) qui s'est opéré vers le x^e siècle (*Eulalie* note encore *coist* = *cuoist*, cuit, et *bellezour*, comparatif en *-orem*) ; suivi d'un élément palatal, *uei*, qui devait être encore accentué sur l'*u*, s'est réduit à *ui* (comme *iei* à *i*, § 61). On ne peut s'empêcher de rapprocher ces faits de l'*Umlaut* qui, peu avant, amenait en germanique les toniques *uo* à *üe*, et *ou* à *öu*, *eu*, et observer qu'en roman ce phénomène ne se présente que dans les régions à forte colonisation germanique : dans la France du Nord, en langue d'oc dans la région toulousaine (où on a *fuoc* > *fuec*, par opposition au provençal de l'est qui a *fuoc* > *floc*), en Espagne où l'évolution apparaît au x^e siècle au nord de la Castille (là où les Wisigots avaient reflué devant l'invasion

(1) Les formes provençales *-ier* et surtout *-eir* (celle-ci propre au Massif Central) ne permettent pas de postuler, comme on l'a proposé parfois, un prototype *-erus* en latin vulgaire ; *sorcerus*, dans les *Gloses de Reichenau*, doit s'interpréter *sortisyerus* (§ 42).

(2) Il s'agit, en principe, de la diphtongue *ou* (avec *o* fermé) issue de *o* long, *u* bref latins. Mais la diphtongue plus rare *ou* avec *o* ouvert (*paucus* > *pou*, § 41, note) aboutit aussi à *eu*.

sarrasine), enfin en Lombardie. — Une autre évolution nouvelle n'a rien à voir, celle-ci, avec la germanique. Tandis que *au* s'est contracté en *o* vers le VIII^e siècle dans la France septentrionale (§ 41) suivant la même tendance qu'en latin vulgaire, nous observons, deux siècles plus tard, l'évolution différente *au* > *a* dans *Nicolaus* > *Nicolas*, nom vulgarisé au moment où se développait le culte des saints ; comme ce fait est isolé, dans un mot où l'*au* suit un *o*, il se peut qu'il s'agisse ici d'une dissimilation analogue à celle d'*augustum* > **agustu* (§ 68).

2. DU XI^e AU XIV^e SIÈCLE

76. Avec le XI^e siècle s'ouvre, après six siècles particulièrement tourmentés, une période de stabilisation relative pour la France jusqu'au milieu du XIV^e siècle. La dynastie des Capétiens prépare patiemment l'unification du pays, qui s'esquisse dès le XIII^e siècle. Mais le fait essentiel est le fractionnement extrême réalisé par le régime féodal, qui a attaché l'homme à la terre, fractionnement géographique en fiefs, comtés, etc., fractionnement social par l'organisation de nouvelles castes, noblesse, clergé, bourgeois, paysans. Le morcellement linguistique, qui suit à distance, s'affirme par l'émergence des types dialectaux. La vie est toujours agitée, et les guerres intérieures très nombreuses, quoique à effet restreint ; les fiefs changent souvent de mains et leur rattachement varie. — Les évolutions linguistiques sont ralenties, mais encore assez importantes, quoique plus limitées dans leur extension, qui ne recouvre même plus toute la langue d'oïl. La stabilité apparente de l'ancien français par rapport aux profondes transformations de l'époque franque est donc toute relative, et n'apparaît telle que par la formation d'une nouvelle tradition graphique, qui commence à se fixer à partir du XII^e siècle. Mais la langue a, dans son ensemble, une physionomie assez nette, caractérisée, au point de vue phonétique, par l'abondance des hiatus (conséquence de la chute des consonnes inter-

vocaliques), ainsi que des voyelles et diphtongues nasales ; à ce vocalisme assez spécial, un peu sourd, encombré d'e muets, s'oppose un consonantisme très dur, avec de nombreuses consonnes finales et groupes consonantiques en fin de mots, qui se heurtent rudement aux consonnes initiales. Ces divers caractères sont en voie de transformation à la fin de la période envisagée, en même temps que les diphtongues évoluent vers une nouvelle contraction.

Vocalisme. — 77. La contraction des mots se poursuit, lentement cette fois, par la réduction des proparoxytons réintroduits depuis Charlemagne (§ 70) et la contraction de quelques diphtongues. — Pour les proparoxytons repris au latin d'église, la métathèse de l'élément *y*, qui s'était déjà effectuée après *n* (§ 72), s'accomplit après *l* dès le début du ^{xiii}e siècle : *apostòlie* (1) passe à *apostòile*, *palie* à *pàile* (plus tard *poile*, *poele*). Quand la consonne qui suit la pénultième est *l* ou *n* intervocalique, la pénultième tombe s'il peut en résulter une assimilation facile où la formation d'un groupe combiné ; *m'l* passe à *mbl* comme à l'époque précédente ; ce qui est plus nouveau, c'est le changement de *n* en *r* après occlusive, de *l* en *r* après *t*, pour former un groupe combiné. Voici quelques exemples : *anima*, àneme, anme, âme ; *humilem* (*h*)ùmele, humble ; *diaconum* diacre ; *ordinem* ordre ; *apostolum* apòstele apôtre ; *titulum* titele titre, etc. Si le groupe consonantique qui résulterait de la chute de la pénultième est difficilement prononçable, la pénultième se maintient et c'est la finale qui tombe : *angelum* àngele ange, *virginem* virgene vierge.

78. La décomposition du latin vulgaire avait créé un grand nombre de nouvelles diphtongues, soit par intensification des toniques libres, soit par fusion d'un élément *u* (*w*) ou *y* avec la tonique. La langue va de nouveau les éliminer peu à peu : d'une part, en amenant l'accent sur la voyelle (à aperture maxima) la plus résistante du groupe, c'est-à-dire la plus voisine d'*a*, lorsque l'accent portait sur une

(1) Dérivé d'*apostolum* (*apostolium* ou *apostolicum*) qui a vécu lui-même (voir ci-après), avec le même sens de « pape », en ancien français.

voyelle plus fermée, donc plus susceptible de devenir semi-consonne ; d'autre part, en amuissant l'élément faible : placé le premier, celui-ci devient semi-consonne, *y* ou *w* (*ŵ*), le *w* ou *ŵ* arrivant à disparaître ; placé le second, il se rapproche de l'élément fort, dans lequel il se fond peu à peu. Entre temps, l'élément faible peut réagir sur l'élément fort pour le labialiser ou le palataliser. — A la lumière de ces principes, l'histoire complexe des diphtongues en ancien français s'éclaire et se synthétise facilement. Ajoutons que la vocalisation de *l* en *u* (§ 84) recrée une nouvelle série de diphtongues.

79. Il y avait à l'origine deux diphtongues accentuées sur l'élément faible, *ie* et *ue* (1). L'une et l'autre ont éprouvé un glissement d'accent qui a rapidement amené *ié* à *yé* et *ué* à *wé*. Le premier groupe s'est stabilisé sous cette forme jusqu'à nos jours, sous réserve d'absorption ultérieure de l'*y* pour les chuintantes (2). Le second, au contraire, a continué à évoluer : dans le groupe *we*, qui était probablement devenu *ŵé*, le premier élément a labialisé le second (XII^e s.), et le groupe *ŵæ* s'est ensuite réduit à *æ* dès la fin du XIII^e siècle (Matzke, *Zeitschrift für rom. Phil.*, XX, 1) (3). — L'évolution de *éu* (pron. *éou*) est parallèle à celle de *ue*. Cette diph-

(1) Il faut y joindre une diphtongue plus rare *iu*, qui a éprouvé une métathèse vers le XII^e siècle, puis un glissement d'accent : *riuvum* > *riu* > vx. fr. *riu*, puis *rui* (auj. *ru*, mot dialectal) ; — *sēquit* > *siut* > *suit* ; *rēgula* > *riule* > *ruile* (mot disparu ; cf. § 29) ; *tegula* > *tiule* > *tuile*.

(2) En lorrain, *ie* aboutit à *i* vers le XIII^e siècle, soit par la voie *ié* > *yé* > *yi*, soit plutôt par le maintien de l'accent sur l'*i* et l'assourdissement du second élément, évolution qu'offre l'allemand occidental vers la même époque.

(3) Voici un cas spécial qui n'a pas attiré l'attention des romanistes. Dans la région francienne et sur un rayon assez grand, les noms de lieux en *-uerre*, *-uere*, issus d'une composition gallo-romaine *-odurum* (accentué sur l'*o* qui était ouvert) n'ont pas fait passer *ue* à *uæ*, de même que dans le type germanique *fodr-*, qui s'était diphtongué parallèlement en *ue* ; l'élément *u* > *w* se conserve après *f*, *j*, (*Divodurum Juarre* ; rue du *Fouarre* à Paris), tandis qu'il est éliminé après dentale, spirante et *y* (*Tonnerre*, *Auzerre* [vx. fr. *Auquerre*], *Brierre* et *Briare* ; cf. les formes en *-eure* dans le Bourbonnais, l'Est, le Nord, etc.). Le passage d'*o* à *a* qu'on observe dans nombre de ces mots (et que la régression a éliminé dans les autres) nous prouve, de compte à demi avec la graphie (les formes avec *r* simple étant rares et modernes) que le groupe gallo-roman *d'r* ainsi que le groupe germanique *dr* ont passé à *rr*, tandis que *dr* latin originaire (*cathedra*) ou issu de *tr* a abouti à *r* simple : là le *d* a dû se maintenir plus longtemps, tandis qu'ici il était devenu interdental (§ 39 et 36). Le phonème *rr*, dans la région parisienne, a fait obstacle au passage de *ue* à *uæ*.

tongue est sortie de *ou* (= *ouu*) un peu plus tard que *ue* de *uo* ; le phénomène a eu aussi moins d'extension, car il n'a pas gagné l'est, et tout l'ouest lui échappe. En francien, l'élément *u* (= *ou*) passe à *ü*, qui palatalise l'*o* en *æ* (*ou* > *ouü* > *æü*), puis l'*ü* s'affaiblit peu à peu pour être absorbé par l'*æ*. Les anciennes diphtongues *ue* et *eu* ont donc fusionné dès la fin de notre période. — La diphtongue *éi*, par contre, offre une évolution spéciale, à laquelle l'ouest ne participe pas non plus. Au ^{xii}^e siècle, sinon plus tôt, elle devient *oi*, sans doute par l'intermédiaire de *æi* et d'abord sur la protonique (extension de l'assourdissement de *e* protonique) ; au cours du siècle suivant, *oi* passe à *oé* et, par glissement d'accent, à *œé*, dont le premier élément tendra bientôt à s'éliminer. — Des deux diphtongues descendantes avec *a*, *au* (= *aou*) gallo-roman s'était contracté vers le ^{viii}^e siècle (§ 28) ; *ai* résista plus longtemps et aboutit à *è*, au plus tard au ^{xii}^e siècle, par la voie *æ* > *è* ou plutôt *èi* > *è* : dans la *Chanson de Roland*, *faire*, *retraite*, par exemple, assonent avec *querre*, *novèles* ; le son était donc au moins à l'étape *èi*. — L'ancienne diphtongue *oi* avec *o* ouvert (*nausea* > *noise*) a fusionné avec *éi* du jour où *éi* eut passé à *oi*. Quant à *ói* (avec *o* fermé), l'*o* s'est ouvert, provoquant une nouvelle fusion avec la même série dès le ^{xiii}^e siècle (*nūcem noix*, *angŭstia angoisse*) ; le timbre de l'*o* s'est conservé dans de rares mots, qui ont opéré ensuite un glissement d'accent (*buxum bois bouis*, *auj. buis*). — La diphtongue *ui*, accentuée encore sur l'*u* au ^{xi}^e siècle, éprouve peu après le même glissement. — Toutes les diphtongues anciennes étaient donc réduites au ^{xiv}^e siècle ; mais la vocalisation de *l* en avait créé une nouvelle série (§ 81 et 87).

80. Comme le latin vulgaire, l'ancien français ne connaissait qu'un type d'*a*, l'*a* ouvert de *patte*. L'*i* et l'*ü* étaient analogues à ceux du français actuel. De même l'*o* ouvert (type *porte*) ; quant à l'*o* fermé, il tendait déjà vers *u* (ou) (évolution parallèle à celle qui avait amené *u* = *ou* à *ü*). Nous venons de voir comment s'était formé l'*æ*. — La plus grande difficulté réside dans le classement des *e*. A l'origine, *e* provenant de *ĕ* latin entravé tonique était resté bref et

ouvert (type *pèrdre*, *tèste*), tandis qu'*é* issu de *ē*, *ï* latin entravé tonique (type *crèste*) ou de tout *e* (*ï*) entravé protonique (*pérdu*) était bref et fermé. La diphtongaison de l'*a* libre tonique avait introduit un *e* long, qui dut être ouvert à l'origine, mais se ferma de bonne heure. Un nouvel *e* long ouvert le remplaça, celui qui était issu de la contraction de *ai*. Les deux *è* ouverts (types *pèrdre* et *fait*) assonent ensemble dans la *Chanson de Roland*, tandis que l'*é* du type *crèste* et l'*e* du type *bontét* n'assonent qu'avec des mots de même série (1).

81. Au classement des timbres vocaliques d'après leur origine va se substituer bientôt un autre reclassement, qui devient de plus en plus impérieux et va compliquer encore le vocalisme, d'abord celui de l'*e*, puis celui de l'*o*. D'après cette tendance, qui s'affirmera en devenant la *loi de position*, toute voyelle tonique finale tend à se fermer, toute voyelle suivie d'une consonne implosive à s'ouvrir. (Les mots savants s'y conforment les premiers : *avé*, *Gabriël*.) La chute de *s* précédant une consonne (§ 84) produit en outre sur la voyelle précédente un allongement dont les conséquences se feront sentir longtemps ; cette voyelle se fermera un peu plus tard, *a* compris. — L'*e* muet avait la même valeur que dans *je* actuel ; toutefois il était toujours nettement articulé. Cependant la réduction des hiatus s'amorce déjà, d'abord par l'assourdissement des dernières voyelles dont le timbre s'était conservé en cette position (*poüst* devient *peüst* = *pəüst*) (2), puis par l'effacement de l'*e* muet devant tonique, qui commence de bonne heure en anglo-normand et apparaît en francien dans la seconde moitié du XIII^e siècle (par exemple, chez Rustebeuf). Toutefois, devant *i* tonique + *n*, l'*e* muet, sans doute nasalisé, avait attiré à lui l'accent : *reïne* a passé à *reine* (= *rēinə*).

82. L'ancien français avait, à l'origine, cinq voyelles nasales, correspondant respectivement à *a* ouvert, *e* et *o* fermés (car *e* et *o* ouverts s'étaient fermés devant *n*), *i* et *ü*.

(1) La diphtongue *ie* n'assone qu'avec des mots de même série, ce qui fait présumer qu'elle était encore accentuée sur l'*i*.

(2) Mais *o* en hiatus se conserve devant *a* et *e* : *poeir*, *poant*, *loer*... (cf. § 89).

Cependant, on peut présumer que l'*a* et l'*e* furent atteints les premiers et plus profondément, tandis que *i* et *u* ne furent que faiblement nasalisés (1). Dès le *x^e* siècle, par une évolution qui ne gagna ni le nord ni le nord-est, l'*ẽ* en s'ouvrant avait rejoint l'*ã* : les deux séries assonent ensemble dans la *Chanson de Roland*. Toutefois *ẽ* se maintient après *y* (*bien*). — La langue avait trois diphtongues nasales, accentuées, sur le premier élément, *ãi*, *ẽi*, *õi* (analogues à celles que possède le portugais actuel) dans *main*, *plein* (2), *besoin*. Au *xii^e* siècle, les deux premières séries fusionnent, mais par une évolution inverse de celle que nous venons de noter pour les voyelles nasales : dans le groupe *ãi*, l'influence de l'élément *i* palatalise le premier élément, qui passe à *ẽ*. Au siècle suivant, parallèlement à l'évolution *oi* > *oé* > *wé*, la diphtongue *õi* se résout en *wẽ*, par la série *õe* > *õẽ* > *wẽ* : la nasalisation a gagné le second élément pour quitter le premier.

Consonantisme. — **83.** Le consonantisme offre des évolutions non moins importantes. Les semi-occlusives *ts*, *tš* se réduisent respectivement à *s*, *š* vers le *xiii^e* siècle, l'orthographe, une fois de plus, ne portant pas trace de ce changement (*cent* ; *chanter*). Il est vraisemblable que le phonème chuintant devait être encore fortement palatalisé, même après la simplification (cf. § 49, note, et 95). — Le *d* interdental, provenant de *t*, *d* intervocalique latin, s'est effacé au début du *x^e* siècle (§ 36).

84. Les évolutions les plus importantes sont celles des implosives. — L'*l* qui avait pris une articulation spéciale devant consonne (§ 72) achève de se vocaliser en *u* au *x^e* siècle ; après *è* ouvert s'intercale un *a* (comme devant *w* dans *ewe* > *eawe* > *eaue*, *eau*). Ce changement est enre-

(1) Dans le *Roland*, *a* nasal (*an*, *en*) n'assone qu'avec lui-même, tandis que *e* (*bien*...), *u*, *ũ*, *i* nasals assonent avec la voyelle orale correspondante. Mais cf. déjà la laisse 1886 sqq., où il n'y a que des *u* nasals à la finale, avec quelques diphtongues *oin*.

(2) L'*e* étant nasalisé dans *plein* comme dans *pleine*, on comprend pourquoi dans cette position la diphtongue n'a pas passé à *oi* (§ 79) ; le fait s'est cependant produit à l'Est.

gistré par l'orthographe : *chalt* devient *chaut*, *colchier cou-chier*, *espèltre espeautre* (1). A la finale des noms, la vocalisation n'a lieu qu'aux cas en *s* : *bèl*, *chevél*, *cheval* restent en face de *beaus*, *cheveus*, *chevaus* (cf. § 410-412). A la protonique, *eu* tend de bonne heure à passer à *u* ou *ü* (*fougère* ; *ou* < *el* = *en le*, *deu* > *du*) ; dans les dérivés, on observe souvent *eau* (au lieu de *eu*) sous l'influence du mot racine : *beauté*. La consonne vocalisée s'efface après *i* et *ü* (*filicella* > *filcelle* > *ficelle* ; *pulicem* > *pulce* > *puce*) ; de même après *æ*. L'*l* mouillé perd son élément *y* et se comporte comme *l* : cf. *travail*, pl. *travaus* ; *genouil*, pl. *genous* ; *vieil*, pl. *vieus* (l'*e* étant fermé) ; *œil*, pl. *yeux*. — L'*s* devant consonne s'amuit en deux étapes. Devant sonore, il disparaît dans le cours du *x^{ie}* siècle, comme le prouvent les mots français importés en anglais par les compagnons de Guillaume le Conquérant (*almoner*, *blame*, en face de *roast*, *coast*, *escape*, *espy*...). Au siècle suivant, *s* devant *p*, *k*, *t*, *tš*, est devenu une fricative palatale avant de disparaître, évolution attestée par des graphies allemandes de l'époque et par la remarque d'un contemporain qui note ce son par *h* (Meyer-Lübke, *Gramm. des langues romanes*, I, § 468) ; la même évolution s'observe, de nos jours, dans de nombreux patois de langue d'oc. On sait que l'orthographe française a gardé l'*s* de *beste*, *guespe*, *escrire*... pendant six siècles, après sa chute (§ 633 et 639). Consécutivement à l'amuïssement de l'*s*, la voyelle précédente s'est allongée.

85. Les consonnes finales commencent à s'affaiblir. Les sons faibles, par leur nature ou leur position, ouvrent la marche. Le *d* interdental, qui n'existait qu'après voyelle et qui avait dû s'assourdir à la finale, disparaît, on l'a vu (§ 72) au début du *x^{ie}* siècle, en même temps que l'ancien *t* final latin après *e* muet dans les personnes verbales *cantat chantet*, *cantant chante(n)t* ; après consonne (type *vient*) il résistera longtemps encore. Au *xiii^e* siècle, l'*s*, qui joue un

(1) *Epaule*, du lat. *spatula* (mot de seconde couche, cf. § 29) est obscur. La plus ancienne forme du vieux français est *espalle* : la vocalisation du premier élément de la gémée *ll* (à supposer qu'elle fût encore gémée) est invraisemblable.

rôle si important dans les flexions, commence à s'effacer à l'atone après *e* muet, cas parallèle au précédent : début d'une évolution qui va singulièrement s'amplifier (§ 92 sqq.). Enfin *r* final s'ébranle à son tour. Dans les textes français, on n'a pas relevé de traces de chute avant le *xv^e* siècle, mais M. Æbischer a trouvé des faits de ce genre en franco-provençal dès l'an 1200 (1), tandis qu'on lit *esse* pour *esser* en Auvergne, au *xiii^e* siècle, dans la Charte de Montferand ; il est donc probable qu'un examen plus minutieux des manuscrits permettrait de retrouver des traces analogues en langue d'oïl.

86. BIBLIOGRAPHIE. — Outre les ouvrages généraux signalés au § 22, on consultera : Gaston PARIS, *Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*, Paris, 1862 ; SCHWAN-BEHRENS, *Grammaire de l'ancien français* (trad. fr. de O. Bloch, 3^e éd.), Leipzig, 1923 ; — G. RYDBERG, *Zur Geschichte der franzesischen e* (muet) Uppsala, 1896-1907 ; — Paul PASSY, *Le passage de ei à oi en ancien français* (*Revue de philologie française*, 1906, 8-13) ; — K. MICHAELSSON, *Le passage d > r en français*, Uppsala, 1924 (*Studier i modern Sprakvetenskap*, ix) ; E.-G. WAHLGREN, *Un problème de phonétique romane, le développement d > r*, Uppsala-Leipzig, 1930.

(1) *Annales Fribourgeoises*, 1928, 129.

CHAPITRE III

LE MOYEN FRANÇAIS

DU XIV^e AU XVI^e SIÈCLE (1345-1610)

La période qui s'ouvre avec la guerre de Cent Ans et qui se termine à la mort de Henri IV est une des plus agitées de notre histoire. L'anarchie consécutive au long duel entre les Valois et les Plantagenêts rappela, dans sa crise la plus aiguë à la fin du règne de Charles VI, les plus mauvais jours de l'agonie carolingienne. La réaction fut rapide : le régime féodal sortit brisé de la tourmente, la centralisation de la France, ébauchée par saint Louis et Philippe le Bel, fut menée à bien par Charles VII, Louis XI et François I^{er}. A la dépression psychique du x^v^e siècle succède l'enthousiasme de la Renaissance, époque de bouillonnement intellectuel, effervescence morale d'où jaillit la Réforme. Nouvelle crise, guerres civiles, l'unité menacée à nouveau, l'anarchie encore : mais la décomposition sociale est moins profonde cette fois, l'ordre est plus vite rétabli sous Henri IV, et le pouvoir central sort fortifié, une fois de plus, de la lutte. — Les répercussions linguistiques de ces troubles et de ces oscillations ont été très sensibles. D'un côté, on voit les évolutions, précédemment ralenties, se multiplier et s'accélérer : la langue glisse à nouveau sur la pente dangereuse de la contraction à outrance, par la chute des *e* muets, des consonnes finales, la réduction des dernières diphtongues, tandis que la déclinaison achève de s'effondrer et que le système verbal commence à craquer et à perdre tout un matériel tombé au rancart. Mais les forces de résistance s'organisent : une tradition s'affirme dès le x^v^e siècle pour lutter contre les innovations populaires ; les grammairiens de la Renaissance lui prêtent main forte

et, sur bien des points, enregistrent des succès, témoins d'importants faits de régression, qu'on n'avait plus constatés depuis la fin de l'Empire romain. Le latin classique, remis en honneur, vient à la rescousse. A un autre point de vue, le développement de Paris par immigration fait apparaître certaines influences provinciales sur le langage de la capitale ; en regard, surgissent les premiers parisianismes, par lesquels le parler urbain commence à se différencier du parler rural environnant.

1. NOUVEAUX FAITS DE CONTRACTION

Vocalisme. — 87. La contraction des diphtongues traditionnelles avait été effectuée au cours de la période précédente. Mais la vocalisation de *l* avait recréé une nouvelle série de diphtongues descendantes, dont le second élément était *u* (ou) : *au*, *éu* (assez rare), *ou* et la triphthongue *eau*, accentuée sur l'*a*. Le groupe *éu* (*cheveu*, *fentre*) a passé à *œ* par la même évolution que *éu* provenant de *ou* (§ 75) ; les deux évolutions ont dû se suivre de près et n'ont pas tardé à fusionner. Le groupe *ou* a passé à *u* (écrit toujours *ou*) par assimilation du premier élément au second (*chou*, *couche*). — Le plus résistant de tous, *au* a persisté jusqu'au xvi^e siècle, où on peut saisir sa transformation sur le vif à travers le témoignage des contemporains : Palsgrave et Fabri notent la prononciation diphtonguée, que préconise encore Meigret ; Théodore de Bèze estime que le son « est mêlé de *a* et de *o* » ; d'après Lanoue, la différence entre *au* et *o* est si petite qu'on l'aperçoit à peine ; enfin Peletier et Ramus (règne de Henri III) constatent qu'on prononce *o*. Les milieux cultivés ont dû conserver plus longtemps que le peuple la prononciation diphtonguée, préconisée par les grammairiens ; la diphtongue semble aussi s'être maintenue un peu plus longtemps en Normandie. Le second élément de la triphthongue *eau* s'est parallèlement réduit à *o* ; pour le premier, voir § 101. D'après le témoignage de Bèze, il semble que l'évolution ait suivi la voie *au* > *ao* > *oo* > *o* ;

le processus *au* > *ou* > *o* qu'on observe, comme le précédent, dans les patois actuels, n'est cependant pas absolument exclu.

88. Les voyelles et diphtongues nasales offrent aussi des faits de contraction très nets. Une évolution importante a achevé de donner une physionomie particulière au vocalisme français : vers la fin du Moyen âge, la consonne nasale implosive, qui avait nasalisé jadis la voyelle précédente, a été peu à peu absorbée par celle-ci : *planta* > *plānta* (x^e s.) > *plāta* (xvi^e s.). Il en résulte, comme pour la chute de *s* implosif, un allongement de la voyelle. Une autre répercussion est à signaler : l'*u* et l'*i* nasals, qui ne peuvent s'émettre sans être suivis d'une vibration nasale consonantique, passent respectivement à *œ* et *ē* (*œ* et *é* fermés nasals) dans le cours du xvi^e siècle. Le xvi^e siècle finissant avait ainsi quatre voyelles nasales : *ā* provenant de *a* ou *e* latin nasalisé (*plante*, *prendre* ; sons fusionnés au x^e s., § 82) ; *ē* fermé issu de *i* nasal (*pin*) ou représentant le second élément de la diphtongue *oin* > *œē* (§ 82) ; *ō*, qui tend à s'ouvrir ; *œ*, issu de *ū* nasal. — Une cinquième représentait les anciennes diphtongues *ain*, *ein*, qui s'étaient confondues précédemment en *ēi*. Cette diphtongue se réduit à *ē* au cours du xvi^e siècle : Estienne note que cet *ē* (celui de *pain*) est plus ouvert que celui de *pin* ; mais la fusion est opérée dès la fin du règne de Henri IV, l'*ē* fermé de la seconde série s'étant ouvert. — Si la consonne nasale implosive est absorbée, en revanche l'intervocalique résiste et tend à dénasaliser la voyelle précédente. Le mouvement commence par l'ancienne diphtongue *ēi* dans des mots comme *laine*, *peine*, qui sont déjà prononcés *lène*, *pène*, à Paris, au milieu du xvi^e siècle (Peletier, Lanoue, Estienne). Il semble que le son nasal se soit maintenu plus longtemps en Normandie, ce qui explique que Malherbe ait interdit encore des rimes du type *arène-peine*.

89. La contraction des mots s'affirme plus encore par une tendance, qui prendra une grande extension en français moderne : l'élimination de l'*e* muet, voyelle atone neutre particulièrement instable. — La première étape comporte

la rédaction des hiatus, qui a allégé la langue d'une multitude d'e muets sourds et encombrants : fait si important qu'il marque, a-t-on pu dire, la fin de l'ancien français, de compte à demi avec la disparition de la déclinaison à deux cas. Nous avons vu les premiers exemples, à la fin du XIII^e siècle (§ 81), de la chute d'e en hiatus devant voyelle tonique (le phénomène semble avoir commencé par le nord-ouest). Les exemples se multiplient au XIV^e et plus encore au XV^e siècle, mais la graphie traditionnelle se maintient encore plus ou moins jusque vers le règne de Henri IV. La métrique des vers est ici un excellent réactif : il arrive à Rustebeuf de scander *pust* (*peüst*), *nīs* (*neīs*), *fīs* (*feīs*) en une syllabe. Pendant deux siècles, les poètes feront ou non la diérèse, en suivant la prononciation archaïque ou la prononciation courante selon les besoins du vers, comme le montre le distique suivant, particulièrement typique, où le même mot (*eust*) compte pour une syllabe au premier vers, pour deux au second :

Il n'est rien qui tant m'*eust* valu

Comme s'il m'*eüst* absolu (*Mir. Notre-Dame*, III, 25, v. 731-2).

Inversement, quand l'hiatus est formé par un e muet après une autre voyelle, c'est encore l'e muet qui s'efface. Le phénomène commence en position protonique dans le cours du XIV^e siècle, où on observe quelques exemples de ce genre encore assez rares (ainsi *prierai* disyllabe dans des vers). La syncope, dans ce cas, est générale chez les poètes du XVI^e siècle (même chez Marot) en dehors de rares archaïsants ; le témoignage de Lanoue est formel : dans des mots comme *cruement*, *prierai*, l'e ne se prononçait plus. — A la finale, après voyelle tonique, l'e muet, qui était le signe du féminin dans les adjectifs, a été plus résistant. Les premières graphies sans e apparaissent dans des substantifs comme *eau(e)*, *souci(e)*, vers le début du XVI^e siècle (et quelques cas de non scansion de cet e vers la fin du XV^e siècle, cf. Tobler, *Le vers fr.*, p. 50-52). Marot compte encore généralement pour deux syllabes les finales *-ée*, *ie*, etc. M. Brunot a relevé cependant un exemple contraire pour

ennuye, *op. cit.*, I, 284) ; Et. Dolet (1542) observe que *-ée* se prononce comme un *é* long ; Ronsard et son école ne tiennent plus compte de l'*e* muet en cette position. — L'*i* en hiatus, qui existait dans quelques mots populaires (*fier*, verbe ; *lier*, etc.), et de nombreux mots repris au latin depuis le ix^e siècle, passe à *y* dès cette époque, dans la prononciation courante : *anci-en* > *āsyē*, *cresti-en* > *krétyē*. Là encore, les poètes, suivant leurs commodités, font ou non la diérèse, et, incapables de distinguer les séries, ils en arrivent, au xvi^e siècle, par fausse régression, à compter pour deux syllabes, dans des mots populaires, des groupes qui avaient été monosyllabiques depuis les origines, comme dans *hier*, *miel*, etc. La prononciation avec *y* ayant été taxée de « licence » au xvi^e siècle dans les mots savants, la diérèse parut plus élégante et fut définitivement remise en honneur au siècle suivant. — L'*o* en hiatus, là où il s'était maintenu (§ 81, note), passe à *u* (= ou) et tend vers *ω* (*louer*, *jouer*, cf. § 111) ; toutefois devant *ω* (cas de *ei* > *oi* > *ωé*, § 79), il se développe un *o* : *poeir* > *pooir* = *powér* > *pouvoir* = *puowér* > *puowar*.

90. L'*e* muet entre consonnes, dans le corps des mots (contrefinal), commence à disparaître dans le cours du xiv^e siècle, d'abord après *r*, la facilité d'articulation de *r* + occlusive favorisant la syncope (1) : les exemples d'Eustache Deschamps (*guerdon*, *serment*) relevés par M. Brunot (*Hist. de la langue fr.*, I, 408) sont particulièrement significatifs. Au xv^e siècle, la syncope atteint, dans cette position, même des *ou* et des *è*, qui devaient s'assourdir et se rapprocher d'*e* muet : *arter* (*arrêter*), *courceray* (*courroucerai* ; Brunot, *loc. cit.*). Au xvi^e siècle, la syncope se généralise à la contrefinale, non seulement après *r* (*seurté*, *légerté*), mais entre consonnes quelconques (*chicnaude*, *hocation*, *taftas*) ; elle atteint, en outre, la syllabe initiale, mais seulement quand la chute de *e* produit un groupe combiné (*blistre* = *belistre*, *plotte* = *pelote*) ; au contraire, l'*e* per-

(1) A une époque plus récente, on voit l'*r* provoquer dans certains patois la syncope d'*e* muet même tonique : cf. *courdzo* (courroie) en Auvergne = *courreilzo* ; de même pour *i* : *dzardzo* = *dzarridzo* (Jarrige).

siste dans des mots comme *petit*. — A la finale, la chute d'*e* après consonne apparaît au début du xvi^e siècle et se généralise dans les chansons populaires. Marot élide souvent cette finale devant un mot commençant par une consonne ; Marguerite de Navarre va plus loin encore dans cette voie et scande, par exemple, *les aut'* (*autres*). Ronsard en use plus discrètement et presque exclusivement pour les proclitiques (*com* = *comme*, *el* = *elle*), mais il revient bientôt à la scansion archaïque.

91. Une réaction commençait, en effet, à se manifester dans les milieux cultivés contre ces apocopes et syncopes qui, en se généralisant, risquaient d'altérer profondément la physionomie de la langue. Les prononciations *plote*, (*pelote*), *autr'*... sont jugées négligées et populaires dès la fin du xvi^e siècle. On s'est attaché surtout, pour la netteté du langage, à dissocier des crases dont le moyen âge avait singulièrement abusé. Les combinaisons du type *çost* (*ço est*), *sist* (*si est*), *jon'* (*jo en*) sont éliminées, ce qui rend plus d'individualité et de consistance aux mots. Des crases avec l'article, la langue n'a gardé que celles où entrent *a* et *de* (§ 446). Pour apprécier l'utilité de la réaction, il suffit de comparer l'état des patois qui ont eu plus de mal que le français à se débarrasser de groupes de ce genre et qui en souffrent pour la netteté et la clarté du langage. — Quant à l'*e* muet, pour le sauvegarder, on a eu recours, à partir du xvi^e siècle, à un moyen thérapeutique, plus ou moins inconscient, que le latin fournissait, du jour où la réforme érasmiennne avait restitué la prononciation *é* des *e* protoniques (que le moyen âge prononçait *ə* comme en français). La prononciation *é* a d'abord gagné les mots savants chez les personnes qui pratiquaient le latin, puis elle s'est introduite dans des mots populaires : les exemples donnés par les contemporains concernent presque exclusivement des protoniques initiales, où le besoin de donner plus de corps au mot se faisait surtout sentir (*bénin*, *désir*, *férir*, *présent*... même là où le latin n'offrait pas d'*e*, comme *séjour*).

Consonantisme. — 92. Le phénomène le plus frappant

qu'offre le consonantisme, c'est la chute des consonnes finales, parallèle à la chute de l'*e* muet posttonique : tout comme après la dislocation de l'Empire romain, le mot est attaqué de nouveau par la phonétique et rongé à son extrémité, aussi bien dans ses éléments consonantiques que vocaliques. La cause générale, ici et là, est la même : négligence de diction, paresse d'articulation. — La consonne atteinte la première est l'*r*, dont la chute est générale au x^v^e siècle et sans doute auparavant (§ 85) : des rimes comme *amours-vous*, des graphies comme *voix* (= voir = *vwè*), *laboureux* (laboureur = *laburæ*) sont assez nombreuses dans les *Mystères* et ailleurs. — Au xvi^e siècle, toutes les autres consonnes finales, qui avaient résisté jusqu'à cette date après tonique, tombent dans le parler populaire, sans qu'aucune série paraisse avoir offert plus de résistance que les autres : les observations des contemporains ne portent que sur des mots et sont assez confuses, se référant plus ou moins à l'usage. Or celui-ci a été troublé dès le début par une vigoureuse réaction des grammairiens, qui ont perçu le danger tant au point de vue des flexions que de l'individualisation des mots. D'une façon générale, leurs efforts pour rétablir la consonne finale ont échoué devant les séries nombreuses : l'*s* des pluriels et des flexions verbales, le *t* (écrit *d*) des suffixes *-ard*, *-aud*, celui des suffixes *-et*, *-ot*, l'*s* (*x*) du suffixe *-eux* (1), l'*r* des infinitifs en *-er*, les plus nombreux, tandis qu'ils ont eu assez facilement gain de cause pour la petite série en *-oir*, et qu'ils ont obtenu difficilement la victoire, après deux siècles de luttes, pour les infinitifs en *-ir*. Ils ont réussi pour l'*f* du suffixe *-if*, appuyés qu'ils étaient par le parallélisme du féminin (car *apprenti* et *bailli*, qui n'avaient pas de féminin (2), ont perdu leur *f*). Le combat a été particulièrement dur pour le suffixe *-eur*,

(1) A noter que pour ces divers suffixes la chute de la consonne finale rétablissait la discrimination des genres (*-ar* fém. *-art*, *-è*, f. *-ét*.) que la chute de l'*e* final faisait disparaître : la restitution de la consonne aurait contrarié ce besoin.

(2) Il n'y avait pas d'*apprenties*, autant dire, sous l'Ancien Régime. Et si l'on trouve parfois *baillioe* pour « femme du bailli » (*Tartuffe*, a. II, sc. IV), cette forme devait être d'un emploi assez rare, l'émoi sa valeur ironique dans le vers de Molière.

que la chute de l'*r* faisait fâcheusement confondre avec *-eux*, privé aussi de sa finale (cf. § 243) ; ils n'ont obtenu gain de cause qu'au XVIII^e siècle. Enfin ils ont réussi à rétablir l'*r* précédent le *t* final, qui était atteint à son tour, comme le témoignent des rimes *accort-sot*, *suppost-support* et la graphie *Sénac* = *Sénart* (forêt au S.-E. de Paris). — La voyelle tonique s'est allongée et fermée devant la consonne amuïe, seulement quand celle-ci était un *s* (cf. § 84).

93. C'est surtout dans les monosyllabes que la consonne finale a été rétablie : elle a joué le rôle d'un moyen thérapeutique pour éviter l'amputation de mots déjà trop courts, leur conserver leur individualité et parer ainsi aux amphibologies provoquées par des homonymies gênantes ; Chifflet faisait justement remarquer (au XVII^e siècle) qu'il fallait prononcer l'*s* de *sens* pour le distinguer de *sang*. Le besoin est particulièrement impérieux pour les noms de nombre, surtout lorsqu'ils représentent des prix. Au début, la consonne finale se conservait devant un mot à initiale vocalique : cet usage s'est maintenu jusqu'à nos jours pour les proclitiques (ou les emplois proclitiques). Les grammairiens se sont efforcés de sauver dans ce cas les consonnes qui indiquaient une flexion, notamment l'*s* des pluriels et des flexions verbales, le *t* de la 3^e personne, etc. Telle fut l'origine des liaisons (§ 148). — Parmi les noms de nombre monosyllabes, *deux* et *trois*, qui n'étaient exposés à aucune homonymie, ont perdu l'*s* final, sauf proclitiques en liaison (*dæ z om* = deux hommes ; *trwa z ôtr* = trois autres) ; la prononciation « *trwas* pour cent » est méridionale. *Cinq*, *six*, *sept*, *huit*, *neuf*, *dix* ont repris la consonne finale isolément ou à la pause comme devant voyelle (*sis* ; *il sō sis* — ils sont six ; *siz om.*, *sêk om* = six, cinq hommes) ; devant la consonne, la finale tombe, mais on tend à la restituer, d'abord dans l'indication d'un taux (*sêk* pour cent, *sis* pour cent), voire dans toute indication de prix pour *cinq*, *sept*, *neuf*, surtout si l'on n'est pas bien compris ou si on craint de ne pas l'être : les prononciations *sêk frā* et surtout *sêt frā* (5 francs, 7 francs) gagnent du terrain. — L'*r* a été rétabli, en évitant mainte homonymie, dans *chair*, *cher*,

clair, fer, fier, flair, hier, mer, ver, pour ; ce maintien a sauvé *leur* d'une intolérable confusion avec *le*. — L'*f* a été restauré à la fin de presque tous les monosyllabes, sauf *clef* ; la plupart de ces mots étaient exposés à des homonymies (*chef, nef, cerf, serf*) ; *if* et *œuf* auraient été réduits à une voyelle. *Nerf* a laissé tomber son *f*, qu'on rétablit quelquefois pour donner de l'énergie : « allons ! *du nerf* ! » Même raison pour *sens* (on a dit le « *sā* commun » jusqu'au début de ce siècle), *mars, mœurs* pour le distinguer de *meurs* (on dit encore « Les *mær* du temps », *Misanthrope* I, 1, à la Comédie Française) ; *ours* a été appuyé par le féminin. — La langue a utilisé cette hésitation pour discriminer certains mots : *donc* prononcé *dōk* ne se confond plus avec *dont* ; *plus* négatif perd son *s*, que conserve *plus* = davantage ; l'interjection *soit* ! (*swat*) se distingue de l'emploi verbal (*swa*), *tous* pronom, de *tou(s)*, adjectif (*tous* sont venus ; *tou lez om*, tous les hommes).

93 bis. D'autres facteurs entrent aussi en ligne de compte pour compliquer les faits. — Certaines finales se sont confondues. Ce fut le cas des suffixes *-eur* et *-eux* (ci-après § 243, 430). La graphie uniforme *il*, qui représentait aussi bien *i + l* que *i + l* mouillé, a contribué à brouiller deux séries originellement distinctes : quand il s'est agi de rétablir la consonne finale, on n'a plus su si c'était *l* ou *l* mouillé (1) : il en résulte que certains de ces mots, à l'heure actuelle, ont deux ou trois prononciations, et que celle qui l'emporte est parfois contraire à l'étymologie : on hésite ainsi entre *gri*, *griy* et *gril*, *bari* et *baril*, *fourni* et *fournil*. *Cil* (*sil*) avait *l* mouillé (lat. : *cilium*). *Fil* (*filum*) a repris sur *l*, tandis que *fil* (*filium*) perd son *l* mouillé, pour passer plus tard à *fis* (fils). Dans l'ensemble, l'amuïssement l'emporte pour les disyllabes (*chenil*, *coutil*, *fusil*, *gentil*, *sourcil*), sauf là où l'influence du latin a rétabli l'*l* (*avril*, *péril* ; on a dit *péri* jusqu'au xix^e siècle, en fâcheuse homonymie avec le participe passé de *périr*). Dans le peuple, d'après *cil*, on prononce aujourd'hui l'*l* de *sourcil*. — L'oppo-

(1) *l* mouillé a été rarement rétabli, à cause de la difficulté de le prononcer après *i* (cf. § 128).

sition entre singuliers et pluriels (*bæf-bæ*) sera étudiée à la morphologie (§ 311). — Il faut tenir compte des mots peu usités, appris par l'école, comme *fenouil* qui garda *l* mouillé, en face de *genou*, *pou*, *verrou*, etc., qui l'ont perdu. Les mots techniques ne sont traditionnels que chez les spécialistes : un boulanger dira *fourni*, un vigneron *bari*, tandis que ceux qui ont appris ces mots par la lecture prononceront *baril*, *fournil* avec *l*. — La restitution des consonnes finales a provoqué plus d'une confusion dans les noms de rues, qui, en l'absence de plaques indicatrices, étaient transmis oralement au xvi^e siècle : on a ainsi interprété rue aux *Ours* l'ancienne rue aux *Oues* (= oies), des *Jeûneurs*, celles des *Jeux-Neufs*, St André des *Arts* (= des Arcs), parce que « ours » se prononçait *ou*, que *jœnœ* correspondait aussi bien à « jeûneurs » qu'à « jeux-neufs » (ceux-ci ayant disparu comme les oies) et *ar* plutôt à « arts » qu'à des *arcs* qui n'existaient plus.

94. L'élimination de deux autres types de sons accentue encore, quoique de façon moins apparente, la contraction des mots en moyen français. — L'*h*, que le latin avait éliminé dès l'époque de Cicéron et que l'influence des envahisseurs germaniques avait rétabli dans la plus grande partie de la Gaule (§ 41), disparaît de nouveau aux abords de la Renaissance. Le mouvement est venu du Midi ; l'*h* n'est plus conservé aujourd'hui que sur la lisière du domaine germanique et une partie de la Normandie côtière. Au xvi^e siècle, Scaliger note qu'on ne sait plus prononcer l'*h* et que ceux qui veulent émettre ce son le font d'une façon forcée, comme s'ils aboyaient. Désormais la distinction entre *h* muet (latin) et *h* aspiré (germanique) est purement artificielle et ne se traduit que par une prohibition de liaison et d'élision devant la dernière série (148-153 *bis*). Quelques confusions ont d'ailleurs été commises : *hameçon* a été rangé à tort dans la première catégorie, *héros* (mais non *héroïne*) dans la seconde, sans doute pour éviter l'amphibologie, particulièrement fâcheuse, avec *des zéros* (Gilliéron).

95. On a vu, à la section précédente, qu'après le glissement d'accent sur la seconde voyelle des diphtongues *ue*, *ie*, le

premier élément, devenu semi-consonne et éliminé lorsque c'était un *w*, a été longtemps stable, au contraire, dans le groupe *yé*. Toutefois l'*y* disparaît vers la fin du xiv^e siècle à l'infinitif et au participe passé de certains verbes en *ier* (*arrangée, laisser, traiter*) ; les exemples se multiplient au xv^e siècle. Au xvi^e, le phénomène s'intensifie et s'étend : *y* est toujours éliminé après les chuintantes. Dans ce dernier cas, il s'agit d'un phénomène phonétique très clair : le *š*, comme la semi-occlusive *tš* qui l'avait précédé, était resté longtemps assez palatalisé (§ 49, note) : on devait prononcer à peu près *tšyānter* (chanter), puis *šyānter* ; devant un groupe *y* + voyelle, il y avait évidemment fusion des deux éléments *y* : on a dit d'abord *šyief*, puis, après le glissement *ie* > *ye*, *šyef*. Lorsque *šy* s'est dépalatalisé pour prendre la valeur de notre *š* actuel, *šyef* devait revenir normalement à *šef*, *mānjyer* à *mājer* (manger) comme *šyānter* à *šānter* ; mais la graphie n'avait à se modifier que pour la première série, où l'*i* était conservé par tradition d'après l'ancienne diph-tongue *ié*. On peut admettre, avec M. Bourciez (*Eléments*, § 539), que, si cette série est phonétique, la série verbale, plus ancienne, a obéi à une influence analogique ; pour *brief* > *bref*, le groupe *bry*, imprononçable, s'est réduit à *br* (on a procédé différemment — par diérèse — pour *meurtrier*, dissyllabe chez Ronsard, et ramené à *mær-tri-yé*, parce que le rapport étroit avec *meurtre* rendait indispensable la conservation du suffixe).

2. ÉVOLUTIONS PHONÉTIQUES ENRAYÉES : LES RÉGRESSIONS

96. La réaction contre les évolutions phonétiques, qui rend si complexe l'histoire de la prononciation à partir de la Renaissance, s'affirme dans un certain nombre de phénomènes que nous venons de passer en revue. Mais elle acquiert une importance particulière dans plusieurs séries qu'il importe de grouper, car ici les influences conservatrices ont obtenu gain de cause dans l'ensemble et non plus sur quelques points de détail. La plupart de ces faits touchent au vocalisme.

Vocalisme. — 97. Nous avons laissé l'ancienne diphtongue *oi* à l'étape *wé* au XIII^e siècle (§ 79). Ce groupe important ne tardait pas à se sectionner en deux séries, dont l'une gardait la prononciation *wé* (qui passera plus tard à *wa*), tandis que l'autre ne réduisait à *é* (*è*). Cette scission, que l'orthographe a consacrée seulement au début du XIX^e siècle (en remplaçant les graphies *avois*, *françois*, *monnoie*... par *avais*, *français*, *monnaie*) a paru longtemps obscure. Elle ne s'est pas effectuée suivant des critères phonétiques (cf. *taie* et *soie*, *bois* et *avais*, etc.), mais offre, au contraire, un des plus anciens exemples de régression. La phonétique populaire amenait *wé* à *é* vers la fin du XIV^e siècle, par une tendance à l'élimination de la semi-consonne labiale, dont on trouve de nombreux exemples antérieurement et postérieurement (cf. *kʷ* > *k*, *gʷ* > *g*, § 71 ; *ue* > *æ*, § 79 ; *vuide* > *vide*, etc.). Les forces conservatrices, représentées par le barreau, les grammairiens, plus tard les salons, appuyées enfin par l'orthographe (qui avait acclimaté l'équivalence *oi* graphique = *wé*), ont réagi, et sont parvenues à réintroduire la prononciation ancienne chez un grand nombre de mots, d'abord dans la société cultivée, plus tard dans le peuple. Ils échouèrent pour les mots les plus usuels, pour ceux dont l'orthographe s'était conformée à l'évolution phonique dès le début (*veire* > *voire* > *voere* > *verre*, *tonoire* > *tonnerre* [Clédât]), et surtout pour les séries nombreuses, comme les imparfaits et conditionnels, qui gardèrent la prononciation populaire (*avais*, *aurais*...). Les doublets s'expliquent par la conservation de formes archaïsantes : *roide* en face de *raide*, *monnoie* demeuré longtemps avec valeur ironique, et « vieilli sous le *harnois* » ; *François*, nom de baptême, s'explique par le fait que les nobles, suivis plus tard par la bourgeoisie, avaient gardé par tradition la prononciation archaïque de ce nom. Les noms de peuple, très usuels à l'époque où s'opéra le reclassement ont gardé la prononciation populaire (*Anglais*, *Français*, *Ecossais*, *Hollandais*, en face de *Danois*, *Hongrois*, *Chinois*, *Suédois*). — Une fois de plus, la langue a utilisé le flottement entre les deux séries pour distinguer des homonymes, *frais* et

froid, que la chute de la consonne finale faisait fusionner, et, dans une série voisine, *wē-ē*, touchée par contagion, en changeant *aveine*, *fein*, *meins* en *avoine* (*avwen*), *foin*, *moins*, évitant ainsi des homonymies intolérables entre *l'aveine* et *la veine*, du *fein fin*, etc. (Gilliéron, *Généalogie des mots qui ont désigné l'abeille*, 201-205) (1).

98. La réintroduction du groupe *wé* dans un certain nombre de mots a produit une réaction remarquable. Ce groupe, dont la langue ne voulait pas et qu'on lui imposait de nouveau, elle s'en est débarrassée par un autre procédé : elle a changé le timbre de la voyelle, qui, en s'ouvrant, évolue jusqu'à *a*. L'évolution *wé* > *wè* > *wa* est le premier exemple assuré d'un phénomène urbain spécial à Paris. Il apparaît d'abord devant *r* d'après quelques rimes de Villon (2) (*barre fuerre*, L. XXIII), mais ici il s'agit du phénomène plus général qui amène tout *e* à *a* devant *r* implosif (voir le § suivant) ; il s'affirme ensuite d'abord devant *l*, *r*, et devant la consonne finale (d'après Palsgrave) et se généralise dans la prononciation du peuple de Paris.

99. Le flottement entre *e* et *a* qu'on observe en moyen français devant *r* final, *r* double, *r* + consonne, s'explique de la même façon. Ici encore il s'agit d'une évolution phonétique qui amenait *e* à *a* devant *r* prépatatal ; cette tendance s'observe dès le latin vulgaire de Gaule dans quelques mots où des circonstances favorables l'ont facilitée (*mercatum* > *marcatu*, cf. § 67 ; *per* > *par*), et on l'observe plus tard dans de nombreux patois. Les plus anciens exemples en vieux français ont été relevés par M. Brunot chez Rustebeuf (*Hist. de la langue fr.*, I, 407), mais le phénomène ne paraît se généraliser qu'au xiv^e siècle. Phonétiquement, *e* + *r*

(1) L'origine bourguignonne qu'on a parfois alléguée pour ces mots ne repose sur aucun fait et n'est pas vraisemblable. Aux arguments que j'ai donnés après Gilliéron, j'ajoute le fait suivant d'après Ch. NISARD (*Le patois parisien*, p. 85) : le foin apporté à Paris venait d'aval, des régions de Poissy, Pontoise, l'Isle Adam, etc.

(2) M. TERRACHER (*Mélanges Menendez Pidal*, III, 93-98) a même relevé une graphie *eschouaste* = *escheoite* en 1327. Mais il s'agit d'un mot archaïque, spécial à la langue des notaires, sorti de l'usage courant depuis un siècle (puisqu'on éprouvait le besoin de l'expliquer) : survivance artificielle, dont la graphie altérée est peu probante.

prépalatal exige deux mouvements contraires de la langue, dont le dos doit se relever pour *e* avec la pointe baissée, tandis que, pour *r*, le dos s'abaisse et la pointe se relève ; au contraire, la langue est à plat pour l'*a*, toute prête à prendre la position requise pour l'émission de la consonne. Il s'agit donc d'une assimilation par anticipation (1). — Les contemporains (Henri Estienne, etc.) ont observé que *er* était la forme élégante « courtisane », *ar* la prononciation populaire. Les grammairiens ont lutté contre l'élimination de celle-ci, et avec succès, mais la lutte a été longue, puisque le reclassement définitif ne s'est opéré dans la société cultivée que sous le règne de Louis XIII et que le peuple de Paris a gardé l'*a* en cette position jusqu'au XVIII^e siècle. Ici leur victoire a été complète. Le phonétisme populaire n'a persisté que dans quelques mots techniques ou réprouvés par le bel usage, qui ne les intéressaient pas (*barlong*, *harde*, *parpaing* ; *dartre*, *hargneux*), et dans des mots dont l'étymologie leur échappait ou qu'ils avaient mal interprétés : la finale de *boulevard* (all. *bollwerk*) et de *lézard* (lat. *lacertus*) a été assimilée au suffixe *-ard*, *marquer* associé à *marcher* ; quant à *larme*, on a pensé à l'*a* de *lacrima* en méconnaissant l'évolution *lagrima* > *lairme* > *lerme*. Inversement, par fausse régression on a reclassé dans la série *e* des mots qui n'y avaient jamais appartenu : à l'exception de *cercueil*, dont l'origine (*sarcophagus*) était ignorée à l'époque, et de *chair* (ancien *charn*) influencé par *chère* (Gillieron, *Pathologie...*, I, 1), ce sont des termes ruraux ou relatifs à des produits de la campagne (*asperge*, *épervier*, *gerbe*, *gercer*, *serpe*, *serpillère*), pour lesquels les prononciations *asperge*, *éparvier...*, qui étaient celles des villageois, ont été jugées paysannes. — La fausse régression, qui avait produit au XVI^e siècle tant de formes hypercorrectes, a gagné des *a* devant *r* intervocalique : *guéret*, *guérir*, *guérite* (2). A l'inverse, *paresse* a subi l'influence du préfixe *par*.

(1) M. M. GRAMMONT (*L'assimilation*, 89-90) a bien montré comment le passage de *a* à *e* et celui, inverse, de *e* à *a*, est lié à la nature de l'*r*. Mais il n'a pas vu la raison de l'hésitation entre *er* et *ar* en moyen français ; le changement de *r* dental en *r* dorsal est d'une époque bien postérieure (ci-après, § 122).

(2) G. TORY (1529) donne des exemples de fausses régressions qui affectaient

100. Le flottement entre *o* et *ou* protonique, qui atteint son maximum d'intensité au *xv^e* siècle, époque de la fameuse querelle des *ouïstes*, est plus complexe, surtout du fait de la graphie qui ne disposait que de deux notations, *o* et *ou*, pour rendre trois sons, *o* ouvert, *o* fermé et *u* (*ou* voyelle). Si l'on observe que l'*o* fermé peut être plus voisin de *ou* que de *o* ouvert, on s'expliquera la confusion si fréquente, au *xv^e* siècle, entre les deux premiers sons, que Meigret lui-même n'a distingués qu'assez tard (Brunot, *op. cit.*, II, 251 et n° 2). — Il faut séparer les diverses séries. La tonique issue de *ō*, *ǔ* latin entravé a abouti toujours à *u* (*ou*) en moyen français ; *sanglot-sangloter* a été visiblement entraîné, vers la fin de cette période, dans la catégorie voisine par le suffixe *-ot*, *-oter*. — La protonique issue de *ō*, *ǔ* a suivi le même chemin ; mais ici on rencontre quelques mots avec *o* (*fromage*, *froment*, *oraison*, *rosée*, *rossignol*, *soleil*), qui ne peuvent s'expliquer que par une fausse régression, sous l'influence du latin. De même pour la voyelle issue d'un *ō* protonique libre, qui s'était fermé en latin vulgaire et confondu avec le précédent (d'où *douleur*, *moulin*, *pouvoir*, etc.) ; l'*o* n'a été restitué que dans peu de mots, repris au latin ou refaits d'après lui, comme *colonne*, *novembre*, *volonté*, *volume*. — Il en est de même pour *ō* protonique entravé, comme le font présumer, non seulement les nombreuses graphies *ou* (*u* en normand) du moyen français, mais surtout le parallélisme du provençal qui a fermé toutes les voyelles protoniques indépendamment de l'entrave ainsi que les patois d'oïl dans leurs éléments les mieux conservés. L'*ou* n'est resté ici que dans un petit nombre de mots (*courroie*, *fourbu*, *fourvoyer*, *pourceau*, *tourment*, *tourner*). Cette prononciation, jugée vulgaire, a été condamnée et pourchassée par les grammairiens. La régression a été appuyée dans les verbes par les formes toniques (*porte* en face de *pourter*) et plus encore peut-être dans les dérivés par les mots racines (on avait *fosse* en face de *foussé*, *côte* et *coûté*, *coûteau*, *porc* et *pourcher*, etc.) ; ensuite la régression s'est généralisée par

cette série chez les personnes voulant parler le beau langage : mon *méri* est allé à *Péris* (mari, Paris).

contagion générale. Cette théorie permet seule de rendre compte des oppositions, phonétiquement inexplicables, entre *fourbu* et *forban*, *courroie* et *corroyer*, *pourceau* et *porcher* : les mots en *ou*, dans cette hypothèse, ont échappé à la régression pour les mêmes raisons que ceux de la série en *-ar* (mots techniques, ruraux, ignorés par le bel usage) ; seule aussi elle explique l'irrégularité extrême de la répartition géographique des formes en *o* et en *ou*, qui diffère pour chaque mot dans les patois de langue d'oïl, suivant que tel terme a subi plus ou moins l'influence de Paris, de l'école, de la langue écrite. — A la même époque, *o* issu de *au* latin a passé à *u* (*ou*) lorsqu'il était en hiatus, position qui accélère les évolutions vocaliques : *audire* > *oïr* > *ouir* ; *laudare* > *loer* > *louer*.

101. Un problème encore plus délicat peut-être est posé par l'évolution du premier élément de la triphongue *eau* : il est curieux de constater que presque tous les romanistes l'ont négligé. Le témoignage des contemporains, en effet, paraît formel : Erasme et Meigret notent encore la prononciation des trois sons en une seule émission ; Baïf, un peu plus tard, enregistre *eo* avec *e* muet ; la prononciation *ô* est signalée dès 1568 par Meurier ; le dernier, Palliot, en 1608, préconise encore *eô* avec un *e* muet que personne, semble-t-il, ne faisait plus entendre, même à la Cour (Brunot, *op. cit.*, II, 260). Il semble donc que l'*e*, premier élément de la triphongue, se soit assourdi de *é* en *ə* pour s'effacer ensuite. — Toutefois il existe une autre évolution de cette triphongue, qui eut pour foyer la Champagne (1) et la Picardie, mais dont l'aire avait, dès le xvi^e siècle, dépassé de beaucoup ces régions, contrairement à ce qu'indique M. Bourciez (*Eléments.*, 3^e éd., p. 296). Elle a gagné toute la langue d'oïl, sauf le Sud-Ouest et la Lorraine, comme le montrent les cartes de l'*Atlas linguistique de la France* ; l'Ile-de-France entière appartient à ce domaine, ainsi que le nord de l'Auvergne et du Limousin. Cette évolution, qui a amené *é* en hiatus à *i* puis à *y*, suivant une tendance que nous avons

(1) Les manuscrits de Chrestien de Troyes offrent *-iaus* (*biaus*) alors que dans l'Ile-de-France on a encore *bels*, tout au plus *beaus*, vers la même époque.

observée dès le latin vulgaire, est attestée au ^{xvii}^e siècle dans le peuple par tous les documents de l'époque (Mazarinades, paysans de Molière). Mais elle est plus ancienne, et l'on peut affirmer qu'elle avait pénétré à Paris dès le ^{xvi}^e siècle. On peut citer à l'appui au moins un témoignage de contemporains, celui de Peletier (dans une lettre à Meigret) où il écrit : « comme les habitants de Paris qui disent un *sio dio* (seau d'eau) ». Plus probants encore les plans de Paris de l'époque, notamment celui de Truchet et Hoyau, libraires parisiens, dressé d'après le plan officiel (que nous ne possédons plus et qui avait été exécuté d'après l'Edit royal de 1551) : sur ce plan on lit, notamment, « rue Saint-Jean de *Biauvais*, rue de *Coipiaus* ». S'agit-il d'un ruralisme qui aurait pénétré à Paris, comme nous le verrons pour $r > z$? L'orthographe des noms de rues paraît s'opposer à cette hypothèse. Il semble plutôt que l'évolution *eau* > *iau* > *yo* ait été commune à Paris et à l'Ile-de-France, mais que cette prononciation a été jugée vulgaire, et que l'aristocratie et les gens cultivés ont conservé longtemps l'*e* du groupe *eau*, pour l'assourdir ensuite par une évolution qui aurait été propre à un milieu social. Ce serait le premier fait de ce genre. Ce qui tend à le faire croire, c'est que cette évolution *e* en hiatus > *e* muet (1) est complètement isolée dans la phonétique historique de la langue française et de ses dialectes.

Consonantisme. — 102. Le changement de *r* intervocalique en *z*, attesté par les grammairiens et observateurs du ^{xvi}^e siècle comme une « mode », est un fait de contagion phonétique, dont le foyer et l'aire d'expansion peuvent être reconstitués à l'aide des documents anciens, des patois actuels et des noms de lieux. Comme l'a montré M. Oscar Bloch, c'est l'expression d'une tendance (spéciale à la France) qui s'est produite à diverses époques et sur plusieurs points de notre territoire : entre deux voyelles, l'*r* prépalatal

(1) Qu'on n'objecte pas l'évolution précédemment étudiée *seür* — *sur*, etc. Dans cette série, l'*e* protonique du latin vulgaire s'était assourdi en *e* muet avant d'être en hiatus ; qu'un *e* muet en hiatus s'efface ensuite, c'est normal. Il n'en est pas de même pour un groupe *éa*, accentué sur l'*a*, et qui partout et toujours a passé à *ya*.

tend à devenir interdental, et, en s'assimilant, à passer à *z* interdental, puis à *z*. Le phénomène observé au *xvi^e* siècle a eu son foyer dans une assez vaste région (Champagne méridionale, Morvan, Nivernais, Berry (1), Gâtinais et Orléanais), où il est beaucoup plus ancien, puisqu'on relève dans le *Dict. top. d'Eure-et-Loir* des formes *Gesainville* succédant à *Gerainville* à partir de 1201, et dans celui de l'Yonne, *Sezy* (= *Sery*) à partir de 1319. Paris n'a été touché qu'au *xvi^e* siècle ; l'évolution y a donc été apportée par les ruraux du Sud et du Sud-est (Ch. Nisard a mis en relief le rôle qu'avaient dû jouer les bateliers de la Haute-Seine et de l'Yonne). Jusqu'à quel point cette évolution gagnait-elle les indigènes de Paris ? Il est difficile de le savoir. Toujours est-il qu'elle est notée comme prononciation populaire dans les *Mazarinades* (où les provincialismes, en particulier les picardismes abondent), tandis que Molière, si fin observateur, ne la met pas dans la bouche de ses paysans. Cette prononciation, à Paris, devait donc être surtout le fait d'immigrés et de pourvoyeurs des environs. Une autre constatation le fait présumer : les changements de *r* en *s* (= *z*) ou les fausses régressions consécutives *z* (*s*) > *r*, si fréquentes dans les noms de lieux de l'Orléanais, du Gâtinais, de la Brie (cf. les nombreux *Oroir*, *Ourover* > *Ozoir*, *Ouzouer* ; *Pommeure* > *Pommeuse*, etc.) s'arrêtent au sud-est de Paris à une vingtaine de kilomètres (les deux plus proches sont, au S., *Nozay*, ancien *Noereis*, canton de Palaiseau, et *Montgeron*, au S.-E., fausse régression de *Montgeson*) ; la petite banlieue n'est pas touchée, et aucun nom de rue, à Paris, n'offre un phénomène de ce genre. Enfin le français a gardé deux mots offrant *s* (*z*) pour *r*, *besicles* (= *bericle*) et *chaise*, doublet de *chaire* : mais ce sont deux noms d'objets fabriqués, particulièrement sujets à revêtir une forme d'emprunt ; il est d'ailleurs remarquable que ces mots apparaissent avec *s* dans des textes parisiens plus d'un siècle avant que le phénomène ne soit signalé à Paris, *besicle* en 1379, et *chaise* en 1420 dans un Inventaire

(1) Geoffroy Tory, qui était de Bourges, atteste que cette prononciation y existait de son temps.

du château de Vincennes (*Dict. Général*). — Les grammairiens ont eu raison, sans trop de mal, de ce provincialisme, qui avait disparu dans la bonne société au début du règne de Louis XIII (cf. § 114).

3. LE TIMBRE DES VOYELLES TONIQUES

103. Diverses évolutions viennent compliquer, surtout pour l'*e*, la question du timbre vocalique en moyen français, et provoquent la fusion de plusieurs séries. La loi de position s'affirme avec une intensité qui atteint son maximum au xvi^e siècle : à cette époque, toutes les voyelles finales se sont fermées lorsqu'elles étaient ouvertes, et une nouvelle voyelle fermée s'est créée, l'*a* ; l'*s* intervocalique, sourd ou sonore, produit le même effet sur la voyelle précédente. En revanche, la voyelle entravée s'est ouverte lorsqu'elle était fermée. Cette tendance gagne les protoniques ; elle a contribué à favoriser la régression d'*u* (*ou*) protonique entravé en *o* (§ 100). Rappelons enfin que la chute de *s* (devant consonne sourde au xiii^e siècle, à la finale au xvi^e) et celle de l'*a* final après voyelle tonique au xvi^e siècle ont provoqué l'allongement de la voyelle précédente (§ 84 et 92).

104. Il est difficile de préciser à quelle époque s'est développé l'*a* fermé (vélaire). Il existait au xvi^e siècle dans trois cas : devant l'*s* tombé aux xi^e-xiii^e siècle (*âne*, *pâte* et à la protonique *château*) ; devant *s* final qui venait de tomber (*gras*) et enfin devant *s* sourd ou sonore intervocalique (*grasse*). Comme dans le second cas l'évolution de la voyelle a été évidemment postérieure à la chute de la consonne, et que cette série s'est confondue avec la précédente, il est vraisemblable que dans *âne*, *pâte*, l'évolution de l'*a* dut être très lente, car si la voyelle s'était fermée dès le xiii^e ou xiiii^e siècle ainsi que le croient quelques romanistes, il est infiniment probable que l'évolution serait allée jusqu'à *o* comme en provençal (*granum* > *gra*, xi^e siècle, > *gro*, xiv^e siècle), ou tout au moins que les deux séries ne se

seraient pas confondues. Toutefois la conservation d'*a* ouvert devant l'ancien *ts*, réduit à *s* au XIII^e siècle, § 83 (*plàs* = place ; cf. *làsé* = lacer et *làsé* = lasser) ainsi que dans les mots savants (cf. *kràs* = crasse, et *gràs* = grasse) fait présumer que le début de la vélarisation doit être ancien. — L'*a* final ne se vélarise pas (*là*, *çà*, etc.).

105. C'est l'*e* qui offre le plus de difficultés. La distinction originaire des *e* entravés (*testa* > *tèste*, *crista* > *crête*), qui s'est conservée jusqu'à nos jours en provençal, a disparu en moyen français. D'une part l'entrave a ouvert tous les *e*, de l'autre la chute d'*s* + consonne a allongé la voyelle de *tête*, *bête*, *crête*... A la finale, tout *e*, même celui qui venait de *ai* et qui a résisté plus longtemps, s'est fermé avant le XVI^e siècle, puis, peu après, tout *e* (*ai*) devenu final par suite d'une chute de consonne : on a prononcé *faré* (ferais, ferait) comme *faré* = ferai et *foré* (forêt, foret) comme *forer*. Sur ce dernier point les grammairiens réagiront, surtout à partir du XVII^e siècle, pour des raisons orthographiques (la convention *ai* = *è ouvert* s'étant établie), puis pour distinguer certaines flexions. — La finale *ée*, fermée, gardera longtemps encore son allongement. — D'après le témoignage de Lanoue, l'*é* final tendait à se diphtonguer en *éi*, celui de *né* (*natus*) comme celui d'*essai* : il s'agit sans doute d'une prononciation de l'Ouest, où cette tendance a subsisté (§ 663), pour *æ* fermé comme pour *é* (l'abbé Rousselot avait été frappé par la prononciation *Dræi* à Dreux).

106. Le vocalisme de l'*o* tonique est également assez complexe. A l'époque précédente, l'*o* issu de *ō* latin entravé (*fort*, suff. *-ot*) ou de *au* (*chose*) était nettement ouvert. Ce timbre s'est conservé soit devant deux consonnes, soit devant une consonne finale (*s* excepté) non amuïe ou en voie de devenir finale par la chute de l'*e* muet (*fort*, *forte* ; suff. fém. *-otte* = *-ôt*, *ordre*, etc.). L'*o* s'est fermé d'abord à la finale, où l'évolution doit être antérieure au moyen français, car le son, dans cette position, a abouti à *u* (*ou*) dès avant le XVI^e siècle et n'a pas fusionné avec les séries suivantes : ainsi *fagus* > *fau* > *fo* aboutit à *fou*, *clavum* > *clau* > *clo* à *clou*, de même que le suffixe *-avum* (*caillou*, *Poitou*, etc.) ;

l'o tonique en hiatus a subi la même évolution : *laudat* > *loe* > *loue* (peut-être a-t-il été influencé par les formes atones (cf. § 100). — En dehors de ce cas, *o* s'est fermé : 1^o lorsqu'il précédait l'ancien *s* tombé aux XI^e-XII^e siècles (*coste* > *côte*), et qui l'avait allongé ; 2^o lorsqu'il précédait *s* ou *z* (*ss*, *s*) suivi d'*e* muet (*fosse*, *chose*) ; 3^o lorsqu'il précédait une consonne qui s'était amuïe (suff. *-ot*, *trop*, etc.). Le second phénomène, qui nous est attesté au XVI^e siècle, prononciation populaire que les grammairiens ont combattue (en l'exagérant par leur transcription *ou*, cf. § 100), devait être assez récent à cette époque, comme le précédent (car si la fermeture de *côte* était ancienne, l'*o* aurait abouti à *ou* comme dans *clou*) ; d'autre part la fermeture dans la série *-ot*, *-op*, postérieure à la chute de la consonne (et qui n'a pas encore atteint de nos jours toute la périphérie de la langue d'oïl § 662), a été plus tardive et n'a pas dû commencer avant le XVIII^e siècle. — Enfin un nouvel *o* ouvert (que la loi de position fermera un peu plus tard à la finale, comme devant *s*, *z*) fut créé dans le cours du XVI^e siècle par la vocalisation de *l* : la monophthongaison de *beaus*, *chevaus*, *saute* (*bo*, *chevo*, *sote*) produisit au début un *o* ouvert.

107. L'*æ* se ferme comme l'*o* et l'*e* à la finale et devant consonne caduque (*feu*, suff. *eux* = *eus*, etc.), et devant *s* (*z*) + *e* muet : *heureuse*, etc. A la finale, devant *e* muet, il s'allonge après la chute de l'*æ*, ainsi que *i* et *u* : *queue*, *finie*, *bue*, etc. Pour *i*, *ü*, *u*, l'effet fermant produit par la loi de position est peu sensible.

108. BIBLIOGRAPHIE. — Ouvrages généraux cités au § 22, notamment F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, I, 407-412 (XIV^e et XV^e s.) et surtout II, 242-276 (XVI^e s.). — Ajouter : CH. THUROT, *De la prononciation française depuis le commencement du XVI^e siècle d'après le témoignage des grammairiens*, 2 vol., Paris, 1881-1883 (Recueil intéressant de documents souvent mal interprétés) ; — pour les régressions vocaliques : A. DAUZAT, *Essais de géographie linguistique*, 2^e série (Paris, Champion, 1928), 4-25 ; — pour *r* > *z*, Oscar BLOCH, *L'assibilation d'r dans les parlers gallo-romans* (*Revue de linguistique romane*, 1927, 92-151) ; — pour les consonnes finales, voir spécialement le *Manuel* (indiqué § 22) de L. Clédât, pp. 126-163.

CHAPITRE IV

LA LANGUE CLASSIQUE

(1610-1789)

109. Avec le ^{xvii}^e siècle s'ouvre, jusqu'à la Révolution, une période de stabilisation politique et sociale, qui s'affirme surtout sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV et qui a pour caractéristiques essentielles le renforcement du pouvoir royal et de la centralisation, et l'achèvement de l'unité nationale par la réunion de nouvelles provinces (Roussillon, Artois, Flandre, Franche-Comté, Alsace, Lorraine, Corse). Parallèlement aux institutions, on s'efforce de fixer la langue : si l'on n'y réussit pas entièrement, si les transformations du vocabulaire échappent presque complètement à la férule des maîtres, si même le français éprouve encore, par la suite, des transformations importantes sur le terrain de la grammaire comme de la prononciation, il n'en est pas moins vrai qu'un coup de frein très énergique a été donné et que l'efficacité en a été prouvée par le ralentissement des évolutions phonétiques, en particulier, dont quelques-unes mêmes sont complètement enrayées. Sur ce point d'ailleurs, on l'oublie trop, le ^{xvii}^e siècle ne fait que continuer et parachever, dans des circonstances plus favorables, l'œuvre entreprise par les grammairiens du ^{xvi}^e siècle. Mais désormais, dans une société plus raffinée et plus éprise de beau langage, le grammairien est mieux écouté : Vaugelas et Ménage, entre autres, ont exercé une action considérable. Ils ont été appuyés, en gros sinon en détail, par les salons, où l'élément féminin joue un rôle prépondérant, par l'Académie française que fondait Richelieu, par les collèges où l'enseignement du français se faisait

peu à peu sa place. Les prononciations populaires et provinciales sont proscrites et tournées en ridicule ; de son côté, le peuple, après la petite bourgeoisie, s'efforce de mieux parler et d'imiter le beau langage. Cependant le séjour de la royauté à Versailles crée une nouvelle scission entre la Cour et la Ville et favorise le développement de nouvelles évolutions propres à Paris, qui gagnent plus ou moins la bourgeoisie. Dans le détail, il y a beaucoup d'incertitude, de flottements, voire de contradictions.

110. Ce n'est pas sans un certain étonnement que l'on voit apparaître au ^{xvii}e siècle un « patois parisien », qui n'a pas son équivalent à l'époque précédente, — ce patois parisien dont Charles Nisard s'est fait naguère l'historien, et qui disparaît à la fin du ^{xviii}e siècle. Ceci tient, nous dit M. Rosset, — qui a tenté le premier d'expliquer le phénomène — à la divergence qui s'était déjà produite entre la langue de la bonne société et celle du peuple. Tant que le français fut laissé à son libre développement, il n'existait aucune différence linguistique en raison des milieux sociaux : le grand seigneur parlait comme le manant. Malherbe, gentilhomme mais provincial, n'allait-il pas se renseigner auprès des crocheteurs du port au foin ? Mais, dès la fin du ^{xvi}e siècle les grammairiens interviennent pour enrayer les évolutions et fixer la prononciation du beau langage : le résultat obtenu a été tel qu'au milieu du siècle suivant le parler populaire de Paris, dont la transformation spontanée avait continué, divergeait déjà assez de la langue classique pour former un véritable patois. — Cette théorie paraît exacte dans l'ensemble. Toutefois il serait imprudent de méconnaître que les textes publiés par Nisard et par M. Rosset renferment un grand nombre de ruralismes étrangers à Paris, voire des caractères uniquement provinciaux, notamment des picardismes. Les auteurs ont entendu nous donner l'impression d'un langage populaire, en accumulant les vulgarismes les plus frappants, sans se soucier s'ils étaient propres à l'ouvrier de Paris, au paysan de Sarcelles ou aux immigrés picards, bourguignons, etc., qui étaient nombreux. — L'expression de « patois parisien » est d'ailleurs incorrecte

car il ne s'agit pas d'un type dialectologique. — A la fin du XVIII^e siècle, le langage du peuple s'est affiné, mais, en revanche, la bourgeoisie parisienne a adopté quelques unes de ses innovations phonétiques, qui triompheront avec la Révolution.

1. LES ÉVOLUTIONS ACCEPTÉES

111. Tout en voulant fixer la langue, le XVII^e siècle a été contraint d'accepter quelques évolutions nouvelles. D'abord il a passé condamnation en bloc sur toutes les transformations qui s'étaient imposées, malgré les grammairiens, à la fin du règne de Henri IV : monophthongaison de *au* en *o*, simplification des dernières diphtongues nasales, changement de *ĩ* en *ẽ* (1) et de *ũ* en *ã*, amuïssement de *h* aspiré, chute des consonnes finales dans la majorité des cas, chute d'*e* muet avant ou après voyelle. La réduction des hiatus se poursuit par le passage de *i* à *y* (§ 89), puis de *u* (*ou*) et *ũ* à la semi-consonne correspondante dans la prononciation courante (*jouer* → *jwé*), tandis que la diérèse était maintenue en poésie ; l'écriture a contribué à rétablir, d'abord dans les milieux cultivés, la prononciation d'un certain nombre d'*o* en hiatus devant *e*, *a* (§ 125), comme, plus tard, de l'*é* devant *a*, *ã*, *o* (cf. *fainéant*, § 131), qui tendaient à glisser respectivement à *w* et à *y*. — Quelques nouveaux faits d'évolution sont même admis ou tolérés.

112. D'abord la dénasalisation de la voyelle nasale devant *m* ou *n* intervocalique : l'évolution *pôme* > *pome* (pomme) ayant commencé par Paris, la prononciation primitive à la tonique fut jugée provinciale et proscrite comme telle dès le début du règne de Louis XIV ; à la protonique, au contraire, on prononçait encore *grāmèr* (grammaire) du temps de Molière, ce qui explique le quiproquo de Martine, dans *Les Femmes Savantes*, comprenant « grand'mère » ; *ãné* (année) persiste jusqu'au XVIII^e siècle à Paris, plus

(1) La prononciation *in* (*i* + *n* ; et non *i*) s'est conservée un peu plus longtemps à l'initiale des mots savants (*infidèle*...)

tard en province. La dénasalisation se fit en principe par l'oreille et non par la vue : *ã* se dénasalisa en *a*, *ẽ* en *è*, *æ̃* en *æ*, ce qui explique certaines prononciations modernes, comme *fam* = *femme*, en contradiction avec une orthographe archaïque qui n'avait pas enregistré le changement, en ancien français, de *ẽ* en *ã* (*fẽme* > *fãm* comme *vẽndre* > *vãndre*). Toutefois pour l'*ã*, les mots en jeu étant peu nombreux, l'orthographe réagit et les grammairiens purent acclimater la prononciation actuelle *lune*, *une*, au lieu de *læn*, *æn*, que le peuple conserva longtemps. — L'analogie maintint ou restitua la nasale dans certains composés avec *en* (*ennuyer*, *enivrer* = *ãnuyé*, *ãnivré*, d'après *enfermer*, *enlever*). — Enfin la phonétique syntaxique amenait également la dénasalisation des proclitiques devant un mot commençant par une voyelle : *bõn-ami* devenait *bon-ami* comme *ãné* (année) > *ané*. Ici encore l'analogie a réagi, tant pour unifier les formes du masculin qui restaient nasalisées dans les autres cas, que pour les distinguer de celles du féminin (*bon-ami* représentant aussi bien « bonne amie » que « bon ami » ; *ün-otr*, « une autre » et « un autre »). Mais la prononciation phonétique s'est conservée jusqu'à notre époque, où elle est devenue provinciale. — L'abrégement de la voyelle tonique finale, spécialement devant *s* caduc, se parachève et passe presque inaperçu.

113. La réduction de *rr* à *r* fut à peine remarquée. Elle devait être réalisée dans le peuple, à l'époque de la Fronde, puisque les Mazarinades écrivent « Conférences de *Piarot* » avec un seul *r*, intentionnellement sans doute, pour marquer un vulgarisme. Mais il est vraisemblable que cette prononciation avait gagné dès la fin du siècle la société cultivée, d'abord devant l'*e* muet final qui, en s'affaiblissant, avait rendu difficile l'émission de *rr*.

2. LES ÉVOLUTIONS ENRAYÉES

114. Plus nombreuses, les évolutions que les grammairiens ont arrêtées ou retardées. Rappelons que c'est au *xvii^e* siècle

que se termine le reclassement des séries *wé-é*, *ar-er*, *o-u* (ou) (cf. § 97-101), achevé, en principe, au début du règne de Louis XIV ; pour un petit nombre de mots seulement, l'hésitation persiste, dans la société cultivée, jusqu'au XVIII^e siècle. Le trouble est plus grand dans la série *we-e*, où une troisième prononciation se développe (§ 120). — Du changement de *r* intervocalique en *z*, il n'est plus question que dans la prononciation populaire : sa disparition brusque des textes (1) après les Mazarinades où le *z* foisonne, confirme (§ 102) que, même à l'époque de Mazarin, ce devait être à Paris une prononciation de ruraux (pourvoyeurs ou immigrés). Par contre *yo* = *eau* figure dans tous les textes populaires jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, de même que *a* pour *e* devant *r* implusif. — Pour la restitution de la consonne finale (§ 92 sqq.), certains procès ont été longs. L'*r* des infinitifs en *-ir*, du suffixe *-eur* et de la plupart des polysyllabes n'a été rétabli dans la prononciation des milieux cultivés que vers le milieu du XVIII^e siècle (Thurot, II, 161 ; Vising, *Romania*, XXXVIII, 579) ; Thérèse Levasseur (après la mort de Rousseau) écrit *tougoux* (= *tuju*, toujours), mais *quere* (cœur). L'*l* du pronom *il* devant consonne, celui de la série *péril* ont été restitués plus tard. La langue actuelle a gardé des traces de l'étape ancienne dans des mots populaires, citadins ou ruraux, admis tardivement par la langue écrite, qui n'a pas reconnu dans ces substantifs le suffixe *-eur* (§ 243) : *faucheux* (araignée) en face de *faucheur* (homme), *gâteux*, *piqueux* accepté à côté de *piqueur* (de chasse), *rebouteux* à côté de *rebouteur*, — sans parler de termes argotiques (*sabouleux*, *trucheux*, etc.). A Paris on appelle *boueux* les hommes qui enlèvent les ordures, alors que dans le Centre on a rétabli *boueur*.

115. Le refoulement le plus énergique des innovations populaires s'est exercé sur les nouvelles palatalisations

(1) Le langage des paysans et servantes de Molière n'en offre aucun exemple. Il y en a quelques uns, en très petit nombre, chez Vadé, où ils doivent s'expliquer par une tradition poissarde, de même qu'il est de tradition depuis près d'un siècle de faire dire *fouchtra* aux Auvergnats, qui ont toujours ignoré ce mot, fabriqué à Paris.

de consonnes qui reparaissent, après une interruption de huit siècles (1). — Celle qui attira surtout la réprobation des grammairiens fut celle de *t + y*, *d + y*, que Molière et ses successeurs transcrivent par *qui*, *qu* et *gui*, *gu* (*étugué* = *étud'yé*). Cette prononciation, qui ne semble pas avoir atteint la bourgeoisie, est signalée dans le peuple jusqu'au début du xix^e siècle, époque où elle dut disparaître, car elle n'est plus dénoncée par la suite et, à notre époque, on n'en trouve plus de trace sur un très vaste rayon autour de Paris. C'est un des exemples les plus frappants d'une évolution complètement annihilée par l'effort des grammairiens. — La palatalisation de *k*, *g + y* a passé plus inaperçue, car elle était moins sensible à l'oreille ; celle de *k*, *g* devant *e*, *i*, signalée par Molière (*guière* = guère), moins vivement pourchassée, mais plus tenace, s'est maintenue à la première étape. — La palatalisation de *n + y* apparaît à la même époque (*gna* = il n'y a, chez les paysans de Molière) ; Hindret à la fin du xvii^e siècle stigmatise *pagnier*. La réaction a été difficile, les deux sons *n + y* et *n* mouillé étant très voisins à l'audition, en dépit d'une forte différence d'articulation.

116. Une autre action très énergique, quoiqu'un peu moins efficace, a été conduite pour le sauvetage de l'*e* muet, dont l'effacement se poursuivait avec rapidité dans la prononciation populaire. — A l'intérieur des mots, il n'y a plus de trace de l'*ə* en hiatus ; quant à l'*ə* après voyelle, il n'est plus prononcé depuis longtemps, bien que généralement conservé par l'orthographe (*prierai*, *remerciement*). — Entre consonnes, l'*ə* tombait dans la prononciation courante, même à la syllabe initiale : Oudin note en 1640 *d'mander* tout comme *aim'rai*. La Fontaine écrit *chartier* (charretier). Cette prononciation gagna rapidement la province, comme le montre une inscription : *Dive* (corriger : *Dieu*) *soe* (soit) *bni* (beni), sur une maison près de Guéret (1691), que m'a

(1) C'est toujours le Midi qui est le moins atteint, mais, au Nord, la région normanno-picarde est largement entamée. D'ailleurs le maximum d'intensité ne se trouve plus dans le centre et le sud de la langue d'oïl, mais dans la région basse Auvergne — bas Dauphiné.

signalée M. Antoine Thomas. Dans le peuple, des contractions de ce genre sont assez anciennes pour que le groupe *kt* de *piqu-ter* allongé par l'argot en *pictancher* puisse déjà être réduit à *t* en 1725 (*pitancher* dans le lexique de Granval). *Colletiner*, écrit *coltiner* dans le *Rat du Châtelet* en 1790, a passé sous cette forme en français. — Les grammairiens ont réagi énergiquement : s'ils n'ont pu enrayer une tendance irrésistible, du moins, en maintenant cet *e* dans l'orthographe, en le faisant apprendre à chaque nouvelle génération par l'épellation et la lecture, ils l'ont maintenu dans la conscience linguistique, à preuve qu'on le fait entendre encore, plus ou moins, dans l'élocution soutenue, et que, même dans le langage courant, on n'hésite pas à le prononcer lorsqu'on veut être mieux compris, si on nous fait répéter une phrase ou un mot mal entendus, si on parle à une personne dure d'oreille, à un étranger, au téléphone. Le français a été sauvé ainsi de contractions fâcheuses qui risquaient de l'éloigner encore de ses origines latines, de l'isoler davantage des autres langues romanes, et de l'exposer aux homonymies et amphibologies provoquées par l'abondance de mots trop courts. On peut en juger (1) par le curieux doublet que présente un nom de poisson : le *chevène* (et non *chevesne*), d'un latin vulgaire **capitine* (A Thomas, *Essais*, 261), conservé sous cette forme par les naturalistes, mais devenu *juène* (*ch'vène* > *j'vène* > *juène*) dans le langage des pêcheurs. Sans la réaction des grammairiens, *cheval* aurait abouti à *jua*, *cheveu* à *jeu*, formes dont on trouve l'équivalent dans divers patois d'oïl. — Le renforcement d'*e* protonique en *é*, qui assure le sauvetage de la voyelle menacée, et dont on a vu le début au xvi^e siècle sous l'influence du latin, gagne de nouveaux mots comme *péril*, surtout des composés dans lesquels le préfixe *de* ou *re*, correspondant à *de-*, *re-*, latins, a été assimilé, par confusion avec *dé-*, *ré-* (ancien *des-*, *res-*, latin *de-ex* ou *dis-*, *re-ex* ou *res-*) : *defendre*, *reduire* deviennent ainsi *défendre*, *réduire*.

(1) Et par des noms de domaines, lieux dits, etc. comme *Bechevet*, devenu *Béjuet* (La Celle-Saint-Cloud) et le prieuré de *Chevaudeau* (près de Marly-le-Roi), devenu *Jouadeau* et *Jouet d'eau*.

117. L'*e* muet final après voyelle avait disparu en allongeant la voyelle précédente. Cet allongement, maintenu dans la bonne société, ne devait plus guère être sensible parmi le peuple vers la fin du XVIII^e siècle. Dans la diction poétique, on s'est efforcé de conserver la prononciation *éa* à la fin des vers, mais Voltaire la tourne déjà en ridicule. — Dans les finales verbales des types *aient*, *paie*, *paient*, *croie* (subj.), *croient* et les dérivés verbaux correspondants (*la paie*), l'élément *y*, qu'on retrouve à d'autres personnes du présent, avait disparu depuis des siècles, par fusion avec la voyelle précédente ; on avait donc l'alternance phonétique : *pè* (*paie*) — *pè-yō* (*payons*), *kr(w)é*, *kr(w)éyō*. La prononciation *pèy* (= *paie*, *paient*), qui apparaît vers le XVII^e siècle, est purement analogique (§ 363). — Final après consonne, l'*a* disparaissait dans la prononciation courante, en provoquant même la chute de l'élément *l* ou *r* du groupe combiné précédent. Les débuts de ce dernier phénomène apparaissent dès le XVI^e siècle dans des chansons ou textes populaires (*lett'*, *meurt'*, *prop'*). Hindret (1687) note que cette prononciation a gagné la petite bourgeoisie parisienne, qui dit *cof'* (*coffre*), *tab'* (*table*). Ce dut être, à l'origine, encore un fait urbain provoqué par la rapidité de l'élocution, — la prononciation des paysans étant plus lente, plus martelée. Marquant un nouveau succès, les grammairiens, aidés par l'orthographe, ont conservé les groupes combinés, qui s'abrègent souvent dans le parler rapide, mais dont la conscience est maintenue. Le phonétisme populaire n'a laissé que quelques traces : *arbalète*, qui n'est d'ailleurs qu'un retour à la forme étymologique (en face d'*arbalétrier* et autres dérivés ; la pron. *arbalète* a été conservée longtemps dans un sens technique), et le nom de lieu *Vanves* (Seine), jadis *Vanvres* (les deux orthographes sont encore données par le Dict. de Dezobry et Bachelet, 1869). — Après une consonne simple (ou anciennement géminée), les grammairiens du XVII^e siècle voulurent en vain rétablir la prononciation de l'*e* muet ; dans leur zèle, ils percevaient même cet *a* après toute consonne finale : le P. Mourgue, Chifflet croyaient l'entendre après l'*l* de *bal* comme à la finale de

balle, preuve évidente qu'il n'existait plus nulle part et qu'il s'agissait à peine d'une vague résonance, que Rivarol comparait à la dernière vibration des corps sonores. Néanmoins l'action des grammairiens n'a pas été inutile, car elle a préservé, de compte à demi avec l'orthographe, la consonne précédente d'une altération possible : il est vraisemblable que la sonore se serait assourdie comme elle l'a fait dans de nombreux patois où *neige*, p. ex., a passé à *něš*. — Pour l'*e* muet en poésie, voir § 594.

118. Les grammairiens ont pourchassé en outre tous les accidents phonétiques éprouvés par le langage populaire. Nous verrons, à propos du vocabulaire (§ 259 sqq.), comment ils ont arrêté les altérations dues à une fausse coupe des mots tout comme les attractions paronymiques. Sur le terrain purement phonétique, diverses dissimilations ont été stigmatisées et éliminées du beau langage. Voici d'abord *i* dissimilé en *e* (*é* ou *e* muet) devant *i* tonique, comme en latin vulgaire (§ 68) : *Felipe*, *Flipe* pour *Philippe* est dénoncé par le Dict. de Trévoux (1750), mais c'est une prononciation bien plus ancienne, témoin le nom de *Flipote*, servante dans *Tartuffe*; *Vadé* a *énutile*, *ménuit* dans ses œuvres poissardes. *Compain* passe vers la même époque à *copain*, qui, par analogie, entraîne *copère*, *copagnie* (*Vadé*). — Côté consonnes apparaît déjà *colidor* (corridor), qui a persisté dans le peuple jusqu'à nos jours, et qu'il n'a pas été facile d'extirper de la bonne société, ainsi que *nentille* (lentille) que Ménage patronna, sans succès d'ailleurs, parce qu'il avait l'idée bizarre que *lentille* était angevin. — Les accidents apparaissent surtout parmi les outils grammaticaux, sujets à des contractions précoces. Vaugelas condamne *pūs* (plus), qu'il croit ancien (je l'ai relevé, en Auvergne, dans les *Comptes des Consuls d'Herment*, en 1398). On pourchasse *ké* comme *kéque*, *kéqu'un* (quel, quelque, quelqu'un) qui étaient courants au xvii^e siècle et sont devenus vulgaires par la suite, *ben*, *ren* (*bě*, *rě*), vulgarismes parisiens pour *bien rien*, en face de la prononciation rurale *bian*, *rian* (paysans de Molière, etc.). — *Ceusses* est signalé et condamné en 1751 : est-ce une abréviation de *ceux-ci*, ou plutôt une fausse

régression ? Un méridionalisme est improbable pour une forme restée si vivace dans le peuple de Paris. *Caneçon* pour *caleçon* (Bérain, 1675), qui a persisté aussi chez les illettrés, est dû peut-être à une anticipation de nasalisation. — Il faut remarquer *all'* pour *elle* (Bérain), non moins vivace, qui a dû débiter dans l'emploi proclitique devant consonne (*all' dit*) et qui accuse pour *e* + *l* implosif la même tendance que pour *e* devant *r* implosif : seulement ici les exemples sont rares, car *l* avait été vocalisé en *u* dans cette position.

119. Les provincialismes ont été non moins rigoureusement proscrits. Cette fois les grammairiens étaient aidés par la réaction naturelle du peuple. Mais ils se sont parfois trompés. S'ils ont eu raison de bannir *chez* nous, ruralisme que certains seigneurs avaient apporté à la Cour (Caillère, *Les Mots à la mode*), *ormoire* (armoire), qui avait gagné une partie de la population parisienne (Richelet), ils ont eu tort, à la suite d'une fausse étymologie de Ménage, qui jugeait *hur* provincial, de consacrer la prononciation (et l'orthographe) *heur*, *bonheur*, *malheur* : le badaud de Paris qui disait *ur* sous Louis XIII était dans le vrai et suivait la bonne tradition phonétique qui a amené à Paris *meür* à *mûr* et *seür* à *sûr*. Les rimes et les graphies *meur*, *seur*, sont des provincialismes ou des rimes pour l'œil.

3. PARISIANISMES QUI SE DÉVELOPPENT

120. En dépit des grammairiens, quelques évolutions phonétiques qui ont leur foyer à Paris se développent et gagnent peu à peu du terrain, favorisées par la séparation de la Cour, plus conservatrice, et de la Ville, centre d'innovations. — La plus ancienne est le changement de *œ* en *wa*, signalé au xvi^e siècle comme particulier au peuple de Paris. Bien que déclarée « très inepte » par Estienne, condamnée encore par Hindret en 1687, elle s'implante dès la fin du xvii^e siècle dans la bourgeoisie, au point que les grammairiens doivent céder du terrain ; au xviii^e siècle ils dressent

des listes, plus ou moins contradictoires et arbitraires, des mots dans lesquels on pouvait prononcer *wa*. En 1789 *we* dominait sans doute encore à la Cour et sûrement en province, comme le montre le jeu de mots qui fut fait à la Constituante, composée en grande majorité de provinciaux, entre *ma loi* et le nom du député *Malouet*. Même à Paris, la prononciation *wè* était encore répandue, au moins parmi les provinciaux : toutefois, la confusion alléguée devant le Tribunal révolutionnaire entre « *roi maître* » et « *rouet maître* » (Nyrop., *Gr. hist.*, I, § 158), n'est pas absolument probante, car les Parisiens pouvaient prononcer *rwa* pour *rouet* comme aujourd'hui encore *fwa* pour *fouet* malgré l'orthographe.

121. La réduction de *l* mouillé à *y* apparaît au *xvii^e* siècle. Les premiers exemples assurés figurent dans les *Mazarinades* (1) (*cayou*, pour *caillou*) ; Hindret, un peu plus tard, reproche cette prononciation (*bouteye*, *bouyon*) à la petite bourgeoisie parisienne. Cette évolution semble, comme la précédente, d'origine urbaine, mais elle a gagné plus tôt la banlieue. — Le groupe *l + y* aboutit aussi à *y* (Hindret signale *souyé*, *escayé*, pour *soulier*, *escalier*) : l'intermédiaire, *l* mouillé, est attesté chez les paysans de Molière par la graphie *gli* (de *gliau*, de l'eau — *de l'yo*) ; le passage de *l + y* à *l* mouillé doit être aussi général que celui de *n + y* à *n* mouillé et s'étend à tous les parlers d'oïl. Au *xviii^e* siècle, la réduction de *l + y* à *y* atteint même le groupe à l'initiale, comme dans *yard* pour *liard* (Vadé, etc.). — La Cour et la société cultivée gardent *l* mouillé jusqu'à la Révolution, mais le *y*, dû à une prononciation négligée, gagne à Paris au *xviii^e* siècle.

122. Il est difficile de savoir à quelle époque l'*r* dorsal (ou grasseyé) s'est substitué à l'*r* prépalatal. L'évolution dut être progressive, en ce sens qu'il se développa d'abord probablement au *r* mixte (comme celui qu'a observé l'abbé Rousselot dans l'Angoumois), pour l'articulation duquel

(1) Le mot *coïon* signalé par M. Terracher à ce sujet (*xvi^e* s.) n'est pas probant, car c'est un italianisme, et on sait qu'en haute Italie l'*l* mouillé était réduit à *y* dès cette époque (cf. les textes fourbesques).

une vibration dorsale renforçait la vibration apicale ; ensuite la pointe de la langue est retombée et la vibration dorsale s'est seule maintenue. De toute façon, c'est l'*r* implosif (final et devant consonne) qui dut être atteint d'abord (1). — Comme l'enseignait M. Paul Passy, je ne crois pas que cette évolution soit antérieure au XVIII^e siècle, ni qu'il faille la rattacher à une affectation des Précieuses (notée *l* par certains contemporains), car c'est une prononciation d'origine populaire. On peut faire valoir dans ce sens : 1^o la persistance de *r* > *z* intervocalique (même en admettant son origine rurale) jusqu'à l'époque des Mazarinades, phénomène qui suppose un *r* très antérieur, tendant à l'interdental ; 2^o la prolongation plus grande encore de l'évolution *e* > *a* devant *r* implosif, qu'on observe dans les textes populaires jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Or nous avons montré (§ 99) que cette évolution est liée au caractère prépalatal de l'*r* ; l'*r* dorsal provoque le changement inverse : nous l'observerons à l'époque contemporaine, mais pas avant. Enfin aucun observateur n'a parlé d'une telle prononciation sous le règne de Louis XIV, ni même sous son successeur : le fait ne paraît pas avoir frappé les contemporains. La prononciation des Incroyables, qui réduisaient l'*r* à une légère aspiration, au dire des contemporains, paraît être une exagération du grasseyement populaire ; cette affectation, propre à un milieu limité, fut peut-être aussi provoquée par le désir d'imiter la prononciation créole de personnalités féminines en vedette. — Ce changement de l'articulation de *r*, longtemps limité à Paris, est le type des phénomènes urbains ; au XIX^e siècle d'autres grandes villes sont devenues des foyers subsidiaires de grasseyement (§ 667).

4. INFLUENCE DE L'ÉCRITURE

123. L'écriture joue un rôle de plus en plus important, par suite de la diffusion de l'instruction dans la noblesse,

(1) Ainsi que l'abbé Rousselot l'a observé dans diverses langues, notamment en irlandais. Le fait est encore plus frappant en anglais.

auparavant peu cultivée, et dans la bourgeoisie. Nous avons vu comment l'orthographe avait prêté main forte aux grammairiens en diverses circonstances, notamment pour la défense de l'*e* muet et des finales combinées, comme pour enrayer les accidents phonétiques. Dans l'impression, le livre et les périodiques naissants, l'orthographe s'est à peu près fixée, sous réserve des améliorations qu'apportent les éditions successives du Dictionnaire de l'Académie. Au contraire, elle reste encore très variable dans les manuscrits, lettres et billets (§ 638-639).

124. La prononciation des mots savants posait plus d'un problème délicat. — Voici d'abord ceux qui offraient un groupe de consonnes inconnu au français (ces groupes avaient été anciennement assimilés ou réduits dans les mots populaires). La Renaissance écrivit ces mots à la latine, mais prononça à la française : *adviser*, *regne*, *signe*, *catechisme* se prononçaient *aviser*, *rène*, *sine*, *catéchime*. Au xvii^e siècle, on cherche à mettre la prononciation en accord avec l'orthographe ; mais on se heurte aux nombreux mots populaires où l'*s* + consonne ne se prononçait pas tout en s'écrivant (*beste*), comme à ceux où la graphie *gn* représentait *n* mouillé. La réforme de 1740, qui supprimait l'*s* muet, permit de séparer nettement, mais parfois artificiellement, les mots populaires et savants, souvent en brisant l'unité d'une même famille (*bête* et *bestial*, *fête* et *festoyer*, etc.). La prononciation *n* mouillé s'imposa pour le groupe *gn*, à part quelques exceptions comme *signet* (la prononciation *sinet* n'a disparu que de nos jours). — Pour les mots tirés du grec qui renfermaient le groupe graphique *eu*, on essaya d'acclimater la prononciation *œ* ; la langue, qui n'avait pas d'*œ* protonique, y répugna longtemps en cette position : on prononça *Ugène*, *ucharistie*, même dans les milieux cultivés, jusqu'à la Révolution ; à la tonique, *rhume* l'emporta sur *rheume*.

125. La réaction de l'orthographe à l'égard des mots populaires est particulièrement notable pour l'*é*. On a vu que l'*è* comme l'*o* s'était fermé en position finale au xvi^e siècle. Mais les grammairiens, qui avaient proclamé l'équi-

valence : *ai* graphique = *è* ouvert, réagirent pour tous les *e* écrits par *ai*. Ils durent passer condamnation pour *j'ai* et la première personne du futur ; mais ils utilisèrent ingénieusement ce flottement afin de distinguer le futur (*ferai* = *féré*) du conditionnel (*ferais* = *foré*) et le parfait (*aimai* = *émé*) de l'imparfait (*aimais* = *ëmè*) ; historiquement, on a eu là *ai* > *è* > *é*, ici *oie* > *wé* > *é*. D'autre part, l'*e* qui précédait *s* caduc (et qui fut plus tard surmonté, en général, d'un accent circonflexe) fut aussi décrété ouvert, même en finale (*forêt*) et ensuite l'*e* de la finale *et*, tous *e* qui s'étaient fermés plus tardivement ; au contraire, on accepta la fermeture pour *-er* et *-ez*. Ces distinctions assez artificielles ne furent pas acceptées sans résistance dans les milieux cultivés (vers le XVIII^e siècle) ; le peuple ne devait s'engager dans cette voie que plus tard. — L'écriture a fait rétablir certains hiatus que l'usage avait réduits : *poète* était disyllabe au XVI^e siècle (par exemple chez Baïf, *Météores*, 5) et *Noël* monosyllabe : le groupe *oe* de ces mots avait fusionné avec l'ancienne diphtongue *oi* (comme l'*oe* ou l'*oue* de *couenne*, *fouet*, *moelle*). C'est Malherbe qui rétablit la prononciation *po-ète*, *No-ël*, mais l'ancien usage persista longtemps après lui. — Enfin l'orthographe est en partie responsable de la confusion qui régna, presque jusqu'à nos jours, entre les finales *eul* et *euil* (comme entre *-il* avec *l* et *-il* avec *l* mouillé) : des prononciations *Choiseuil*, *linceuil* (*Choiseul*, *linceul*) ont persisté jusqu'au début du XIX^e siècle. — L'introduction d'un accent a ramené tardivement *fleau* à *fléau*. — L'*s* de *fil*, rétabli artificiellement d'après l'ancien cas-sujet comme à la finale de quelques noms de baptême (*Charles*, *Jacques*), ne s'est guère prononcé avant le XIX^e siècle : la langue classique disait *fi* (distingué de *fil* < *filum*).

126. BIBLIOGRAPHIE. — L'ouvrage capital pour cette période est celui de Th. ROSSET, *Les origines de la prononciation moderne étudiées au XVII^e siècle*, Paris, A. Colin, 1911 (M. F. BRUNOT en a donné un résumé, avec quelques nouveaux exemples, dans son *Hist. de la langue fr.*, t. IV, 1^{re} partie, 169-189). — Voir aussi : Ch. NISARD, *Etude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue*, Paris, 1872. — Parmi les contemporains : VAUGELAS, *Remarques sur la langue françoise*, Paris, 1647 ; MÉNAGE, *Observations sur la langue françoise*

Paris 1672 ; BERAÏN, *Nouvelles remarques sur la langue françoise* Rouen, 1675 ; HINDRET, *L'art de bien prononcer et de bien parler la langue françoise*. — Pour les textes populaires, M. Rosset a réédité les Mazarinades, *op. cit.* ; VADÉ, *Œuvres poissardes*, 1769 ; [Jouin], *Harangue des habitants de Sarcelles*, Utrecht, 1755 et sqq. — Voir aussi les ouvrages généraux cités § 22. — Pour le XVIII^e siècle, voir le dernier chapitre (rédigé par F. Brunot) du tome VI de l'*Histoire de la langue et de la littérature françaises*, publiée sous la direction de Petit de Jullevillè, Paris, A. Colin, 1899.

CHAPITRE V

L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

1789-1930

1. DE 1789 A 1900

127. La Révolution exerça une influence profonde sur le langage, vocabulaire d'abord, prononciation ensuite. La noblesse ayant disparu en fait pendant un quart de siècle, le Tiers Etat prit le pouvoir et le langage de la bourgeoisie parisienne s'imposa. C'est à ce moment que triomphent définitivement diverses prononciations parisiennes, condamnées et refoulées jusque là par les grammairiens. A leur retour, les émigrés ne sont plus qu'en nombre restreint, et leur langage fait figure d'archaïsme. — A partir de 1815 commence une nouvelle période de stabilisation sociale, que les révolutions et coups d'Etat de 1830, 1848, 1851 et 1870, uniquement politiques, n'ont pas ébranlée. La centralisation, accrue par la Constituante puis par Napoléon I^{er}, s'accuse de plus en plus, en favorisant la pénétration du français dans les campagnes. Le développement des moyens de transport (le réseau de chemins de fer se constitue vers le milieu du XIX^e siècle) favorise l'émigration dans les villes ; de même le service militaire, obligatoire pour tous depuis 1875. Les progrès de l'instruction sont très rapides : la proportion des illettrés était réduite de 60 % en 1789 à 12 % environ lorsque l'instruction fut rendue obligatoire par les lois de 1882-1886, qui accélérèrent le mouvement. — L'influence de l'écriture sur la prononciation grandit parallèlement, en même temps que l'orthographe devenait plus tyrannique. Sur ce dernier point, une réaction s'opère vers la fin du siècle parmi l'élite (§ 640-641),

mais le peuple, sous l'influence du journal, tend de plus en plus à altérer, d'après leur graphie, la prononciation des mots qui lui sont peu familiers. — D'une façon générale, le langage du peuple se rapproche de celui de la classe cultivée. Les nouvelles évolutions phonétiques sont arrêtées en germe. Les forces conservatrices exercent leur maximum d'action.

128. Le succès des parisianismes phonétiques qui avaient déjà gagné du terrain au XVIII^e siècle, a été rapide. — Des trois séries étudiées précédemment, c'est *wa*, remplaçant *wé*, qui a rencontré le moins de résistance. Cette prononciation avait triomphé sous l'Empire parmi la nouvelle classe dirigeante : en 1805 Domergue condamne le *wé* qu'il acceptait en 1785 ; *wé* ne resta plus, par la suite, que l'apanage de quelques immigrés (1). Mais la campagne des pays d'oïl, même la banlieue parisienne, résista longtemps. Le Midi, qui, dans son ensemble, n'adopta le français qu'au XIX^e siècle (§ 654), l'apprit avec la prononciation *wa* ; à l'époque de la Révolution, on disait encore *wé* en province, dans le Midi comme ailleurs (§ 667).

129. La réduction de *l* mouillé à *y* l'emporta au cours de la première moitié du XIX^e siècle, et fit rapidement tache d'huile dans les campagnes ; en 1836, l'*l* mouillé à Paris ne s'employait plus que dans les discours, donc était déjà archaïque (2). Les grammairiens luttèrent, mais en vain, pour rétablir un son qu'on ne savait plus articuler ; Littré fut le dernier champion de la tradition. Le désir d'émettre *l* mouillé provoqua des retours à *l* + *y* : on entend quelquefois *alieurs* chez des personnes peu cultivées, voire encore, chez des illettrés, de fausses régressions de *y* traditionnel à *l* + *y*, comme *citoilien* (citoyen) ou *grulière* (gruyère). — Toutefois les grammairiens obtinrent la restitution de *l* devant *y* à l'initiale d'une façon générale (*lion*, *liard*), et

(1) Louis-Philippe prononça *wé* toute sa vie dans de nombreux mots (Victor Hugo, *Choses vues*). M. Maurice Soulié, qui a rappelé le fait dans son *vre s* vivant sur *Les journées de février 1848* (Paris, Payot, 1930, p. 12), me signale qu'à Versailles quelques vieilles familles affectent encore de prononcer *rwé*, *fwé* (roi, foi).

(2) Témoignage de M^{me} Dupuy (cité par Nyrop, *Gr. hist.*, I, 351.).

entre voyelles sauf dans le peuple qui continue à dire *escayé*, *souyé* (escalier, soulier). Mais entre *i* et *y*, la prononciation familière laisse tomber la consonne (*miyō*, *miyar* : million, milliard). — La difficulté de prononcer *l* et *n* mouillé devant *i* a produit des réactions spéciales dont les premières s'observent dès le xvi^e siècle. A cette époque, il y eut propension à réduire *l* mouillé à *l* dans cette position, comme le montrent les graphies *jalir* (jaillir), *boulie* (bouillie), mais les grammairiens réagirent ; cette tendance a triomphé après consonne dans le corps des mots, cas assez rare et où l'orthographe était en défaut pour transcrire le son (*Aureliacum Orly*, Seine, Seine-et-Marne) ; elle l'emporte aussi généralement pour *n* mouillé un peu plus tard : *Antogny* (*Antoniacum*, Seine) est réduit à *Antony*. Là où *l* mouillé avait été conservé ou rétabli devant *i*, du jour où le phonème fut ramené à *y* l'*y* tendit à s'effacer dans cette position (*Neuilly* passe de *Næyi* à *Næi*), surtout entre deux *i* (*ādii* = *Andilly*, *mii* = *Milly*) ; de même *pēi* = *pays* (*pēyi* se raréfie).

130. L'*r* dorsal ne rencontra pas moins de résistance que la réduction de *l* mouillé à *y*. Son triomphe fut un peu plus tardif comme le prouve, outre le témoignage de vieux Parisiens, la moindre diffusion de cet *r* en province à la fin du xix^e siècle (§ 662 et 667). Mais ici encore les grammairiens devaient échouer, car il s'agissait, une fois de plus, d'une articulation désapprise. — Les professeurs de chant, sous l'influence des chanteurs toulousains, s'efforcèrent de conserver la tradition de l'*r* prépalatal dans le chant chez leurs élèves : mais ils durent peu à peu y renoncer, car leurs exhortations avaient généralement pour résultat de faire « rouler » horriblement un *r* dorsal.

131. Quelques évolutions nouvelles ont échappé à l'action des grammairiens. D'abord le changement de timbre de l'*a* nasal qui, jadis ouvert, est devenu fermé (ou vélaire). Cette évolution, parallèle à celle qui ferma l'*a* dans certaines conditions (§ 104), doit être postérieure à celle-ci, mais comme elle a été progressive, les textes populaires ne l'ont pas enregistrée. Le début est certainement antérieur au xix^e siècle. — La palatalisation de *k* + *y* et de *k* devant *e*, *i*,

voire *ü*, que les grammairiens avaient proscrite, s'est maintenue, quoique atténuée, dans la société cultivée jusque vers la fin du XIX^e siècle : en 1873, de vieux Parisiens enseignaient à de jeunes provinciaux qu'il fallait prononcer la rue *Pasquier* (sans l's, bien entendu), en faisant à peine entendre l'*i* (*y*), et ils disaient *banquier* comme *banquet*, à l'*ë* tonique près (plus ouvert dans le second mot). Depuis, l'orthographe a réagi (d'abord en province) et tous les *k + y* sont nettement articulés, même dans le peuple (1). — Enfin il se développe une tendance à sonoriser *s* en *z*, qui est, en partie, d'origine graphique : 1^o dans les composés avec *trans-* (d'après la prononciation des mots latins, semble-t-il), soit devant consonne sonore, où l'usage est encore flottant, mais où le *z* gagne (*transborder*, *transverse*, etc.), soit devant voyelle, où le *z* est aujourd'hui général (*transiger*, *transit...*) sauf dans quelques mots anciennement vulgarisés, comme *transi*, *transe*. Après consonne sonore, l's passe aussi à *z* par assimilation phonétique progressive (*Alsace* > *alzas*, *jersey* > *jerzè*, *balsamine* > *balzamine...*) ; sans l'orthographe, l'assimilation pour *subside*, *subsister* se produisait en sens inverse (*b* > *p* ; auj. *bz*) ; toutefois *s* reste en finale (*valse*). Devant consonne sonore, dans le corps des mots, l'assimilation *s* > *z* est purement phonétique, et se généralise peu à peu, surtout pour la finale *-isme* > *izm* ; l'orthographe maintient *s* à l'initiale (*sbire*, *svelte*).

132. Le refoulement des évolutions populaires se continue avec énergie et avec succès. C'est au XIX^e siècle que disparaît définitivement à Paris la prononciation *-yo* pour *-eau*, dont l'ouvrier parisien se moque désormais en la jugeant paysanne (la langue populaire a gardé quelques mots de ce type, comme *dépioter*, enlever la peau). La palatalisation de *d + y*, *t + y* laisse ses dernières traces en 1821 (Desgranges) — Au XIX^e siècle le peuple a appris à prononcer avec è

(1) Les palatalisations continuèrent dans le peuple pour *n + é*, *i* en hiatus, comme le montre *fainéant* devenu vulgairement *fén'yan* (écrit *feignant*). Le peuple n'a plus conscience du rapport de ce mot avec *néant* : pour ce dernier, d'ailleurs peu en usage chez lui, la même évolution ne s'est pas produite ; la syllabe initiale a plus de résistance (§ 25) et porte un accent secondaire qui empêche le passage d'*é* à *y*.

ouvert les finales en *ai* (sauf *j'ai* et le futur), en *-êt, -et* ; déjà vers 1880 une prononciation *āglé* (Anglais) était jugée provinciale. Mais le peuple se trompe souvent : il n'arrive pas à distinguer les premières personnes du futur et du conditionnel, et, après avoir prononcé « aurais » *oré*, il arrive à prononcer « aurai » *orè*. — L'épenthèse devant *sc, st, sp* s'élimine peu à peu dans le peuple ; mais la tendance est si forte qu'elle reparait toujours chez les illettrés. Une épenthèse analogue, qui s'est généralisée en Picardie et en Artois, menaçait la syllabe initiale dont l'*ə* tombait entre consonnes : on note ainsi, vers le milieu du xix^e siècle, *par édvant*, *par devant*, *èrgarder* (regarder ; *argarder* en picard). Ces formes ne se sont pas généralisées dans le peuple de Paris, en dehors des illettrés. — Le changement de *œ* en *ē*, qui semble dater du xix^e siècle, est enrayé, sauf dans le peuple à la protonique (le peuple dit *œ*, un, mais *lēdi*, lundi). L'ancienne dénasalisation de *œ* en *æ* (§ 112) s'est conservée dans la prononciation vulgaire *æ**n* = une. — L'assourdissement en *ə* avait gagné des *é* protoniques ; on prononçait encore *talrā* (Talleyrand) sous le Second Empire. Mais la réaction *ə* > *é* gagne du terrain (*désir*, etc.) ; à la Comédie Française, Got prononçait encore *d-zir*.

133. La lutte pour la défense de l'*e* muet a été assez dure, car la tendance s'intensifie avec les dispositions modernes à parler toujours plus vite. Après les groupes combinés, d'autres groupes consonantiques étaient menacés d'effritement : les textes en langue vulgaire nous donnent *artis'*, *catéchiz'*, *anarchis'* (artiste, catéchisme, anarchiste) vers le milieu du xix^e siècle. L'action des grammairiens a néanmoins réussi à conserver, par l'écriture, la conscience de l'*e* muet chez tous ceux qui savent lire (1), et à maintenir la prononciation de tous les groupes consonantiques devant *e* muet final dans la prononciation soignée.

134. Au xix^e siècle, le peuple a rapppris à prononcer les

(1) Le rétablissement des groupes consonantiques des deux séries dans la prononciation enseignée a provoqué de fausses régressions dans les patois d'oïl (série *erbr, chefr* = herbe, chef, en Morvan, etc.) voire à Paris, dans le peuple, pour des mots peu usités ou des noms propres (par exemple, *Bergès*, n. fam., *Danube*, prononcés *berjèst, danubl*, — formes hypercorrectes).

consonnes finales déjà rétablies dans les milieux cultivés : celles des monosyllabes, de divers polysyllabes comme *avril*, de l'*r* des infinitifs en *-oir* puis en *ir*, enfin de la finale *-eur* ; cette prononciation gagna peu à peu les campagnes environnantes. A Frépillon, près de Montmorency (1), les vieillards dont la génération disparut vers 1880 prononçaient déjà *-ir*, sauf dans *kri* (quérir) qui s'était isolé de la langue littéraire, mais encore *volæ*, *pěšæ* (voleur, pêcheur). Une chanson enfantine, que j'ai encore entendue étant enfant vers 1885-1890 et qui figurait dans un volume de la *Bibliothèque rose*, celle de Guilleri, faisait rimer *Guilleri* avec *mouri*, qu'on prononçait sans *r* quand on chantait ce refrain. — Maintenant c'est le peuple qui va de l'avant, soit pour des raisons analogiques en généralisant au pluriel des formes dont le singulier est resté différencié (§ 411 ; on dit encore *dé z æ*, des œufs, mais *sěk æf*, cinq œufs, et le peuple commence à dire *dé bæf*, des bœufs), soit sous l'influence de l'écriture. J'ai entendu un ouvrier prononcer *l'x* de *flux*.

135. Le choc en retour de la forme écrite sur la prononciation, qui exerce surtout ses ravages chez les demi-lettrés, voire chez les instituteurs par excès de zèle orthographique, risque de dénaturer la physionomie phonique de la langue si l'on n'y met bon ordre. Comme on a conscience que les mots devraient s'écrire en harmonie avec la prononciation, on tend de plus en plus, sauf lorsqu'un usage invétéré s'y oppose, à les prononcer comme ils s'écrivent. On arrive ainsi à articuler les lettres purement graphiques par lesquelles les hommes de la Renaissance ont défiguré tant de mots français (2), comme le *g* de *legs*, qui s'écrivait jadis *lais* (subst. verbal de *laisser*) et se prononça *lě* jusqu'au xix^e siècle ; on dit de plus en plus *dōpté* (dompter) et l'on commence à entendre *skulpté* (sculpter) : la prononciation de toutes les lettres concerne surtout, on le conçoit, les mots savants et les mots les moins en usage. Cette habitude

(1) Témoignage de M. Rayer, de Frépillon.

(2) Sans compter des erreurs de lecture, comme *gageure* (ancien *gageûre*) lu *gajær*, *aiguiser* (lu *égizé*).

s'est développée d'abord dans le Midi, où la tradition auditive était moins puissante, pour certains mots : à l'époque où écrivait Alphonse Daudet, *respèk* (respect) était une prononciation méridionale, et je me souviens de ma surprise quand, tout enfant, venant de la région auvergnate, j'entendis prononcer *respè* pour la première fois à Épinal vers 1883 ; depuis, *respèk* a gagné Paris. Certains agents de la force publique (gendarmes, agents de police), dont beaucoup sont originaires du Midi, tendent aussi à émettre les consonnes finales pour donner plus d'énergie à leurs paroles : *alors'*, *pour lors'*, types de la « prononciation de gendarme ». L's du composé *lorsque* a été rétabli dans tous les milieux, car on a l'impression qu's écrit dans le corps du mot doit toujours se prononcer. — Le groupe *ill* transcrivait dans les mots populaires *i + l* mouillé (auj. *i + y*) ; la prononciation à la latine *i + l* dans les mots d'emprunt a paru, par son origine, plus élégante, et gagne la première série pour les mots peu usités et surtout pour les noms de famille : *Millerand* (*Milrã*), *Millet*, le peintre (*Milè* ; cf. *millet* = *miyé*), *Sébillot* (*sébiló*). En ce qui concerne les noms de famille et les noms de lieux (1), surtout étrangers au pays où l'on parle, la tendance à prononcer toutes les lettres se généralise de plus en plus, aboutissant à des absurdités et à des contradictions comme *Destas*, *Poux* qu'on prononce avec les deux s et l'x, en face de *dé ta*, *pou* (*des tas*, *poux*) et *Riome* (Riom) en face de *nõ* (*nom*) (2).

136. Les noms empruntés à une langue étrangère étaient autrefois transmis uniquement par l'oreille (§ 171). Le peuple les apprend aujourd'hui par le journal et les lit à la française. Le snobisme conserve dans les milieux cultivés une prononciation plus voisine de celle de la langue originale. Deux séries de prononciation coexistent ainsi : pour *meeting*, *dancing*, *high-life*, par exemple, le peuple dit *métèg*, *dāsèg*, *iglif*, et la société cultivée *mitin'y*, *dāsin'y*, *ailaïf*.

(1) Cf. A. DAUZAT, *Les noms de personnes*, p. 150, et *Les noms de lieux*, pp. 67-70.

(2) Le nom du général *Cavaignac* était prononcée *Kavan'yak* sous le Second Empire (témoignage de mon père) ; son fils, ministre à la fin du XIX^e siècle, fut appelé *Kavèn'yak*.

De même pour certains noms de famille d'origine étrangère : dans l'aristocratie on a gardé la tradition de prononcer Broglie *bròy* ou *bræy*, tandis que dans les autres milieux on dit *brogli*.

137. La prononciation tenue ou prolongée des consonnes géminées (dites consonnes doubles), s'est développée sous l'influence de l'écriture et du pédantisme. On sait que ces phonèmes s'étaient simplifiés en latin vulgaire de Gaule, sauf *rr* qui se réduisit à *r* vers le *xvii^e* siècle (§ 40 et 113). Les consonnes géminées furent réintroduites dans la langue à la suite de la chute de l'*e* muet, ce qui amena des contractions comme *d-dans*, une *rob-bleue*. C'est seulement lorsqu'une telle prononciation se fut acclimatée que la prononciation des consonnes doubles dans les mots savants devint possible ; elle se développa au *xix^e* siècle (Desgranges, *Pet. dict.*, 38). Le mouvement commença en province, dans la moitié septentrionale de la France, chez les instituteurs et professeurs qui tendaient à épeler et détailler toutes les lettres pour mieux inculquer l'orthographe aux enfants ; il fut un peu appuyé à Paris par un snobisme italianisant pour la terminologie musicale et les noms de cantatrices italiennes (il était de bon ton de prolonger le *t* de la *Patti*, pour montrer qu'on connaissait l'italien). Le Midi, par contre, a résisté jusqu'à nos jours, parce que, rebelle à la chute de l'*e* muet (§ 665), il ignore cette articulation, étrangère à ses dialectes comme à son français. — M. M. Grammont a tenté d'établir une liste des mots dans lesquels on fait sentir ou non la gémiation, discrimination à peu près impossible, tant l'usage est varié et instable : il n'est guère de professeur qui ne fasse sentir, par exemple, les *mm* de *grammaire* et le *d'addition*, qu'il proscriit. Le fait certain, c'est que cette prononciation gagne de plus en plus, dans le Nord et le Centre, et atteint aussi l'*ss* : j'ai entendu prolonger l'*s* de *mission* et on m'a témoigné le même fait pour *messe*. A l'action du corps enseignant se joint celle des prédicateurs. — L'accent d'insistance (§ 157), en frappant l'initiale de nombreux polysyllabes, contribue aussi au développement de cette prononciation, qui transforme

la physionomie du français : car la prolongation de la consonne s'ajoute à l'intensification affective de la voyelle pour renforcer la syllabe, dans des mots comme *illustre*, *collègue*, *immobile*, etc.

138. C'est au xix^e siècle enfin que se développe l'abréviation des mots jugés trop longs, qui a pris une si grande extension dans la langue populaire, familière, sportive, administrative. Ce phénomène, qui intéresse surtout le vocabulaire et sera étudié à cet endroit (§ 271-3), touche aussi à la phonétique. Des divers procédés de l'abréviation, nous le verrons, l'abréviation par initiale a une origine phonétique (par exemple *'core* pour *encore*) : dans les mots rapidement prononcés ou criés (cf. le cri des rues « chand d'habits ! », marchand d'habits), la syllabe protonique tend à s'effacer, comme aussi, dans les formules de commandement, telle consonne qui gêne l'émission à pleine voix (en avant ! *'arche* ! [marche !]). Ce phénomène est d'ailleurs très limité, en face du développement considérable pris par les autres types d'abréviations.

2. LES TENDANCES ACTUELLES

139. De nouvelles tendances de prononciation se manifestent-elles depuis le début du xx^e siècle ? Il ne semble pas. Ce sont plutôt certaines dispositions anciennes qui s'accusent et s'accroissent. — Les faits sociaux qui caractérisent le début de ce siècle sont faciles à synthétiser. D'abord une démocratisation progressive, précipitée encore par la guerre, qui a eu pour résultat, moins la création de nouveaux riches et de nouveaux pauvres, qu'un nivellement général des conditions économiques, et une diminution de l'ascendant exercé par les milieux cultivés, et surtout par les intellectuels. La vulgarisation du sport a contribué au mélange, sinon à la fusion des classes sociales. La vie toujours plus fiévreuse des villes accélère la rapidité de la prononciation. A un autre point de vue, enfants et jeunes gens sont beaucoup moins malléables que jadis et sont moins

disposés que leurs prédécesseurs à modeler leur parler sur celui de leurs aînés et à corriger telle ou telle habitude de langage. La tradition cependant garde encore du prestige auprès des adultes. Les progrès de l'instruction ne paraissent pas s'être sensiblement accentués ; il semble même qu'il se soit produit un léger recul depuis la guerre, sauf chez les femmes : le pourcentage des illettrés, qu'on estimait à 7 % aux alentours de 1900, n'a guère diminué depuis cette époque : on se heurte à un résidu difficilement compressible.

140. D'une façon générale, la prononciation semble moins touchée que le vocabulaire par la grande secousse et les répercussions de la guerre mondiale : mais nous ne pourrons en juger que plus tard, quand les générations nouvelles auront pris de l'âge. — Pour l'instant, le français conserve toujours les caractères généraux qui l'ont différencié dès ses origines (ci-après, § 158) ; par contre, l'accent tonique subit une perturbation dont il sera parlé plus loin.

141. C'est dans le langage populaire de Paris (la capitale s'impose de plus en plus comme centre directeur) et dans le langage familier des classes cultivées qu'il faut chercher les tendances phonétiques de l'époque contemporaine. — Avec la rapidité actuelle de l'élocution, qui se manifeste surtout dans les villes, la tendance à la contraction s'affirme plus impérieuse que jamais. C'est elle qui favorise l'abréviation des mots trop longs, que les formations savantes ont versés en abondance dans la langue et que celle-ci cherche à réduire par un procédé brutal, poussé jusqu'à l'extrême par la conservation des seules initiales de certains composés (§ 272). — Les mots très usités, outils grammaticaux, adverbes familiers, formules de politesse, ont toujours été sujets à des évolutions accélérées : le latin vulgaire avait une forme **sior* (d'où *sire*, cas régime *sieur*) en face de la forme solennelle *senior* (*sendra*, Serments ; cas régime *seigneur*). A l'époque moderne, *monsieur*, outre la perte de son *r*, a éprouvé la dénasalisation de *on* devant *s*, d'où *mossieu* (à l'heure actuelle, forme archaïque qui n'est plus employée qu'avec valeur ironique ou impertinente), puis l'assourdissement d'*o* protonique en *e* muet (cf. *sejour*, etc.

§ 67) et enfin la chute de l'*e* muet : *masyæ*, forme soignée, *msyæ*, forme familière, allant (par assimilation) à *psyæ* dans le langage rapide des enfants et jeunes gens. Une évolution analogue se produit, dans le parler familial, pour *bonjour*, que d'aucuns articulent *bojour*, d'autres *bjour*. A rapprocher les prononciations familières et populaires *ptêt* (peut-être), *pask* (parce que), *pisk* (puisque), *ousk* (où est-ce que), très vulgaire, rappelant les crases de « est » (*ço'st...*) de l'ancien français (ici le verbe a totalement disparu), *kék-s-é-k-sà* (qu'est-ce que c'est que ça ?), *mamzèl* (mademoiselle), vulgaire, voire *mzèl*, et les contractions très répandues dans les nouvelles générations *ppa*, *mmā* (papa, maman). Aucune des évolutions éprouvées par les mots précédents n'est anormale ; on les rencontre toutes à une époque ou à l'autre de l'histoire : c'est leur juxtaposition, leur précipitation qui est caractéristique.

142. La chute de l'*e* muet s'est généralisée dans la prononciation courante. D'une façon générale l'*ə* ne se fait plus entendre dans le corps des mots, sauf très légèrement au cas où la chute de la voyelle produirait un groupe consonantique imprononçable (*tremblement*) ; les groupes combinés restent en finale, mais la liquide de *tabl'*, *sucr'* se dévoise. Lorsque les deux premières syllabes d'un mot renferment chacune un *e* muet, l'initiale est généralement maintenue (*dəvni*, *chəvlu*), mais l'analogie, verbale ou autre, produit parfois le résultat inverse, *d-viens* amenant *dəvni* (1). Il arrive que l'*ə* en syllabe initiale est conservé dans des disyllabes, quand le mot commence la phrase, surtout lorsque ce mot est en relief : on dit « *tu r-viens* », mais *reviens* ! (*rəvyē*). — Les monosyllabes dont la voyelle est un *e* muet l'élident généralement : *l-père*, *j-parle*, *tu t-frappes*, sauf bien entendu s'il porte l'accent de groupe (§ 154) : *regardez-*

(1) De même qu'elle peut ramener certains *ə* à *è* : *jətaré* (jetterai) devient ainsi *jètré*, comme *achètrai*, *chancèl-rai* ; mais le peuple dit plutôt *achtré*, voire *jə jtré*. — A noter aussi que l'*e* muet protonique se conserve dans des mots peu usités (qui sont toujours prononcés avec plus de soin), surtout s'il est en concurrence avec une variante en *è* : à Paris, on dit *fèzan* ou *fəzan*, jamais *fzan* (faisan). De même l'*e* muet réapparaît à la protonique si l'on insiste, si l'on veut mettre en valeur un nom propre par emphase (mon fils *René*) ou pour être mieux compris (Monsieur *Legendre*), etc. (emplois avec valeur affective).

le ; de même, quand on veut insister (*je l'ai vu*), où quand il se produit un groupe difficile à prononcer : si l'on adopte la prononciation négligée *i* pour *il*, « il te dit » deviendra *i t-di*, mais si on articule l'*l*, on est forcé de faire entendre l'*e* : *il t^e di*. — Les faits sont encore plus complexes quand plusieurs monosyllabes à *e* muet se suivent. Les règles qu'on a cherché à établir à ce sujet sont assez artificielles, et les variantes sont nombreuses, même pour une région et un milieu donnés : c'est surtout une question d'habitudes individuelles et de valeurs affectives, suivant qu'on veut mettre en relief tel ou tel mot : *je l-dis* et *j-le dis*, *je t-parle* et *j-te parle* s'entendent également. De même quand trois monosyllabes se suivent, l'élimination du second, pour être plus fréquente, n'est pas générale : pour « je te le dis », par exemple, on entend toutes sortes de variantes suivant l'intonation : *je t-le dis*, *j-te l-dis*, *j-t-le dis* (plus vulgaire), jusqu'à *je te le dis*, si l'on commence à s'irriter. — Dans la diction poétique, on fait encore sentir l'allongement, en fin de vers, des finales en *ée*, *ie*, *ue*, pour marquer l'opposition des rimes féminines. Dans le corps des vers, l'*e* muet, qui compte pour la mesure, doit être prononcé légèrement (§ 594). Dans la prononciation soutenue, le discours, etc., on ne doit faire entendre que discrètement l'*e* muet, pour concilier la tradition et les habitudes phonétiques actuelles, et ne pas verser dans un archaïsme ridicule qui donne l'impression choquante d'une prononciation méridionale.

143. Un fait non moins remarquable, mais qui n'est pas non plus entièrement nouveau (cf. § 110 et 680), c'est la divergence des évolutions, à Paris même, suivant les milieux sociaux. Dans toutes les grandes métropoles actuelles, ouvriers, commerçants, riches oisifs, etc. tendent à habiter des quartiers différents ; il en résulte que les innovations linguistiques commencent à diverger entre des agglomérations qui sont en contact mais vivent une vie séparée. — Le phénomène qui caractérise le plus, à Paris, la prononciation ouvrière, et que les ouvriers se plaisent parfois à exagérer par affectation, c'est la prononciation de l'*r*. L'*r* parisien normal est dorsal (et non uvulaire), comme l'a

montré M. M. Grammont (*Traité pratique de pron. fr.* pp. 67-68). L'*r* ouvrier, qu'on déclare couramment « plus gras », a une articulation plus reculée et nettement pharyngale. Il exerce une action palatalisante sur la voyelle précédente non palatale, c'est-à-dire sur *a*, *o*, *u* (ou), qui tend respectivement, dans cette position, l'*a* à l'*è* (ainsi l'*a* de *Paris*, *tarte*, qui se rapproche de l'*è* sans y aboutir tout à fait), l'*o* à l'*œ*, l'*u* (ou) tonique à *ü* (*amour* se rapproche d'*amür*) et l'*u* protonique à *o* : ce dernier phénomène semble plus ancien et a dû être produit par l'*r* dorsal, puisqu'il est devenu à peu près général pour « aujourd'hui » prononcé presque toujours *ojordwi* (on ne pense plus à *jour*), tandis que *borjwa* est resté vulgaire.

144. Le peuple, en s'éduquant, tend aussi à exagérer certaines régressions, notamment pour *è* final de *-et*, *-ais*, *-ait*, *-êt*, qui est un *e* moyen à peine ouvert dans la prononciation courante, tandis que les jeunes ouvrières, en particulier, affectent d'ouvrir beaucoup la finale, par exemple, de *ticket* (receveuses de tramways), de conditionnels comme *irais* (et aussi d'*irai*, généralement confondu, § 132), etc. Par fausse analogie, on entend *šikè*, *kàšnè*, etc., (*chiqué*, *cache-nez*, où on ne reconnaît plus « nez ») pris pour des mots terminés par le suffixe *-et*. — A la protonique, les formes régressives *fèzā* (faisan), *fèzō* (faisons) sont jugées plus distinguées que les formes traditionnelles *fəzā*, *fəzō*, (*fzō*).

145. Comme aux époques précédentes, la langue populaire est sujette à éprouver divers accidents phonétiques. L'assimilation de *ü* protonique à *i* devant *i* tonique ne paraît se produire qu'entre occlusives labiales (*pipitre*, *pipile*, pour *pupitre*, *pupille* ; l'*ü* de *fusil*, *Julie*..., reste toujours). On a recours parfois à la métathèse pour éviter l'hiatus irréductible *a* + voyelle : *aéroplane* devient *aréoplane* (comme en beaucoup d'autres langues d'Europe, anglais, roumain, suédois, etc.), de même qu'on avait dit autrefois *aréostat* (1). — On simplifie par divers procédés

(1) Par fausse régression, des personnes d'une certaine culture disent *aéromètre* pour *aréomètre*.

les groupes de consonnes difficiles à prononcer dans les mots savants qui se vulgarisent : outre l'effritement à la finale (par suite de la chute du second élément, § 117, 133), qui sévit plus que jamais (*tab'*, table; *architèk'*, architecte, etc.), le fait le plus général est la simplification d'*x* (*ks*), en *s* devant consonne, comme en latin vulgaire : *estra* (extra) *espozé* (exposer) ; la métathèse, qui tendait à se produire au cours du xix^e siècle pour *x* final (*Félisk*, Félix) a disparu à peu près complètement. Il y a quelques assimilations plus spéciales, par exemple la formation d'un groupe combiné dans *plæmatik* (pneumatique). Dans des cas de ce genre, la tmèse est rare et ne se produit que pour briser un groupe imprononçable : on dira *dé-pnæ* (des pneus), mais *kât-pænæ* (quatre pneus) avec un léger *e* muet (1).

146. Tous les faits précédents constituent essentiellement des vulgarismes, dont les milieux cultivés se gardent soigneusement. Voici, en regard, des tendances d'ordre général. — Pour le vocalisme, l'un des phénomènes les plus caractéristiques est l'assourdissement, la neutralisation de l'*o* protonique libre qui se rapproche d'*e* muet dans des mots comme *joli*, *doré*, etc. L'assourdissement est tel que l'*o* ouvert semble au peuple plus voisin de l'*e* muet que l'*æ* ouvert lui-même, car, lorsqu'une abréviation amène à la tonique un *e* muet, trop grêle pour supporter l'accent, c'est par *o* et non par *æ* qu'il le remplace : *grelot* est ainsi abrégé en *gròl*, *pardessus* en *pàrdòs* ; de même *l'ognon*, entendu *l-an'yô* a été coupé le *gnon* (dans le sens métaphorique vulgaire : coup [qui donne une bosse], *ognon*). — L'évolution des voyelles nasales n'est pas moins significative. Si le passage de *œ* à *ē* a été arrêté, par contre *ē* s'ouvre de plus en plus, tendant vers *ā*, tandis que *ā* se vélarise en se rapprochant de *ō*. A la finale, on observe chez les jeunes gens une légère tendance à la dénasalisation de ces voyelles, tendance beaucoup plus forte et plus ancienne pour *ō* final

(1) J'ai rapproché à dessein *pneumatique* et son abréviation *pneu* qui tendent à devenir deux mots différents dans la langue populaire, le premier se spécialisant à la dépêche (envoyée par tubes pneumatiques), le second aux enveloppes pneumatiques des roues.

qui se rapproche d'*o* ouvert : Sarah Bernhardt prononçait parfois « tu es bon » presque *tü è bô*. — Dans le corps des mots, l'*a* protonique s'était nasalisé au xix^e siècle par assimilation dans *maman*, *nanan* : *māmā* était la bonne prononciation parisienne vers 1875 ; aujourd'hui elle n'existe presque plus ; mais *nānā* est resté, surtout dans le peuple. — Enfin on voit reparaître la vieille tendance qui avait amené, au début du moyen âge, *u* (ou) à *ü* : elle est assez sensible dans la région de Paris, la basse Loire, l'Ouest et le Centre : dans des mots comme *tout* (accentué), *amour*, *genoux*... on entend souvent, surtout si la voix s'élève que l'*u* (ou) commence nettement à se palataliser. — Contrairement aux phonétismes populaires, ces faits sont plus ou moins sporadiques, variables suivant les familles, l'origine des parents, l'éducation qui corrige et réfrène plus ou moins les tendances nouvelles.

147. Côté consonnes, on observe (plus ou moins, suivant les milieux, les antécédents familiaux, etc.) une légère palatalisation de *k*, *g* devant *i*, *é*, *ü*, *œ*, plus rarement devant *a* ouvert où cependant elle reparaît chez les jeunes Parisiens. La confusion entre *n* + *y* et *n* mouillé est à peu près générale, malgré quelques derniers efforts de réaction dans la bonne société ; le peuple prononce toujours *n* mouillé. — Le *ω* et le *œ* à l'initiale tendent à se renforcer (surtout dans les monosyllabes) comme à l'époque préromane, mais cette fois en préposant un *o* : les prononciations *owāt* (ouate), *œwit* (huit) et surtout *œwi* (oui), sont courantes, quoique négligées ; quand on s'observe pour ne pas émettre le *o*, il se produit une légère aspiration qui fait obstacle à l'élision (§ 153 bis). Parmi les mots empruntés à l'anglais et devenus courants, le *ω* de *wagon* a été prononcé *o* sauf dans l'extrême nord (on écrit parfois *vagon*) ; dans le corps des mots, les puristes tâchent de conserver *tramwè* (tramway), mais disent souvent *tramowè* à leur insu ; *tramwè* l'emporte de plus en plus (c'est l'évolution *ω* > *o* du latin vulgaire, § 64). — Enfin le *o* tend à s'amuir devant semi-consonne, soit dans le corps des mots (*à revoir* devient *ârwar*, et le *o* d'*àpwar*,

avoir, s'affaiblit), soit à l'initiale devant *y* : *yê* (viens), prononciation vulgaire ou négligée (1).

3. LIAISONS ET ÉLISIONS

Liaisons. — 148. Les liaisons constituent un phénomène de phonétique syntaxique, qui, vu son importance en français moderne, mérite d'être traité à part. Il remonte à l'époque de la chute des consonnes finales. Phonétiquement, la consonne ne tombait que devant un mot à initiale consonantique, plus tard à la pause ; elle se maintenait devant un mot à initiale vocalique, auquel cas (d'après les vestiges d'une plus ancienne loi de phonétique syntaxique, § 73 et 92), la consonne finale spirante, *s* toujours (2), rarement *f*, redevenait sonore (respectivement *z*, *v*) : *dæ pèrsonæ*, *il sō dæz*, *dæz omæ* (deux personnes, ils sont deux, deux hommes) ; *næ pèrsonæ*, *il sō næf*, *næv ā* (neuf personnes, ils sont neuf, neuf ans) ; *par dū lyō*, *sa part*, *part ātyēræ* (part du lion, sa part, part entière). L'analogie généralisa et unifia peu à peu la prononciation double ou triple des mots, soit en laissant tomber la consonne finale à la pause, soit en la restituant dans tous les cas à la fin de nombreux monosyllabes et de quelques autres mots (§ 92). Mais dans les mots où la consonne finale disparaissait, celle-ci continuait cependant à se maintenir devant les mots à initiale vocalique, toutes les fois qu'il y avait une union étroite entre les deux mots : *lé jā* (les gens), *prané lé* (prenez-les), mais *léz omæ* (les hommes) ; *dæ grādæ fāmæ*, *èlæ sō grādæ*, mais *lé grādæz ó* (de grandes femmes, elles sont grandes, les grandes eaux). Les grammairiens se sont efforcés d'étendre l'usage des liaisons, tant pour marquer à l'oreille certaines flexions

(1) On peut noter aussi, dans le peuple, un léger affaiblissement d'*l* intervocalique. Mais il ne faut pas exagérer ; les exemples que donne M. ВЛУЧЕ (*Le langage populaire*, 1^{re} éd., p. 48) : *aor*, *onn' moi a ett'* (alors, donne-moi la lettre), ne représentent pas la prononciation de l'ouvrier à l'état normal, mais en état d'ébriété, ce qu'on appelle parfois : la prononciation de poivrot.

(2) Le *z* a même gagné, par analogie, les finales après consonnes sourdes, où on prononçait toujours *s* : *champs en fleurs* est devenu ainsi *chan z an flær*.

que pour éviter des hiatus, jugés déplaisants bien que la langue en offre par ailleurs en abondance, et pour maintenir l'*e* muet, surtout en vers, dans les finales *-es*, *-ent*. — Le phénomène des liaisons nous montre que, dans le français moderne, le mot, souvent très court, s'incorpore de plus en plus à la phrase, réalité dominante, et que les faits phonétiques doivent être étudiés, de plus en plus, en fonction des groupes.

149. On a distingué, à juste titre, dans la phrase, les groupes rythmiques (ou groupes de souffle) et les groupes sémantiques. En règle générale, la liaison n'est conservée qu'à l'intérieur d'un groupe de souffle, c'est-à-dire prononcé en une seule émission vocale, sans arrêt pour la respiration. Mais ce principe demande à être précisé ; il n'est rigoureusement appliqué que dans les groupes en étroite liaison syntaxique : entre le proclitique et le mot (*léz om*, les hommes ; *mez āfā*, mes enfants), entre un mot employé comme proclitique (numéral, adjectif, épithète, monosyllabe) et le nom (*dæz òm* ; *grāt òm*, grand homme), entre le verbe et le pronom dans l'interrogation (*vyēt il*, vient-il ?) Entre l'épithète polysyllabe et le nom (*də jātiz āfā*, de gentils enfants), le verbe aux modes personnels et la préposition (*il vyēt à mwà*), entre *pas* et un adverbe (pas assez, pas encore), la liaison est conservée dans les classes cultivées, mais non dans le peuple. L'usage de la bonne société est déjà plus incertain entre nom au pluriel et adjectif épithète (enfants adorés), entre verbe à mode personnel et complément direct (prends un siège), infinitif en *-er* et complément (parler aux gens), où la liaison ne se fait plus guère entendre (et encore pas toujours) que dans le discours, la conférence, la récitation des vers, le théâtre classique ; après l'*e* muet final qui suit une consonne, cet *e* tombe, malgré le *z* de liaison, dans la prononciation courante (*grādz ó*, grandes eaux), pour ne se faire sentir que faiblement dans la diction. Le bon usage est encore plus flottant entre sujet et verbe, où la liaison n'est plus de rigueur que dans l'élocution en public (les champs étaient en fleurs ; le temps est beau) ; on ne l'entend plus entre nom au singulier et épithète, dans

des expressions comme : un chant entier, champ ombragé, enfant heureux ; *sāk ēpūr* (sang impur) est réservé au vers bien connu de *La Marseillaise*.

150. On a pu voir que la liaison n'est pas toujours conforme à l'orthographe, fixée qu'elle était avant celle-ci : sans parler de l'*s*, *grand*, *lourd*, *sang*, *long*, etc. font (ou ont fait) la liaison avec *t* ou *k* (et non *d* ou *g*), car la consonne était sourde, en tant que finale, lorsqu'elle est tombée (§ 73). *Neuf* ne reprend son *ν*, antérieur à l'assourdissement des consonnes finales, que devant quelques mots, attestant la force d'une tradition très ancienne (*næν* *ā*, neuf ans), mais la forme en *f* gagne par analogie, et l'on dit de plus en plus *næf* *òm*, surtout *næf* *ótr* (neuf hommes, neuf autres).

151. La liaison s'est heurtée à l'hostilité du peuple, qui y répugne, tandis que les grammairiens se sont efforcés d'en étendre l'usage. Dans la bonne société, elle avait perdu du terrain du xvi^e au xvii^e siècle pour des raisons phonétiques ; elle en a regagné du xviii^e au xix^e, époque où elle a atteint son maximum. Depuis un demi-siècle, le nombre des liaisons va en diminuant dans ces milieux, fait très frappant lorsqu'on compare le langage d'une même famille à une et surtout à deux générations de distance. Si l'absence de certaines liaisons est une marque de vulgarisme, leur exagération, en revanche, paraît pédante, et nombre de liaisons ne sont plus supportables, même dans le discours ou la diction des vers, que si elles sont faites très discrètement, en affaiblissant l'intensité de la consonne. — La langue a utilisé, une fois de plus, ces hésitations et variations pour opérer des distinctions : les *ètāz ùni* représentent les *Etats-Unis*, nom d'une nation, dans lequel le groupe est étroitement associé, tandis qu'on dira des *età ùni* en parlant d'États quelconques qui sont unis. On a mis à profit la répulsion de liaison entre le nom et l'épithète *qui suit*, pour distinguer « un *sāvāt* aveugle » (un aveugle qui est savant, le premier mot est épithète) d'« un *savā* aveugle », un savant qui est aveugle (« aveugle » étant épithète). Le peuple distingue, de son côté, *ā grāt om* (un grand homme, au sens métaphorique, locution toute faite) d'*ā grā om* (un homme grand de taille).

152. On verra, à propos du vocabulaire (§ 260), que la liaison est parfois arrivée, par fausse perception, à s'agglutiner à l'initiale des mots. Aussi la langue populaire réagit-elle contre la liaison pour conserver l'individualité des mots, surtout des monosyllabes, et c'est la raison principale pour laquelle il revient à *gró òm*, *grã àrbr* (gros homme, grand arbre). Le fait n'est pas inconnu aux milieux cultivés : la même personne qui dira *il èt æræ* (il est heureux) prononcera *il è urs*, « il est ours », pour détacher le monosyllabe. La liaison peut dénaturer aussi le monosyllabe qu'elle affecte : un jeune ouvrier parisien m'a demandé un jour ce que signifiait, dans *La Marseillaise*, *sāk ēpūr*, qu'il avait appris et répété tel quel sans comprendre.

153. Malgré sa répulsion, le peuple de Paris, puis celui des campagnes dès l'époque classique, du fait même qu'il voulait imiter le langage de l'aristocratie et de la bourgeoisie, s'est efforcé de réintroduire des liaisons dans son parler. Il en est résulté et il en résulte encore des liaisons erronées appelées familièrement *cuiers*, et qui rentrent dans la catégorie des fausses régressions. Elles abondent déjà au XVIII^e siècle, sans parler des *quatre z officiers* de la chanson de Malbrouc, dans les œuvres poissardes de Vadé (surtout les fausses liaisons en *z*, le *z* étant la consonne de liaison la plus fréquente ; *t* ensuite). — La langue littéraire a gardé quelques traces de ce phénomène. Dans la série interrogative *aime-t-il*, *chante-t-il*, le *t* ne représente pas le *t* latin de *cantat*, qui avait disparu au moyen-âge ; il a été inséré par analogie avec les formes du type *vient-il*. *Pied* était *pié* au moyen-âge, le *d* étant une pure graphie rétablie par la Renaissance : la prononciation *pyé t à tèr* (pied-à-terre) est donc un cuir légitimé (L. Clédât). *Pataquès*, qui apparaît au XIX^e siècle, est à peu près sûrement une formation ironique d'après la fausse liaison *pas-t-à qu'est ce* (cf. Littré). — Pour les pronoms sujets *ils*, *elles*, employés comme proclitiques, l'usage populaire a varié. Autrefois, l'*s* (*z*) final ne se faisait plus entendre et on disait *il ò*, *èl ò* (*ils ont*, *elles ont*), prononciation encore répandue dans les campagnes. La chute d'*l* devant les mots à initiale consonantique a favorisé

la reprise de la liaison, et *iz ô*, *èz ô*, prononciations familières et négligées des milieux cultivés (par réduction de *lz* à *z*), gagnent dans le peuple. — Enfin une fausse liaison très vulgaire a certainement été provoquée par le désir d'éviter une amphibologie : « il n'a pas de *z* yeux » ; la locution du type « [il n'a pas] d'yeux » qui peut être comprise « [il n'a pas] Dieu » est si gênante que beaucoup de personnes cultivées l'évitent et ont recours à une autre expression de l'idée. La répugnance à l'élision devant *y* initial (voir le § suivant) a contribué aussi à l'introduction du *z*, conservé dans l'expression familière « entre quatre *z* yeux » ; joignons-y la formation plaisante « bal des *Quat'z Arts* ».

Elisions. — **153 bis.** L'élision constitue, dans la phonétique syntaxique, la contre-partie de la liaison. Celle-ci maintient, dans certains cas, des consonnes en voie de disparition ou disparues par ailleurs depuis des siècles ; celle-là supprime, au contraire, devant les mots à initiale vocalique, des voyelles finales qui peuvent se conserver encore pendant des siècles à la pause ou devant un mot à initiale consonantique. — L'élision se pratiquait déjà sur une grande échelle en latin classique, puisqu'elle atteignait même les finales *am*, *um*, etc. (où l'*m* ne se prononçait plus, § 32) dans la versification. En latin vulgaire, après la transformation de l'accent, les finales atones continuèrent à s'élider, et de même en ancien français, où toutes les atones posttoniques s'étaient assourdies en *e* muet. Il en fut de même pour les proclitiques à finale vocalique, que la voyelle fut *e* muet ou *a* (*l'erbe* comme *l'arbre* ; *m'amie*, *s'amie*...). A la fin du moyen-âge, l'effacement de l'*h* aspiré (§ 94) provoqua de nouvelles élisions, mais les grammairiens réagirent et prohibèrent dans ce cas l'élision comme la liaison (*lâ arā*, *lé arā* : le hareng, les harengs), prononciation adoptée peu à peu par les milieux cultivés, plus tard par le peuple (1). L'accoutumance à ces hiatus favorisa la réac-

(1) Pour les noms de personnes, prénoms ou noms de famille (qui ne s'emploient pas avec l'article), *Henri*, *Humbert*, etc., il y a eu plus de flottement. Le phonétisme populaire (élision) l'a d'abord emporté (*la maison d'Henri*), mais la réaction ici aussi se manifeste.

tion contre l'élision, qui s'est affirmée peu à peu, d'abord pour l'a : l'élision a été évitée pour *ma*, *ta*, *sa*, remplacés par la forme du masculin *mon*, *ton*, *son* vers le x^e siècle (§ 445), tentative ébauchée dès le xii^e. A l'époque contemporaine, l'a de *la* ou l'e de *le* tend à se conserver devant *y* ou *w* initial dans les mots étrangers ou savants (*le yacht*, *le yatagan* ; Loti a écrit « *la hyène* ») ou dans ceux qui ont réduit la voyelle en hiatus en semi-consonne : du jour où *ou-ate* est devenu *wat*, on a prononcé *la-wat* ; on dit aussi, soit *d-ier*, soit *də-yèr* (d'hier, de hier) ; mais l'élision persiste, même dans le peuple, pour les mots traditionnels dont la prononciation du groupe initial n'a pas varié : *l'oie*, *l'oiseau*, *l'huile*, *l'huître*, *l'huissier* ; les personnes cultivées disent également (pour des mots inconnus au peuple) *l'hiatus*, *l'hièble*, *l'ïambe*, *l'ion*, *l'yeuse*, etc (avec une légère diérèse qui facilite l'élision), ainsi que *l'ouïe*, mais *la yole*, *le yucca*, *la hyène*, *le yacht*, *le yatagan* et même *la ouate*. Devant les adverbes substantivés (*le oui*) et surtout les nombres, que l'on a voulu ainsi détacher et mieux individualiser, l'élision ne se fait plus depuis deux siècles environ, non seulement devant semi-consonne, mais devant toute initiale vocalique : on dit *le huit*, *le onzième* ; comparer *le un* (le numéro un), *la une* (expression de typographie, § 460), et *l'un*, *l'une* au sens indéfini. Le peuple n'élide jamais (toujours pour mieux détacher le nom) quand il emploie l'article devant un nom de personne (§ 484) : *la Esnaut*, la femme d'Esnaut. Enfin *le*, pronom accentué, ne s'élide plus, comme on pouvait le faire encore au xvii^e siècle (*prenez-l'un peu moins haut*, *Misanthrope*, I, sc. 2). — Le succès de *ça*, dans le langage parlé, qui ne s'élide pas (*ça arrive*, *ça entre*) et qui se substitue à *c(e)* (§ 449) comme sujet sauf devant « être » (*c'est vrai* ; *ça est vrai* est belge) répond à la même tendance.

4. LA CRISE DE L'ACCENT

L'accent tonique a éprouvé, en français moderne, de

graves perturbations qui vont en s'accusant. La tendance au recul vers l'initiale du mot (phénomène plus accentué encore dans divers patois du Centre et du Nord, ainsi qu'en anglais et en allemand, mais inconnu au Midi et aux autres langues romanes), est dû à des causes phonétiques (perte d'intensité de la tonique par suite de l'amuïssement des finales atones) et à des causes affectives (développement de l'accent d'insistance dans la partie initiale du mot : la syllabe initiale a toujours été très résistante, donc accentuée, depuis le latin vulgaire).

154. La diffusion du monosyllabisme, résultat de la contraction des mots, a contribué à remplacer, dans de nombreux cas, l'accent de mot par l'accent de groupe : l'importance du groupe de phrase s'affirme ici comme pour les liaisons. En vertu du principe d'alternance, qui, aujourd'hui comme en latin vulgaire, tend à espacer les voyelles accentuées, séparées par une ou deux atones, la langue supporte difficilement deux syllabes toniques qui se succèdent, ce qui est le cas de deux monosyllabes juxtaposés. Quand le fait se présente, sauf si l'on veut insister d'une façon particulière sur les deux mots, le premier monosyllabe perd son accent et devient, en fait, proclitique, qu'il s'agisse d'un adjectif épithète devant le nom (un grand homme), à plus forte raison d'un adjectif pronom (*cette-femme, trois-hommes*), ou d'un verbe précédant le pronom, à l'impératif ou à l'interrogatif (*tiens-moi ! vient-il ?*) Dans l'avant-dernier cas, il arrive, véritable paradoxe phonétique, que l'*e* muet accapare l'accent aux dépens d'une syllabe plus sonore désaccentuée : *prends-le*. Quand le substantif monosyllabe est suivi d'une épithète, il tend à garder son accent tant qu'il conserve son individualité, mais il le perd lorsque la combinaison des deux mots devient locution toute faite : comparer *voilà un-chien fou*, et *il-est-peigné en-chien-fou*. Un disyllabe précédant un monosyllabe frappé de l'accent de groupe perd aussi son accent : *donnez-moi, savant-homme vous-ne-savez-pas*. — A côté de l'accent principal coexistent souvent un ou des accents secondaires, dans les groupes comme dans les mots. Dans les mots longs, sa place n'est

pas fixe : il frappe presque toujours l'initiale des trisyllabes (*admirable, grignoter...*) ; pour les mots de quatre syllabes, il y a hésitation entre l'initiale et la seconde syllabe, plus généralement accentuée en raison du principe de l'alternance (*Constantinople, épouvantable*) (1). Dans les groupes, il s'observe le plus souvent comme un accent tonique de mot, qui s'affaiblit par rapport à un accent de groupe plus fort : ainsi dans « Champs-Élysées », l'accent secondaire est sur *Champs*. Mais souvent sa place est difficile à noter, sans compter qu'elle peut être troublée par un accent d'insistance : ainsi dans « écoutez-moi », l'accent principal est sur *oi*, mais il est rare que les trois premières syllabes soient également atones et que la première ou la seconde ne soit pas légèrement renforcée. Les faits sont aussi délicats que variables, influencés par des facteurs affectifs, ce qui explique les hésitations, voire les contradictions des phonéticiens à ce sujet.

155. La constatation suivante est en rapports étroits avec le phénomène précédent. Du jour où, par suite de la disparition de toute posttonique (chute de l'*e* muet), tous les mots français ont été accentués sur la dernière syllabe, cette syllabe a tendu à perdre de son intensité. Le même fait s'était produit en grec ancien pour l'accent musical, les oxytons étant susceptibles de devenir barytons, cas où la tonique finale perdait de sa hauteur. On conçoit que la voyelle tonique garde mieux son intensité (ou sa hauteur) devant une atone qui sert, peut-on dire, à la contre-buter et sur laquelle la voix descendra avant de s'arrêter, au lieu de tomber brusquement. Il se produit donc sur les toniques devenues finales une déperdition d'intensité, dont nous venons de voir les résultats par rapport à l'accent de groupe. — En ce qui concerne les polysyllabes (considérés isolément ou soustraits à l'influence d'un accent de groupe externe), il est prématuré de parler, comme le font certains phoné-

(1) Dans les mots de plus de quatre syllabes, l'accent secondaire du dérivé a tendance à se porter sur la syllabe qui est tonique dans le mot simple (p. ex. *responsabilité, Constantinopolitain*).

ticiens, d'un recul de l'accent (1). Un réactif sûr nous est fourni par la prononciation des langues étrangères : lorsqu'un Français du Nord apprend l'italien, par exemple, il a le plus grand mal à accentuer les paroxytons et il appuie sur la dernière syllabe, de façon choquante ; il est bien évident que s'il prononçait en français *bourreau*, *manteau*, *St.-Malo*, avec l'accent sur la première syllabe, il n'aurait aucune difficulté à prononcer correctement les mots italiens homophones, mais paroxytons, *burro*, *manto* (voyelle nasale à part), *malo*. — Mais la possibilité de telles controverses montre à elle seule combien l'intensité de la tonique, si considérable en latin vulgaire et à l'époque franque, s'est affaiblie, et combien la différence s'est atténuée entre les voyelles accentuées et atones : c'est toute une révolution phonétique.

156. C'est ici le moment de rappeler que la voyelle tonique offre plusieurs caractères : à l'élément intensité, primordial dans les langues modernes, est resté associé plus ou moins longtemps un élément de hauteur (assez bien conservé dans les langues du Midi), et souvent un allongement, les voyelles toniques ayant tendance à s'allonger. Mais en français moderne, la finale tonique, si la voyelle n'est pas suivie et étayée par une consonne, s'abrège, tandis que la protonique libre attire volontiers l'allongement (surtout les nasales, l'*o* et l'*æ* fermés, certains *è*). D'autre part, en français, la déperdition d'intensité éprouvée par la tonique finale a eu pour corollaire un abaissement de hauteur : disyllabes et polysyllabes finissent sur une note plus grave ; la protonique longue, en revanche, est prononcée sur une note un peu plus haute. Ce double fait est très sensible dans des mots comme *chanter*, *manteau*, *maison*, *têtu*, *heureux-ment* : ce qui fait que la prétonique, plus longue et plus haute, peut donner à tort l'impression d'être plus intense. Impression d'autant plus facile à créer que l'accent tonique est fort affaibli et que

(1) Ce recul s'est produit quelquefois dans les patois (cf. ma *Géographie phonétique d'une région de la basse Auvergne*, pp. 54-56). Mais la notation de l'*Atlas linguistique de la France*, qui va jusqu'à enregistrer des proparoxytons, a fort exagéré le phénomène, en confondant souvent les accents d'intensité et d'insistance (Cf. le compte-rendu de M. A. THOMAS, *Nouveaux Essais*, 357).

les différences d'intensité entre les diverses syllabes sont légères et susceptibles d'être troublées par la formation des groupes de phrases comme par des facteurs d'ordre affectif. — Pour l'ensemble de la phrase, M. Grammont, le premier, a démontré qu'en français moderne la phrase normale a une partie montante et une partie descendante, que la note la plus haute se place avant la coupe principale et qu'on termine au plus bas de la période décroissante. Chaque période est susceptible d'offrir des fluctuations, mais celles-ci sont faibles ; en dehors des mouvements émotifs, le français a adopté une intonation assez neutre ; dans la conversation, la première, voire la plus grande partie d'une phrase peut être prononcée sur la même note, la voix s'élevant légèrement avant la fin pour s'abaisser sur la dernière syllabe. Dans la conférence, dans le discours, sur la scène, l'intonation est plus variée et parfois différente. Ainsi s'expliquent les trois types musicaux d'énumération observés par M^{lle} Stoker : le premier, comportant l'élévation de la note sur les finales (avec sa grâce, sa beauté, sa séduction), est une intonation (archaïque) oratoire et théâtrale ; le second, avec élévation sur l'avant-dernière syllabe (d'un clairon, d'un cloporte, d'une abeille) est une intonation de professeur, pour appeler l'attention sur les mots, qui s'accompagne généralement d'un accent d'insistance (voir ci-après) ; le langage courant baisse le ton sur chaque fin de mot comme en fin de phrase. — Dans l'appel, le commandement, l'interrogation ou l'interjection, la phrase se termine, au contraire, sur la note la plus élevée.

157. Le rythme normal de la phrase peut être modifié par le principe d'emphase, générateur de l'accent d'insistance dont on a parfois distingué deux variantes, l'accent affectif et l'accent intellectuel ((Marouzeau), et qu'il ne faut pas confondre avec l'accent tonique, comme l'ont fait quelques phonéticiens simplistes, car celui-ci est permanent, celui-là occasionnel. Sa place est discutée : elle ne saurait être fixe, puisqu'il s'agit d'un fait émotif, d'un désir d'appeler l'attention de l'interlocuteur sur un fait, une idée, en donnant plus de force au mot. Il renforce, en général, l'accent secondaire,

en portant sur l'initiale ou la contre tonique (formidable, abominable, épouvantable, illustre, impossible) ; mais il arrive aussi que c'est la syllabe normalement la plus faible qui est affectée (impossible), comme si l'on espérait mieux frapper l'esprit en changeant les valeurs des divers éléments syllabiques. — L'accent d'insistance peut être aussi un accent de phrase. Normalement nous finissons la phrase ou le membre de phrase sur son sommet rythmique, mais un mot qu'on veut mettre en relief, même une épithète, peut être plus fortement accentué que le mot final. Quand l'ordre logique des mots est dérangé, quand le complément ou l'attribut est placé en tête (*cette lettre, tu l'as lue ; imbécile que tu es !* § 520 et 551) ou qu'on se sert d'une périphrase de renforcement (*c'est moi qui suis venu*), le mot mis en vedette (lettre, imbécile, moi) reçoit un accent au moins aussi fort que le mot terminal.

A signaler aussi que dans l'appel, l'ordre, l'interrogation, la syllabe tonique recouvre toute son intensité, qu'elle s'allonge, en même temps qu'elle est émise sur une note plus élevée : *Henri ! Viens-tu ?* L'accent d'insistance peut donc renforcer la tonique. — Tous ces faits se rattachent étroitement à la syntaxe affective (§ 550 sqq.).

157 bis. L'intensité variable de l'accent tonique, l'existence d'un accent secondaire dans les mots longs, la prépondérance de l'accent de groupe, enfin la formation de l'accent d'insistance dans les phrases à valeur affective, tous ces éléments donnent une grande variété, une grande souplesse au rythme de la phrase française actuelle. Si l'on peut dire encore que le principe d'alternance la domine, en ce sens qu'on évite, comme on l'a vu plus haut, la succession de deux toniques, sinon avec une pause intermédiaire (*Oui ! viens !*). Mais les linguistes allemands (Saran, J. Schmidt...) ont fait erreur en faisant reposer le rythme français sur une alternance rigide. Plusieurs atones peuvent se suivre (*Lorsque j(e) te rencontre*). D'autre part, on l'a vu, la tonique peut être longue ou brève, l'atone protonique brève ou longue, sans compter que les variantes de hauteur viennent encore nuancer le rythme. — Pour le rythme poétique, ci-après § 596-601.

* * *

158. Au terme de la longue évolution qui a transformé progressivement le latin vulgaire en français du ^{xx}^e siècle, il n'est pas sans intérêt de comparer le point d'arrivée au point de départ. Il est remarquable que le système phonique, après les transformations considérables subies en cours de route, est revenu à presque tous les sons originaires, après avoir perdu la plupart des phonèmes (diphthongues, semi-occlusives, l'h, etc.) qui s'étaient développés chemin faisant. La langue s'est enrichie de quelques sons nouveaux : voyelles labio-palatales (æ, ü), a vélaire, voyelles nasales, chuintantes (š, j) et spirante sonore (z). La seule perte importante est celle de l'r prépalatal, remplacé par l'r dorsal. Les caractéristiques générales subsistent : netteté des sons, surtout des consonnes ; distinction précise entre sourdes et sonores, occlusives et affriquées ; netteté du timbre des voyelles toniques, aversion pour les diphthongues, pour les sons indécis, pour les articulations reculées (sauf r) ; intensité de la syllabe initiale. Seule l'accentuation s'est modifiée : le type paroxyton, conservé par les autres langues romanes, a fait place au type baryton, gros de transformations ultérieures.

159. BIBLIOGRAPHIE. — K. NYROP, *Manuel de phonétique du français parlé*, 2^e éd., trad. Philipot, Copenhague, 1902 ; Paul PASSY, *Les sons du français*, Paris, Didier, 1913 ; M. GRAMMONT, *Traité pratique de prononciation française*, Paris, Delagrave, 3^e éd. 1926 ; Ch. BRUNEAU, *Manuel de phonétique*, Paris, Berger-Levrault, 1927 ; — pour les liaisons, consulter en particulier : L. CLÉDAT, *Manuel de phonétique...* (cf. § 22), pp. 163-176 ; H. LANGLARD, *La liaison dans le français*, Paris, Champion, 1928 ; — comme études de détail : G. GOUGENHEIM, *Le langage populaire dans le premier quart du xix^e siècle* (1-85), Paris, Les Belles-Lettres, 1929 ; J. MAROUZEAU, *Accent affectif et accent intellectuel* (*Bulletin de la Société de linguistique*, XXV, 79-86) ; Clara STOKER, *The speech tune...* (*The Modern language Journal*, nov. 1924 et mai 1926) ; — parmi les nombreuses recherches de phonétique expérimentale : Jean POIROT, *Recherches expérimentales sur le timbre des voyelles françaises*, Helsingfors, 1912 ; et l'ouvrage fondamental de l'abbé ROUSSELOT, *Principes de phonétique expérimentale*, Paris, Welter, 1897-1908.

LIVRE II

LES MOTS LEXICOLOGIE : DÉVELOPPEMENT ET TRANSFORMATION DU VOCABULAIRE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

160. Les mots expriment des objets ou des idées : plus exactement, ils les évoquent. Il n'y a jamais correspondance exacte entre le mot et l'idée : l'histoire d'un vocabulaire est celle d'une réadaptation incessante de l'instrument à la pensée. La valeur d'un mot est essentiellement instable : chaque terme est susceptible de se charger de sens divers qui l'enrichissent, mais l'alourdissent aussi en multipliant les équivalences sémantiques d'un groupe sonore ; il peut également passer du concret à l'abstrait, et vice versa. A un autre point de vue, sa valeur expressive s'atténue plus ou moins rapidement, les images s'effacent, le relief de la métaphore s'use peu à peu, ce qui finit par provoquer le remplacement du terme par un vocable de frappe plus récente. La nécessité d'exprimer des idées et des objets nouveaux contribue puissamment au rajeunissement du lexique, soit par la création de mots, soit par l'adaptation des anciens.

161. Si l'on envisage plus spécialement la forme, on remarquera que le mot a une individualité plus restreinte que ne le pensaient les grammairiens. Les morphèmes avec leurs variantes, plus nombreuses dans les langues anciennes, mais toujours considérables chez les verbes, très importantes chez les déterminatifs et sensible encore chez les noms, — les morphèmes font obstacle, plus ou moins, à l'unité du mot. La contraction progressive provoquée par les évolutions phonétiques et qui a été si considérable en français, a eu

pour résultat de multiplier les mots courts, les proclitiques, susceptibles de s'accrocher à leurs voisins, de s'altérer, de perdre peu ou prou de leur individualité dans la conscience linguistique. Le développement, depuis le latin vulgaire, des outils grammaticaux, qui expriment, non plus des idées mais des rapports, tend encore à diminuer l'indépendance du mot au profit du groupe, de la phrase. — Sur le terrain du vocabulaire comme de la morphologie, la langue s'est efforcée de réagir contre les excès de la phonétique. Elle a accueilli avec faveur les emprunts aux langues étrangères et surtout les créations savantes qui suppléaient avantageusement aux mots trop courts. Par contre, elle répugne aux termes trop longs, qui l'embarrassent, et elle n'hésite pas à les amputer. Epris de clarté, le français recherche les mots nets, bien caractérisés par leur structure phonique, ni trop courts, ni trop longs. C'est dans le même désir de précision qu'il a utilisé tous les moyens à sa disposition, emprunts, régression phonétique, flottements de prononciation, variantes morphologiques même, pour éliminer les causes d'amphibologie, étiqueter les valeurs et distinguer les nuances.

162. On peut étudier les sens à travers les mots ou les mots à travers les sens et, historiquement, suivant les deux parallèles que M. Vendryes a esquissés (*Le langage*, 3^e p., ch. II et III), après avoir analysé comment les mots changent de sens, rechercher comment les notions changent de nom. Le dernier point de vue, qui rattache, s'il n'assujettit pas, la linguistique à la psychologie, avait été en honneur chez les grammairiens du XVIII^e siècle imbus de cartésianisme. M. F. Brunot est le premier linguiste qui ait repris cette méthode pour le français moderne, spécialement au point de vue de l'expression des rapports par la morphologie et la syntaxe (*La pensée et la langue*). C'est une nouvelle perspective qui s'ouvre pour la science, mais de telles études n'ont encore été faites ni au point de vue historique, ni dans le domaine du vocabulaire. Nous suivrons donc la méthode classique, sans oublier que l'histoire des mots est inséparable de l'histoire des idées et des objets.

Les époques. — 163. C'est l'étude du vocabulaire qui permet de saisir le mieux la répercussion des influences sociales sur le langage. Les phénomènes sont ici tellement complexes que nous n'adopterons pas la division par périodes comme pour la phonétique : tandis que les faits phonétiques sont faciles à synthétiser et se rattachent à quelques directives générales, au contraire la division historique risquerait de morceler à l'infini des faits qu'il est préférable de classer par séries, la continuité et la répétition des mêmes faits étant remarquable à travers les âges. Il suffira de caractériser brièvement les différentes époques.

164. Le vocabulaire du latin vulgaire diffère du vocabulaire classique par l'expulsion de nombreux archaïsmes, l'emploi de nouveaux termes imagés, en partie d'origine technique, par l'élimination progressive des verbes anomaux, le développement des dérivés, une préférence marquée pour les mots plus longs, un besoin de renforcement remarquable surtout dans les verbes composés, plus encore dans les déterminatifs et les adverbes. Les emprunts se multiplient : en Gaule, un certain nombre de termes indigènes sont adoptés par le latin ; le grec transmet nombre de termes techniques, industriels, commerciaux. Deux grands événements favorisent le renouvellement du vocabulaire : d'abord la diffusion du christianisme, qui amène un nouveau contingent d'hellénismes et fait disparaître une partie du vocabulaire païen, puis les grandes invasions qui ouvrent l'ère des germanismes. Le bilan des gains et des pertes se solde par un enrichissement pour les mots concrets, par un déchet pour les abstraits. La langue de l'élite a sombré ; la langue populaire triomphe et se diversifie rapidement, au point de vue du lexique comme de la prononciation. — L'époque franque accentue encore les faits : invasion de germanismes jusqu'au jour où la noblesse conquérante cesse de parler francique (ix^e siècle), morcellement lexicologique qui atteindra le maximum avec le régime féodal ; caractère populaire de la langue, qui s'appauvrit visiblement, tandis que les mots éprouvent divers accidents et altérations qui témoignent d'une moins grande individualité. Une nouvelle sève est infusée, à partir de

Charlemagne, par un apport de mots ecclésiastiques repris au latin des clercs.

165. Cette reprise s'intensifie au cours de la période féodale qui voit se développer une langue littéraire d'origine populaire. De nouvelles créations abstraites se dégagent, tandis que les langues techniques (guerre et chasse en tête) fournissent un contingent de métaphores neuves. Les Croisades, la reprise des relations avec l'Orient provoquent des importations de choses et de mots, par l'intermédiaire du Midi, qui ajoute sur apport propre. La diversification géographique du lexique va en augmentant et donne l'impression, à travers les textes d'ancien français, d'une richesse de synonymie peut-être plus apparente que réelle, tandis que les emprunts, surtout savants, préparent une nouvelle unification entre les vocabulaires régionaux.

166. A la fin du moyen-âge, la langue subit une crise comme pour la phonétique et la morphologie : véritable crise de croissance, au cours de laquelle sont entraînés nombre de déchets, mots correspondants à des objets ou usages disparus, mots mal constitués, mots usés, tandis que les forces d'enrichissement travaillent à plein : les emprunts se multiplient, au latin d'abord, bientôt ou grec ; le Midi donne, l'Orient aussi, l'Espagne, l'Italie plus encore ; dérivés et composés se multiplient. La langue littéraire s'unifie autour de Paris, mais puise largement dans les provinces et dans les milieux populaires. Le contingent des termes abstraits s'accroît, les changements de sens s'accélèrent, les accidents de forme sont toujours nombreux.

167. — L'époque classique s'est efforcée de mettre de l'ordre dans ce chaos et d'émonder cette exubérante richesse. A la suite de Malherbe et de Vaugelas, grammairiens et académiciens proscrirent les mots vulgaires, les termes dialectaux et achèvent de couper les ponts avec l'ancien français, en signifiant aux archaïsmes l'arrêt de mort. Ils réduisent à la portion congrue les italianismes comme les latinismes, combattent l'excès de la dérivation, et, dans leur désir de fixer la langue sur le terrain du vocabulaire comme dans le domaine de la grammaire et de la prononciation, ils s'opposent

à la création de mots nouveaux. Mais sur ce point, leur succès est relatif et éphémère : s'ils la ralentissent un moment, ils ne peuvent envoyer une évolution inévitable. Déjà Nicole proteste contre l'intransigeance de Malherbe que reprend à son compte le père Bouhours, et il montre que le lexique d'un langage vivant ne saurait se figer. Sous la pression des événements, plus forts que les hommes, le XVIII^e siècle ouvre les portes aux mots techniques, aux anglicismes, accueille de nouvelles formations savantes, adapte les sens aux transformations sociales, prépare, en un mot, la langue moderne. — Le vocabulaire de la langue classique est précis, clair, surtout abstrait, riche en nuances délicates ; mais il perdait graduellement en couleur et en relief. La langue parlée dans les milieux cultivés avait accepté dans l'ensemble ces transformations, auxquelles le peuple restait plus étranger. Les mots sont désormais à l'abri des accidents, qui se présentent comme des vulgarismes sévèrement proscrits.

168. La Révolution a exercé sur le vocabulaire une répercussion plus grande que sur la prononciation. C'est d'abord un déchet considérable de mots, images de choses abolies ; puis une exubérance de formations nouvelles, mots savants, dérivés, composés ; enfin une poussée de termes populaires. Le romantisme transporte la révolution sur le terrain littéraire. La nouvelle école, suivie sur ce point par les réalistes, cherche à rendre la langue littéraire plus vivante en reprenant contact avec la langue parlée, — plus riche aussi, plus colorée (§ 611). Depuis lors, les emprunts se multiplient, par suite du développement des relations avec les pays étrangers. Les progrès des sciences et de l'industrie favorisent et imposent les néologismes. La vie plus fiévreuse précipite les ellipses, tandis que les abréviations populaires pénètrent dans la langue courante. La physionomie du vocabulaire contemporain rappelle la Renaissance. — Les puristes cherchent à émonder, comme leurs ancêtres du XVII^e siècle, mais en vain, car ils ne comprennent pas, à la différence de leurs prédécesseurs, les tendances et les besoins de leur époque : Malherbe et Vaugelas sacrifiaient délibérément les éléments vétustes au profit des mots vivants. Le

jour où le reclassement s'opérera, il se fera, une fois de plus, au détriment du passé et ce n'est pas sans inquiétude qu'on entrevoit le jour où notre langue classique, avec ses écrivains et ses chefs-d'œuvres, sera devenue, à son tour, du vieux français.

Le néologisme. — 169. L'histoire du vocabulaire, une fois analysé le fonds primitif qui en est le point de départ, est celle des enrichissements et des pertes. Mais comme l'étude de celles-ci, dont les causes et les dates plus encore sont souvent obscures, est fort limitée, cette histoire porte essentiellement sur les procédés de formation des mots.

170. Pourquoi ce renouvellement perpétuel ? Les mots nouveaux sont appelés d'abord à remplacer les mots qui s'usent, par le sens ou par la forme : l'apparition d'un nouveau terme, bien constitué et de bonne frappe, hâte l'agonie du synonyme malade. Le néologisme a sa raison d'être encore, sinon principalement, pour exprimer des idées ou des choses nouvelles. Et c'est à cet égard surtout que les puristes, hantés par le mirage d'une langue immuable, le critiquent. Certes il est toujours possible d'exprimer une idée nouvelle ou de désigner un nouvel objet avec les ressources d'une langue littéraire déjà riche (grâce aux néologismes d'autrefois) ; on peut même ajouter que le mot nouveau, en fournissant une expression toute prête, favorise la paresse d'esprit, et évite un travail intellectuel d'adaptation. Mais, en revanche, que d'avantages ! A surcharger les mots de sens divers, on va à l'encontre de cette précision dont le français est si fier ; à multiplier les périphrases, on alourdit la langue.

171. Le néologisme répond à des nécessités sociales de divers ordres. — D'abord il est indispensable aux langages techniques, surtout à notre époque. Techniciens et savants ont besoin de mots précis, signes adéquats à l'idée, pourvus d'une seule valeur et ne prêtant pas à équivoque (Ch. Bally). Or les mots traditionnels sont plus ou moins chargés de sens dérivés ou métaphoriques : ainsi *savoureux* évoque toutes sortes d'impressions accessoires qui sont inconnues à *sapide*. Le mot populaire peut aussi être inexact : tel *poitrinaire*,

remplacé par *tuberculeux*, celui-ci donnant la formule générale d'une maladie qui n'est pas limitée à la poitrine. Si le public adopte peu à peu les termes scientifiques, ce peut être parfois par snobisme ; c'est surtout par suite du développement de l'instruction et parce que le souci du beau langage est primé par le besoin de la précision, le désir de la connaissance exacte.

172. Les différentes catégories de néologismes ont chacune leur utilité, leurs raisons d'être. Les langues étrangères, importatrices de choses plus encore que d'idées, offrent l'objet tout habillé de son nom, qui porte sur lui sa marque d'origine : n'est-il pas naturel, voire loyal, de l'adopter, à charge d'échange ? — Quant aux composés gréco-latins, s'il est trop facile de démontrer que nous prenons des libertés grandes avec la langue de Cicéron ou celle de Platon, encore que nous ne fassions que continuer l'œuvre du latin médiéval (langue vivante, écrite et parlée), à quelles sources pourrions-nous puiser pour enrichir notre vocabulaire en le dénaturant le moins possible, sinon au latin, notre ancêtre, et au grec nourricier du latin, dont les racines nous sont plus ou moins familières et dont le mécanisme linguistique est voisin du nôtre ? Les composés gréco-latins offrent un autre avantage d'une portée inappréciable : ils sont pour la plupart ou deviennent rapidement internationaux, palliant ainsi au morcellement des langues et créant un fonds commun, de plus en plus vaste, de langage cosmopolite. — Quant à la dérivation, à laquelle les puristes, semble-t-il, devraient être indulgents, puisqu'elle nous libère en partie de la tutelle étrangère ou latine, on s'étonne de voir réprouber un procédé si normal et qui constitue une des richesses des langues romanes : c'est ici le moyen favori qui nous débarrasse, par des succédanés tout prêts, des déchets linguistiques : verbes anomaux qu'on ne sait plus conjuguer, mots trop courts générateurs d'amphibologies, périphrases encombrantes. Ne va-t-on pas jusqu'à blâmer l'ellipse, cette grande émondeuse qui simplifie, allège le langage, en amputant les membres inutiles ? — Il est bien rare enfin, comme on le prétend parfois, qu'un néologisme fasse double emploi avec un mot

ancien, qu'il n'apporte pas une nuance nouvelle, sémantique ou affective, une précision, une autre valeur en un mot.

173. L'opposition au néologisme ne relève pas seulement d'une conception périmée du langage, qu'on peut appeler l'immobilisme. Il répond à un instinct général, l'instinct conservateur, si puissant chez tous les sujets, et qui l'emporte de beaucoup sur le besoin d'innovation. En réalité, tout mot nouveau entendu, à l'exception de rares individus et de quelques milieux restreints, déplaît à l'illettré comme au puriste, parce qu'il trouble sa routine et complique ses associations d'idées : l'intellectuel, qui veut s'expliquer cette aversion, cherche des défauts imaginaires au mot, alors que la raison d'être est uniquement subjective. Il faut donc des motifs bien puissants pour arriver à imposer des mots nouveaux à l'usage. C'est que le néologisme est l'expression, dans le domaine du vocabulaire, d'une force irrésistible, celle de l'évolution, qui entraîne le langage comme tout ce qui participe à l'activité de l'homme. Mieux encore : il est un témoignage de la vitalité des langues : celles qui ne se renouvellent pas s'étiolent, s'appauvrissent et deviennent incapables d'exprimer la richesse et la variété actuelles de la civilisation et de la pensée. Ce n'est pas un hasard si les néologismes ont pullulé aux époques où l'humanité s'est renouvelée : à la Renaissance, avec la résurrection de l'art antique et de la pensée libre, au ^{xix}^e siècle avec le prodigieux développement des sciences.

174. Il n'est pas moins vrai que, comme tout mouvement naturel, celui-ci comporte ses exagérations, ses outrances. Le rôle de l'élément conservateur, qui fait frein, n'est donc pas inutile. Autant il est puéril et vain de vouloir frapper d'ostracisme, par principe, toute innovation, autant on doit approuver les puristes qui s'efforcent de filtrer l'apport nouveau, de faire subir aux mots un stage, au cours duquel s'élimineront les non-valeurs, les fantaisies. D'ailleurs on aurait tort de trop s'effrayer ; car une élimination s'opère d'elle-même, et parmi les nombreuses créations lancées par l'écrivain, le journaliste, l'orateur, bien peu parviennent à vivre, à s'implanter dans le langage. Ce qui constitue le

vrai rôle du grammairien comme de l'éducateur, c'est moins de proscrire les nouveautés que de conserver la connaissance du vocabulaire traditionnel parmi les nouvelles générations, pour lesquelles, tant l'évolution s'est accélérée depuis la guerre, nombre de mots qui nous sont familiers sont devenus peu ou point compréhensibles et menacent, à brève échéance, si l'on n'y prend garde, de tomber dans l'oubli.

174 bis. BIBLIOGRAPHIE. — Ouvrages généraux (déjà indiqués, § 22) : A. DARMESTETER, *Cours de gramm. hist.*, 3^e partie ; MEYER-LUBKE, *Historische Grammatik der französischen Sprache*, t. II ; — E. BOURCIEZ, *Eléments de ling. romane*, 3^e éd., 53-73 (latin vulgaire), 180-241 (phase romane primitive), 313-328 (ancien français), 649-663 (français moderne) ; — et surtout : NYROP, *Gramm. hist.*, t. III et IV ; F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, I, 102-133 (latin vulgaire), 276-295 (ancien français), 501-533 (moyen français), II, 161-241 (xvi^e siècle), III, 1^{re} partie, 83-271 (de 1600 à 1660), IV, 1^{re} partie, 219-567 (de 1660 à 1715), VI, 1^{re} partie (xviii^e siècle : mouvement des idées et vocabulaire technique) (1) ; — pour le moyen âge : K. von ETTMAYER, *Vortraege zur Charakteristik des altfranzösischen*, Fribourg, 1920 ; pour le xviii^e siècle : F. GOHIN, *Les transformations de la langue française dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Belin, 1903 ; — Max FREY, *Les transformations du vocabulaire français à l'époque de la Révolution*, Paris, Presses Universitaires, 1925. — Pour les dictionnaires de notre vocabulaire aux différentes époques, se reporter aux § 13 et 15 ; on pourra y joindre : G. CAYROU, *Le français classique*, Paris, Didier, 1923 (lexique de termes et expressions du xvii^e siècle, avec nombreux exemples).

(1) Pour le xix^e siècle, compléter par les derniers chapitres des t. VII-VIII de l'*Hist. de la langue et litt. fr.* de Petit de Julleville (ci-dessus, § 126).

CHAPITRE PREMIER

LE FONDS PRIMITIF

175. Le fonds primitif du lexique français est le vocabulaire du latin vulgaire de Gaule. Vocabulaire assez différent du latin classique et qui est en pleine évolution sous l'Empire. Les transformations sont considérables et sont dues surtout au développement du christianisme, puis ensuite à la pénétration germanique. Langue très riche, imagée, fertile en dérivés et créations populaires comme en termes techniques, où les vulgarismes émergent, où les emprunts se font nombreux.

176. Certains caractères du latin vulgaire sont communs à toute la Romania, à quelques variantes près. La langue a d'abord éliminé les archaïsmes conservés par les écrivains, surtout par les poètes, comme *aequor*, *cruor*, *crus*, *os*, *tellus*, *tergum*, *unda*, *vulnus*. D'autres mots, bien vivants encore au début de l'Empire, sortent assez vite de l'usage parlé, tels *ager*, *pulcher*, *potare* ; une troisième série, dont les langues romanes ne nous offrent que quelques débris (alors qu'elles n'ont rien conservé des précédents), cède peu à peu le pas à des synonymes plus en faveur, comme *alius*, *magnus*, *urbs*, au profit d'*alter*, *grandis*, *civitas* (dont le sens s'est restreint au chef-lieu, du jour où disparut la cité antique, qui désignait le peuple et non la ville). — La dérivation prend une extension considérable, pour diverses raisons. La langue cherche à se débarrasser des mots trop courts que la phonétique menace, comme *aes*, *os*, *ut*, *ve*, *que*, à remplacer les simples par des dérivés (par exemple, *auris*, *genu*, *vetus* par *auriculu*, *genuculu*, *vetulus*), à substituer aux verbes anomaux, moins expressifs et d'un maniement difficile, des verbes d'un type régulier, soit en généralisant tel synonyme

(*portare*, **alare*, **fabulare*, au détriment de *ferre*, *ire*, *loqui*), soit en donnant sa préférence aux fréquentatifs (*adjutare*, *cantare*). Les dérivations de toutes sortes se multiplient : abstraits en *-itas* (*amicitas*, *bellitas*), noms en *-io* (*messio*), verbes en *-iare* (*altiare*) ; on note une prédilection spéciale pour les diminutifs (*-ulus*, *iolus* surtout, et *-ittus*, formation nouvelle, § 239), pour les intensifs, pour toutes les créations expressives (pour les métaphores populaires, comme *testa*, *manducare*, les extensions et glissements de sens, voir § 278 et 283 sqq.). Nombreux aussi les composés par juxtaposition, du type *alba-spina*, par subordination (jours de la semaine : **dies-lunis*, § 179 et 223) et surtout par préfixation.

177. Les emprunts au grec, déjà nombreux et populaires dans la langue classique, se sont développés en latin vulgaire. Marchands, marins, artisans ont fourni un grand nombre de noms d'objets et de produits, comme *buthyrum*, *cathedra*, *chorda*, *encaustum*, mais aussi des termes abstraits comme *colaphus* (coup). La puissance de pénétration de l'élément grec, nombreux dans les villes et qui se servait d'une langue plus affinée, s'affirme mieux encore par l'emprunt de suffixes (*-idiare*, du grec *-ίζειν*) et la création d'hybrides tels que **cata-unum*, qui ne s'est pas implanté dans la Gaule du Nord, mais qui y a vécu suffisamment pour transformer *quisque-unus* en **casque-unus*. Cette pénétration s'est continuée assez longtemps par la voie de la langue médico-pharmaceutique, qui a forgé des calques comme *ab-oculis* (aveugle) d'après *ἀπὸ ὀφθαλμῶν*. — Les emprunts aux autres langues sont moins nombreux, et surtout plus obscurs. *Mappa*, *matla* (prononcés **nappa*, **natta* en Gaule) viennent du punique. Notre ignorance à peu près complète des langues effacées par le latin et le gaulois en Espagne, en Italie, dans les Balkans, dans l'Asie antérieure nous empêche de retrouver l'origine de mots qui ont fait fortune en latin vulgaire, comme **batare* (ouvrir), *cattus* (chat), **musus* (museau), etc. — Les provincialismes italiques n'ont guère pénétré en Gaule en dehors de ceux que le latin classique avait adoptés : il n'y a guère à citer que **sifilare* (siffler) ; le provençal a gardé *sibilare*, (*siular*).

178. Toutefois le substrat gaulois, qui a exercé une action beaucoup moins grande que dans le domaine phonétique, a laissé un résidu qui n'est pas négligeable : une cinquantaine de racines (la plupart ont donné des substantifs ; aucun verbe) subsistent dans la langue française, chiffre qui serait à peine doublé si on faisait entrer les dialectes en ligne de compte. Parmi ces mots, quelques-uns avaient été adoptés plus ou moins anciennement par le latin et ont survécu dans toutes les langues romanes (sauf réserves pour le roumain) : *alauda*, *beccus*, *betullus*, *caballus*, *cambiare*, *camisia*, *camminus carrus*, *gamba*..., d'où : vieux français *aloue* (dér. alouette), *boule* (d'où bouleau), français *bec*, *cheval*, *changer*, *chemise*, *chemin*, *char*, *jambe*. D'autres, les plus nombreux, n'ont passé qu'en Gaule dans le latin vulgaire, tels *arepenis* (arpent), **brennus* (*bran*), **cassanus* (*chêne* ; le français représente * *caxinus*, influencé par *fraxinus*), * *pettittus* (petit), etc. Il en est enfin qui n'ont survécu que dans la France du Nord, comme *benna* (banne, benne), **carruca* (*charrue*), **derbita* (*darte*), *lotta* (*lotte*, poisson) ; quelques-uns, un peu plus rares, ont subsisté dans le Midi et non dans le Nord (prov. *bano*, corne, *pairol*, chaudron, *verne*, aulne). On trouve en nombre beaucoup plus considérable des racines et des formations gauloises parmi les noms de lieux (§ 327). — Est-il possible de retrouver des radicaux préceltiques ? Le gaulois avait emprunté des mots aux langues qui l'avaient précédé : on peut présumer que c'est le cas pour *caballos*, *cassanus*, qu'on ne retrouve dans aucune autre langue celtique et qui avaient, en gaulois même, les synonymes bien celtiques *epo-* et *dervo-*. La répartition de certains mots dans les dialectes actuels permet de conjecturer une origine prégauloise, sans doute ligure, pour quelques termes spéciaux du sud-est, que la géologie, le tourisme ont parfois introduits en français moderne : *avalanche* repose sur un type primitif *lavinca*, qui n'est ni gaulois ni latin ; le savoyard *luge* (traîneau, qui a vécu jusqu'en Auvergne), comme la *tome* (fromage fabriqué dans les alpages) remontent à des radicaux préceltiques, ainsi que *chalet*, dont le prototype *cala*, très répandu en toponymie, paraît avoir désigné, dans des temps très reculés,

le type le plus primitif d'habitation (1). Nous touchons là les radicaux indigènes les plus antiques, les plus vénérables.

179. Le christianisme, qui a profondément bouleversé la société antique, ne pouvait manquer de transformer la langue, à tel point que M. Jud a pu dégager dans le vocabulaire deux couches successives : latin païen, latin chrétien. La transformation s'opère au iv^e siècle, à partir de l'époque où le christianisme, organe d'une petite minorité en Gaule (2), triomphe et s'impose avec Constantin. Tout le vocabulaire religieux païen tombe peu à peu dans l'oubli. Il est remplacé par un apport tout différent, dans lequel prédominent des mots grecs spécialisés déjà dans le grec chrétien : *ecclesia* (assemblée > église), *episcopus* (surveillant > évêque), *parochia* (groupe d'habitations > paroisse), *presbyteri* (les anciens > les prêtres) etc. Le sens de nombreux mots est spécialisé : *basilica*, mot d'origine grecque, mais adopté par le latin dès la fin de la République (cf. § 310), pour désigner la basilique civile, passe au sens d'église. Inversement un mot religieux comme *parabola* (contracté par le peuple en **paraula*), qui signifie d'avord « parabole », par extension « parole divine », acquiert une diffusion suffisante pour s'affaiblir au sens de « parole » tout court ; la *parochia* arrive à désigner aussi la circonscription civile, se substituant à *plebs* qui avait pris ce sens. — De rares noms païens restent cristallisés dans quelques composés d'où on n'arrive pas à les débusquer, comme dans les noms des cinq premiers jours de la semaine : **lunisdies* (pour *lunae dies*), jour de la lune ; *martisdies*, jour de mars ; **mercorisdies* (pour *Mercurii dies*), jour de Mercure ; *jovisdies*, jour de Jupiter ; *venerisdies*, jour de Vénus. Le sabbat (influence hébraïque) a remplacé Saturne pour le sixième jour, sous la forme hellénistique *sambati* (*dies*), tandis que le septième était naturellement consacré au Seigneur (*dies dominica*). — M. Jud a montré comment nombre de substitutions de ce genre n'avaient pas eu le temps de s'accomplir dans certaines régions de la périphérie

(1) Voir mon étude sur *cala* (*Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, 1927, 216-221).

(2) Ferd. Lot, *La fin du monde antique*, 34-35.

avant la dislocation de l'Empire romain, par exemple pour *plebs*, resté en Grande-Bretagne et dans l'Italie alpestre, *Saturni (dies)* en Grande-Bretagne, *fabulare* en Espagne. La Gaule, foyer chrétien important, a rarement gardé de tels archaïsmes.

180. Certaines variantes du latin vulgaire permettent de reconstituer les aires de propagation de la romanisation, d'après les relations économiques et sociales entre les provinces. Pour de nombreux types, la Gaule s'est séparée d'assez bonne heure de l'Italie du Nord, par exemple en amenant *pituïta* à **pippita* (pépie) en face du **pipita* italien, ou en conservant *castanea* que l'Italie septentrionale transformait en **castinea*. Les formes gallo-romaines ont rayonné sur la Germanie septentrionale et centrale (Jud.).

181. La pénétration germanique dans le monde romain commence vers la fin du III^e siècle avec la première vague d'invasion, et surtout avec l'immigration des Germains comme colons et leur enrôlement dans les corps de troupe. A ce moment apparaissent en latin les premiers emprunts au germanique : *aringus* (hareng, poisson des mers septentrionales) au III^e siècle (1), *burgus* au IV^e chez Végèce. A la suite des Grandes Invasions et plus encore sous la domination franque, les mots germaniques se multiplient : ils atteignent leur maximum, par rapport aux langues romanes, dans la France du Nord, centre de la domination franque. Les Burgondes ont laissé un apport très faible dans l'est, où la plupart des germanismes viennent du francique ou de l'alaman ; les Wisigots ont fourni un contingent un peu plus important au Midi. Dans le Nord, la région picarde, où les Francs étaient plus nombreux, offre une proportion d'emprunts plus élevée que l'Île de France, tandis que les régions de la Loire et du Poitou en présentent moins. Le plus fort pourcentage s'observe en Normandie, où au sédiment général francique et à une couche saxonne plus spéciale s'est superposé, à partir de la colonisation des Northmans (911), un élément norois très important. — Les vocables germaniques,

(1) Antérieurement, on a relevé *ganta* (oie) chez Pline.

qui se sont introduits d'abord dans le vocabulaire de la noblesse conquérante romanisée, étaient en grande partie relatifs à la guerre, à la chasse, aux usages et au costume de l'aristocratie ; un certain nombre ne dut jamais pénétrer dans le peuple. Ainsi s'explique le déchet considérable éprouvé par ce contingent à la fin du moyen âge, quand les méthodes de guerre, l'armement, les institutions se furent transformés.

182. Il est inexact de parler d'emprunts du français au germanique, car les termes germaniques, introduits au moment de la décomposition du latin vulgaire, constituent un des éléments originaires et caractéristiques du français. Cet apport a été considérable. Le *Dictionnaire général* donne une liste de quatre cents mots, qui ne peut prétendre à être complète ; on pourrait la doubler si l'on y ajoutait les mots en usage dans les dialectes du français et ceux qui sont tombés en désuétude depuis le moyen âge. Si les substantifs forment la majorité, les adjectifs et surtout les verbes sont très nombreux, ce qui atteste, avec l'introduction de mots abstraits et de suffixes, l'intimité de pénétration. Deux suffixes germaniques ont été adoptés par le roman, *-ing* devenu *-an* et *-isc* devenu *-eis* ; fait plus symptomatique encore, deux suffixes, *-ard* et *-aud*, ont été créés par généralisation de finales germaniques (ci-après § 240), de même qu'un adverbe, *trop*, a été créé d'après un substantif francique (§ 464). A signaler aussi un calque, *companio*, composition latine modelée sur le francique **gahlêbo* (induit du gothique *gahlaiþa*) — Le francique a laissé enfin des vestiges importants en toponymie ; son apport a été surtout prépondérant pour les anciens noms de baptême (§ 329)

183. Historiquement on peut distinguer deux couches successives d'apports, dont l'extension géographique a été fort différente. D'abord des mots communs à tous les Germains envahisseurs (dont les idiomes semblent avoir été très voisins les uns des autres), mots qui ont pénétré aussi pour la plupart en italien, provençal et espagnol : mots touchant à la guerre, comme *helm* (heaume), *hosa* (heuse), *marka* (marche-frontière), *sporo* (éperon), *treuwa* (trêve),

les radicaux *waht-*, *ward-* (guetter, garder), *werra* (guerre ; un des emprunts les plus anciens, qui a remplacé partout *bellum*, condamné par son homonymie avec l'adjectif « beau ») ; termes relatifs aux objets, coutumes, qualités, parties du corps, etc. : *bank* (banc), *cofea* (coiffe), *frisk* (frais), *haunitha* (honte), *kruppa* (croupe), *rîhi* (riche), *skîna* (échine), *sunja* (soin), *thwalja* (touaille), *urgoli* (orgueil), *wadjo* (gage). Dans la seconde série, spécifiquement francique et plus particulière à la France du Nord (qui a donné de bonne heure certains mots au Midi), les vocables guerriers sont encore nombreux, mais la proportion des termes abstraits comme *hatjan* (haïr), *kausjan* (choisir), *waron* (garer), est frappante. Citons quelques mots caractéristiques de cette série : *bakko* (bacon = lard), *brunnja* (broigne = cuirasse), *haga* (haie), *happja* (hache), *herda* (harde = troupeau). — Des mots romans ont parfois été influencés par des mots germaniques de même sens et de forme voisine, comme *altus* devenu **haltus*, *vespa* **wespa*, *vadum* **wadum*, *vastare* **wastare*, etc. sous l'influence de *hauh*, *vefsa*, *wad-*, *wastjan*.

184. La chronologie des emprunts peut être assez bien repérée par la double comparaison des évolutions phonétiques franciques et romanes. Ainsi *bière* a été emprunté avant le passage de l'*ê* ouvert à *a* en francique, tandis que quelques mots comme (*a*)*grafe* ont pénétré en gallo-roman après la mutation consonantique du *p* qui a eu lieu vers le VII^e siècle (*krapp* > *krapf-*) ou après la métaphonie devant *i* qui apparaît au siècle suivant (*héberge* de *heriberga*, à côté du provençal *alberga* de *hariberga*) (1). Le français est, avec l'italien du nord et le rhétique, la seule langue romane qui ait reçu des emprunts postérieurs à la mutation consonantique ; les emprunts postérieurs à la métaphonie sont à peu près spéciaux en français. — Au point de vue de la phonétique romane, la plupart des emprunts ont pénétré avant ou

(1) Il n'y a pas d'exemple assuré de mot emprunté après la mutation *t* > *z* : *saisir* (*sacire* au VII^e s.) paraît remonter au francique *sakjan* plutôt qu'à un type *sazjan* (prototype de l'allemand *setzen*, Gamillscheg *Et. Wært.*, v^o *saisie*). — Pour les emprunts après métaphonie, il faut écarter définitivement *bief*, qui remonte, non au germanique *badi* > *bed-*, mais à une racine gauloise *bed* (Gamillscheg, *id.*, v^o *bief*).

pendant la sonorisation des consonnes intervocaliques, évolution qu'ils offrent presque tous ; toutefois il en est quelques-uns de postérieurs, comme *botan*, *bouter*.

185. Le vocabulaire gallo-romain offre enfin de nombreuses transformations conditionnées par les bouleversements sociaux et les nouvelles institutions, mœurs et coutumes. La disparition d'un mot comme *domus*, habitation patricienne, est en corrélation avec la destruction des villes par les Barbares. La disparition de la cité, au sens antique, a provoqué le passage de ce mot au sens de « ville ». L'évolution sémantique de *senior* montre le développement de nouvelles formules de politesse. Les noms des dignités nouvelles sont créés par spécialisation de sens (*comitem* compagnon [du roi], devenu le *comte*), qui se greffe souvent sur un emprunt au germanique, comme *échanson*, *maréchal*. Quelques-unes de ces évolutions seront étudiées plus loin (§ 284 sqq. et 310 sqq.)

186. BIBLIOGRAPHIE. — AUX ouvrages de A. Meillet, G. Mohl, Meyer-Lübke cités, § 69, ajoutons : E. BOURCIEZ, *Eléments de linguistique romane*, 2^e éd., pp. 52-72 et 175-205 ; — J. JUD, *Probleme der altromanischen Wortgeographie* (*Zeitschrift für romanische Philologie*, XXXVIII, 1-76) et *Problèmes de géographie linguistique romane* (*Rev. de ling. romane*, I, 181-236 et II, 163-307) ; — pour les éléments gaulois : G. DOTTIN, *La langue gauloise*, Paris, Klincksieck, 1920 ; THURNEYSSEN, *Keltoromanisches*, Halle, 1884 ; — pour les éléments germaniques : E. MACKEL, *Die germanischen Elemente in der fränkischen und provenzalischen Sprache*, Heilbronn, 1887.

CHAPITRE II

LES EMPRUNTS

1. CONDITIONS GÉNÉRALES.

187. L'emprunt, considéré jadis comme un accident, sinon comme un fait pathologique, est au contraire un phénomène essentiel de la vie du langage : sur le terrain linguistique, il représente l'échange international ; il est le résultat de toutes relations entre les peuples. Mais son domaine est encore plus vaste : car aux trocs entre les parlers vivants s'ajoute l'appel au fonds plus riche d'un langage directeur, langue littéraire pour les idiomes populaires, langue morte pour les idiomes de civilisation : ce sont les mots savants, créations conscientes, qui demandent à être examinés à part.

188. Le cas le plus simple d'emprunt à une langue étrangère est celui d'un peuple voisin qui importe un mot en même temps qu'une chose nouvelle. Emprunt de nécessité, a-t-on dit (Tappolet) : ce n'est pas tout à fait exact, car la langue peut ne pas accepter le terme étranger et désigner l'objet importé par une création indigène, indiquant ou non l'origine, comme ce fut le cas en français pour la *dinde* (poule d'Inde) ou la *pomme de terre*. Mais en général le mot venu du dehors a toute chance de s'imposer s'il ne rebute pas trop le phonétisme indigène et si l'objet nouveau n'appelle pas la métaphore. — Le point de vue est un peu différent lorsqu'une langue étrangère fournit des expressions d'idées, des vocables abstraits, qui font souvent double emploi avec les termes traditionnels : un tel fait n'est possible que si cette langue paraît présenter une certaine supériorité sociale, littéraire, technique, etc., supériorité que la mode peut exagérer, comme on l'a vu en France pour l'italien au

xvi^e siècle et pour l'anglais de nos jours ; la mode a joué surtout un rôle considérable en onomastique, en éliminant rapidement, aux premiers siècles, les noms de personnes gaulois au profit des noms romains, puis plus tard (v^e-viii^e s.) ces derniers au profit des noms germaniques. — Enfin la langue qui emprunte peut utiliser les mots étrangers pour distinguer des nuances de sens. Le français, qui saisit toutes les occasions (voir notamment § 97, 151, 510) pour éviter les amphibologies et préciser les valeurs de son vocabulaire, ne pouvait manquer d'utiliser celle-ci : remarquer les italianismes *svelte*, *salon*, *costume*, *populace*, etc. à côté de *mince*, *salle*, *habillement*, *peuple*. Parfois la langue étrangère offre un mot tout prêt, là où on n'avait qu'une périphrase : tel fut le cas pour *réussir* et *risque* au xvi^e siècle ; de même, depuis quelques années, avec *analphabétisme* et *ferroviaire*, l'italien nous a fourni le substantif abstrait correspondant à *illettré* et l'adjectif correspondant à *chemin de fer*, que nous n'avions pas réussi à créer avec les ressources de la langue.

189. La condition nécessaire des emprunts, c'est l'existence de relations étroites entre deux peuples : économiques, littéraires, sociales. La guerre, qui isole aujourd'hui les nations derrière des lignes de tranchées, était jadis une occasion de pénétration réciproque et d'échanges : les Croisades et les guerres d'Italie sont des exemples classiques. En temps de paix, les peuples vivaient alors repliés sur eux-mêmes. Aujourd'hui, c'est exactement le contraire. — Les emprunts sont constitués d'abord par des substantifs ; adjectifs et verbes ne pénètrent que si le contact est intime et prolongé (1). La plupart des emprunts s'opèrent par l'intermédiaire des langages techniques (A. Meillet) : le latin a pris au grec ses termes de marine, puis de nombreux termes de métier, enfin le vocabulaire religieux chrétien. Les Germains ont donné aux Gallo-Romains nombre de mots relatifs à la guerre, l'italien au français des termes d'art, l'anglais des vocables commerciaux, sportifs, etc. — L'examen des mots d'emprunt

(1) Sur 250 mots arabes enregistrés par le *Dictionnaire général*, on relève un seul adjectif (*mesquin*) et un verbe, d'auteurs douteux (*masser*).

permet de reconstituer, pour une période donnée, la nature des relations entre deux peuples, comme aussi les voies de transit, car, jusqu'à notre époque de communications rapides, les mots, comme les voyageurs et les marchandises, cheminaient par petites étapes, que l'analyse des déformations et des influences intermédiaires subies permet de jalonner (1). Un exemple intéressant est celui de la pomme de terre, importée d'Amérique par les Espagnols, puis par les Anglais, à la fin du xvi^e siècle en Europe : le mot espagnol *patata* pénétra dans le Sud-Ouest de la France, l'anglais *potato* dans l'Ouest, dans l'Est lyonnais le tubercule vint par la Suisse qui lui donna son nom (*cartoufle* chez Olivier de Serres, Vivarois), tandis que l'italien introduisait au Sud-Est une autre variante. Parmentier, en assurant le succès de ce légume que les horticulteurs venaient de perfectionner, fit triompher une métaphore indigène, « pomme de terre » (L. Spitzer).

190. Le rôle des écrivains est important. Ils favorisent la divulgation des emprunts, souvent à leur insu, voire à leur corps défendant : les puristes eux-mêmes figurent au tableau, témoins M. Paul Bourget et M. Abel Hermant qui apparaissent en bonne place dans le dictionnaire des anglicismes de M. Bonnaffé. Souvent d'ailleurs les écrivains lancent des créations de leur chef qui ne vivent pas et qui ne doivent pas faire illusion : on s'en rend compte, par exemple, en dépouillant les auteurs de la Renaissance. — Le rôle des techniciens est plus grand encore, surtout plus durable. De nos jours les créateurs de nouvelles dénominations, marques, vocables industriels, sportifs, etc. contribuent à la multiplication des emprunts : ils ont forgé parfois de faux anglicismes comme *rallye-paper* ou *footing* (au sens de « marche »), qui n'ont pas leur équivalent en anglais (2).

191. L'assimilation des emprunts mérite d'être étudiée au double point de vue de la forme et du sens. Autrefois le

(1) Ainsi les phonétismes piémontais pour les emprunts à l'italien (ci-après § 198). Pour les altérations, comparer le provençal *escalonha*, dans lequel on reconnaît encore *Ascalon*, et la déformation plus grande du français *échalotte*.

(2) M. Bonnaffé y joint *dancing* : mais celui-ci est une ellipse, courante dans les mots d'emprunt, de *dancing-house* (Voir le § suivant).

mot arrivait uniquement par la voie auditive et il s'assimilait phonétiquement assez vite (cf. *reading coat* > *redingote*; it. *maccherone* > *macaron*). De nos jours un nombre de plus en plus considérable de mots sont transmis par le livre et le journal et, par suite, dénaturés par une mauvaise lecture qu'imposent les principes de l'orthographe nationale. Il en résulte, pour bien des termes, une double prononciation : tandis que les classes cultivées cherchent à se rapprocher le plus possible de la prononciation de la langue originaire, les demi-lettrés lisent ces mots à la française et les répètent ainsi (§ 136). Ce sont les mots anglais qui sont les plus dénaturés, sans parler de l'inévitable déplacement d'accent, plus sensible encore dans les emprunts modernes à l'italien, comme *macaroni*, *piccolo*. — En s'adaptant à la phonétique indigène, l'emprunt a éprouvé souvent de profondes déformations. Etant isolé dans sa langue d'adoption, il est particulièrement sensible aux assimilations de finales (*bollwerk* > *boulevard*), aux attractions paronymiques (*eidgenossen* huguenots, *sûerkrût* choucroute) et accidents de toute sorte (§ 259 sqq.). L'assimilation se fait parfois par suppression d'un des deux éléments du composé, ce qui détache le mot de sa langue originaire en le rendant incompréhensible pour celle-ci : comparer *piano-forte* réduit à *piano*, *kirsch-wasser* à *kirsch*, *dancing-house* à *dancing* (les mots conservés par le français signifient respectivement « lent », « cerise », « dansant », en italien, en allemand, en anglais). — Du jour où il provigne, par dérivation ou par changement de sens (p. ex. *boulevard* : fortification, puis : promenade), l'emprunt est définitivement naturalisé et incorporé à la langue.

192. L'assimilation de sens n'est pas moins intéressante. Il faut d'abord faire une place à part aux sens nouveaux infusés à des mots indigènes par des équivalents étrangers. M. Bonnaffé a décanté un grand nombre d'anglicismes sémantiques de ce type, comme *adresse* (au sens parlementaire), plus récemment *combinaison* (au sens de lingerie féminine) : le français a pris à l'italien la valeur de *nouvelle* =

conte, à l'allemand le sens de *croissant* (de boulanger) (1), de *motif* (littéraire ou artistique), *lecteur* (de l'Université) (2), etc. — Pour les emprunts nettement différenciés, le fait sémantique le plus remarquable est la spécialisation du sens. Il est rare que le mot étranger pénètre avec sa polysémie, si réduite soit-elle : un seul sens est retenu, et l'emprunt est ainsi séparé de son prototype. *Wagon* signifie bien « wagon » en anglais, mais aussi (et avant) chariot, et roulage : *sport* est le divertissement, dont l'acception passée en français n'est qu'une spécialisation technique ; *negro* veut bien dire « nègre » en espagnol, mais aussi et surtout « noir ». La langue qui emprunte, en restreignant les sens, n'est donc pas une imitatrice servile : elle assimile et recrée. — Des contresens s'opèrent parfois dans la transmission : l'exemple de *snoob* est caractéristique ; dans l'argot des cavaliers, *pouloper* veut dire galoper, alors que le sens de l'anglais *pull up* est « tirer sur » (les rênes). — Enfin l'emprunt revêt volontiers une valeur péjorative, bien conforme à la mentalité populaire, moqueuse à l'égard des voisins : le gaulois *caballos*, cheval, avait pris le sens de « rosse » en latin, tout comme l'allemand *Ross* en français ; le cavalier allemand est le *reître* ; l'espagnol *hablar*, parler, a donné le français *hâbleur* ; l'italien *facchino*, porteur, s'est déprécié en *faquin*. Parmi les mots plus vulgaires, qu'est devenu l'italien *carne*, viande, *donzella*, jeune fille, *mercanti* (pl.), marchands, dans *carne*, *donzelle*, *mercanti* et l'espagnol *mujer*, épouse, dans l'argot *moukère* (femme de mauvaise vie), dont *Madama*, venu du français, est l'équivalent exact *tras os montes* ?

193. Quelques faits spéciaux doivent être considérés. Certains mots d'emprunt, complètement refaits, se cachent sous des calques linguistiques, qu'il n'est pas toujours facile de déceler. D'une façon générale, quand deux formations sémantiques assez particulières et identiques se rencontrent

(1) L'appellation fut créée à Vienne après le siège de 1683 par les Turcs : on fabriqua ces petits pains en forme de croissant (emblème national des Turcs) pour célébrer la victoire.

(2) M. Nyrop, qui cite ces mots, y joint *Rivière* au sens de Côte d'Azur. C'est inexact ; on a adopté, dans ce sens, la forme italienne *Riviera*.

dans la langue de deux peuples voisins, on peut être assuré que l'une a été copiée sur l'autre : tel est le cas de *companion*, calque germanique que nous avons signalé (§ 182) ; *bas-bleu*, *franc-maçon* (xviii^e s.), tout récemment *gratte-ciel* sont des traductions bien localisées de l'anglais *blue stocking*, *free mason* et de l'anglo-américain *sky-scraper*. — Inversement, un mot indigène peut être transformé sous l'influence du terme étranger apparenté, qui insuffle ainsi une nouvelle vigueur à un mot en voie de s'user : l'ancien français *meschin*, affaibli au sens vague de « malheureux », a été revigoré, d'après l'italien, avec le sens plus spécial de *mesquin* ; *chiennaille* a perdu sa vulgarité et a gagné en énergie en faisant peau neuve sous la forme *canaille*. Aujourd'hui, par snobisme, des noms commerciaux (*Family hotel*), voir des prénoms (*Henry, Fred...*) commencent à s'angliciser.

194. Il faut rappeler enfin qu'une langue étrangère a servi souvent de véhicule à des apports venant de plus loin, à d'autres idiomes, l'espagnol à l'arabe, l'italien à l'arabe et au grec, l'allemand au slave, l'anglais aux termes exotiques. Quand deux langues ont été en contact pendant de longs siècles, l'une rend souvent à l'autre, à charge de revanche, des mots qu'elle lui avait empruntés autrefois, et qu'elle avait transformés dans l'intervalle. Des échanges de ce genre ont été fréquents entre le français et l'anglais, qui a un fonds important de mots normands. *Rosbif* représente *rôt* et *bœuf*, empruntés au xiii^e siècle sous la forme *rost* et *buef*, dont l'anglais avait fait *roast* et *beef* ; « façon » est revenu avec un nouveau sens sous la forme *fashion*, comme *car*, qui garde son ancienne forme normande (fr. *char*) ; « tenez » a reparu dénaturé en *tennis* (appel de jeu, ayant désigné le jeu lui-même), de même que *challenge* (variante de *chalonge*, du latin *calumnia*), mot perdu par le français depuis le moyen âge et que nous avons repris avec une acception sportive. On assiste parfois à des emprunts successifs du même mot sous deux formes, parfois à des chassés croisés : l'anglais *mohair* (venu de l'arabe) passe au xvii^e siècle en France, où il devient *moire* ; il est repris de nos jours sous la forme *mohair* pour désigner un autre type d'étoffe, tandis

que l'anglais, à son tour, nous emprunte *moire*. — Il ne faut pas oublier, d'un autre côté, que l'anglais, l'allemand, voire l'italien nous ont fourni nombre de mots gréco-latins créés respectivement dans ces divers pays par les savants, les inventeurs, les écrivains, les juristes.

2. SOURCES DIVERSES (EMPRUNTS AUX LANGAGES VIVANTS)

Arabe et bas grec. **195.** La première série d'emprunts qu'offre le français est relative à l'Orient, et concerne l'arabe, subsidiairement le bas grec. Les croisades activèrent un mouvement d'échanges avec le Levant, que la conquête arabe avait interrompu, mais qui commençait à reprendre au ^x^e siècle ; le contact avec Byzance avait toujours été maintenu (quoique moins étroit) par l'Italie. — Les premiers mots arabes sont venus d'Espagne dès avant les croisades ; un certain nombre ont été véhiculés par l'italien, d'autres ont été empruntés directement en Orient, mais beaucoup ont continué à porter la marque espagnole. Ils désignent, pour la plupart, des denrées ou objets d'Orient, des innovations d'ameublement, de costume, d'usages, etc. propagées par les Arabes : au ^{xii}^e siècle apparaissent dans les textes français *amiral* (transmis sans doute par la Cour normande des Deux Siciles), *azur* (passé à l'arabe par le persan), *calife* (sous la forme hispanisante *algalife*), *coton*, *drugement* (plus tard *truchement*, mot qui sera repris au ^{xvi}^e siècle à l'arabe, sous la forme *drogman*, par le canal du grec et de l'italien), *gazelle*, *girafe*, *hasard*, *jupe*, *matelas*, *soudan*, refait plus tard en *sultan* ; au ^{xiii}^e, *arsenal* (transmis par le grec et l'italien), *orange*, etc., au ^{xvi}^e, *épinard* (par l'Espagne), *magasin* (par l'Italie), *cotren* qui sera plus tard altéré en *goudron* ; au ^{xv}^e, *douane*. Les emprunts reprennent au ^{xvi}^e siècle, avec une nouvelle activité des relations commerciales : voici *abricot*, dont la forme atteste l'intermédiaire portugais, *artichaut* et *assassin* (italien ; le second désignait à l'origine une secte de mangeurs de haschich), *argousin*, *moire*, passé par l'anglais (§ 194),

qui, avec l'emprunt direct de même époque *moncayard* et l'anglicisme moderne *mohair*, offre un curieux triplet ; le xviii^e siècle ajoute *alcôve*, *bazar*, *carafe* (par l'italien), *lilas* (par l'espagnol), *café* (par le turc et Venise). Un certain nombre de mots sont dus à la langue médico-pharmaceutique, comme *alcool*, *elixir*, *julep*, *sirop*, *targon* (altéré plus tard en *estragon*) ; d'autres, purement scientifiques (relatifs aux mathématiques et à l'astronomie, fort développées par les Arabes), nous ont été transmis, comme une partie des précédents, par le latin savant : *algèbre*, *azimut*, *chiffre* (dont la valeur primitive, conformément à l'arabe, était « zéro »), *zénith*, *zéro*. — Au xix^e siècle, surtout depuis la conquête de l'Algérie, la reprise de contact avec le monde arabe a provoqué de nouveaux emprunts, qui se multiplient dans la langue populaire, par l'intermédiaire des troupes d'Afrique : en face de quelques mots, généralement spéciaux, passés dans la langue littéraire, comme *cheik*, *mosquée*, *zouave*, etc., le peuple et surtout l'armée, depuis la guerre, offrent un contingent des plus variés, parmi lesquels on peut citer : *caoua*, café ; *clebs*, chien ; *gourbi* (tente, abri de tranchée, etc.), *lascar*, gaillard (où l'l de l'article s'est agglutiné à *askar*, soldat) ; *nouba* (fanfare ; qui a passé au sens de « bombance »). Il va sans dire que le français parlé en Afrique du Nord est fort pénétré de termes arabes.

196. Le grec, dont l'afflux, si important en latin vulgaire, ne s'était jamais complètement tari (la phonétique du français *chiche* ne peut s'expliquer que par le grec *κικκον* introduit vers le vi^e ou vii^e s.), réapparaît à l'époque des Croisades, dont la quatrième se termina par la prise de Constantinople. Quelques termes, relatifs surtout aux denrées et au commerce maritime, datent de cette période (*boutique*, *endive*, *gouffre*) ; la plupart ont été transmis par l'italien, qui leur a donné son empreinte, et doivent être considérés comme des italianismes (*fanal*, *golfe*, *page*, *riz*, etc.). — A la fin du moyen-âge, le grec a fourni quelques termes curieux à l'argot de malfaiteurs, par la voie de l'Italie et de la Provence : *arton*, pain ; *crie*, viande, *ornie*, poule (sens d'ὄρνις qui est déjà dans l'Evangile de Luc, xiii, 34) ; *pier*, boire ;

polir, voler (originellement : vendre ; puis : vendre les marchandises volées) (A. Dauzat, *Les Argots*, 68-71).

Langues romanes. — 197. Le provençal mérite de figurer ici, car il représentait, au moyen-âge, une langue autonome, langue distincte dont la supériorité littéraire sur le français s'affirme aux ^{xii}^e -^{xiii}^e siècles dans le domaine lyrique par un emprunt comme *ballade* et par la réfection du mot *amour* (au lieu d'*ameur*) d'après la langue des troubadours ; les réfections de mots, sur le modèle d'une langue jugée plus élégante, s'avèrent dès le ^{xii}^e siècle par des formes comme *agud*, *cegoine* (Et. de Fougères), *ceguë* (*Aubery*), ces dernières ne devant triompher que plus tard des formes indigènes correspondantes *ceogne*, *ceuë* (§ 36 et note). — Les emprunts s'accusent du jour où le Languedoc est annexé par le roi de France (1229), conclusion de la croisade des Albigeois, qui brisait l'unité naissante du Midi et frappait à mort la littérature d'oc. Les emprunts au provençal sont extrêmement variés. Si nombre d'entre eux sont relatifs à des objets, denrées et choses du Midi (*asperge*, *aubade*, *aubergine*, *bastide* et son altération *bastille*, *brancard*, *brugnon*, *cabestan*, *cabas*, *cadenas*, *camail*, *capeline*, *cardon*, *ciboule*, *cigale*, *dorade*, *muscade*, *yeuse*, etc.), d'autres portent sur des termes de toute sorte, tandis que de nombreux mots abstraits attestent l'intimité croissante des relations entre le Midi et le Nord (*cabrer*, *cadeau*, *cap*, *caserne*, *emparer*, *fat*, *goujat*, *velours*, etc.) Parmi les mots français refaits sur le modèle du provençal, *héberge* a cédé la place à *auberge*, *chape* à *cape*, *eschelier* à *escalier*, *roussigneul* à *rossignol*. Quelques mots s'expliquent par des circonstances historiques : *cadet* fut importé au ^{xv}^e siècle par les Cadets de Gascogne qui étaient venus assez nombreux, à la Cour de France, comme officiers. Dès la fin du moyen âge, l'influence du provençal, qui avait survécu à son déclin littéraire, s'affaiblit rapidement au profit de l'italien. A partir du ^{xvi}^e siècle, les emprunts au Midi, linguistiquement morcelé, rentrent dans les emprunts dialectaux dont il sera question plus loin. — Il ne faut pas oublier que le provençal a servi de véhicule à divers mots arabes comme

orange, italiens comme *cavale*, *marron*, espagnols comme *bourrique*. — Du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle, époque où le point d'attache des galères, puis les bagnes étaient en Provence, le provençal a fourni de nombreux termes à l'argot des malfaiteurs (*castu*, prison, du prov. *castèu* ; *costaud*, gaillard [qui a de fortes côtes] ; *cadène*, chaîne de forçat ; *ostau*, hôpital, en prov. « maison » ; *roustir*, voler, proprement : rôtir, etc.) Quelques-uns de ces termes ont été adoptés par la langue contemporaine, p. ex. *esquinter* (familier : éreinter de fatigue, proprement : couper en cinq), *pègre*, f. nom collectif pour désigner les voleurs, de l'argot marseillais *pègo*, poix (d'après une métaphore ironique : le voleur est censé avoir de la poix aux doigts).

198. Les relations entre la France et l'Italie, qui s'étaient relâchées à la fin de la monarchie carolingienne, se resserrèrent de nouveau et devinrent de plus en plus étroites jusqu'au ^{xvi}^e siècle : l'italianisme atteint alors son maximum, au point de provoquer une vigoureuse réaction (H. Estienne, etc.) La dynastie de Savoie, à cheval sur les deux versants des Alpes et dont la langue fut longtemps le français (la Cour parla français jusqu'à la fin du ^{xviii}^e siècle), joua un rôle d'intermédiaire des plus importants. Les guerres d'Italie, les mariages italiens de Henri II et de Henri IV amenèrent de nombreux Italiens à Paris, gentilhommes, courtisans, artistes que François I^{er} avait déjà attirés. La monarchie française occupa certaines places fortes du Piémont (Exilles, Château-Dauphin, Pignerol) jusqu'en 1713 et y guerroya encore sous le règne de Louis XV. Lyon a été, avec Turin et Chambéry, une des étapes importantes des italianismes, tandis que d'autres mots, par la voie du mont Genève, passaient en Provence avant de venir à Paris. L'empreinte piémontaise (voire lombarde) s'affirme dans la plupart des emprunts jusqu'au ^{xviii}^e siècle, par la prononciation *s* = *c* + *e*, *i* (*vermicelle*, *céleri*... ; comparer *chipolata* et *Polinchelle* venu directement du napolitain *Polecenella*), par la prononciation *ü* = *u* (*burlesque*, *costume*, *embuscade*... ; en regard, *cantaloup* est venu directement du pays romain où est situé *Cantalupo*), par la présence de *d* intervocalique au

lieu de *t* toscan (notamment dans le suffixe *-ade*), enfin par diverses particularités dialectales qu'on relève, entre autres dans la forme française de certains noms de lieux italiens (*Turin* d'après le piém. *Türin* et non d'après l'it. *Torino*). — Les plus anciens emprunts sont des termes militaires et commerciaux ; puis des termes d'art, d'architecture, d'ameublement, justifiés par l'éclat et le rayonnement de la Renaissance italienne ; les termes musicaux prédominent au XVIII^e s. et au début du XIX^e, avec la vogue de la musique italienne. Les emprunts récents sont plus mêlés. — Dans les anciens emprunts, l'accent est conservé ; les premiers exemples de mots introduits par l'écriture apparaissant au XVI^e siècle (*incognito*, *opéra*) ; presque toute la terminologie musicale est dans ce dernier cas, tandis que la plupart des mots venus par la voie populaire gardent leur accent (*carne*, *flemme*) ainsi que ceux qui rentrent naturellement dans le cadre de nos suffixes ou de nos finales (*dilettante*, *fantoché*, *tarentelle*, *villégiature*, *ferroviaire*).

199. Parmi les mots les plus caractéristiques, citons : au XIV^e s., *brigue*, qui paraît le premier en date (1314), puis *florin* (1318), *voguer* (1337), *brigand* (d'abord : fantassin, qui va en troupe ; Pierre Bersuire, 1350) ; *falot*, s. m. (1371), *bande* de soldats (Froissart) ; au XV^e siècle, voici *brigade*, *calmer* (Arnould Greban), *banquet*, *escade* (escadre ; Chastellain), *bastion*, *cabinet*, *enfanterie* (forme refaite, pour *infanterie*, et qu'on entend encore parfois dans le peuple), *révolter* (Commines, Jean d'Authon, etc.). Au XVI^e siècle, c'est l'invasion : termes d'architecture et d'ameublement (*arcade*, *balcon*, *baldaquin*, *carrosse*, *façade*...), littéraires (*burlesque*, *modèle*, *pédantesque*, *sonnet*), militaires (*camp*, *embuscade*, *escadron*, *fantassin*, *frégate*, *soldat*...), mots relatifs au commerce, aux mœurs, aux vêtements, aux vêtements, aux objets (*altesse*, *banque*, *banqueroute*, *courtisan*, *charlatan*, *caleçon*, *faïence*), termes abstraits (*leste*, *réussir*, *risque*...). Au XVII^e siècle, l'apport est encore considérable et varié, témoins *bagne* (Furetière), *cantine* (Richelet), *céleri* (Oudin), *costume* (Félibien, 1676), *gigantesque*, *granit* (Furetière), *gradin* (Richelet), *mercantile* (Cotgrave), *opéra*

(Scarron), *polichinelle* (Richelet ; le premier exemple du *ts* toscan-napolitain pour *c + e, i* ; it. *pulcinella*), *salon* (M^{lle} de Scudéry), *svelte* (Poussin : d'abord terme pictural, « dégagé »), *voleur* (Furetière). Au XVIII^e siècle, les termes musicaux prédominent : *adagio*, *andante*, *ariette* (Montesquieu), *cantate* (Dict. Ac. 1718), *mandoline* (Ac. 1762), *piano-forte* (1778), *solfège* (Ac. 1762), *sonate* (Ac. 1718), *violoncelle* (Ac. 1762), etc. ; puis des termes de peinture : *aquarelle* (1791), *bambin* (1726, venu par la peinture religieuse : *il Bambino*, l'Enfant Jésus), *gouache* (D. Trévoux 1752 : *guazzo*, détrempe ; le *ts* toscan est rendu par *ch*), *postiche* (D. Trév. 1752), *pittoresque* (Ac. 1762 ; à l'origine : relatif à la peinture, propre à lui fournir un site) ; quelques mets : *cantaloup* (1791, du nom d'une villa papale) (1), *chipolata* (it. *cipollata*, proprement ragoût d'ognon [et de saucisse], plus tard : espèce de saucisse), *marasquin* (1739, des Brosses) ; quelques termes scientifiques : *madrépore* (Jussieu, 1710), *solfatare* (Buffon). Nous avons eu l'occasion de citer les emprunts contemporains les plus caractéristiques.

200. Divers mots indigènes ont été refaits sur le modèle de l'italien : *ambassëeur* en *ambassadeur* (sous Charles VI), *baucen* en *balzan*, *chiennaille* en *canaille*, *escremie* en *escrime*. Enfin l'italien nous a fourni des suffixes : d'abord *-ade* (de compte à demi avec le provençal) qui a pris une grande vitalité (§ 251), *-esque*, d'usage plus restreint, surtout littéraire, et des embryons de suffixes, *-oche*, *-uche*, qui ont pris une grande extension en argot. — L'argot des malfaiteurs, du XVI^e au XIX^e siècle, offre un grand nombre d'italianismes transmis par le provençal, avec, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, une empreinte nettement piémontaise ; ces mots ont été pris, soit à l'argot italien des malfaiteurs, le fourbesque (*boule*, foire [en *fourbesque*, *ville*] ; *chérance*, ivresse ; *gonze*, niais, puis « homme » ; *lance*, eau, etc.), soit à l'italien courant (*boye*, bourreau de baigne ; *cagne*, rosse, proprement chienne ; *carne*, mauvaise viande ; *jorne*, jour ; *menestre*, potage ; *naze*,^f nez, etc. etc.). — L'immigration ouvrière italienne, qui s'est accusée

(1) *Cantalupo* (premier exemple de *ru* rendre^g par *ou*).

à la fin du ^{xix}^e siècle, a vulgarisé divers mots italiens par la voie populaire, comme *flemme* (it. *flemma*), *frisquet* et *frisco* (*freschetto*, *fresco* avec *e* fermé, entendu *i*), *fiasco*, *mercanti* (Alph. Daudet, *Fromont jeune*). *Nervi*, autre forme du pluriel cristallisée, se disait déjà à Marseille sous le premier Empire (1).

201. Les emprunts à l'espagnol, qui s'observent pendant des périodes plus limitées, ont été beaucoup plus restreints et portent surtout sur des mots transmis par la voie littéraire. Ce qui le confirme, c'est que ces termes se présentent toujours sous une forme castillane, sans porter la trace d'influences intermédiaires, aragonaise ou catalane, gasconne ou provençale. De tout temps, les Pyrénées ont constitué un isoloir beaucoup plus puissant que les Alpes, qui sont traversées par d'importantes voies de communication. Cependant le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, si fréquenté au moyen âge, et dont le chemin passait par Roncevaux, n'a pas été sans fournir quelques mots aux auteurs des chansons de geste, notamment certains termes venus de l'arabe, dont il a été question (§ 175). Les premiers hispanismes caractérisés n'apparaissent qu'au ^{xv}^e siècle, époque où de nombreux aventuriers espagnols figuraient dans les armées et ailleurs : *infant*, *laquais* apparaissent à cette époque ; on relève au moins un mot espagnol dans l'argot des Coquillards (*godiz*, riche, du jargon dit « *germania* »). — L'hispanisme atteint son maximum du ^{xvi}^e siècle à la fin du règne de Louis XIII, sous l'influence de divers facteurs conjugués : extension du domaine colonial de l'Espagne, qui importe ou fait connaître nombre d'aliments, d'animaux, d'usages exotiques ; guerres de religion qui amènent les armées espagnoles en France ; influences espagnoles à la Cour de Louis XIII et rayonnement de la littérature espagnole. L'Espagne nous a fourni surtout des termes militaires et navals (*adjutant*, *aviso*, *caboter*, *camarade* [ceux qui dormaient dans la même chambrée], *casque*, *embarcadère*), des termes littéraires (*cédille*, *disparate*, *fabuliste*, *matamore*, *romance*,

(1) Le mot est dans une statistique officielle (citée par Aug. BRUN, *Recherches hist. sur l'introduction du français dans les provinces du Midi*, Paris, 1923, p. 494).

saynète, sérénade), des mots relatifs aux choses d'Espagne (*alcade, duègne, fandango, guitare, matador*), enfin de nombreux exotismes pour lesquels l'espagnol s'était fait jadis le véhicule de l'arabe (*alcôve, mosquée...*) et se fit plus tard l'intermédiaire des dialectes américains (*alpaca, alligator, cacao, caïman, chocolat, hamac, maïs, tomate, etc.*) ; dans cette dernière série, les mots purement espagnols sont rares (*anchois, cigare, nègre*, cad. « noir »). De nos jours l'immigration d'ouvriers espagnols dans le Midi et surtout en Algérie a suscité quelques importations populaires : *bourricot* (donné comme algérien par A. Daudet, *Tartarin de Tarascon* ; esp. *borrico*), *frio*, froid, *mendigot*, mendiant, tous avec l'accent reporté sur la finale. — La correspondance de la *jota* espagnole a varié suivant l'époque. Aux *xvi^e-xvii^e* siècles, alors que ce son était encore voisin de *š*, il est rendu par *š* en français (*Quijote, Quichotte, Jimena, Chimène* ; à l'inverse notre *ch* passe à *j* en espagnol : chef *jefe*). Plus tard, la *jota*, s'étant vélarisée, est rendue par *k* : le vin de Jerez est prononcé *kérès*, la *mujer* donne le mot vulgaire *moukère*. Enfin, tout récemment, par suite de la vélarisation de notre *r*, c'est ce dernier son qui semble se rapprocher le plus du *j* espagnol : une pièce de théâtre, jouée à Paris en 1911, la *Jota*, était dite la *Rota* par ceux qui voulaient prononcer à l'espagnole.

Langues germaniques. — 202. Les liens entre la France naissante et le monde germanique se sont fort distendus à la suite de la dislocation de l'empire carolingien ; les peuples voisins, parlant des langues incompréhensibles l'une à l'autre, se sont peu pénétrés. Dès le *xii^e* siècle cependant notre littérature exerce une grande influence en Allemagne, mais cette influence est unilatérale. C'est seulement avec la guerre de Cent ans, à l'époque où les Grandes Compagnies attirent des aventuriers de tous pays, que nous voyons apparaître les premiers emprunts à l'allemand, *halebran* (plus tard *halbran*), *nique* dès le *xiv^e* siècle (1). Le contingent s'accroît

(1) On y joint généralement *hallebarde*, en oubliant que la forme du *xiv^e* siècle *alebarde* postule non un emprunt direct, mais l'importation de l'italien *alabarda*.

au xvi^e siècle, avec l'emploi de mercenaires allemands et suisses et les guerres de Religion ; il reste important jusqu'à la mort de Louis XIII, la guerre de Trente Ans ayant conduit nos troupes en Allemagne. Pendant cette période, l'allemand nous fournit surtout des termes militaires : *arquebuse*, *bivouac*, *blocus*, *boulevard*, *halte*, *havresac*, *lansquenet*, *reître*, *sabre*, etc. ; certains mots sont relatifs à des denrées ou objets vulgarisés par l'Allemagne : *bière*, *potasse*, *zinc*, sans compter quelques formations historiques ou littéraires (*huguenots*, de *Eidgenossen*, confédérés ; *espiègle*, d'*Eulenspiegel*, nom d'un personnage de roman) et quelques péjoratifs créés comme tels par le français (*reître*, proprement « cavalier allemand » ; *rosse*, en allemand « cheval »). Le xviii^e siècle nous donne surtout des termes spéciaux, relatifs, en particulier, à la terminologie minéralogique (*cobalt*, *feldspath*, *gneiss*, *quartz*..), des noms de produits et d'objets (*kirsch-wasser*, *nouille*, *vasistas*, *vermout*) qui deviennent plus nombreux au siècle suivant (*bock*, *chope*, *choucroute*, etc.). Les guerres de la Révolution et de l'Empire, l'incorporation à la vie française de l'Alsace (qui avait vécu en marge du royaume) amenèrent de nouveaux termes militaires (*blockhaus*, *dolman*, *képi*) et des termes de caserne propagés par les sous-officiers alsaciens (*chic*, signifiant d'abord : [avoir de la] tenue ; *frichti*, aujourd'hui popularisé, de l'all. *frühstück*). La guerre de 1914, en isolant les armées combattantes par les tranchées, ne semble rien avoir apporté de nouveau, sinon dans les régions occupées. — Enfin l'allemand nous a transmis quelques mots orientaux, presque tous slaves : *calèche* (du polonais), *coche* (du tchèque, par l'intermédiaire du hongrois), *obus*, *pistole* (du tchèque).

203. L'apport anglais est beaucoup plus important, surtout à l'époque moderne. Il est assez tardif, bien que les rapports entre la France et l'Angleterre aient été étroits depuis Guillaume le Conquérant. Mais le français donne sans rien recevoir, autant dire (1), jusqu'à la fin de la Guerre de Cent ans : la noblesse anglaise, qui guerroyait au service des

(1) *Sterlin* (*sterling*) apparaît au xii^e siècle, suivi plus tard par quelques termes spéciaux.

Plantagenêts, était française de langue ; ce n'est qu'au x^v^e siècle que viennent des compagnies et des routiers parlant anglais. On trouve chez Rabelais le dernier écho des quelques mots qui avaient pénétré chez nous à cette époque, comme *bigot* ! (interj., *by God* !), *fallot* (fellow), *godon* (surnom des Anglais, d'après leur juron favori *Goddam*), *mylord* altéré parfois en *millour* (1). Les anglicismes n'apparaissent en nombre qu'au x^{vii}^e siècle, comme termes de marine, à l'époque où se développe la flotte britannique (*dock*, *drague*, *paquebot*, *tonnage*, *yacht*) et comme vocables commerciaux, noms d'objets, etc. (*corporation*, *flanelle*, *guinée*, *moire*, *rhum*), enfin comme noms de dignités, d'institutions (*allégeance*, *baronnet*, *comité*, *pamphlet*, *quaker*). Au x^{viii}^e siècle, les emprunts se multiplient : aux termes de navigation et de commerce (*brick*, *cabine*, *coke*, *importer*, *sloop*...) s'ajoute maintenant tout un vocabulaire politique propagé par des écrivains admirateurs du parlementarisme anglais (*budget*, *club*, *congrès*, *jury*, *session*, *verdict*, *vote*, etc.), des termes de sports et de courses (*boxe*, *jockey*) ; la mode anglaise introduit des mets, des boissons, des vêtements (*bifteck*, *grog*, *punch*, *pudding* ; *redingote*, *catogan*), voire des mots abstraits (*humour*, *spleen*, *sentiments*). Depuis le x^{ix}^e siècle, c'est l'invasion dans les divers domaines que nous venons de mentionner et surtout sur le terrain des sports anglais (*boxe*, *football*, *tennis*...) depuis la fin du x^{ix}^e siècle. L'anglomanie, déjà dénoncée sous Louis-Philippe, a redoublé de nos jours et gagne jusqu'aux menus de restaurants et aux enseignes des magasins à Paris comme dans les villes d'eaux. Ce mouvement est d'ailleurs en grande partie superficiel : la plupart de ces néologismes ne sont usités que dans des milieux spéciaux et n'ont pas pris racine dans la langue ; on peut noter l'élimination progressive de certains anglicismes (*club* par *cercle*, *turf* par *pelouse*, *wattman* par *mécanicien* ou *chauffeur*, tandis que *sportsman* est francisé en *sportif*) ; dans les sports qui se sont créés en France (cyclisme, automobilisme, aviation), les formations sont purement

(1) L. SCHÈNE, *Le Jargon de Villon*, 17 sqq.

françaises. — Ce ne sont pas les voyageurs anglais en France qui ont apporté les anglicismes, mais d'une part les techniciens (commerçants, armateurs, industriels, sportifs), de l'autre les écrivains. Il en résulte que beaucoup de ces mots sont livresques, et qu'ils offrent le type des emprunts par la voie des langues spéciales. La plupart sont transmis aujourd'hui par l'écriture, donc susceptibles d'une double prononciation (ci-dessus, § 136). Par suite de son immense domaine colonial, l'Angleterre (avec les États-Unis) nous a transmis nombre de mots exotiques (*coolie*, de l'Inde, comme *verandah* repris aux Portugais ; *canoë*, *tomahawk* de l'Amérique du Nord ; *pyjama* du persan ; *cipaye*, du turc par l'Inde, doublet de *spahi*, emprunt direct, etc.). Le séjour des contingents anglais et américains en France en 1914-1919 ne semble pas avoir laissé de traces linguistiques durables.

204. Au cours de l'époque capétienne, la France a entretenu plus de relations avec la Flandre qu'avec l'Allemagne (échanges commerciaux, relations dynastiques, guerres, etc.) Mais il est assez difficile de localiser les plus anciens emprunts au bas-allemand : *bateau*, qui apparaît au XII^e siècle (Raoul de Cambrai) semble plutôt anglo-saxon, et *matenot*, plus tard *matelot*, est peut-être norois. En tout cas le néerlandais nous a fourni sans conteste un stock appréciable de termes de marine, *bac* (XII^e s., un des plus anciens), *amarrer* (XIII^e s.), *digue* (XIV^e s.), *lest* (XIII^e s., plus spécialement frison), *quille* (XIV^e s.), *vasef* (XVI^e s.), etc. ; d'autres, généralement postérieurs et plus spécifiquement hollandais, sont surtout des noms d'objets fabriqués ou de marchandises d'importation (*bouquin*, *brodequin*, *colza*, *mannequin*, *varlope*, *vile-brequin...*) et quelques verbes touchant au commerce ou à l'industrie (*égriser*, terme de diamantaires, *frelater*, *gruger*) ; *faille*, étoffe (XIII^e s.), *kermesse*, fête patronale en Flandre (XIV^e s.) sont flamands. — Les emprunts anciens aux langues scandinaves sont assez obscurs. Il appert de recherches récentes que certains termes maritimes qu'on attribuait au néerlandais doivent être revendiqués par le groupe norois, tels *équiper* (XII^e s.), *gréer*, *marsouin* (XIV^e s.) et sans doute *matelot* : on peut en induire que les relations par mer avec

la Scandinavie ont été assez suivies. D'autres emprunts de cette série ont été identifiés depuis longtemps (*cingler*, *cigler* XII^e s. ; *hauban* XII^e s. ; *hune* XII^e s. ; *tillac* XIV^e s. ; *vague*, s. m., XII^e s. ; *tribord* et *babord* XVI^e s. etc.). Tous ces mots sont venus à Paris par la Normandie, comme la plus grande partie des terres néerlandais par la Picardie.

Langues diverses. — 205. Parmi les autres langues européennes, le portugais aux alentours du XVI^e siècle, époque où son commerce maritime était florissant, nous a transmis surtout des mots exotiques et coloniaux, soit des vocables portugais spécialisés comme *bayadère*, *fétiche*, *mousson*, *pintade*, soit des termes malais (*bambou*, *pagode*), bantous (*banane*), hindous (*mandarin*, *palanquin*), brésiliens (*acajou*). Les langues slaves, en dehors des mots qu'elles nous ont transmis par l'allemand, ne nous ont fourni directement, par la voie des écrivains, que des termes spéciaux, relatifs surtout aux choses et mœurs russes (*boyard*, XVII^e s., l'un des plus anciens, *steppe*, XVIII^e s., *moujik*, *tsar*, *vodka*, etc.). Hors d'Europe, le français n'a guère fait d'emprunts directs qu'à l'arabe depuis 1830, exceptionnellement au chinois (*thé* et quelques mots spéciaux) et au japonais surtout par les écrivains (*bonze*, *mousmé*), enfin, plus récemment, aux langues indigènes de nos colonies pour désigner des objets ou coutumes exotiques.

Emprunts dialectaux. — 206. Plus profondément enracinés dans la langue, parce que plus étroitement apparentés, sont les emprunts dialectaux opérés par le français auprès des parlers voisins. Tout idiome populaire ne peut grandir et aspirer à devenir langue littéraire et nationale qu'après avoir enrichi son vocabulaire en prenant son bien autour de lui. Langage de terriens — nobles, artisans, paysans — le français à ses débuts ignorait à peu près tous termes relatifs aux choses de la mer. Ceux-ci lui furent fournis d'abord par la Normandie et la côte picarde, par Rouen, Dieppe, Abbeville, Boulogne. L'apport normanno-picard est donc capital en ancien français, plus important même qu'on ne le croit,

car la phonétique, qui sert de réactif principal, ne permet pas de décanter tous les emprunts ; à ceux qu'elle révèle, notamment par la conservation de *k* en face de *ch* francien, comme *buquette*, *crevette* (doublet du fr. *chevrette*), *écaille*, *galet*, *pieuvre*, *vergue*, etc., il faut en joindre bien d'autres : *bateau*, qui apparaît au xii^e siècle, sous la forme dialectale *batiau* dans un texte normanno-picard, *matelot*, conservé à Guernesey sous la forme originale *matenot*, et tous les termes maritimes du norois northman, du scandinave, du néerlandais. Plus tard, des termes relatifs à la mer furent empruntés au provençal (et, par lui, à l'italien) ; bien peu viennent des côtes océaniques (*chabot*, de Saintonge, peut-être *requin*).

207. La phonétique du *c* permet de déceler quelques autres mots normanno-picards, comme *cahute*, *caillou*, *étiquette*, *flaque*, de même que le groupe *iau* pour *eau*, qui se développa d'abord au nord et à l'est, et prit ensuite une très grande extension (§ 101), accuse un picardisme dans *fabliau*, mais seulement un ruralisme dans le terme vulgaire *dépiauter*, enlever la peau. De plus nombreux réactifs (persistance de *c* devant *a*, de *s* + consonne, traitement des consonnes intervocaliques, non diphtongaison des toniques libres...) permettent de révéler les méridionalismes comme *rave* (*rabe* au xvi^e s., mot limousin d'après Rabelais), *abeille*, terme d'apiculteur venu du sud-ouest (Poitou, etc.) à la Renaissance pour suppléer à la défaillance phonétique du monosyllabe francien *é*, auquel le peuple remédia par la périphrase « mouche à miel » ; l'*s* d'*escargot*, le *d* de *fadaise*, la finale de *dorade*, nous ramènent également à la langue d'oc. — Mais les critères phonétiques sont insuffisants : *c*, *g* est conservé devant *a* en normanno-picard comme dans les langues du Midi, *s* devant consonne sourde en espagnol et en italien comme en provençal etc. (1). Parmi les mots offrant une tonique non diphtonguée, on peut se demander si *pelouse* (lat. *pilosa*, proprement « poilue ») est originaire de l'ouest ou de Provence. — Il arrive même que la phonétique, maniée

(1) Ainsi qu'en wallon, d'où vient précisément *esturgeon*.

sans précaution suffisante, nom induise en erreur. On a vu que les mots *avoine*, *foin*, *moins*, attribués imprudemment à la Bourgogne, avaient une toute autre explication (§ 97). L'*o* d'*armoire* a paru suspect : origine dialectale ! C'est vite dit. En réalité, il s'agit d'un emprunt au latin, postérieur au VIII^e siècle, époque où les finales de ce type éprouvent une métathèse : *armariu* > **armarye* > *armaire* > *armoire* est tout à fait parallèle au développement de son contemporain *pallium* > *pàlye* > *paile* > *poile* > *poele* (§ 72 et 77). Attribuer à priori *cage* au normand est pure hypothèse : le mot a été tiré du latin *cavea* après l'époque de la palatalisation de *c* + *a*, ce qui suffit à l'expliquer. — Seule la géographie linguistique, en combinant la localisation des formes médiévales et la répartition géographique des formes actuelles pourra déterminer la part qui revient aux divers dialectes dans le vocabulaire français : travail considérable, qui est à faire, mais qui a déjà été amorcé par quelques linguistes (Gilliéron, J. Jud, W. von Wartburg, etc.). Ces recherches montrent combien les mots ont voyagé sur le territoire et quelle a été l'importance des dialectes pour transmettre au français central nombre de mots étrangers.

208. Les termes régionaux constituent, cela va sans dire, une part notable de l'apport dialectal, très variable toutefois suivant les époques, en raison des relations commerciales d'abord, mais surtout peut-être des tendances littéraires, de la mode, comme aussi des besoins scientifiques. Au moyen âge, chaque région vivait plus ou moins repliée sur elle-même. Vient la Renaissance, et les écrivains puisent à pleines mains dans la variété des lexiques provinciaux. Après avoir été sévèrement proscrits par la langue classique, les mots de terroir, sous l'influence du régionalisme, connaissent, de nos jours, un regain de faveur ; la curiosité porte à étudier les coutumes, à connaître les termes, à déguster les mets locaux. — Certaines régions ont leurs spécialités marquées : le Nord nous a passé des mots industriels (*houille*, *tôle*... avec le *cabaret*, vieilli, et l'*estaminet*, plus moderne, corollaires d'un développement ancien des fabriques). La Savoie et la Suisse romande ont enrichi notre vocabulaire géographique de

termes relatifs à la haute montagne, dont un certain nombre ont été adoptés d'abord par les géologies et par les alpinistes : *alpage*, *avalanche*, *chalet*, *chamois*, *glacier*, *mélèze*, *moraine*, *sérac*... ; les sports d'hiver, plus récemment, ont vulgarisé la *luge*. La Bretagne, si riche en monuments mégalithiques, a fourni toute une terminologie à la préhistoire : *cromlech*, *dolmen*, *menhir*, *peulven*. — Enfin le langage parisien a emprunté à des parlers ruraux certaines formes, d'abord ironiquement : *dépiauter*, déjà vu ; un bon *fieu* (forme picarde de *fils*), un bon garçon. D'autres sont venues par l'argot. De faux dialectalismes ont même été créés, comme *bougnâ* (charbonnier), *fouchtra* ! d'après la prononciation supposée des Auvergnats. (Cf. *Revue de Philologie française*, 1922, 137) : ces deux exemples offrent des types de correspondances phonétiques fallacieuses (-*er* français et *e* muet étant rendus indûment par *a*), ce qui paraît être aussi le cas de *genièvre*, forme « francisée » du poitevin *genèvre* (O. Bloch, *Zeitsch. für franz. Spr.*, 1929, p. 48.)

209. Cette brève revue des emprunts serait incomplète si on ne rappelait qu'à toutes les époques la langue générale n'a pas seulement fait une cueillette en surface, mais a puisé aussi en profondeur, s'enrichissant par des reprises incessantes aux langues spéciales, techniques et autres. Nous en avons donné des exemples (§ 206) pour les termes maritimes. Pendant le moyen âge, les langages de la chasse et de la fauconnerie ont beaucoup donné : songeons aux métaphores que représentent *chasser* lui-même (*captiare*) et *ahurir*, *dessiller*, *niais*, *leurre*, *brisées*, etc. Le x^v^e et surtout le xvi^e siècle ont emprunté aux langages de métiers. La langue classique, sur ce point encore, a réagi, mais le xix^e siècle a repris, en l'accusant, la tradition du xvi^e : l'influence des langages techniques est très grande de nos jours, moins encore des métiers que de l'industrie, de la politique, de diverses sciences (médecine en tête), enfin des sports. — A un autre point de vue, la langue littéraire s'est rajeunie, aux mêmes époques (Renaissance, et depuis la Révolution), aux sources vives de la langue populaire, la longue épuration du classicisme ayant menacé de la stériliser.

Comme toujours, une réaction nécessaire a provoqué des excès, et l'invasion de l'argot (ou plus exactement des vulgarismes dont un petit nombre seul est réellement d'origine argotique au sens étroit) risquerait, si elle persistait à s'aggraver, de dénaturer la langue française. — Les termes venus de l'argot des malfaiteurs sont peu nombreux et en grande partie vulgaires ou familiers (*dupe*, xve s. ; *gueux*, *matou*, *narquois*, xvie s. ; *argot*, *fourbe*, *polisson*, xvii^e s. ; *camelot*, *cambricoleur*, *larbin*, *mioche*, *roublard*, xix^e s., etc.)

3. LES MOTS SAVANTS (FORMATIONS GRÉCO-LATINES).

Emprunts au latin. — 210. Le contact entre la langue populaire et le latin a toujours été maintenu. Les premiers mots savants ont été repris, ou plutôt refaits d'après les formes classiques dès la fin de l'empire romain (§ 29). Si la période mérovingienne marque une éclipse de la langue littéraire, cependant le latin d'église, en se cristallisant, se différencie peu à peu du langage vulgaire, surtout après la restauration carolingienne qui accentue la coupure (§ 556, 630). A partir de ce moment apparaissent, dans les premiers textes français, des emprunts au latin d'église, dont nous avons relevé le phonétisme spécial (§ 70) : *aitre*, *angele*, *apòstele* et *apostòlie*, *benedir*, *humele*, *martirie*, *virgene*, etc. ; certains mots, qui, de par leur phonétique, appartiennent à la même couche historique, ont dû avoir au début un sens étroit, religieux ou rituel : *lampe* a dû désigner originairement la lampe d'église (sens du prov. *lampeza* dans de nombreux patois du Midi), *huile* l'huile sainte, *òrie* (doré) devait être un mot de clerc et *pàlie* (morceau d'étoffe) s'appliqua d'abord à des ornements du culte. Dans la « Chanson de Roland », l'analyse sémantique fait apparaître de nombreux termes ecclésiastiques : la théorie de M. Bédier sur l'origine de nos chansons de geste, d'inspiration monacale et précédées par une littérature latine, se trouve confirmée par la linguistique.

211. Parmi les mots qui ne sont pas spécialement religieux, mais que les poètes, moralistes, etc. ont empruntés au latin

des clercs, relevons au ^x^e siècle, *aliene* (l. *alienus*), *ampirie* (*imperium*), *decès*, *éréditet*, *emperedor*, *enfermetet* (*am-*), *présenter*, *turbe* (l. *turba*), etc. dans le « Saint-Alexis », qui en fourmille ; *anuncier*, *custodir*, *contraleier*, *cristal*, *desturber*, *gracier*... dans la « Chanson de Roland », qui en offre un peu moins. Au ^{xii}^e siècle apparaissent *avarice*, *charité*, *confusion*, *miséricorde*, *nature*, *patience*, etc. Dès la fin du ^{xiii}^e siècle, les latinismes se multiplient ; les légistes introduisent des termes juridiques, qui manquaient au français (*caution*, *contrat*, *convention*, *procès*, etc.). Les traducteurs latins, dont le rôle est très important, francisent de nombreux mots abstraits dont la langue vulgaire ne possédait pas l'équivalent exact, quand ils ne les transposent point par simple paresse d'esprit : les Psautiers, Vies de Saints, en offrent de nombreux exemples dès le ^{xiii}^e siècle. Avec le ^{xiv}^e, c'est un envahissement ; le latinisme devient conscient et voulu sous la plume des traducteurs d'ouvrages profanes, Bersuire, Jacques Bouchaut, Raoul de Presles et surtout Oresme. Des emprunts sont faits aussi au latin scolastique, qui était responsable de nombreuses créations : *correspondre*, *effectuer*, *qualité*, *quantité*, etc. Jusqu'à la Renaissance le latin resta une langue vivante, parlée par le clergé et par l'élite intellectuelle ; *armistice* est une des dernières créations du latin moderne qui aient passé en français (1).

212. La Renaissance continua le mouvement en l'amplifiant encore. L'excès engendra une réaction : la langue classique élimina un grand nombre de latinismes superflus, mais, malgré son aversion pour le néologisme, elle dut adopter quelques nouveaux mots qui s'imposaient plus ou moins, comme *complexe*, *exister*, *incendie*, *indiquer*, *subir*. Les reprises s'accroissent au ^{xviii}^e siècle et surtout au ^{xix}^e : progrès des sciences et besoins des vocabulaires techniques, tendances aussi de certains écrivains à l'abstraction, au raffinement psychologique. voire au pédantisme. A l'heure actuelle s'accuse, surtout dans le domaine du journalisme, de la politique et chez les demi-lettrés, un abus contre lequel

(1) O. BLOCH, *Zeitschrift für franz. Spr. und Litt.*, 1929, p. 26-28.

il est temps de réagir, car la langue risque de perdre en couleur, en vigueur, en pittoresque plus qu'elle ne gagne par l'exagération des formations abstraites.

213. Au point de vue de la forme, certains mots latins ont été introduits tels quels, avec déplacement d'accent tonique ; d'autres ont été assimilés. La distinction s'observe dès le moyen âge. — Dans la première catégorie rentrent des termes liturgiques, qui représentent généralement le premier mot d'une prière (*ave, pater, requiem*), et des termes scolastiques, qui se sont souvent fort altérés d'après la prononciation latine antérieure à la réforme érasmiennne (*dictum dicton, quanquam cancan, rogatum rogaton*). Ce procédé de transposition est conservé de nos jours dans les termes scientifiques pour les mots courts qu'une adaptation déformerait : *cirrus, nimbus* (météorologie), *lupus, plexus* (médecine), etc. — La tendance de la langue à assimiler les mots latins est très ancienne : il suffit de rappeler *charité* (*caritas*), dont le *c* a été remplacé par *ch*, bien que le mot ait été introduit longtemps après l'époque de la palatalisation de *c* devant *a*. D'une façon générale, les finales latines, surtout les suffixes sont francisés ; mais l'adaptation était plus profonde au début, témoin (outre *charité*) la finale *-ationem* qu'on changeait en *-aison* (*oraison*) tandis qu'ensuite elle est devenue *-ation* ; pour le suffixe *-men*, on a hésité entre l'assimilation, générale dans les anciens emprunts (*volume* XIII^e s., *régime*, XIV^e s., *bitume*, *légume*, XVI^e s.) et la forme latine, adoptée presque aux mêmes époques dans un mot scolaire comme *examen* (XVI^e s.) et un terme médical comme *abdomen* ; la différence de prononciation entre la finale de ces deux derniers mots (*-ē-*, *-èn*) confirme que le premier s'est vulgarisé plus tôt. Pour la plupart des suffixes on garde le thème, sans s'occuper de la quantité des voyelles, en remplaçant la finale par un *e* muet si l'on a affaire à un *a* ou s'il faut une voyelle d'appui : *-alis* devient ainsi *al* (*amical*), *-ilis*, *il* (*civil*) ; *udo, ude* d'après le nominatif (*habitude*), *-ans* (*antis*) *-ant*, et *-ens* (*entis*) *-ent* d'après les cas obliques (*différent*, etc.) *-ula, -ule* (*lunule*) ; les proparoxytons *-abilis, ibilis* sont contractés (*capable, risible*) ; mais les emprunts les plus

récents transposent *-ilis* en *-ile* (*versatile*, etc.) et ne contractent plus (*volubilité*). Certains suffixes ont été assimilés aux suffixes populaires correspondants : ainsi *-atem* devient *-é* (*facilité*), tandis que *-atum*, d'introduction plus récente, reste *-at* (*apparat*, *habitat*) ; *-osum* passe à *-eux* comme *-orem* à *-eur* (*libidineux*, *clameur*, etc.), *antia* et *entia* respectivement à *-ance* et *-ence* (*circonstance*, *différence*) ; *arius* et *aneus* prennent les formes avec métathèse qu'offrent les emprunts du haut moyen âge (*contraire*, *capitaine*...) et *-aris*, par analogie, devient *-aire* également (*liminaire*). En dehors des suffixes, la finale *a* est remplacée par *e* muet ; pour les finales en *us* (*um*), *ius* (*ium*), l'abrègement, qui était de règle au début, avec voyelle d'appui pour la seconde série (*contrat*, *procès* ; *prodige*), fait place à un calque plus voisin de la forme latine, sans qu'on songe que le mot est dénaturé davantage par le déplacement d'accent : cf. *processus* *procès* (XIII^e s.) *praecocem* *précoce*, *prodigium* *prodige* (XIV^e s.), *incendium* *incendie* (XVII^e s.) Quant aux verbes, ils rentrent normalement dans la conjugaison correspondante, en dehors de quelques formes clichées comme *conjungo*, *déficit*, *exeat*... — Les mots savants tirés du latin, par l'assimilation des finales, ont introduit dans la langue une série de suffixes très importants qui ont servi à créer des néologismes en série (§ 252). — Enfin divers mots populaires, perçus comme doublets, ont cédé la place, en moyen français, à la forme refaite sur le latin et jugée plus élégante, *antif* à *antique*, *esmer* (infériorisé par l'homonymie d'*aimer*) à *estimer*, *soutil* à *subtil*, *treü* à *tribut*, etc.

214. Le sens des mots latins n'a pas toujours été servilement copié. Déjà le latin scolastique avait opéré un travail sémantique, dont il reste plus d'une trace dans nos emprunts : le sens actuel d'*individu* a été créé par le latin médiéval. De son côté, la langue ecclésiastique avait spécialisé de nombreux mots. Des spécialisations scientifiques modernes ne sont pas moins frappantes : pensons au *cirrus* (mèche) désignant un type de nuage, *nimbus* (nuage) un nuage orageux, *lupus* (loup) une lésion maligne de la peau, *plexus* (réseau) un réseau de vaisseaux sanguins ou de nerfs, etc.,

comme plus anciennement le mot militaire *capitaine* (*capitaneus*) a eu son acception modifiée d'après celle du primitif *caput* ; si la valeur du latin *capitalis*, emprunté par les juristes, est conservée dans « peine *capitale* », le substantif *capital*, au sens financier, est fort éloigné de son point de départ. Nombre de ces emprunts se sont acclimatés assez anciennement pour que leur sémantique se soit développée : il suffit de rappeler la polysémie actuelle de *capital*, *général* (adj. et subst.), *timbre*, etc. — Enfin le latin nous a fourni, comme les langages vivants, maints emprunts de sens, soit que des mots français aient pris le sens d'un terme latin voisin, comme *poser* de *ponere*, *habiller* de *habit*, *contracter* (une maladie), de *contrahere*, soit que les écrivains donnent à des mots traditionnels telle acception que possédait le prototype latin et que le français avait perdue ou ignorée.

Emprunts au grec. — 215. Sans parler des nombreux termes grecs que s'était assimilés le latin d'église, les premiers mots que le français a tirés du grec sont venus par l'intermédiaire du latin. *Ipocrite* (hypocrite) apparaît dès le XII^e siècle. Mais jusqu'au XVI^e siècle, les mots grecs sont rares, en dehors des traductions d'Oresme, qui d'ailleurs avait pris ses hellénismes dans des adaptations latines d'Aristote ; encore ces termes ne pénétrèrent-ils pas dans la langue même littéraire. — Au XVI^e siècle, comme Darmesteter l'a remarqué le premier, c'est par les sciences plus que par la littérature que le grec s'infiltra dans le langage. Peu d'écrivains connaissaient le grec ; quelques fantaisies isolées de Ronsard, comme le fameux vers

Ocymore, dispotme, oligochronien (1)

ne doivent pas faire illusion, pas plus que les truculences de Rabelais ; et Boileau a été fort injuste en prétendant, sans l'avoir lu, que le chef de la Pléiade parlait grec et latin. Le nombre des mots littéraires adoptés à cette époque est peu élevé : un grand nombre sont repris au latin classique

(1) Epitaphe de Marguerite de France.

(*académie, épigramme, épithète, hémistiche, lyrique, ode, stratagème, sympathie...*) ; quelques-uns seuls viennent directement du grec (*anagramme, athée, enthousiaste*). Les emprunts opérés à la même époque par les mathématiques et plus encore par les sciences naturelles sont beaucoup plus importants ; le rôle d'Ambroise Paré est surtout notable ; rappelons, parmi ceux qui se sont le plus vulgarisés, *agate, archipel, hygiène, hypothèse, larynx, métamorphose, symptôme, trachée*, etc. — Le mouvement a continué aux siècles suivants grâce aux progrès des sciences et de l'industrie. Il a pris une extension considérable de nos jours : par besoin de précision, et aussi par goût d'ésotérisme, nombre de sciences, la médecine en tête, ont demandé au grec le matériel de leur vocabulaire technique, les sciences naturelles les éléments d'une nomenclature considérable (de compte à demi avec le latin et les noms propres). Les créations industrielles ont aussi recours à lui.

216. Les emprunts au grec se sont présentés d'abord sous forme de mots transposés, qui avaient subi une première adaptation en latin et qu'on assimilait ensuite par les mêmes procédés que les mots latins. L'adaptation a été la même, du jour où les mots ont été tirés directement du grec. — Mais le vocabulaire grec, si riche fût-il, était insuffisant pour les besoins, sans cesse croissants, des sciences. Aussi celles-ci n'ont-elles pas hésité à fabriquer des hellénismes, en développant les procédés de composition du grec, qui offre à cet égard autant de souplesse que les langues germaniques : on est ainsi arrivé à dénommer, d'après le grec, non seulement des maladies ou des organes inconnus aux anciens, mais des inventions aussi nouvelles que le *télégraphe* et le *téléphone*, en se servant de périphrases « écrire au loin », « parler au loin ». Naturellement de telles compositions ne sont pas toujours très correctes au point de vue de la linguistique hellénique. Mais la sémantique est torturée plus encore que la morphologie : savants et spécialistes arrivent à donner aux racines grecques, par extension, restriction de sens, etc., des significations qu'ils n'ont jamais eues. Un helléniste est incapable de comprendre, s'il ne les connaît par ailleurs ou si on ne lui

en a révélé la clef, nombre de termes médicaux ou spéciaux forgés sur le grec : dans *pyélite*, par exemple, il verra bien un dérivé de *πύελος*, bassin, baignoire, mais il ne pourra deviner qu'il s'agit d'une inflammation du bassinet du rein ; le *pylore* évoquera à ses yeux le portier, qui n'a qu'un rapport fort lointain avec l'orifice de sortie de l'estomac. Quant à un mot comme *philatélie*, qui se décompose « ami de l'absence d'impôt », on conviendra qu'il constitue une vraie gageure pour désigner la passion des timbres-poste. — Signalons pour mémoire les hybrides gréco-latins (*autoclave*, *centimètre*...) et gréco-français (*bureaucratie*, *clysopompe*). Il est inexact, toutefois, de faire figurer dans cette dernière série les composés avec des préfixes que la langue a adoptés et qui sont devenus foncièrement français, comme *anti*, *archi*, etc. — Au grec comme au latin, les langues techniques, chimie et médecine en tête, ont emprunté de nombreux suffixes (§ 253).

217. Les mots savants ont été fort critiqués par les puristes. Il est certain que leur formation n'échappe pas à tout reproche, qu'on a souvent abusé de ces créations, et qu'on a surtout le tort d'employer hors de propos, par pédantisme, des termes qui devraient rester confinés dans leur emploi technique. Mais les besoins considérables des sciences et de l'industrie ne pouvaient se passer des langues anciennes qui seules ont permis de normaliser, de systématiser les néologismes. Les créations gréco-latines présentent un autre avantage : en offrant une source unique aux savants et spécialistes des divers pays (1), elles ont permis la constitution, à notre époque, d'une langue scientifique internationale que le latin médiéval avait ébauchée. En se vulgarisant, ces termes, de plus en plus nombreux, créent un vocabulaire cosmopolite, qui va en s'accroissant, et qui remédie en partie à la multiplicité actuelle des langues de civilisation. Le français avec l'anglais est à la tête de ce mouvement d'internationalisation, tandis que, dans d'autres langues, on s'efforce de réagir, au risque de s'isoler.

(1) Nombre de mots savants nous sont venus par d'autres langues, par exemple *analphabétisme* par l'italien (§ 188), *humanisme*, *publiciste*... par l'allemand, *pandémonium*, *sinécure*... par l'anglais.

218. BIBLIOGRAPHIE. — *Dictionnaire général* (§ 15 bis), t. I, pp. 11-36 et 90 sqq ; — F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, I, 286-295 et 508-533 ; II, 200-241, III, 1^{re} partie, 217-233, IV^e, 1^{re} partie, 398-440 et 469-514 ; — H. BERGER, *Die Lehnwörter in der französischen Sprache ältester Zeit* (Lepizig, 1899) ; Gaston PARIS, *Les mots d'emprunt dans le plus ancien français* (*Journal des Savants*, 1900, p. 294- sqq.) ; — pour les mots morois, A. Sjøgren, *Romania*, 1928, 381-412, et V. Brøndal *Bu'll. de la Société des études germaniques* (25 janvier 1930). — J. J. TRÉNEL, *L'ancien Testament et la langue française du moyen âge*, Paris, 1904 ; — Edouard BONAFFÉ, *Dictionnaire des anglicismes* (Paris, Delagrave, 1920) ; — B.-H. WIND, *Les mots italiens introduits en français au XVI^e siècle*, Deventer (Hollande), 1928 ; — pour les emprunts dialectaux et les voyages des mots : A. DAUZAT, *La géographie linguistique* (et la bibliographie ; Paris, Flammarion, 1922 ; — E. TAPPOLET, *Die alemanischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz*, Bâle, 1913 sqq. ; — J. JUD, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, CXXVI, 132 sqq. ; — Leo SPITZER, *Die Namengebung bei neuen Kulturpflanzen im französischen*, Heidelberg, 1912 *Wörter und Sachen*, t. IV) ; — pour les argots : A. DAUZAT, *Les argots*, Paris, Delagrave, 1928.

CHAPITRE III

COMPOSITION ET DÉRIVATION

1. COMPOSITION PROPREMENT DITE.

219. Les mots proviennent normalement, dans une langue donnée, par composition et dérivation. La composition proprement dite se présente comme une agglutination de deux ou plusieurs mots, qui perdent leur individualité pour former un mot nouveau. Au contraire la préfixation, rangée souvent (à tort) parmi les procédés de composition, est un type de formation tout différent, et analogue à la dérivation, par addition (là devant, ici derrière le mot) d'une particule qui en modifie le sens. — Les composés proprement dits se forment d'après les règles syntaxiques de l'époque, ce qui permet souvent de les dater. La distinction entre composés de subordination et de coordination offre peu d'intérêt ; ce qui en présente davantage, c'est de déterminer à quel moment le sens des éléments composants est perdu. Le type des combinaisons a peu varié du latin vulgaire à nos jours : la différence principale réside dans la place du déterminant, qui précédait jadis le déterminé et qui, de plus en plus, a pris le second rang. — Les composés (préfixation à part) forment la série la moins importante des trois, en français ; leurs diverses catégories sont représentées à peu près dans la même proportion aux diverses époques.

220. La combinaison « verbe et substantif » est déjà courante en latin vulgaire. Le type principal lie le verbe et le complément direct. En latin vulgaire, le complément précède le nom ; le thème du premier élément est altéré, suivant le phonétisme latin des voyelles intérieures (1), et le radical

(1) A. MEILLET et J. VENDRYES, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, § 627-636.

verbal prend une désinence nominale (*ossifraga*, fr. orfraie ; *sanguisuga*, fr. sangsue) : le composé latin, dès sa naissance, forme un mot complètement nouveau et plus nettement séparé qu'en français de ses éléments. Dès l'époque carolingienne, l'ordre des mots est inversé, tandis que le verbe est mis à l'impératif, le nom au cas régime ; c'est déjà le type de la composition romane, qui combine des mots et non des radicaux, et qui ne variera plus. Il semble que ce procédé se soit appliqué d'abord à des surnoms de lieux-dits et surtout de personnes (*Gagne-pain*, *Taillefer*) ; les noms communs de cette forme, encore rares au XIII^e siècle (*Darmesteter* a relevé *cure-fièvres*, *torche-pot*, *torne-boele*), se multiplient à partir du XIII^e (*baise-main*, *coupe-bourse*, *garde-robe*, *porte-faix*, etc.) Cette création est restée très vivante jusqu'à l'heure actuelle : *garde-feu*, *garde-fou*, *garde-meuble* apparaissent au XVII^e siècle, *garde-crotte*, *garde-malade*, au XIX^e ; *cache-nez*, *portefeuille*, *portemanteau* sont du XVI^e siècle, *portemonnaie* du XIX^e ; *cache-col*, *pare-boue* et *pare-bise* sont tout récents. — Une variante aussi ancienne est la juxtaposition d'un impératif et d'un substantif au vocatif : elle est restée à peu près limitée aux noms de lieux et aux sobriquets (*Chantemerle* = *chante ! merle*). — Enfin on a le type : participe présent et nom complément. Dans les formations reculées, le déterminant précède (*lieutenant*, XIV^e s.), plus tard il suit le verbe (*ayant-droit*).

221. Le substantif peut être accolé à un adjectif qui en précise le sens. En latin vulgaire, l'épithète suivait quelquefois le nom (*avis tarda*, *outarde* ; *ros marinus*, *romarin*, mot venu en français par le provençal), plus souvent il le précédait (*acrifolium*, **alb'ispina*, *aubépine* ; *nigrum prunum*, *nerprun*) : il semble que dans le premier cas les deux éléments, gardant leur indépendance, étaient simplement juxtaposés, tandis qu'ils fusionnaient dans le second : ainsi les formes du provençal et du français ramènent non à *alba spina*, mais à *albispina* (d'après la forme vulgaire **ispina*, § 65). Le second type s'est généralisé à l'époque franque sous l'influence de la syntaxe germanique (§ 509) ; à cette époque remonte *chauve-souris* (au pl. *calves sorices* dans les Gloses de Reiche-

nau), *milieu* (*medium locum*) ; un peu plus tard apparaissent *bonheur*, *malheur* (bon eür = *augurium*, mal eür, XII^e s.), *vif argent* (XIII^e s.), *sage-femme* (XIV^e s.), *grand père*, etc. Mais dès le XIV^e s. les combinaisons avec l'adjectif postposé reparaissent, en raison du changement syntaxique dans la place de l'épithète (§ 509) : Eustache Deschamps a *aigrevin* (VI, 101) et *vinaigre* (VIII, 343) ; *cerf-volant*, *pont-levis* se trouvent dans des textes de même époque ; plus tard : *eau bénite*, *feu follet*, *sang froid*, etc. Ce procédé devient de plus en plus fréquent au fur et à mesure que se développe l'usage de placer l'épithète après le substantif ; aujourd'hui on ne forme plus de composés du premier type qu'avec les quelques adjectifs susceptibles encore de précéder le nom : *petit-suisse* (fromage) ; *petits-fours*, *petit-beurre* (gâteaux), le *Grand -Prix* (de Longchamp), etc. — Une place à part doit être faite à certaines appellations de politesse dans lesquelles l'adjectif possessif s'est soudé au nom : *monsieur*, *madame*, *mademoiselle*. Dans le premier mot, qui s'est complètement séparé de *sieur* (archaïsme juridique ou terme péjoratif), la soudure est complète : *mon bon monsieur*, *un joli monsieur*. Pour les deux derniers, au contraire, la parenté avec *dame*, *demoiselle* est toujours perçue : quand on s'adresse à la personne, la *tnèse* (*ma chère dame*) est vulgaire ; *chère madame* (*mademoiselle*) représente le bon usage ; mais *madame mademoiselle* ne s'emploient pas comme substantif indépendant, sinon familièrement, par ironie ou dans le langage enfantin (*une belle Madame*).

222. Le procédé de composition le plus en usage est celui qui associe deux substantifs. — L'apposition n'a jamais été fort en faveur. Ce type était rare en latin (*usus fructus*) ; on n'en trouve que quelques exemples au moyen-âge (*porcespi*, porc épic, XIII^e s., *chef lieu* XIV^e s., *chou fleur* XVI^e s.). Il s'est développé de nos jours pour désigner des lieux ou ou objets à deux valeurs à double aspect ou à double usage : *café-concert*, *tapis-brosse*, *wagon-lit*. De même pour certaines professions à double aspect : *avocat-conseil*, *chirurgien-dentiste*, *a fortiori* s'il y a double profession : *épicerie-mercerie* ; mais de telles dénominations ne pénètrent guère dans le

langage parlé. D'après un autre procédé, qui fut préféré par la langue classique, les noms juxtaposés étaient unis par la conjonction : *arts-et-métiers*, *poids et mesures* ; on tend aujourd'hui à supprimer « et » : *point et virgule* devient souvent *point-virgule* ; de même, en langage commercial, *coton-laine* (coton et laine).

223. Beaucoup plus riches les formations par subordination, parmi lesquelles on distingue trois couches successives. En latin vulgaire, le déterminant était au génitif : dans les noms de lieux de formation latine, il venait généralement en seconde ligne, au moins dans le Midi (*Forum Julii*, *Fréjus* ; *Portus Veneris*, *Port-Vendres*), mais dans les noms communs, le système inverse l'a emporté (cf. le provençal *diluns*, *dimartz...*) : *Martis dies*, *mardi* (et 5 autres jours de la semaine), *auri faber*, *orfèvre* ; *Jovis barba*, *joubarbe* ; *pulli pedem*, *pourpier*, etc. ; en sens contraire, il n'y a guère que *comes stabuli* *connétable*. Il est assez difficile de déterminer à quelle époque et dans quels composés le génitif a cédé la place au cas-régime : si l's a laissé des traces en ancien français (*lunsdi*, *juesdi*, XII^e s.), il n'en est pas de même de l'i. — D'une façon approximative on peut poser que les composés formés au cours de l'époque franque (VI^e-IX^e s. inclus) sont du type « déterminant + déterminé », le premier élément étant au cas-régime (*chaufour* = four à chaux, *chiendent* = dent de chien...). Les composés les plus nombreux de cette période sont les noms de lieu des domaines francs, dont le premier élément représente le nom du possesseur, le second terme étant un nom commun, *ville* (1) (dér. *viller*), *court*, parfois *mont*, *val*, etc. (*Romainville*, *Rambervillers*, *Mirecourt*, *Roberval*, etc.). — Avec le X^e siècle apparaît la formation inversée, « nom + complément », ce dernier au cas-régime sans préposition. Ce sont encore les noms de lieux qui offrent les exemples les plus nombreux, au cours de la période capétienne (X^e-XIV^e s.) : *Châteauroux* = château Raoul, *Châtellerault* = châtel Airault, *la Roche-Bernard*, *la Ferté-Alais* ; le second élément, qui est toujours un nom de per-

(1) Il faut mettre à part les collectifs, un peu plus anciens, du type *Francourville* (*Francorum villa*) (A. DAUZAT, *Les noms de lieux*, 137).

sonne, est parfois précédé de l'article (*Montfort l'Amaury*, *Montlhéry* = mont l'Héry, *Bourg-la-Reine*). Ces formations s'arrêtent au x^v^e siècle ; mais on a créé plus tard des noms de ce genre, par archaïsme voulu (1) (ainsi *Mont-Louis*, *Mont-Dauphin*, citadelles construites par Vauban). Les noms communs sont en petit nombre, et le second élément est de préférence un nom propre : *Hôtel-Dieu*, *Fête-Dieu*, *bain-marie* ; avec l'article, à la queue leu (altéré en : leu leu). Ce type ne survit guère à la disparition de la déclinaison ; la préposition apparaît d'abord devant les noms d'objets (inanités), témoin *chef d'œuvre* dès le xiii^e siècle, et, avec d'autres prépositions, *arc-en-ciel* à la même époque, *chape à pluie* dans le Roman de la Rose. — Le procédé nouveau se généralise rapidement, la préposition *de* jouant le rôle de l'ancien génitif : *eau de vie*, *gendarmerie*, *mont de piété*, *pot de vin*, etc. ; il est toujours en faveur (*pomme de terre* xviii^e s., *chemin de fer* xix^e s., etc.). La composition avec *à* (qui, populairement, peut avoir la valeur génitive, § 491), est aussi utilisée : *pot au feu*, *char à bancs*, *fil à plomb*, *face à main* (xix^e s.)... ; *en* (*croc en jambe* xvi^e s.) se raréfie, car il est suppléé par *dans* (§ 502), qu'on emploie dans les formations populaires actuelles (*bec dans l'huile*, mécanicien d'avion). Les noms de lieux offrent aujourd'hui quelques archaïsmes (prépositions ou emplois disparus) datant de la fin du moyen-âge : *Plessis-lès-Tours*, *Saint-Pierre-en-Val*, *Saint-Pierre-ès-Champs* (cf. la cristallisation analogue : *bachelier ès-lettres*).

224. Quelques autres procédés ont servi à créer des substantifs composés. Comme l'a établi M. Nyrop, qui a raison sur ce point contre Darmesteter, la combinaison « préposition (ou adverbe) + substantif » ne suppose pas forcément une ellipse ; il ne faut pas chercher d'ellipse dans la série (très ancienne) *arrière-cour*, *puîné*, *presqu'île*, qui se continue de nos jours (*non-valeur*...). Il n'en est pas autre-

(1) Les créations administratives modernes, *timbre-poste*, *mandat-poste*, sont des archaïsmes systématiques d'un genre analogue. — Le snobisme anglicisant ramène aujourd'hui le type germanique de composition : *Orient-Express* (on a dit *Express-Orient* jusqu'en 1914).

ment pour *adieu*, *acompte*, *enjeu*, etc., où l'on passe insensiblement de la locution primitive au composé : « Je vous dis : à Dieu ! » est bien proche de : « je vous dis adieu » ; comparer : « je vous donne ceci pour boire », « je vous donne pour boire », « je vous donne un pour-boire ». C'est au point qu'on hésite parfois, en écrivant, entre « j'ai à faire » et « j'ai affaire », tant l'expression *à faire* est souvent voisine du composé. — Un substantif peut être formé avec un adjectif substantivé suivi d'un complément : *haut-de-chausses*, xvi^e s. ; *belle de nuit* (fleur) ; *haut-de-forme* (chapeau ; xix^e s.). — Un autre procédé, développé par la langue classique, consiste à substantiver un groupe de deux verbes, dont le second, complément du premier, est à l'infinitif. Le premier peut être aussi à l'infinitif ; c'est le type normal de cette création, l'infinitif se prêtant aisément à être substantivé (§ 323) : *savoir-faire*, *savoir-vivre* (xvii^e s.), *laisser-aller*. Les autres variétés se sont cristallisées différemment : *laissez-passer* (fin xviii^e s.) est une formule impérative qui a servi à désigner le sauf-conduit sur lequel elle était inscrite ; on a dit « par ouï-dire » (xvii^e s.) avant de substantiver, par ellipse : des *ouï-dire* (Voltaire). — Les formations elliptiques enfin sont nombreuses. Elles semblent avoir débuté, vers la fin du moyen-âge, comme surnoms : la rue *Quiquempoit* (auj. *Quincampoix* ; cad. *qui qu'en poist*, subj. de *peser*) portait ce nom au xiv^e siècle (Et. Boileau) ; Bourbon l'Archambault eut une tour *Quiquengrogne* au xv^e siècle, un peu avant Saint-Malo ; les sobriquets de ce genre apparaissent à la même époque, comme dans le Midi (*Noulibos* = *no li vos*, tu ne le veux pas, Béarn). Pour les noms communs, les formations de ce type n'ont guère passé dans la langue courante (surtout familière) qu'à l'époque moderne : *quant-à-soi* (xvii^e s.), *sot-l'y-laisse* (xviii^e s.), *décrochez-moi-ça* (xix^e s.), etc.

225. Les formations adjectives sont moins variées. Depuis le moyen âge s'est développée la juxtaposition de deux adjectifs, dont le premier prend une valeur adverbiale : *cler-semé* (xii^es.), *nouveau-né*, datent de l'ancien français ; dans une série un peu postérieure (*aigre-doux*, *ivre-mort*)

les deux adjectifs gardent leur valeur. — L'adverbe précédant l'adjectif s'est aussi cristallisé anciennement (*bienveillant*, xii^e s., *bienséant*, *maladroit*, *malpropre* xvi^e s., etc.). Plus rare, quoiqu'ancien aussi, l'agglutination d'une locution complétive devenue adjectif : *débonnaire* (*de bon aire*, xii^e s.) ; *comme-il-faut*, véritable adjectif, quoique invariable, dans le langage parlé, où on le fait précéder à l'occasion d'un adverbe (très, bien, guère).

226. Les verbes composés datent du latin, qui connaissait spécialement le type *manumittere*, dans lequel le nom complètement s'était soudé à l'initiale du verbe. Le latin vulgaire a étendu ce procédé en agglutinant, par exemple, *mente-habere*, *morbo fundere*, d'où l'ancien français *mentevair*, plus tard *ramentevair*, *morfondre*. Cette formation synthétique se ralentit naturellement en ancien français, où on relève peu de composés nouveaux de ce modèle : *clofichier*, *forvestir*, *vermoulu*, un peu plus tard *saupiquer* (xiv^e s.), et un des derniers, *culbuter* (xvi^e s.) ; le premier élément de *chantourner*, qui apparaît chez Cotgrave sous la forme actuelle, est obscur ; le mot semble emprunté aux dialectes du Nord. — Les verbes doubles qui se sont substantivés, *savoir-faire*, *laisser aller*..., ont été d'abord et sont encore des verbes composés ; d'autres sont en formation (*faire faire*, *faire dire*...).

La composition des adverbes sera étudiée au livre suivant.

2. PRÉFIXATION.

227. La préfixation se rapproche beaucoup de la dérivation. Toutefois le préfixe se fond moins intimement avec le mot que le suffixe et il garde, en même temps, un peu plus d'indépendance : si les suffixes ont parfois d'anciens mots usés, il n'y paraît plus depuis longtemps, tandis que les préfixes sont, en principe, d'anciennes prépositions, voire des adverbes, dont beaucoup vivent encore. M. Nyrop a remarqué que lorsqu'une préposition disparaît de la langue, le préfixe correspondant perd son point d'appui et se voit menacé à son tour. Cependant des préfixes bien caractérisés et solide-

ment implantés dans la langue peuvent survivre longtemps, surtout par l'organe des formations savantes qui ont refait *ex-* et *dis-* d'après le latin et ont introduit avec succès des préfixes grecs (*anti-*, *archi-*) sans attaches antérieures dans le langage. Le préfixe disparaît surtout lorsqu'il s'use, phonétiquement en perdant ses caractéristiques (ce qui provoque des renforcements), ou sémantiquement lorsque sa valeur s'affaiblit, enfin s'il figure dans peu de mots. — Comme pour les séries précédentes, la langue, et cette fois dès le latin vulgaire, a réagi contre le procédé de composition thématique qui altérerait, en latin classique, les voyelles intérieures. Tous les composés latins avec préfixes ont été refaits (d'après une tendance qui se manifestait déjà pour les créations nouvelles dès la fin de la République) : ainsi *assidere* redevient **assedere*, *excludere* **excludere*, *perficere* **perfacere*. Seuls ont échappé à la réfection les mots dans lesquels les éléments composants n'ont plus été perçus, soit à cause d'une spécialisation de sens (*conficere confire*), soit parce que le primitif avait disparu de la langue courante (*consuere coudre*). — En français comme dans les autres langues romanes, la préfixation a formé un nombre de mots beaucoup plus considérable que la composition proprement dite.

228. En latin vulgaire, la disparition de diverses prépositions et le besoin de renforcement ont provoqué l'effacement et la substitution de nombreux préfixes. *Ab*, qui se confondait parfois avec *ad* en composition, est éliminé ; *dis* l'emporte sur *de*, les composés en *e-* sont refaits en *ex-* (*es-*), plus individualisé, de même que *tra-* en *trans-* (*tras-*) ; *sub* est renforcé en *subtus* ; *cum* se maintient (*cuminitiare*, *cumbattere*) bien qu'il sorte de bonne heure de l'usage, en Gaule, en tant que préposition. *Ne* forme encore *ne-entem* (néant), mais perdra sa vitalité dès le haut moyen âge. Des créations plus expressives se développent avec *inter*, *contra*, *foris* (1), *inde*, *minus*, *male*, *bene*, tandis que les composés avec *ad*, *in*, *ex*, *dis*, *per*, *re* accroissent leur vitalité et se combinent à l'occa-

(1) Qui a fusionné avec les préfixes franciques *for*, *fir*, exprimant la position en face et une valeur péjorative (*Romania*, xxxi, 633).

sion avec des mots germaniques (*esfreer, esmaier...*); les formations avec *pro* se multiplient (*porfitier, portraire, porofrir...*).

229. Le moyen âge met en faveur la composition parasynthétique, qui tire un verbe d'un nom avec préfixe et désinence verbale : dès le latin vulgaire, voici **accapitare acheter* ; un peu plus tard, *achever, embarquer, acoler, anuitier, esmerveiller* ; le verbe est rarement de la 2^e conjugaison (*atterrir*, sur le modèle duquel on a forgé récemment *amérir*, en parlant d'un hydravion ; *aboutir, racornir*, etc. Ce type a cessé de bonne heure d'être vivant, la dérivation avec *-ir* s'adaptant aux adjectifs). Les parasynthétiques nominaux sont plus rares, substantifs comme *acoinçon, emplacement*, adjectifs comme *forcené, souterrain* ; on en cite souvent qui, tirés d'anciens verbes, ne rentrent point dans cette catégorie (1).

230. L'élimination des types usés et le renforcement des préfixes faibles se sont poursuivis depuis le moyen âge. Aux approches de la Renaissance disparaît *bes* (*bestourné...*) dont la valeur n'est plus perçue et qui a été supplanté par d'autres particules (*mes* > *mé-*, *mal*) ; raréfié, il s'était souvent altéré au point de devenir méconnaissable (*barlong*) ; *for-* perd ensuite sa vitalité ; enfin, plus près de nous, *mé* faiblit, concurrencé par *mal*, plus expressif (on a hésité entre *mécontent* et *malcontent*, on a essayé *maldisant*, le peuple a créé *malpoli, malgracieux*, etc.) ; *tré* a cessé d'être vivant. — En réaction contre les lois phonétiques, qui différenciaient quelques préfixes suivant la nature du son subséquent, on a refait la plupart des formes vocalisées de *mal*, qui ne sont restées que dans quelques cristallisations (*maudire ; maugréer, maussade* = *mal sade*, dont le second élément n'était plus reconnu ; cf. aussi Sassetot-le-Mauconduit, Seine-Inf.). *Non* remplace *ne* de bonne heure : *nonchalant* XIII^e s., *nonobstant* XIV^e s. Une des atrophies les plus curieuses est celle de *pour*, préfixe, malgré sa vitalité comme préposition :

(1) Un seul préfixe est obscur, *ca, cha*, (variantes : *cal, cali, gali*). Cf. Gamillscheg, *Etym. Wært.*, v^o *ca*, et les références. — *Mes-*, comme *for-*, paraît avoir subi une influence germanique, celle de *miss-* (cf. *Romania*, 1924, 515 sqq. ; thèse un peu exagérée).

après avoir été très en faveur au moyen âge (*pourchasser, pourfendre, poursuivre, pouvoir*), il s'est aujourd'hui stérilisé ; *pourlécher* (xviii^e s.) est une de ses dernières créations. — Divers changements de préfixes ont eu lieu : *ad*, par exemple, a gagné au détriment de *ex* (lat. *eradicare*, fr. *arracher*), phénomène qui a atteint son maximum en Suisse romande ; ce préfixe exprime souvent un renforcement qui était totalement étranger à la particule latine (*accoucher, accoupler*). Dans la langue moderne, l'idée de renforcement a été surtout exprimée par *re-* (1), qui a pris une grande extension de nos jours. *Remercier* apparaît au xvi^e siècle, en face de *mercier* (Marot, etc.), qui disparaît peu après, Parfois le préfixe apporte une nuance, qui n'est plus itérative : comparer *coin* et *recoin*, et « j'ai rendu telle somme, je *redo*is encore tant » ; la préférence accordée de plus en plus à *ramener rentrer... sur amener, entrer...* montre bien la valeur de renforcement. Le sens itératif n'est d'ailleurs point perdu, témoin la formation familière : *rebonjour* ! (cad. bonjour de nouveau).

231. Somme toute, depuis le latin vulgaire, le bilan des préfixes traditionnels se chiffrait par un passif très sensible de pertes. On conçoit que les préfixes savants aient été les bienvenus lorsqu'ils se sont présentés pour combler le déficit. Ces préfixes se sont acclimatés d'abord avec les mots empruntés au latin. — En premier lieu ils ont renforcé des préfixes populaires défaillants. *Re*, qui perdait une partie de son individualité devant un radical à initiale vocalique, est renforcé en *ré* d'après la prononciation du latin et des mots savants : *réduquer, réintroduire, réorganiser*. Cette formation, d'abord littéraire, a vite conquis la faveur générale, et elle donne au mot une allure à la fois plus élégante et plus expressive. On l'a utilisée pour distinguer des nuances de sens, spécialement quand la valeur du mot traditionnel était affaiblie (*rétablir* est plus précis que *rétablir*) ou spécialisé

(1) Les débuts de cette tendance sont fort anciens, témoin *regarder*, qui était déjà formé au viii^e siècle (Gloses de Reichenau : *rewardant*). — La substitution de *ra* à *re* signalée par M. Brunot (*op. cit.*, I, 507) à partir du xiv^e siècle (*rapasser*, etc.), et qui a laissé des traces dans la langue populaire, doit être un renforcement en *re* + *a* (*ad*).

(*raccommoder* est complètement séparé d'*accommoder* dont *réaccommoder* devient l'itératif). On hésite pour quelques mots, par exemple entre *rajuster* et *réajuster*, *rassortir* et *réassortir*. — Le préfixe *é* a été parfois refait en *ex* dans des mots populaires (*expirer*, *exploiter*, *extraire*...). De même, *bi*, *bis* a infusé une nouvelle sève à *bé*, *bes* expirant (*besaïeul* > *bisaïeul*, *bescuit* > *biscuit*), et le préfixe, sous cette forme, est redevenu vivant, au moins dans les formations savantes (*bilatéral*, *bipède*, *bissextil*...), qui portent parfois sur des mots français (*bicarré*) ou grecs (*bicycle*). Parallèlement à *é*, *dé* est souvent renforcé en *dis* (*disjoindre*, etc.), *tré*, *tra* en *trans* (*transmettre*, *transporter*...). — *Con-*, *co-*, enfin, qui n'avait pas survécu indéfiniment à la disparition de la préposition et qui ne provignait plus, a été revigoré par les mots savants, au point de former une nouvelle série, aussi riche que vivante, exprimant l'association : *concitoyen*, *compatriote*, *condisciple*, *cohabiter*..., sans compter les termes juridiques, qui se vulgarisent : *coassocié*, *colégataire*, *copartageant*, etc.

232. Souvent le préfixe a apporté un sens nouveau, tout au moins une nuance. *Pro* a pris la valeur, inconnue aux combinaisons avec *pour-*, « qui est partisan de » : *proallemand*. *Extra*, à peine représenté dans les mots traditionnels, connaît déjà une brillante carrière pour désigner la supériorité : *extra-fort* (pour qualifier un tissu), *somnambule extra-lucide*, etc. et même, avec de l'anglais, *champagne extra-dry*. — *Inter* s'est spécialisé (comme l'ont fait plus ou moins les préfixes savants) dans les termes techniques pour les créations nouvelles, avec une valeur plus précise d'*interdépendance* (*intercellulaire*, *interférence*, etc.) ; mais il gagne à son tour sur « entre », témoin des réfections qui datent parfois du x^e siècle (*interdire* ; *interrompre* x^{vii}^e s. remplaçant *entrerompre*, etc.) — et des créations : *interligne* x^{xvi}^e siècle, et, tout récemment, l'*intergroupe* parlementaire. Mêmes faits pour *ante* et *post*, qui, longtemps spécialisés dans les formations techniques (*antédiluvien*, *antépénultième*, *postverbal*), commencent à refouler *après* et *avant* dans des

formations courantes : *antidater* (1), *postdater*, etc. *Pré* apporte une nuancé nouvelle d'antériorité, l'idée de préliminaire (*préavis*, *préétablir*...) et a l'avantage de pouvoir s'associer indifféremment à l'adjectif, au substantif et au verbe. De même *rétro* permet d'exprimer un autre aspect de la même notion, « en remontant en arrière » : *rétrograde*, *rétroactif*, etc. — *In* a apporté une valeur négative inconnue à la composition populaire. Aussitôt s'est opérée une répartition sémantique entre *en-*, qui garde les deux valeurs de *en* (*enfermer*, *enrouler*) et de *inde* (*emmener*, *enlever*), anciennement fusionnés, et *in-* qui est devenu le négatif courant des adjectifs (2) (*impossible*, *inutile*, *immoral*, *imprenable*), *non* étant réservé désormais aux substantifs (*non-valeur*, *non-sens*). Toutefois certaines reprises malencontreuses ont atteint partiellement la série populaire, juxtaposant parfois des formes différentes dans la même famille (*enflammer*, *inflammation*). — Depuis peu, la langue commerciale et la langue politique ont fait un sort à *super-*, qui menace de déloger *extra* et s'est souvent substitué à *sur* (besoin d'insistance et pédantisme) : *superfin*, *superfiscalité*, *supertaxe*, etc. (3) — *Ultra* est employé depuis un siècle (*ultra-royaliste*) par la langue politique, qui a besoin de termes en série.

233. Les préfixes grecs ont commencé à se répandre de bonne heure chez les écrivains, car eux aussi comblaient des lacunes. Le *xv^e* siècle offre une grande abondance de composés en *archi-*, dont beaucoup n'ont pas vécu, mais le préfixe s'est vite popularisé, surtout devant adjectif, au point qu'on arrive à dire aujourd'hui : il est *archisot*, ou : j'en suis *archisûr*. *Anti* a été surtout vulgarisé par la langue politique, qui en a fait un véritable abus, pour désigner le parti adverse d'un homme ou d'une doctrine, en le combinant avec divers suffixes, et en formant des adjectifs comme des substantifs (*antidémocratique*, *antidreyfusard* (1898), *anti-*

(1) La forme *anti*, qui est celle des composés thématiques latins (*anticipare*...) a pu être influencée, pour ce mot, par *anti-* (contre), d'origine grecque (v. ci-après).

(2) Plus rarement des substantifs (*inconduite*) : ce type ne s'est pas développé.

(3) Cf. *Revue de Philol. fr.*, 1929, 170-182.

parlementaire...). — D'après la polysémie de *παρά*, la langue philosophique et scientifique a créé deux types sémantiques de composés : dans les plus nombreux (qui comprennent tous les termes scientifiques), *para* a la valeur « à côté » (*paralysie* d'après le latin ; *paralogisme*, *paracentral*.) « à côté » (*paralysie* d'après le latin ; *paralogisme*, *paracentral...*) ; dans d'autres, le sens est « contre » (*paradoxe*). Cette dernière acception a engendré une confusion curieuse avec le premier élément d'autres composés qui représentait « parer » : le premier de la série, *parasol*, était un emprunt à l'italien (xvi^e s.), sur le modèle duquel on créa *parapluie* (xviii^e s.), puis *paratonnerre* ; la série a continué avec *paragrêle*, *paracrotte*, etc. dans lesquels *para*, dont la signification n'est plus sentie, a pris une valeur de préfixe et se confond avec le *para* de *paradoxe*. — Souvent le préfixe grec est venu doubler le suffixe latin. Une fois de plus, on a pu en profiter pour distinguer des nuances de sens, par exemple entre *a* privatif grec et *in* négatif latin : *immoral*, contraire à la morale ; *amoral*, qui ignore la morale. D'une façon générale, la science donne ses préférences aux préfixes grecs, d'abord parce qu'ils rentrent dans le cadre de tout un système d'emprunts à la langue hellénique (§ 215-6), ensuite parce que leur valeur, moins vulgarisée, se prête à une spécialisation plus précise : *dia* (à travers), *di* (doublet du latin *bis*), *dys* (péjoratif équivalent de *més-*), *endo* (dans), *exo* (hors), *épi* (sur), *hypo* (sous) ne se rencontrent guère, hors des emprunts directs au grec, que dans les formations scientifiques, surtout chimiques et médicales, fabriquées avec des éléments helléniques. *Hyper*, au contraire, qui combine les valeurs, de *sur* et *extra*, a un peu plus de vitalité dans la langue littéraire (*hypercritique*, employé par Boileau, *Lettres*, 1703) et commence, avec son symétrique *hypo*, à déborder de la médecine dans la langue courante (*hypertension*, *hypotension*).

3. LA DÉRIVATION.

234. Pour former des mots nouveaux, la dérivation est

la principale ressource du français comme des langues romanes. Les suffixes ont perdu depuis longtemps toute vitalité indépendante, même ceux qui se sont formés, dans le haut moyen âge, avec des radicaux germaniques (-*aud*, -*ard*). Pénétrant, plus intimement que le préfixe, le terme qu'il modifie, le suffixe se substitue à la finale en se soudant à la racine. Il constitue un moule préparé d'avance pour y couler telle en telle catégorie de pensée. Chaque mot, dès qu'il a existé, contenait ses dérivés en puissance. Ce procédé permet à chacun de risquer des créations nouvelles, qui seront comprises à première vue. Procédé commode, dont on commence à abuser.

235. Quelques principes généraux président à la création et à la transformation des suffixes. Le fonds ancien a été hérité du latin. D'autres suffixes ont été empruntés, chemin faisant, à quelques langues vivantes ; beaucoup ont été repris, à l'époque moderne, au latin savant, puis au grec. — L'usure phonétique a été réparée par renforcement, un son ou un groupe de sons qui précédaient le suffixe ayant été incorporés à celui-ci par voie analogique. L'analogie a joué un grand rôle dans la suffixation, changeant en suffixes des finales fréquentes, par irradiation, ou substituant des suffixes à des finales rares. Les rapports avec la phonétique demandent à être analysés, tant pour la généralisation de certaines alternances que pour les réactions, plus fréquentes, contre les altérations phonétiques. — Au point de vue du sens, enfin, les suffixes tendent à se spécialiser, mais la répartition sémantique ne s'effectue pas sans difficultés, à cause de la concurrence entre suffixes voisins. Les suffixes les plus répandus, comme *-ier*, gardent une grande variété d'emploi et deviennent de véritables passe-partout pour suppléer aux suffixes défaillants. — La disparition des suffixes est due soit à une usure phonétique irréparable, soit à une raréfaction d'emploi.

Période préromane. — **236.** Le latin vulgaire, qui a beaucoup développé les tendances à la dérivation, a conservé le plus grand nombre des suffixes en usage dans la langue

classique (1) : *-alis*, *-anus*, devenus en français *-el*, *-ain* ; *-abilis* (*-able*) et *-ator* (vx. fr. *eur* ; noms d'agents) qui s'adaptent à des radicaux verbaux : *-aticus*, formant des adjectifs d'après des noms (*silvaticus* sauvage) ; pour les abstraits, *-ura*, *-ationem*, *-amentum*, *-itia*, et surtout *-antia* et *-atem* (d'après des adjectifs : *bonitatem* bonté) ; *ensis*, nom d'habitants, puis, au neutre substantivé, nom de pays (vx. fr. *-eis*, *-is* après élément palatal : *Vermandeis*, *Paris*) ; *-osus* et *-ivus* (vx. fr. *-eus* ; *-if*, f. *-ive*), *-aceus* indiquant un rapport de qualité, le péjoratif *-aster* ; enfin surtout les diminutifs *-ellus*, *-eolus* (*iolus*), l'intensif *-o*, *-onis*, et *-arius*, spécialement adjectif, qui a pris une extension de plus en plus grande, sont les suffixes nominaux les plus en faveur. Pour les verbes, les fréquentatifs et les intensifs se multiplient : dérivations d'après le radical de l'ancien supin, type *-tare* comme *adjutare* (**oblitare*, **rutare*, oublier, ruer), *-sare* (*ausare* oser, **usare* user) ; dérivation (d'après substantif) en *-care* (*caballicare* chevaucher, **carricare* chargier), plus rare en *-itare*, d'après des adjectifs (*vanitare*, vanter). Des finales participiales se développent pour créer des adjectifs ; le latin classique en offre déjà quelques exemples (*barbatus*, *cornutus*).

237. Les pertes concernent avant tout les suffixes nominaux atones atteints par l'intensification de l'accent. La phonétique tue *-uus* réduit à *-us*, puis *-ius* du jour où les palatalisations consonantiques absorbent le premier élément ; enfin *-ūlus*, dont la voyelle thématique est menacée de syncope, disparaît à son tour et ne subsiste que dans les formes plus pleines *-iculus*, *-uculus* qui donnent lieu encore, surtout la première, à de nombreuses créations (*auricula* oreille, *ovicula*, ouaille, *soliculum* soleil ; *genuculu* genou...). Par ailleurs *-ulus* cède la place au suffixe accentué *-ellus* (*anellus* anneau, *vitellus* veau...). — La raréfaction des verbes des trois dernières conjugaisons au profit de ceux de la première (§ 349 sqq.) provoque l'élimination progressive

(1) Les suffixes gaulois n'ont survécu que dans les noms de lieux (*-avu* *-incu*, etc., et surtout *-acu*-, ci-après § 328) ou dans quelques mots isolés comme *caillou* (forme normanno-picarde de **cacl-avu*), *vassal* (suff. *-allu*-), vx. fr. *tarenche* (*tarinca*). Pour *-et*, § 239.

de *-ebilis*, *-ibilis*, *-etor*, *-itor*, *-entia*, au profit de *-abilis*, *-ator*, *antia*, etc.

238. Les créations sont nombreuses et assez variées. Le latin populaire a vulgarisé une dérivation verbale en *-iare*, d'abord d'après les adjectifs en *-is* (*alleviare* dans la *Vulgate*, f. alléger, puis *molliare*, Notes tironiennes, **fortiare*, forcer, etc.), ensuite d'après les adjectifs, et participes en *-us* (**altiare* hausser, *captiare* chasser, etc.). La vitalité, un instant très grande, de ce suffixe fut bientôt atteinte du fait des palatalisations. Il céda la place à *-idiare* (voir ci-après), plus résistant. — Maints suffixes furent renforcés, par extension de procédés anciens : nous venons de voir que *-iculus* survécut à *ulus* ; de même *-icellus* prit une nouvelle extension et absorba peu à peu, par rapport à *-ellus*, la valeur diminutive (*monticellus* monceau, *navicella* nacelle, etc.). Le suffixe renforcé *-aricium*, appuyé indirectement par les verbes en *are*, se développe à l'époque mérovingienne, comme adjectif, puis substantif (*caballum carrucaricum*, cheval qui traîne la charrue, *Loi Salique* ; plus tard *vaccaricia*, *-itia*, endroit où sont les vaches)... (1). Parallèlement *-aticius* est spécial à la Gaule pour désigner l'action de se battre, de pleurer... (vx. fr. *bateïs*, *ploreïs*...) ; *aticus* s'est fortifié sur les ruines de *-icus* et forme désormais nombre de substantifs, (d'abord neutres substantivés : *herbage*, *rivage*, puis *village*, *passage*, etc.) ; *atorium*, qui a effacé *-etorium*, *itorium*, comme *-orium* lui-même, se spécialisera bientôt pour désigner les instruments au sens large.

239. D'autres suffixes ont été empruntés. Le grec d'abord a fourni le suffixe *ia*, accentué sur l'*i*, qui s'est rapidement vulgarisé pour créer des noms abstraits tirés d'adjectifs dès l'époque mérovingienne (*folie*, *jalousie*, *félonie*, etc.) ; *iscus* (ἰσκος) qui allait se confondre avec un suffixe germanique, eut moins de succès ; par contre, le développement de *-idiare* (ἰδεῖν) fut très grand pour former des verbes d'après des noms (*plaideier*), puis des adjectifs (*blancheier*). Le diminutif *-ittus*, qui apparaît vers le *v^e* siècle pour acquérir

(1) A. THOMAS, *Nouveaux Essais*, 62 sqq.

rapidement une si grande vitalité, non seulement en Gaule mais en Italie du Nord (et en Espagne sous la variante *ittus*) paraît d'origine plutôt germanique que gauloise (1).

240. Un peu plus tard, le germanique nous a donné deux suffixes, mais qui n'ont guère vécu par suite de confusions homonymiques : *-ing*, que la phonétique amène à *-an*, et que l'on trouve, accolé à un radical nominal ou verbal, dans *paysan*, *tisserand*, *cormoran* = *corvus* **maringus*, corbeau de mer, *Flamand* = *flamingus*, et *-isc*, qui a formé des noms de peuples comme *Franceis* = *Franciscus* : le premier a été absorbé par les suffixes romans *-ant* et *-and* ; le second, que la phonétique a d'abord désorganisé, en opposant un féminin en *-esche* (= *esca*) à un masculin en *-eis*, a fusionné avec *-eis* issu du latin *-ensis* . — Le principal apport germanique est constitué ici par les suffixes *-aud*, *-ard*, qui se sont formés par irradiation, d'après la fréquence de *-alt*, *-art* (représentant respectivement les radicaux *wald-* (2), conserver, et *hard*, fort) à la finale de nombreux composés germaniques (noms de personnes : *Arnaldus*, *Reginhardus*, etc.). La valeur du premier a été, dès le début, teintée d'un sens péjoratif, comme il arrive souvent dans les emprunts aux langues voisines, mais ce suffixe s'est développé plus lentement, car les mots de cette série qui apparaissent vers le ^{xiii}e siècle, comme *ribaudo*, sont peu nombreux ; il prend surtout de l'extension du ^{xv}e au ^{xvii}e siècle (*courttaud*, *maraud*, *pataud*, *penaud*, etc.), en donnant plutôt des adjectifs. Les progrès de *-ard* paraissent plus anciens. M. Bourciez reporte à l'époque mérovingienne la création de *codardus* (fr. *couard*) bien que la phonétique ne nous oblige pas à remonter si haut ; *-ard* forme des noms d'êtres animés très variés, noms de mâles (*canard*), dérivés de substantifs (*têtard*, *bâtard*), augmentatifs (*vieillard*) ou s'ajoute à des radicaux verbaux (*bavard*) : c'est dans ces deux derniers types que s'est développée l'acception péjorative, inconnue dans les noms d'objets (*billard*, *étendard*, *moutarde...*), où

(1) J. BRUCH, *Revue de ling. romane*, II, 98-112.

(2) Le radical *bald* a pu entrer aussi en ligne de compte (*Hugobaldus*).

la signification augmentative s'est longtemps maintenue comme dans les noms d'animaux (*bombarde*, *poularde*).

241. La répartition des valeurs a donné lieu à des compétitions ou à des évolutions intéressantes, en dehors de la formation des deux péjoratifs précédents. — *On* qui fut intensif et qui commençait (comme *-ard* plus tard) à devenir péjoratif en latin vulgaire (*glutto*, *naso...*), a donné quelques noms de personne dérivés d'un substantif (type *charron*, XIII^e s.), parfois renforcé par *ar* > *er* déjà vu dans *-aricius*, et essayé avec *ing* > *an*, *tisseran(d)* (*vigneron* XIII^e s. ; avec un verbe, *forgeron*, XVI^e s.). Pour les animaux, *-on* se spécialise de bonne heure pour désigner le nom du jeune, peut-être sous l'influence de **fētone* > *faon*, qui apparaît dès le XIII^e s. (*oison*, *ourson*, *aiglon*, *ânon*, etc.) ; cependant *-on* forme encore un nom de mâle au XVI^e siècle, *dindon*. La valeur diminutive a gagné plus tard les noms d'objets (*corbillon* ; *carafon*, XVII^e s., etc.) ; cette acception était étrangère aux anciennes formations de ce genre (cf. *aiguillon* par rapport à *aiguille*, *baïllon*, *ballon*, etc.) ; *fleuron*, « ornement en forme de fleur », ne prend le sens diminutif qu'au XVII^e siècle. — Les rivalités ont été grandes pour les diminutifs dès le latin vulgaire. Dès que *-ulus* eut faibli, la concurrence s'établit entre *-iolus* et *-ellus* ; celui-ci, on l'a vu, perdit sa valeur spéciale, dont hérita la forme renforcée *-icellus*, jusqu'au jour où la chute de l'*ï* contrefinal le frappa grièvement. En même temps, *-ittus*, auquel s'était attachée surtout une nuance caressante, gagnait du terrain, tandis que *-iolus*, mutilé par les palatalisations, s'étiolait à son tour, en attendant que *-on* entrât en scène. — *Ensis* > *eis*, menacé un instant par le germanique *-isc*, a absorbé celui-ci grâce à l'homonymie du masculin ; il est resté attaché aux noms de peuples, jusqu'au jour où *-anus*, étayé par le latin savant, vint lui disputer le terrain. — Le latin vulgaire avait spécialisé *-ētum*, f. *-eta* pour les plantations d'arbres (*alneta* > *alneie* > *aulnaie*), rôle dans lequel il n'a guère rencontré de concurrent jusqu'à nos jours, comme on s'en rend compte par les nombreuses cristallisations qu'offrent les noms de lieux : quelques essais furent tentés avec *-osum*, *-osa* (*Freneuse*, *Sausseux...*) ; *aria*

ne s'est ajouté qu'à des noms de plantes ou de petits arbustes (*Boissière*, de *buxus*, *Lignères*, de *linum*, *Pervençhère*, etc.), sauf dans le Massif Central (*Nugère*, endroit planté de noyers ; *Vaissière*, de noisetiers, etc.).

L'ancien français. — **242.** L'ancien et surtout le moyen français ont donné une grande extension aux substantifs verbaux, simples radicaux (1) masculinisés comme *accueil*, *maintien*, *regret*, *relief*... ou féminisés (*déroute*, *récompense*, *ruse*...), ce qui a toujours lieu quand le radical a besoin d'une voyelle d'appui (*charge*, *marche*...) : ce procédé s'est développé au moment où l'emploi de l'infinitif substantivé (*le dormir*), qui ne devait se conserver que pour quelques termes maintenus par les écrivains (*devoir*, *savoir*, *souvenir*...) et dans des mots ou des expressions cristallisés (*loisir*, *manoir*, *plaisir*... ; le *boire* et le *manger*), commençait à sortir de l'usage (xv^e-xvi^e s.). De nouvelles séries de noms abstraits se forment : avec *-aille* (*trouvaille*, xii^e s.), qui tend à désigner des collectifs tirés de substantifs (*chiennaille*, *racaille*...), avec *ëure*, (lat. *-atura*) accolé aux radicaux verbaux, (*blecëure* > blessure), surtout avec *-ement* (lat. *-amentum* : *garnement*, *parement*, *vestement*...) et avec un nouveau suffixe *-ier*, qui se rattache aux neutres latins en *-erium* (*desiderium*, *improperium*) et qui fut assez florissant au moyen âge (*desirier*, *encombrer*, *reprochier*, *reprovier*...) mais surtout en provençal, et s'atrophia de bonne heure (A. Thomas, *Nouveaux Essais*, 110-119) ; *-age*, qui gagne aussi sa vitalité, forme, avec verbe des abstraits (*passage*), avec substantif des concrets (*visage*) ; la lutte entre les deux suffixes voisins (adaptés aux adjectifs) *-ice* et *-ise*, qui se rattachent théoriquement, le premier à *-icia*, le second à *-itia*, mais qui ont été troublés de bonne heure par les emprunts au latin littéraire (*justice*, xii^e s.), s'est terminée à l'avantage du second (*feintise*, *sottise*, *traîtrise*...) ; le type *sagece*, *tendrece* s'est stérilisé de bonne heure.

(1) Le radical, comme on le voit par les exemples qui suivent, est substantivé en principe sous la forme tonique (§ 355 sqq.).

243. La réduction des hiatus, qui détruit les distinctions délicates entre *-ëeur* et *-eus*, *-ëure* et *-ure*, etc., surtout la chute des consonnes finales qui provoque la confusion de *-eur* (*-ëeur*) et de *-eus* au masculin, sans compter la vocalisation de *l* qui désorganise divers suffixes, provoquent des troubles et des pertes. Le suffixe *-el*, issu de *-alis*, susceptible d'être confondu avec *-ël*, issu de *-ellus*, se stérilise un des premiers. — La contraction des mots appelle des renforcements nécessaires. D'après des finales de radicaux incorporés au suffixe par fausse perception (*boucher-ie*, senti *bouch-erie*), *-ie* est renforcé (1) en *-erie*, surtout pour des dérivés d'adjectifs : l'ancien français a déjà *cointerie*, *diablerie* XIII^e s., *glotonerie* (à côté de *glotonie*) ; *orfèvrerie* (*orfaverie* XII^e s.) ; viennent ensuite *gendarmerie*, *drôlerie* (XVI^e s.), *coquetterie*, *fourberie*, *goïnfrerie* (XVII^e s.) ; avec nom de peuple, *Mandchourie* ; *sensiblerie* (XVIII^e s.), *sauvagerie*, etc. (XIX^e s.) ; les illettrés ont développé cette tendance pour les dérivés de substantifs (noms de professions, etc.) (on entend, dans le peuple, *bourgeoiserie*, *chirurgerie*, *mair'rie* surtout, parfois même *pharmacerie*, malgré les enseignes !). Le même fait s'est produit pour *-on* renforcé en *-eron*, généralement comme diminutif de substantif (*moucheron* XIII^e s., *aileron* XV^e), parfois après adjectif (*laideron*, XVI^e), voire comme nom d'habitant d'un pays (*Beauceron*) ; *-ereau* a été essayé, mais sans beaucoup de succès (*lapereau* ; *poètereau*, XVII^e s., est une fantaisie d'écrivain) — *Elet*, qui représente dans quelques mots le double suffixe *el* + *et*, est généralement un renforcement de *-et* qui est très ancien pour les substantifs (*osselet* XII^e s., *gantelet* XIII^e, *côtelette*, *femmelette*, XIV^e ; *aigrelet*, XVI^e). Avec le suffixe *-ot* (voir ci-après), il n'y a guère qu'*angelot* ; avec *-in*, peu vivace au moyen-âge, le XVI^e siècle si inventif a essayé *maigrelin*, qui n'a pas réussi ; la chanson contemporaine a lancé *gosseline* (du mot populaire *gosse*, enfant), dont le succès a été très limité. — *Eton*, double suffixe dans *hanneton*, *Jeanneton*, n'a guère provigné (*panneton*, de *penne*, XIV^e s. ; *gueuleton*, création poissarde du

(1) Il est toutefois exagéré d'affirmer que le suffixe *ie* non renforcé est mort depuis le XVI^e siècle : *bonhomie* est une création du XVIII^e siècle.

xviii^e siècle, encore très vivant dans le peuple). — Le renforcement le plus en faveur de *-on* comme diminutif a été fourni par *-ill* : si *corbillon*, *barillon*... sont des dérivés de *corbeille*, *baril*..., on a passé directement à *-illon* dans *bouvillon*, *cendrillon*, *cotillon*, *négrillon*, etc. ; mais de nos jours la vitalité de cette formation est très affaiblie. — Le renforcement a été le procédé favori de l'argot pour créer de nouveaux suffixes : *-boche*, d'après *caboche*... (d'où *Alleboche*, Allemand, réduit ensuite à *Boche*...), *-got* d'après *gigot*, *Margot*, *saligaud* (d'où *flingot*, fusil, de l'allemand *Flinte*, *Parigot*, Parisien...), *-pin*, d'après *lapin*, *clampin*... (d'où *Auverpin*, Auvergnat) etc. (A. Dauzat, *Les argots*, p. 89).

244. La phonétique a produit divers troubles dans les rapports entre le simple et le dérivé (1). La syllabe tonique que la suffixation rend atone est différemment traitée dans les deux cas lorsque la diphtongaison des toniques a été postérieure à la suffixation. Mais cette alternance entre atone et tonique a été prolongée plus tard par l'analogie : la langue a eu longtemps conscience de ce balancement vocalique. Un dérivé comme *levraud*, dont le suffixe ne s'est formé qu'au cours de la période franque, est certainement bien postérieur à l'époque de la diphtongaison de l'*ë* de *lēporem*. Cependant, dès la fin du moyen âge, l'influence du mot racine fit refaire de nombreux dérivés (*fevreus* en *fiévreux*, etc.) et imposa son radical vocalique aux dérivés nouveaux. — Certaines alternances se sont toutefois conservées jusqu'à nos jours et se sont même imposées aux formations savantes, jusque dans les néologismes les plus récents, notamment celle de *-ain*, *-an*, qu'on retrouve encore dans *mondain-mondanité*, *Américain-américaniser*.

245. La consonne finale du radical a été parfois altérée par le suffixe. L'action la plus intéressante est celle de la voyelle *e*, *i* sur le *c*. Certaines formations très anciennes remontent directement aux dérivés latins, sous réserve

(1) La dérivation a parfois réagi contre la syncope en préroman. Le fait, très clair en provençal (*tenemen*, *parti..en*), est plus obscur en français, où des mots comme *tenement*, *parlement* peuvent représenter une dérivation analogique *-amentum* (A. THOMAS, *Essais*, 11 sqq.).

qu'une alternance, analogue à l'alternance vocalique, a dû se maintenir quelque temps par analogie (comparer *arc* et *arceau* ; *porc* de *porcus*, *pourceau* de *porcellus* et *porcher* de *porcarius*). Dans une seconde couche de mots, remontant à l'époque où on avait encore conscience de la seconde série de palatalisation (celle qui débuta au ^{vii}^e s. : *chanter*, *eschine*), les dérivés sont en *ch* (*archet*, *cochet*). Enfin on crée des dérivés en *k*, avant l'époque de la chute des consonnes finales (Villon a *becqueter*, de *bec* ; on forme plus tard *arquet*, *béquet*, mots techniques, le diminutif *longuet*). Les formes concurrentes luttent ensemble quand elles ne sont pas spécialisées par le sens dans des domaines différents : *béquer*, piquer avec le bec, date du ^{xv}^e s., tandis que *bécher* sort peu à peu de l'usage (il est encore dans le Dict. de Furetière) ; *blanchet* apparaît en 1351, *blanquette* en 1611. — Le traitement des consonnes finales (sonores assourdies) produisit aussi des alternances qui furent longtemps respectées (*chef*, *achever* ; *bœuf*, *bouvier*, *bouvillon* ; *juif*, *juiverie*), car cette tendance phonétique resta vivante jusqu'à la chute des consonnes finales (^{xvi}^e s.). Les dérivés avec sourde ne doivent pas être antérieurs au ^{xviii}^e siècle ; l'Académie n'a remplacé *suiver* par *suijfer* qu'en 1835 ; *assoiffer*, *chefferie* apparaissent à peu près en même temps. — La vocalisation de *l* devant consonne, en séparant *loyal* de *loyauté*, *bel* de *beauté*, a porté un coup grave au suffixe *-té*, qui a cherché à se renforcer, par exemple en s'appuyant sur le substantif (*méchanceté*, d'après *méchance*). — Enfin, certains dérivés se sont formés après la chute de la consonne finale : *entourer* a éliminé au ^{xvi}^e siècle *entourner*, conservé comme terme de marine et dans le sous-dérivé *entournure* ; une répartition de sens d'un autre ordre a distingué *ajourer*, percer de jours (^{xviii}^e s.) d'*ajourner* qui avait pris un sens abstrait ; une pittoresque création populaire actuelle, du même ordre, *néreux* (qui a des nerfs, en parlant de la viande), a repris le sens originaire de *nerf*, que *nerveux*, devenu métaphorique (*caractère nerveux*), avait perdu dans le langage vulgaire. Depuis que l'orthographe est fixée, cette dérivation ne s'applique plus qu'à des créations du peuple,

dont plus d'une toutefois, comme *faubourien*, acquiert droit de cité.

Dérivation analogique. — 246. La dérivation analogique s'exerce sur un vaste domaine. — Une première tendance consiste à remplacer une finale rare, un suffixe étranger isolé par un suffixe courant : les mots, venus du Midi, *escargot*, *l-oriol*, ont ainsi passé à *escargot*, *loriot*, *badau* à *badaud*, l'italien *articiocco* à *artichaut*, *espinace* à *espinade*, puis *épinard*; *saumuire*, composé senti comme mot simple, et *senglout* sont devenus *saumure*, *sanglot* (1). Pour les emprunts modernes, l'assimilation se présente souvent comme un changement orthographique (*hussard*, *boyard*, xvii^e s., introduits à une époque où le *d-t* final ne se prononçait plus). Un suffixe rare est remplacé par un suffixe plus répandu : *ouaille* est ainsi devenu *ouaille*, *massis* > *massif*, etc. La phonétique a produit des confusions lors de la chute des consonnes finales : *poignal* a été refait en *poignard*, par fausse régression d'après la prononciation populaire *poigné*, de même *brocat* > *brocart*. — Le suffixe le plus vivant tend toujours à absorber le plus faible : le provençal *bastide*, francisé au xiv^e siècle sous la forme *bastie*, passa à *bastille*; ce changement de *ie* en *ille* a été favorisé, à partir du xvii^e s., par la réduction de *l* mouillé à *y* : *souquenie* (Cotgrave) devient *souquenille* (Molière); le mot espagnol *cabuia* (xvii^e s.) passe à *cabouille* (xix^e s., époque où *porion* offre la variante *porillon*), *épiet* devient *épillet* dans l'Encyclopédie; *fourmiller* est encore *fourmier* chez Oudin (Nyrop, *Gr. hist.*, III, 351, Remarque).

247. Les rencontres homonymiques, en rendant homophones divers suffixes (du moins au masculin) ont donné naissance à un autre type de dérivation analogique. A l'oreille *-ot*, *-aud*, et *-eau* ont fusionné dès la fin du xvi^e siècle. Comme les dérivés verbaux des mots terminés en *-eau* se trouvaient

(1) Ce phénomène a pris une grande extension dans la langue populaire, qui remplace les suffixes savants par d'autres plus vulgarisés (*carbonate* > *carbonade*, *membrane* > *membrale*) de même pour les suffixes accouplés (*maquignon* > *maquillon*), les finales rares (*polygone* > *polygone* [à Vincennes]); *trombone* > *trombole* en 1821, Desgranges).

très éloignés par la phonétique (1), la dérivation *-oter* (écrit *-eauter*) a gagné cette série, tout au moins dans des mots techniques ou populaires, ainsi que la série plus rare *-au* : Furetière donne déjà *bigarreautier* (Richelet écrit *bigarrotier*); *biseauter*, *tableautin*, *tuyauteur* n'apparaissent dans les textes qu'au *xix^e* siècle, mais sont sûrement plus anciens ; plus récemment, les modistes ont dit *chapeauteur*, les horticulteurs *terreauteur*, le peuple *poireauteur* (« faire le poireau », cad. attendre) et *dépiauteur*, enlever la peau (sous la forme rurale *-iau*). Cette dérivation, aidée cette fois par la répulsion de la langue pour les formes en *-oyer* (*o-yé*), *-uyer*, a porté sur divers mots en *-o* (*-op*, etc.) et des mots en *ue*, où elle s'est superposée parfois à d'anciennes formations en *-uyer* : *siroter* (Richelet ; on a *siroper* en 1620), *échetier* (fin *xix^e* s. : journaliste qui fait des « échos ») ; *recruter* *xvii^e* s. ; *morutier* (qui pêche la morue, *xix^e* s.), *grutier*, *xix^e* s., ouvrier qui fait manœuvrer les grues (appareil ; le faucon qui chassait les grues s'appelait autrefois *gruyer*). Bien d'autres finales ont été atteintes : *-us*, (*juteux* *xiv^e* s., de *jus*) ; *-ou*, avec *bijoutier* (condamné par Vaugelas), *cailloutis*, *xvii^e* s. ; *-é*, avec *cafetière*, 1690, plus tard *cafetier* (à côté de *caféier*, arbre, terme de botaniste) ; la langue a utilisé le flottement pour spécialiser les deux variantes. Joignons-y *papetier* (*xv^e* s.), s'appliquant au cas assez rare d'un sous-dérivé en *-ier* dont le prototype offre le même suffixe (dans ce cas, l'ancienne langue ne craignait pas de former *-erier* : *cellerier*), et *miroitier* (*xvi^e* s.) substitué à un plus ancien *miroirier*, du jour où *miroir* perdit son *r* final. Les formations de ce genre se multiplient aujourd'hui dans le vulgaire (*se pieuter*, se coucher, de *pieu*, lit ; *zyeuter*, regarder, d'un pluriel, *z'yeux* = *zyœ*, avec agglutination du *z* de *les*, *des*, § 260 ; en province, *épiété*, sans pied, *équeuté*, sans queue, etc.). — D'autres suffixes ont provoqué des dérivations analogiques, notamment *-ant*, qui a créé *ferblantier* (de *fer-blanc*), *an*, responsable de *printanier* (*xvi^e* s.), *ornemaniste* (1800), dérivés irréguliers de *printemps*,

(1) La langue semble avoir essayé, dès la fin du *xiii^e* siècle, une autre forme analogique (*peaussier*, de *peaus* [thème du pluriel]), encore que la forme *paucier* qu'on trouve dans les *Rôles de la Taille* étonne par l'absence de l'*e* devant *au*.

ornement ; -ard (*hasarder* ; l'orthographe avait déjà assimilé *hasard*). Parfois un autre mot entre en jeu : se *prélasser* (Rabelais) accuse un croisement entre *prélat* et *lasser*.

248. Dans certains cas, la suffixation se heurte à des difficultés particulières. — Quand le mot dont on veut tirer un dérivé est ou paraît pourvu d'un suffixe, il arrive qu'on substitue le nouveau suffixe à sa finale au lieu de l'ajouter, car la langue est rebelle aux associations de suffixes, en en dehors des couples adoptés par l'usage (comme -elet, -illon, -erie, etc.). Le diminutif de *lapin* est ainsi *lapereau* et non **lapineau* ; le grade de *bâtonnier* (de l'ordre des avocats) est le *bâtonnat* et non le **bâtonnerat* ; de la *bougie* on a tiré *bougeoir* (xvi^e s.) comme, plus anciennement, *oisillon* d'*oiseau*, au moment où l'écart phonétique mettait *oiselet* en état d'infériorité.

249. La dérivation des composés pose d'autres problèmes. D'abord elle n'est possible que lorsque le composé a acquis une personnalité indépendante de ses éléments, ce qui explique l'hésitation éprouvée volontiers par la langue avant de s'engager dans cette voie : M. A. Thomas a pu dresser le bilan, pour le français ancien et moderne, en quelques colonnes (1). Une fois individualisé, le composé se trouve souvent pourvu d'une finale rare, plus fréquemment isolée, déformée, sans liens reconnus avec la suffixation ; ainsi s'explique la proportion élevée des dérivations irrégulières, parfois anciennes, comme *piverré*, de *pivert* (dans Godefroy), *printanier* de *printemps*, mais surtout modernes, comme *plafonner* (xvii^e s.), *ferblantier* (xviii^e s.), *faubourien* (xix^e s.), de nos jours *banlieusard*, *bondieusard* et de plus barbares encore ; ce sont les composés qui ont développé les premiers le suffixe renforcé -erie pour les substantifs (*gendarmerie*, *orfèvrerie*). Le dérivé du composé admet des formes auxquelles répugne le mot simple (comparer vingt-et-unième à premier). — Le besoin de dérivation est arrivé à vaincre les répugnances de la langue, car ce type de dérivation se répand aujourd'hui de plus en plus. Quand les deux

(1) *Essais*, p. 50 sqq.

éléments du mot sont encore perçus, le suffixe s'ajoute en principe à la finale (*bongarçonnisme*, *grève-généraliste*), mais quelquefois on a essayé d'un autre procédé qui consiste à suffixer le premier élément (le membre du *conseil général* est le *conseiller général* : ici le rapport étroit *conseil-conseiller* a été déterminant) ; l'employé des *chemins de fer* a été appelé *cheminot*. On a même dérivé des mots formés avec des initiales (§ 272) : *cégétiste*, *técéfiste* (membre de la C. G. T., du T. C. F.), *erpéiste*, partisan de la représentation proportionnelle (R. P.). Des locutions arrivent à avoir leurs dérivés : *je m'enfichiste* (familier), celui qui « s'en fiche », *jusqu'aboutiste*, partisan de la guerre jusqu'au bout, etc..

250. Lorsque la langue veut créer un dérivé avec le suffixe habituel, la place peut être prise déjà par une formation antérieure avec une valeur différente : on recourt alors à un substitut. Si les ouvrières en bonbons sont des *bon-bonneuses* (d'après le suffixe adapté aux verbes en *-ir* : *brunisseuse*, *polisseuse*...), en face des *chemisières*, *culottières*..., c'est que *bonbonnière* préexistait avec un autre sens. Quand le langage populaire a voulu donner un dérivé à *boulot*, travail, il s'est heurté à *bouloter*, manger ; il a pris un chemin de traverse, et, opérant une substitution de finale, a créé *boulonner*. Plus anciennement *dentier* (rang de dents, *xvii^e s.*) ne laissait place qu'à *dentiste* (*xviii^e s.*).

Suffixes d'emprunt. — **251.** Aux suffixes traditionnels se sont ajoutés, depuis la fin du moyen âge, nombre de suffixes empruntés, la plupart par la voie littéraire. L'Italie, appuyée par le Midi, a donné le suffixe *-ade*, qui a formé chez nous des collectifs (*colonnade*), mais surtout des dérivés de verbes indiquant l'action (*baignade*, *noyade*, *reculade*, type très vivant et très vulgarisé) et quelques noms de choses créés d'après le nom de l'objet (*citronnade*, *orangeade*). Le suffixe *-esque* est, par contre, essentiellement littéraire (*livresque*, *mauresque*). — La Bourgogne et l'Est ont propagé le suffixe *-ot*, variante de *-et* : *îlot* apparaît au *xvi^e siècle* et a été adopté par la géographie. Les autres formations de ce genre sont surtout populaires : il semble que cette variante ait pris la

valeur caressante que *-et*, trop généralisé, avait perdue (*frérot* xvi^e s., *fiévrothe*, Molière ; *petiot*, *maigriot* (1), *pâlot* ; *poulot*, terme affectueux en s'adressant à un enfant, etc.) Pour les noms de baptême, *Guillot et Perrot* sont déjà répandus à Paris au xiii^e s. (Rôle de la taille de 1292).

252. De beaucoup plus nombreux sont les suffixes empruntés au latin et au grec. — Ceux qui ont été repris au latin littéraire ont pénétré d'abord avec les mots d'emprunt, puis se sont ajoutés à des formations savantes, ensuite ont acquis assez de vitalité pour s'adapter à des mots anciens. Plus d'une fois ils ont suppléé à la défaillance des suffixes populaires souvent mis à mal par la phonétique : *al* n'a pas eu de peine à remplacer *-el*, qui se mourait à la fin du moyen-âge, jusqu'au jour où le droit et les sciences lui ont fait un nouveau sort (*additionnel*, *juridictionnel*, *différentiel*, *potentiel*) ; *-al*, d'abord savant, est devenu vraiment vivant (*génial*, *horizontal*, etc.) ; *-atif* s'est spécialisé aux adjectifs tirés de verbes latins (*laxatif*) ou français (*coopératif* ; *rébarbatif*, du vx. fr. *rebarber* ; pop. *bourratif*, qui bourre [au point de vue alimentaire]) ; *-ation* s'est substitué à *-aison* pour donner des noms abstraits, qui parfois arrivent à se concrétiser (*bifurcation*, *canalisation* ; *arrestation*, d'*arrêter*, montre, comme bien d'autres, la réfection savante) ; *-ateur*, mieux individualisé, gagne sur *-eur* (*animateur*, *fondateur*, *déformateur*, *colonisateur*...) avec sa variante *-iteur* (*compositeur*) ; dès le xiii^e siècle les formes *-eté* (*dureté*), plus tard *-ité* (*infirmité*), inspirées par le latin, sont venues renforcer le suffixe *-té* traditionnel (*durté* xii^e s.) ; *-iser*, tiré dès le xii^e siècle du bas latin *-izare* (emprunt au grec *-ίζειν*, § 239), a connu peu à peu une fortune prodigieuse après avoir détruit la forme populaire *-oyer* ; c'est un des suffixes savants les plus vivants (*brutaliser*, *égaliser*, *macadamiser*). Le diminutif

(1) *Petiot* est une formation de l'Est, d'après *petit*, après la chute des consonnes finales ; par analogie s'est formé *maigriot*, amorce d'un suffixe renforcé *-iot*. Les substantifs du langage vulgaire en *-yo* (écrits *-iot* peut-être à tort) peuvent venir de formes rurales en *-iau* (cf. *cafiot*, d'Hautel, mauvais café, *auj. cafiole* ; *glaciot*, *morciot*, crachat ; *loupriot*, enfant, de *loup*). *Peintriot*, cité par M. Nyrop, est une création littéraire sans vitalité.

latin *-ulus*, généralement sous la forme *-culus*, a réapparu (*lunule* ; *animalcule*, *principicule*, *théatricule*), le type renforcé prenant de plus en plus un sens ironique, dû sans doute à *ridicule*. *Ique* a donné une riche formation d'adjectifs (*féérique*, *granitique*...). La dérivation en *-fier*, d'abord dans des calques latins (*déifier*, *magnifier*), puis dans des créations (*statufier*, *frigorifier*...), a apporté une valeur nouvelle de dérivation. Tel est en effet l'intérêt de la dérivation savante, qui a été utilisée pour répondre à des besoins nouveaux de précision, surtout dans le domaine abstrait : c'est le cas du suffixe *-at*, indiquant le grade (*généralat*), l'institution abstraite (*patronat*) ou concrète (*orphelinat*), sans compter la valeur collective scientifique (*agrégat*, *habitat*) ; et de *-atoire*, *-itoire*, spécialisé dans les adjectifs (*diffamatoire*, *ostentatoire*, *prémonitoire*) et dans quelques formations substantivées (*conservatoire*), en face de *oir*, *-oire* réservé aux noms d'objets et d'instruments (*fermoir*, *bouilloire*, etc.). Dans le domaine des sciences, on pourrait multiplier les exemples : (*-ium* pour les corps simples, *-ine* pour un type de dérivés chimiques, etc.).

253. Les suffixes grecs sont d'abord venus par l'intermédiaire du latin. Après *-iser*, que nous venons de signaler, *-isme* et *-iste*, qui avaient pris une grande extension dans le latin du moyen âge pour désigner une doctrine et ses partisans, ont été adoptés de bonne heure par le français littéraire puis par la langue courante ; de nos jours la politique en a usé et abusé. — Les dérivés exclusivement grecs sont restés cantonnés dans le domaine scientifique. La chimie surtout les a spécialisés pour désigner des séries (*carbonate*, *phosphate*... ; *cellulose*, *glucose*, *chlorite*, *phosphite*)... ; elle a même créé, pour ses nombreux besoins, des suffixes pseudo-grecs, comme *-ène* (*éthylène*), *-ure* (*carbure*), etc.

254. Les suffixes savants ont déterminé certaines réactions. Ils sont entrés parfois en concurrence avec les suffixes traditionnels : ainsi *-iste* forme des noms de professions comme *-ier*, mais généralement par substitution, quand la place était prise par un mot d'une autre valeur (on vient de le voir pour *dentiste*, § 250), ou pour désigner une pro-

fession différente : ce qui a permis de distinguer le *journaliste*, rédacteur de journal, du *journalier*, travailleur à la journée. Le suffixe savant a facilité la dérivation de noms dont la finale se prêtait mal à la suffixation, comme *féerique* de *fée*, *liquoriste* de *liqueur*. — La langue populaire a réagi plus d'une fois, par exemple en refaisant *bileux*, plus près de *bile*, à la place de *bilieux*, seul admis par la langue correcte. — Une des réactions les plus curieuses est la création d'un nouveau suffixe par irradiation, d'après une finale latine prise pour un suffixe dans le mot *omnibus*, lancé en 1828 par une Société de transports afin de désigner un nouveau type de voiture publique « pour tous ». Le mot resta isolé et stérile pendant trois quarts de siècle, jusqu'au jour (1907) où on créa les « omnibus automobiles », que les Parisiens baptisèrent *autobus* (*auto-bus*, *bus* étant alors l'abréviation assez courante d'*omnibus*) ; Michel Provins forgea, à la suite, *aérobis* (*Le Journal*, 21 f., 1908), et, depuis la guerre, on a mis en service des *électrobis* (autobus à trolley) : ainsi était né un nouveau suffixe pour dénommer les transports en commun. — Pour la dérivation des noms de lieux, comme la plupart des noms spéciaux pour désigner les habitants étaient sortis de l'usage, ou n'avaient jamais existé et que la dérivation directe des noms actuels était difficile, on a formé artificiellement ces dérivés avec la forme latine du nom, à laquelle on a adapté l'un ou l'autre des suffixes usuels (*Epernay*, *Sparnacien* ; *Rambouillet*, *Rambolitain*, etc.) ; lorsqu'il s'agit d'un nom de saint, l'épithète disparaît dans le dérivé (*Saint-Denis*, *Dionysien* ; *Saint-Etienne*, *Stéphanois*) (1). Ces appellations, purement administratives et géographiques à l'origine, passent peu à peu dans l'usage ; les habitants se montrent parfois fiers de porter un nom si savant et si peu connu en dehors de la localité et des spécialistes.

255. On a protesté, non sans raison, contre les excès de la dérivation à l'heure actuelle. Le désir d'étiqueter

(1) Les composés ont donné lieu à quelques créations plus ou moins fantaisistes, comme *Mussipontain* (habitant de *Pont-à-Mousson*).

toutes les nuances de la pensée, toutes ses variantes les plus changeantes, en est la cause principale ; il faut accuser aussi la nécessité d'écrire et de parler vite, de trouver rapidement le mot juste, qui est commune à l'heure actuelle aux orateurs politiques et aux journalistes, grands fabricants, les uns et les autres, de néologismes. N'oublions pas que nombre de ces créations sont éphémères, que beaucoup sont artificielles, forgées par un écrivain ou limitées à un milieu très restreint : il est donc essentiel de faire le départ entre ces termes et ceux qui sont réellement vivants. Ces réserves faites, il convient de reconnaître que ce type de néologisme répond à divers besoins, surtout pour les verbes. Il aide d'abord à poursuivre l'élimination des verbes anomaux, dont plusieurs sont défectifs parce que leurs formes rares sont sorties de l'usage et que la grande majorité des Français ne savent plus les conjuguer : cela suffirait à expliquer le succès de *clôturer*, *émotionner*, *solutionner*, en face de *clore*, *émouvoir*, *résoudre*. Souvent le dérivé évite une périphrase et allège ainsi la langue. Mais ce qui l'impose peut-être plus encore, c'est le besoin de précision. On désire avoir un verbe parfaitement adéquat au substantif correspondant : on peut *clore* une discussion ; mais la *clôturer* est plus précis au point de vue parlementaire, car c'est prononcer la clôture. *Solutionner* une question, c'est trouver une solution, ce qui n'est pas exactement la résoudre. *Différencier* est scientifiquement autre chose que *distinguer* ; *mentalité* ne fait pas double emploi avec *état d'esprit*, car celui-ci peut être passager, tandis que la mentalité est inhérente à l'individu. Les valeurs nouvelles apportées par la dérivation sont innombrables. Qui confond encore *pacifique* et *pacifiste* ? *Bellicisme*, *extérioriser*, *objectif*, *représentatif*, *styliiser* (remis en honneur) n'étaient-ils pas indispensables, et sans équivalent antérieur ? Les mots en *-ation*, *-isme*, peuvent paraître lourds et pédants, mais comment appeler la *nationalisation* (des mines, par exemple), la *rationalisation* de l'industrie, le *syndicalisme* et tant d'autres aspects nouveaux de la vie sociale ? A idées et choses nouvelles, il faut des mots nouveaux ; l'outillage linguistique

doit s'enrichir parallèlement à l'outillage scientifique et industriel (1).

Dérivation régressive. — **256.** La dérivation régressive mérite d'être groupée à part. Elle se présente sous divers aspects. — Le cas le plus fréquent est celui des substantifs verbaux ou formations postverbaux. Ce type était très en faveur en latin, où le dérivé créait à son tour un nouveau verbe (*salire, saltus, saltare* ; *canere, cantus, cantare* ; *exsarrare*, lat. vulg. **exsartum, *exsartare*). Par analogie, on forma un peu plus tard des féminins (**captia, proba...*). Du latin vulgaire date *prode* (déjà dans la Vulgate), de *prodesse*, verbe qui a disparu : d'où le fr. *preu* > *preux*. L'ancien français favorisa ces créations, des masculins surtout dans la première période (*effroi, grief, maintien*), mais l'écart creusé par la phonétique entre ces formes et le radical atone des verbes (*esfreer, grever, maintenir*) ruina le procédé et fit accorder la préférence aux formations féminines, qui sont restées vivantes jusque dans les créations les plus récentes (la *colle*, la *casse*, l'expression familière : faire de l'*épate*, etc.). Des anciens substantifs masculins, beaucoup ont disparu (*afeu, claim, despueil, frap...*), d'autres se sont cristallisés, compétement isolés du verbe originaire (*deuil, grief*), beaucoup sont demeurés avec un sens spécial (*appeau*, terme de chasse ; *croît, command*, termes juridiques ; *enfeu*, terme d'archéologie), quelques-uns ont pu garder le contact avec le verbe (*accueil, effroi...*), dont le sens les sépare souvent (*maintien*). — Plus rarement un verbe peut être créé ou recréé d'après un substantif ou adjectif dans lequel on reconnaît ou on croit reconnaître un participe présent, procédé spécialement moderne : *arc-bouter* (xvii^e) d'après *arc-boutant* (xiv^e), type de la formation avec composé ; avec adjectif, voici *somnoler*, tiré, à la fin du xix^e

(1) C'est le xix^e siècle qui a engagé de façon décisive le français dans cette voie. Malgré le développement progressif des formations abstraites que nous avons noté depuis l'époque latine, le xviii^e siècle ignorait encore nombre de dérivés abstraits qui nous sont familiers : *récolter* est proscrit par Voltaire, *compléter* est ignoré au début du xviii^e siècle, *civilisation* n'apparaît qu'en 1771 (F. BRUNOT, *Les mots témoins de l'histoire*, Paris, 1928, p. 13 sqq.).

siècle, de *somnolent* ; aujourd'hui on entend dire « ça m'*indiffère* », et même « ça *urge* » (d'après *indifférent*, *urgent*). — Plus fréquent et un peu plus ancien le procédé qui consiste à tirer un nouveau nom d'un dérivé raccourci : soit un nom d'agent d'après la profession, l'objet de l'occupation, l'institution (*médecin*, xiv^e s., de *médecine*, xii^e siècle ; *carrier*, xiii^e s., de *carrière* ; *garde national*, déduit au xix^e s. de *garde nationale*, par dérivation du premier terme, comme *conseiller général*) ; soit un adjectif d'après un substantif (*violet*, xiv^e s., de *violette* ; *châtain*, xiv^e s., de *châtaigne*) ; soit, dans les composés et dérivés tirés du grec, un nom d'agent d'après un nom d'état ou un adjectif : *aristocratie* (xiv^e s.) est antérieur de quatre siècles à *aristocrate* qui date de la Révolution, *bureaucratie* (xviii^e s., Gournay), d'un bon siècle à *bureaucrate* ; *diplomate* comme *diplomatie* a été formé d'après *diplomatique* à la fin du xviii^e s. — Enfin l'argot et la langue populaire actuelle coupent des finales qui sont ou paraissent être des suffixes : *daufe*, pince de cambrioleur (1790) d'après *dauphin* ; *bide*, gros ventre en langage vulgaire, d'après *bidon*. C'est un des points de départ de l'abréviation (§ 271).

257. — BIBLIOGRAPHIE. — *Dictionnaire général* (§ 15 et 22), pp. 37-106 ; — NYROP, *Gramm. hist.*, t. III ; — F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, t. I, 276-86 et 503-08 ; t. II, 188-197 ; t. III, 1^{re} partie, 194-216 ; t. IV, 1^{re} partie, livre IV, *passim* ; t. VI, 1^{re} p., fasc. 1, 74-79 et *passim* ; — MEYER-LÜBKE, *Historische Grammatik der fr. Spr.* (§ 22), t. II. ; — A. DARMESTETER, *Traité de la formation des noms composés*, 2^e éd., Paris, Bouillon, 1894 ; — Ant. THOMAS, *Essais de philologie française* (pp. 11-50 et 50-91) et *Nouveaux Essais* (62-147) ; — F. GOHIN, *Les transformations de la langue française pendant la deuxième moitié du xviii^e siècle*, Paris, Belin, 1903 ; Max FREY, *Les transformations du vocabulaire français à l'époque de la Révolution*, Paris, Presses Universitaires, 1925.

CHAPITRE IV

LES CHANGEMENTS DE FORME D'ORIGINE ANALOGIQUE

258. Dans l'étude des mots, l'élément formel intervient sous divers aspects. La phonétique modifie les mots suivant les lois générales étudiées au livre précédent. Préfixation et dérivation transforment les termes pour en créer de nouveaux. Une autre catégorie, assez complexe, de changements qui portent sur la structure du mot et qui affectent soit des unités, soit des séries, relève de l'analogie et comprend des phénomènes très divers, les uns demi-conscients, d'autres complètement inconscients, ceux-là répondant au désir de mieux parler, ceux-ci provoqués par des associations ou des confusions d'images auditives, tels résultant d'un besoin d'abrégé.

Réaction contre les lois phonétiques. — **259.** Aucune langue ne subit passivement les lois phonétiques sans réagir. Les réactions morphologiques seront étudiées au livre suivant. Les faits si importants de régression, qui apparaissent au contact d'un parler directeur ou quand une langue prend conscience d'elle-même, sont inséparables de l'analyse des évolutions phonétiques qu'ils contrarient et ont été traités à ce moment (§ 29, 31, 53-6, 96-102, 114-119, 133-5). Rappelons enfin la réaction contre les lois de la phonétique syntaxique, qui tendent à diversifier les mots suivant leur place dans la phrase ou la structure des mots qui les avoisinent : en face de langues passives comme le breton, qui applique encore à l'initiale des mots les mutations des consonnes intervocaliques (*an ti*, une maison, et *ma zi*, amm aison), le français, de même que les autres langues romanes, n'a

gardé que de rares survivances (1) comme *glas* (**classum*) ou *gril* (**craticulum*). Un peu plus fréquentes les variantes provoquées par la chute des consonnes finales, et qui subsistent dans les liaisons (§ 148 sqq.); mais ici encore, on l'a vu, la langue a unifié dans la plus grande mesure les formes différenciées. La réaction contre les crases (§ 91) témoigne du même besoin de conserver l'individualité du mot.

Agglutination et déglutination. — 260. Les altérations qui portent sur l'initiale du mot, abréviation exceptée (§ 271-3), se rattachent à la fausse perception, autrement dit à une erreur dans la coupe des mots, dont la possibilité, minime dans les langues anciennes, s'est accrue avec la multiplication des particules, rendues plus ténues encore, plus insaisissables par les élisions et les aphérèses. C'est le type de l'accident inconscient, qui a été arrêté par les grammairiens lorsque s'est constituée une langue normalisée; il ne se produit plus, de nos jours, que dans le langage populaire où l'habitude de la lecture et la connaissance de la grammaire le raréfient peu à peu. La confusion porte sur le radical ou la voyelle finale de l'article (*le, la, des*) et sur les prépositions les plus usuelles (*a, de; en,ès* en moyen français); les mots courts mal individualisés et les mots d'emprunt, sans attache dans la langue, sont particulièrement atteints (2).

261. Une première série offre des agglutinations: *l* de l'article (déjà *lacrimusa*, Polemius Silvius, ^ve s., nom de l'orvet, au « museau pointu »; se multiplie en moyen français, *landier, lendemain, lendit, lierre, lingot* [mot anglais], *loriot* [mot provençal], *luette*; la langue populaire continue: belle *lurette*, ^{xviii}e s. = belle *heurette* prononcée *hurette*, § 119; *larbin*, argot, ^{xviii}e s., d'un plus ancien *habin*, chien; vulgairement *lévier* pour *évier*, ^{xix}e s., influencé par *lever*); *a*, de l'article féminin (*abajoue*, ^{xviii}e s. s'est conservé, à la suite de Buffon, comme terme de zoologie, en face de *bajoue*, terme courant; *alumelle*,

(1) *Gras* (*crassus*) a été influencé par *gros, glaire* (*claria*) par *glarea*.

(2) Des attractions paronymiques (§ 263) ont parfois aidé, comme nous l'indiquons pour quelques exemples, à provoquer l'agglutination.

plus ancien, de *lamelle* ; auj., pop. *aluette*, voire *alouette* [qui montre l'attraction homonymique] pour *lurette*, renforcé pour la troisième fois depuis le latin *uva*) ; *a*, de la préposition (*alandier*, bouche de foyer, xix^e s., deuxième renforcement d'*andier*) ; *n*, de l'article *un* (*nombril*, xii^e s., attraction de *nombre* ; argot *narquin*, puis *narquois*, xvi^e s., d'*arquin*, archer) ; *d*, de la préposition *de* (*dorer*, cf. *argenter*, *cuïrer*, *ferrer* ; argot *dupe*, xv^e s., l'oiseau d'*huppe*) ; *m*, du possessif *ma* élidé (faire des *mamours*, fam. ; cf. *m'amour* chez Molière) ; *z*, de la finale de *les*, *des*, devant voyelle, très fréquent dans les patois, a été évité par l'orthographe (la seule trace est le verbe vulgaire *zyeuter*, regarder, xix^e s., d'après le pluriel pop. *zyeux*).

262. A l'inverse, voici les déglutinations : de l'*a* pris pour la finale de l'article *la* (1) (*atavia*, qu'il faut supposer déglutiné en **tavia* dès le v^e s. pour expliquer le vx. fr. *taïe*, grand'mère ; *griotte*, *prêle*, xvi^e siècle, d'*agriotte*, *asprelle* ; dans des mots savants, la langue populaire coupe *la-cétylène*, *la-pendicite*), parfois pour la finale de *ma* (*m'amie*, Molière, devenu *ma mie*, auj. vulgarisme provincial) ; la langue populaire actuelle confond parfois les initiales *o*, *eu* avec la finale de l'article *le* (*l'ognon*, *l'eucalyptus* deviennent *le gnon* [coup ; cf. pop. un *marron*, même sens], *le calyptus*) ; déglutination de *l'é*, pris pour la finale de *dés*, *les* (*fraises d'Héricart*, compris par le peuple : *des ricarts*, d'où : de *la ricart*) ; l'amputation de *la* est plus rare (*cunette*, xvii^e s., de *lacunette*, emprunté à l'italien). — Quelques noms de lieux offrent un phénomène un peu plus complexe, l'ablation étant suivie d'une réfection : ainsi au moyen âge **Celmans* (*Cenomannis*) ayant été compris *cel Mans* (ce Mans) a été refait en *Le Mans* ; plus tard *Aupec* (Seine-et-Oise), compris au *Pecq*, est devenu *Le Pecq* au xviii^e siècle ; *Esclais* (Seine-et-Oise, xiii^e s.) compris *ès Clais*, a fait place à *Les Clayes* en moyen français.

(1) Cette déglutination est beaucoup plus fréquente dans les parlers provençaux modernes, surtout dans le Massif Central. En Suisse romande, Savoie, etc., agglutination ancienne de *es* aux noms de lieux (*ès Vilards* > *Evilards*) et de *'é de les*, *des* (*cornes* > *écornes*).

La substitution de suffixes aux finales rares a été étudiée à propos de la dérivation (§ 246).

Contamination et attraction paronymiques. — 263. Ces phénomènes très intéressants sont encore un type, tout à fait inconscient, de déformation populaire. Ils peuvent se présenter sous forme de contamination entre deux mots, également usuels, de forme voisine, que l'association des idées rapproche encore par une plus complète assimilation phonique : ainsi le latin vulgaire a changé *gravis* en **grevis* d'après *levis*, *aperire* en **operire* d'après **coperire*. La langue moderne offre des exemples de croisements, généralement des créations plaisantes, journalistiques ou de circonstance : *tripatouiller*, terme familier (*tripoter* + *patouiller*) rentre dans la première série, *midinette* (*midi* + *dinette*) dans la seconde ; dans la troisième, *métafouillis*, créé, par M. Herriot dans un discours (février 1925) et dont la phrase indiquait le sens comme la genèse : « ce n'est pas de la métaphysique, c'est du *métafouillis* ». On a abusé de cette explication commode pour rendre compte de formes ou de mots obscurs, par des hypothèses généralement bien fragiles.

264. Un cas un peu différent est celui d'un mot isolé dans la langue (archaïque, étranger...) qui s'altère sous l'influence d'un mot plus connu, de forme voisine, qu'on évoque inconsciemment en cherchant à se rappeler le premier ; la dénomination d'étymologie populaire qu'on applique parfois à ce phénomène, est très mauvaise, car elle donne à entendre que le sujet agit avec réflexion, ce qui est faux. Il s'agit d'une attraction homonymique, ou mieux paronymique, qui s'exerce aveuglément entre mots de structure voisine, quel que soit l'écart de sens, et souvent à contre-sens. Parfois la parenté sémantique vient renforcer l'action mécanique : le gaulois *cassanus* a passé à **caxinus* sous l'influence de *fraxinus* ; au moyen âge, *peage* (**pedaticum*) influencé par *payer* (*péyé*) devient *péage*, *femier* (xii^e s.), sous l'action de *fumer*, se fait *fumier*, comme *ajou* > *ajonc* d'après *jonc* ; on peut alléguer aussi une parenté de sens dans *calfater* > *calfeutrer*, *netun* (*Neptunus*) > *nuitun*

d'après *nuit*, puis *lutin* d'après *lutte*, *guipillon* > *goupillon* (d'après *goupil*, moyen français), *fors-fuyant* > *faux-fuyant* (d'après *faux*), ou dans les altérations populaires actuelles *tête* (*taie*) d'oreiller, l'eau d'anum (*laudanum*). Mais il n'y a aucun rapport entre le poisson *esglefin* (mot néerlandais) et les deux mots qu'on retrouve dans l'*aigrefin*, comme entre les *Eidgenossen* > *huguenots* et *Hugues* ; la *courte pointe* (de *coute pointe*) est un non-sens, aussi bien que le *faubourg* (*faux* + *fors bourg*), que *flouer* (*frouer* + *flou*), que *cordouanier* accroché par *cordon*, *escarboucle* par *boucle*, qu'*échanger* (*essanger*) le linge, aussi bien que les nombreuses transformations populaires *souspoudre* (*saupoudrer* : on saupoudre dessus et non dessous), *ruelle* (*rouelle*) de veau, « tomber dans les *pommes* » (*pâmes*) et les célèbres *Godasses* (*Gothas*) de la guerre (dans le langage vulgaire, *godasse* signifie soulier), surtout peut-être *dernier adieu* (*denier à Dieu*), qui, loin d'être le « *dernier adieu* », est au contraire la première prise de contact du nouveau locataire avec sa future concierge. Les faits de ce genre sont nombreux ; il serait intéressant d'en dresser le tableau complet (1).

265. A la suite de l'attraction, il arrive que le mot fort, après avoir déformé le mot faible, lui infuse son propre sens (cf. § 275). A *brouillamini*, issu de la formule médicale *boli Armenii*, la langue familière, dès Molière, a donné la valeur « chose embrouillée ». — L'attraction paronymique touche parfois au jeu de mots : théoriquement la différence est grande, celle-là étant inconsciente, celui-ci recherché, voulu. En fait, il est souvent difficile d'établir une délimitation, l'attraction pouvant être reprise, propagée, voire amplifiée systématiquement. Lorsqu'on vota la loi sur le repos hebdomadaire (1908), les ouvriers illettrés, en voulant répéter ce mot insolite pour eux, furent influencés par le paronyme *dromadaire* : le « repos hebdomadaire » était inconscient ; on en fit, par jeu, « le repos des dromadaires ». Pendant

(1) Ce tableau a été esquissé dans le *Traité du Dictionnaire général*, p. 173, mais il offre des lacunes et les faits ont été scindés arbitrairement en deux sections (II et III). Pour la langue populaire, le relevé des formes n'a pas été fait.

la guerre, le premier, qui de *Gothas* (lu au pluriel et prononcé *gotass*) fit *godasse*, agissait inconsciemment, mais l'altération parut drôle et dut son succès à l'ironie du rapprochement. Les calembours géographiques, dont M. Sainéan a groupé une série (1) et dont nous trouvons des exemples assez anciens (*allé en Angoulême*, avalé, Oudin ; *aller à Versailles*, être renversé, Furetière) relèvent presque exclusivement des facéties.

Répulsion homonymique. — 266. L'homonymie fortuite, résultant en général du jeu des lois phonétiques qui arrivent à donner la même physionomie à deux mots originellement différents, cause une gêne réelle à la langue, qui cherche à s'en débarrasser : comme on parle pour être compris, on conçoit qu'on évite les mots qui prêtent à confusion. Des rencontres de ce genre provoquent souvent la mort d'un des deux mots : nous en parlerons quand nous traiterons des pertes éprouvées par le vocabulaire (§ 318 sqq.). Mais la langue peut user d'un moyen préventif, comme elle fait pour deux dérivés du même mot qui se rencontreraient avec des valeurs différentes (§ 250) : ainsi le langage technique n'a pas tiré **carreauder* de *carreau* comme *terreauder* de *terreau* et tant d'autres (§ 247), parce que c'était tomber dans une confusion intolérable avec *carotter* ; on a eu recours à une dérivation voisine, *-aud*, *-auder*, d'où *carreauder*. Ce qui a fait, dans la langue populaire de Paris, le succès durable du ruralisme *dépiauter*, enlever la peau, c'était l'impossibilité de former *dépeauter* en face de *dépoter*.

Ellipse. — 267. Les formations par ellipse ont deux aspects : l'un psychologique, car on reporte sur un mot le sens d'un groupe dont un élément est jugé superflu ; l'autre formel, puisque le résultat est, en dernière analyse, une abréviation de composé : c'est à ce dernier titre que l'ellipse prend place dans ce chapitre. Parmi les instruments de renouvellement du langage, elle est la grande émondeuse

(1) *Le langage parisien au XIX^e siècle*, 420 sqq. ; cf. aussi NYROP, *op. cit.*, IV, 345 sqq.

qui ampute les végétations luxuriantes, qui taille, rogne et allège la parole, en lui rendant la concision nerveuse qu'elle risque de perdre, en condensant en un ou deux mots la pensée éparse dans une locution. Le procédé est ancien, mais il a pris une extension particulière dans la langue contemporaine, qui est à la fois soucieuse de brièveté et surchargée de locutions complexes.

268. De deux éléments associés, le déterminé peut disparaître. C'est le procédé qui, au point de vue sémantique, semble le plus normal, car le déterminant, qui seul est conservé, constitue l'élément caractéristique du groupe. — Voici d'abord le cas de l'adjectif épithète substantivé (1) (cf. § 281). Ce procédé fut très en faveur en latin vulgaire : *hibernum* (*tempus*) d'où *hiver* ; *pellicia* (*vestis*), *pelisse* ; *singularis* (*porcus*), *sanglier*, etc. ; à l'époque franque, *forestis* (*silva*), proprement bois en dehors (des clôtures), *forêt* ; en français moderne et contemporain, *journal* (papier journal), *noire* (note noire), *automobile* (voiture automobile), *pneumatique* (dépêche pneumatique), etc. ; en langage sportif, une *éliminatoire* (épreuve), le *mutuel* (pari), le *favori* (cheval) ; en Bourse, les *Turcs* (les fonds tures), etc. ; un *dirigeable* (ballon), un *biplan* (avion) ; un *direct*, un *gauche*, un *droit* (coup de poing), termes de boxe, etc. — Le complément du nom peut subsister seul. Ce procédé d'ellipse est plus récent : *pendule* (horloge à pendule), *reine-claude* (prune de la reine Claude), *champagne* (vin de Champagne) ; d'usage assez restreint dans la langue classique, où il est employé surtout pour désigner un produit d'après un origine, il s'est développé beaucoup dans les langages techniques et sportifs de notre époque et aboutit à des condensations brutales, souvent à deux degrés : une *douze-chevaux* est une automobile dont la force motrice est de douze chevaux ; la *direction* désigne le levier qui donne la direction ; on gagne « par trois buts » (partie dans laquelle on a atteint le but) ; on gagne le « circuit de X » (épreuve qui se court sur un circuit), on s'engage pour la coupe Y (épreuve dont l'enjeu est une coupe).

(1) L'adjectif peut être substantivé directement par métaphore, sans ellipse (§ 281).

269. L'ellipse du déterminant dénote un mécanisme psychique différent : elle suppose que le déterminé s'associe presque toujours le déterminant ; celui-ci, par suite, devient inutile. Ce procédé est surtout fréquent dans les langages techniques, et dans tous les milieux où certains termes sont assez spécialisés pour se suffire à eux-mêmes : pour un comédien, le *spectacle*, c'est le théâtre ; le professeur au Collège de France appelle son établissement le *Collège* tout court, un Parisien le *Bois* (de Boulogne), tandis que pour l'ancienne noblesse, il n'y avait qu'un Faubourg, le faubourg Saint-Germain. La proportion des deux types de créations varie aussi suivant les individus, les uns étant plus portés à mettre l'élément caractéristique en relief, tandis que les esprits enclins à l'abstraction préféreront la restriction de sens. — Le français moderne offre un certain nombre de créations de ce genre, mais surtout dans les termes plus ou moins techniques, comme *dépêche* (télégraphique), *ligne* (de pêche), *bâtiment* (de mer), *prise* (de tabac) ; en langage sportif, *prise* (de corps), terme de lutte, *pelouse* (du champ de course) ; la langue populaire a quelques ellipses de complément, comme *jus* (café), abréviation de « jus de chique », terme de soldat, mais surtout dans des locutions où *en* remplace le mot éliminé (*en* avoir une *couche* ; sous-entendu : de bêtise), et des ellipses d'épithètes, plus fréquentes aussi en locutions, groupe qui précise (*faire la tête* : sous-entendu : boudeuse). — L'ellipse du complément direct du verbe apparaît assez anciennement en français, toujours par restriction de sens, et particulièrement encore en langage technique : *amener* (son pavillon), terme de marine ; le vin *dépose* (un résidu) ; plus tard, *exposer* (sa peinture) ; *conduire* (une voiture, puis une auto). Procédé très en faveur dans la langue des sports : *mener* de bout en bout (la course), terme d'hippisme ; *abandonner* (la course) ; *encaisser* (les coups), terme de boxe qui s'est vulgarisé, etc. La langue populaire a donné successivement deux sens à *rapporter* (médire, puis gagner), suivant qu'elle avait amputé « de méchants propos » ou « de l'argent » ; c'est la seconde valeur qui est usuelle aujourd'hui chez les ouvriers (en parlant, par exemple, d'un enfant qui

ne *rapporte* pas encore) ; dans les locutions populaires, beaucoup d'exemples du type « *prendre* (quelque chose) pour son rhume », et, par seconde ellipse, *prendre* tout court (tu vas *prendre* encore).

270. Les deux procédés précédents sont parfois employés tour à tour dans la même expression. En terme de Bourse, une *Ville* est l'ellipse (double) d'« obligation de la *ville* de Paris », *Extérieure*, rente *extérieure* espagnole. — Il arrive aussi qu'une locution soit réduite à un mot qui la symbolise. Ainsi fait la langue populaire quand elle condense « se serrer la ceinture » (se priver) en une interjection « la ceinture ! » D'une façon un peu différente, on a dénommé jadis les prières d'après le premier mot latin (*pater*, *ave*, *magnificat*), voire, plus tard, par le premier groupe de mots dans la version française : « notre père », « je vous salue », « au nom du père » (signe de croix) ont tendu et tendent encore à se substantiver ; le mot *messe* (*missa*) a été tiré par ellipse, puis par extension sémantique, d'une formule (*ite, missa est*) par laquelle on renvoyait les profanes avant la consécration, et qui fut transportée plus tard à la fin de l'office. — Dans toutes les langues, le nom de l'alphabet vient du nom des premières lettres (*alpha-bêta*, en grec ; en fr. on a formé l'*abécé*, l'*abécédé*, et, par dérivation, *abécédaire*).

Abréviation. — **271.** L'abréviation est venue remédier de tout temps à la gêne que causaient les mots trop longs. Les Gaulois l'ont pratiquée comme les Grecs pour les noms de personnes, et plus d'un nom de lieu actuel remontant au gaulois repose sur une forme abrégée (1) (*Gap* sur **Vappum* pour *Vapincum*, *Vercors* sur l'ablatif **Verticoris* pour *Verta-comicoris*, nom de peuplade, *Mayence* sur **Magontia* pour *Magontiacum*, etc.). L'abréviation des noms de personnes, qui s'effectue généralement avec le suffixe *-o*, *-one*, est bien connue en germanique, où *Dieto*, *Frido*... sont les formes raccourcies familières en face des formes solennelles (latini-

(1) HUBSCHMIED, *Festschrift Bachmann* (*Zeitschrift für deutsche Mundarten*, 1924, pp. 193 sqq).

nisées) *Dietoricus*, *Fridolenus* ou *Fridoricus*, etc. — En moyen français apparaît une abréviation des noms de baptême féminins avec le même suffixe *-on*, dont l'adaptation aux noms de femmes pose un problème non encore résolu (*Catherine* > *Caton*), et, par analogie sans doute, avec le suffixe *-ot*, masculin aussi (*Marguerite* > *Margot*) ; ce procédé devenu vulgaire (*Caton*, *Margot*... ont fini, de nos jours, comme ruralismes ou sobriquets) a été repris et renouvelé récemment avec le suffixe polyvalent *-ô* (*-aud*, *-ot*, *-eau*), qu'on ne semble pas avoir reconnu, puisqu'en l'écrit uniformément *-o* : *Mado* de Madeleine, *Geo* de Georges. Dans ce dernier cas, il y a une simple ablation qui nous amène à la série suivante.

272. L'abréviation populaire, qui a pris un essor prodigieux depuis la fin du xix^e siècle, procède rarement, en effet, par substitution de finales, mais presque toujours par amputation pure et simple ; elle répond au besoin d'abrégier les mots savants trop longs. Elle s'est formée par la combinaison de deux facteurs. — D'une part le développement de l'ellipse, qui atteint même les composés les plus intimement soudés. Il est difficile d'établir à quel point précis l'abréviation commence : *dépêche* pour « dépêche télégraphique » est une ellipse, mais *piano* pour *piano-forte* ? Oui, si le sujet avait conscience des éléments composants, non (ce qui doit être le cas) s'il l'avait perdue. On voit combien la ligne de démarcation est ténue. On passe donc insensiblement de *dépêche* (télégraphique) à *piano(forte)* puis à *auto(mobile)*, qui est encore un composé, puis à *fortif(ication)* qui n'en est plus un. Il est remarquable que l'*o*, finale d'un des suffixes les plus répandus, attire la coupure (*auto*, *méto*, *vélo*...) (1) ; *ciné* et *cinéma*, *fortif* et bien d'autres ont été coupés instinctivement de manière à donner aussi une finale usuelle. — L'autre source de l'abréviation est la dérivation régressive dont il a été parlé (§ 265) : le premier exemple argotique connu est *daufe* (pince de cambrioleur, d'après *dauphin* ; 1790). A ce procédé se rattachent plus spécialement les mots, souvent assez courts, qui sont simplement rognés d'une

(1) L'*o* a même été introduit après coupure, pour remplacer une autre voyelle : *apéro* (apéritif), *mécano* (mécanicien), *proprio* (propriétaire).

syllabe : *occasion* > *occase*, *rabiot* > *rab*, terme militaire. C'est le procédé le plus vulgaire, le précédent ayant gagné la langue familière et, pour certains mots (*auto*, *métro*...) la langue courante. L'attraction paronymique entre plus d'une fois en scène : *colonel* est ainsi abrégé en *colon* (et non **colo*), *caporal* en *cabo* (cabot) et non *capo* : la langue populaire actuelle, éprise d'ironie et de jeux de mots, loin de fuir les confusions ironiques, semble plutôt s'y complaire. — Enfin un procédé récent, mais qui a gagné toutes les langues européennes et qui est d'origine visuelle, forme des composés par la juxtaposition de lettres ou de syllabes initiales, pour abrégé des composés interminables (noms de Sociétés, de firmes, de formations militaires). L'un des plus anciens exemples, en France, (vers 1870-75) est le P. L. M. (Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée) d'après les initiales qu'on lisait un peu partout sur le réseau. Les sociétés sportives (T. C. F., Touring-Club de France, etc.) ont accru le nombre de ces abréviations, de même que le syndicalisme (C. G. T., Confédération générale du travail...), les grandes firmes, l'armée, surtout pendant la guerre (1), voire le Parlement (R. P., représentation proportionnelle).

273. Nous n'avons envisagé jusqu'ici que l'abréviation par la finale. Il est beaucoup plus rare que l'initiale soit coupée. Le phénomène paraît surtout phonétique. C'est le cas pour les abréviations dans les noms criés, car le cri, en intensifiant la tonique, affaiblit la protonique jusqu'à effacement complet : le marchand d'habits criait '*chand d'habits* ! d'où son nom populaire ; le nom du *chandail* dérive (vers 1884) des '*chands d'ail* des Halles qui adoptèrent les premiers ce type de tricot fabriqué dans le Nord. Le ton du commandement peut même faire sauter une consonne initiale occlusive : le sous-officier crie : « En avant ! (m)*arche* ! » On ne s'étonnera donc pas si l'abréviation par l'initiale se rencontre, d'ailleurs peu fréquente, dans l'argot des écoles militaires (*capitaine* > *pitaine*...). On la relève aussi dans la prononciation vulgaire ou familière de particules dissyllabes très

(1) A. DAUZAT, *L'argot de la guerre*, 188-194 et 239-40.

usitées (*encore* > *'core*) et dans quelques mots isolés comme *'bus* (jadis *omnibus*, àuj. *autobus*), d'usage d'ailleurs restreint.

Redoublement. — 274. Le redoublement, procédé des langages primitifs ou inférieurs, qui a disparu comme mode de formation dans le langage des adultes, n'y a laissé que de rares survivances, parmi les onomatopées évoquant un bruit (*glouglou*), un chant d'oiseau (*coucou* ; le mot latin a été refait, § 309). — Il y pénètre de nouveau par la langue enfantine, où il a gardé sa vitalité. Un des exemples les plus anciens est *tante* (XIII^e s.), dont le rapport avec le latin *amita* ne peut s'expliquer que par une forme enfantine redoublée (cf. àuj. les termes enfantins *tata* dans certaines régions, *tonton*, oncle) ; au xv^e siècle apparaissent dans les textes *bobo*, *dodo*, au xvi^e *papa*, *maman*, *caca*, au xvii^e *bonbon*, *dada*, *toutou*, *pipi*, au xviii^e *joujou*, plus près de nous *bébête* (adj.), *pépère*, *mémère*, déjà transformés par la langue populaire (1) ; *dada*, enregistré par Cotgrave, a pris de nos jours un sens métaphorique (sujet favori) et a servi d'emblème à une école littéraire excentrique. Quelques-uns de ces mots s'expliquent par le redoublement de la syllabe caractéristique d'un terme courant (*bonbon* de *bon*, *dodo* de *dormir*, *pipi* de *pisser*, *joujou* de *jouet*) ; le redoublement s'ajoute simplement au mot dans *bé-bête*, *pé-père*, *mé-mère*, type enfantin plus perfectionné. Certaines formations sont des onomatopées, *papa*, *mama*, *cricri* (grillon) ; il est fort possible que *coq* (xii^e s.) ait été au début un mot enfantin (les enfants disent *cocotte*, poule, et *coco*, œuf). D'autres sont obscurs : *toutou* paraît représenter un terme d'appel, mais l'origine de *bobo* et de *dada* (qui n'a rien à voir avec *dia*), est obscure. *Caca* est un mot formé, par imitation du langage enfantin, pour parler aux enfants : euphémisme emprunté au latin *cacare*. *Bébé* (xix^e s.) vient de l'anglais *baby*. — Dans les surnoms d'enfants, le redoublement se combine souvent avec l'aphérèse de l'initiale ou de la finale : un des plus anciens exemples français est *Babet* (d'*Elisabeth* ou d'*Isa-*

(1) Pour *pépère*, voir A. DAUZAT, *Les argots*, p. 60.

belle, Isabeau). La langue enfantine multiplie aujourd'hui ces créations, dont plus d'une reste attachée, dans les milieux ouvriers, à l'adulte (*Bébert* = Albert ou Robert ; *Luluce*, Lucien ; *Titine*, Valentine ou Léontine, etc.)

Réaction de la forme sur le sens. — 275. Sans être touché dans sa forme, un mot peut être influencé quant au sens par un paronyme, plus encore par un homonyme. M. Nyrop, qui, le premier a groupé les faits de ce genre (*Gr. hist.*, IV, 332 sqq.), a rappelé, par exemple, comment *étourneau* devait son sens métaphorique à *étourdi*, *hébéter* sa valeur actuelle à *bête*, *plantureux* (dér. du vx. fr. *plenté*) à *plante*, *miniature* (peinture au minium) à *mignon*, comment le *peuplier* était devenu pendant la Révolution l'arbre du peuple, comment enfin des homophonies dans des noms de saints avaient créé au moyen âge des croyances populaires (*saint Aignan* guérissant de la *teigne*, *saint Boniface*, des maladies de la *face*, etc.). Dans le même sens, Gilliéron a expliqué l'évolution *fermer* > clore (une porte) par l'influence de *fer* et le changement de sens de *chère* par *chair*. Si le peuple donne aujourd'hui à *casuel* la valeur « fragile », c'est que ce mot évoque en lui « casser ». Le sens qu'a pris *cou-de-pied* dans la langue contemporaine, notamment chez les cordonniers (jadis : partie la plus étroite de la jambe au-dessus du pied, comparée au cou, cf. § 286 ; aujourd'hui, partie bombée du pied entre la cheville et les orteils), est dû à une compréhension *coude-pied*. — A un autre point de vue, la forme d'un mot peut être en antagonisme avec son acception : que l'interminable *compendieusement* veuille dire brièvement, il y a là une offense au bon sens ; aussi s'explique-t-on que nombre de personnes attribuent à ce mot la valeur contraire.

276. BIBLIOGRAPHIE. — Très peu de travaux. *Traité du Dictionnaire général*, pp. 173-174 ; — NYROP, *Gr. hist.*, quelques chapitres des t. III et IV ; — A. DAUZAT, *La vie du langage*, 2^e partie, ch. III et 4^e partie, ch. IV ; la *Philosophie du langage*, livre II, chap. I, section II ; l'*Argot de la guerre*, chap. V et VI. Pour le redoublement, Frieda KOCHER, *Reduplikationsbildungen im französischen und italienischen*, Aarau, 1921.

CHAPITRE V

LES CHANGEMENTS DE SENS

277. L'histoire des sens ne peut être séparée complètement du point de vue formel : la sémantique se heurte plus d'une fois à la phonétique ; nous venons de voir certaines réactions de la forme sur le sens ; enfin on ne saurait étudier la préfixation et la suffixation, abstraction faite des valeurs nouvelles que ces particules apportent aux mots. — Les faits sémantiques eux-mêmes peuvent être étudiés sous divers aspects. Ce qui a séduit d'abord les linguistes, encore incomplètement dégagés des concepts imposés autrefois par les grammairiens disciples de Descartes, c'est la classification par catégories logiques, l'analyse des phénomènes du point de vue abstrait, externe : ainsi Darmesteter, dans la *Vie des mots*, groupa en logicien le rayonnement et l'enchaînement des sens et catalogua les diverses « figures » pour étiqueter avec précision et rigueur les divers sémantèmes. Mais les forces motrices, les causes réelles des changements, la vie profonde du langage échappent à ce procédé de dissection trop rigide. Michel Bréal et M. Meillet se sont attachés, entre autres, à mettre en valeur un autre point de vue, à dégager les réalités psychologiques et les influences sociales qui conditionnent les changements : les catégories (métaphores, etc.) sont les moules dans lesquels se coule la pensée, mais les moteurs sont d'ordre psychologique, les déterminantes d'ordre historique et social. — Nous croyons utile de combiner les deux méthodes et d'envisager les faits du vocabulaire français tour à tour sous les deux aspects. — Inutile de rappeler que nous sommes ici en présence de faits complexes, toujours délicats, parfois difficiles à saisir tant ils se dérobent à l'analyse, et qui mettent en jeu des facteurs

multiples renfermant de nombreuses inconnues, et susceptibles de se combiner ou de se succéder dans des proportions variables.

1. LE POINT DE VUE LOGIQUE.

Les images : la métaphore. — 278. Du point de vue logique, les changements sémantiques se réduisent, en dernière analyse, à deux types : les images, qui transposent, et les « figures » (de grammaire) qui déplacent les sens, par extension, restriction ou glissement. — La métaphore est essentiellement une image, une « impression mentale neuve », par laquelle « un mot ancien demeure comme épinglé, inoculé, incorporé à l'intuition neuve » (G. Esnault). Elle vivifie la langue, rend la parole plus expressive, en remplaçant les termes sémantiquement usés, dont la valeur originale n'est plus perçue, « mots opaques » (Nyrop), par des vocables plus jeunes, plus compréhensifs, évocateurs. Pour reprendre une autre formule heureuse de M. Esnault, c'est une comparaison condensée. Procédé éminemment populaire, procédé primitif et encore essentiel pour renouveler le langage, si l'on songe que le mot n'exprime pas l'idée, ne décrit pas l'objet et définit encore moins l'un et l'autre, mais se contente d'évoquer, par l'intermédiaire d'une image, celle-là à l'aide d'une comparaison, celui-ci d'après une de ses qualités ou par comparaison aussi. A l'origine, l'abstrait ne peut se dénommer que par le concret : *penser*, c'est peser ses idées ; *comprendre*, c'était, en latin « saisir », mot qui, en français, a pris la même valeur abstraite ; la colère a été désignée, ou plutôt symbolisée par la bile, en grec ancien (χολή) comme en français moderne.

279. L'usure de la métaphore, à laquelle on a donné le nom barbare de catachrèse, s'effectue par degrés. Comme l'a montré M. Bally, la métaphore peut être vivante (le vent *enfle* sa grande voix), affaiblie (le malade *baisse*), effacée (vous *courez* un danger) ; en français, *comprendre* n'est plus métaphorique, *saisir* l'est encore. L'usure sémantique gagne

rapidement les composés, qui, détachés du mot simple, se restreignent plus facilement à leur valeur abstraite : *désastre* n'a plus rien de commun avec *astre*, *regarder* ne fait plus penser à *garder*, ni *remuer* à *muer*, ni *toujours* à *jour*. La spécialisation des mots est facilitée aussi par la dérivation : *communier*, au sens religieux, est bien loin de *communicare*, *panier de pain* et *brouette* (ancien *berouette*), de « véhicule à deux roues », puisqu'il n'en a plus qu'une depuis le XIII^e siècle. L'oubli de la valeur primitive conduit ainsi à de véritables contresens comme *ferrure de cuivre*, ou telles expressions relevées dans l'argot de la guerre : *pâle* des jambes (*pâle* avait passé au sens « malade »), ou : un homme tombé à l'eau l'*a eu sec* (l'*avoir sec*, sous-entendu : le manillon, terme de jeu généralisé : être contrarié ; cf. l'italien *seccato*). — Il arrive aussi que la métaphore, dont l'origine échappe, est comprise à rebours : « faire long feu » (d'après un pétard, une fusée, qui ne s'allume pas) est employé souvent aujourd'hui avec la valeur « durer longtemps ». — Darmesteter a appelé la catachrèse l'acte d'émancipation du mot. En revanche, elle marque une perte de vitalité, l'affaiblissement de l'image en vignette, puis en étiquette. « Les mots commencent par être des expressions de la vie, puis, ils deviennent des jetons » (G. Esnault). — La morphologie a utilisé la métaphore pour créer des auxiliaires (§ 533).

280. Les métaphores se développent surtout dans les langues populaires (1) : les périodes de vulgarisme les favorisent, tandis que la langue classique s'est efforcée de les refouler (mais, à l'inverse, les écrivains du XIX^e siècle en ont créé beaucoup, plus ou moins vivaces). On s'explique ainsi l'aversion du langage populaire pour les mots étrangers et savants, qui, non seulement sont isolés et sans attaches dans la langue, mais aussi sont inexpressifs : par suite, l'illettré cherche à les remplacer, substituant *ballon* à *aérostat*, *bécane* à *bicyclette*, *dépêche* à *télégramme*, *teuf-teuf* à *motocyclette* (qui toutefois, sous la forme abrégée, est revenue en faveur). — En latin vulgaire, les métaphores ont renouvelé le vieux

(1) Nombre de métaphores désignant des abstraits ont été créées par les écrivains ; quelques-unes remontent au latin scolastique.

fonds classique : citons entre autres *arista* (épi > arête), *branca* (patte > branche), *canicula* (petite chienne > chenille), *caliculum* (petite coupe > lampe), *papilio* (papillon > pavillon), *senecio* (petit vieillard > sénéçon), *testa* (petit pot > tête) ; un peu plus tard, voici *flatter*, caresser avec la main, dont le sens métaphorique se retrouve dans l'expression populaire actuelle *faire du plat* (de la main), *rêver* (*re-æstuaré*, cad. bouillonner), *prunelle* (petite prune > prunelle de l'œil), *vis* (de *vitis*, d'après les vrilles de la vigne), *moineau* (petit moine). Innombrables sont les métaphores dans le langage populaire actuel : *aile* ou *abatis* (bras), *poire*, *citron*... (tête), *caisse* (poitrine ou tronc), *patte* ou *cuiller* (main,) etc. — A remarquer la dérivation synonymique, signalée d'abord en argot par Marcel Schwob et G. Guieysse : dès qu'un mot a acquis une valeur métaphorique, tous les synonymes sont susceptibles de la prendre à leur tour : l'argot a dit d'abord *pincer* ou *jouer de la harpe* pour « être en prison », puis il a remplacé *harpe* par *guitare*, ensuite par *violon*, qui s'est généralisé dans ce sens. De même, du jour où un nom de fruit a désigné la tête (il semble que ce fut d'abord la poire, d'après la caricature de Louis-Philippe), tous les autres noms de fruits y ont passé peu à peu, jusqu'à *fraise* et *cassis*, qui n'offrent pourtant qu'un rapport de forme assez lointain.

281. On peut classer les métaphores suivant la nature de l'image : quelques-unes se rapportent au goût (écrit *savoureux*, langage *insipide*), à l'odorat (un procédé *infect*), au toucher ou au sens musculaire (*lourdeur* d'esprit, *douceur* de caractère) ; un certain nombre sont auditives (une *gamme* de couleurs, le vent *ronfle*), la plupart sont visuelles, relatives surtout à la forme (*arista*, *branca*, *testa* ; *poire* = tête, *cuiller* = main, *prunelle* de l'œil, *lunette*, *feuille* de papier, *vis*, etc.), à la couleur (une *noire* en musique, *coquelicot* d'après la couleur de la crête du coq) ou à la lumière, l'éclat (*brillant* = diamant ; le peuple a appelé les yeux *quinquets*, auj. *phares*). La métaphore peut transposer soit des images de même type (le vent *ronfle*, un *brillant*), soit des sensations d'un ordre différent : ainsi *dulcis* a signifié

doux au goût, puis au toucher ; cf. *gamme* de couleurs, et inversement une mélodie *colorée*. — A un autre point de vue, la métaphore opère une transposition d'objet (*feuille* d'arbre > *feuille* de papier ; *œillet*, *lunette*, *coq* > *coquelicot*), ou désigne un objet par un qualificatif : dans ce dernier cas, la métaphore peut brocher sur l'ellipse (*noire* = note noire), mais l'adjectif peut être substantivé directement, surtout dans l'argot moderne : *grimpant* (pantalon), *lainé* (mouton), *profonde* (poche) ; on n'a jamais dit « un pantalon grim pant », « un mouton lainé ». C'est par des métaphores de qualités ou d'actions concrètes que l'on a formé presque tous les abstraits : caractère *doux* ou *épineux*, style *lourd*, *penser* de « peser » (et auj. *peser* des arguments), *comprendre* et *saisir*, etc. — Si l'on envisage les objets qui ont donné naissance aux métaphores, tous ceux qui étaient familiers à une époque donnée et dans un milieu donné ont été plus ou moins utilisés. Tandis que les métaphores relatives aux objets fabriqués varient selon les temps, celles qui se rattachent aux animaux se retrouvent un peu partout : il suffit de rapprocher *poutre* (anciennement « jument ») de notre moderne *chevalet*, le *chat*, machine de guerre en ancien français, du *crapeaudeau* de la Renaissance et du *crapouillot* de 1914. Les comparaisons tirées des animaux ont en général une valeur péjorative (§ 305).

282. Beaucoup de métaphores ont été empruntées aux langages techniques, où elles pullulent ; elles ont rapidement perdu leur valeur lorsqu'elles ont été adoptées par la langue courante. Le langage de la marine nous a donné anciennement *arriver* (proprement : aborder à la rive), plus tard *échouer* (dans une entreprise), *aborder* (une question), *accoster* (au passant). La fauconnerie, qui joua un si grand rôle au moyen âge, avait formé *ahurir*, *déluré*, *dessiller*..., qui s'appliquèrent au sens propre au faucon ; la chasse a formé *ameuter* (des gens), *appât* (attirait), *attraper*, *dépister*... Parmi les termes de manège, voici *enchevêtré* (qui avait les jambes prises dans le *chevêtre*), *embarrassé*, combien éloigné du cheval entravé par une barre ; on ne sent plus guère la métaphore de l'interlocuteur *démonté*, aussi la

ravive-t-on en disant qu'il est *désarçonné* par une réplique ; aujourd'hui le viveur qui veut se ranger, comme le travailleur fatigué qui pense à sa retraite, parle de *dételer*. Les jeux divers ont fourni beaucoup, depuis *échec*, prendre la balle au bond, rendre des points, jusqu'au tout récent *recouper* (des informations ; c'est-à-dire les vérifier par des informations de provenance différente) et un terme populaire « l'avoir sec » cité plus haut (§ 279). Le jardinage n'est pas une source moins riche, tant pour la langue littéraire (*émonder* le style, style *fleuri*) que pour le peuple : faut-il rappeler « charrier dans les bégonias », « piétiner la bordure » (exagérer) et tant de variantes qui ont eu un si vif succès pendant la guerre ? Tous les langages de métiers ont été mis à contribution, jusqu'au langage militaire, qui a déposé des alluvions à toute époque : la guerre de 1914 nous aura laissé sans doute *repérer* (remarquer) et peut-être *limoger* (d'après les généraux envoyés en disgrâce à Limoges).

Les figures : métonymie et synecdoque. — 283. Les changements de sens classés un peu arbitrairement comme « figures de grammaire » sous les rubriques de la métonymie et de la synecdoque, se ramènent à deux types essentiels de phénomènes : extension ou restriction, — glissement de sens. Ces changements sont conditionnés, comme pour la métaphore, par l'association des idées qui apparente des objets rapprochés dans l'espace ou le temps, et des actions, des notions, des choses reliées par des rapports abstraits (causalité, origine, etc.). En ce sens, G. Esnault a pu écrire : la métonymie n'ouvre pas de chemins nouveaux, mais raccourcit les distances. — On peut classer logiquement les faits par catégories (1) : le contenant pris pour le contenu (*boire un verre*) ou vice versa, le tout pour la partie (*drapeau*) ou le contraire, l'effet pour la cause ou la cause pour l'effet (un *effort* : dérangement organique causé par un effort, etc.). Mais on pénètre mieux la vie du langage en groupant les

(1) On peut noter aussi que la synecdoque se combine souvent avec l'ellipse : la suppression du déterminant (*bâtiment* [de mer]) constitue une restriction de sens, comme celle du déterminé (*journal*).

faits en raison des facteurs psychologiques et sociaux qui les ont conditionnés.

284. Restrictions et extensions de sens s'opèrent en raison de deux courants contraires : la spécialisation des mots dans les langages techniques, la généralisation des mots spéciaux quand la langue courante les emprunte. — Comme restrictions de sens, voici d'abord celles de la langue chrétienne primitive qui, pour la plupart, s'étaient effectuées en grec (*évêque* = surveillant, *prêtre* = ancien, *église* = assemblée, *parole* = parabole, puis parole divine) ; plus tard *image* s'est restreint au sens d'image sacrée. Le roman primitif fut d'abord une langue de paysans, donc essentiellement agricole, comme témoignent de nombreuses spécialisations rurales des mots : dès le latin vulgaire, *cubare* passe de « être couché » à « couvrir », « *ponere* » de « *poser* » à « *pondre* », *barbarus* se spécialise comme épithète du taureau, *tempesta* se fixe au « mauvais temps » ; un peu plus tard se cristallisent les sens actuels de *muer* (changer), *pis* (poitrine), *traire* (tirer), de l'emprunt savant *labourer* (*laborare*, travailler), tous adaptés à la vie agricole. La chasse a spécialisé *captiare* (prendre, puis chasser), *dignitatem* (le vx fr. *deintié* désigne les testicules du cerf, morceau de choix réservé aux personnages) et bien d'autres. Le langage militaire a de nombreuses restrictions à son actif, depuis *bouclier* (proprement : qui a une boucle, c'est-à-dire une bosse), en passant par tous les noms de grades (*capitaine*, *commandant*, *lieutenant*, *général*) jusqu'à *drapeau*, proprement : petit drap ; actuellement *tricolore* est si étroitement associé à trois couleurs déterminées que l'expression « chatte tricolore », courante en Suisse romande, semble du plus haut comique pour un Français, aux yeux duquel elle évoque une chatte badigeonnée en bleu-blanc-rouge. — La langue de la marine est responsable d'*arriver* (§ 283) et de nombreuses restrictions plus récentes (*appareiller*, *bâtiment*). L'Eglise, au moyen âge, s'est approprié nombre de termes, vidés de leur sens général : *moine* (solitaire), *Noël* (proprement : anniversaire), *pèlerin* (étranger), *vêpre* (soir), plus tard *couvent* (assemblée), *chantre*, cas-sujet cristallisé (§ 407).

châsse (caisse), *chaire* isolé de *chaise* (§ 102) : dans les trois derniers cas, la cristallisation a été facilitée par une possibilité de scission formelle qu'a offerte la morphologie (*chanfre*), ou une forme provinciale (*chaise*, *caisse*). Les langages techniques ont opéré nombre de restrictions du type *corroyer* (1). — Ces spécialisations ont sauvé plus d'un mot que la langue générale était en voie d'éliminer.

285. Les extensions de sens sont nombreuses en latin vulgaire où beaucoup de mots techniques ont été généralisés, comme *camera* (voûte > chambre), *focus* (foyer > feu), *podium* (soubassement > puy), *tabula* (tablette > table), *cambiare* (terme de changeur), *tornare* (travailler autour), etc. Au moyen âge, la généralisation des termes de fauconnerie, de chasse, etc. (§ 209), est particulièrement caractéristique.

286. Les glissements de sens sont plus complexes et plus difficiles à classer. Dans l'ordre concret, on groupera les mots associés par contiguïté. D'abord les parties du corps : *coxa* a désigné la hanche, puis la cuisse, *bucca*, la joue puis la bouche ; plus tard, *gorge* a passé au sens de sein ; de nos jours, on appelle couramment *cheville* la partie la plus fine de la jambe (dénommée jadis *cou-de-pied*, § 275), sans penser à la métaphore qui visait les malléoles du tibia et du péroné ; les patois, qui ne sont pas retenus par la fixité des définitions, connaissent maints glissements de ce genre (2). Parallèlement, les mêmes faits se produisent pour le costume : la *cappa*, coiffure du ^{vi}e siècle, est devenue un manteau (*chape*) au moyen âge ; la *soutane* médiévale était un vêtement de dessous, le *cache-nez* (3) a caché le nez avant d'envelopper le cou, etc. C'est ici qu'on peut placer les glissements entre contenant et contenu : *nantos* en gaulois désignait la vallée, tandis qu'aujourd'hui le *nant* savoyard est le torrent (qui coule dans la vallée). Entre la partie et le tout, les rapports sont assez variés. Le type est *drapeau*, étoffe

(1) *Sevrer* (séparer) s'est spécialisé dans le langage des femmes.

(2) Voir, par exemple, la carte « joue » de l'*Atlas linguistique de la France*, où on trouve des mots ayant désigné d'abord la mâchoire, le menton, la fesse, le visage, la tête, etc.

(3) L'origine est si peu sentie aujourd'hui que le peuple ne perçoit plus *nez* dans ce mot et prononce *cachené*, compris *cachenet*, dérivé de *cacher*.

de l'étendard, qui symbolise l'étendard entier. Le cas du *tableau*, puis de la *toile*, désignant la peinture qui est sur le tableau ou sur la toile, est un peu différent ; dans la même série, *papier* = article (écrit sur le papier), en langage de journaliste ; à rapprocher *bureau*, table (couverte d'une étoffe de bure). Le *chemin de fer* arrive à dénommer le train (qui roule sur le chemin de fer) ; l'*araignée* fut à l'origine, comme encore chez Villon, Malherbe et dans divers patois, la « toile d'araignée » ; le *bureau*, par une nouvelle extension, s'applique à la pièce où est le bureau (son meuble et son élément caractéristique). Le *courrier* n'évoque plus (sinon à titre historique) le porteur de lettres, mais la correspondance qu'il apporte (dépouiller son courrier).

287. Les rapports abstraits sont d'ordre multiple. Parmi les substantifs, signalons les contaminations fréquentes entre les noms indiquant les degrés de parenté. Déjà en latin classique, *avunculus*, dérivé d'*avus*, aïeul, avait le sens d'oncle ; plus tard *nepos*, petit-fils, a passé au sens « neveu » ; de nos jours, *belle-fille*, fille par alliance, est arrivée à désigner la bru, tout en gardant sa première acception. De même *sponsus*, fiancé en latin, a pris la valeur de mari en devenant *époux*. — Le producteur (objet, pays, fabricant) désigne couramment le nom du produit : du *tilleul* (de la fleur de tilleul) ; nous reviendrons sur les noms d'origine et les noms d'inventeurs (§ 289, 291). L'instrument peut désigner le produit : un *fusain*, un *crayon* (dessin au fusain, au crayon). — Les relations entre cause et effet s'observent surtout dans les verbes : *craindre* (à l'origine : trembler) ; *accoucher*, *embrasser* (prendre dans ses bras ; remplace auj. *baiser*) ; *remercier* qui devient synonyme de « congédier » ; *abattre* et plus récemment *descendre*, tuer (terme de chasse) ; *refroidir*, tuer (terme d'apache). — Une catégorie importante est celle des abstraits qui deviennent concrets. Noms d'outils et véhicules : *attache*, *pince*, *sonde* (l'outil qui attache, pince, sonde), *vectura voiture* (ce qui véhicule), plus près de nous, *diligence* (voiture qui fait diligence). Dans le costume, *habit* (§ 214), *toilette* et *costume* lui-même. Le moyen âge offre de nombreuses créations de

ce genre : *ferté* (solidité > forteresse), *potence* (proprement puissance), *venaison* (ce qu'on chasse), *pitance* (dér. de piété), *engin* (esprit d'invention > machine). Peu à peu ont pris un sens concret, tout en gardant plus ou moins l'abstrait : *demeure* (dont le sens abstrait n'est conservé que par la langue juridique et dans l'expression cristallisée, *péril en la demeure*, qui n'est plus guère comprise), *retraite*, *chasse*, *tir*, etc. Un peu plus tard se sont développées les valeurs de *dessert* (xvi^e s. ; plat qu'on sert avant de desservir), *sortie* (endroit par où l'on sort), *conserve* (verre qui conserve les yeux ; auj. au pl., denrées conservées).

288. Un cas particulier intéressant est la personnification de certains mots, ou, si l'on préfère, l'appellation d'individus d'après un accessoire, un objet, un aliment, voire un mot qui les caractérise. C'est un type de création populaire, tellement imagé qu'il touche à la métaphore. A l'origine, ces formations sont souvent ironiques. — Voici d'abord les particularités de la coiffure, du costume, etc. : une *vieille perruque*, les *vieilles barbes* de 1848, un *bas bleu*, un *cordon bleu*, une *vieille culotte de peau* (un vieil officier, d'après la culotte de peau qu'avaient les officiers montés), les *pantalons rouges* (les soldats français au xix^e siècle) ; quand les ouvriers portaient la blouse (jusque vers 1880), ils traitaient les bourgeois de *paletots* ; la calotte symbolise l'Eglise pour les anticléricaux ; nous avons eu au xv^e siècle les *chaperons fourrés* (membres du Parlement), au xvii^e siècle, les *talons rouges*. Un instrument, outil, etc., désigne celui qui le porte ou qui s'en sert : une *bonne fourchette*, un *bon fusil*, une *fine lame*. Ce procédé, comme le précédent, a servi à former maints sobriquets, dont un certain nombre se sont cristallisés comme noms de famille (*Chaperon*, *Lacotte*..., *Goy* = serpe, etc.) (1). — L'objet passe son nom à ceux qui l'entourent ou siègent dessus : un *rond-de-cuir* (employé de bureau) ; « toute la table se retourna » (A. Daudet). La pièce désigne ceux qui y sont occupés : la *Cour*, le *conclave*, la *maison* au sens de famille, le 3^e *bureau* (les fonc-

(1) A. DAUZAT, *Les noms de personnes*, p. 98.

tionnaires du 3^e bureau). D'après leur aliment favori, le peuple appelle les Italiens *Macaronis*, les soldats métropolitains surnomment les tirailleurs algériens *Couscouss*. Un mot favori, une locution symbolise l'homme : les acteurs sont dits « m'as-tu vu ? » : le peuple appelle aujourd'hui *Sidis* les Arabes (qui répètent *sidi ! monsieur*) ; au x^v^e siècle, nous avons appelé les Anglais *Goddam*, *Godons*, d'après leur juron habituel, de même que nous avons été dénommés « Dis donc », par les Espagnols jadis (*Didones*, au pluriel), pendant la guerre de 1914 par les Anglais et par les Serbes, que nos soldats baptisèrent *Dobros* (*dobro*, bien, bon, en serbe). De nombreux sobriquets, surtout dans le Nord et le Nord-Est (*Chéramy* = cher ami), ont été formés sur ce modèle. — Enfin on a désigné un homme d'après un terme abstrait indiquant sa fonction (*garde*, *guide*) ou son rôle (*caution*). — Ce procédé, un des plus vivants, qui donne du pittoresque au langage, est un de ceux qui justifient le mieux la définition de M. G. Esnault : la métonymie raccourcit les distances, brûle les étapes.

289. Les changements de noms propres en noms communs méritent d'être groupés à part (1). — Une première rubrique est celle des noms géographiques, employés comme noms d'origine d'une plante, d'un animal, d'un produit. Le latin impérial s'est servi, à cette occasion, d'adjectifs substantivés : *abellana* [noix] d'Abella, noisette (Pline) ; *phasianus* (oiseau) du Phase, *faisan* (Sénèque, etc.) ; la langue vulgaire abrège en *persica* (d'où *pêche*) la *persica malus*, « pommier de Perse », de Pline. La dérivation adjectivale a encore été usitée par le français, mais elle est moins fréquente : *baïonnette* (arme fabriquée à Bayonne), xvi^e siècle ; *berline*, type de voiture inventé à Berlin, xviii^e siècle ; *mayonnaise*, sauce qui se rattache à Port-Mahon (l'histoire en est obscure), fin xviii^e siècle. Mais en général l'origine est indiquée par la préposition *de* (*blé de Turquie*, *marron d'Inde*). L'ellipse ne garde souvent que le second élément : parfois le *d* est

(1) Une liste assez complète pour le français a été donnée par L. CLÉDAT, dans son *Dictionnaire étymologique*, v^o *Noms propres* (dans les premières éditions).

agglutiné (*dinde*, 1600, abréviation de *coq d'Inde*, *poule d'Inde*) ; généralement le nom de lieu subsiste tel quel, le nom de son produit caractéristique s'étant infusé en lui : noms de vins (*bordeaux*, *bourgogne*, *champagne*), de fromages (*camembert*, *livarot*, *gruyère*, *roquefort*), d'étoffes (*andrinople calicot*, altération de Calicut, *cachemire*), produits divers (*bougie*, 1300 ; *faïence*, de Faenza, xvi^e siècle ; *landau*). Pour les noms de fruits en particulier, le nom, qui primitivement désignait l'origine, perd souvent sa valeur au point de dénommer l'espèce : c'est le cas pour la pomme *calville* (de Calleville, Normandie), la *montmorency* (cerise), la *mirabelle* (prune, dont le nom vient d'un Mirabel non identifié).

290. Les noms de personnes ont donné lieu à des transpositions plus variées. — Les collectifs (noms de peuples, d'habitants) symbolisent une qualité, plus souvent un défaut physique ou moral, vrai ou supposé ; ces noms peuvent être employés adjectivement ou rester substantifs. Parmi les plus caractéristiques, citons *franc* (dont le sens primitif est libre, xii^e s., les Francs conquérants étant des hommes libres), *esclave* (Slave), *bougre* (*Bulgarus*), *ogre* (déformation du radical de *Hongrois*, par l'intermédiaire du byzantin) ; puis *bohémien* (1), *maure* (brun de peau), *assassin* (nom d'une secte syrienne, § 195), *flandrin* (xv^e s., proprement Flamand, désignant un type grand et maigre) ; plus près de nous, *suisse* (d'église), xviii^e siècle, d'après le costume des gardes suisses, *grec* (tricheur), *sarrasin* (non syndiqué, en langage de typographe), *apache*, malfaiteur (1902, création de journaliste, A. Dauzat, *Les argots*, 133). Rarement le nom de peuple s'est appliqué à un objet : *cravate* (altération de *Croate*), *sarrasin* (blé noir). Le symbolisme des noms de peuples est resté souvent au premier état, celui de la comparaison : ivre comme un Polonais, manger en Suisse (cad. seul), menteur comme un Gascon.

291. Les noms individuels peuvent se classer en deux catégories : les personnages symboliques et les inventeurs. Certains noms de baptême sont parfois devenus embléma-

(1) Les tsiganes nomades étaient réputés originaires de Bohême.

tiques, pour des raisons historiques ou sociales à rechercher dans chaque cas : Jacque a représenté le peuple (cf. la *Jacquerie*, révolte agraire du xiv^e siècle), d'où *jacquet*, serviteur, puis jeu, xvi^e siècle ; *jacque*, benêt ; cf. *martin-bâton*, *dame-jeanne*, grosse bouteille (ou altération d'un mot provençal ?) Plus d'un nom de baptême a servi à surnommer puis à désigner des animaux, comme *colin* (une des variantes populaires de *Nicolas*), nom de poisson ; généralement on ajoute un diminutif (*martinet*, *sanسونnet* ; xix^e s. *pierrot*, moineau) ou une épithète de précision (*martin-pêcheur*). — Certaines transpositions sont d'origine religieuse : *ladre* (lépreux en vieux français) de *Ladre*, forme populaire de *Lazarus* d'après le pauvre, couvert d'ulcères, de l'Evangile), *judas* (traître, puis ouverture d'où l'on voit sans être vu). La plupart sont d'origine littéraire, à commencer par la latin vulgaire *manducare* (d'où *manger*), d'après *Manducus*, nom du glouton dans la comédie populaire ; *péronelle* (nom de l'héroïne d'une chanson du xv^e s.), *renard* (nom du *goupil* dans le célèbre *Roman de Renart*), *patelin*, adj. (d'après la célèbre farce) ; *rodomont*, *sacripant* (personnages de l'Arioste) ; *dulcinée*, *maritorne* (de *Don Quichotte*), *amphitryon*, *sosie*, *tartufe* (de Molière), *séide* (esclave du *Mahomet* de Voltaire), *gavroche* (des *Misérables*), *pipelet*, concierge, pop. (d'Eugène Sue), *alphonse*, souteneur (d'Alexandre Dumas fils). Certains restent à la première étape, comme Don Juan, Sganarelle, Joseph Prudhomme, symboles déjà, mais évoquant toujours le personnage. Plusieurs noms ont été pris par les écrivains dans l'antiquité (*automédon*, *phaéton*). — La désignation d'un produit ou d'une création par le nom de son inventeur est plus récente, car autrefois la plupart des inventions étaient anonymes. L'un des plus anciens exemples est « toile *batiste* » (xvi^e s.) plus tard *batiste*, d'après Baptiste, l'inventeur ; puis *man-sarde* (fin xvii^e s.), du nom du célèbre architecte, *praline* bonbon inventé par le cuisinier du maréchal du Plessis-Praslin (id.). La formation par adjectif dérivé, qui apparaît la première, s'est maintenue jusqu'à nos jours dans quelques mots : *guillotine* (1790) ; on a lancé, il y a quelques années,

mougeotte pour les boîtes aux lettres privées (organisées par le sous-secrétaire d'Etat Mougeot), mais le mot n'a pas réussi. Ici encore, on a préféré garder le nom tel quel : *eustache*, *galuchat*, *silhouette* (fin du XVIII^e s.), *sauce béchamel*, *poubelle* (boîte à ordures à Paris, d'après le nom du préfet de la Seine qui les imposa, fin XIX^e s.). *Sandwich* a été pris à l'anglais ; *fiacre* se rattache aux noms géographiques (le premier bureau de ces voitures, en 1640, était à l'hôtel Saint-Fiacre) (1). Enfin il faut signaler les créations imaginaires symboliques, comme *sainte Nitouche* (XVI^e s.) et le terme populaire actuel *saint Glinglin*, symbole d'une échéance problématique. L'histoire de ces noms est inséparable de celle des faits sociaux.

2. LE POINT DE VUE PSYCHOLOGIQUE

292. Envisageant les changements de sens du point de vue logique, on ne peut guère que les classer, les cataloguer. Les facteurs qui provoquent et expliquent ces changements sont l'un, interne, d'ordre psychologique, l'autre externe, d'ordre social. — Les faits qui relèvent de la psychologie mettent en jeu tantôt l'individu, tantôt le groupe, le milieu. Mais il est préférable de classer ces phénomènes en raison de leur nature, intellectuelle ou affective.

Faits d'ordre intellectuel. — **293.** Ces faits ne paraissent pas les plus nombreux. Il est assez difficile de les cataloguer car ils n'ont pas encore été l'objet de recherches scientifiques systématiques : on ne peut que planter quelques jalons. Comme ils supposent un degré de réflexion plus ou moins élevé, il est naturel qu'on les observe de préférence dans la langue écrite et qu'ils se présentent surtout, mais non exclusivement, comme des phénomènes d'ordre littéraire. La langue populaire est essentiellement spontanée et impulsive.

(1) A Lyon, on appelle *buffalos* un type de tramway qui fut mis en service à l'origine pour conduire à un spectacle de Buffalo Bill (fin XIX^e s.).

Toutefois le français apparaît, parmi les langues modernes, comme une des plus intellectuelles, des plus raisonnées. On se rend compte, en suivant son évolution depuis le latin, de son besoin de précision sans cesse croissant, de son désir de distinguer les nuances, de spécialiser les sens comme les mots ; dans ce but, la langue a profité de toutes les occasions qui lui permettaient de procéder à des discriminations nouvelles : régressions, accidents phonétiques, variantes et cristallisations morphologiques, liaisons, emprunts, place des mots, etc. (cf. § 96-102, 114-119, 233, 247, 250, 361, 407, 443-52, 473, 486, 495, 510, etc.).

294. Passons quelques cas en revue. — La question des couleurs est assez délicate (1). La palette linguistique du français actuel (comme, plus ou moins, celle des langues contemporaines) est infiniment plus riche que celle du latin. Faut-il conclure à une cause physiologique, à une différence de vision ? Cela semble bien improbable. Sans doute l'éducation nous a amenés à distinguer des nuances insensibles à nos aïeux, mais c'est là un développement psychologique, lequel a provoqué un enrichissement parallèle du vocabulaire. Outre la multiplication des nuances, ce qui n'est pas moins caractéristique, c'est le caractère abstrait qui s'est accusé dans les noms de couleur, qui se dégagent de plus en plus de tout élément affectif ou concret : qu'on compare les abstraits parfaits que sont *blanc*, *noir*, *bleu*, *jaune*, etc. à *candidus*, blanc brillant, *niger*, noir brillant, *ater*, noir-ténébreux, *caeruleus*, couleur du ciel (ou de la mer ensoleillée), *flavus*, jaune-blond (cheveux), *aureus*, jaune d'or, *galbinus*, jaune-vert. — Pour s'enrichir, la langue a emprunté de nombreux termes au germanique, qu'elle a plus d'une fois détournés de leur sens primitif afin d'en faire un type de couleur : *blanc* (brillant > blanc), *bleu*, *blond*, vieux français *bloï*, *brun*, *gris*. Elle a surtout créé des noms de couleurs d'après des objets, des fleurs, des êtres typiques, soit par dérivation (vieux français *ferrant*, gris de fer, *cen-dreux*, *grivelé*, *paoné* ; fr. *nacré*, *violet*), soit en employant

(1) Consulter sur ce point : André G. OTT, *Etude sur les couleurs en vieux français*, Paris (Bouillon), 1899.

le substantif caractéristique comme adjectif : vieux français *more* (couleur du More), *rose*, etc. ; aujourd'hui, d'après le vocabulaire pictural, ce procédé a pris une grande extension (un ton *ardoise*, une étoffe *saumon*, un teint *pain d'épices*...). Parfois, si le nom était féminin, un masculin a été refait (*châtain*, *xiv^e s.*, d'après *châtaigne* ; la langue populaire, scindant les deux mots, a fait un fém. *châtaine*). On a eu aussi recours, pour multiplier les nuances, à la dérivation des adjectifs exprimant les noms de couleurs (vieux français *blanchet*, *blanchace*, *blanchinace*, *blanchotant* ; *griset*, *grisel*, *griselet*, *grisart*, *grisain*, plus tard *grison*, *grisâtre*, etc.).

295. La discrimination des espèces plus encore que des objets est un travail surtout intellectuel. Le français fut, à l'origine, on le sait, un langage de paysans et d'artisans. Le paysan ne distingue que les animaux et les végétaux utiles ou nuisibles (point de vue affectif), et confond les autres sous quelques noms génériques assez vagues ; l'artisan manifeste une ignorance très grande des bêtes et des plantes ; l'un et l'autre, en revanche, possèdent un lexique aussi riche que précis pour ce qui concerne leurs travaux respectifs. La science et les différentes techniques qui se sont peu à peu développées ont enrichi singulièrement, précisé aussi le vocabulaire, non sans conflits de mots. Même après le volumineux travail de Gilliéron sur l'abeille, on n'aura pas pénétré le fond du problème si l'on ignore qu'*abeille* fut, au début, un mot d'apiculteur puis de zoologiste, en face de *mouche à miel*, mot de paysan, et si l'on ne sait que, dans maintes campagnes, la mouche est un passe-partout susceptible de désigner pêle-mêle hyménoptères et diptères, tandis que nombre de mots interchangeables s'appliquent à des insectes très différents (1). La spécification des termes varie beaucoup en raison des milieux sociaux et suivant les individus, en tant que ceux-ci sont plus ou moins observateurs, plus ou moins épris de précision.

296. En ce qui concerne les idées, on a remarqué (§ 236,

(1) J. GILLIÉRON, *Généalogie des mots qui ont désigné l'abeille*, Paris, 1918 ; A. DAUZAT, *Essais de géographie linguistique*, t. I, 71 sqq.

242, 255) le développement des formations abstraites au moyen âge, et, plus encore, dans la langue moderne. La langue classique s'est ingéniée avec succès à enrichir le vocabulaire pour l'expression des sentiments : l'affinement de la société, les salons, les Académies, le goût de l'analyse, le succès du cartésianisme, comme le besoin d'ordre aussi bien psychologique que social, tout y a contribué. Le XVIII^e siècle a continué l'œuvre avec une orientation plus rationaliste et scientifique, que l'époque contemporaine a accentuée encore, en vulgarisant le procédé. Au début, la langue classique a surtout utilisé des métaphores, en achevant de les dépouiller de leur valeur imagée, de les abstraire (*dessein*, *penchant*, *trait* de caractère, *humeur*, *feux* de la passion), et spécifié des termes plus généraux, empruntés au latin, donc plus malléables, comme *discretion* (discernement > réserve), *impertinence* (caractère de ce qui est déplacé > irrévérence), *passion* (originellement : souffrance). On a eu recours, en outre, aux termes techniques, avec extension de sens, au vocabulaire religieux et mystique (*adorer*, *extase*, *méditation*, *profaner...*), à la philosophie (*conscience*, *dénomination*, *perception*, *substance...*), plus tard aux sciences, en transposant le plus souvent les mots techniques par métonymie ou métaphore : le lexique des mathématiques a d'abord été utilisé (*aberration*, *excentrique*, *parallèle*, *latitude...*) puis, à notre époque, celui de la physique et de la chimie, de la biologie, de la médecine, etc, la langue recherchant sans cesse des termes nouveaux, aussi bien pour rajeunir des expressions usées que pour enrichir la gamme des nuances (*électriser* les cœurs, *galvaniser* quelqu'un, être sous *pression*, *réactif* d'un sentiment, *tension*, etc.). Tous les vocabulaires techniques, sports en tête, sont utilisés à cet effet, d'abord par les spécialistes et par les écrivains. Le pédantisme a plus d'une fois exagéré cette tendance, à l'époque des Précieuses comme de nos jours.

Faits d'ordre affectif. — 297. Les phénomènes d'ordre affectif constituent, avec les phénomènes mécaniques, les plus importants facteurs de l'altération et du renouvellement

du langage (1). Ils débordent de beaucoup le vocabulaire : nous les avons rencontrés en phonétique, notamment avec l'accent d'insistance (§ 157) et nous les retrouverons dans le domaine de la syntaxe (§ 550-4). Ils ont été étudiés surtout par M. Ch. Bally, qui les a groupés sous le titre assez imprévu de stylistique (ils concernent bien plus la langue parlée que la langue écrite).

298. Leur action sur les mots s'observe d'abord par la double tendance, déjà observée, à l'affaiblissement et au renforcement, dont ils nous rendent compte : l'usure sémantique des expressions, la catachrèse, l'effacement de l'image sont des faits essentiellement psychologiques et affectifs ; trop répété, le mot perd sa force, son caractère, se banalise ; rappelons, entre autres, les évolutions *adripare* > *arriver* (métaphore usée), *bullicare* > *bouger* (affaiblissement), *mittere* > *mettre*, despécification, encore plus sensible dans le processus *causa* = procès > affaire > chose. Par réaction, la langue éprouve un besoin perpétuel de renforcement, remarquable pour les négations (§ 469), pour toutes les expressions évoquant une volition énergique, une émotion : plus les mots s'usent (*gêne*, *ennui*, *blâmer*, *étonner* si fort encore chez Bossuet), plus ils appellent des remplaçants. S'*ennuyer* a vu surgir le concurrent familier, plus vigoureux *s'embêter*, qui est supplanté dans le peuple par un synonyme grossier plus imagé. Les journaux donnent particulièrement dans cette surenchère, pour frapper le lecteur : les *accidents* de chemins de fer de mon enfance sont aujourd'hui des *catastrophes* ; les *orages* y deviennent volontiers des *tempêtes*, des *cyclones*, voire, depuis peu, des *tornades*. La mode, les préférences individuelles entrent en jeu : telle personne emploie à tout propos une épithète disproportionnée comme *fantastique* ou *phénoménal*, pour exprimer un banal superlatif ; depuis quelques années, *empoisonner* s'emploie pour *importuner* (Paris) et *formidable* connaît un succès qui ne nous permet plus de sourire du *kolossal* allemand. Le Midi a,

(1) Soit dit en passant, ce sont là les deux écueils auxquels se heurtent les langues artificielles : du jour où elles vivraient activement, pourraient-elles s'y soustraire et dans quelle mesure ? L'expérience serait intéressante à suivre.

en propre, nombre de créations de cet ordre : *se dévorer* (*se dépêcher*), *se déshabiller* (rire aux éclats). Le renforcement s'obtient aussi par l'adjonction d'adverbes, dont on a également fort abusé : la chronique nous rapporte qu'il en était ainsi à la Cour de Henri IV (*extrêmement, infiniment...*) et parmi les Précieuses (*terriblement...*). Il est bon de rappeler le sens de la mesure ; si violente soit-elle, une expression ne produit son effet que si elle vient à propos, et elle le perd par la répétition. — A côté des exagérations, plaçons les mots menteurs, détournés de leur sens pour les besoins du commerce, de la politique : produits dénommés à faux pour séduire la clientèle, étiquettes inexactes de partis dans un but démagogique, etc. (1). — A un autre point de vue, le besoin de raccourcissement, qui se manifeste par l'ellipse et l'abréviation, est également d'ordre affectif. — Mentionnons aussi, pour mémoire, les emplois et les formes ironiques (de la *monnoie* ; *pop. s'assister, s'asseoir*).

299. L'expression de certains sentiments présente des faits d'une interprétation plus délicate. Il est facile de dire, d'une façon générale, que le langage est le miroir d'une époque ou d'un milieu ; les difficultés commencent quand on veut préciser. Certains groupes sociaux offrent toutefois des correspondances caractéristiques : il est bien évident, par exemple, que « travailler » n'a pu arriver au sens « voler » que chez les malfaiteurs, dont l'argot nous fournit des associations d'idées caractéristiques : la corde évoquant l'idée de ligoter (*ligote, tourtouse*), la main, de serrer ou gratter (*pince, serre, grattante*), la porte, de lourdeur (*lourde*) parce qu'on la dégonce ou qu'on l'enfonce, etc. (A. Dauzat, *Les Argots*, 159). De même, le sens populaire actuel de *courageux* (= travailleur) accuse bien la désaffection de l'ouvrier pour le travail, tout comme l'acception récente de *intéressant* (qui rapporte de l'argent) symbolise à merveille la mentalité mercantile d'après-guerre. Toutefois il serait téméraire de trop généraliser.

300. Les termes caressants mériteraient une étude à part.

(1) F. BRUNOT, *Les mots témoins de l'histoire* (Paris, 1928), p. 8-10.

Voici d'abord les mots enfantins, dont un certain nombre ont passé dans le langage de l'adulte et qui se caractérisent surtout par le redoublement chez l'enfant (§ 274) (1), par les diminutifs chez l'adulte parlant aux enfants ou parlant de ceux-ci ; certains diminutifs se sont séparés anciennement du mot qui les a formés, telle *menotte* (xvi^e s.) de *main*, et plus encore *quenotte* (xvii^e s., petite dent ; toujours usité) de *quene*, mot disparu, qui ne s'est conservé qu'en normanno-picard. Les déformations de langage chez le couple-amants, dont la littérature contemporaine offre un assez grand nombre d'exemples, demanderaient des recherches : elles reposent, en grande partie, sur une imitation du langage enfantin ; on y rencontre aussi des changements de sens particuliers : les mots les plus divers, en particulier ceux qui désignent des friandises, des choses précieuses, voire des animaux, prennent une valeur caressante assez imprévue (*chou*, *crotte*, d'après « chou à la crème », « crotte de chocolat » ; *trésor*, *bijou*, *chat*, *chien*, *loup*...).

301. Les expressions de la politesse et du respect ont été mieux étudiées. Réservant pour la syntaxe (§ 554) l'analyse des personnes et des pronoms de politesse, nous ne considérons ici que le vocabulaire. L'effondrement de la société antique ne fit pas disparaître les expressions de respect : *dominus* se conserva longtemps (il s'est cristallisé dans le *dom* de quelques ordres religieux), et *domina* > *dame*, avec son dérivé, *demoiselle*, qui remonte au latin vulgaire (*dominicella*) est toujours vivace. Il s'est créé, dès le Bas Empire, un nouveau type, qui allait éliminer le masculin du précédent : *senior*, « plus âgé », formule de respect (2) qui s'appliqua au « seigneur », comme *presbyter* (en grec, puis en latin) au prêtre. La forme abrégée **sior* > *sire* concerna des personnages de

(1) M^{lle} F. KOCHER (*op. cit.*, § 276), qui a étudié ces phénomènes surtout au point de vue formel, a établi une distinction trop tranchée entre le redoublement chez l'enfant et chez l'adulte (cf. *R. de Phil. fr.*, 1922, 143).

(2) Aujourd'hui les mots évoquant la vieillesse n'ont plus la même valeur affective : les termes populaires « mon *vieux*, ma *vieille* » (mon père, ma mère), équivalents de l'allemand *Eltern* (= *aelteren*, comparatif d'*alt*, vieux), paraissent blessants. Tout ce qui touche la vieillesse appelle plus que jamais l'euphémisme (§ 306).

moindre importance, bien que la tradition l'ait conservée au vocatif, pour s'adresser aux souverains ; le cas régime, vite déprécié isolément (*sieur*), garda une valeur de politesse avec l'adjectif possessif, qui s'agglutina aussi peu à peu à *seigneur*, *dame*, et *demoiselle* ; l'ancien régime observait entre *monseigneur* et *monsieur* une hiérarchie analogue à celle qui sépara longtemps *dame*, femme noble, de *demoiselle* (bourgeoise) ; mais, dès le ^{xvii}^e siècle, *demoiselle* s'était ennobli. La Révolution élimina *monseigneur*, réservé désormais aux évêques ; on généralisa bientôt *monsieur* ainsi que *madame* et *mademoiselle*, ce dernier spécialisé pour les jeunes filles. — La politesse actuelle comporte des règles délicates dans les milieux qui se piquent de bonne éducation : on dit « ma femme » (par modestie vraie ou feinte ; « ma dame » est ridicule et décèle le parvenu) ; en revanche, « votre femme » est familier, « votre dame » ou « votre demoiselle » est vulgaire ; s'il convient de donner une appellation de politesse, encore sied-il de la présenter délicatement, sous la forme « Madame » ou « Mademoiselle votre fille ». Une fois de plus, le français se révèle comme une langue de nuances, qui ont un fondement psychologique. Il est vulgaire aussi, en parlant à quelqu'un, de faire suivre « Monsieur » ou « Madame » de son nom : on sait bien que l'interlocuteur connaît votre nom, dont la répétition agace. — A remarquer que les appellations masculines se sont usées plus vite que les féminines.

302. L'euphémisme consiste à évoquer par un procédé détourné une idée, un objet, un être qui effraie ou qui répugne. Il tient une place importante dans le langage ; M. Nyrop, le premier, lui a consacré une étude d'ensemble (*op. cit.*, t. IV, l. VII). Il faut mettre à part les tabous linguistiques, si importants chez les primitifs et même dans les langues anciennes. On n'en relève que quelques traces, de plus en plus rares, en français moderne. La disparition de *sinister* et le passage de *gauche* à « maladroît » semblent dus à la défaveur superstitieuse dont jouissait le côté gauche. Dernier vestige des animaux taboués, j'ai entendu dire, dans le Vercors, « le grand frère » pour désigner l'ours. Les interdictions religieuses ont provoqué des déformations de jurons

bien connues, *morbleu* (mort Dieu), *palsambleu* (par le sang Dieu), *sacrebleu*, *saperlotte*... ; de même pour le nom du diable (*diantre*...) ; mais aujourd'hui, presque toutes ces exclamations sont des archaïsmes qui sortent peu à peu de l'usage, pour être remplacées par d'autres plus expressives et dont la grossièreté fait malheureusement tache d'huile.

303. Les idées et choses qui choquent, domaine de l'euphémisme dans la langue moderne, varient suivant les époques et les groupes, d'abord en raison de l'affinement du milieu social. L'ancien français était très brutal ; à partir du xvi^e s., les salons, les Académies, l'influence des femmes ont amené plus de retenue, plus de délicatesse dans le langage (1) : le français moderne, à ce sujet, est intermédiaire entre les langues méridionales, plus libres, et l'anglais, encore plus réservé. La guerre a provoqué un regain de grossièreté, qui commence à s'atténuer. — Le mot qui s'applique à un objet déplaisant est souillé, si l'on peut dire, par la chose qu'il exprime, et qu'on éprouve le besoin d'évoquer indirectement. Mais il arrive que la nouvelle association d'idées ainsi formée devient assez étroite pour que l'expression indirecte se dégrade à son tour ; on assiste souvent ainsi à des substitutions successives. Comme moyens linguistiques, l'euphémisme a recours à la métonymie, en employant un terme plus général (*lavement* pour *clystère*), ou l'origine, l'accessoire pour le principal, le contenant pour le contenu, la cause pour l'effet, ou vice versa, procédé qui se combine souvent avec la périphrase : en moyen fr., *mal de Naples* ; plus tard *aller à la selle* [selle = chaise], *prendre une précaution* ; *remercier* > *congédiér* ; de nos jours, on adopte volontiers des mots étrangers (*water-closets*) ou savants (pour désigner les maladies répugnantes, impressionnantes) qui semblent moins crus tant qu'ils sont moins connus ; enfin on peut avoir recours à la déformation (par exemple les médecins appellent P. G. les paralytiques généraux, pour ne pas être compris des malades).

(1) La langue classique, surtout en poésie, avait abusé des substitutions et exagéré la proscription de termes réputés bas, alors que le langage parlé, même dans la noblesse, était moins circonspect qu'aujourd'hui.

304. Les catégories d'euphémismes sont assez nombreuses. Voici d'abord les termes qui s'appliquent à certaines parties du corps, à certaines fonctions naturelles. Parmi les animaux répugnants, il n'y a guère à citer que le porc : il est curieux que des deux appellations de la bête, seul *cochon* soit réputé malséant, surtout à la campagne, sans doute parce que le mot *porc* avait été abandonné par le paysan et qu'il s'est spécialisé pour désigner la viande de l'animal. La langue classique avait proscrit *vache* au profit de *génisse*. Nombreuses sont les maladies effrayantes ou repoussantes, qu'on a désignées anciennement par des atténuatifs ou des périphrases : le lépreux (*ladre* = Lazare ; *mesel* = malheureux), la syphilis (du *mal de Naples* à l'*avarie*, création de M. Brieux), le *mal des Ardents*, la *danse de Saint-Guy*, etc. L'idée de la mort comporte aussi nombre d'atténuatifs : *trépasser*, *passer* ; *feu*, *défunt* ; *obsèques*, *convoi*, *corps* (*cadavre*), etc. A côté de l'*opération* chirurgicale, qui effraie, l'*intervention* paraît moins brutale. Les euphémismes de l'ivresse sont volontiers empreints d'indulgence : *saoul* signifiait « rassasié » (comparer l'expression populaire actuelle *plein*) ; les figures ironiques sont assez pittoresques, témoins les expressions familières *éméché* (cad. mis en mèches), *pompette* (petite pompe), les termes populaires *mûr* (comme le fruit prêt à tomber), *noir* (d'après la vision troublée), renforcement de l'ancienne métonymie *gris* ; l'atténuation (*fait*).

305. Les parties du corps et les fonctions des animaux analogues à celles de l'homme ont souvent une désignation différente, moins par besoin de précision que par le désir de rehausser l'homme ou de rabaisser l'animal. Le latin ne paraît guère avoir connu ce sentiment : *os*, *crus*, *mori*, etc., s'appliquaient à l'animal comme à l'homme. Le français a distingué de bonne heure, pour les animaux, la *patte*, la *gueule*, le *mufle*, les *naseaux*, les *rognons* (1) etc. ; ces mots apparaissent tous comme des dépréciatifs ravalés peu à peu à l'animal : *gula* s'appliquait à l'homme en latin (= gorge) ;

(1) Remarquer ici la valeur dégradante du diminutif (*nas-eau*, *rognon* = *ren-ionem*).

le dérivé *patin* fait présumer que *patte* (d'une racine française signifiant « marcher ») s'est appliqué à l'homme, *mufle* est un péjoratif, *hure* a été spécialisé tardivement au sanglier. Quant aux fonctions, on dit pour l'animal *crever* et non mourir, « mettre bas » et « faire ses petits » et non accoucher (1). L'argot des malfaiteurs, par ironie dépréciative, et, à sa suite, la langue populaire contemporaine applique à l'homme des noms de parties du corps et de fonctions de l'animal. Ici les nuances affectives sont infinies : si *gueule*, *crever*, appliqués à l'homme, sont termes grossiers, *patte* = main ou *ail* = bras, sont simplement vulgaires ou d'une familiarité ironique ; *bec* = bouche, familier aussi, est au contraire caressant, d'après la gentillesse de l'oiseau (ce bébé a un joli bec rose) ; quant à *rognon*, son application un organe comestible interdit toute transposition, qui provoquerait la risée. — En revanche, les personnes qui ont beaucoup d'affection pour les bêtes, évitent des appellations qui leur paraissent grossières, comme *gueule*, *crever*, etc., et parlent de la *bouche* de leur chien, ou de leur chienne qui a *accouché*.

306. Le remplacement des mots dépréciés s'exerce par différents procédés. — Les jurons grossiers sont atténués, comme les jurons sacrés, par déformation de finale. Le peuple, dont la langue est volontiers grossière, a aussi ses euphémismes : tout dépend des circonstances, de l'état d'esprit, des personnes à qui on parle (Sainéan, *Le langage parisien*, 413-416). — Nombreux mots désignant la femme se sont dégradés. Le phénomène n'est pas spécial au français, comme on le dit parfois (cf. all. *Magd*, ang. *maid* > servante), mais il y accuse une orientation particulière dénotant un fâcheux état d'esprit chez l'homme. Les noms relatifs à la jeune fille ont ainsi pris tour à tour le sens de « fille perdue », d'abord le latin *putta*, dont le dérivé vit encore, puis *garse*, dont le masculin *gars* a gardé sa valeur première avec une nuance de familiarité ou de ruralisme ; *fille* lui-même est atteint, sauf lorsqu'un déterminatif assez précis, spécialement pour

(1) L'allemand va plus loin et distingue *Kadaver* de *Leichnam*, *fressen* d'*essen* (manger) ; par contre, il ne distingue pas « rein » de « rognon » (*Niere*).

indiquer la parenté, évite la regrettable équivoque (*ma* fille, *la* fille de X., garçons et filles, une belle fille...) ; isolé, le mot a dû être renforcé d'un adjectif : une *jeune fille*. — On remarquera les atténuatifs pour les relations sexuelles, surtout depuis l'époque classique : *amant* n'exprimait qu'un rapport sentimental au ^{xvii}^e siècle, comme *maîtresse* ; ces deux mots, ayant changé de sens, ont paru ensuite un peu accusés, et plus encore *concubine* ; aussi ont-ils suscité de nos jours des atténuatifs, *amoureux* (au ^{xvii}^e s., celui qui aime sans être aimé, l'*amant* étant payé de retour), *protecteur* (vers 1875), *ami* et *amie*, *compagne* en style officiel depuis 1914 (lorsque les allocations furent données aux *épouses* des mobilisés mariés et aux *compagnes* de ceux qui vivaient en union libre). — Les atténuations relatives à la vieillesse sont de toutes les époques, car on s'est toujours mal résigné à vieillir. Le latin vulgaire eut recours aux diminutifs : *vetulus* (de *vetus*, vieux), *aviolus* (d'*avus*, aïeul). Plus tard, *grand-père*, *grand-mère*, qui furent en leur temps des euphémismes (l'aïeul appelé *père* avec simple épithète de différenciation), concurrencent puis éliminent *aïeul* ; affligés, par l'usage, de la même tare, ils sont remplacés aujourd'hui, surtout au vocatif, par d'autres mots qu'on fait dire aux enfants pour assimiler encore les aïeuls au père et à la mère (*bonne maman*, *mémère*, *mémé*, etc.). Dans le langage courant, on évite, devant les intéressés, *vieux*, *vieillard*, qui sonnent mal et sont remplacés par *gens âgés*, *d'un certain âge*, etc.

307. Les noms de professions déplaisantes ou jugées subalternes appellent des succédanés : on croit les relever avec une étiquette plus flatteuse, qui se déprécie à son tour. Le *bourreau* est officiellement *l'exécuteur des hautes œuvres*. Les *domestiques* étaient devenus pendant la Révolution les *officieux* ; ils s'appellent eux-mêmes aujourd'hui « gens de maison » ; la *servante* est devenue *bonne* (à tout faire) ; les anciens *portiers* sont devenus *concierges* ; le « petit Chose », en moins d'un siècle, a été tour à tour *sous-maître*, *maître d'études*, *maître répétiteur*, *répétiteur*, pour obtenir enfin le titre de *professeur adjoint*. Il n'est pas inutile de rappeler que ces professions ont, dans la langue vulgaire, des surnoms péjo-

ratifs (*larbin* ; *pion*). — A rapprocher les changements officiels (réforme psychologique !) des noms désignant des institutions détestées : la Révolution a remplacé ainsi les *impôts* (dont le nom est resté), par les *contributions*, terme qui n'est pas encore bien vulgarisé ; par contre, le mode de recouvrement ayant changé, la *taille* et la *gabelle* sont sorties depuis longtemps du vocabulaire.

308. Les *interjections*, qu'on a si longtemps annexées à tort à la morphologie, sont les formations affectives par excellence ; elles présentent l'embryon, l'image schématisée du langage humain primitif, elles offrent toutes les transitions, du cri au mot et à la phrase. — Les plus simples sont des cris, dans lesquels telle voyelle ou combinaison de voyelles est associée à la surprise, l'admiration, la douleur, etc. : *oh ! ah ! aïe !* (cri de douleur qui n'a rien de commun avec l'ancien français *aïue*, aide) ; elles servent aussi à appeler (*eh !*), à interroger (*hein ?*), à faire marcher les bêtes (*hue !*) ; l'élément consonantique peut s'y joindre (*bah ! fi !* xix^e s.), voire être isolé (*ks !* exclamation pour exciter, *rr !* pour arrêter les chevaux, etc.) Cette catégorie échappe à peu près complètement aux évolutions phonétiques. — Viennent ensuite les mots employés isolément comme interjections : tous les éléments de la phrase (sauf les particules) peuvent y passer, sous l'influence d'une émotion, qui ramène au stade primitif du langage. Ce peut être un substantif employé d'abord par invocation (*Dieu ! diable !*) ou dans un accès de colère qui provoque l'évocation des êtres surnaturels aussi bien que des choses ou animaux répugnants. L'ellipse accompagne des expressions de remerciement (*merci !*), de salutation (*salut !*), de commandement (*halte !*), et exprime diverses nuances avec les adjectifs (vx. fr. *las !*, fr. mod. *vrai ?*). Des formes verbales sont pétrifiées pour exprimer le commandement, l'attention, l'étonnement, etc., généralement l'impératif (*allons ! gare ! tiens !*) parfois le subjonctif (*soit !*). Les adverbes se prêtent particulièrement à cet emploi par ellipse (*bien ! vite ! assez !*). — Enfin un groupe de mots peut être employé en interjection, depuis des couples très simples (*hé ! las ! > hélas*)

dont les plus usités se figent et s'affaiblissent rapidement, voire s'altèrent, même en dehors des jurons (§ 302) : un des exemples les plus remarquables est *diva !* (*dis-va*), XII^e s., contracté en *dia*, *dea* (XVI^e s.), *da* dans *oui-da* (XVII^e s.), auj. archaïque. Qui dit *adieu* ne pense plus à *Dieu*, et *bonjour !* s'emploie aussi bien, sauf dans les campagnes, le soir que le matin. La langue populaire actuelle a de nouvelles formes en voie de cristallisation : *penses-tu ? taisez-vous !* deviennent de véritables négations, ainsi que beaucoup de périphrases ironiques, du type « des dattes ! » Des membres de phrases entiers s'emploient comme interjections (F. Brunot, *La pensée et la langue*, 541-3). — La valeur de l'interjection est précisée par l'intonation, qui lui donne sa couleur, son relief, qui est l'expression la plus exacte de l'émotion.

309. Les *onomatopées* terminent la liste des formations affectives. Ce sont essentiellement des imitations de bruits, généralement de bruits réguliers, répétés : procédé de langage primitif, qui a laissé encore des traces, mais moins importantes que dans les langues germaniques. L'onomatopée reste à sa première étape, lorsqu'on imite un cri d'animal ou un bruit particulier, mais elle peut passer à l'état d'interjection, puis de substantif. Au point de vue formel, le phonème est quelquefois isolé (*pan ! vlan !*), plus souvent redoublé (*glouglou, toc-toc !* cf. § 274), parfois avec une modulation vocalique (*tic-tac*, subst. ; *flic-flac !*) ; pour un bruit plus complexe, deux variantes s'associent (*rataplan !*, bruit du tambour). Les mots de ce type qui ont passé anciennement dans l'usage ont réagi contre la déformation phonétique : par rapport au latin *cūcūlus* (qui aurait donné, par évolution régulière, **coül* > **couü*), notre *coucou* est un mot refait. — Les onomatopées ont donné naissance à un certain nombre de dérivés, verbes en tête, pour indiquer divers cris et bruits, depuis le latin *coaxare, sifilare*, jusqu'à *piauler* (XVI^e s.) et au mot populaire contemporain *dinguer* (heurter). Ces termes ont subi nombre d'altérations et de croisements : *coasser* paraît refait d'après le latin *coaxare*, mais *croasser* (*croescer* XV^e s.) pourrait être indigène ; l'onomatopée a changé

bugler en *beugler*, pour créer postérieurement la variante *meugler*. — Dans l'ensemble, la langue française, qui recherche peu l'harmonie imitative et qui est plus soucieuse de précision et d'abstraction que de pittoresque, a fait une place très restreinte à ces créations (NYROP, *op. cit.*, t. III, § 13 sqq.)

3. LES CONDITIONS HISTORIQUES ET SOCIALES.

310. L'histoire des mots est solidaire de l'histoire des choses, des mœurs, des idées ; elle est inséparable de l'analyse des conditions historiques et sociales, dont il nous a été impossible, même en envisageant d'autres points de vue, de faire abstraction. Rappelons en particulier les circonstances qui ont rendu possibles les emprunts (§ 187-9) ; la spécialisation des mots techniques, propres à un milieu donné, et leur vulgarisation dans la langue courante (§ 209, 283-4). On ne saurait étudier avec fruit le vocabulaire médiéval sans connaître à fond l'organisation féodale, la vie religieuse ; en dehors des termes spéciaux, on ne comprend point *paganus* (paysan) > *païen* si l'on ignore que les compagnes ont été longtemps réfractaires à la christianisation ; *captivus* > *chétif* s'explique par le traitement barbare infligé aux prisonniers. Nous avons noté l'influence des salons et des Académies sur la langue classique, des sciences, des sports sur le langage moderne (§ 108 sqq., 167-8, 268...). — Passons brièvement en revue quelques groupes.

310 bis. Deux mots sont arrivés à désigner l'église (édifice) dans la Gaule franque, par deux circuits différents, *ecclesia* et *basilica*. M. Jud (1) a proposé une discrimination ingénieuse : *ecclesia* serait un terme (calqué sur le grec) du latin chrétien primitif, qui aurait été ensuite traduit par *basilica* ; l'Église hellénisée de Lyon aurait fait triompher le premier terme, tandis que le second se serait conservé pour des noms de sanctuaires vénérés, ainsi qu'en Rhétie.

(1) *Zur Geschichte der bündnerromanischen Kirchensprache* (Coire, 1919), pp. 9 sqq. (et les notes).

Mais on observe dans les textes des ^{ve}-^{viii}e siècles des différences de sens : *basilica* a continué à désigner un bâtiment (religieux après civil) pour se spécialiser au sens de chapelle, sanctuaire (contenant un tombeau vénéré) ; *ecclesia*, au contraire, a gardé longtemps son sens abstrait « assemblée de fidèles », puis « lieu de la réunion », « église diocésaine » (chez Ausone), pour passer au sens d'église paroissiale.

311. Voici d'autres exemples caractéristiques. Les noms communs de lieux habités sont étroitement solidaires des évolutions sociales. *Civitas* supplante *urbs* en latin populaire, à l'époque où disparaissent les peuplades gauloises (dont le nom passe au chef-lieu), où l'homme est désormais attaché, subordonné à la terre : *civitas de Parisiis*, la « cité (au sens antique) des Parisiens » devient la « ville de Paris ». Le *castrum* est la ville-citadelle, bientôt supplantée par un type de ville fortifiée que généralisent les conquérants germaniques, le *burgus*. La *villa*, domaine rural, à une époque de développement agricole, voit bourgeonner autour d'elle un village, qui garde l'appellation primitive ; il grandit encore, la dénomination reste et arrive à désigner les agglomérations nouvelles, les nouveaux quartiers des villes par rapport à la vieille *cité* (1), puis, plus tard encore, par extension, la ville entière. Parallèlement, on a eu recours à des dérivés pour appeler le village : *villare*, bientôt cristallisé dans les noms de lieux, puis *villaticum* > *village*. Le nom gallo-romain du village, *vicus*, avait perdu sa raison d'être : il disparut après s'être fossilisé, à l'époque franque, pour désigner des bourgs, villages originaires au centre des domaines ruraux. De nouveaux mots sont créés pour les nouveaux domaines (*mansus* > *més*, dér. *mesnil*) (2), qui sont souvent à leur tour les embryons de nouveaux villages. *Hameau* est un vocable francique pour désigner le village, qui fut longtemps confiné dans le nord de la France, et que la nomenclature officielle moderne utilisa afin de distinguer les écarts du chef-lieu de la commune.

(1) Cf. la *Cité* de Paris, et, encore aujourd'hui à Carcassonne, Limoges, etc., la *ville* (basse ou haute) s'oppose à la *cité*, plus ancienne.

(2) Dans la région parisienne et à l'Est. Les types régionaux sont nombreux (Cf. LONGNON, *Les noms de lieu*, p. 586 sqq.).

312. Pour dénommer la maison, le latin de Gaule avait : un mot indigène, *attegaia*, désignant la misérable hutte ; *domus* la demeure patricienne ; *casa* la maison gallo-romaine modeste (*agreste habitaculum*, Isidore de Séville). L'*attegaia* disparut, mot et chose, avec la romanisation (on la retrouve dans quelques noms de lieux : *Athis*, Seine-et-Oise). L'orgueilleuse *domus* s'écroula dans les ruines des Grandes Invasions. La *casa* subsista. Mais deux rivaux l'éliminèrent au moyen âge (on ne la retrouve plus que dans les toponymes : *Les Chaises*, Eure-et-Loir, [*Casae*, 949], etc., *Les Chases*, Haute-Loire). A la campagne se développa la *mansio* (de *manere* : endroit où on demeure), tandis que les maisons de ville, assez grandes pour recevoir des hôtes, prenaient le nom d'*hospitale* > *hôtel*. A l'époque moderne, le développement de l'hôtellerie a peu à peu accaparé le sens d'*hôtel*, tandis que *maison* se généralisait. De nouvelles spécifications se font jour plus près de nous : *pavillon* (région parisienne), *particulier* (Reims, etc.) dénomment la maison indépendante habitée par une seule famille ; pour les citadins, *ferme* a perdu sa valeur première (propriété louée à ferme) et désigne toute maison de paysans isolée. Le Midi a beaucoup de termes spéciaux, en partie d'origine dialectale : *mas*, maison de paysans isolée (même mot que le vx. fr. *més*), *campagne* (maison de campagne), *cabanon* (petite maison de campagne). Le progrès des stations balnéaires a fait créer de nouveaux mots : *villa*, repris à l'italien, *chalet*, emprunt au romand alpestre (désigna d'abord le type imité des maisons de l'Oberland bernois) (1).

313. Les noms qui s'appliquent aux chemins ne sont pas moins caractéristiques des époques. Le mot gaulois *cammino-chemin*, adopté par le latin vulgaire, est resté le nom générique jusqu'à nos jours : les chemins ruraux n'ont guère changé au cours des siècles. Rome apporta la voie dallée, *via strata lapide*, par abréviation *strata*, d'où l'ancien français *estrée* ; mais ce nom, figé dans quelques toponymes, sortit

(1) L'appellation *chalet* était impropre, ce mot s'appliquant, en Suisse et Savoie, aux huttes d'alpages.

de bonne heure du vocabulaire, avec la destruction progressive des voies romaines (manque d'entretien, utilisation des dalles pour les maisons, etc.). Sous les Mérovingiens, pour l'exploitation des domaines ruraux qui prenaient une grande extension, se forma un nouveau type de chemin dans lequel la chaux jouait un rôle important, d'où son nom *calceata* > *chaussée*. Le nom générique latin, *via* > voie, ne paraît pas s'être popularisé ; il resta à peu près confiné dans le style administratif jusqu'à l'époque actuelle (la voie publique) et prit, dans le langage courant, une valeur métaphorique, abstraite. — Sous Henri IV, un nouveau modèle de chemin, plus rectiligne, et qui se caractérisait par des tranchées, prit le nom de *route* (proprement : brisée ; du latin *rupta*). Au xix^e siècle, un mode de transport inédit nécessita un autre type de voie, qui fut désignée par simple adjonction de déterminant au mot générique : *chemin de fer*. Et voici, avec l'automobile et pour lui, l'*autostrade*, création récente de l'Italie, qui nous fournit le nom avec la chose.

314. Un exemple pour les instruments. La carte « charrue » de l'Atlas linguistique de la France est à refaire, comme Gilliéron l'avait reconnu, parce que les auteurs ignoraient, en la préparant, qu'il existait en France deux anciens types, foncièrement différents, d'instrument aratoire. L'*aratrum* latin se généralisa dans toute la Gaule ; la *carruca*, avec roues et soc, dut être vulgarisée entre l'époque de la Loi salique et celle des Capitulaires, où elle est mentionnée pour la première fois (Jud). La charrue gagna toute la moitié septentrionale de la France, tandis que le Midi conservait l'*araire* ; mais le wallon et le breton (celtique) ont gardé le nom de l'instrument ancien (*arel* ; *arèr*, *alèr*...) en l'appliquant au nouveau. — Gilliéron a montré comment l'histoire de « scier » se rattachait à la faucille dentelée, et a établi le rapport entre *écossoir* — *fléau* et le fléau-bâton remplacé par le fléau articulé (1).

315. L'évolution sémantique parallèle de *déjeuner* et *dîner* est la chronique de l'inexactitude humaine dans les

(1) « Scier » dans la Gaule romane ; *Etudes de géographie linguistique*, 68-9.

grandes villes. Le *dîner* (action de rompre le jeûne de la nuit, **disjunare*) désignait le premier repas à l'époque franque, appellation conservée longtemps dans certaines provinces (Olivier de Serres parle encore des paysans qui *dînent* de grand matin, et même avant le jour) ; le *souper*, de simple collation était devenu le repas principal, tandis que l'usage de la *cène* (repas du soir chez les Romains), reculé de plus en plus dans la nuit, n'était conservé que chez les familles riches, pour disparaître bientôt. Aux XII^e-XIII^e siècles, l'usage était de dîner un peu après l'heure de tierce (9 heures du matin) pour souper après l'heure de none (3 heures après-midi). Le décalage commence par le souper, témoin le vieux dicton : « Lever à six, dîner à neuf, souper à six, coucher à neuf, font vivre d'ans nonante neuf. » Charles V dîne à dix heures. Ceux qui se levaient de bonne heure prenaient un acompte en attendant le dîner : ce fut le *desjeuner*, réédition romane de la formation précédente. Les retards s'accroissent avec le XVII^e siècle : sous Henri IV, la Cour dîne à onze heures et soupe à six ; sous Louis XIV, on dîne à midi ; pour souper entre six et sept ; sous Louis XV, l'heure du dîner, à Paris, glisse à deux heures, puis à trois ; à la fin du siècle, nous atteignons cinq heures. En même temps, le déjeuner se fait plus copieux et se prend à dix heures. Cet horaire du repas (10-5) est encore celui des casernes et des Ecoles militaires, fixé sous Napoléon I^{er}. Au milieu du XIX^e siècle, Paris déjeune à 11 heures et dîne à six, pour retrouver un peu plus tard l'horaire de Louis XIV, dépassé de nouveau aujourd'hui. En même temps, le souper reculait dans la nuit (après le théâtre ou le bal), tandis que le *petit déjeuner* apparaissait le matin. La campagne et certaines localités de province disent encore *déjeuner* — *dîner* — *souper*, ayant gardé les horaires du XVII^e siècle ; mais la dénomination *petit déjeuner* — *déjeuner* — *dîner* se généralise de plus en plus, avec les progrès du tourisme et des voyages qui uniformisent les usages de l'industrie hôtelière.

316. Voici enfin un groupe de faits d'un ordre tout diffé-

rent : la nomenclature des produits industriels (1). Ces appellations ne donnaient lieu à aucune difficulté et se faisaient à l'aide des procédés courants (emprunts, métaphores, etc.), lorsque les inventions étaient rares, les changements de mode peu fréquents et espacés. La désignation était l'œuvre spontanée de la voix publique ; souvent un mot ancien était adapté à un objet nouveau : le *papier* (proprement : *papyrus*) s'applique au papier de chiffon, comme la *plume* (d'oie) à la plume métallique. Encore au XVIII^e siècle, l'inventeur donnait rarement le nom ; il n'avait guère à intervenir : « un nom nouveau, étant donné l'absence de la publicité, ne procure à un produit, à un inventeur, ni célébrité, ni bénéfice » (F. Brunot, *Les mots témoins de l'histoire*, 7). — De nos jours, tout change : les inventions, les firmes se multiplient, et il importe que chacune ait un nom, pour la faire connaître au public et pour faire respecter la propriété commerciale. Les difficultés deviennent de plus en plus grandes pour trouver des noms expressifs, harmonieux, faciles à retenir : le succès d'un produit dépend en partie de son nom. M. R. Humery a groupé, le premier, les faits de cet ordre (2). Ces créations, dont l'ensemble paraît aussi chaotique que fantaisiste, se rattachent toutes à quelques procédés bien connus : métaphores (l'*Abeille*, *Gage d'Amour*), noms mythologiques (*Apollo*), noms latins (*Pax*, *Quies*, *Regina*), amputations (*Villégia* ; *Lip*, de Lippmann ; *Phoscao*), altération orthographique (*Faineuf*, *Litout*, *Smeldur*), anagramme (*Trébor* = Robert), abréviation par initiales (*Spes* : Société pour exportation suisse), utilisation des suffixes savants, composés gréco-latins, anglicismes, etc. Tous les modes de formation et de déformation sont mis à profit. Quant au sens, on cherche à exprimer la qualité ou propriété essentielle du produit, sa composition, à moins qu'on n'ait recours à un emblème ou au nom de l'inventeur. — Il y a

(1) Nous avons parlé de la nomenclature des sciences à propos des formations savantes (§ 215-7 et 253). La nomenclature des espèces animales et végétales est en dehors de la langue, et plus internationale encore que la précédente, puisqu'elle est en latin. . .

(2) *Essai de linguistique industrielle et Dernières nouveautés de linguistique industrielle* (*Mercure de France*, 1^{er} juil. 1922, 79-91 et 15 sept. 1927).

là, ~~En~~ marge des langues actuelles, un bourgeonnement lexicologique plus ou moins désordonné qui se développera encore dans l'avenir.

317. BIBLIOGRAPHIE. — A. DARMESTETER, *La vie des mots*, Paris, 1886 ; — NYROP, *Gramm. hist.*, t. IV ; — F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, t. I, 287-92 et 511-13, t. III, 1^{re} partie, l. II ; t. IV, 1^{re} partie, l. IV ; t. VI, 1^{re} p. ; — M. BRÉAL, *Essai de sémantique* (Paris, 1908), *passim* ; — Ch. BALLY, *Traité de stylistique française*, Paris (Klincksieck), 2 vol. 2^e éd. 1913 ; *Le Langage et la vie*, Paris, Payot, 1926 ; — A. MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1921 (230-271, Comment les mots changent de sens) ; — G. ESNAULT, *L'imagination populaire, métaphores occidentales*, Paris, 1925 ; — L. SAINÉAN, *La création métaphorique en français et en roman*, 2 fasc., Halle (Niemeyer), 1905-1907 ; — W. WIDMER, *Volkstümliche Vergleiche* (comparaison et métaphore), Bâle, 1929.

CHAPITRE VI

LES PERTES

318. Les formations de mots nouveaux, les développements de sens sont compensés par des pertes plus ou moins parallèles. — Les causes de la disparition des mots sont d'ordre social ou linguistique : tantôt les termes s'en vont avec les choses qu'ils évoquaient (en particulier, les mots relatifs à l'habillement s'usent très vite) ; tantôt ils entrent en concurrence avec d'autres mots, mieux constitués, qui les éliminent peu à peu. — Dans la lutte, les raisons du triomphe et de la défaite doivent être recherchées du côté du vaincu comme du vainqueur. Le mot qui l'emporte bénéficie d'avantages divers : plus long (donc mieux caractérisé) ; plus imagé ou plus précis, en face d'un terme sémantiquement affaibli, appuyé sur une famille de mots plus nombreuse ; plus usité par rapport à un terme qui revient moins souvent dans la conversation ; enfin il peut être favorisé par la mode (qui, selon les époques, prête son appui aux termes techniques, exotiques, savants, etc.).

319. Sont au contraire en état d'infériorité les mots trop courts, sujets aux accidents et aux rencontres homonymiques, les mots dont le relief s'est effacé, les isolés, les termes plus ou moins rares, les vocables démodés. — Les collisions homonymiques demandent quelques observations. Gilliéron, qui les a mises en lumière, en a peut-être exagéré l'importance, plus restreinte en français que dans les patois, car la langue écrite, par des dissemblances visuelles, diminue le champ des homonymies, tandis que la tradition littéraire étaié de nombreux mots qui tendaient à fléchir. Mais le phénomène n'est pas niable ; il répond à un besoin profond, celui d'éviter l'amphibologie. C'est pourquoi, comme l'a

précisé Gilliéron, la collision ne se produit que si les mots se rencontrent « dans les mêmes chemins de la pensée » : tandis qu'une homonymie est parfaitement tolérée entre deux mots sans rapports comme *douve*, fossé et *douve*, ver, entre un concret comme *champ* et un abstrait comme *chant*, entre l'adjectif *faux* et l'instrument *faulx*, en revanche *mulgere* a été tué par *molere* dans la région où ils convergeaient en *molde* (1) et la rencontre entre *chère* et *chair* à la Renaissance est indéniable, comme la gêne provoquée à la même époque par la triple évolution convergente *fein* > *fē*, *faim* > *fē*, *fin* > *fē*. De la collision, les deux mots peuvent sortir ébranlés, comme ce fut le cas pour *chair* et *chère* (Gilliéron, *Pathologie...*, I, 1 sqq.). Mais l'un des deux mots est toujours plus atteint que l'autre, et il tend à s'éliminer au bout d'un temps plus ou moins long : *esmer* devenu *émer* a été tué par *aimer* vers la fin du moyen âge, *bailler* (encore vivant chez Molière) par *baïller* vers le XVIII^e siècle, *heur* par *heure* après la chute de l'e muet (XVII^e s.), *pom* par *pont* lorsque la phonétique les rendit homonymes, de même que *seing* (archaïque du temps de Racine) sous l'effort combiné d'homonymes déjà trop nombreux, *sein* en tête (2). — Pour remédier à l'homonymie, la langue a recours à divers procédés. Elle a utilisé plus d'une fois des variantes phonétiques, spécialement les régressions, pour différencier les mots : c'est le cas pour *fein* > *foin*, *aveine* > *avoine* (§ 97) comme pour de nombreux monosyllabes à consonne finale restituée (§ 93), *os* en face d'*eau*, *nef*, *neuf*... en face de *nez*, *nœud*..., *fil*s vis-à-vis de *fil*. Les variantes morphologiques ont servi à séparer *necare* > *noier* de *negare* > *noier*, en généralisant, pour ce dernier, le radical des personnes toniques (*nie*, d'où *nier* ; § 361). On a eu recours parfois à l'agglutination (§ 260). Enfin on a renforcé

(1) GILLIÉRON et ROQUES, *Etudes de géographie linguistique*, 10-18.

(2) De même en latin vulgaire, *bellum* (guerre) a été éliminé par *bellus*, beau, *vīr*, devenu *vēr*, par *vērus*, *malum* (pomme) par *mālus* et *plāga* par *plāga* du jour où l'*ā* et l'*ā* se furent confondus. — L'homonymie de radical peut suffire pour provoquer la collision : ainsi *ouvrer* a été mis à mal par *ouvrir* ; la langue a refait *œuvrer*.

et individualisé le mot à l'aide d'un déterminant, adjectif (*bonheur*, petits *pois*) ou locution (aujourd'hui).

320. Avant de disparaître, les mots malades éprouvent diverses vicissitudes. Un grand nombre sont recueillis par les langages techniques, surtout par les plus figés, comme la langue du droit, émaillée d'archaïsmes (*acquêts*, *bailleur*, biens *meubles*, *cheptel*, *conjoint*, donation entre *vifs*, *verderesse*, etc.), comme la langue officielle, sa proche parente (*époux* est du style administratif comme *voie* publique ; *vélocipède*, remplacé par *bicyclette*, n'est plus guère usité que sur les rôles des contributions). L'optique a recueilli *miroir* (détrôné par *glace*), la géologie *roche* (supplantée par *rocher*), la langue des ingénieurs *val* (à qui elle a refait un pluriel *vals*), bien mort, celui-ci, dans la langue usuelle ; plus lointaines encore les anciennes acceptions de *nef* (navire) sauvé par l'archéologie (*nef* d'église), de *pis* (poitrine), *traire* (tirer), gardés et spécialisés par le langage rural, de *haricot* (morceau), *rouelle* (rondelle) conservés comme termes culinaires : *haricot de mouton* (appellation en voie de disparition), *rouelle* de veau. La poésie, volontiers archaisante, garde toujours des termes sortis de l'usage parlé et qui, par suite, prennent une valeur poétique : des mots comme *aïeul*, *époux*, *captif*, *miroir*, *mont*, *roc*, *servante*, *entrailles* (au figuré), qui ne s'emploient plus guère dans le langage courant, font encore bonne figure en vers : tant il est vrai que les « mots nobles », si raillés chez les classiques (1), sont de tous les temps et répondent à un besoin littéraire très général. Plus rarement le terme est abandonné pour s'être trop déprécié ; c'est le cas, en particulier, de termes relatifs à l'habillement, féminin surtout : le xix^e siècle a vu disparaître ainsi *casquin*, devenu un vêtement vulgaire, puis *caraco* (corsage de bal chez X. de Maistre, *Voyage autour de ma chambre* ; corsage non ajusté, Ac., 1835, puis corsage des femmes du peuple), enfin *camisole*. — En dehors de la restriction de sens qui marque le passage dans une langue technique, toutes les restrictions d'emploi sont un signe

(1) Ci-après, § 610-11.

certain de la défaillance d'un mot : *tiers* et *quart* ont perdu la valeur troisième et quatrième ; *foi* a perdu nombre de ses acceptions et se limite de plus en plus à un sens religieux et à quelques expressions (bonne *foi*, mauvaise *foi*) ; *coi* ne s'emploie plus que comme complément ou attribut (être, se tenir *coi*) ; *gré* n'est plus sujet et doit être précisé par l'adjectif ou un déterminatif (de bon *gré*, contre son *gré*) ; *feu* (adj.), limité à quelques locutions de style, est devenu obsolète ; *mi* (demi) n'est plus que proclitique. — Souvent le terme s'évade dans un emploi métaphorique ou abstrait : *chef* (jadis « tête »), *chétif* (faible ; jadis « prisonnier »), *grief* (dégât > sujet de plainte) ; tels mots désignant des objets sortis de l'usage se conservent par l'emploi figuré : porter aux *nues* ; un *boulet* aux pieds, poursuivre un créancier à *boulets* rouges, décocher une *flèche* (dans la conversation). Tel mot en voie de disparition du langage courant s'embusque dans une ou plusieurs locutions toutes faites, où il se fossilifiera peu à peu : *monts et merveilles*, par *monts* et par *vau*x, solide comme un *roc*, clair comme de l'eau de *roche*, sain et *sauf*, tourner par le *flanc* droit, alors que les mots courants correspondants sont *montagne*, *vallée*, *rocher*, *sauvé*, *côté*. La dernière étape nous offre des mots qui isolément ne sont plus compris, et complètement pétrifiés dans des locutions : *boute-en-train*, *chartre* privée (auj. obsolète), pied *bot*, je n'en peux *mais* (vieilli), peu ou *prou*, s'en aller à *vau* l'eau, etc. — Enfin tous les mots qui désignaient des objets ou des coutumes disparus et qui n'avaient pas passé à un sens figuré, ne sont plus conservés que comme mots livresques, à titre historique.

321. Le bilan des gains et des pertes s'équilibre rarement. Il se solde par un excédent dans les périodes de prospérité et de développement intellectuel, par un déficit aux époques d'invasions, de ruines, de régression sociale : lutte perpétuelle entre l'effort des élites, qui enrichissent le lexique, et l'esprit simpliste des masses incultes, qui appauvrit la langue et tend au patois. — Le latin vulgaire de Gaule accuse d'abord une perte d'archaïsmes littéraires et de mots simples au profit de dérivés (§ 176) ; mais le plus fort déchet s'observe

à la fin de l'Empire, d'abord par la disparition de tout le lexique religieux relatif au paganisme. Jusque-là, le latin vulgaire s'est plutôt, tout compte fait, enrichi ; la destruction du monde antique par les Barbares, en faisant sombrer le langage des classes cultivées, appauvrit singulièrement le lexique, surtout pour l'expression des idées (Brunot, *op. cit.*, I, 109-110). — Une nouvelle déperdition considérable s'observe aux alentours de la Renaissance : elle est due moins à des changements sociaux qu'à des causes linguistiques. Un grand nombre de mutilés phonétiques sortent de l'usage, consécutivement à la chute des consonnes finales, de l'*h*, de l'*e* muet (*aé*, *é* [abeille], *heur*, *huis*, *ive*, *lé*, *lié*, *més*, *ost*, *queux*, *tref*... ; les verbes *ardre*, *choir*, *férir*, *issir*, *ouïr*, *oindre*, *poindre*...). Le *xvii^e* siècle, qui « épure » le langage, l'appauvrit pour un temps en rejetant dans les oubliettes tous les archaïsmes, et en proscrivant tous les termes techniques, populaires, provinciaux chers à la Renaissance. Le *xviii^e* siècle marque d'abord un enrichissement (mots savants, emprunts), mais il abandonne, avec la Révolution, tout le vocabulaire relatif aux institutions, aux titres, aux modes de l'Ancien Régime, remplacé bientôt, et au delà, par des formations nouvelles. — L'époque moderne apparaît surtout comme créatrice, mais les pertes, à les regarder de près, sont sensibles. En examinant, à un siècle de distance, le lexique de Balzac qui écrivait en langue courante, combien de mots, que nous comprenons encore, ne s'emploient plus, comme *avaricieux*, *boulangier* le pain, *dévaler*, *pauvresse*, sont devenus vulgaires (*ficher* une bougie, une *fil*le = jeune fille) ou d'un archaïsme que seule la poésie peut tolérer (*breuvage*, *couche* = lit, *col* = cou, *lavandière*) ; la plupart des lecteurs ne comprennent plus *brouir*, *emboiser*, *giron*, *pantois*, etc. — Le déchet devient considérable avec les nouvelles générations de l'heure présente, comme contrepartie de l'invasion des néologismes, des termes sportifs, techniques, populaires : plus que jamais l'enseignement doit maintenir la conscience de la tradition et ne pas craindre d'expliquer, chez les classiques, tous les mots qui nous semblent clairs, mais dont nos cadets commencent à ne plus saisir le sens.

322. BIBLIOGRAPHIE. — A. DARMESTETER, *La vie des mots* (Comment meurent les mots) ; — F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, I, 102-110 ; II, 182-188 ; III, 1^{re} partie, 95-150 ; IV, 1^{re} partie, 227-239 ; — GILLIÉRON, *Pathologie et thérapeutique verbales*, t. I-III, Neuveville (Suisse), 1915-1921 ; — A. DAUZAT, *La vie du langage*, p. 114-126 et 227-233 (Les mots qui vieillissent et qui meurent).

CHAPITRE VII

CLASSIFICATION DES MOTS

323. Le matériel lexical d'une langue est considérable. On a eu recours, depuis que la grammaire existe, à une classification logique, que les linguistes ont été amenés à corriger et qui garde son utilité, à condition qu'on n'en exagère pas la portée et qu'on ne perde pas de vue qu'il n'existe point de cloisons étanches, mais que, dans la vie du langage, tout mot est susceptible de changer de catégorie. Nous avons vu (§ 308) que l'interjection constitue un groupe à part, de caractère affectif : indépendamment des cris, toute partie du discours peut devenir interjection. Le verbe, qui exprime une action ou un état, est la catégorie la plus fixe. Le substantif, type le mieux défini puisqu'il désigne un être, un objet ou une idée, peut s'employer adjectivement, par développement de l'apposition (*couleur rose*, *homme bête*, *atout maître*), ou quand le substantif n'a pas formé d'adjectif approprié (la moitié *nord* de la France) ; la langue moderne a développé beaucoup le premier procédé pour l'expression des couleurs (§ 294). Tous les éléments peuvent être employés substantivement : le verbe à divers modes (le *boire* et le *manger*, le *couchant*, la *chute*), l'adjectif (adjectifs substantivés, § 268, 281), les mots invariables (le *pour* et le *contre*, des *si* et des *mais*), voire des membres de phrase (des *on-dit*, le *qu'en-dira-t-on*). Le passage du participe, présent ou passé, à l'adjectif, est bien connu, comme les glissements entre adverbes, prépositions, conjonctions (ci-après, § 461 à 477). L'adverbe est souvent tiré d'adjectifs ou de substantifs, et l'adjectif lui-même peut emprunter son bien à une locution (il est *vieux jeu*). — Les outils grammaticaux (article, préposition, etc.) représentent l'extrême évolution

du mot, usé, vidé de tout sens, qui n'exprime plus qu'un rapport (§ 437).

324. Le classement des mots en familles, d'après la parenté de forme, correspond à une réalité plus concrète. Mais il est indépendant de l'étymologie ; la juxtaposition de mots savants et populaires remontant à une racine commune est presque entièrement artificielle et ne présente qu'un intérêt didactique. La famille de mots réelle est celle qui est sentie par la conscience linguistique. Elle offre un grand intérêt, car les mots apparentés se soutiennent entre eux, tandis que les mots isolés, on l'a vu, sont plus sujets aux accidents, aux défaillances, à l'éviction (§ 263-5 et 318). Gilliéron a montré aussi, à diverses reprises, comment le chef de file peut influencer les dérivés, et même agir sur des mots d'un groupe différent rattachés à une autre famille par association d'idées (influence de *fer* sur *fermer*, etc.). — La phonétique peut produire des scissions dans les familles : le passage de *vivus* à *vif*, par exemple, a facilité la divergence sémantique avec *vivre*. Une spécialisation sémantique parvient rapidement à rompre le lien, étroit entre *maison* et *maisonnette*, à peine senti entre *fourche* et *fourchette*, moins encore entre *fauve* et *fauvette*, plus du tout entre *lune* et *lunette* (L. Clédât). Des dérivés se créent à leur tour de nouvelles petites familles, subdivision de la grande. — Il existe enfin des groupes de mots étroitement associés par le sens (que renforce parfois une similitude de forme), comme les noms de nombre, les noms des mois, des jours de la semaine, etc. : leur solidarité s'affirme par des influences et des réactions réciproques (ci-après, § 404, 422, 459 ; Gilliéron, *Et. de géogr. ling.*, 85). Ce qui nous amène aux classements sémantiques. « La forme sonore et le sens des mots s'associent en groupes autrement complexes et souples que ceux que constituent les familles de « dérivés » et de « composés » attroupés autour d'une même racine (1). »

325. Il y aurait utilité à classer les mots d'après un point

(1) L.-A. TERRACHER, *L'histoire des langues et la géogr. ling.* (Oxford 1929), p. 22,

de vue psychologique, en raison de la valeur des notions. M. Brunot a tracé les grandes lignes d'un groupement de ce genre (*La pensée et la langue*) (1). — On remarque qu'un mot évoque souvent son contraire (le *bien* et le *mal*, le *chaud* et le *froid*...) : l'étude de ces couples n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la langue. — Mais on a surtout songé à rapprocher les mots d'après les affinités de sens. Les recherches synonymiques, auxquelles Lafaye, après l'abbé Girard, a attaché son nom, ont été dirigées jusqu'à nos jours vers un but spécialement utilitaire et didactique, et conçues dans un esprit étroitement logique qui veut définir les mots en raison d'une étymologie lointaine, sans tenir compte de leur évolution, de leurs variétés d'emploi, de leur valeur affective : l'étude scientifique des synonymes doit être replacée sur de nouvelles bases, conduite avec une nouvelle méthode (2). Il importe de distinguer les mots archaïques des mots courants (*ais* et *planche*), les mots littéraires des mots parlés (*aïeul-grand père*, *trépas-mort*...), les mots propres aux langues techniques et spéciales, les mots dépréciés, les termes élégants et communs, pédants et d'emploi usuel ; il faut tenir compte des époques, des régions, des milieux sociaux (Brunot, *La pensée et la langue*, 79-80). La psychologie individuelle entre en ligne de compte : chacun a ses mots préférés ; tels vocables sont liés à une émotion, aux dispositions du moment. Il n'est pas vrai qu'il n'existe point de synonymes parfaits : tel dira *ôter*, tel *enlever* (un objet) exactement dans le même sens ; l'écrivain désireux d'éviter les répétitions remplacera indifféremment, sans changer quoi que ce soit à sa pensée, *livre* par *volume* ou *ouvrage*, ou *offrir* (un avantage) par *présenter*, lorsque, en relisant son manuscrit, il aperçoit le même mot à quelques lignes d'intervalle ; quiconque tient une plume sait combien le français possède de mots interchangeable pour une accep-

(1) M. J. FERRECCIO a proposé un groupement détaillé pour les substantifs commençant par la lettre A dans un curieux petit travail (*Essai d'étude intégrale des substantifs*, Paris, Champion, 1921.)

(2) J'ai consacré à cette question une de mes conférences à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (en 1926).

tion donnée. Mais toute langue s'efforce d'opérer une répartition entre les mots de sens voisin, de les dissocier en les spécialisant (Bréal, *Essai de sémantique*, 26-38). Le français moderne s'est efforcé d'utiliser sa richesse lexicale pour distinguer les nuances; le rôle des écrivains, surtout depuis l'époque classique, a été prépondérant et dirigeant. La répartition est surtout intéressante à observer parmi les dérivés de même famille (*froidueur* devenu métaphorique, contrairement à *froidure*; *bonbonnière*, boîte qui renferme les bonbons, *bonbonneuse*, ouvrière qui les fait, § 250, etc.) et les mots que des variantes morphologiques ou phonétiques ont séparés (*col* et *cou*, *plier* et *ployer*, *raide* et *roide*, celui-ci étant un archaïsme, § 96, 361, 413). Par contre, on ne saurait faire figurer ici les doublets, mots d'origine identique mais qui, entrés dans la langue par des portes différentes, sont sentis comme mots distincts, tels *champ* et *camp*, *châsse* et *caisse*, a fortiori *frêle* et *fragile*; de même pour *pâtre-pasteur* qui sont, en français moderne, deux termes d'emprunt, le premier repris à la région bourbonnaise, le second refait d'après le latin.

326. On peut enfin classer les mots d'après leur valeur sociale. Les langages techniques, scientifiques, sportifs, plus généralement les langues spéciales se distinguent essentiellement de la langue courante par le vocabulaire, adapté à la profession, à la mentalité d'un milieu, et spécialisé d'autant plus que ce milieu est plus fermé. Nous envisagerons plus loin ces variantes, ainsi que les différences d'emploi, pour l'ensemble du langage (§ 680-688). Les langues actuelles de civilisation ont dans le lexique, plus encore que dans la grammaire, une richesse de variantes, une diversité d'emploi que le français a développées à un haut degré, et qui étaient à peine embryonnaires au moyen âge et bien moins accentuées en latin.

327. Une catégorie des substantifs demande à être étudiée à part, ce sont les *noms propres*, plus exactement : les noms de lieux et les noms de personnes. Comme les noms communs, ils font partie intégrante du vocabulaire, mais

ils désignent des individualités, géographiques ou humaines, tout au plus des groupes (noms de familles ou d'habitants); une frontière précise est toutefois impossible à établir, car les noms communs comprennent aussi des mots individualisés (*terre, lune, ciel...*). Historiquement, on passe du nom propre au nom commun (§ 289-91) et vice versa (cf. les sobriquets, le sens originaire des noms de baptême, des noms de lieux du type *Coudray, Ferrière*, etc.); il y a échange continu entre les noms de personnes, dont beaucoup tirent leur origine des lieux (types *Normand, Dupont*, les noms avec particule, etc.) et les noms de lieux, formés souvent avec le nom du fondateur ou bienfaiteur (*Aurelianum* > *Orléans*), plus fréquemment encore avec le nom du possesseur, pour les domaines ruraux (*Pauliacum*, domaine de *Paulius*; *Romainville*, « villa » de *Romanus*, etc.). Les uns et les autres sont soumis, comme les noms communs, aux évolutions et aux accidents phonétiques (avec des altérations graphiques particulièrement fréquentes), mais leur histoire, étroitement liée aux conditions historiques et sociales, a ses caractéristiques particulières que nous résumerons très succinctement, en renvoyant, pour leur étude, aux manuels de toponymie et d'anthroponymie, où le lecteur trouvera une bibliographie plus détaillée.

328. C'est parmi les *noms de lieux* qu'on trouve les éléments les plus anciens de la langue. La proportion atteint le maximum avec les noms de rivières, type qui offre le plus de fixité : le plus grand nombre des noms de cours d'eau importants, dont le sens originaire est généralement obscur, paraît antérieur à l'arrivée des Gaulois en Gaule. Les formations gauloises abondent parmi les noms de lieux habités : les mieux connues sont les composés, dont le déterminant vient presque toujours en tête (type *Nemetodurum*, citadelle du temple, > *Nanterre*). Les créations de l'époque gallo-romaine sont nombreuses et variées, d'ordre topographique ou social (industries, agriculture, culte, etc.); la mise en valeur des terres a multiplié les nouveaux domaines (nom du possesseur suivi du suffixe indigène *-acum*, ou du suffixe latin *-anum, -anicum*, plus fréquent dans le Midi). Les

défrichements se poursuivent sous les Mérovingiens, surtout au nord : les nouveaux noms de domaines sont des composés en *-ville* (et *-villers*), *-court*, etc. (§ 223) ; parmi les envahisseurs germaniques, les Northmans surtout amènent (dans le nord de la Normandie) un contingent important de formations germaniques. La période féodale est marquée par le développement des châteaux-forts et des monastères, autour desquels se construisent de nouvelles agglomérations (*Chastel-Airalt* > *Châtellerault*, *Rochefort*, *Monasterium* > *Moutier*, *Monestier*, etc.), et par de nombreuses appellations hagiographiques, substituées en général à des désignations antérieures (d'abord *dom*, *dame* : *Dompierre*, *Dammarie* ; puis *saint* à partir du XII^e siècle : *Saint-Denis*, ancien *Catulliacum* ; *Saint-Cloud*, ancien *Nogent...*). Les noms de domaines se forment de nouveau avec un suffixe (*La Ménardièrè*, *La Renaudie*, etc.). La physionomie toponymique de la France s'est peu modifiée depuis la fin du moyen âge, sauf dans la banlieue des grandes villes ; l'essor (contemporain) des régions industrielles et celui, plus récent encore, des stations balnéaires et touristiques provoque de nouvelles créations. — La désignation première d'un nom de lieu a été quelquefois un acte d'autorité, plus souvent elle fut spontanée. Elle repose soit sur des particularités de la géographie physique (relief, cours d'eau, végétaux, rarement animaux) ou humaine (gué, pont, port, ville, église, etc.), soit sur l'anthroponymie (nom de fondateur, bienfaiteur, possesseur surtout), quelquefois sur des faits historiques. Les changements de nom (substitution) sont opérés parfois par voie officielle, plus souvent par adoption d'un surnom ; elles s'effectuent aussi, mais sur une échelle très restreinte, quand un peuple change de langue.

329. Les *noms de personnes* ne représentent pas une aussi longue tradition. Le système onomastique latin s'effondra sous la poussée combinée du christianisme et des Barbares. Le système du nom unique, nom de baptême, triompha pendant la période franque ; ce nom, à partir du VIII^e-IX^e siècle, est presque toujours germanique. La généralisation d'un petit nombre de noms en faveur déve-

loppa l'usage du surnom pour distinguer les personnes à nom identique. Ce surnom devient peu à peu héréditaire à partir du XIII^e siècle : ainsi se forment les noms de famille, légalisés par François I^{er} (1539) ; l'obligation de prendre un nom de famille fut imposée aux Israélites par Napoléon I^{er} (1808). Les changements de nom étaient subordonnés à l'autorisation du roi depuis Louis XI (aujourd'hui du Conseil d'Etat). — La Révolution a laïcisé l'état civil, confié auparavant au ministre du culte ; le nom de baptême est devenu prénom au regard de la loi. La pluralité du prénom (dont un seul est usité) s'est affirmée surtout de nos jours. Les surnoms (dont il s'était recréé un grand nombre dans les villages) disparaissent peu à peu. En revanche, l'usage des pseudonymes s'est développé chez les écrivains, les artistes, les acteurs, chez tous ceux qui, produisant leur nom ou leur personne en public, veulent changer un nom jugé déplaisant ou cacher leur personnalité. — Les noms de famille, anciens surnoms cristallisés, ont des sources diverses : le lieu d'habitation ou d'origine (*Dubois, Dupont, Davignon, Breton*), un nom de baptême souvent déformé par amputation de l'initiale ou pourvu d'un suffixe (*Colas, Colin, de Nicolas ; Guillot, Guillet, de Guillaume ; Perrot, Perret, de Pierre*, etc), un nom de profession (*Fournier* = boulanger, *Sueur* = tailleur, etc.), un sobriquet enfin, relatif à une particularité physique ou morale (*Legrand, Lebrun, Chauvet, Gentil*)..., ou à une particularité de l'habillement (*Lacotte, Chaperon, Chausse*...). — Le choix du nom de baptême (ou prénom) a suivi les fluctuations de la mode : noms des conquérants germaniques sous les Francs, noms des rois, noms de saints vénérés, etc. ; les noms en faveur dans les classes dirigeantes sont adoptés ensuite par le peuple. Le sens des noms de baptême, qui ont presque tous des origines lointaines (grec ancien, latin, hébreu, germanique), n'intéresse pas la langue française.

330. BIBLIOGRAPHIE. — F. BRUNOT, *La pensée et la langue*, pp. 66 sqq. (nom classés d'après leur sens) ; — B. LAFAYE, *Dictionnaire des synonymes de la langue française*, 5^e éd., Paris, 1884 ; — Ch. BALLY, *Traité de stylistique* (synonymes : § 154-162) ; — A. DARMESTETER, *La vie des*

mots, passim ; — Aug. BRACHET, *Dictionnaire des doublets*, Paris, Franck, 1868, Supplément, 1871. ; — Aug. LONGNON, *Les noms de lieu de la France*, Paris, Champion, 1920-1929 ; — A. DAUZAT, *Les noms de lieux*, Paris, Delagrave, 2^e éd. 1928 ; — A. DAUZAT, *Les noms de personnes*, Paris, Delagrave, 3^e éd., 1928.

LIVRE III

RAPPORTS GRAMMATICaux

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

331. Une langue, en dernière analyse, se décompose en sons, qui se groupent en mots, lesquels s'ordonnent en phrases. Le son est une abstraction linguistique ; le mot n'a qu'une individualité relative ; la phrase seule est une réalité concrète. La phrase est le moule de la pensée : aussi conçoit-on que la structure de la phrase offre ce qu'il y a de plus caractéristique dans une langue.

332. L'agencement, les rapports des mots entre eux constituent la grammaire proprement dite, qui a fait l'objet d'une étude systématique bien avant la phonétique et le vocabulaire. Les rapports grammaticaux peuvent être exprimés par des variantes à la finale (1) des mots : c'est le procédé flexionnel ; la variable indiquant la relation est appelée morphème. La place des mots peut suffire à marquer le rapport grammatical. Enfin celui-ci peut être exprimé à l'aide de particules, d'outils grammaticaux. Les langues modernes comme les langues anciennes présentent une combinaison plus ou moins complexe des trois systèmes, mais le premier a perdu sans cesse du terrain au cours de l'histoire ; le second, dont l'emploi s'est développé, ne peut s'appliquer toutefois qu'à certaines relations d'ordre général, par exemple entre le verbe et le sujet, qui le précède, l'attribut ou le complément direct, qui le suit. Le français moderne est, avec

(1) Les variantes à l'initiale (par exemple le redoublement) sont inconnues aux langues modernes, bien que de nouvelles flexions de ce type y soient en préparation (§ 379).

l'anglais, la langue européenne qui a le plus accentué cette évolution de l'état synthétique vers l'état analytique.

333. On peut étudier les rapports grammaticaux au point de vue de la forme ou du sens, de la fonction : d'où la division traditionnelle en morphologie (analyse des flexions, plus exactement : des morphèmes, et des outils grammaticaux), et syntaxe (valeur et emploi des morphèmes, agencement des phrases) (1). Mais la distinction, rigoureuse en théorie, ne l'est plus dans la pratique. Syntaxe et morphologie sont étroitement solidaires. Nombre de faits syntaxiques ont leur explication dans la morphologie et vice versa : il serait impossible de dresser le tableau des pronoms et d'en tracer l'historique en faisant abstraction des emplois, qui ont réagi sur les formes ; de même pour la création et la disparition des temps. — Il importe surtout de ne pas donner dans l'erreur fondamentale de l'ancienne école, qui faisait de la logique la pierre angulaire de la grammaire. Comme tous les faits du langage, les faits grammaticaux dépendent essentiellement de facteurs psychologiques et sociaux et ne s'expliquent que par l'histoire. Pour préciser l'évolution déjà signalée, de nombreux rapports qui étaient exprimés en latin, voire en ancien français, par des flexions, le sont aujourd'hui par des particules (article, pronom, verbe auxiliaire, préposition, conjonction) ou par la place du mot. Le nombre et la richesse des flexions diminue : la morphologie a perdu un terrain considérable au profit de la syntaxe. — Anciennes flexions et tournures périmées ont laissé dans la langue de nombreux fossiles, de précieuses épaves que le linguiste doit recueillir et situer avec soin : composés et noms de lieux cristallisés, expressions clichées dont la langue parlée, surtout dans le peuple, se débarrasse plus vite, tandis que la langue littéraire s'efforce de conserver plus longtemps flexions et constructions traditionnelles.

(1) C'est à tort qu'on a rattaché parfois à la morphologie la dérivation et la composition, procédés de formation des mots, par lesquels aucun rapport grammatical n'est exprimé et qui relèvent uniquement de la lexicologie.

PREMIÈRE SECTION

MORPHOLOGIE

ETUDE DES FLEXIONS

334. Deux tendances générales dominent l'évolution des flexions. D'abord une tendance à l'unification (expression du besoin d'uniformité), à la simplification, qui se traduit par l'élimination progressive des formes anormales : l'unité de fonction tend à s'exprimer par l'unité de forme. Ensuite le besoin d'expressivité, qui se manifeste par la recherche de procédés plus significatifs (développement des préverbes en latin ; des particules, des auxiliaires, de divers types de renforcement en français), comme aussi par la distinction de valeurs et de nuances nouvelles. L'analogie est le procédé essentiel, l'âme des transformations morphologiques. — Les facteurs sociaux ne sont pas négligeables. Ils expliquent les profonds bouleversements du latin vulgaire : « En cessant d'être la langue d'une cité pour devenir la langue d'un Empire, le latin ne pouvait garder toutes ses originalités » (A. Meillet). Au ^{xvii}^e siècle la réaction d'une société cultivée sur la structure de la langue française est fort instructive. Dans des conditions très différentes, l'ancien français a cherché à se constituer un organisme, en sauvant le plus possible des débris du système flexionnel latin ; à la suite de grands bouleversements, guerre de Cent Ans, guerres de religions, la phonétique ravagea tout : force fut de reconstruire à nouveau l'édifice.

335. La lutte entre la phonétique et la morphologie est particulièrement intense en français, à toutes les étapes de l'histoire, du latin vulgaire jusqu'à nos jours. La phonétique est la grande désorganisatrice qui vient troubler à chaque instant le délicat équilibre des morphèmes. L'évolution phonétique peut respecter les distinctions flexionnelles, mais

plus souvent elle les trouble, soit en fusionnant des morphèmes différents, soit en dissociant des morphèmes semblables. La langue réagit avec le secours de l'analogie, soit pour distinguer de nouveau ce que la phonétique a confondu, soit pour unifier derechef ce qu'elle a scindé. Le point d'appui de l'action analogique varie suivant les cas : tantôt le singulier est refait d'après le pluriel ou vice versa, le futur sur l'infinitif ou l'infinitif sur le futur, une personne d'après la personne voisine du même temps ou la similaire d'un autre temps, etc. Généralement l'analogie généralise la forme la plus pleine (féminin, pluriel...) pour refaire sur son modèle la plus courte, et surtout le type le plus répandu pour modeler à son image le type plus rare. — Dans ses réactions, le français s'est montré plus passif que le provençal : il a assisté, impuissant, à la désagrégation de nombreuses flexions, par exemple du pluriel dans les noms, à la confusion des trois personnes du singulier dans les verbes, dont la valeur n'est plus conservée que par l'écriture. Pour marquer les distinctions effacées, il a multiplié les recours aux particules. La langue a gagné en précision ce qu'elle a perdu en souplesse.

336. BIBLIOGRAPHIE. — Travaux généraux sur la morphologie française (cf. § 22) : A. DARMESTETER, *Cours de grammaire historique de la langue française*, t. II, publié par L. Sudre, 1894 ; — *Traité de la formation de la langue française*, livre III (introduction du *Dictionnaire général* de Darmesteter-Hatzfeld-Thomas) ; — NYROP, *Grammaire historique*, t. II, le plus complet pour l'ensemble ; — L. CLÉDAT, *Manuel de phonétique et de morphologie* ; — E. BOURCIEZ, *Éléments de linguistique romane* (3^e éd. 1930), pp. 74-97, 212-245, 328-362 et 663-680 ; — MEYER-LUBKE, *Historische Grammatik der französischen Sprache*, t. I ; — F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. I, p. 76-89, 178-217, 335-342 et 413-452 (moyen âge) ; t. II, 277-385 (xvi^e siècle) ; t. III, 1^{re} partie, 273-398 ; t. IV, 2^e partie, 657-762 (xvii^e siècles ; le plus complet pour le xvi^e-xvii^e siècles) ; pour les xviii^e-xix^e siècles, on complètera à l'aide des derniers chapitres des t. VI à VIII de l'*Hist. de la langue et litt. fr.* de Petit de Julleville (ci-dessus § 126) ; — pour le latin, A. ERNOUT, *Morphologie historique du latin*, Paris, éd. 1927 ; — pour l'ancien français en particulier : SCHWAN-BEHRENS, *Grammaire de l'ancien français* (cf. § 86), 2^e partie. — Nombreuses études dans la *Revue de philologie française*. — La *Grammaire des fautes* de Henri Frei (Paris, Geuthner, 1929) est une tentative originale de synthèse des faits morphologiques et syntaxiques français.

CHAPITRE PREMIER

LE VERBE

337. Il convient de commencer l'étude de la morphologie française par le verbe, qui a conservé seul un système complexe de flexions, pour continuer par les noms et terminer par les outils grammaticaux, dont beaucoup ne sont que des noms dégradés. — Le verbe offre le type le plus remarquable d'un travail continu de normalisation, par l'extension, la généralisation des types, par l'élimination progressive des formes isolés, obsolètes, qui se maintiennent plus longtemps, parfois avec une grande force de résistance, chez les verbes les plus usités, spécialement chez ceux qui sont devenus auxiliaires (*être, avoir, faire...*).

1. VOIX, TEMPS ET MODES.

Phase préromane. — **338.** Le latin vulgaire a profondément transformé la conjugaison, par un développement considérable des formations périphrastiques, et en donnant de nouvelles valeurs à divers temps ou modes : deux phénomènes corrélatifs. Les types traditionnels éprouvent des affaiblissements de valeur, des glissements de sens : d'où la nécessité de nouvelles créations, de formes renforcées. Parallèlement s'éliminent les formes archaïques ou peu usitées, et les types affaiblis remplacés par des créations plus expressives. — La langue classique n'avait qu'un auxiliaire, *esse* (pour l'infinitif futur et pour certains temps du passif), dont l'emploi prit une grande extension. Un second auxiliaire, *habere*, fut mis en œuvre par le latin vulgaire. D'autres furent essayés ou s'implantèrent hors de Gaule (*venire, fieri,*

velle ; cf. § 240 et 242). Sémantiquement, l'auxiliaire représente une métaphore ou une métonymie usée (cf. § 533-4).

339. Le passif a été victime d'une révolution. En latin classique, il était doté d'une flexion trop luxuriante pour des emplois restreints : nombre de personnes, des temps entiers étaient peu usités. Le passif classique était donc fort difficile à apprendre pour les populations romanisées, chez lesquelles il ne put s'implanter. Fait plus grave : la phonétique, qui tendait à amuir les finales, en particulier l'*r*, provoquait les confusions les plus fâcheuses entre les désinences du passif et de l'actif ; elle acheva de jeter le désarroi. On y remédia par l'extension des temps périphrastiques, auxquels la langue classique avait déjà eu recours pour certains temps passés. Le point de départ du changement doit être cherché dans le participe (*amatus*), qui, participe passé passif à l'origine, a généralisé la valeur de participe présent passif, qu'il avait déjà dans certaines constructions latines : la combinaison *sum amatus* perdit, par suite, sa valeur passée pour se substituer à *amor* (je suis « été aimé » > je suis aimé). Ce déclanchement opéré, toute la conjugaison a suivi : *eram amatus* a remplacé *amabar*, *sim amatus*, *amer*, et *essem amatus*, *amarer*, tandis que les nouveaux futurs et conditionnels composés (§ 342) formaient des surcomposés (**essere-habeo amatus* > fr. *serai aimé*, **essere-habebam amatus* > *serais aimé*). Au prétérit, déjà composé en latin classique, *sum* est remplacé par *fui* (*fui amatus*), dont on trouve le premier exemple chez Grégoire de Tours. La création des surcomposés du passé paraît avoir été assez lente : le passif semble ne s'être complété que vers le xiii^e siècle, époque à laquelle apparaît *j'ai esté amez*. — Le latin vulgaire avait essayé, pour le passif, d'autres auxiliaires, qui, au début, apportaient une nuance plus fine qu'*esse* (*venire*, *fieri*) : mais ces formations, qu'on trouve dans la *Mulomedicina*, n'ont pas vécu en Gaule.

340. Les temps du passé offrent des phénomènes d'usure et de glissement sémantiques qui ne sont pas spéciaux au latin vulgaire. Par développement d'une tendance très notable dans le groupe italo-celto-germanique, le langage

distingue de plus en plus nettement les temps (notion rationnelle) pour négliger les aspects (notion plus concrète). La grande division indo-européenne en deux types, *infectum* et *perfectum*, système complexe déjà fort ébranlé en latin classique (A. Meillet), disparaît presque entièrement. Le parfait devient prétérit, en ce sens qu'au lieu d'une action achevée, il exprime simplement une action passée. Deux causes ont précipité cette transformation : l'usure sémantique du parfait, fait commun à beaucoup de langues, et le besoin, non moins général, d'éliminer les formes aberrantes, si nombreuses dans les parfaits (1). — Le latin vulgaire a créé un second parfait, composé avec le participe passé en accord avec un régime : ce parfait se juxtapose au premier et le refoulera peu à peu, au fur et à mesure qu'il dépouillera la valeur du *perfectum* qu'il avait à l'origine, alors qu'il exprimait une idée de possession, puis de fait achevé, se rapportant au présent (2) (*habeo litteram scriptam* : j'ai une lettre [qui a été] écrite) ; le remaniement des mots dans ce type de phrase, en rapprochant le participe du verbe et en facilitant ainsi sa soudure, n'a pas peu contribué à l'évolution et à la cristallisation de l'expression.

341. Sur le modèle de ce temps nouveau s'est formé un plus-que-parfait composé ((*habebam scriptum*), un passé antérieur (*habui scriptum*) et, au subjonctif, deux temps parallèles (*habeam scriptum*, *habuisssem scriptum*). Encore par affaiblissement sémantique, les deux plus-que-parfaits classiques (indicatif et subjonctif), *amaveram* et *amavissem* prenaient une valeur de prétérit : le premier des deux temps, en concurrence avec deux autres, disparaît vers le ^x^e siècle (on en trouve les dernières traces dans l'*Alexis*) ; le second, au contraire, s'est consolidé jusqu'à l'époque moderne (*aimasse*). Le subjonctif parfait de la langue classique a disparu en même temps que le futur passé, temps peu usité, avec lequel il se confondait, 1^{re} personne à part (*amaverim*, *amavero*) ; la phonétique avait infériorisé l'imparfait *amarem*, ce qui

(1) A. MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*, 149 sqq.

(2) E. BOURCIEZ, *Éléments de linguistique romane*, 3^e éd., p. 116-117 ; MEILLET et VENDRYES, *Traité de grammaire comparée du grec et du latin*, p. 282.

explique, avec le glissement de sens, son remplacement par *amavissem*, dont la flexion était mieux caractérisée. — Les temps composés exprimaient plus nettement que leurs prédécesseurs l'antériorité dans le passé, que l'ancien français rend de préférence par le passé antérieur ; le développement du plus-que-parfait est assez lent (Brunot, *Hist. de la langue. fr.*, I, 241). — Dans tous ces composés le verbe *être*, par analogie avec le passif, a remplacé *avoir* pour les réfléchis et certains intransitifs (§ 532), mais lui-même se conjugue avec *avoir* (1).

342. La création d'un nouveau futur composé et du conditionnel ne sont pas des faits de moindre importance. La disparition de futur classique est due d'abord à une cause phonétique : la flexion *-abo* cessait d'être caractéristique du jour où le *b* intervocalique, qui s'était affriqué, tombait au contact de l'*o*, et la flexion *-am* (3^e - 4^e conj.) prêtait à confusion ; le seul futur ancien, dont il reste des traces en ancien français, est un aberrant, *ero* (*ier*). D'un autre côté, la langue a cherché une forme plus expressive, dont le prototype se trouve déjà en latin classique : *nihil habeo ad te scribere* « je n'ai rien à t'écrire » (Cicéron, *Lettres à Atticus*, II, 22). La Romania orientale préféra la combinaison avec *volo*. On sait que les langues germaniques ont créé des futurs périphrastiques analogues (avec *shall*, *will* [devoir, vouloir] en anglais, *werden* [devenir]... en allemand). — La combinaison avec l'imparfait de *habere* exprima à l'origine le futur dans le passé ; l'emploi de cette forme dans les propositions hypothétiques au présent et au futur a déterminé le sens du conditionnel roman (§ 536-38) ; mais il reste encore, jusque dans la langue moderne, des traces de la valeur primitive (je pensais qu'il *viendrait*). A leur tour, le futur et le conditionnel furent pourvus ultérieurement de temps composés : le futur passé (*j'aurai aimé*) exprime l'antériorité, dans l'avenir, d'une action par rapport à une autre ; le conditionnel passé (*j'aurais aimé*) marque simplement la transposition de l'hypothèse dans le passé.

(1) Il se conjugue avec lui-même dans les langues du Midi (provençal, italien; etc.).

343. Au point de vue de la forme, il faut remarquer d'abord que les éléments composants sont groupés en sens inverse des composés de la série précédente : infinitif + auxiliaire, au lieu de : auxiliaire + participe ; en d'autres termes, le déterminant précède au lieu de suivre, fait qui, joint à l'absence de cette combinaison dans l'Est latin, pourrait faire songer à une influence germanique. — Plus remarquable encore est la contraction profonde et précoce d'un type, pourtant moins général que le précédent, et qui s'est cependant cristallisé beaucoup plus tôt. La chute d'une syllabe entière aux deux premières personnes du futur (**amar*-[*av*]*emus*, **amar*-[*av*]*etis*) a été judicieusement expliquée (Bourciez, *op. cit.*, 263) par « une recherche de proportionnalité, dans l'accentuation et le nombre des syllabes », avec les autres personnes (**amar*-*aio*, **amar*-*as*, **amar*-*at*, **amar*-*aunt* ; cf. § 346) ; le futur a ensuite entraîné, dans le conditionnel, la chute de toutes les syllabes similaires (**amar*-[*av*]*ea*...). Tandis que les deux éléments des composés du passé et du passif sont restés assez indépendants pour pouvoir se séparer (il est encore *venu*), dès le plus ancien texte d'ancien français on ne rencontre aucune trace de cet ordre pour le futur et le conditionnel (l'ancien provençal en offre quelques exemples) (1). Un témoignage de Frédégaire (LXXVII, 20), d'après lequel Justinien disait *daras* au lieu de *dabis*, prouve que la cristallisation était effectuée dès le VII^e siècle, même hors de Gaule. Les *Serments* ont *salvarai*, *prindrai*.

344. A mesure que se développaient les créations nouvelles, s'éliminaient les temps et modes devenus inutiles. Aux disparitions déjà signalées, ajoutons celles de plusieurs autres temps du futur, l'impératif en *-to*, peu usité, le participe en *-urus*, un peu plus résistant, qui a survécu plus longtemps dans quelques formes détachées, comme *futurus*. Le supin a été absorbé par le participe passé homophone ;

(1) Jusqu'au XIII^e siècle : *liurar lom etz* (vous me le livrez, *Chanson de la croisade des Albigeois*) ; ce ne devait plus être, à cette époque, qu'une survivance littéraire. La rapidité de la soudure s'explique sans doute parce que l'élément déterminant occupait ici la première place, construction qui a cessé d'être usitée (donc comprise) vers le X^e siècle (§ 490).

un peu plus tard, après la chute des atones et l'assourdissement des consonnes finales, la phonétique a fait fusionner le gérondif et le participe présent (*amando* > *amand* > *amant*, comme *amantem* > *amant*). Le participe futur passif a disparu avec les flexions passives, mais nombre de formes cristallisées sont restées, généralement substantivées (*offerenda* > *offrande* ; *præbenda*, altéré en **probenda* > *provende* ; *vivenda* > *viande*). Les types éliminés exprimaient en latin classique des nuances délicates, que la langue populaire a confondues. — Les verbes déponents étaient le dernier reste de la voix moyenne : survivance archaïque déjà fort menacée dans la langue parlée dès la fin de la République. Varron et surtout Plaute normalisent déjà beaucoup de déponents. Ce type de conjugaison a totalement disparu en latin vulgaire à la fin de l'Empire. Seules ont surnagé de rares épaves, notamment des participes passés, *mortuus* > **mortus*, *natus*, dont le type s'est maintenu jusqu'à nos jours (*mort*, *né*).

Phase moderne. — 345. La lutte entre prétérit et parfait, en français moderne, reprend dans les mêmes conditions qu'en latin vulgaire. Le parfait composé (*j'ai chanté*) glisse au sens de prétérit. Mais l'issue du combat est différente : le prétérit traditionnel est éliminé de la langue parlée (1), pour n'être plus conservé que par la langue littéraire comme passé narratif : encore son emploi se cantonne-t-il de plus en plus à la 3^e personne. L'abondance des formes irrégulières qu'offre ce temps a contribué pour beaucoup à sa disparition : bien qu'on l'enseigne toujours dans les grammaires, on ne sait plus le conjuguer, et les écrivains eux-mêmes commettent, en l'employant, les plus grossiers barbarismes (2). — L'absorption du prétérit par le parfait composé fut d'abord un vulgarisme. Avant de l'éliminer, la langue populaire chercha

(1) Sauf, dans le français du Midi, ci-après § 673.

(2) J'ai relevé, par exemple, *s'enfuyèrent*, *retenai* (Jean Lorrain), *distraya* (D. HALÉVY, *Rev. hebdomadaire*, 15 janv. 1929). On trouvera une riche collection de barbarismes analogues dans le *Musée des erreurs* de BIENSTOCK et CURNONSKY, notamment *dissolva* (Nonce Casanova), *prenai* (Ch. Géniaux) ; à l'inverse, *recouvrit* pour *recouvra* (A. Mézières, de l'Académie française) ; à l'imparfait du subj. *prévoyaissent* (*Le Temps*, 21 nov. 1905), etc.

à l'unifier et à le normaliser : seul l'Ouest, dont les patois ont conservé ce temps, y réussit en généralisant le thème en *-is* (§ 373), qui ne put s'implanter dans la région parisienne ; les essais plus tardifs de normalisation dans l'Ile-de-France, d'après la première conjugaison (*s'enfuya*, dans une chanson sur saint Nicolas recueillie par Gérard de Nerval en 1857), ne furent pas plus heureux. La disparition du prétérit était un fait accompli dans la langue parisien avant 1789. La Révolution généralisa cet usage comme diverses prononciations populaires de Paris (§ 128) ; malgré l'effort des grammairiens, ce temps avait disparu de la langue parlée, même dans les classes cultivées, dès le milieu du xix^e siècle.

346. L'élimination de l'imparfait du subjonctif, qui a commencé par l'Est dès le début du xvii^e siècle (Oudin), et qui avait gagné la langue familière de Paris à la fin du xviii^e, d'après le témoignage de Féraud, est parallèle et connexe. L'étroite solidarité formelle entre les deux temps est, à notre sens, la principale cause de la disparition de cet imparfait, entraînée par celle du prétérit, qui le commandait. Le présent du subjonctif a paru suffisant pour le remplacer, d'autant plus que l'imparfait du subjonctif exprimait souvent une action présente ou future : « Il faudrait qu'il vînt aujourd'hui ou demain ». — On a beaucoup disserté sur l'impression désagréable et ridicule que donne aujourd'hui ce temps aux Français du Nord, surtout dans la première conjugaison et en particulier aux 1^{re} et 2^e personnes du pluriel. Il est facile d'opposer des finales homonymes : *fassiez*, *fassions* ne choquent pas, tandis que *chantassions*, *chantassiez*, déplaisent. On peut répondre que tout archaïsme tend à devenir ridicule. Mais il y a ici une raison spéciale : le français moderne est habitué, présent à part, à des flexions monosyllabiques qui s'ajoutent aux radicaux verbaux : *-assions*, *-assiez* représentent seules une flexion disyllabique qui allonge de façon insolite le verbe à deux personnes d'un temps (cf. § 343). — En dépit de la règle de concordance des temps (§ 541), l'imparfait du subjonctif s'emploie de moins en moins, même dans la langue littéraire ; les deux premières

personnes du pluriel sont mal tolérées (1), et le temps entier (3^e pers. sing. exceptée) est soigneusement évité pour les verbes de la 1^{re} conjugaison ; les puristes cherchent à s'exprimer par d'autres tournures.

347. La disparition du prétérit de l'indicatif et de l'imparfait du subjonctif, qui entraînait automatiquement celle du passé antérieur (*j'eus fini*) et du plus-que-parfait du subjonctif, a eu des conséquences importantes. Elle a d'abord sérieusement ébranlé le subjonctif (§ 537-540), qui ne possède plus désormais qu'un temps caractéristique, le présent, encore homophone avec l'indicatif à quatre personnes (sing. et 3^e p. pl.) de la première conjugaison. — Elle a surtout favorisé la formation de nouveaux temps composés, dits surcomposés. Négligés par les grammairiens modernes, les temps surcomposés apparaissent en français du Sud-Est (Bourgogne) dès le XIII^e siècle, avec le plus-que-parfait, puis avec le parfait surcomposé (l'ordre d'apparition doit être l'effet du hasard) : « Il en déguerpi chevalerie que tant jor *avait eu aimé* » (*Livre d'Arthur*) ; « après qu'il *a eu peiné* un peu, il a dit que... » (XIV^e s.). Cette création est due à la fois à un besoin de renforcement (C. de Boer) et, plus encore, à un désir de reculer l'action dans le passé (Foulet). Ces temps se développèrent en moyen français et s'infiltrèrent dans la langue littéraire : on enregistre un conditionnel surcomposé (*j'aurais eu fini*), même un passé antérieur surcomposé (quand *j'eus eu* achevé, Alc. de Saint-Maurice, 1674, *Remarques...* 103-4), et un subjonctif surcomposé (jusqu'à ce que nous *eussions eu fait*), qui faillit être accepté par l'Académie (Tallemant des Réaux, *Décisions...*, 148). Après quelques hésitations, les grammairiens condamnent ces formes, qui devaient être surtout provinciales : les purs classiques (Boileau, Racine) ne les emploient plus, et il est remarquable que Molière fait de même, sauf lorsqu'il fait parler des paysans (*Don Juan*, II, 1).

(1) Dans les verbes en *-ir* de type indicatif, le présent et l'imparfait du subjonctif (3^e pers. sing. à part) sont homophones. Cette homophonie, dans une série verbale importante, a dû grandement aider à la substitution du présent à l'imparfait.

348. A l'exception de Beaumarchais, qui reprit ce tour à la langue parlée, il faut arriver au ^{xix}^e siècle pour voir le parfait surcomposé reparaître dans la littérature, cette fois pour remplacer le passé antérieur (que les écrivains originaires du pays d'oïl n'emploient plus que par souci de purisme). En français central, ce temps a dû se développer d'abord en corrélation avec le parfait (*quand j'ai eu fini, je suis parti*) alors que le passé antérieur restait en corrélation avec le prétérit (*quand j'eus fini, je partis*), car la langue d'oc, où le prétérit est resté vivace, a gardé les deux types de corrélation ; la disparition du prétérit en français parlé ne laissa subsister que le premier type. — Le temps surcomposé sert en outre, en français moderne, pour mettre au passé des expressions qui se sont usées en prenant la valeur du présent accompli (*j'ai fini ; quand j'ai eu fini*) (1), pour accentuer aussi l'idée d'achèvement (l'aspect) qui s'efface du parfait. Enfin la surcomposition peut être nécessaire au plus-que-parfait comme au conditionnel pour marquer certaines antériorités : « si j'avais chanté quand tu es venu » exprime une concomitance ; il faut dire « si j'avais eu chanté », si on veut préciser l'antériorité ; comparer, de même, « j'aurais écrit... » et « j'aurais eu écrit quand tu es parti. » Il faut remarquer que ces temps sont généralement introduits par une conjonction temporelle, et que l'idée de recul dans le passé (*je l'ai eu fait*) est, aujourd'hui comme aux ^{xiv}^e-^{xv}^e s., totalement étrangère au pur français, même à la langue populaire de Paris, du Nord et de l'Ouest, mais est particulière au français des Méridionaux et des Franco-provençaux. — D'une façon générale, les temps surcomposés, qui continuent l'évolution en accusant la tendance au renforcement des formes et à la multiplication des auxiliaires, sont lourds et inélégants, sinon vulgaires, et on conçoit que le ^{xviii}^e siècle, épris de phrases vives et légères, les ait proscrits : s'ils sont parfois nécessaires pour la précision ou inévitables dans la conversation, les écrivains font sagement de les éviter. Les

(1) Cf. la remarque très fine de MENAGE (*Observations...*, I, 299) opposant « vous avez bien tost fait... » et « vous avez eu bien tost fait de disner ».

formes passives, qui offrent trois auxiliaires, (*quand nous avons eu été bombardés*) sont particulièrement inesthétiques, et les intransitifs conjugués avec « être » offrent une rencontre fâcheuse avec les formes du passif (« quand il *a été arrivé* » ; cf. *il a été aimé*). Le réfléchi est rebelle à la formation des surcomposés (1).

348 bis. Les auxiliaires occasionnels (*faire, aller, vouloir...*) seront étudiés à la syntaxe (§ 533).

2. LES DIFFÉRENTS TYPES DE CONJUGAISON.

349. La grammaire traditionnelle distinguait en latin quatre types de conjugaisons, d'après la forme de l'infinitif : *are, ěre, ěre, ĩre*. Dans ces catégories ne pouvaient rentrer un certain nombre de verbes irréguliers, résidus de types disparus, *esse* et son composé *posse, velle, ferre* et leurs composés, sans compter les verbes défectifs dépourvus d'infinitif (*aio, inquam, memini...*). Pareil classement était trop simpliste et ne répondait pas à la complexité des faits : il fallut créer des subdivisions, distinguer une 3^e conjugaison mixte, *io-ěre*, mettre à part les inchoatifs, constater d'autres croisements (*sonare - sonui...*). — Il n'en est pas moins vrai que l'infinitif est une norme qui tend à régenter le verbe, à régulariser la conjugaison. Les changements de conjugaison affectent donc essentiellement l'infinitif, mais le travail de normalisation s'effectue à travers le verbe entier (§ 365 sqq.). D'une façon générale, la langue élimine peu à peu les formations anormales et généralise le ou les types les plus répandus. Dès l'époque classique, la première conjugaison avait pris le dessus et n'a cessé de gagner du terrain. — Dans l'ensemble l'assimilation morphologique aux types les plus normalisés

(1) Car la langue est obligée de recourir à une formation un peu différente : « quand il se *fut* blessé » devrait être remplacé par « quand il *s'a été* blessé », expression intolérable, parce qu'elle donne une impression de passif conjugué avec le réfléchi ; on pourra dire « quand il *s'est eu* blessé », mais ce tour, qui choque moins, n'est pas encore acclimaté. Le langage populaire, qui conjugue de plus en plus le réfléchi avec avoir (il *s'a* frappé, § 532) dira sans difficulté « quand il *s'a eu* frappé ».

a été lente et reste fort incomplète : l'organisme d'un verbe est si complexe que le changement de conjugaison ne s'opère, en principe, que lorsqu'il y a des points de contact ; la conjugaison *-are*, malgré sa puissance d'attraction, n'a gagné en latin vulgaire aucun verbe préexistant, parce qu'elle était très distincte des trois autres, qui offraient entre elles, en revanche, diverses communautés de formes.

350. Le latin vulgaire a d'abord achevé de normaliser les types hors série. Les défectifs (*aio*, *inquam*, *memini*, *queo*) ont disparu. Les infinifs anomaux sont régularisés : *esse* et *sequi* (déponent) s'adjoignent la finale usuelle et deviennent **essère*, **sequère*. D'après le radical le plus plein et le plus répandu dans la conjugaison (*pot-*, *vol-*), *posse* est refait en **potère*, *velle* en **volère* ; les temps du présent sont remaniés sur ce modèle (ci-après, § 393). *Ferre* disparaît de bonne heure, tandis que ses composés, sous l'influence de *ferire*, passent à la 4^e conjugaison (**offerire*, **sufferire*). *Mori* (déponent) passe à **morire* (*moriri*, chez Plaute). On voit que les conjugaisons 2 à 4 avaient encore également une force créatrice.

351. Les réactions entre les différents types de conjugaisons sont assez complexes en latin vulgaire. On observe d'abord des flottements entre 2 et 3, quelques passages de 3 à 2 (**cadère*, **sapère*), d'autres, un peu plus fréquents, de 2 à 3 (**mordère*, **respondère*, **ridère*, **tordère*, **torquère*). Mais le phénomène le plus frappant, ce sont les gains de la 4^e conjugaison pour des raisons diverses. De bonne heure le type *io-ère* est entraîné à 4 sous l'influence de la 1^{re} personne : on a relevé *fodire* (Caton), *capire* (Lucrèce) ; Probus proscriit *fugire*. Du jour où la phonétique confondit *-eo* avec *-io*, la 4^e conjugaison gagna au profit de la 2^e : le bas latin a changé *florère*, *putère*, *putrère*, en **florire*, **putire*, *putrire* ; un peu plus tard, et seulement en Gaule, *gaudère*, *tenère* (influencé par *venire*) en **gaudire*, **tenire*. Dans la France du Nord, la phonétique verse bientôt dans la 4^e conjugaison un nouveau contingent de verbes en *-ère*, ceux dont le radical était précédé d'une palatale : *licère* > *loisir*, *mucère* > *moisir* ; parfois la réaction, opérée sous l'influence du futur (§ 366), rejette

le verbe dans la 3^e (*plaire* ; *plaisir*, représentant phonétique de *placēre*, s'est cristallisé comme substantif). — Mais l'action la plus importante de la phonétique en français fut la contraction de la finale *-ēre*, qui, réduite à *-re*, infériorisa ce type de conjugaison, tandis que *-ēre*, on vient de le voir, s'était appauvri au profit de *-īre*. — Les gains de la 1^{re} conjugaison se sont opérés surtout par voie de substitution de mots : de nombreux dérivés en *-are*, fréquentatifs (*cantare*, *saltare*, **ausare*, **oblitare*...), ou diminutifs (*tremulare*...) ont remplacé des verbes en *-ere* *-ire* ou des déponents (*canere*, *salire*, *audere*, *oblivisci*, *tremere*) ; les nouvelles créations verbales si nombreuses, avec ou sans suffixes (*manducare* ; types **moll-icare*, **carr-ic-are*, **van-īt-are*, **carr-idi-are*...), enrichissent la 1^{re} conjugaison, tandis que nombre de verbes en *ere*, *ire*, plus ou moins anomaux, disparaissent (*agere*, *algere*, *augere*, *cavere*, *edere*, *favere*, etc.). L'équilibre est désormais complètement rompu au profit de *-are*, qui a achevé de normaliser sa conjugaison en éliminant les formes aberrantes du type *sonui-sonitum*.

352. Un fait important en latin vulgaire est l'évolution de la conjugaison inchoative. Au point de vue formel, le type classique *-esco* se double d'une variante *-isco* qui l'élimine peu à peu, tandis que s'élabore, par hybridation, un nouveau système de conjugaison caractérisé par la présence de l'accent sur la désinence à toutes les personnes du présent (§ 381 sqq.). Sémantiquement, la valeur originaire de l'inchoatif s'est effacée. Mais cette nouvelle formation, riche en créations dérivatives, a infusé une nouvelle sève à la 4^e conjugaison ; elle a gagné nombre de verbes en *-ir* en moyen français, puis à l'époque classique (xviii^e s.).

353. L'ancien français marque quelques gains de 2 sur 3 : *receivre*, *deceivre* cèdent le pas à *recevoir*, *decevoir* (1). Mais ces deux conjugaisons, encombrées d'anomaux, ont perdu tout pouvoir créateur. Désormais s'établit le système français : deux conjugaisons vivantes ; celle en *-er*, la plus

(1) L'évolution inverse s'explique par l'influence du futur (§ 366) : *plaire*, *taire*, *luire* ; *ardre* l'a emporté sur *ardoir*.

importante, et l'inchoative en *-ir*, spécialisée, pour les créations, aux dérivés ou aux parasyntétiques d'adjectifs (*jaunir*, *bleuir*, *agrandir*), puis une conjugaison morte ou mieux : stérile, où voisinent les résidus, de plus en plus réduits, des anciennes conjugaisons en *-ère* > *oir*, > *ëre* > *re* et *-ïre* > *ir* non inchoatif. — L'élimination des conjugaisons obsolètes se poursuit progressivement. Aux ^{xiii}^e-^{xiv}^e s., *-ir*, encore assez vivant en dehors de l'inchoatif, s'adjuge *courre*, *querre*, *secourre*, qui cèdent peu à peu le pas à *quérir*, *courir*, *secourir*. Au ^{xvi}^e, c'est *-er* qui gagne à la fois sur *-ir* (*grondir* > *gronder*, *toussir* > *tousser* qui ne triomphe qu'au ^{xvii}^e, *vessir* > *vesser*) et sur *-re* (*secoeur*, *tisser*). — La langue classique a stabilisé les catégories et les formes (1). Néanmoins le travail de normalisation se poursuit surnoisement à travers la conjugaison. Les formes de la 1^{re} gagnent l'indicatif présent, voire le futur de verbes en *-ir* : *cueille* apparaît vers 1600, *cueillerons* un peu plus tard, puis *j'assaille* (Malherbe écrit encore : *il assaut*) ; Victor Hugo a fait triompher « *il défaille* » (Littré resta le dernier tenant de : *il défaut*) ; les romanciers contemporains cherchent à acclimater, dans une autre catégorie, le barbarisme « *il poigne* » (de *poindre*, qu'ils ne savent plus conjuguer). De son côté, le peuple généralise la conjugaison inchoative, disant « *je haïs* » ; pour *vêtir*, *revêtir*, qui appartient surtout à la langue écrite, si *vêtis* pour *vêts* est encore rare, *vêtissons... vêtissent* est devenu courant chez les écrivains, à part de rares puristes. Enfin le peuple tend à verser les verbes (même des inchoatifs) dans la conjugaison la plus nombreuse : Rémy de Gourmont avait noté *mouler* pour *moudre* ; quiconque habite la banlieue parisienne a entendu *lotisser* pour *lotir*. La conjugaison inchoative s'est à peu près stérilisée à l'heure actuelle : elle n'offre plus que de rares créations de la langue écrite (*amérir* d'après *atterrir*), surtout littéraires (*aveulir*, *rosir*), qui sont souvent des créations occasionnelles d'écrivains (2).

(1) L'évolution continuait dans la langue vulgaire. Desgranges en 1821 stigmatise *assailler*, *cueiller*, *émouvoir*, *rentrayer* (terme de couture, pour *rentraire*, *auj. rentrer*), *recueillir*, *tressailler*, (qui ont disparu).

(2) Comme *agourmandir* (Zola, A. Daudet), *violir* (E. Rostand), *anonchalir* (Huysmans), *orféorir*, relevés par M. Nyrop (les trois derniers très mal formés).

3. LE RADICAL

Composés. — 354. Les rapports du radical entre les verbes simples et leurs composés offrent, en latin classique, des nuances délicates, tant au point de vue formel que sémantique (1). De même que le latin vulgaire a effacé les distinctions ténues des préverbes, il a réagi énergiquement contre les alternances vocaliques, en refaisant les composés sur le modèle du simple, chaque fois que la parenté était perçue : *excludere* devient **excludere* d'après *claudere*, *acquirere* **acquærerere* d'après *quærerere*, *perficere* **perfacere* d'après *facere*, etc. (vx. fr. *esclorre*, *aquerre*, *parfaire*). Certaines formes infléchies se sont conservées quand le sens les avait suffisamment séparées du verbe primitif pour que le rapport ne fût plus senti : ainsi *conficere*, fr. *confire*, qui s'était spécialisé au sens de : préparer (des aliments).

355. Le français, comme les autres langues romanes, est remarquable par la fixité du radical dans les composés. Cependant on peut trouver en français moderne quelques exemples de composés à particule séparable, type si fréquent en allemand. Le plus caractéristique est le verbe *s'en aller* (je m'en vais, je m'en allais, je m'en irai), où la cristallisation a gagné les temps du passé (on ne dit plus, sinon par archaïsme poétique, je m'en suis allé) ; mais à l'impératif, la particule est renvoyée après le pronom-régime atone (*va t'en ! allons-nous en !*), sauf dans l'impératif négatif (*ne t'en va pas !*). La formation parallèle « *s'en venir* » est devenue obsolète. — On peut expliquer par une tendance du même ordre le barbarisme populaire actuel « j'en deviens » pour « j'en viens », la confusion avec *devenir* ne pouvant guère être alléguée, puisque le peuple continue à dire « je viens » : dans « je viens de là-bas », *de* a été senti comme faisant corps avec le verbe, d'où : « J'en de-viens ».

Alternances vocaliques romanes. — 356. La phonétique a

(1) A. MEILLET, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, p. 264.

produit dans la conjugaison un grand nombre d'alternances vocaliques, suivant que la dernière syllabe du radical était, ou non, frappée de l'accent : les *personnes toniques* (singulier et 3^e pers. pl. des temps personnels de l'indicatif) s'opposent ainsi aux *personnes atones* (tout le reste de la conjugaison) (1). Envers cette scission du radical, l'ancien français s'est montré assez passif et n'a guère réagi que lorsque les deux variantes du radical s'étaient fort éloignées l'une de l'autre (voir ci-après *manger*). Le moyen français a hâté l'unification, qui reste encore inachevée. En général, c'est la forme des *personnes atones* (forme dite atone) qui l'emporte ; mais le contraire peut se produire, car les *personnes toniques*, bien que représentant une minorité de formes, comptent parmi les plus employées, et peuvent recevoir par surcroît l'appui d'un substantif, chef de file de la famille.

357. Dans une première série, concernant les radicaux polysyllabiques dont la dernière syllabe longue n'est pas un *a* et ne fait pas appui, cette dernière syllabe tombe aux *personnes atones*, à l'époque préromane, conformément à la loi de Darmesteter (§ 31). L'ancien français nous offre ainsi les alternances (2) : *aiue* — *aidier* (*adjudat*, *adjudamus*), *araisone* — *araisnier* (**adratonat*, **adratonare*), *desjune* — *disner* (**disjunat*, **disjunare*), *parole* — *parler* (**paraulat*, cf. § 179, **paraulare*). Ici la langue a réagi de bonne heure pour éviter une scission trop profonde. Dès l'origine nous trouvons *marier* (*maritare*) et non pas **marter* qu'appelait la phonétique : *maritus* a prêté main forte aux *personnes toniques* pour conserver ou rétablir l'atone (§ 31). Parfois une réfection partielle a eu lieu : l'ancien français dit *manjue* — *manjons*, la première forme représentant un croisement entre la forme phonétique **mandue* (*manducat*) et la forme atone. — Le moyen français a unifié toute cette série, d'après les *atones* : *aide*, *parle* (*parole* encore dans le *Roman de la Rose*), *mange* ; le verbe *araisnier* a disparu (*raisonner* a été refait, XIV^e s., sur *raison*). *Desjune* — *disner* s'est scindé en

(1) Sauf l'infinitif pour les verbes en -*ērē*.

(2) Je prends pour type des *personnes atones* la 3^e pers. sing. de l'indicatif.

deux verbes, spécialisés pour deux repas différents (§ 315) ; le substantif *parole* s'est isolé du verbe

358. La chute de l'*e* muet au xvi^e siècle (§ 89) produit dans la langue moderne, aux personnes atones, de nouvelles syncope de contrefinales. Le maintien de l'*e* muet dans l'orthographe masque ou atténue à la lecture la dualité des formes *achète* — *achetons* (*ašèt*, *aštō*), *jette* — *jetons* (*jèt* — *jtō* ou *štō*). La langue populaire, gênée par cette nouvelle scission, tend à généraliser les formes atones, surtout dans les créations vulgaires et argotiques que la tradition littéraire ne protège pas : le *Jargon* de 1628 écrit *picter* (boire ; = *piqueter*), orthographe qui fait présumer qu'on conjugait déjà *picte* ; au siècle suivant, les documents argotiques donnent *jacter* (bavarder ; = *jacqueter*). J'ai remarqué fréquemment « je me *décolte* » dans la bourgeoisie provinciale, tant la parenté avec *collet* était oubliée, dès avant 1890 (Chartres) ; le peuple de Paris conjugue aujourd'hui *becte* (*becqueter*, au sens argotique de « manger »), *empacte* (*empaqueter*), *épouste* (épousseter) ; j'ai même entendu *défis'le-toi !* » (au sens métaphorique : dépêche-toi). — Le barbarisme le plus curieux est peut-être celui qu'on transcrit « *magne-toi* » (*man'y twa*), *depêche-toi* : c'est le verbe « se manier », prononcé *man'yé*, employé au figuré, et qui appartient à une série morphologique différente, où le *y* des personnes atones correspond à l'*i* des personnes toniques : dans cette série, c'est la seule assimilation que je connaisse (signalée déjà par Hindret).

359. La diphtongaison des voyelles toniques libres à l'époque préromane (§ 42-45) a produit de nombreuses séries d'alternances vocaliques, bien conservées en ancien français. En voici l'énumération, par ordre des voyelles latines : *a* libre (*lève* — *laver*) ; *a* précédé d'une palatale (*achiète* — *acheter*) ; *a* suivi d'une nasale (*aime* — *amer*) ; *a* entre palatales (*gist-gesir*) ; *ě* (*liève* — *lever*) ; *ě* + palatale (*prie-preier*) ; *ē*, *ī*, (*peise*, *peser*) ; *ē*, *ī* après palatale (*cire-cerer*) ; *ē*, *ī* + nasale (*meine-mener*) ; *ō* (*trueve-trover*) ; *ō* + palatale (*apuie* — *apoier*) ; *ō*, *ū* (*ploure*, puis *pleure* — *plorer*). Il faut y joindre deux séries, que l'écriture ne diversifie pas : *ō*

entravé (*porte* — *porter* = *purtér*) (1) et l'*e* des mots savants *repete* — *repeter* (*rəpétə*, *rəpatér*). — Des évolutions phonétiques ultérieures ont fait fusionner, vers la fin du moyen-âge, plusieurs séries : *trueve* et *pleure* (*ue* > *æ*, *eu* > *æ*), *achiete*, *meine* et *repete* (*achète*, § 95 ; *ei* + *n* > *è*, § 88).

360. Un travail important d'unification s'est effectué en moyen français. Dans la 1^{re} conjugaison, la plus normalisée, seule l'alternance *è* — *e* est conservée ; pour les autres séries, la généralisation, tantôt des formes toniques (*aimer*, *prier*, *appuyer*, *pleurer*, *porter*, celle-ci soutenue par de nombreux substantifs, A. Dauzat, *loc. cit.*, et plus tard dans les mots savants, *répéter*, § 91, 116), tantôt des formes atones (*lave*, *trouve*). Une partie de la série *ei* > *oi* — *e*, *peise* — *peser*, devenue *poise* (= *pwèzə*) — *peser*, a été entraînée dans la série *è-e*, d'où *pèse-peser*. D'autre part, l'analogie de la série *prie-preier* avait gagné anciennement des verbes sans alternances, où *ei* venait de *ē*, *ī* + palatale (*pleie-pleier*, de *plicare* ; quelques verbes en *-idiare*, § 239) : la forme tonique, dans ce cas, a pu prendre le dessus anciennement (*carier* = *charrier*, *Roland*, 33 ; *charroyer* a été refait sur *charroi*). Certains verbes, ici encore, ont été scindés : la langue a profité du flottement pour distinguer des nuances (*plier-ployer*) ou pour séparer des homonymes, comme *nier* et *noyer* (respect^t < *nĕgare*, *nĕcare*), qui se conjuguèrent l'un et l'autre *nie-neier* > *noyer*. Quelques résidus d'anciennes formes se sont cristallisés, tel *amant*, ancien participe présent d'*amer* (auj. *aimer*), conservé comme substantif, en face du participe (et adjectif) refait, *aimant*.

361. L'alternance s'est conservée dans la conjugaison stérile, où les formes aberrantes restent nombreuses, pour un assez grand nombre de verbes comptant parmi les plus usités (chez ceux-ci les formes traditionnelles sont plus tenaces) : *deit* > *doit* — *devoir* ; *beit* > *boit* — *bevons*, *bevais*, labialisés en *buvons*, *buvais* (l'inf. *bibere* > *bevre* > *boire* compte ici parmi les formes toniques) ; *vient-venir* ; *tient-tenir* ; *peut-pouvons* ; *veut-voulons*. Le futur et le condi-

(1) A. DAUZAT, *Essais de géographie linguistique*, 2^e série, p. 22-23.

tionnel ont été parfois gagnés par la forme tonique (*boirai*, *tiendrai*, *viendrai* ; ci-après § 366). En revanche la forme atone *savoir*, *savons* a entraîné *sèvent* > *savent* (le subjonctif, où l'*a* était entravé, *sapiam* > *sache*, avait gardé l'*a* à toutes les personnes) ; les 2^e et 3^e pers. sing. *sès*, *sèt* se sont conservées avec l'orthographe *sais*, *sait*, qui accuse l'influence de la 1^{re} pers. sing. *sai* < *sapio* (auj. *sais*, § 382).

362. Les radicaux qui se terminent par une voyelle en hiatus offrent des faits particuliers. *Vidère* > *veoir* (de la série phonique *ei-e*) se conjugait d'abord *veit-veons*, *veoir* ; l'*e* en hiatus est tombé normalement à l'infinitif et au participe (*veoir* > *voir*, *veü* > *vu*), mais a été remplacé aux personnes atones de l'indicatif présent par le radical tonique (*vèons* devenu *veions*, puis *voions*, *voyons*), d'après le subjonctif où le thème *ei* > *oi* était phonétique dans le temps entier (*vīdeam* > *veie...* *vīdeamus* > *veions...* *Crēdère* > *creire* > *croire*, qui diffère du précédent par l'infinitif, s'est comporté de même pour l'indicatif présent (*creons* renforcé en *creions* > *croyons* d'après *creit* > *croit*). *Sēdère* > *seoir*, qui a vécu surtout dans son composé *asseoir*, appartient à la série *ié — e* : la conjugaison originaire est *assiet — asseons*, *asseoir* ; les personnes atones de l'indicatif ont été renforcées (*asseions*) sur le modèle du subjonctif (*sēdeam* > *sēie*, *seye*) ; d'autres réactions (de l'infinitif, etc., § 368) sont venues compliquer ces formes.

363. Le phénomène est un peu plus délicat quand le radical se terminait au moyen âge, à tous les temps et personnes, par une diphtongue dont le second élément était un *i*. La diphtongue *ai* s'est monophthonguée anciennement (xii^e s., § 79) à la tonique, mais elle a passé à *ay* > *èy* à l'atone devant voyelle, de sorte que la conjugaison phonétique de *payer* est *paie* (*pé*) — *payer* (*péyé*) ; les formes atones ont réagi et gagnent de plus en plus (pour une fois, elles sont plus pleines et plus caractéristiques) : *paye*, *balaye*, *essaye*, voire *aye* (subj.), formes populaires (1), sont en

(1) Dès avant le xvii^e siècle, à l'atone phonétiquement, puis à la tonique par analogie, *balèyé* (balayer) s'était contracté en *balyé* (*balier*), forme proscrite

progrès constant (le substantif verbal *paie* > *paye* est lui-même atteint.) L'analogie entraîne même, dans des séries voisines, des barbarismes comme *croient* (*krway*) [pour *croient*. — L'alternance *bee* — *baer* (de **batare*) s'est terminée aussi par la victoire de la forme atone, où un *y* s'est intercalé (*bayer*) ; il reste un vestige du type tonique dans « bouche *bée* » ; la tonique avait provoqué la prononciation *bé-yé* (*bayer*), recommandée encore par les dictionnaires, mais que nul n'emploie plus ; *bayé* est la prononciation phonétique traditionnelle, que l'homonymie de *baïller* a pu fortifier, mais qui n'est pas due à ce verbe. — Le dénouement pour le couple *esfreie* — *esfreer* a été différent : la forme tonique dont l'évolution *ei* > *oi* > *wè* > *è* s'est soustraite à la régression *è* > *wè* (§ 97), l'a emporté parce que plus pleine ; la tonique hésite entre *è* et *èy* comme dans la série *payer* (*effraie*, *effraye* — *effrayer*).

364. La phonétique des consonnes explique d'autres alternances, dont certaines ont été effacées anciennement. En ce qui concerne le *c*, par exemple, *colloco* devait donner **colc*, qu'on ne trouve jamais : dès l'origine, la forme palatale *collocat* > *colchet* gagne la 1^{er} pers. Par contre, *dient*, produit phonétique de *dicunt*, s'est conservé jusqu'au xvi^e siècle, soutenu par le subjonctif *die* (§ 372). — L'alternance *boif* — *bevons*, *reçoif* — *recevons*, a été maintenue pendant une partie du moyen âge ; mais comme l'*f* était limité la à 1^{re} personne singulier de l'indicatif et à la 2^e de l'impératif (il était tombé phonétiquement dans *bibes* > *bois*, *bibet* > *boit*, et le subjonctif avait une voyelle finale), une forme aussi isolée ne pouvait subsister longtemps. — Les épenthèses consonantiques devant l'*r* du futur (conj. 2-4) ou de l'infinitif de la 4^e conjugaison (§ 66) ont produit des troubles dans le radical : d'où les alternances *coudre* (vx. fr. *cosdre*) *cousons*, *moudre* (vx. fr. *moldre*) *moulons*, qui se sont conservées, mais qui ont ébranlé la conjugaison de certains verbes, comme *moudre* ; on a parfois refait le futur, quand l'infinitif était en *-ir*

par les grammairiens, mais que le peuple a conservée. *Payer* a échappé à cette contraction, à cause de l'accent d'initiale qui rend la syllabe plus résistante.

(*boldrai* en *bouillirai*), mais on a gardé *tiendrai*, *viendrai*, *voudrai*. — La vocalisation de *l* a ajouté un nouvel élément de trouble au précédent dans les composés de *solvère* : comme plusieurs de ceux-ci ont été repris au latin (*dissoudre*) ou refaits d'après lui (*absoudre*, vx. fr. *assoudre*), les grammairiens ont introduit des formes savantes au pluriel (*résolvons*, -ez, -ent) à côté des formes traditionnelles *résous ... résoudre*. — La vocalisation est responsable des alternances *vaut...* *vaut*, *valons...* *valent* ou du type *défaut* — *défaillons*, qui ont persisté dans les verbes les plus usités comme *valoir*, mais qui ont désorganisé les autres : le substantif, d'origine verbale, *défaut*, a achevé de tuer les personnes du singulier, que des écrivains actuels refont (*défaill*). Les troubles de la vocalisation peuvent enfin se combiner avec les alternances vocaliques (*veut...* *voulons*).

Radicaux temporels. — 365. L'évolution des radicaux temporels et modaux est soumise à des facteurs divers. D'abord le double effort pour réagir contre la désagrégation phonétique et pour normaliser les formes aberrantes. D'autre part, certaines réactions s'observent entre des temps ou modes différents qui se trouvent en connexion d'après une communauté d'origine, une parenté de formation : ainsi le futur et le conditionnel, créés d'après l'infinitif en latin vulgaire, ont gardé jusqu'à nos jours une solidarité étroite avec leur chef de file. La solidarité entre le parfait et le participe passé s'est affirmée en latin vulgaire et s'est manifestée par des réactions réciproques jusqu'à la disparition toute récente du premier temps ; formé sur le parfait, l'imparfait du subjonctif s'est modelé aveuglément sur le radical de celui-ci, qu'il a suivi dans toutes ses vicissitudes et jusque dans son agonie.

366. Les réactions entre l'infinitif et le futur (que le conditionnel suit toujours) s'affirment dès l'origine de la langue. — C'est en s'appuyant sur l'infinitif que le futur, à la 4^e conjugaison, a pu maintenir le thème -*ir*- que la phonétique syncopait (*finirai*, *punirai*, au lieu de **fin-rai* > **findrai*). L'ancien français n'offre que peu de formes

contractées : *boldra* à côté duquel apparaît, plus tard, *bouillira* ; *garrai*, bientôt remplacé par *garirai*, *guérirai* ; *ferrai* qu'élimine peu à peu *ferirai* ; *harrai*, qui cède la place à *hairai* ; *orraï*, encore employé par Corneille (Cid, III, 3), mais doublé bientôt d'*ouïrai* (Il s'agit presque exclusivement de verbes anomaux, dont plusieurs ont disparu de la langue vivante). Les formes syncopées, parfois remaniées (v. ci-après), sont restées aux conjugaisons 2-3 : *devrai*, *recevrai*, *voudrai*... ; à 4, *tiendrai*, *viendrai*. — La chute d'*e* contrefinal en moyen français a amené de nouvelles syncopes : *donrai*, (*donnerai*), *lairrai* (1) (*laiss-rai*), contre lesquelles la langue a réagi de nouveau, toujours appuyée sur l'infinitif. L'influence de l'infinitif s'observe encore dans divers futurs de la conjugaison stérile : *boirai* (remplaçant *bevrai*), *croirai* (*crerrai*), *suivrai* (*sivrai*), *asseoirai* (*asserrai*, cf. § 368). *Verrai* persiste, mais, dans le composé, où la tradition est moins forte, *pourvoir* donne naissance à *pourvoirai*. — La réaction inverse s'est surtout produite en ancien français, en ramenant à *-re* quelques infinitifs de la 2^e conjugaison latine, où *-ere* était précédé d'une palatale : *plaire*, *taire*, *luire* (d'après *plairai*, *tairai*, *luirai*) ; l'ancien infinitif *plaisir* s'est cristallisé dans la fonction de substantif.

367. L'indicatif présent a influencé le futur à une époque plus récente. *Tiendrai*, *viendrai* s'implantent vers le x^v^e siècle (d'après *tiens*, *viens*) et arrivent à remplacer les formes traditionnelles *tendrai*, *vendrai*, infériorisées par une homonymie fâcheuse avec le futur de *tendre* et de *vendre* ; on a eu, vers la même époque, *fairai* et *sairai*, qui n'ont pas triomphé. *Assieds* a créé *assierai* (à côté de la forme *asseoirai*, plus populaire, § 368). Aujourd'hui les journalistes écrivent *déchoira* (pour *décherra*), le peuple dit *boura* (pour *bouillira*, ci-dessus § 266), les enfants disent *couserai* (*coudrai*), forme

(1) Employé aussi par Corneille. La dernière trace de cette forme (te *lairras*-tu mourir ?) se trouve dans la chanson de Guilleri, ronde enfantine que j'ai encore entendue vers la fin du xix^e siècle. — Par fausse régression, on a eu des formes hypercorrectes, de la fin du xiv^e au xvi^e siècle, dans les futurs contractés traditionnels de la conjugaison stérile : *co^{rr}rerai*, *responderai*, *tenderai*... Toutes ces formes apparaissent au moment où l'*e* muet se syncope dans cette position (§ 87 sqq.). Cf. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, I, 444 et II, 359-360.

d'emploi encore ironique dans le peuple chez les adultes (d'après *déchoit, bois, couds*). — Le phénomène inverse n'a pas lieu, l'action du futur étant trop faible pour influencer l'indicatif présent.

368. Pour être moins fréquentes, les réactions entre l'indicatif présent et l'infinitif ne sont pas moins caractéristiques. *Suivre* (qui, on vient de le voir, a entraîné le futur) remplace un ancien *sivre*, d'après les formes du présent (**sëquo* > *siu* > *sui* ; *sëquis* > *sius* > *suis*..., § 79, note). Le changement de *veintre* en *vaincre* a été provoqué, non seulement par certaines personnes du présent, mais aussi par d'autres temps (*vencu*, etc.) ; une fois de plus, le futur a suivi l'infinitif. — *Seoir*, qui n'a survécu que dans *asseoir*, offre l'exemple d'une réaction inverse. L'opposition entre *ié* tonique et *e* en hiatus aux personnes atones produisit dans ce verbe, en moyen français, un véritable désarroi. Le participe passé — fait rare ! — vient à la rescousse (1) : le xvi^e siècle offre des formes, en partie dialectales, de l'indicatif présent, *assis*, *assit* chez les meilleurs écrivains (Rabelais, Montaigne) ; Ronsard écrit *s'assisent*, Régnier *s'assiessent*. Tandis que la langue littéraire faisait triompher au siècle suivant le renforcement en *-ey* à l'atone (§ 363) en gardant les formes toniques, le peuple généralisait, d'après l'infinitif, un type *asseois* — *asseoyons*, qui a acquis droit de cité, mais reste vulgaire. Le paradigme *assis* du xvi^e siècle a été conservé par le peuple à l'impératif (*assis-toi* et *asseois-toi*) ; le participe a même créé le barbarisme vulgaire *assir*, encore peu répandu, mais singulièrement vulgarisé dans son composé *rassir*, que le sens a complètement séparé d'*asseoir*.

369. Les autres modifications des thèmes verbaux de l'infinitif et du futur s'expliquent par l'analogie entre verbes différents. — *Tortre* a passé à *tordre* sous l'influence des nombreux verbes en *-dre* (*mordre, prendre, vendre*...). *Ecrire, boire*, qui présentaient aussi un groupe rare à la finale, ont éliminé le *v* sous l'influence de la série *croire, dire*... On a vu (§ 95) qu'en moyen français l'élimination de l'*y* à la première

(1) Cf. le *Dict. de la langue fr. au XVI^e s.*, d'E. HUGUET, v^o *asseoir*.

conjugaison (*aidier, laisser...*) était d'origine analogique, pour normaliser la finale, tandis que l'évolution *-chier* > *-cher, -gier* > *-ger* était phonétique. — Pour les futurs, *envoierai* a été visiblement amené à *enverrai* par *verrai*, comme aussi la forme populaire actuelle *trouvérαι* (*truvéré* ; dès le *xvii^e* s.) pour *trouv-rai*. Plus difficiles à expliquer, *aurai, saurai*, qui remplacent (le premier d'abord) *avrai, arai* et *savrai, sarai* au *xvi^e* siècle : on a supposé une influence méridionale, qui est assez difficile à admettre ; M. Terracher (*R. de philol. fr.*, 1922, 173) a formulé l'hypothèse plus vraisemblable d'une rencontre homonymique et d'une confusion sémantique entre *avrai* et *orrai* (fut. d'*ouïr*).

370. L'imparfait de l'indicatif possède les thèmes les plus normalisés (en dehors de *esse*, § 390), dont l'évolution cependant offre nombre d'obscurités. Tandis que le latin vulgaire conservait *abam* > *ava*, le radical temporel des trois autres conjugaisons, *ēb(am)*, *-ib(am)*, se réduisait à *e(a)*, *i(a)* : la chute insolite du *b* est attribuée généralement à une dissimilation complaisante, à une action de la voyelle palatale (*Bourciez*), voire à une influence dialectale italique (*G. Mohl*), sans qu'aucune de ces hypothèses emporte la conviction. — Le roman de Gaule généralisa aux dépens de *ia* le thème *ēa*, d'où est sorti régulièrement le français *-eie* > *-oie*. Mais une autre difficulté surgit pour le thème *-ava*, qui ne donne un produit régulier, *-ēve*, que dans l'est et le nord-est de la langue d'oïl. L'ouest, voire le centre, offre un type *-oe* > *oue*, *-oes* > *oues*, *oet* > *ot*, dont on se débarrasse un peu aisément en le baptisant dialectal ; en réalité, l'évolution *-ava* > *-oe* n'est pas plus phonétique dans l'Ouest (où *faba* ne devient pas **foe*, ni *lavare* **loer*) que dans l'Ile de France. Ces formes disparaissent vers le *xiii^e* siècle et sont remplacées par *-eie* > *-oie*, qui devient le thème unique de l'imparfait.

371. Le radical du participe présent et du gérondif (confondus en préroman § 344) présente peu de difficultés. Des réactions se sont produites entre ce temps modal et l'indicatif ou le subjonctif présent. La plupart des participes terminés par *-iente*, correspondant à un subjonctif en *-iam*, ont refait leur thème sur l'indicatif et l'infinitif,

modes avec lesquels ils sont plus apparentés par la fonction : nous avons ainsi, dès l'origine de la langue, *faisant*, qui postule **facente* et non *faciente*, *morant* > *mourant* (**morente*), *savant* (**sapente*), cristallisé plus tard comme nom, du jour où on refit *sachant* ; *sergeant* > *sergent* (*servientem*) s'est conservé, pour se fossilifier à son tour, cédant la place à *servant*. — Mais un courant contraire a entraîné la réfection en *-iente* de participes en *-ente*, sous l'influence du subjonctif : on a, dès l'origine, *ayant* (**habiente*), *vaillant* (**valiente*) éliminé ultérieurement par *valant* et resté comme adjectif, *vueillant* (**voliente*) qui cède ensuite la place à *voulant* mais reste dans les composés *bienveillant* et *malveillant*, *puissant* (**possiente*) remplacé par *poant* > *pouvant* et demeuré adjectif. La réfection d'après le subjonctif est, dans l'ensemble, antérieure à la normalisation d'après le radical de l'indicatif ; toutefois *savant-sachant* offre un développement inverse.

372. Le présent du subjonctif offre surtout des faits d'ordre phonétique contre lesquels la langue a plus ou moins réagi. Ces faits ne se produisent qu'aux conjugaisons 2-4, la 1^{re} n'ayant pas de thème modal à ce temps. — La désinence, en latin vulgaire, peut être précédée du thème *sc* ou d'un *i* en hiatus. Le premier, propre à la conjugaison inchoative, a été éliminé et remplacé par une forme analogique, **-issa* ou **-iscia* (*finisse* ; *finiscam* aurait donné **finische*), tandis qu'en provençal il s'est maintenu et a même provigné (par ex. au subj. de « pouvoir » > *posca*). — L'*i* en hiatus, qui a provoqué diverses réactions sur la finale du radical verbal, a donné naissance à des radicaux temporels aberrants, que la langue a tendance à éliminer, mais dont un certain nombre se sont conservés jusqu'à nos jours. Dès l'origine, on a refait, d'après le radical de l'indicatif, *gise* (*jaceam* aboutissait phonétiquement à **jace*), *nuise* (au lieu de **noce*), *taise* (en place de **tace*), *sente* (**sence*). En moyen français disparaissent peu à peu *place* (fâcheux homonyme de « placer ») au profit de *plaise*, *muire* de *meure*, *plange* de *plaigne*, *pregne* (qui a vécu jusqu'au xvii^e s.) de *prenne*, *tiegne* de *tienne*, *viegne* de *vienne* ; le dernier écho de *die* (*dise*) est le fameux *quoi qu'on die* des *Femmes Savantes*. Le type en *-ge*, issu d'une

finale latine *-ga*, avait engendré une série analogique, essai de création d'un thème subjonctif : *alge* (aller), **muerge*, *donge* (donner), *muerge*, *prenge*, *tienge*, *tolge*, *vienge* ; mais la tendance à la normalisation d'après l'indicatif était trop impérieuse : ces formes ne vécurent pas. La langue moderne a conservé un certain nombre de thèmes aberrants dans les verbes anomaux les plus usuels : *aie*, *puisse*, *sache*, *veuille* (1). — Quelques verbes de la conjugaison en *-er* avaient modelé leur thème subjonctif sur la série voisine : on eut ainsi en ancien français *doin*, *doing* (*donne*), qui a été éliminé, et *aille* qui s'est conservé (sans compter les formes *alge*, *donge* précitées).

373. Le parfait et le participe passé, qui sont en rapports étroits depuis le latin vulgaire, se caractérisent par un effort constant de normalisation et par l'élimination progressive des formes « fortes » (trop courtes et aberrantes), qui abondaient dans les conjugaisons 2-4. — Le latin vulgaire avait deux parfaits faibles, *-avi* > *-ai*, à la 1^{re} conjugaison (dont les derniers aberrants (*sonui*) furent éliminés), et *-ivi* > *i*, > *-is* par analogie (§ 382), qui gagna de nouveaux verbes en *-ir* en ancien français (*ofris*, *sofris*), puis des verbes en *-re* (*ardis*, *mordis*, *respondis*, *nasquis*, *vesquis*). La phonétique, qui amenait régulièrement **carricavi* à *chargi*, introduisit ce second type dans les verbes de la 1^{re} où *-are* était précédé d'une palatale : par ce pont, le type *-is* gagna la 1^{re} conjugaison dans l'Ouest, en Picardie, et jusqu'à la région parisienne (vers le xvi^e s.), où les grammairiens l'arrêtèrent ; il s'est maintenu dans l'Ouest, où le temps s'est conservé (cf. § 345),

374. Les prétérits forts étaient plus variés. Il faut mettre à part les parfaits redoublés, qui ne constituaient plus en latin classique qu'une survivance, dont la langue vulgaire ne garda que *dědi* et *stěti*. L'influence du premier verbe fut assez grande pour créer **vendedi* en latin vulgaire, mais ce type disparut rapidement dans la Gaule du Nord, où *dare* ne vécut pas. *Steti* fit place à **stetui* > *estui*. Seul **vendědi* se conserva,

(1) Pour *voie*, le thème était devenu identique à celui de l'indicatif aux personnes toniques ; aux personnes atones, le subjonctif a réagi sur l'indicatif (§ 362).

pour fusionner bientôt avec le type faible *-is*, sauf aux 3^e personnes (*vendiet*, *vendièrent*), qui se normalisent (*vendit*, *vendirent*) vers le XIII^e siècle.

375. Le prétérit *-si* avait pris une grande extension en latin vulgaire, pour remplacer diverses formes aberrantes (**franxi*, **responsi*, *morsi*, *prensi*, **tensi*...). Mais cette finale atone, réduite à un *s* en roman, perdait désormais toute vitalité. Le type ne se conserva que dans quelques verbes très usités, *dixi* > *dis*, **prensi* > *pris*, *misi* > *mis* ; l'ancien français avait *ars* (*arsi*), *sors* (**sursi*), *conduis* (*conduxi*), *frains* (*franxi*), *mors* (*morsi*), *plaints* (*planxi*), etc. qui passèrent au prétérit faible en *-sis* d'après le radical de l'indicatif (*conduisis*, *mordis*, *plaignis* ; les autres verbes ont disparu), avec lequel ils avaient en commun la 2^e pers. sing. (*conduisis*). Il reste enfin quelques traces des prétérits forts en *-i* : *fis* (*feci*), *vi* > *ois* (*vidi*). La chute de l'*s* final à la fin du moyen âge acheva de désorganiser cette série, qui ne se distingua plus que par des alternances vocaliques, dont l'origine remonte parfois au roman (*prendere* > *prendre*, *prensi* > **presi* > *pris*, plus souvent au latin (*facere* > *faire*, *feci* > *fis* ; *mittere* > *mettre*, *misi* > *mis* ; *video* > *vei*, *vois* ; *vidi* > *vi*, *ois*) ; l'alternance n'existait point partout, mais on peut remarquer que le type ne fut conservé que lorsque l'alternance vocalique lui donnait une individualité temporelle (à l'exception de *dis*). A remarquer que l'alternance vocalique était propre, à l'origine, dans certains cas, à la 1^{re} pers. sing. par métaphonie (§ 62), comme dans *pris*, d'où elle a gagné le temps entier.

376. Le prétérit en *-ui*, fort en latin, tend à devenir faible dès la basse époque : l'accent se porta sur l'*u*, par analogie avec la 2^e personne singulier et tout le pluriel, qui l'avaient déjà sur ce thème. Parmi les verbes accentués sur le radical verbal, *tenui* engendra par analogie **venui* : l'*u* en hiatus qui survit dans les formes archaïques *tinc*, *vinc* (**tenwi* > **tengwi* > **tingw* > *tinc*, cf. § 62 et 64) avait été éliminé de bonne heure aux autres personnes ; *tinc*, *vinc* firent place à *tins*, *vins*. — La première personne des verbes accentués sur l'*u* étant doublement analogique (§ 382), nous

donnons de préférence ces formations à la 3^e personne du singulier. A côté du noyau de verbes qui formaient ce temps en *-uit* dès la langue classique (*habuit* > *ot*, *eut*, *debuit* > *dut*, *placuit* > *pleut*, *potuit* > *peut*, *sapuit* > *seut*, *tacuit* > *teut*), des créations nouvelles se développèrent en latin vulgaire (**creduit* > *creut*, *bibuit* > *beut*, **leguit* > *leut*, *recipuit* > *receut*). L'analogie gagna d'autres verbes en moyen français : *mourus* (conjugué d'abord *moris*), *voulus* (conjugué d'abord *vols*, qui postule **volsi*), *cheus* > *chus* qui hésita longtemps entre ce type et *chais*, de même que « valoir » entre *vols* (**volsi*) et *valus*, qui ne semble pas remonter directement au latin classique *valui*, mais doit représenter une réfection analogique tardive.

377. L'imparfait du subjonctif est toujours commandé par le prétérit, qu'il suit dans ses évolutions. Seule la substitution du parfait faible en *-is* au parfait en *s* ne produit pas de changement quand le radical reste le même (*conduis* > *conduisis* ; imp. subj. *conduisisse*), mais la substitution, par exemple de *voulus* à *vols*, entraîna celle de *volsisse* à *voulusse*. A l'époque où les prétérits en *-is* gagnèrent la première conjugaison, le thème en *iss-*, surtout au pluriel, s'implanta au subjonctif ; le xvi^e siècle rétablit la conjugaison primitive avec les formes *-assions* qui avaient été éliminées : leur défaveur auprès du public peut remonter à cette date.

378. Le participe passé avait en latin quatre types faibles, dont deux, *-ātum*, *-ītum*, correspondaient aux conjugaisons 1 et 4 ; le second, connexe au parfait en *-iōi*, avait un domaine assez restreint. Des deux autres, *-ītum* était le plus fréquent (conj. 2-3 : *debitum*, *perditum*), *-ūtum*, de développement récent et assez rare (*tributum*) ; en regard, les participes forts en *-tum* et en *-sum* restaient les plus nombreux, et rayonnaient au-delà de la 3^e conjugaison, qui était leur foyer (*mansum*, *ventum*, *mortuum*, etc.). — Le latin vulgaire commença par réduire les participes forts au profit de *-ītum* et *-utum*, ce dernier s'étant solidarisé peu à peu avec le parfait en *-ui* : ainsi *motum* est refait en **movitum*, *casum* en **cadutum*, *ventum*, en **venutum*, etc. Quelques parfaits forts avaient cependant été créés par le latin vulgaire, mais

dans une période antérieure : *offertum* (*oblalum*, de *offerre*) et *visum*, à côté de *visum*, que la Gaule du Nord ne tarda pas à éliminer au profit de *vidutum* > *veü*. — A l'époque franque, la phonétique frappe à mort *-itum*, par contraction de l'*i* atone ; la plupart des verbes atteints refont un participe en *-u* (*deü*, *moü*, *perdu*...) ou en *-i* (*failli*), tandis que les formes primitives se figent en fonction nominale (*dette*, *faute*, *meute*, *perte*), ainsi que celles d'anciens participes forts (*vis*, allongé plus tard en *visage*). Les anciens participes forts en *-s* et en *-t* se conservent assez bien, soutenus par la forme plus résistante du féminin, quoique le moyen français continue lentement le travail de normalisation, en substituant, par exemple, *tordu* à *tors*. Quelques participes de verbes disparus en français moderne se sont maintenus comme adjectifs (*épars*) ou substantifs (*chute* : *cheüte*, f., était un croisement entre *cheüe* = **caduta* et *cheeüte*, formation analogique d'après *colleit* = *collectum*). D'une manière générale, les participes forts ont mieux résisté que les parfaits ; beaucoup sont restés en face de parfaits faibles : comparer, en dehors de *dit*, *fait*, *mis* et *pris*, *mort* (*mourus*), *plaint* (*plaïgnis*), *ceint* (*ceïgnis*), et tous les verbes en *-aindre*, *-eindre* ; cependant, en sens contraire, on a *veü* > *vu* et *tenu*, en face des prétérits forts *vins*, *tins*.

4. LES DÉSINENCES.

379. La phonétique a bouleversé de bonne heure le système complexe et délicat des désinences latines. Plus énergiquement que pour le radical, la langue a réagi. L'ancien français, en outre, s'est efforcé de normaliser et de dégager une désinence pour chaque personne, indépendamment du temps et du mode. Le français est allé très loin dans cette voie, sans pousser jusqu'au bout, sinon au pluriel, le principe de spécialisation. Une fois de plus, à la fin du moyen âge, la phonétique est venue effacer et brouiller les désinences par la chute de l'*e* muet et surtout des consonnes finales. Cette fois le désastre a été irréparable : en dehors des deux premières personnes du pluriel et de quelques rares excep-

tions (p. ex. au futur et à certains temps composés), les distinctions de finales entre les personnes ont disparu du langage pour ne plus être conservées que par l'écriture. Les conséquences ont été considérables : pour marquer la désinence, il a fallu appeler à la rescousse le pronom, qui est ainsi devenu inséparable du verbe aux modes personnels en français moderne, et qui tend à former une nouvelle flexion à l'initiale : la morphologie défailante a dû demander main forte à la syntaxe.

380. Par suite de la contraction progressive des mots, il n'est pas toujours facile de distinguer la désinence du thème (ou radical temporel) avec lequel elle arrive souvent à fusionner. Ainsi dans les finales *-ions*, *-iez* du subjonctif présent, l'élément *i* (*y*) représente historiquement le thème du subjonctif (*ten-e-amus* > *ten-i-ons*), mais, en fait, *-ions*, *-iez* est devenu en bloc une désinence modale, attendu qu'à l'imparfait du subjonctif, où elle est analogique, le premier élément ne représente aucun radical temporel.

381. Certaines réactions affectent tout un groupe de personnes. Au présent, la phonétique a opposé, par un chassé-croisé curieux, le singulier de l'indicatif à celui du subjonctif, suivant les types de conjugaison. La 1^{re} (1^{re} pers. à part) se termine par une syllabe résistante (*a* > *e*) à l'indicatif, et par une syllabe caduque (*e* > »), sauf cas d'appui, au subjonctif ; c'est le contraire pour les conjugaisons 2-4. Ainsi, pour prendre l'exemple de la 3^e personne, *chante-chant* correspond à *sent-sente*. Le subjonctif de la 1^{re} conjugaison, appuyé à la fois sur l'indicatif *chante* et le subjonctif des 2^e-4^e *sente*, a passé à *chante*, forme plus pleine, vers le XIII^e siècle (la 3^e pers. du sing. a résisté un peu plus longtemps que les 1^{re} et 2^e pers.) ; au contraire, l'indicatif *sens-sent* (et inchoatif *finis-finit*) s'est maintenu aux conjugaisons 2-4. — Le thème *i* (= *y*) dans *-ions*, *-iez*, phonétique au subjonctif présent issu du type latin *-iamus* (à l'origine *-iens*, puis *-ions* par analogie, § 385) dans quelques verbes seulement (*ayons*, v^x fr., *creyons*, *veyons*) (1), a gagné

(1) *Devions* est une forme analogique (cf. *habeamus* > *ayons*), le temps entier ayant été refait ; le vieux français a conjugué d'abord *deie... deions* (de *debeam...*

toute la conjugaison stérile, même là où l'*i* en hiatus s'était combiné avec la consonne précédente (*sach-* représente **sapy-*, l'*i* de *sachions* est analogique ; de même pour *fassions*, ou *fass-* = **facy-*), la conjugaison inchoative (*finissions*) la 1^{re} conjugaison (*chantions*) et même l'imparfait du subjonctif (*-assions*, *assiez*, *-issions*, *-issiez* ; *vinssions*, *vinssiez*, etc.) ; *-ions*, *-iez*, sont devenus ainsi de véritables flexions subjonctives. Lorsque l'élément *i* (*y*) suivait un thème vocalique terminé lui-même en *i* (*y*), l'orthographe n'a pas enregistré la fusion qui s'est produite dans la prononciation, maintenant ainsi une distinction artificielle entre *croyons* et *croyions*, *payons* et *payions*, *voyons* et *voyions* ; par analogie, on voit imprimer aujourd'hui des barbarismes hypercorrects *ayions*, *soyions*. — Au singulier de l'imparfait de l'indicatif, dans le type qui s'est généralisé (§ 380), l'orthographe, au contraire, a suivi la prononciation, en n'écrivant plus l'*e* muet final qui avait cessé de se prononcer (*veneie* > *venoie* > *venois* > *venais* ; *venoies* > *venois* ; de très bonne heure on a *venoit*) ; l'addition de l'*s* à la 1^{re} personne (voir ci-après) y a contribué pour beaucoup. Même phénomène au conditionnel : *chante-reie* > *-oie* > *-ois* > *-ais*.

382. Le français a deux désinences principales pour la 1^{re} personne du singulier : *e* atone et *s*. La première était phonétique au subjonctif présent des conj. 2-4 (*sente*), à l'imparfait de l'ind. (*senteie*) et au conditionnel où elle représentait l'*a* latin, et, après un groupe demandant une voyelle d'appui, à l'ind. présent de la 1^{re} conjugaison (*entre*). Cette dernière forme s'est généralisée, avec le concours des 2^e et 3^e pers. sing. qui avaient *e* : *chante*, à la 1^{re}, remplace *chant* (2^e *chantes*, 3^e *chante* [t]) vers le xiv^e siècle. L'*e* a gagné l'imparfait du subjonctif dès l'origine de la langue : la transformation a dû s'opérer d'abord dans le type *-isse*, sous l'influence de l'inchoatif, où l'*e* était phonétique au présent ; les deux subjonctifs de l'inchoatif ont fusionné de bonne heure en un type **finissa*, croisement entre *finisca(m)* et

dr'beamus). *Valions*, *voulions*, avec *l + y*, sont analogiques aussi : la forme phonétique serait *vailions*, *voillons* (qui a existé).

finisse(m). On a vu (§ 381) comment l'*e* s'est ajouté au subjonctif présent de la 1^{re} conjugaison.

382 bis. Aux conjugaisons 2-4, *o* tombait comme à la 1^{re}, mais l'élément *y* de *-io* (*-eo*) produisait avec la finale du radical des combinaisons analogues à celles qu'on a enregistrées pour le subjonctif. L'*s* ou le *z* devenu *s* (§ 37), qui représentait soit le radical (**possio* > *puis*, et tous les inchoatifs *finisco* > *finis*), soit un produit de la palatalisation avec *y* (*facio* > *faz* > *fas*, puis *fais*, § 392 ; *sentio* > *sens* ; de même *plais*, *tais*, *nuis*), tendait à se généraliser pour les conjugaisons 2-4, mais très lentement. Le *y* avait parfois altéré le radical, qui se normalise en prenant l'*s* (*muir* est remplacé par *muers*, d'après 2^e *muers*, 3^e *muert*, vers le xiv^e siècle). La substitution définitive de *œux* à *œuil* > *veuil*, *vaulx* à *vail*, *tiens* à *tieng*, *viens* à *vieng* se place au xvi^e siècle ; *di*, *croi*, *sai*, se sont conservés jusque sous Louis XIII. L'*s* s'est introduit à l'imparfait ind. et au conditionnel vers la fin du moyen âge et s'est généralisé au prétérit des conjugaisons 3-4. Du jour où les consonnes finales tombent (xvi^e siècle), l'*s* cesse d'être une désinence, sinon dans la langue écrite. — Aux futurs et au prétérit de la première conjugaison, la désinence est *ai*, confondue de bonne heure, dans la prononciation, avec la finale *oie* > *ais* de l'imparfait et du conditionnel : les grammairiens ont établi une différence phonique, *-ai* = *é*, *ais* = *è*, très utile pour la clarté du discours, mais qui n'est pas respectée par le peuple (§ 125). — Aux prétérits des conjugaisons 2-4, qui devaient généraliser ultérieurement l'*s* final (voir ci-dessus), l'*i* final du latin avait disparu, sans laisser de traces dans le type *-iōi* > *-i*, mais en provoquant ailleurs certaines métaphonies (§ 62) : le type *ŭi* passa à *-ui* (= *üi*), d'où l'*ü* gagna les autres personnes (il était également phonétique à la 2^e, *fuisti* > **fŭsti* > *fus[t]*) ; l'analogie changea ultérieurement *dui* (*debui*) en *dus*, *fuis* en *fus*, etc. Dans les parfaits forts en *-ī*, *feci* > *fis*, *prēnsī* > **presī* > *pris*, l'*i* gagna aussi le temps entier. Aux rares parfaits forts en *-ŭi* que la langue avait conservés (§ 376), la consonnification de l'*u* en hiatus produisit, de concert ou non avec la méta-

phonie, des formes encore plus aberrantes dont l'ancien français ne tarda pas à se débarrasser : *habuī, oi, tenui tinc, *venui vinc*, remplacés par *eus, tins, vins*. — Il faut signaler enfin la tendance populaire du xvi^e siècle (qui gagna jusqu'à la Cour) qui généralisait à la 1^{re} pers. sing. la désinence de la 1^{re} pers. plur. (*j'allons*) : les grammairiens parvinrent, non sans peine, à nous débarrasser de cette confusion, qui a persisté dans de nombreux patois de langue d'oïl, mais a laissé peu de traces dans les textes (1).

383. L'histoire de la 2^e personne est beaucoup plus simple. Le latin offrait, en principe, partout un *s*, qui a été maintenu longtemps par la phonétique, mais que l'écriture seule conserve depuis le xvi^e siècle. Deux exceptions. L'*s* manquait à l'impératif (2), où il a été réintroduit tardivement aux conj. 2-4, par analogie avec l'indicatif (*sens, rends*), tandis qu'à la 1^{re} conj., *canta* > *chante* restait intact. Au prétérit, la finale *-sti* devait aboutir à *-st*, qu'on ne trouve pas, l'analogie ayant de bonne heure éliminé le *t*, d'où *chantas, fus, finis*. Cette finale *-asti, -isti*, en déplaçant l'accent, fait unique pour la 2^e pers. sing., troublait l'harmonie du temps, que des contractions précoces vinrent rétablir : *-ūisti* passa à *-usti* dès le latin vulgaire ; au moyen âge, *presis* céda de bonne heure la place à *preïs* > *pris* : *meïs* > *mis* est encore plus ancien. On a vu (§ 376) que ce déplacement d'accent dans le type *vols, volsis, volt*, fut la cause principale du passage au type faible. — Il faut remarquer enfin que dans *-isti*, l'*i* final a ramené *ĩ* à *i* (§ 62).

384. Le *t* final caractérisait en latin la 3^e personne. Il s'est maintenu en français plus longtemps que dans les autres langues romanes, où il disparaît dès l'origine. Après *e* muet atone, il s'efface dès la fin du xi^e siècle (*chantet* > *chante*), ainsi qu'après une voyelle tonique (la *Chanson de Roland* écrit encore *orrat*, etc.) ; mais il persiste après consonne (*vint, aimast*) ainsi qu'après diphtongue, à l'ind. prés. des conj. 2-4 (*vient, finist* > *finit*), au subj. prés. de

(1) F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, II, 335-6.

(2) Le latin vulgaire n'avait plus que des finales vocaliques, ayant refait *dic*, *fac* en **dice, *face*.

la 1^{re} conj. jusqu'à sa réfection (*travaut*, subj. de *travailler*, *doint de donner*, *alt* > *aut* d'*aller*, etc. ; cf. § 382), et à l'imparfait ainsi qu'au conditionnel, où l'*e* originaire fut éliminé de bonne heure (*veneit*, *vendreit* ; § 381). Ce *t* s'est conservé jusqu'à nos jours dans l'écriture, mais il ne se prononce plus depuis le xvi^e siècle.

385. Les deux premières personnes du pluriel sont les seules qui aient gardé en français une désinence caractéristique. Le latin offrait à la première une finale identique *-mus*, avec un thème vocalique variable suivant la conjugaison, *a*, *ē*, *ī*, *ī* (1). Le français, comme les autres langues romanes, fit fusionner toutes les désinences en une seule, mais sur un type qui lui est spécial, *-ūmus* ou *-ōmus*. L'origine de cette flexion est obscure : il est douteux qu'il s'agisse de la généralisation de *sūmus*, puisque cette personne a été refaite (§ 390) ; peut-être s'agit-il de l'influence d'une flexion gauloise (nous ignorons à peu près tout de la conjugaison du gaulois) (2). — A l'unification a échappé seulement le prétérit où, la voyelle thématique étant atone, la finale a abouti à *-mes* : *cantavūmus* > *chantasmes*, *chantāmes* ; *fēcūmus* > *fismes*, *fimes*. Le verbe « être » a éprouvé à l'ind. présent une réfection spéciale (§ 390). Deux verbes enfin, *faire* et *dire*, avaient gardé en ancien français des formes phonétiques remontant à une désinence atone : *facūmus* > *faimes*, *dicūmus* > *dimes*, et qui ont été refaites dès le moyen âge en *faisons*, *disons*. — Les dialectes d'oïl offrent des types différents souvent anciens. Au Nord-Est et à l'Est, des subjonctifs de verbes anomaux et auxiliaires ont gardé des flexions en *-iens*, qui remontent à *-eamus* (*aiens*, *faciens*, *seiens* = *soyons*) et qui avaient pris quelque extension en ancien français. L'Ouest offre une flexion primitive *-om* sans *s*, et l'Est (Champagne, Wallonie) a généralisé le type *somes* (d'où *chantomes*, etc.).

386. La flexion type de la 2^e pers. pluriel est, depuis

(1) Et *ū* dans *esse* et composés (*lusse* compris) ainsi que *velle*, toutes formes refaites (§ 390 et 393).

(2) G. DOTTIN, *La langue gauloise*, 121-123 ; G. MOHL, *La première personne du pluriel en gallo-roman*, Prague, 1900.

longtemps, *-ez* en français (le *z* est maintenu par un archaïsme d'orthographe ; il était devenu *s* dès le ^{xiii}^e siècle). Cette flexion remonte à la désinence latine de la 1^{re} conjugaison, *-atis*. Le type *-ītis* avait été éliminé, comme *-īmus*, dès le latin vulgaire ; *-ētis* (et *-ītis* avec déplacement analogique de l'accent reporté du radical sur l'ī pénultième) aboutissaient à *-eiz*, qu'on rencontre encore en ancien français, mais qui est de bonne heure absorbé par *-ez*. Des flexions atones en *-ītis*, il reste la flexion du prétérit (*tombātes*, *courūtes*, *vintes*... une des personnes dont l'emploi a disparu le plus tôt), et, au présent de l'indicatif, en dehors du verbe « être » (§ 390), *faites* et *dites* (*facitis*, *dicitis*) ; l'analogie a triomphé dans les composés *contredisez*, *dédisez*, *médisez* (mais *redites*) ; *maudire* a passé à l'inchoatif ; j'ai entendu dans le peuple quelquefois *faisez* (mais jamais **disez*).

387. La troisième personne du pluriel présentait généralement en latin une flexion atone, *-ant*, *-ent*, *-int*, *-unt*. Il est difficile, même avec l'aide du provençal, de reconstituer les réactions qui se sont opérées, en latin vulgaire de Gaule, entre ces désinences que la phonétique a toutes assourdies en une finale atone unique, écrite *-ent* jusqu'à nos jours, mais réduite à *-et* > *ə* dès l'ancien français (§ 72) ; les puristes émettaient encore au ^{xvi}^e siècle le *t*, qui ne se fait plus entendre qu'en liaison dans la prononciation soutenue. C'est encore une flexion morte, de survivance graphique. — La désinence est demeurée plus nette dans quelques auxiliaires *sunt* > *sont*, **habunt* > **aunt* > *ont*, **faunt* > *font* *vadunt* > *vont* (§ 390-4) ainsi qu'au futur, composé avec « avoir » : *chanteront*, *feront*, où malheureusement elle se confond à l'oreille avec la 1^{re} pers. pluriel. Au conditionnel, la finale, qui suit un élément vocalique (*chanteraient* = *šātrè*) est tellement effacée que la langue parlée donne l'impression d'une flexion tonique *è*, homophone avec celle des trois personnes du singulier.

388. Pour les participes, il faut remarquer que le participe présent, dès l'origine, avait unifié ses formes et que nous ne trouvons que *-ant* dans les plus anciens textes. La substitution de *-ante* à *-ente*, *-iente* est toutefois postérieure

à la palatalisation de *c* devant *e*, *i* (§ 49), puisque nous avons *plaisant* et non **playant*. Aucune trace du cas sujet ne se retrouve dans l'ancienne langue. — Par ailleurs, participes présents et passés se comportent au point de vue morphologique comme des adjectifs.

5. LES VERBES ANOMAux

389. Nous avons rencontré chemin faisant nombre de formes aberrantes. Il y a toutefois un certain nombre de verbes particulièrement anomaux qui demandent à être examinés à part. Dans le grand procès de normalisation, qui s'est poursuivi à travers le latin et le français, certains verbes ont pu échapper en majeure partie aux réfections analogiques parce qu'ils étaient extrêmement usités et employés plus ou moins comme auxiliaires, tels *être*, *avoir*, *faire*, etc. Parmi les autres, les uns sont rentrés peu à peu dans le rang, tels *vouloir*, *pouvoir*, etc., tandis que d'autres, plus réfractaires, perdaient les temps et modes obsolètes et finissaient par disparaître de l'usage : la défectivité des verbes n'a pas d'autre cause. Les verbes défectifs sont des verbes malades, qui parfois appellent un voisin, un synonyme, à l'aide pour les étayer et leur prêter des temps. Quelques-uns de ces croisements sont solides et durables, par exemple entre *esse* et *stare*, entre *ire*, *vadere* et **alare* : la langue est arrivée ainsi à réparer et consolider des édifices chancelants, comme les églises composites qui offrent une ou plusieurs réfections en sous-œuvre. — La préfixation a sauvé un certain nombre de verbes, en renforçant le radical : *as-seoir*, *dé-guerpir*, *en-gloutir*, etc. ; le composé, qui se normalise plus aisément, tend à refouler le simple (cf. *revêtir* et *vêtir*, *remplir* et *emplir*, *enclore* et *clorre*) ; en cas de divergence de sens, le primitif originaire ne survit souvent que dans ses composés (cf. *monère* et vx. fr. *semondre*, *capere* et *décevoir*, *recevoir*, etc. ; plus tard *choir*, *quérir*, etc., disparaissent en face d'*acquérir*, *conquérir*, *déchoir*, *demeurés* très vivants).

Conjugaison des anomaux. — 390. Le verbe qui a conservé le plus de formes aberrantes est « être ». Cependant les forces analogiques l'ont profondément remanié. A l'ind. présent il n'a gardé que *est* > *est* (= *è*) et *sunt* > *sont* (= *sō*) ; la 2^e pers. sing. *es* aurait dû se diphtonguer, si l'analogie n'y avait fait obstacle. *Sum* a été remplacé en Gaule par une forme qu'on présume être **soio* (d'après *habeo* > **aio*), pour expliquer à la fois le provençal *soi* et le français *sui* (plus tard *suis*) ; mais ces formes peuvent reposer aussi sur **sui* (d'après *fui*), dont l'*u* serait resté bref au Sud. Au pluriel, l'ancien français offre, à la 1^{re}, l'archaïsme rare *sons* (= *sumus*), la forme analogique *esmes* (de **essimus* d'après *estis*) et *somes*, qui l'a emporté, et qui paraît un croisement entre *sons* et *esmes*. *Estes* enfin postule une forme refaite **essitis*. — Le futur (*er* ou *ier*, d'après *ëro*), qui entraînait, à la finale près, en collision homonymique avec l'imparfait, a cédé la place à un composé, sur le modèle des autres verbes, avec l'infinitif (refait également, § 350), **essere-habeo*, qui offre deux variantes, *estrai*, phonétique, et **esseraï* > *serai*, recréé sans doute pour éviter une confusion avec le futur d'*ester*, encore distinct. — L'imparfait *iere*, *ère* (*eram*), avec la même hésitation, pour la diphtongaison, que le futur (les formes non diphtonguées aux personnes toniques sont refaites), n'a disparu définitivement aussi qu'au x^v^e siècle (Brunot, *Hist.* II, 445, n. 4). — Le subjonctif *sim* est allongé en *siam* d'après la série *capiam*, etc. — Le prétérit et le plus-que-parfait (> imparfait) du subjonctif sont restés : *fui* (plus tard *fus*), où l'*u* est phonétique devant *i* final, a passé cet *u* aux personnes suivantes ainsi qu'à *fusse* (au lieu de *o* > *ou*) ; l'*e* de *fusse*, *fusses* est dû à l'analogie d'*aimasse*. — Le verbe, qui n'avait pas de participes, les a empruntés au verbe *ester* (*estant* > *étant*, *esté* > *été*), dont le sens (se tenir debout) s'est de bonne heure affaibli ; aussi est-ce à ce même verbe que « être » a fait appel pour remplacer son imparfait aberrant : *estois* > *étais*, à la place d'*ière*. Ce croisement a entraîné la disparition d'*ester*, conservé seulement dans la langue juridique : le maintien

artificiel de l's dans ce terme suffirait à montrer qu'il s'agit d'une survivance archaïque.

391. *Habere* avait une conjugaison régulière en latin. Mais son emploi comme auxiliaire a provoqué dans la langue vulgaire des contractions anormales (plus accentuées encore dans les temps composés, futurs et conditionnels, § 343). On peut admettre que dès le latin vulgaire (où l'h avait disparu, § 41 *bis*), on conjugait **aio*, **aes*, **aet*, 3^e pl. **aunt*, et au subjonctif **aia*... D'où les formes françaises *ai*, *as*, *a*, *ont* et *aie*..., en accord complet avec le provençal. Mais l'imparfait a gardé le *b* > *v* disparu dans les conditionnels (vx. fr. *aveie*, puis *avois*). Au futur et au conditionnel, l'ancien français disait *avrai*, *arai* et *avrais* > *arais* ; *aurai*, *aurais* de la langue moderne est obscur (§ 369).

392. *Facere* a été assez troublé dans la basse latinité par des formes analogiques variées, dont les inscriptions nous révèlent quelques types. Le changement de *facere* en *fagere* qui s'est implanté en Gaule (fr. prov. *faire*) paraît dû à une contamination avec *agere*, par suite de la similitude du participe passé (*actum*, *factum*), mais la forme abrégée **fare*, qu'ont gardée l'italien et le gascon, a vécu aussi dans le reste de la Gaule, à preuve qu'elle s'est conservée au futur et au conditionnel (*ferai* = *fare-habeo*). A l'ind. présent, la 1^{re} pers. sing. en ancien français est *faz* = *facio*, archaïsme qui s'efface peu à peu devant la forme analogique *fai*, plus tard *fais* ; le reste du temps a subi en partie l'influence de **fagere* : *fagis fais*, **fagit fait*, *facimus fais-ons*, **fagitis faites* ; mais la 3^e pers. pl. *font* ramène à une autre forme abrégée **faunt* (le *Fragment de Valenciennes* a *feent*, qui se rattache à une variante analogique, *facunt*). Le type classique s'est maintenu au subjonctif (*faciam face*, *fasse* ; *fecissem fesiss-e*, *feïsse*), comme au prétérit (*feci fis*), à l'imparfait (*facebam* > *faisais*), au participe passé (*factum fait*) ; *faisant* est analogique. — En moyen français, *ferai*, *ferais* ont fait introduire l'e muet (au lieu de *ai* = *è*) à la 1^{re} pers. pl. *fesons*, à l'imparfait et au participe présent (*fesais*, *fesant*), formes restées usuelles, plutôt négligées, jusqu'à nos jours, en face des formes traditionnelles plus pleines

(*faisons, faisais, faisant*) conservées ou restituées sous l'influence des formes toniques (*fais, faire*) et de la tradition littéraire.

393. *Velle* et *posse* n'étaient anomaux qu'en partie. Le latin vulgaire a normalisé les infinitifs, devenus **volere*, **potere*, créé des participes passés **volutus*, **potutus*, et refait, au subj présent, *velim* ou **voliam*, *possim* en **possiam* : d'où le vx. fr. *voleir* (fr. mod. *vouloir*), *poeir* (*pouvoir*) ; *volu*, *poü*, *peü* (*pu*) ; *vueille* (*veuille*), *puisse*. L'ind. présent est également normalisé : *volo*, **volis*, **volit*, *volumus* (1), **volitis*, *volunt* (*volo* passé même de bonne heure à **volio*, vx. fr. *vueil*) ; *potes*, **potet*, **potemus*, **potetis*, **potent* (vx. fr. *pues*, *puct*, *po-ons*, *poez*, *pueent*) ; mais à la 1^{re} pers. la réfection est imparfaite, *possum* passant à **possio*, d'où vx. fr. *puis* ; *peux* est une forme analogique plus tardive, qui n'a pas encore éliminé complètement *puis*, de moins en moins usité. Au participe présent, *possientem* (*poissant*, *puissant*), d'après le nouveau subjonctif, forme éliminée plus tard par *pouvant* (§ 371). Bien entendu le futur et le conditionnel offrent le radical de l'infinitif refait : **volere-habeo voldrai*, *voudrai* ; **potere-habeo podrai*, *pourrai*.

394. Un croisement qui n'est pas spécial au français est venu suppléer à la défektivité croissante du verbe *ire*, incapable de résister aux assauts de la phonétique. Le français, dès les plus anciens textes, n'a gardé ce verbe que dans deux temps composés, futur et conditionnel (*irai*, *iroie*), preuve qu'il était encore vivace, au moins à l'infinitif, à l'époque où ces deux temps se sont formés. — On a fait appel, comme remplaçants à deux verbes très différents : *vadere*, « s'avancer, marcher », dont le sens affaibli était devenu très voisin de *ire*, et l'énigmatique **alare* qui représente peut-être une forme abrégée d'*ambulare*, à moins qu'il ne s'agisse d'un mot prélatin ; les rapports de ce type avec le provençal et catalan *anar* (2), l'italien *andare*, l'espa-

(1) Avec l'accent reporté de l'o sur l'u pénultième.

(2) Le type **alare* couvre tous les parlers d'oïl et le franco-provençal ainsi qu'une fraction du rhéto-roman (N.-E.). — D'après M. Meillet (*Mém. de la Soc. de Ling.*, 1929, 258), *alare* serait un indéterminé qui aurait suppléé à la défaillance de *ire*, aux temps duratifs, en face de *vadere*, à valeur déterminée.

gnol *andar* (qui se rattachent mieux à *ad-nare*, étym. de Diez, qu'à un schématique **ambitare*) restent toujours obscurs. La répartition des temps et modes entre **alare* et *vadere*, qui sont restés longtemps deux verbes distincts, ne s'est pas faite sans hésitations ni luttes : en ancien français, au subj. présent on trouve concurremment *voise* (forme analogique) et *aille*, qui l'a emporté (à côté duquel était une variante **alge*, § 372). *Vadere* n'a subsisté en français qu'à la 2^e pers. sing. de l'impératif (*va*) et aux personnes toniques de l'indicatif présent (*vais*, analogique d'après *fais* (1) ; *vas*, *va*, *vont*, représentant *vadis*, *vadit*, *vadunt*). Cette répartition fait présumer que le verbe *aller* devait présenter à ces personnes une infériorité, une discordance qu'il n'offrait pas au subjonctif : on peut en conclure que le radical était **alare* et non **allare*, car, dans le premier cas, les personnes toniques seraient devenues **el*, **eles*... **aliam* demeurant *aille* (cf. *alare*, dans les Gloses de Reichenau : *transgredere* — *ultra alare*).

Elimination des anomaux ; verbes défectifs. — 395. Depuis le latin, la langue tend à éliminer les verbes anomaux, qui, on l'a vu, perdent peu à peu leurs temps obsolètes et deviennent défectifs. Dès la fin de l'Empire, la contraction phonétique, en infériorisant les verbes trop courts, a précipité la disparition de nombre d'entre eux ; les collisions homonymiques peuvent aussi y aider. Mais les verbes, moins nombreux et moins riches en synonymes que les noms, résistent davantage : pour qu'un verbe sorte de l'usage, il faut qu'il ait un remplaçant prêt à se substituer à lui (Gilliéron, Clédât). Le verbe disparu subsiste souvent dans les composés qui, plus longs, n'offrent pas la même infériorité phonétique, et qui, d'autre part, se prêtent mieux à la normalisation. — Le latin vulgaire a fait table rase des verbes défectifs classiques (§ 350). Un peu plus tard, *fero*, évidemment gêné par *ferio*, disparaît devant *portare* (2) ;

(1) Le peuple dit, par analogie des 2^e-3^e, *je vas*, depuis le xvi^e siècle (Palsgrave), forme employée par LA FONTAINE (*Le loup et l'agneau*).

(2) Il se maintient dans les composés, dont la réfection de l'infinitif (*offerire*, *sufferire*) montre à l'évidence la contamination de formes entre *ferio* et *fero*.

dans la Gaule du Nord, *dare* s'efface de bonne heure devant *donare*. Pour *ire* et *vadere*, voir le § précédent.

396. En moyen français, la nouvelle offensive phonétique qui provoque la chute de l'*e* muet et des consonnes finales sonne le glas de nombreux verbes depuis longtemps malades, mais dont quelques-uns résistent encore. *Ardre* s'en va un des premiers devant *brûler*, ainsi qu'*ïssir*, qui, en face du bataillon des inchoatifs, donne l'impression d'un verbe sans radical (Gilliéron) : il a un substitut tout prêt, *sortir*. — *Férir*, qui avait tué jadis *ferre*, est atteint à son tour : des analogies formelles, tant avec *frïre* qu'avec certains temps et personnes de *friser* (nouveau venu, dérivé de *frise*, au xvi^e siècle) n'y sont pas étrangères ; *frapper* le remplace et il ne subsiste que dans l'expression « sans coup férir » et l'archaïsme « féru d'amour ». *Frïre* lui-même sort mal en point de la collision, perdant des temps et des personnes ; mais il n'avait pas de remplaçant ; il s'est sauvé en faisant appel à l'auxiliaire « faire » et en perdant son emploi transitif (je *fais frïre* des pommes de terre) (1). — *Quérir* et *choir* encore en usage au xvii^e siècle, cèdent la place à *tomber* et à *chercher* (dont *quérir* n'était pas l'équivalent exact, *chercher* supposant, à l'origine, une recherche qui n'existe pas dans : *quérir* de l'eau). Les composés nous les ont conservés : mais tandis qu'*acquérir*, *conquérir*, *requérir* ont gardé leur vitalité, *échoir* et *déchoir*, plus atteints par la disparition d'un chef de file dont la sémantique ne les avait pas suffisamment séparés, glissent à l'archaïsme par la voie de la défektivité. — Malgré une conjugaison des plus gênantes (*oi*, *orrai*, *ouï*...) qui entra en collision sur plusieurs points avec *avoir* (2) et que l'introduction trop tardive et trop timide des formes inchoatives ne put sauver, le verbe résista longtemps, car son successeur éventuel *entendre* exprimait un sens différent, intermédiaire entre *ouïr* et *comprendre*.

(1) La preuve de la collision nous est donnée *a contrario* par l'italien, où *friggere*, à l'abri d'un tel phénomène, a gardé sa conjugaison complète et son emploi transitif.

(2) Le futur *orrai* devint impossible du jour où la phonétique réduisit *rr* à *r* (xvii^e s., § 113) : c'est précisément à cette époque qu'il disparaît (Corneille écrit encore : je ne l'*orrai* pas).

Il a enfin disparu, laissant quelques fossiles, *ouï-dire* et des formules juridiques. — *Clore* vit encore, mais de plus en plus refoulé par *fermer* ; l'homonymie de *clouer* à certaines personnes (pluriel de l'ind. présent, imparfait, etc.) lui a porté un coup dont il n'a pu se relever (il est devenu défectif à ces temps et personnes) ; les composés *enclore*, *éclore* se sont défendus à l'aide de formes analogiques (*enclosent*, *éclosent*), mais ils restent défectifs, et ne survivent que faute de substitut satisfaisant. *Estovoir*, d'origine énigmatique, remplacé par *falloir*, et *doloir* par *souffrir*, ont été complètement éliminés de la langue moderne.

397. Il est arrivé que des verbes sont morts sans laisser de remplaçant : tel est le cas de *poindre*, mis à mal par des homonymies divergentes (*point*, 3^e pers. sing. ind. prés. et *point* subst. ; imparf. *poignais* et subst. *poignet*) ; les écrivains cherchent à le remettre en honneur, mais, fait remarquable, ils évitent le fâcheux *point*, en lui préférant le barbarisme : il *poigne*. *Oindre* avait un sens bien plus précis que *frotter* (*frotter* avec une matière grasse), sans compter sa valeur métaphorique : mais son infériorité phonétique ne lui permettait pas de résister. *Sourdre* n'était l'équivalent ni de son doublet savant *surgir*, ni de *jaillir* ; la rencontre fâcheuse avec *sourd* a certainement précipité sa chute. *Gésir* enfin n'est pas remplacé avantageusement par le périphrasique « être couché » ; il a laissé quelques fossiles, le terme archéologique *gisant* (substantivé : statue couchée) et la formule funéraire *ci-gît*, qui est désormais remplacée par « ici repose », à la fois plus euphémique et plus compréhensible.

398. Un certain nombre de verbes défectifs survivants sont à peu près confinés dans la langue littéraire, comme *bruire*, *occire* (archaïque ou ironique), *mouvoir* et même *luire*, les trois derniers ayant des substituts satisfaisants (*tuer*, *remuer*, *briller*). D'autres ont éprouvé des restrictions de sens : *traire*, remplacé par *tirer*, est resté dans la langue rurale avec la valeur de « traire le lait » (1). Tous enfin ont

(1) Mais seulement dans le Nord (jusqu'à Paris inclus) et l'Est de la France (Voir la carte III des *Etudes de géogr. ling.* de GILLIÉRON et ROQUES.) *Tirer* a

subi des restrictions d'emploi, plus ou moins réduit suivant la vitalité du verbe. On voit ainsi comment un verbe dépérit, et quels temps résistent le mieux : les temps aberrants disparaissent les premiers (le prétérit (1), les subjunctifs), puis l'imparfait et le futur ; à l'ind. présent, c'est le singulier qui tient le plus longtemps (cf. *clore*, *frire*) et surtout la 3^e personne (*ci-gît*, le froid me *transit* ; archaïsmes littéraires : le jour *point*, l'eau *sourd*, il *bruit*) : certains de ces verbes sont devenus impersonnels [*il sied*], ou relatifs à des animaux [*il brait*, *il éclot*], ce qui exclut les 1^{re} et 2^e personnes. Les temps les plus résistants sont l'infinitif et le participe, non seulement dans des formes littéraires ou archaïques (*férir-féru*, *occire-occis*, *mouvoir-mû*, *poindre-point*, *ouïr-ouï*), mais dans des verbes plus vivants comme *transir-transi*, *échoir-échu*, voire *frire-frit*, dont les autres formes deviennent obsoètes. Le participe, en s'isolant, prend peu à peu la valeur adjectivale (*féru*, *promu*, *transi*, *clos* ; part. prés. *bruisant*, seul vivant de la conjugaison), et, en s'individualisant encore, il arrive à se substantiver (*ouïe*, *source*, *chute* ; *séant* ; le *point* du jour).

399. Quelques faits particuliers sont à considérer, notamment les rapports entre simples et composés. Le cas d'un verbe remplacé par son composé ne se présente guère que pour *seoir*, qui a passé la main à *asseoir*, en se réfugiant, pour s'y cristalliser, dans un emploi métaphorique et impersonnel (il *sied* = il convient) ; Corneille écrit encore : « *Seyez-vous donc* » (*Don Sanche*, a. I, sc. III). — Quelques composés, dont les simples sont bien vivants, se sont vus réduits à un temps (en faire *accroire*), voire sont sortis de l'usage (*malfaire* = faire du mal, encore chez La Fontaine) : ici la phonétique et l'homonymie sont hors de cause ; il s'agit d'un fait purement lexicologique. — Une réaction curieuse a mis aux prises *faillir* et *falloir*. C'était, à l'origine, le même verbe, *fallère*. La langue a mis à profit l'hésitation

pris à *traire* sa dernière valeur dans l'Ouest et le Centre et aurait gagné encore plus de terrain si la langue littéraire et l'école n'avaient prêté leur appui à *traire*.

(1) *Luire*, *paître*, *traire* ont commencé par perdre (depuis longtemps) le prétérit, ainsi que *clore*, *frire*, *gésir*, *sourdre*, etc.

entre les formes de l'infinitif (*falloir, fallir*) et du participe (*faut, falli*) pour dédoubler le mot et individualiser les deux acceptions différentes qui s'étaient développées : *falloir*, devenu impersonnel et remplaçant *estovoir*, est resté un de nos verbes les plus vivants ; *faillir*, au contraire, donne des signes de fléchissement, tant au sens « manquer » où il a un remplaçant avantageux, qu'au sens « commettre une faute » où il est devenu littéraire : la cause doit en être cherchée dans l'indicatif, qui n'a pas su se dégager de la similitude avec « il faut » ; le peuple, quand il l'emploie encore (ce qui est rare) évite la confusion en conjuguant inchoativement (je *faillis*).

BIBLIOGRAPHIE. — 400. Aux travaux généraux cités § 336, ajoutons, en ce qui concerne particulièrement le verbe : CHABANEAU, *Histoire et théorie de la conjugaison française*, Paris, 1879 (un peu vieilli) ; — KERTING, *Formenlehre der französischen Sprache*, I *Formenbau des Verbums*, Paderborn, 1893 ; RISOP, *Studien zur Geschichte der französischen Konjugation auf -ir*, Halle, 1894 ; — VISING, *Die realen tempora der Vergangenheit* (*Französische Studien*, VI, VII) ; — GILLIÉRON, *La faillite de l'étymologie phonétique* (Neuveville, 1919) pour les verbes défectifs (et L. CLÉDAT, *Revue de philologie française*, 1922, 1 sqq.) ; — pour les temps surcomposés, A. DAUZAT, *Morphologie du patois de Vinzelles*, Paris, Bouillon, 1899, pp. 196-7 et surtout : le bon travail de L. Foulet, *Romania*, 1925, 203-252. la critique de C. de BOER, *Rev. de ling. romane*, III (1927), 283-295, L. CLÉDAT, *R. de phil. fr.*, 1926, 36-47. — On complètera à l'aide des références données par F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, I, 195, n. 2, et III, 1^{re} partie, 273, n. 4.

CHAPITRE II

LE NOM

401. C'est parmi les flexions nominales que la phonétique a causé les plus grands ravages. Elle a précipité, dès le latin vulgaire, l'élimination des cas, dont les derniers vestiges, conservés à grand peine en France par la tradition, disparaissent au ^{xiv}^e siècle. Revenant à la charge en moyen français, elle a détruit les flexions du pluriel, que seule l'écriture, à part quelques survivances, a maintenues. Vers la même époque enfin, elle a bouleversé les féminins, dont les rapports avec le masculin ont été modifiés du tout au tout.

1. LES CAS ET LES TYPES DE DÉCLINAISON

402. La simplification des cas était déjà amorcée par le latin classique, qui avait fait fusionner l'instrumental avec l'ablatif, et le locatif, partie avec l'ablatif, partie avec le génitif. Cette tendance s'accentua sous l'Empire, à mesure que la langue était parlée par des populations non latines. Ce ne sont pas des cas abstraits, remarquons-le, qui disparaissent en latin vulgaire, mais des flexions qui fusionnent. D'abord pour des raisons syntaxiques : l'emploi, de plus en plus étendu des prépositions, qui auparavant se bornaient à préciser le cas (§ 481 sqq.) dont la caractéristique devient de moins en moins utile, en quelque sorte accessoire. Raison phonétique surtout : nombre de désinences se confondent par suite de l'abrègement des voyelles longues à la finale, de la fusion entre *i* ouvert et *e* fermé, *u* ouvert et *o* fermé, de la chute de *m* final, tandis que l'école rétablit en Gaule

l's caduc (§ 23 sqq.). Le latin vulgaire de Gaule, en dehors de quelques rares *i*, ne connaît plus que trois voyelles finales, *a*, *e*, *o* : l'époque franque les fera tomber, ne gardant que l'*a* et les voyelles d'appui, toutes assourdies en un son neutre, *e* muet (§ 30). Enfin la chute de *b* > *v* au contact de *u*, *o* a achevé de désorganiser les flexions.

403. Le vocatif, dont l'individualité était déjà fort ébranlée en latin classique, achève de s'identifier avec le nominatif dans la langue vulgaire dès l'époque impériale. — Le datif était aussi un cas malade : ses flexions se confondaient presque toutes, soit avec le génitif (*rosae*, *diei*), soit plus souvent avec l'ablatif (*rosis* ; *domino*, *dominis* ; *floribus* ; *manibus* ; *diebus*) ; la phonétique populaire gallo-romaine fit fusionner *flori* avec *flore*. Le datif était infériorisé aussi de par la syntaxe : aucune préposition ne s'employait avec ce cas, et sa fonction la plus fréquente, l'attributif, était usurpée dans la langue vulgaire par *ad* suivi de l'accusatif (§ 499 sqq.). — L'ablatif ne résista pas beaucoup plus longtemps : il se confondait désormais avec l'accusatif à tous les singuliers (*rosa*, *domino*, *flore*...) ; au pluriel, *rosis*, *dominis*, passant à **roses*, **domines*, offraient une fâcheuse ressemblance avec le nominatif-accusatif du type *flores*. Enfin l'ablatif en *-ibus*, malgré l'analogie de la flexion gauloise correspondante *-ebos*, n'a laissé aucune trace, la phonétique l'ayant amené à **-ius*, ce qui lui donnait une physionomie intolérable de suffixe. Seuls quelques ablatifs ont vécu assez pour se cristalliser dans certains noms de lieux, soit à l'emploi locatif (*Aquis* > *Ax*, *Aix*), soit pour les chefs-lieux de cités (anciens noms de peuplades) précédés de la préposition *de* : *Poitiers* (v. fr. *Peitiés*), *Angers* (*Angiés*) représentent l'ellipse de : *civitas de Pictavis*, *de Andegavis* (cf. *Pictavum* > *Peito* > *Poitou* ; § 106). Par analogie, on peut présumer que le type *Paris* représente *Parisiis*, et le type *Chartres*, **Carnutis* (A. Dauzat, *Les noms de lieux*, 131).

404. Le génitif s'est maintenu plus longtemps, pour marquer le complément du nom. On le trouve encore dans des composés toponymiques avec *villa*, dont le premier

élément est un nom de peuple : *Francorum-villa Francourville* (iv^e siècle ou début du v^e au plus tard) (1). Les vestiges du génitif dans les noms de la semaine remontent à une date antérieure, puisqu'il s'agit de dénominations païennes ; elles offrent d'ailleurs une généralisation intéressante du génitif en *-is*, d'après les finales les plus fréquentes du groupe, ce qui indique un début de cristallisation : les formes françaises et provençales reposent sur **lunis-dies*, *Martis-dies*, **Mercoris-dies*, *Jovis-dies*, *Veneris-dies*. *Samedi*, au contraire, de formation plus tardive, postule un cas-régime **sambato (dies)* et non un génitif. C'est aussi sur un cas-régime que repose le nom de lieu *Auménancourt* (Marne), dans lequel Longnon avait cru voir à tort un génitif (A. Dauzat, *op. cit.*, 127) : aucun composé en *-court*, formation postérieure au v^e siècle, n'offre de génitif dans son premier élément, preuve que l'usage du génitif avait disparu vers le vi^e siècle ou plus tard. Les survivances apparentes qu'on trouve en ancien français (*al tems ancienur*, Alexis ; *la geste Francor*) sont des latinismes, tout comme *Chandeleur* (*festa *candelorum pour candelarum.*) — Il faut mettre à part les génitifs-locatifs, dont on retrouve quelques traces dans les noms de lieux *Albigae Albi*, *Ucetiae Uzès*, peut-être *Burdegala* (dont la désinence n'est pas sûre) *Bordeaux*, et quelques autres qui sont à discuter, sans compter **casae* chez, § 471 (Bourciez).

405. Parallèlement à la fusion des cas, le latin vulgaire avait poursuivi la fusion des déclinaisons : la 4^e fut assimilée de bonne heure à la seconde, et la 5^e à la première. De cette dernière, il reste toutefois des traces en français : le monosyllabe *rien* (*rem*) et *diem*, vx. fr. *di* (*Serments*, *Eulalie*, *Saint Léger*) conservé assez tard pour former *jadis*, *tandis* et *midi* (xii^e siècle). — Dans la 3^e déclinaison, la langue poursuit progressivement l'élimination des formes imparissyllabiques. L'unification porta d'abord sur les mots dans lesquels l'accent n'était pas déplacé : on refit *bos* en *bovis* (Varron),

(1) Quelques autres vestiges plus anciens dans des toponymes composés avec un nom de rivière : *Saleræ-briga* > *Salbris* (Loir-et-Cher), *Blesæ-vicus* Blévy, *Mosæ vicus* Meuvy.

caro en *carnis* (Livius Andronicus) ou, inversement, *heredem* en *herem* (Naevius). La langue hésita souvent entre la forme courte et la forme longue, en latin vulgaire, et des divergences, pour un même mot, se sont maintenues suivant les régions. La Gaule a adopté partout un accusatif *sanguem* qui est déjà dans l'*Itala*, mais le français a *ver* (**vermem*) en face du provençal *verme* > *verminem*, et, à l'inverse *serpent* (prov. *serp* < **serpem*). Beaucoup de noms en *-or*, surtout des abstraits, généralisèrent la forme longue (*chaleur*, *douleur*).

406. La flexion nominale se trouva donc fort simplifiée en ancien français. Il ne restait que deux cas : cas-sujet (ancien nominatif) et cas-régime (ancien accusatif). Et quatre types de déclinaison. La première ne distinguait aucun cas : *porte*, pl. *portes* (le nominatif pluriel, *portae* > **porte* ayant été assimilé par l'accusatif *portas*, soit par analogie avec le singulier, soit peut-être sous l'influence de la désinence italo-celtique en *-as*). La seconde offrait régulièrement au singulier : cas-sujet *murs* (*murus*), cas-régime *mur* (*murum*) ; et inversement, au pluriel, *mur* (*muri*), *murs* (*muros*) (1). La troisième déclinaison latine s'était scindée, offrant d'une part des parisyllabiques sans cas, *fleur* (= *flor* et *florem*), pl. *fleurs*, auxquels s'étaient assimilés les noms à nominatif en *-is* (*pain*, pl. *pains*), d'autre part des imparisyllabiques (1), à pluriels sans cas (*abés*, *barons*, *empereurs*, *enfanz*, *neveux*, *pasteurs*, *seigneurs*...), mais dont la phonétique, par suite du déplacement de l'accent, avait diversifié les deux cas (souvent même le radical) au singulier : *abes*, *abé* ; *emperere*, *empereur* ; *enfes*, *enfant* ; *niés*, *neveu* ; *pastre*, *pasteur* ; *sire*, *seigneur*. — Quelques réactions analogiques s'étaient produites. A la 2^e, le type *faber fèvre*, qui n'avait pas d's en latin au nominatif singulier, en prit un, de bonne heure, en ancien français, par analogie avec le type *murs*, les pluriels des deux types étant identiques. En revanche, certains noms de la troisième (*arbre*, *père*...)

(1) Rappelons que lorsque le radical était terminé par *t*, *t* + *s* donne *z* (= *ts*), plus tard *s* : *parz-part*, *fonz-font*... (§ 33).

perdirent dès l'origine l's au nominatif pluriel, d'après le pluriel de la 2^e, et, par extension de l'analogie (XIII^e siècle), arrivèrent à prendre un s au cas-sujet singulier. Quant aux adjectifs, une scission s'opéra parmi les parissyllabiques de la 3^e, le masculin (toujours d'après le type *murs*) ayant pris les désinences de la 2^e (*granz*, *grant* ; pl. *grant*, *granz*) ; pour ceux de la 2^e, le type *alter* *altre* suivit *fèvre*. — Les déclinaisons 2^e et 3-1^o offrent des indéclinables, tous les noms dont le radical est terminé par s ou z : *mois*, *feis*, *nés* (nez), etc. — Il faut noter enfin que l'apport germanique, surtout en ce qui concerne les noms de personnes, avait renforcé les imparisyllabiques, spécialement le type -o, -one (*Hue-Huon*), sur le modèle duquel fut créé un type féminin -a, -ane (*Berte-Bertain*).

407. La simplification des cas s'est terminée, avant la fin du moyen âge, par l'absorption des formes du nominatif au profit de celles de l'accusatif. On a disserté beaucoup sur le triomphe du cas-régime, sans observer qu'il s'agit, une fois de plus, non pas d'une lutte abstraite entre deux catégories, mais de généralisations analogiques facilitées par une évolution syntaxique qui déterminait de plus en plus le sujet et le régime par leur place dans la phrase (§ 514). Seuls, on l'a vu, deux types de déclinaison, sur quatre, avaient gardé les cas. A la 2^e, où les cas du singulier se confondaient fâcheusement avec les cas inverses du pluriel, la déclinaison devait de normaliser sur le modèle de *portes*, *fleur-fleurs*, l's étant, dans la grande majorité des séries, la marque du pluriel, et *murs*, cas-sujet sing., formant une anomalie. Quant à la 3^e imparisyllabique, il était naturel que la forme pleine qui était à 3 cas contre un, l'emportât, comme dans les concurrences analogues, sur la forme courte : d'où l'élimination de *abes*, *cuens*, *emperere* (et le suff. -ator > -ere), *niés*... au profit d'*abé* (abbé), *comte*, *empereur* (et le suffixe -atorem > -eur), *neveu*, etc. Certains noms d'agents (les noms d'objets étant moins usités au cas-sujet) ont éliminé au contraire le cas-régime : quelques noms communs, *prêtre* (cas-rég. *provoire*, resté dans le nom de la rue des *Prouvaires* à Paris, le seul imparisyllabique de la 2^e décl.),

ancêtre (cas-régime : *anceesseur*), *chantre* (1), *peintre* (*peinteur*), *sœur* (*sereur*), *traître* (*traïteur*) et de nombreux noms de personnes (2), parfois refaits sur la forme latine et dont le cas-régime se retrouve dans des noms de famille : *Charles* (*Charlon*), *Guy* (*Guyon*), *Hue*, refait souvent en *Hugues* (*Huon*, *Hugon*), etc. ; du fém., *Berthe* (*Bertain*), *Eve* (*Evain*). Le cas régime en *-ain* n'a laissé que l'archaïque *nonnain*, éliminé définitivement par *nonne*, et le terme grossier *putain* ; il s'est cristallisé aussi dans les noms de rivières plus ou moins défigurés (*Cosain* > *Cousin*, **Louain* > *Loing*, *Ornain*, etc. ; cf. A. Thomas, *Essais*, 30 sqq.). — De ce type la langue a parfois conservé les deux formes, en opérant entre elles une répartition de sens ou de valeur : *om* > *on* est devenu pronom indéfini, en face de *homme* ; *pasteur*, refait d'ailleurs sur le latin, a pris un sens figuré (pasteur des âmes) en face de *pâtre* ; *sire* a reçu des acceptions différentes de *seigneur* ; vis-à-vis de *compagnon*, *compain* s'est vulgarisé et s'est détaché, au point de se dissimiler en *copain* ; de même *gars* est resté rural et populaire, à côté de *garçon*. La toponymie nous offre quelques exemples d'un même terme qui s'est cristallisé au cas-sujet comme nom de ville et au cas-régime comme nom de rivière : *Breuches-Breuchin* (Hte Saône), *Cusance-Cusancin* (Doubs), *Mœurs-Morin* (Marne) (3). — L'abondance des imparisyllabiques qui se sont conservés au cas-sujet suffit à réfuter la théorie courante, d'après laquelle la fusion des cas s'expliquerait uniquement par l'emploi beaucoup plus fréquent du cas-régime.

408. L'usage des cas disparaît dans les textes avec le xiv^e siècle. Mais la déclinaison à deux cas devait être sortie, depuis longtemps, de l'usage dans la langue parlée. Non seulement l'emploi des cas offre désordre et confusions perpétuels chez les écrivains du xiv^e siècle, mais la belle régularité du xiii^e siècle, qui donna le maximum d'extension

(1) *Chanteur* = *chanteur* est un dérivé de *chanter* ; *chantre* = *cantor*. *Trouvère* (cas. rég. *trouveur*) est une résurgence littéraire.

(2) Employés beaucoup au nominatif et au vocatif.

(3) A. THOMAS, *loc. cit.*, et A. DAUZAT, *Les noms de lieux*, 201-2.

à la déclinaison *murs-mur*, *mur-murs*, par souci d'hyper-correction, n'est sans doute qu'un trompe-l'œil. Dès le *x^{ie}* siècle, on a relevé des fautes dans l'*Alexis* et le *Roland*. Au siècle suivant, la déclinaison est en pleine décomposition dans les textes anglo-normands ; la pénurie de manuscrits continentaux à la même époque (on a seulement des chartes latines) nous permet de conjecturer qu'il devait en être de même dans toute la langue d'oïl. La déclinaison à deux cas doit correspondre à un usage du début du *x^{ie}* siècle, maintenu dans l'écriture par la tradition de la chancellerie capétienne, des trouvères, des scribes, des clercs en général : l'influence des écoles et du latin a contribué pour beaucoup à la conserver (1). — La déclinaison du type *murs-mur* semble avoir résisté plus longtemps dans l'extrême nord, région archaïsante, éloignée des foyers d'innovation : Froissart (du Hainaut) s'y soumet encore (fin *xiv^e* siècle) à une époque où les autres écrivains Français ne l'observent plus. En revanche, c'est au nord-ouest que la déclinaison imparisyllabique a dû se conserver le plus tard, du moins pour les noms de personnes, si l'on en juge par la proportion des noms de famille en *-on* issus de noms de baptême au cas-régime (type *Guyon*, inconnu du Midi) (2).

2. LES NOMBRES

409. En dehors des types de déclinaison que nous venons d'étudier, il faut signaler, en ce qui concerne spécialement les pluriels, la disparition rapide des pluriels neutres en latin vulgaire, consécutive à la fusion du neutre avec le masculin (§ 417). Aucune trace en français des pluriels imparisyllabiques du type *tempora*. Il ne subsiste que quelques vestiges des pluriels neutres en *a* de la 2^e déclinaison (§ 417) ; ce type fut un moment assez vivace pour créer des pluriels analogiques comme *digita*, attesté anciennement, vx. fr. *doie* (pl.).

(1) F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, I, 335-6 et 413-4 ; K. TITZ, *La substitution des cas dans les pronoms français*, Brno, 1926, 34-7 ; L. TERRACHER, *L'histoire des langues et la géographie linguistique*, Oxford, 1929 (*The Zaharoff lecture*), 27-8.

(2) A. DAUZAT, *Les noms de personnes*, 123.

410. Avec la disparition de la déclinaison à deux cas, l's devient la marque générale des pluriels. Seuls les noms dont le radical était terminé en *s* (*cors, mois...*) ne présentaient aucune flexion numérale. — La phonétique troubla plus ou moins la finale de nombreux radicaux devant l's du pluriel. Dès le x^e siècle (*paramenz*, dans *Eulalie*), le *s* se combine avec *s* final pour donner *z* (= *ts*), qui se réduit un peu plus tard à *s*, tandis que l'occlusive palatale et labiale tombe dans la même position. On a donc les séries *grant* — pl. *granz*, puis *grans* ; *coc, cos* (coq) ; *buef, bues* (bœuf). — La vocalisation de *l* et de *l* mouillé devant consonne au xii^e siècle (§ 84) amena de nouvelles alternances. Après *i, ü, ó* fermé tendant à *u*, l'élément *l* disparaît devant *s* (*grésil-grésis, cul-cus, genouil-genous*) ; après *a, ie, e* fermé, *ue* et *o* ouvert, l'*l* vocalisé en *u* forme diphtongue (*cheval-chevaus, travail-travaus, ciel-cieus, vieil-vieus, chevel-cheveus, conseil-conseus, aiuel-aieus, fol-fous*), et de même après *e* ouvert mais avec intercalation d'un *a* (*chastel-chasteaus*).

411. La chute des consonnes finales qui atteignit l's flexionnel au xvi^e siècle (§ 92-5) produisit un bouleversement complet. D'une façon générale, la flexion numérale disparut de la langue parlée (1) pour n'être conservée qu'en liaison (dans les groupes étroitement liés, devant un mot à initiale vocalique, § 148 sqq.) et dans l'écriture, les grammairiens n'ayant pu maintenir la prononciation de l's final, qui avait déjà disparu après *e* atone quelques siècles plus tôt (§ 85). Le réactif du nombre des noms sera désormais donné par l'article et subsidiairement par le verbe. — Dans la série *buef-bues*, un essai de différenciation a été tenté. On sait que les grammairiens avaient réussi à rétablir la

(1) On a vu qu'après voyelle tonique la chute de l's final provoque la fermeture de la voyelle et un allongement qui dura plusieurs siècles (§ 92 et 102). On a dit longtemps *ra*, sing., pl. *ra* (rat, rats), prononciation qui s'est conservée chez des vieillards de la région parisienne jusqu'à la fin du xix^e siècle (par exemple chez une vieille femme de Frépillon, morte en 1892). C'est la forme du singulier qui l'a emporté dans ce cas, sauf dans l'Est. — L'abbé Rousselot a observé encore à Paris, vers 1890, chez des vieillards, des différences de timbre et de quantité entre le singulier et le pluriel, par exemple *berje* (berger) avec *e* moyen et *berjé* (bergers) avec *é* long fermé, *doigt* (doigt) avec *a* moyen et *dwâ* (doigts) avec *a* long fermé (Chanoine MEUNIER, *Le parler parisien*, Rodez, 1929, p. 11.).

prononciation de la consonne finale dans divers monosyllabes (§ 93) : d'où la prononciation *bœuf*, pl. *bœ*, *œf-œ* (œuf) qui s'est conservée jusqu'à nos jours ; de même *cerf-cer* (on tend de plus en plus à dire *cerf* au pluriel), *coq-cô(s)*, alternance sortie de l'usage (un vieux professeur qui enseignait *dé cô* en 1886 à Auxerre paraissait déjà ridicule) ; *nerf-ner(s)*, où la forme sans *f* s'est au contraire généralisée, sauf dans quelques cas où même elle perd du terrain (avoir du *nerf*) ; *porc-por(s)*, où l'alternance n'est plus observée, les uns disaient *por* aux deux genres, les autres, plus nombreux, *pork*. Fait plus curieux : l'alternance a même gagné par analogie, et par un étrange renversement de valeur pour *s*, quelques monosyllabes à radical terminé par *s* : on a enseigné longtemps à dire « un *ours*, des *our* », et l'on dit toujours « un *os*, des *ó* » bien que le peuple prononce « des *os* » (forme plus pleine et qui ne risque pas de se confondre avec *eau*). — Au point de vue orthographique, la consonne finale du radical a été peu à peu rétablie partout, à partir de la Renaissance, devant l'*s* du pluriel ; cette graphie a contribué beaucoup à l'élimination progressive des formes orales différenciées du pluriel (sans consonne finale prononcée). La *Revue des Deux Mondes* a gardé la graphie *grans*, *enfants* jusqu'au début de ce siècle. Pour l'*x* des pluriels, voir § 634.

412. En dehors des quelques épaves précédentes, il n'y a donc plus que les groupes dont le radical se terminait par *l* (ou *l'y* vocalisé) qui offrent encore des pluriels vivants. Encore le déchet, même dans ces séries, est-il considérable. La contraction des diphtongues, *eu* en *œ*, *au* en *o*, *eau* en *o* avait fait perdre la notion du rapport entre *chevel* et *cheveus*, *cheval* et *chevaus*, *châtel* et *châteaux*, au point que ces flexions se stérilisent dès la fin du xvi^e siècle, et ne se conservent plus que dans les anciens mots. Mots savants, néologismes, en principe, resteront désormais invariables phoniquement, se contentant de prendre au pluriel un *s* graphique.

413. Mais les mots anciens sont atteints eux-mêmes par le besoin d'unification, consécutif à la disparition de l'*s* flexionnel. Un seul groupe garde toute sa vitalité, *al-aus*

(aux), à tel point qu'il a pu imposer sa flexion à toutes les formations savantes antérieures et ultérieures (*animaux, originaux, régionaux...*) ; les mots étrangers gardent leur radical (*carnavals, chacals, nopals...*) ; l'ancien pluriel a disparu dans *bal* (*bals, jadis baus*), plus employé au singulier, dans *pal*, sorti de l'usage populaire, *régal* (à cause de *régaler*), et quelques adjectifs comme *navals* (1). Ce sont les grammairiens qui ont conservé la flexion *al-aux*, car le peuple tendait à généraliser la forme du pluriel (ce qui est arrivé dans presque tous les patois actuels, où on dit *švó* = *cheváu*, picard *gvó* = *keveau*) : il en est resté *cheveau-léger*, où le solécisme ne fut pas débusqué à temps par les grammairiens. — Le double pluriel *ail-aus* (*aux*) ne s'est conservé que dans sept mots (*bail, corail, émail, soupirail, travail* (2), *vantail, vitrail*) ; le pluriel *aulx*, de *ail*, devient de plus en plus obsolète. Le xvi^e siècle disait encore *ésventaux* (Amyot), *portaulx* (Marg. de Navarre), *espouvantaulx*, etc. — Dans les autres séries, c'est presque toujours la forme du pluriel qui s'est généralisée, en particulier pour la série -*él, -eaus* (*eaux*) dont l'unification était effectuée quand les grammairiens sont entrés en scène (3). Du thème de singulier la langue n'a gardé que quelques formes semi-proclitiques d'adjectifs épithètes très usités devant un nom commençant par une voyelle (*bel* enfant, *nouvel* impôt ; le peuple n'emploie plus guère *nouvel*) et dans la locution cristallisée « se mettre *martel* en tête », où -*el* s'est pétrifié devant voyelle. — La

(1) Il y a hésitation pour les adjectifs rares ou peu employés au pluriel ; la langue répugne de plus en plus à en modifier le thème au pluriel. *Idéaux*, encore courant à la fin du xviii^e s., est sorti de l'usage ; *collégiaux, théâtraux*, que les dictionnaires indiquent encore, ne s'emploient plus guère ; *matinal*, au masc. pl., est remplacé par *matineux*. La langue populaire va plus loin et dira p. ex., des *amiral*, des *caporal* ; les illettrés disent « des *journal* », comme, « des *œil* », etc. Les plus usuels seuls ont conservés (*chevaux, animaux*, etc.).

(2) Mais, en langage technique, l'instrument homonyme reste, au pluriel, *travails*. — Le pluriel actuel *bestiaux* en face de *bétail*, nom collectif, est dû à une confusion entre un dérivé de *bête* et un mot savant tiré du latin *bestialis* (le peuple dit « un *bestiô* », mais pour désigner une petite bête, insecte, etc., sentant ce mot comme le masculin de *bestiole*). *Matériaux*, qui a été accouplé à *matériel*, est le pluriel d'une ancienne variante *matériau* (les entrepreneurs, maçons, etc., disent : un *matériau*.)

(3) *Fabliau* est une forme dialectale, mot historique repris au xvi^e siècle dans des manuscrits picards. M. Bédier s'est efforcé de remettre en usage la forme francienne *fableau* (pour *eau* > *iau*, v. § 101).

série en *-ouil* a généralisé aussi la forme du pluriel : *genou* (d'après *genous*), *pou*, *verrou* ; mais *fenouil*, rarement employé au pluriel (comme *ail*). Dans les mots en *-ol*, dont la plupart étaient d'origine savante ou méridionale, le singulier, au contraire, l'a emporté (*espagnol*, *rossignol*, etc.) ; en sens inverse, les mots populaires, *fol-fous*, *mol-mou* sont devenus *fou*, *mou*, gardant toutefois une forme *fol*, *mol*, devant un substantif à initiale vocalique (*fol* enfant, *mal* oreiller ; ces formes tendent à sortir de l'usage, ces adjectifs ne s'employant plus guère avant le substantif) ; la dualité de formes a été utilisée pour individualiser deux acceptions différentes dans *cou*, qui garde sa valeur anatomique, et *col*, spécialisé dans les acceptions métaphoriques (*col* d'une bouteille, *col* de chemise). — La série en *-el*, où les mots savants prédominent de plus en plus (*annuel*, *solennel*), a gardé la forme du singulier ; en sens contraire, *cheveu*, usité surtout au pluriel. — Les autres séries sont peu représentées. Pour *-iel* (1), *fiel*, rare au pluriel, a gardé la forme du singulier, ainsi que *ciel* ; le pluriel *cieux* a été conservé au sens figuré par la langue de l'Eglise et par les poètes, tandis que la langue picturale moderne a créé un second pluriel *ciels*, de même que dans le composé *ciels-delit*. La finale *-euil*, *-eul*, si malmenée par l'analogie qui a créé plusieurs variantes, reste généralement sous cette forme (*filleul*, *bouvreuil*, *écureuil*), sauf dans l'adjectif *vieux* (avec survivance de *vieil* proclitique devant voyelle : un *vieil* homme ; cette forme n'est plus populaire) (2) ; *œil* a gardé son pluriel *yeux*, particulièrement aberrant, grâce à la langue littéraire, (sauf dans les composés métaphoriques ; des *œils-de-bœuf*, des *œils-de-perdrix*). *Aïeul*, qui est devenu surtout un mot littéraire, a conservé le pluriel traditionnel au sens « ancêtre », tandis que le pluriel homophone a été spécialisé au sens « grand père » (ainsi que dans les composés *bisaïeul*, *trisaïeul*).

(1) *Pieu*, refait sur le pl. *pieux* d'un ancien singulier *piel*, est une forme dialectale (picard, etc.)

(2) La Fontaine écrit déjà : « un *vieus* hôte des bois » (*Le renard, les mouches et le hérisson*).

414. Quelques mots se sont dédoublés avec une valeur différente, au singulier et au pluriel. D'abord des instruments, suivant qu'ils se présentent isolés ou par paires : *ciseaux* (à couper), *lunettes* (besicles) représentent l'ellipse de « paire de ciseaux », « paire de lunettes », le *ciseau* étant à l'origine une lame métallique comme l'est encore le ciseau de menuisier, et la *lunette* un verre en forme de lune (la *lunette*, longue-vue, s'oppose ainsi aux *lunettes*, bien qu'elle renferme aussi deux verres, mais non juxtaposés). — Parfois un emploi dérivé ou métaphorique s'est développé seulement au pluriel : à côté de l'*assise* d'un édifice, on a les *assises* de la justice (d'où la *Cour d'assises*, et, par ellipse, les *assises*).

415. Les grammairiens ont multiplié sur l'*s* graphique du pluriel discussions et préceptes sans grand intérêt. En ce qui concerne les noms propres, en particulier, on était arrivé, suprême byzantinisme, à accorder ou à refuser l'*s*, suivant qu'il s'agissait de deux ouvrages d'une même édition ou de deux éditions différentes (deux *Virgiles* ou *Virgile*). Ces distinctions subtiles ne sont plus observées ; l'usage répugne à pourvoir les noms propres de l'*s* numéral, sauf lorsqu'il s'agit de vieilles familles historiques (les *Bourbons*, les *Capétiens*, les *Atrides*).

416. Plus logiques les règles relatives aux noms composés : seuls les substantifs et adjectifs épithètes prennent l'*s* ou l'*x* (des *choux-fleurs*, des *beaux-frères*), sauf les compléments (des chefs-d'œuvre, des timbres-poste, « un cure-dents » comme « des cure-dents ») ; l'*s* n'est pas mis dans les locutions elliptiques (des *coq-à-l'âne*, des *pied-à-terre*). Du jour où le composé s'écrit en un mot, il se comporte comme un mot simple : des *porte-monnaie*, mais *portemanteau*, pl. *portemanteaux*. Toutefois certains composés écrits en un mot ont conservé un pluriel traditionnel qu'on peut qualifier d'interne : *bonhomme* - *bonshommes*, *gentilhomme* - *gentilshommes*, et les appellations de politesse *monsieur-messieurs*, *madame-mesdames*, *mademoiselle-mesdemoiselles* et *monseigneur-messeigneurs* (ce dernier pluriel, obsolète ou ironique). Quelques-unes de ces formes tendent d'ailleurs à sortir de

l'usage : l'argot militaire dit « bonhommes » au sens de « soldat » et je ne serais pas surpris d'entendre au singulier « bonshomme », prélude d'une scission lexicologique. *Gentilhomme* n'est plus populaire, et même dans les milieux cultivés le mot s'emploie peu au pluriel. *Mesdames* et *mesdemoiselles* ne se disent plus qu'au vocatif ou devant un nom propre ; le pluriel interne ne subsiste, dans l'emploi substantif, que pour *monsieur* (de jolis *messieurs* ; de belles *dames* ; le peuple commence à dire : de belles *madames*).

416 bis. Dans des mots d'emprunt, on a cherché à acclimater, avec plus ou moins de succès, des pluriels latins (*sanatorium*, pl. *sanatoria*) ou italiens (*carbonaro*, pl. *carbonari*, mot historique ; *lazzarone*, pl. *lazzaroni*, peu usité ; on a dit aussi, en musique, des *soprani*, *solì*, etc.) ; les anglicisants ont cherché à acclimater « des *sportsmen* », et même « des *sportswomen* », mot imprononçable dans une phrase française ; les germanisants, des *lieder*. Autant de pédantismes à rejeter ; la morphologie d'une langue, comme sa phonétique, constitue un organisme propre, rebelle aux influences allogènes. Ces tentatives montrent le danger d'introduire des mots étrangers sans les assimiler. Divers mots d'emprunt, italiens (*macaroni*, *mercanti*,... § 191, 200) ou latins (*duplicata* ; on commence à dire : un *errata*) se sont acclimatés sous la forme du pluriel. — A signaler enfin que les grammairiens ont exempté de l'obligation de l's les mots invariables pris substantivement : des *si* et des *car* ; des *on-dit* ; des *sept* ; dessiner des *t*, etc.

3. LES GENRES

417. Le fait le plus saillant, en latin vulgaire, est l'élimination du neutre qui, depuis longtemps, n'avait plus sa raison d'être : dernière survivance de la distinction indo-européenne entre le genre animé et le genre inanimé. La plupart des neutres passent au masculin (on trouve déjà *caelus* chez Lucrèce, *vinus*, *lactem* chez Pétrone). Les pluriels en *-a* produisirent des confusions avec les féminins de la

1^{re} déclinaison ; certains mots, en particulier les noms des objets qui se présentent par paires ou en groupes, passèrent au féminin, ou se scindèrent en deux types, l'un masculin, l'autre féminin : le français a ainsi *lèvre*, du pluriel *labra* ; *brasse*, terme de mesure (§ 409) à côté de *bras* ; *cerveau* et *cervelle*, *cor* (v. fr. *corn*) et *corne*, *grain* et *graine*, *tonneau* et *tonnelle*, *vaisseau* et *vaisselle*, etc. *Joie* se rapporte également au pluriel *gaudia*.

Genre des substantifs. — 418. En dehors des noms indiquant le sexe, la distinction des genres, que maintient seul l'article (et subsidiairement le qualificatif), n'a plus de raison d'être (pourquoi *le* pied et *la* main, *le* serpent et *la* vipère, *le* verre et *la* carafe ?), et ne subsiste que par la force de la tradition. Mais cette tradition, au cours de l'histoire, a été souvent altérée : nombre de mots, depuis l'époque latine, ont changé de genre. Deux facteurs ont agi : l'un formel (influence de la terminaison, confusions par l'initiale), l'autre sémantique (sexe, etc.).

419. En latin vulgaire, où on s'est efforcé de mettre un peu d'ordre dans le chaos, la terminaison *-us* fut sentie de plus en plus comme masculine, en face de *-a* symbolisant le féminin : aussi les noms d'arbres en *-us*, *alnus*, *fraxinus*, *populus*, etc. passent-ils au masculin, entraînant *arbor*, tandis que les noms de fleuves en *-a* vont au féminin (*Garrunna*, *Sequana*). La tendance est si forte que des féminins de la 3^e déclinaison prennent une désinence *-a* (**glanda* > *glande*, **puppa*, etc. ; le premier mot se scinde en Gaule du nord, où **glandis* devient masculin). Une grande hésitation s'est manifestée pour la 3^e déclinaison. *Fronte(m)* passe au masculin en Gaule, *dente* au féminin en Italie ; *flore*, *pulice*, *pulvere*, *rumice* deviennent féminins en Gaule, mais non en Italie où la tradition est plus solide ; *pariete*, partout. Le passage de *val* au masculin, propre à la France, ne s'est effectué que vers la fin du moyen âge (1), d'après son contraire *mont*. Les noms abstraits étant en majorité féminins,

(1) Comme en témoignent nombre de cristallisations toponymiques : *Laval*, *Froidevaux*, *La Vaufranche*, etc.

le suffixe *-or* a suivi (*amor, dolor*), et la généralisation ici a été telle que, plus tard, même les mots savants ont suivi (*rigueur, vapeur...*, fém.).

420. En français, deux causes formelles ont provoqué des changements de genre : l'initiale vocalique et la terminaison. — L'article étant le principal réactif du genre, là où cette caractéristique s'efface par l'élision, le genre devient plus incertain. Vaugelas avait observé, à propos des discussions sur le genre d'*épigramme* : « Quand on prononce ou qu'on écrit l'*épigramme* ou une *épigramme*, l'oreille ne pourrait juger du genre » (*Remarques...*, I, 20). Aujourd'hui que s'est généralisée la prononciation, au masculin, *œn om* (un homme) et non plus *ün om*, l'article indéfini conserve le réactif. Ainsi s'explique la longue hésitation, (xv^e-xvii^e siècle) pour le genre de nombreux mots savants, *anagramme, armistice* (1), *épigramme, horloge, épisode, évangile, office*, etc., ainsi que pour certains mots traditionnels, *étude, huile, orgue, orge*. La tendance populaire actuelle à féminiser certains mots (*âge, air, ouvrage*) n'a pas d'autre cause ; elle est surtout puissante pour les mots dont la finale phonique est une consonne, ou qui commencent par *a*, voyelle qui donne l'impression, par fausse coupe, de la finale de l'article féminin : l'illettré comprend « l'appel » *la pel*, et même *la-lkol* (l'alcool), *la-rjä* (l'argent), et il opère même des déglutinations (*la-cétylène, la-pendicite*, § 269-2). Le changement de genre a triomphé dans l'usage courant pour *après-midi* (2). L'hésitation pour le genre d'*automobile* — *auto*, où le féminin l'emporte, tient à la même cause. — Enfin on tend à féminiser les lettres dont le nom commence par une voyelle : une *s* ou un *s* (*ün-ès, ün-él*), alors qu'on dit toujours au masculin : un *t*, un *v* (*œ té, œ vé*). Il est préférable de réagir et de garder toujours le masculin.

421. Certaines terminaisons ont donné l'impression du féminin. D'abord, d'une manière générale, la finale *-e*, héritière de l'*a* latin, bien que ce sentiment soit allé en

(1) Encore féminin d'après l'édition de 1762 du *Dictionnaire* de l'Académie.

(2) L'explication courante par *après-dinée*, forme purement graphique, est fautive (*après-dîner* est inusité comme substantif).

s'affaiblissant, à mesure que les mots à finale d'appui (suff. *-age, tertre...*) et les mots savants apportaient à ce groupe, de plus en plus étendu, un contingent de mots de tous genres. Pour que le terme se féminise, il importe que le mot commence par une voyelle (voir ci-dessus) ou qu'il y ait homophonie avec un suffixe féminin. *Cuiller* (*cochleare*), à finale isolée, du jour où l'*r* final, caduc au *xv^e* siècle, fut rétabli, donna l'impression d'un mot en *-ière*, et devint féminin ; l'orthographe concurrente *cuillère* a même été admise. D'après les féminins en *-ace, -asse*, les mots terminés en italien par le suffixe masculin *-accio* se sont féminisés (*populace*) et des emprunts savants tirés de masculins ou de neutres, assimilés aussi à cette finale, ont pu être atteints : *espace* a été longtemps féminin et l'est resté au sens d'*espace* d'imprimerie. Les mots italiens en *-ello* (masc.), assimilés en *-elle*, ne pouvaient manquer d'être féminisés : *filoselle, ombrelle* (1), *ritournelle*, tout comme *kyrielle*, formé au moyen âge par abréviation de *kyrie-eleison*. La langue contemporaine a tendance, pour la même raison, à féminiser des noms de fleurs : *cyclamen* (*siklamèn*, assonne avec les fém. *-aine, -eine*), *chrysanthème*, à finale phonétiquement voisine. Le peuple, qui a changé *carbonate* (de chaux, « cristaux » pour la lessive) en *carbonade* (§ 246, n. 1), a simultanément féminisé le mot. — Inversement d'autres homophonies ont provoqué le passage au masculin. *Plantain, provin*, féminins depuis le latin, se sont masculinisés en moyen français. D'après le participe-adjectif *-atus* > *-é*, *comté, duché, évêché* ont pris le masculin vers la même époque ; mais le premier est resté cristallisé au féminin dans *Franche-Comté*, et *vicomté*, moins usité, a résisté, tandis que la série des abstraits *-atem* > *-é* (*bonté*) n'a pas été touchée (2). La plupart des finales vocaliques toniques donnant l'impression du masculin : *écho* a pris ce genre bien avant que *-ot* et *-eau* se soient pro-

(1) Il est remarquable que le français a réagi sur l'italien contemporain qui a féminisé le mot, désinence et genre (*ombrella*), bien que les dictionnaires continuent à enregistrer un *ombrello* sorti de l'usage.

(2) Cela commence dans le peuple, où on fait souvent *amitié* masculin, ainsi *qu'épée, idée* (pron. *épé, idé*) assimilés aux masculins en *-é* : tous mots, bien entendu, à initiale vocalique.

noncés -o ; *oripeau*, séparé de *peau* (qui, très usité et monosyllabe, a résisté) a été assimilé aux dérivés en -eau. Les mots savants et emprunts en -a, bien que se rattachant à un type féminin, sont masculins, d'après l'homophonie avec la finale -at, -as, etc. : *choléra*, *dahlia*, *influenza*, *mimosa*. — Ces mots, dans les langues romanes du midi, accentués sur la pénultième, sont naturellement féminins ; le féminin restait, en français, quand le mot gardait son accent et avait sa finale francisée (*mimeuse*, *mimose*, jusqu'au XVIII^e siècle) ; l'Académie a gardé pour *mimosa* le genre féminin, que nul n'employait plus, et n'accepta le masculin qu'en 1927, après une discussion de deux séances (27 avril, 4 mai). — Il y a aussi des analogies particulières : *mensonge*, fém., est devenu masculin d'après *songe*.

422. Le sens n'influe pas moins sur le genre. Des substantifs verbaux, originellement féminins, ont passé ainsi au masculin quand ils s'appliquent à un homme : *gens*, qui garde cependant au féminin l'adjectif le précédant (les *vieilles gens* ; « *vieux gens* » serait compris « vieux Jean ») ; *aide*, *garde* (demeuré féminin au sens collectif, qui devient obsolète), *guide*, etc. *Aigle* a passé au masculin (resté fém. au sens archaïque et historique d'emblèmes) dès le moyen âge pour désigner le mâle ; en sens inverse, *jument*, bête de somme, s'est féminisé du jour où le mot s'est appliqué à la femelle du cheval (§ 425). Dans une locution composée, le nom tend à prendre le genre de son complément dont il constitue une épithète sémantique : le peuple dit, par exemple, *un* espèce de vaurien, le genre d'*espèce* étant entraîné par le sexe du sujet ; de même, pour les substantifs qui qualifient par métaphore, le plus souvent ironiques ou injurieux (pop. « cet homme est *un* andouille »). Des mots passe-partout arrivent ainsi à se masculiniser (le masculin représentant ici l'ancien neutre), voire dans leur terminaison : on dit familièrement : *un* chose, *un* petit *machin*. C'est ainsi que des substantifs devenus indéfinis ont perdu leur genre féminin : *rien*, *personne*, *quelque chose* (§ 454-5). De même des noms de fêtes (*Noël*, *Pâques*), dont l'ancien genre subsiste après l'article (on sous-entend alors *fête*) : *la Noël*, *la Pente-*

côte, la Toussaint, la Saint-Jean ; les *Pâques* ne se dit guère qu'au sens religieux (faire ses Pâques ; la Pâque s'emploie pour la fête juive). — Nombre d'expressions elliptiques changent leur genre en prenant celui du mot sous-entendu *un rouge-gorge*, *un trompette* (soldat qui joue de la trompette), *du champagne* (vin de champagne), plus récemment : *le vapeur* (bateau à vapeur), *un suède* (gant de suède). Cette transposition a pris une grande extension dans la langue contemporaine, soit en matière de sports, d'industrie (*la sans-fil* — la téléphonie sans fil ; *la bleu ciel* — l'équipe bleu-ciel ; *une vingt-chevaux* = une automobile de vingt chevaux), soit pour les noms propres de bateaux, d'avions (*le Provence*, *le France* ; mais ce type de désignation, que journalistes et écrivains cherchent à accréditer pour distinguer le bateau *Provence* de la province du même nom, ne s'acclimate pas, contrairement au précédent, et l'on continue à dire *la Provence*... pour désigner le navire). — Enfin des analogies sémantiques de groupes ont joué : *été*, fém., est devenu masculin d'après *printemps* ; *automne*, qui avait passé au féminin en ancien français (d'après son initiale vocalique et surtout sa finale), est revenu au masculin, entraîné par ses trois voisins. En revanche, *pendule* a passé au féminin sur le modèle d'*horloge*, dont il prenait le sens (le masculin a persisté pour la valeur originaire « balancier »).

423. Grammairiens et écrivains sont parfois arrivés à changer le genre des mots pour le ramener à celui du prototype latin ou grec, notamment pour des mots savants encore mal assimilés, et pour quelques mots populaires comme *honneur* ou acclimatés comme *labeur*. Ils ont parfois utilisé l'antagonisme entre le genre populaire et le genre étymologique pour stabiliser un genre au singulier, l'autre au pluriel : pareille distinction, qui a une raison d'être apparente pour *délice*, m. = *delicium*, et *délices*, f. = *deliciae*, est absolument artificielle pour *amour*, *hymne*, *orgue*, où elle n'est plus observée que par les puristes, le masculin se consolidant aux deux genres ; en revanche, *œuvre* est presque toujours féminin (*le grand œuvre* des alchimistes est une expression

historique ; le *gros œuvre* d'un bâtiment se dit encore). — La distinction entre *un* couple (humain) et *une* couple (d'animaux) se maintient mieux, bien que l'expression féminine soit surtout rurale. Le flottement a été ainsi utilisé pour individualiser deux valeurs d'un même mot en voie de scission, l'une étant généralement technique ou archaïsante : cf. *le* cartouche (blason) et *la* cartouche ; *le* mémoire et *la* mémoire, « *un* foudre de guerre » (locution cristallisée) et *la* foudre. Certaines scissions sont anciennes et populaires : *le* manche et *la* manche, *le* voile et *la* voile, etc. (noms de divers objets fabriqués).

424. Il reste encore à expliquer bien des mots dont le changement de genre n'est pas clair. On a allégué que *front* avait été entraîné au masculin par *pont*, *dent* au féminin par *gent*, mais rien n'est moins sûr. *Mer* a-t-il passé au féminin d'après *terre* ? Pourquoi *chanvre*, encore féminin chez La Fontaine, s'est-il féminisé, et *poison* masculinisé en face de tant de féminins en *-on*, tandis que *foudre* devenait féminin ? Autant de petits problèmes à résoudre, et qui ne sont pas les seuls. — Les composés tendent à devenir masculins (*minuit*, *rouge-gorge*, *face-à-main* plus récemment) : ils se détachent très vite du déterminé originaire.

424 bis. L'article étant le réactif principal du genre, on conçoit que celui-ci soit assez incertain dans les noms propres de villes, qui ne réclament l'article que lorsqu'ils sont accompagnés d'une épithète. D'une façon générale ces noms se sont neutralisés, c'est-à-dire, notre masculin étant l'héritier du neutre, se sont masculinisés quand la finale était féminine à l'origine, fait peu fréquent (*Massilia* > *Marseille*) ou même quand le nom était composé avec un mot féminin (*Granville* est *beau*, comme : *Marseille* est *grand*). Le féminin persiste mieux dans les noms étrangers qui l'ont gardé dans la langue originaire : *Rome*, *Naples*, *Barcelone*, *Séville* (encore que l'attribut se mette aussi souvent au masculin). — Mais le féminin reparait (et c'est ce qui achève de troubler le genre de ces noms) dès que le mot *ville* est sous-entendu, par exemple dans certains surnoms : *Mantes la Jolie*, *Marnes la Coquette*. Toutefois

le masculin est général, si l'épithète oppose des localités de même nom : *Marseille-le-Petit* (comparé à la ville de Marseille), *Mourmelon-le-Grand* et *le-Petit* ; de même si on sous-entend *village*.

Formation du féminin. — 425. Certains substantifs se présentent par couple, masculin et féminin : noms d'agents ou noms d'animaux. Pour désigner les sexes, on a recours parfois à des types différents, traditionnels : *homme-femme* (*homo*, uniquement générique, a pris en outre le sens de *vir*, qui dut être télescopé par *vērūm*, devenu homonyme en latin vulgaire), et de nombreux termes de parenté : *père-mère*, *frère-sœur*, *oncle-tante*, *gendre-bru* (ce dernier, devenu archaïque, est remplacé par *belle-fille*, qui cumule désormais ce sens avec celui de « fille du premier lit » : un des rares cas, avec l'absorption de *senestre* par *gauche*, où la langue moderne a effacé des distinctions au lieu d'en créer). Pour les couples de ce type désignant des animaux, le masculin garde en même temps, le plus souvent, la valeur générique : *cheval-jument* (le couple *equus-equa* s'était disloqué en latin vulgaire : l'infériorité phonique d'*equus* l'avait fait remplacer par *caballus*, mot gaulois ; *equa* > *ive*, mot mal constitué et sujet à équivoque, fut remplacé par *jument* = bête de somme, en ancien français) ; — *porc-truie* (*troia* est une création du latin vulgaire) ; *jars-oie* (ici c'est le féminin qui a gardé la valeur générique ; *jar[s]* < **garru* est un terme prélatin qui a suppléé à l'insuffisance phonique d'**aucu*) ; *coq-poule* (*coq* est une création romane d'après le cri du coq) ; *cerf-biche* (le fém. est une création romane) ; *bœuf-vache* (les deux mots remontent au latin). Pour les animaux d'élevage, des variantes indiquent souvent les animaux châtrés (*chapon*, *hongre*, etc.), les mâles reproducteurs (*taureau*, *verrat*...) et surtout, à l'aide d'un diminutif, les animaux jeunes (*poulet*, *porcelet*, *oison*... ; *cochon* = jeune porc ; *veau*, *génisse* remontent au latin). Certains féminins dissemblables ne sont guère usités que dans les langages techniques (chasseurs, éleveurs), comme *hase* (femelle du lièvre), *laie* (du sanglier), mots germaniques introduits par l'aristocratie

franque ; *colombe* devient littéraire et cède la place à *pi-geonne* dans l'usage populaire. — Le sexe est rarement spécifié par un simple changement de genre (*aigle*, m. et f.), parfois par un suffixe, soit au masculin (*mulet*), plus souvent au féminin (*ânesse*), ou par une désinence féminine reposant sur un *a* du latin vulgaire (*chat-chatte*, *chien-chienne*, *loup-louve*, etc, (1) et, à l'époque moderne, *faisan-faisane*, *lapin-lapine*, etc.). Pour les animaux sauvages, les insectes, etc., un seul nom suffit, en général, soit masculin (*renard*, *oiseau* [le vx. fr. avait le f. *oiselle*], *poisson* et les différentes espèces, *serpent*, *crapaud*, *hanneton*, etc.), soit féminin (*perdrix*, *caille*, *vipère*, *couleuvre*, *abeille*, *guêpe*, *araignée*...) suivant le genre latin originaire, modifié parfois selon les circonstances (v. ci-après) : on précisera, s'il y a lieu, en disant : une *perdrix mâle*, un *merlan femelle*, etc.

426. Pour les noms d'agents, en particulier les noms de professions, on recourt à la simple féminisation de la désinence (*chemisier-chemisière*) ou à un suffixe (*docteur-doctoresse*). Par l'intermédiaire de la langue ecclésiastique, le suffixe *-issa* (gréco-latin) servit anciennement à former des féminins pour des noms exprimant une dignité : *abbatissa* d'où fr. *abbesse*, apparaît dès le ^{vi}e siècle ; très anciens en français sont *comtesse*, *duchesse*, *maîtresse*, *déesse* (^{xii}e siècle, formation savante, d'après le latin *dea*), etc. Ce féminin connut une grande extension en vieux français : il gagna des noms d'animaux (*ânesse*), même des adjectifs substantivés pour donner un signe distinctif au féminin, et influença le suffixe *-eur* (§ 430). Dans la langue moderne, subissant le choc en retour de la défaveur dont *-eresse* été victime, *-esse* est resté pour la femme dans les noms traditionnels (on a créé *peintresse*, technique ; *notairesse* ne se dit guère), quelques noms d'animaux au masculin terminé en *-e* (*ânesse*, *tigresse* ; *lionnesse* a été remplacé par *lionne*), quelques clichés (*dame patronnesse*). Pour les adjectifs

(1) Ci-après, § 428 et suivants. — Le latin vulgaire avait souvent des formes doubles, même en dehors des noms d'argents et d'animaux (par exemple, *populus*, *popula*, d'où le provençal *pibola*). — Certaines irrégularités remontent au latin : *neveu* (*nepotem*) -*nièce* (*neptia*).

substantivés, les dernières créations ont été *mulâtresse* et *négresse* ; *pauvresse*, que les puristes opposent comme substantif féminin à *pauvre*, adjectif féminin, ne se dit plus et s'écrit à peine. — L'accession de la femme aux professions masculines a provoqué de nos jours la création de nombreux féminins. Ceux-ci ont suivi la formation normale quand ils étaient pourvus d'un suffixe (voir les § suivants), ce qui était presque toujours le cas. Lorsque le radical est terminé graphiquement par un *e* muet (phoniquement par une consonne) le mot change de genre au féminin : *un aide*, *une aide* ; *un* ou *une dentiste*, *un* ou *une garde-malades*. Certaines causes peuvent s'opposer à la formation du féminin, par exemple si la place est prise par un autre mot : on ne peut dire ainsi *la guide*, parce que ce féminin représente un objet (*rêne*), ni *médecine* pour femme médecin (le mot signifiant déjà « remède »), ni appeler une avocate « maîtresse » (à cause du sens passionnel) : on laisse alors le mot au masculin (ainsi : *maître X*), quitte à spécifier (*une femme guide*) ou à prendre un succédané (*doctoresse*). — Quelques noms dont la terminaison paraît aujourd'hui masculine ont gardé cependant leur forme traditionnelle : d'abord *enfant*, tardivement employé au féminin, puis quelques mots familiers voire grossiers : *catin*, *putain*, *dondon*, *goton*, *laideron*, *souillon* (1), *tendron* (ce dernier, plus littéraire, tend à sortir de l'usage). Pour le suffixe féminin *-ain*, voir § 407 ; pour *-on* féminin, § 271). — Les composés prennent un féminin phonique quand la valeur des éléments composants s'efface : *fainéante*, *vaurienne* (Marivaux) ; le peuple dit *proprarienne* (propre à rien).

427. Les adjectifs, au point de vue du genre, relevaient, en latin, de deux types : les uns avaient le masculin en *-us* (2^e décl.), le féminin en *-a* (1^{re} décl.) ; les autres, en *-is* (3^e décl.), étaient identiques aux deux genres. Dès le latin vulgaire, le type différencié gagna sur le type à un seul genre : on trouve *acrum*, *paupera*, *tristum* (*Appendix Probi*), *clinus* et *lenus* dans les Inscriptions ; en français, les féminins

(1) *Souillon* peut être masculin ou féminin, mais le peuple ne l'emploie plus qu'au masculin (même se rapportant à une femme) : la terminaison l'a emporté.

dolente, dolce (douce), *fole* (folle), *molle...*, reposant sur une finale -a paraissent très anciens ; là où il y a voyelle d'appui, la phonétique française ne laisse pas distinguer, dans l'homophonie des genres (*amable, noble, pobre*), mais le réactif de l'ancien provençal (fém. *nobla, paubra*) permet d'inférer une assimilation ancienne et commune au type 1 ; de même le suffixe -ensis > *esis > eis > -ois s'assimila de bonne heure à cette série (fém. *corteise* ; en prov., fém. *cortesa*). — En ancien français, en dehors des adjectifs (de plus en plus nombreux, par suite des emprunts au latin) dont le masculin se terminait par e muet et qui ne pouvaient se différencier au féminin, les adjectifs du second type étaient réduits, dès l'origine, à un groupe encore important, *grant, fort, brief, grief, souef, vert*, l'indéfini *tel* (et *quel*) et la plupart des adjectifs en -el et -al (*mortel, leial, reial...*), presque tous les adjectifs en -il (*gentil*) et la série en -ant (*vaillant*). *Grande* apparaît dès le XI^e siècle (*Alexis*, 122, 5 ; *Roland* : ses *grandēs pels*), mais l'ancien féminin tient bon, un des derniers, cinq siècles encore, et laisse des traces importantes dans la langue (*grand mère, grand messe, à grand peine, pas grand chose ; grand route et grand rue*, *auj. archaïques*). *Tele et quele* (*telle, quelle*) et *brieve, griève* apparaissent dès le XIII^e siècle (d'abord au nord-ouest) pour se généraliser seulement au XV^e ; de même *verte* (cf. § 428) et *forte* ; *fort* au féminin s'est cristallisé dans des noms de lieux (*Rocheafort...*). Les féminins -ile et -ale, -ele, ne triomphent définitivement aussi qu'au XV^e siècle ; les féminins en -ant sont plus tenaces et résistent un siècle de plus (Brunot, *Hist. de la langue fr.*, I, 337 et 445-17).

428. La phonétique avait produit, en ancien français, des divergences de radical qui furent respectées presque toutes plus ou moins longtemps : alternance de t-d (*chaut, chaude ; vert, verde*), de [f-v] (*brief, brieve ; chauff, chauve*) de k-š (*sec, sèche*), k-j (*larc-large*), s-š (*lois, losche, de luscus*). Des formes analogiques s'étaient créées au masculin dès l'origine : l'évolution de *riūm > *riu > ru (cf. § 79, note) nous montre que le masculin du suffixe -if ne repose pas phonétiquement son -iūm, mais avait été reformé d'après

le féminin (forme plus pleine) dans la période préromane. La réfection du masculin se poursuit lentement en ancien français : *larc* est remplacé par *large* dès le xii^e siècle ; *chauve* se généralise un peu plus tard, ainsi que *ouide*, *vide* (v. fr. *vuit*), *louche* (v. fr. *lois*). Le français a été, sur ce point, beaucoup plus timide que le provençal ; il a gardé, de même, les nouvelles alternances produites par la vocalisation de *l*, quand le thème du pluriel se généralisa au masculin (§ 410-2) : *beau-belle*, *nouveau-nouvelle* ; *vieux-vieille* ; *fou-folle*. — La réaction du masculin sur le féminin est plus rare. On ne peut citer, dans l'ancienne langue, que *verte*, féminin créé d'après *vert* (déjà dans *Roland* ; *verde*, qu'on trouve aux xiii^e-xiv^e siècles, est une forme influencée par *verdure*, *verdoyer*, et qui n'a pas vécu). De nos jours, la langue populaire tend à généraliser certaines finales masculines : les féminins *sec*, *vif* sont courants ; *rassis* dont la parenté avec *assis* n'est plus perçue (pain *rassis*) est compris *rassi* et reste invariable au féminin.

429. L'homophonie de suffixes au masculin, survenue au cours des évolutions phonétiques, a provoqué des assimilations de féminins. Du jour où *-ain* et *-in* fusionnèrent en *ē* (xvi^e siècle, § 88), la seconde série, plus nombreuse, attira à elle la première, d'où *sacristine* (Richelet), et le féminin populaire actuel *copine* ; *-oin* (= *wē*) peut être attiré aussi, comme le montre la forme vulgaire *témouine* (*témwin*), féminin de *témoin* (*témwē*). Les mots à finale rare tendent à être assimilés : le fém. *maline* (de *malin*) se répand de plus en plus, même dans les classes moyennes. Cependant *-ain*, *-aine* n'a pas perdu sa vitalité, comme le prouve le féminin *châtaine*, qui ne paraît pas antérieur au xix^e siècle (on le trouve chez Pierre Dupont).

430. L'histoire du suffixe *-atorem* est fort intéressante. Au moyen âge, ce suffixe substantival, *-eor* > *eeur* au cas régime masculin, avait un féminin *-eriz*, issu régulièrement du féminin latin *-atricem*. Mais ce féminin aberrant ne pouvait subsister : dès le xiii^e siècle apparaît un féminin *-eresse*, sous la double influence d'*-issa* > *-esse* (§ 426) et de l'abstrait *-aricia* > *-eresse* : d'où *venderesse* (*Renclus de*

Moiliens), *lecheresse* (Marie de France), etc. Ce féminin élimina le précédent. Un nouveau trouble survint au xvi^e siècle : la phonétique amenait parallèlement *-eur* à *œ* ainsi que le suffixe adjectival *-osum* > *-eus* > *-œ*. L'*r* fut rétabli à la finale du premier, à la suite d'une lutte tenace des grammairiens, mais seulement au bout de deux siècles (§ 114) ; pendant ce temps, les deux suffixes s'étaient confondus, au point que la plupart des mots en *-eur* prirent un féminin en *-euse* (*chanteuse, fileuse, voleuse...*). Entre temps, ce suffixe était rentré dans la langue sous la forme savante *-ateur* (ainsi que sa variante *-torem* > *-teur*) : le féminin de ces mots fut naturellement calqué sur le latin, d'où un quatrième type de féminin, *-atrice, -trice*, qui s'associa au masculin *-teur*. Mais la répartition *eur-euse, teur-trice* n'est pas uniforme en français moderne : les mots populaires en *-teur* n'ont pas suivi (*menteuse...*) ; de plus, la forme savante, complètement refaite, a parfois triomphé en face d'un masculin traditionnel (*empereur-impératrice*) ; on a doublé le féminin populaire : *cantatrice*, plus relevée, en face de la *chanteuse*, d'un rang inférieur. — D'anciens féminins en *-eresse* se sont conservés, parfois pour éviter une homonymie (*pêcheresse* en face de *pêcheuse*), voire ont triomphé dans des formations modernes pour assurer, semble-t-il, une relation plus étroite entre masculin et féminin : *docteur-doctoresse* ; *authoresse* (avec un *h* inexplicable), encore peu usité ; quelques archaïsmes survivent dans la langue juridique (*défenderesse, venderesse* ; cf. la *vendeuse* des magasins) et dans le langage poétique (*chasserresse, enchanteresse, vengeresse*, tous mots au féminin inusité dans la langue courante).

431. La chute de l'*e* muet final et celle, contemporaine, des consonnes finales (xvi^e siècle) ont complètement bouleversé le rapport entre masculin et féminin. Si graphiquement le féminin se forme toujours par l'addition de l'*e* muet (les mots terminés au masculin par *e* muet étant seuls invariables dans l'écriture), il n'en est plus de même dans la langue parlée. Le nombre des invariables phoniques a augmenté, tous les masculins terminés par une voyelle accentuée

rentrant désormais dans cette catégorie (on a vu qu'une différence entre masc. *amĭ* = amie, fém. *amī* = amie, etc. s'était conservée pendant deux siècles environ, § 117). Pour les noms qui se différencient à l'oreille, en dehors des formes aberrantes mentionnées plus haut, le féminin se forme, au point de vue phonique : 1° par addition d'une consonne (*fōr* = fort, fém. *fōrt* = forte ; *grā*, *grād* ; *ærcæ*, *ærcæz* ; *gro*, *gros* ; 2° par addition de consonne combinée avec changement de timbre vocalique (*plē-plèn*, plein, pleine ; *bō-bòn*, bon, bonne ; *só-sòt*, sot, sotté ; *bo-bel*, beau, belle) ; 3° par substitution de consonnes (*sèk-sèsš*, sec, sèche ; *næf-næv*, neuf, neuve). Le premier type étant le plus fréquent, on peut dire que, dans la langue moderne, la caractéristique du féminin réside essentiellement dans l'addition d'une consonne, principalement le *t* et l'*s*. C'est surtout au *t* que la langue populaire et familière a recours pour former de nouveaux féminins (*chouchoute*, *louloute*) (1).

4. LES DEGRÉS DE COMPARAISON

432. Les flexions du comparatif et du superlatif ont été de bonne heure les plus atteintes. Dès le latin classique, des périphrases, jugées sans doute plus énergiques, se développent : au comparatif, *magis* devant l'adjectif (Plante), puis *plus*, qui gagne sous l'Empire et triomphe en Gaule septentrionale comme en Italie (*magis* en provençal) ; au superlatif, *multum* (déjà très usité chez Cicéron, Horace, etc.), devenu *moult*, auquel l'ancien français substituera peu à peu *très*.

433. Le superlatif *-issimum* disparut le premier. Il n'en reste, en ancien français, que *pesme* (*pessimum*) qui s'efface vers la fin du moyen âge. *Minimum* > *merme* et *proximum* > *proisme* ont vécu moins encore ; *maximum* ne se retrouve que dans un adverbe *maismement*, que *mesmement* ne tarda pas à éliminer. — La forme revint sous l'influence savante :

(1) M. Bauche a enregistré un féminin populaire *bleuse* = *bleue*, formé d'après la série *-eux*, *-euse*, mais il est dialectal (Picardie, Artois, etc.).

altisme, *grandisme*, *saintisme*... sont des latinismes médiévaux qui n'ont pas vécu. A partir de la Renaissance, l'action conjuguée du latin et de l'italien a introduit quelques formes en *-issime* (*sérénissime*), d'un emploi très restreint, et isolées de l'adjectif correspondant.

434. Les comparatifs en *-iorem* ont un peu mieux résisté (1). L'ancien français avait *bellezor* (postulant une réfection assez tardive de *belliorem* en **bellitior*), *forzor*, *gensor*, *halzor*, *sordeior*, employés seulement au cas régime et qui n'ont pas subsisté, et *graindre* (*grandior*) — *graignor* (*grandiorem*) qui dura un peu plus longtemps. La langue a conservé deux neutres adverbialisés (§ 366), *mieux* (*melius*), *pis* (*pejus*), ainsi que *meilleur* (cas-régime), *pire* (cas-sujet), et deux couples, d'ailleurs complètement scindés par des spécifications ultérieures, *moindre* (cas-sujet ; a gardé sa valeur comparative), *mineur* (subst. ; âgé de moins de 21 ans) ; *maire* (cas-sujet ; le premier magistrat communal) et *majeur* (cas-régime ; âgé de plus de 21 ans).

435. En dehors de *meilleur*, *pire* et *moindre* (encore ces deux derniers cèdent-ils peu à peu devant *plus mauvais* et *plus petit*), la langue moderne ne connaît plus que des formes analytiques pour les degrés de comparaison des adjectifs : *plus* pour le comparatif de supériorité, *moins* et la forme négative « pas aussi » pour l'infériorité, *aussi* pour l'égalité (seul comparatif analytique en latin classique), *le plus* pour le superlatif relatif. A côté de la particule courante *très*, le superlatif absolu dispose de beaucoup de moyens d'expression, soit pour renchérir (*fort* beau, *infiniment* grand, *extrêmement*...), soit pour varier l'expression par des nuances affectives, spécialement dans la langue familière (gentil *comme tout* ; on ne peut *plus* gai ; il est *d'un* triste !) D'autres nuances enfin sont exprimées, en dehors des types classiques, par les divers adverbes (*peu* aimable, *un peu* aimable, *assez* aimable, *bien* aimable...). La question des degrés dépasse d'ailleurs le cadre de l'adjectif, les subs-

(1) Il faut mettre à part *senior* > *sendre* (*Serments*), avec forme abrégée *seior* > *sire*, cas-régime *seniorem* > *seigneur*, qui avait perdu sa valeur comparative dès l'époque pré-romane.

tantifs étant eux-mêmes intéressés dans la langue moderne (elle est *très femme* ; j'ai *bien peur* ; il est d'une *gaieté* !) Nous quittons le domaine de la morphologie pour celui de la syntaxe.

BIBLIOGRAPHIE. — 436. Ouvrages cités § 336 et en plus : G. KØRTING, *Formenlehre der franzoesischen Sprache*, II *Formenbau des franz. Namens*, Paderborn, 1898 ; LEBINSKI, *Die Deklination der Substantiva in der oïl-Sprache*, Breslau, 1878 ; F. BRUNOT, *La pensée et la langue*, p. 85-107, 589-93 et 682-94 ; pour les noms d'animaux, A. DAUZAT, *Essais de géographie linguistique*, 1^{re} série, Paris, 1921 ; A. SJØGREN, *Le genre des mots d'emprunt norrois en normand* (*Romania*, 1928, 381-412).

CHAPITRE III

LES OUTILS GRAMMATICAUX

437. Les outils grammaticaux sont des mots, plus ou moins affaiblis et vidés de leur signification première, qui jouent dans la phrase le rôle d'instruments pour lier les mots et exprimer, non plus des choses ou des idées, mais des rapports. Les verbes auxiliaires rentrent dans cette catégorie. Les adjectifs-pronoms, pour la plupart, en font partie : pour la commodité de l'étude, de même que nous avons réuni tous les verbes, nous grouperons ici tous les déterminatifs, y compris les numéraux dont seul celui qui désigne l'unité est devenu signe de relation. Nous y joindrons les prépositions et conjonctions, particules types, et aussi les adverbes (dont beaucoup sont d'anciens noms cristallisés), bien que ces derniers présentent, en général, un caractère moins accentué d'outils de phrase.

1. LES ADJECTIFS-PRONOMS (DÉTERMINATIFS)

438. Les adjectifs-pronoms constituent un ensemble fort complexe. Ce sont essentiellement, dans l'ensemble, des déterminatifs, dont le rôle consiste à préciser la valeur du substantif (article, adjectifs, démonstratifs, possessifs, etc.) ou à le remplacer avec la même précision de valeur (pronoms démonstratifs, possessifs) ou avec une précision de personne (pronom personnel) : d'où la distinction traditionnelle en pronoms et adjectifs, qui correspond à la logique grammaticale, mais qui ne constitue pas une cloison, car historiquement on passe continuellement d'un emploi à l'autre. Le

pronom est arrivé à déterminer le verbe et à suppléer à la déficience des flexions personnelles. Les relatifs font le pont entre les déterminatifs et les conjonctions. — Au point de vue formel, ce sont les adjectifs-pronoms qui offrent les plus nombreuses survivances des flexions nominales et du neutre : eux seuls ont gardé des cas obliques ; c'est ici, parmi ces particules très usitées, qu'on trouve le plus d'anomaux, de fossiles linguistiques. — L'histoire des formes est intimement liée à celle des fonctions. La division entre formes atones et formes toniques est capitale ; l'emploi proclitique a provoqué, à la fois, de violentes contractions ou amputations phoniques, et des cristallisations fonctionnelles. — Enfin certaines catégories sont en étroites relations d'interdépendance, et la dégradation de forme, conjointement avec l'affaiblissement sémantique, suffit à faire changer les vocables de catégorie. Possessifs et personnels sont associés par des flexions personnelles solidaires ; démonstratifs et relatifs sont souvent en corrélation, dans l'histoire comme dans la phrase. A un autre point de vue, l'article est un démonstratif ou un numéral affaibli (*le, un*) ; le démonstratif atténué passe au personnel (*il*). — Il existe enfin des rapports entre les adjectifs-pronoms et les mots invariables : relatifs et conjonctions de subordination ; l'adverbe en s'usant devient souvent pronom (*dont, en, y*), la préposition *de* intervient pour exprimer le partitif, etc.

Personnels et possessifs. — 439. Personnels et possessifs sont les seuls déterminatifs qui se catégorisent, comme les verbes, par personnes. Les personnels, uniquement pronoms, représentent à l'origine la personne ; mais ils se sont, en grande partie, affaiblis au point de ne plus être que les déterminants des personnes du verbe. Quant aux possessifs, ils indiquent la possession, soit comme adjectifs (*mon*), soit par représentation (*le mien*). Les deux groupes sont restés très distincts. — Ce sont les personnels qui ont cliché le plus de flexions disparues (nominatif, génitif, datif) et gardé, pour quelques uns d'entre eux, trois cas distincts.

440. En latin vulgaire, *ego* se réduisit de bonne heure à **eo*, *tu* se conserva, ainsi que *me* et *te* (forme commune à l'accusatif et à l'ablatif). Le datif *mihi* se contracta phonétiquement en *mi*, et, par analogie, *tibi* en **ti*. On eut de même, pour le réfléchi, **si* (*sibi*) à côté de *se*. Les formes en *i* perdirent vite la valeur du datif et ne tardèrent pas à faire double emploi avec les formes en *e* dans le nord de la Gaule : tandis que le Midi gardait les deux types, le Nord ne conserva que *mē*, *tē*, *sē*, à l'exception de l'Est qui élimina *mē* au profit de *mi*. — Au pluriel, *nos*, *vos* restaient, tandis que *nobis*, *vobis* disparaissaient avec les flexions en *-bus*. — La langue classique n'avait pas de personnel pour la 3^e personne, en dehors du réfléchi déjà mentionné. Après quelque hésitation entre *ipse* et *ille*, le latin vulgaire adopta ce dernier, qu'on trouve déjà dans l'*Itala* (II^e siècle) et qui est accepté par les grammairiens dès le V^e siècle. Les formes vulgaires sont, pour le masculin singulier : **illī* au nominatif (d'après *qui*), **illui* au datif, accentée sur l'*u* (d'après *cui*), à l'accusatif *illu(m)* ; au pluriel, nominatif *illī*, sans changement, comme le génitif *illorum* (qui prend peu à peu la valeur de datif, en se substituant à *illis*), et l'accusatif *illos*. Au féminin, nominatif et accusatif fusionnent, comme à la 1^{re} déclinaison, au singulier (*illa*) comme au pluriel (*illas*) ; au singulier, un génitif **illæius* et un datif **illæi* (d'après *eius*, *ei*) sont postulés, le premier par le provençal *leis*, le second par l'italien *lei*, l'ancien français *li* : mais cette dernière forme a disparu anciennement devant les types masculins généralisés, *lui*, *leur*.

441. La première séparation entre formes toniques et atones était en germe dans le latin vulgaire, à cause du déplacement d'accent dans la déclinaison d'*ille* (sans compter les formes proclitiques usitées comme article, § 446), les formes accentuées sur le thème perdant de bonne heure leur premier élément (*illui* > *lui* ; *illorum* > *lor* > *leur*). — L'ancien français aggrave la scission : suivant que *mē*, *tē*, *sē* était accentué ou atone, en raison de sa place dans la phrase, il devient *mei* > *moi*, *eti* > *toi*, *sei* > *soi*, ou s'assourdit en *me*, *te*, *se* (avec *e* muet). Un peu plus tard *eo* > *jo*

se dédouble et s'assourdit en *je* (*jə*) dans l'emploi atone, tandis que la forme tonique *gié* disparaît. Favorisée par la défaillance phonétique du cas-sujet, la tendance générale de l'assimilation de ce cas au cas-régime gagne les personnels pour les formes toniques : la forme plus pleine *moi* se substitue à *je*, et, par analogie, *toi* à *tu*. Les premiers exemples de substitution apparaissent au xii^e siècle, le triomphe est complet au xv^e siècle, mais *je* tonique restera jusqu'au xvi^e siècle comme archaïsme littéraire (il a survécu dans la formule : *Je soussigné...*). D'où le tableau suivant en français moderne : *je*, cas-sujet atone (*je* viens) ; *me*, cas-régime atone, datif et accusatif (il *me* parle, il *me* frappe) ; *moi*, cas-régime tonique (1) (c'est pour *moi*) et cas sujet tonique (c'est *moi* ; *moi* qui vous parle ; qui est là ? *moi* !) Mêmes distinctions pour *tu-te-toi*. *Nous*, *vous* sont restés formes uniques, dans toutes les positions ; tout au plus éprouve-t-on, surtout dans le peuple, le besoin de le renforcer à l'emploi tonique en *nous autres*, *vous autres* (renforcement ancien en espagnol).

442. La troisième personne est plus complexe. Sa caractéristique principale est la conservation jusqu'à nos jours d'une forme spéciale pour le datif des deux genres, *lui* au singulier, *leur* au pluriel. Mais l'analogie a singulièrement enchevêtré formes et emplois. — Singulier. Au masculin, *il* (lat. pop. **illi*) se confine en position atone dès le moyen âge et reste cas-sujet. *Lui*, cas oblique à l'origine, de par sa forme plus pleine devient, comme *moi*, cas-régime tonique (pour *lui*), puis cas-sujet tonique (c'est *lui*), tout en gardant sa valeur première (je *lui* parle) ; dans ce dernier emploi, la langue populaire moderne l'a contracté en *li*, puis, par suite de la fréquence des combinaisons avec des mots à initiale vocalique (tu *li* as parlé > tu *ly* a... > tu *y* a... a confondu cette forme avec *y* (d'où le vulgarisme *j'i dis* = je lui dis). *Le* (de la forme *illum* proclitique comme l'article, § 446) reste le cas-régime atone (je *le* vois). — Au féminin,

(1) Il y eut un peu de flottement dans la répartition au moyen âge. On trouve jusqu'au xiv^e siècle des formes comme « pour *toi* voir » (pour te voir).

elle (*illa*) est resté le cas-sujet atone et tonique (*elle* parle, c'est *elle*) et le cas-régime tonique (c'est pour *elle*). *La* (*illa* proclitique), parallèle à *le*, s'emploie, de même, comme accusatif atone (je *la* frappe), tandis que la forme masculine *lui* s'est imposée au féminin pour le datif, mais seulement atone (cf. « je *lui* parle », qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, tandis qu'on discrimine : c'est à *lui*, c'est à *elle*). — Pluriel. Le masculin a quatre formes : *ils* (*illi*, avec *s* analogique des pluriels, tardif), cas-sujet, réservé de bonne heure à l'emploi atone, comme *il* ; *leur*, ancien génitif (*illorum*), passé au datif, puis limité à la position atone ; *les* (*illos* proclitique) conservé comme accusatif atone, et *eux*, ancien cas-régime tonique (*illos*) qui a ajouté à cet emploi (c'est pour *eux*) celui de cas-sujet tonique. Au féminin, *elles* (*illas*) cumule le rôle de *ils* et de *eux* ; *leur*, emprunté autrefois au masculin, a une fonction identique, de même que *les*, représentant ici *illas* proclitique, que la phonétique a fait fusionner dès l'origine avec *illos*. — Le renforcement moderne *eux autres* est vulgaire.

443. Une autre caractéristique des personnels, c'est le maintien du neutre. L'ancien français, qui pouvait se passer de toute particule au cas-sujet (§ 496), avait *o* (*hōc*, forme atone (1), qui a disparu de bonne heure. La langue moderne, au cas-sujet, emploie le personnel masculin *il* : *il y a*, *il pleut* ; certaines formes sont archaïques (*il est vrai* ; *il n'est que trop aisé*, La Fontaine) ou propres aux milieux cultivés et à la langue littéraire (*il* ne subsiste aucun doute). Le besoin de préciser avec un démonstratif neutre s'est manifesté surtout à partir du XVIII^e siècle, et a pris une grande extension dans la langue populaire ou familière, qui a gardé peu de formes avec *il* (*il y a*, *il est deux heures*, *il arrive que...*) ; la discrimination qui s'opère relègue *il* au masculin, d'où il est venu. Les différences d'emploi sont notables : *ça pleut* est très vulgaire ; « *ça tombe* », dans le même sens, est familier et courant, et « *c'est vrai* », pour « *il est vrai* », est très correct. Le démonstratif neutre a même

(1) La forme tonique est offerte par *av-uec*, *por-uec* (§ 364).

empiété sur le masculin, par confusion, quand le pronom précède et annonce le substantif : « *il est un homme très intelligent* » est devenu « *c'est un homme...* » ; l'ancienne expression est même comprise désormais, à contre-sens, comme un archaïsme littéraire pour « *il y a un homme...* ». Le peuple a supprimé le pronom devant *falloir*, *valoir* : *faut*, *a fallu*, *vaut mieux* (1). — L'accusatif atone n'est pas différencié : « *je le crois* » ; mais au datif atone, la confusion avec *y*, populaire pour le masculin, triomphe ici depuis l'origine : « *qu'est ce qu'il y trouve à cela ?* », « *j'y songe* ». Un autre adverbe, *en*, fournit le partitif (*j'en prends*) et le seul ablatif que nous différencions (*j'en parle*) (2).

443 bis. Les formes réfléchies, *soi*, *se*, s'emploient comme *moi-me*, avec cette différence qu'elles ne sont jamais usitées qu'aux cas-régimes. Le réfléchi est en recul devant le personnel *lui*, *eux*, qui le remplace peu à peu à la forme forte (après préposition) depuis l'ancien français. L'emploi de *soi*, dans ce cas, constitue un archaïsme dès le ^{xvii}^e siècle (*trainant tous les cœurs après soi*, *Phèdre*, II, sc. V) ; certains puristes (Abel Hermant, etc.) ont gardé ce tour. *Soi* n'est plus conservé aujourd'hui que dans des expressions d'ordre général avec un pronom sujet (*chacun pour soi*, *on pense trop à soi*).

444. Le latin n'avait qu'une série de *possessifs*. Suivant qu'ils étaient accentués ou proclitiques, la phonétique a différencié, au singulier, des formes toniques et des formes atones qui se sont spécialisées, les premières comme pronoms, les secondes comme adjectifs ; la répartition a d'ailleurs été longue à s'opérer et n'est pas absolue (on dit encore « *un mien parent* », bien que cette forme soit lourde et un peu vulgaire) (3). Pour renforcer encore les formes fortes,

(1) Confondu souvent avec le précédent (*faut mieux*, vulgarisme courant).

(2) Très anciennement, *y* et *en* se sont employés aussi pour le masculin et le féminin, afin de remplacer par une forme proclitique à *lui*, *de lui*, et alléger ainsi la phrase. Cet emploi, proscrit par les grammairiens puristes, se trouve chez les meilleurs auteurs : « on ne peut le connaître sans s'y attacher » (M^{me} de Sévigné).

(3) Pour l'attribut, l'emploi adjectif n'est plus que littéraire (*tu es mienne*) ; la langue courante a remplacé le possessif par la périphrase avec le personnel :

on les a fait précéder de l'article, qui, longtemps, individualise seul le pronom au pluriel. — Les adjectifs *mon, ma, mes* reposent sur *mëum, mea, meos* (et *meas*), qui, employés comme proclitiques, ont perdu l'*e*, sans doute par analogie avec *tuum, suum, tuos, suos*, où cette rédaction était phonétique ; *ton-ta-tes, son-sa-ses* sont rigoureusement parallèles. — Comme formes toniques, l'ancien français avait *mëum* > *mien*, f. *mëa* > **mia* > *meie* ; **töum* > *tuen*, f. *tüa* > *toe* ; **soum* > *suen*, f. *sua* > *soe*. Les féminins ont subi de bonne heure l'analogie des masculins, et les 2^e et 3^e personnes celle de la première : d'une part, *tuen, suen* passaient anciennement à *tien, sien*, de l'autre *mien* engendrait *mienne*, puis *tien, tienne* et *sien, sienne* (1). Les pluriels masculins étaient analogiques dès l'origine du français : pas de trace de *meos, tuos*, mais *miens* refait sur le singulier, *tuens, suens* (au fém. *meies, toes, soes*). Les changements analogiques du singulier se répercutèrent naturellement au pluriel, d'où : *miens-miennes, tiens-tiennes, siens-siennes*. — Au pluriel, *nostre* > *notre* (*nostrum*) et *vostre* > *votre* (*vostrum*, d'après *nostrum*, déjà chez Plaute) n'ont eu longtemps qu'une forme chacun : la langue moderne a abrégé et ouvert la voyelle du proclitique (dès le xvi^e siècle, Th. de Bèze) : *notre* oncle, — tandis que la voyelle du pronom est longue et fermée (le *nôtre*, le *vôtre*). — Pour la 3^e personne du pluriel, le latin classique employait *suus* comme au singulier : afin de discriminer, par parallélisme avec les autres personnes, la langue eut recours, à la fin de l'Empire, à une périphrase : *illorum pater*, proprement « le père d'eux » (2). Entré dans la série, *leur* fut bientôt assimilé, mais ne prit qu'assez tard un *s* analogique devant un mot au pluriel.

« tu es à moi. » — En principe, le possessif se rapporte à l'homme ou à l'animal ; mais la tendance à animer les choses avait étendu, en latin, l'emploi du possessif aux objets inanimés ; dans ce cas, le français, qui a toujours dit « le poirier a encore *ses* fruits », remplaça longtemps, de préférence, le possessif par *en*, quand le substantif se trouvait dans une phrase précédente ; mais la règle ne fut jamais rigoureuse, et le possessif gagne aujourd'hui de plus en plus : « ce poirier est avancé, j'ai vu *ses* bourgeons. »

(1) « C'est un des plus beaux cas d'extension analogique qu'on puisse observer dans la morphologie française » (F. BRUNOT, *Hist.*, I, 91).

(2) Cf. § 442 et 552 *bis*.

445. Dans l'ancienne langue, l'*a* de *ma*, *ta*, *sa* s'élidait devant un nom à initiale vocalique. Pour donner plus de corps à la particule et éviter des crases fâcheuses, on généralise la forme du masculin au féminin devant voyelle, dès la fin du moyen âge : *mon amie*, *mon épouse*. Quelques groupes survécurent ; on trouve encore *m'amie*, *m'amour* chez Molière, vulgarismes dans la bouche d'Argan (*Malade imag.*, I, sc. 9). *M'amie* qui a été compris *ma mie*, s'est cristallisé dans cette forme avec déglutination dans les provinces, l'Ouest et le Midi en particulier, spécialement sous l'influence des chansons. Alphonse Daudet fait encore dire *m'amie* à l'héroïne de *Sapho* : à cette date, c'était déjà un provincialisme. Une survivance familière est restée clichée : faire des *mamours*.

Articles et démonstratifs. — **446.** En général, l'article défini est un démonstratif affaibli. Certaines langues s'en passent : tel était le cas du latin classique. Le latin vulgaire qui, avec ses tendances analytiques et sa recherche de la précision, éprouvait le besoin d'un article, hésita entre *ipse* et *ille*, qu'on trouve dans des textes chrétiens ou techniques des II^e et III^e siècles (*Itala*, *Gromat. vet.*). *Ipse*, qui dut être le premier en usage, a été ensuite éliminé, pour ne se maintenir que dans des régions archaïsantes (Sardaigne, Sicile, Pyrénées (1), etc.). *Ille* l'a emporté : la Gaule n'a retenu pour l'article que la forme proclitique, dans laquelle la première syllabe, devenue atone, tomba de bonne heure : *[il]li* (cf. § 440) > *li*, cas-sujet ; *[il]lu[m]* > *lo*, assourdi en *le* comme *jo* en *je* (XII^e siècle), au cas-régime ; pluriel *illi* > *li*, *illos* > *les* ; au féminin, *illa* > *la*, pl. *illas* > *les*. Le cas-sujet du masculin disparut plus tard, pour l'article en même temps que pour le nom (il a subsisté à l'extrémité du territoire gallo-roman, dans la vallée la plus reculée de Valais, celle d'Anniviers). — Au point de vue dialectal, divers faits sont à signaler. D'abord l'extension au féminin, à l'Est, du mas-

(1) L'article *so*, *sa* = *ipsum*, *ipsam*, disparaît en haut gascon bien avant la fin du moyen âge ; il est resté cristallisé dans quelques noms de lieux (*Sahage*, près Luchon = *ipsa *fagea*) et de familles (*Sacaze*, *Sacarrère* = *la casa*, *la carrera*).

culin *li* avant la disparition du cas-sujet. Puis, à la fin du moyen âge, dans le Nord et le Nord-Est, le remplacement du féminin *la* par *le* (soit fusion analogique, soit assourdissement phonétique d'*a* protonique). Enfin divers dialectes ont substitué à l'article, sémantiquement usé, un nouveau démonstratif : l'ancien gascon a remplacé *so*, *sa* (voir la note précédente) par *èt*, *èra*, formes fortes d'*ille* ; de nos jours, les patois du nord ont éliminé *le* au profit de *šə* (= *ce* (1), tendance qui commence à s'observer ailleurs, par exemple en Auvergne). Le besoin de renforcement se manifeste parfois en français par l'extension d'emploi du possessif (*ma* tête me fait mal). — Au point de vue formel, *a* et *e*, de *la*, *le*, se sont élidés, dès l'origine, devant les noms à initiale vocalique. Mais le phénomène le plus intéressant est celui des crases avec la préposition (au singulier, seulement devant initiale consonantique) : la phonétique, en vocalisant *l* devant consonne, a amené *del* à *deu* > *du*, *dels* à *des* ; *al* à *au*, *als* à *aus*, *aux* ; *el* (*en le*) à *ou*, *els* (*en les*) à *ès*. Ces formes cristallisées se sont conservées, bien que la langue ait réagi contre les crases aux *xv^e-xvi^e* siècles (§ 91). Seule la troisième série a disparu, en dehors de quelques fossiles (docteur *ès-lettres*), parce que la différence était trop grande entre le singulier et le pluriel et surtout parce que l'usage de la préposition *en* se restreignait de plus en plus.

447. L'article indéfini est, au singulier, le numéral affaibli *un*, *une* (§ 456) : l'écriture a évité en français les formes apocopées des patois (où le numéral à forme pleine et l'article indéfini réduit à *n'*, *ē*, *na...* sont en voie de scission). Au pluriel, la langue a gardé au moyen âge quelques traces de *uns*, *unes* devant des mots pluriels (*unes lettres*), mais de bonne heure elle eut recours à une combinaison de la préposition *de* et de l'article défini (*des*), ainsi que pour le partitif (*du* pain, *de la* viande). L'évolution du partitif sera étudiée à la syntaxe (§ 488).

(1) La tendance est ancienne : dans les textes picards et artésiens, dès le *xiii^e* siècle, *cil*, *cel* (*chil*, *chel*) a souvent une valeur affaiblie et peut se traduire par l'article.

448. Les *démonstratifs* accusent dans leur évolution une tendance perpétuelle au renforcement, car ils s'affaiblissent vite. Le latin classique avait une série très riche : *is*, le plus usé, indifférent à la personne, et *hic*, *iste*, *ille*, plus précis, et se rapportant respectivement à la 1^{re}, la 2^e et la 3^e personne ; en marge des indéfinis, *ipse* exprimait l'identité. En latin vulgaire, ces distinctions trop fines s'effacent. — Trop court et affaibli sémantiquement, *is* disparaît. *Ille*, par une répartition d'un nouvel ordre, exprime l'éloignement (qui était en germe dans son emploi originaire), en face de *hic* et *iste*, désormais en concurrence. Le plus court, *hic*, le plus anormal aussi, cède à son tour : il ne subsiste, en dehors de quelques locutions cristallisées (*hoc-illud* *oïl* > *oui* ; *hoc-anno*, ablatif temporel, vx. fr. *ouan* ; *hac-hora* > *encore* [l'n est dû à un facteur obscur]), qu'au neutre sous la forme renforcée *ecce-hoc* > *ço* > *ce* (1). Puis *ille* affaibli se cantonne dans la fonction d'article. *Iste*, le dernier survivant, s'use à son tour, phonétiquement et sémantiquement : *ist* (de **istī*, d'après *illī*), déjà obsolète, n'apparaît plus à partir du x^e siècle (2). C'est le Nord de la Gaule qui a le plus et le plus vite usé les démonstratifs latins.

448 bis. De nouveaux démonstratifs ont été créés par la langue vulgaire à l'aide d'une particule de renforcement : ce rôle fut dévolu en Gaule à *ecce* (le Midi utilisa parallèlement une variante, d'origine obscure, *accu*, formation secondaire qui prévalut seule en Italie et en Espagne). Cette particule s'agglutina à *ille* et à *iste* ; les formes *eccille*, *ecciste* se trouvent déjà chez les comiques latins. Chaque série se dédoubla, en ancien français, en formes fortes et faibles, toniques et atones : *icest-cest*, *icel-cel* : les formes fortes, rendues inutiles par le nouveau renforcement dont nous

(1) Sous la forme simple, on l'a vu (§ 443), *o* était devenu le personnel neutre. La valeur démonstrative n'est pas encore effacée à l'époque des *Serments de Strasbourg* (*in o quid il mi altresī fazet...* où *o* est l'antécédent de *quid* : en ce que...).

(2) Les *Serments* ont *cist* (*meon fradre*) à côté de *ist* (*dī*). Les derniers exemples sont dans l'*Alexis* (41^c, 73^d). Les exemples de la *Passion* et de *Girard de Roussillon* sont moins probants, car ces textes accusent une influence méridionale (*ést* est resté plus longtemps en provençal).

allons parler, disparurent vers le xvi^e siècle (*icel* se maintint quelque temps dans le langage et les formules juridiques). — La déclinaison originale comportait au masculin un cas-sujet (correspondant à un latin vulgaire **illi*, § 440, et **isti* d'après le précédent), *icist*, *cist*, *icil*, *cil*, et deux cas régimes, *icest*... *icel* et *icestui*... *icelui* (d'après *lui*, § 440) : le second perdit la valeur de datif. Le démonstratif se normalisa mieux que l'e personnel *il*, sur lequel ses formes étaient modelées. Le cas-sujet fut éliminé à la fin du moyen-âge, non sans troubles : *cist* disparut en face de *cest*, mais *cil* se maintint jusqu'au xvii^e siècle, tandis que *cel* sortait de l'usage. Au féminin, le cas-régime *celi*, *cesti*, n'avait pas vécu longtemps. Au pluriel, *icil-icels*, *icist-icez*, fém. *celes*, *cestes*. — La phonétique acheva de brouiller les séries : avec la chute des consonnes finales, les formes en *-i* se confondent, de même que *cel* et *cest* > *cet* se prononcent également *sè* devant consonne (au contraire, au pluriel, *cels* > *ceus*, *ceux*, et *cez* > *ces*). En outre, *cet*, *cette* proclitique, dont l'*e* s'est abrégé de bonne heure puis assourdi, s'affaiblissent, le premier en *ce* (vers 1200) devant consonne, puis en *ç't* (= *st*) devant voyelle, *cette* en *ç'te* (*ste*), prononciation courante au xvi^e siècle, vulgaire depuis le xvii^e. — La langue moderne a achevé d'éliminer les formes archaïques et a mis de l'ordre dans ce chaos, en procédant à une répartition. Depuis longtemps les notions de proximité — éloignement qui avaient opposé *cest* à *cel* s'étaient effacées : on les précise par l'addition d'une particule (après le substantif), *ci* ou *là*, qui apparaît au xiv^e siècle (*cet* homme-*ci*, *cette* femme-*là*). La répartition entre *cet* et *cel* se fait désormais à un autre point de vue : *cet* est spécialisé dans la fonction d'adjectif ; *cel*, trop faible, remplacé au masculin par *celui* (*cettui*, qui n'avait pas de raison d'être comme adjectif, disparaît vers le règne de Louis XIII), ne s'emploie plus que comme pronom, seul comme antécédent d'un relatif (*celui*, *celle* qui est *là*) ou d'un complément (*celui* de mon père), ou indépendant avec la particule de renforcement (*celui-ci*, *celle-là*). La distinction entre la proximité (*celui-ci*) et l'éloignement (*celui-là*), conservée dans la langue littéraire,

a disparu de la langue populaire, qui n'a retenu que *celui-là* (contracté en *sâi-la*). La langue écrite tend à employer *celui* avec un participe, pour éviter une répétition ou une subordonnée (*celui* causé par..., *celui* contenant...), tour encore mal acclimaté et condamné par les puristes. Enfin le démonstratif peut s'affaiblir, avec valeur affective, soit comme adjectif, soit surtout au neutre (§ 552 *bis*).

449. Parallèlement, le neutre *ço* (*ecce-hoc*), assourdi en *ce* par son emploi proclitique, est renforcé en *ceci*, *cela*. *Ça*, qui apparaît comme populaire au milieu du xvii^e siècle — Victor Hugo est le premier écrivain qui l'ait employé — doit représenter, plutôt qu'une contraction de *cela* > *sla*, une confusion avec *çà*, ou plus exactement une quatrième proportionnelle entre *ci* — *çà* et *ceci* > *s'si* — [*cela*] > *s'sa* ; l'*a* ne s'élidait pas au xvii^e siècle (*ça* est vrai). La langue populaire actuelle emploie, au cas-sujet atone, *ça* devant consonne ou voyelle (*ça* n'est pas vrai, *ça* arrive) et ne garde *ce*, avec élision de l'*e*, que devant « être » : *c'est vrai* (*ça est vrai* est belge) ; *ce* reste usité dans les milieux cultivés. A la forme tonique des deux cas, *cela* est plus élégant, mais *ça* l'emporte de plus en plus dans la langue parlée, qui en fait un abus. *Ceci*, qui, contracté en *ci* (= *si*), prêterait à homonymies, n'est plus en usage que dans les milieux cultivés, où on fait entendre l'*e* muet. Au cas-sujet atone, la valeur démonstrative arrive à s'affaiblir tellement que *ce*, *ça* n'a plus qu'une fonction de personnel neutre (§ 343).

Relatifs et interrogatifs. — 450. En latin, l'interrogatif indéfini avait éliminé anciennement le relatif primitif pour prendre sa place (1) : les conséquences de cette élimination se sont fait sentir jusqu'en français moderne. Le latin classique essaya de différencier l'interrogatif et le relatif, mais la langue vulgaire confondit et unifia les formes. *Quis* est absorbé par *qui*, qui gagne même le féminin en faisant disparaître *quae* ; de même, au cas régime, *que(m)* supplante *quam* : c'est la disparition totale de la flexion féminine. La

(1) MEILLET et VENDRYES, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, § 730.

flexion numérale disparaît aussi : *qui* absorbant, un peu plus tard, *quos* et *quas*. Aux cas obliques subsiste *cui* (accentué sur l'*u*), forme très vivante, dont on a vu la puissance analogique, créatrice d'**illui*, **istui*... : cette forme garde sa valeur de datif et se spécialise, en outre, comme forme tonique du cas-régime (après préposition), *que(m)* étant restreint à la position atone. Le génitif avait été tué de bonne heure par l'adverbe *unde* (d'où), employé déjà comme relatif par Grégoire de Tours, puis renforcé en *de-unde* > *dont*. Au neutre, le latin vulgaire a brouillé *quid* et *quod* : la phonétique ne peut révéler si le *que* français et provençal, forme atone, remonte à l'un ou à l'autre type (1) ; quand à la forme tonique, uniquement interrogative, *quei* > *quoi*, elle repose sur *quid*.

451. D'importants changements s'opérèrent en moyen français. *Cui* s'efface au xiv^e siècle : la fonction atone est remplie par *que*, la fonction tonique par *qui*, qui devient désormais le cas-régime tonique (pour *qui* ?) ; le datif est toujours exprimé désormais à l'aide d'une préposition. En même temps, *de qui* commence à concurrencer *dont*, que le peuple a éliminé. — Au xv^e siècle se multiplient les formes renforcées : *qui est-ce qui (que)*, *qu'est-ce qui (que)*, puis *qu'est-ce-que c'est que* (Molière), propres à la langue familière et que la langue littéraire n'a adoptées, vu leur lourdeur, qu'avec discrétion. On intensifie aussi par un rappel du sujet : *que se passe-t-il ?* forme plus élégante, mais sortie aujourd'hui de l'usage populaire. A noter enfin le renforcement du relatif neutre *que* en *ce que* (voilà *ce qu'on* ne peut faire) et le remplacement, au sujet, du neutre par le masculin : « j'ignore *ce qui* pourra arriver ». La forme ancienne s'est figée dans quelques locutions (advienne *que* pourra).

452. Le latin avait plusieurs adjectifs relatifs en corrélation avec des antécédents : *tot-quot*, *tantus-quantus*, *talis-qualis*. La première série n'a pas vécu. *Quantus*, qui a résisté plus longtemps, a disparu aussi dans la Gaule du Nord, où la phonétique le confondit avec *quando*. — Seul *qualis*

(1) Les *Serments de Strasbourg* écrivent *quid* : *in o quid* (en ce que...).

est resté vivant et en corrélation avec *talīs*. Il s'est seindé assez tardivement comme interrogatif, en *quel* et *lequel*, la spécialisation de *quel* à l'adjectif et de *lequel* au pronom n'étant devenue définitive qu'au xvii^e siècle. *Lequel*, en s'affaiblissant, est devenu en même temps un second relatif, à partir de la Renaissance. Enfin la langue moderne a fait appel à un deuxième adverbe, *où*. Tandis que la langue littéraire renchérisait en complexité, le langage populaire a simplifié les relatifs, ne retenant que *qui* au cas-sujet, *que* au cas-régime. L'emploi de ces diverses formes sera étudié à la syntaxe (§ 544).

Indéfinis. — 453. Le latin vulgaire effaça, ici encore, maintes nuances délicates. *Tot* avait vécu dès le I^{er} siècle ; un peu plus tard, *alter* élimine *alius* (dont il reste une survivance du neutre, **alud* > *el*, autre chose, en ancien français), de même que *totus* fait disparaître *omnis* et *nullus nemo* ; le distributif *singuli* a laissé quelques traces en Gaule (*sangle*), *quidam* aucune. Du latin classique, l'ancien français a gardé *altre*, *molt* (*multum*), *nul*, *pou* > *peu* (*paucum*), *tant*, *tel*. *Totus* était devenu **tottus*, sans doute par prononciation emphatique (attestée au v^e siècle), sauf en Espagne : d'où vx. fr. *tot*, f. *tote* (*tout*, *toute*). Au point de vue flexionnel, l'influence de *cui*, *lui* a créé les cas-régimes *altrui*, *nului* ; au cas-sujet pluriel, l'*i* conservé dans *totti* a introduit au cas-sujet une inflexion vocalique (*tuit* ; cas-régime *toz* > *tous* ; *tuit* disparaît en moyen français). Pour l'article indéfini, voir § 447.

454. Le latin vulgaire a opéré divers renforcements par création de dérivés, et de composés dont *unus* formait le second terme. Comme dérivés : **certanus* suppléant *quidam* ; **plusiores*, comparatif ajouté à un adverbe pour préciser la pluralité. *Aliquis*, qui s'est de bonne heure cristallisé au neutre (devenu adverbe en vx. fr., *alques*, un peu, à peu près), se renforce en *alique-unu(m)* > **alcunu* > *alcun*, *aucun* ; de même *quisque* forme **quiscunu*, changé en **cascunu* (d'où fr. *chascun*, *chacun*) sous l'influence de l'hybride gréco-latin *cata-unum*, employé encore par les *Serments de Stras-*

bourg (*caduna cosa*) ; par analogie, *quisque* a passé à **casque*, d'où fr. *chaque*. Pour l'identité, *ipse*, qui isolément s'était affaibli (§ 446), est renforcé par addition d'une particule et de la finale du superlatif : **met-ips-imus* (d'après les expressions *ego-met-ipse*, dont le premier terme fut éliminé), d'où *medesme* > *meesme* > *même*. Un peu plus tard se soude *quel-que*, avec la valeur « un certain » (proprement « quel qu'il soit »), et *quelque... que* qui commence à apparaître chez Villehardouin ; mais le premier élément continua à s'accorder avec le substantif jusque vers la fin du moyen âge (*quieuxque malaventures*, *Roman de la Rose*). Enfin le latin vulgaire accueillit un mot gaulois *manti*, quantité, pour lui donner un emploi adjectif, d'où le fr. *maint* (pour le sens, cf. *trop*, § 464 ; pour la phonétique, § 62, n. 1) et amorça une création sémantique intéressante, en affaiblissant le cas-sujet *homo* > *om*, peu à peu détaché du substantif (cf. l'allemand *man*) : l'évolution n'est pas encore complètement achevée au x^e siècle (dans le *Roland*, à côté d'une majorité de *om* = on, cf. par exemple *om qui la voit*).

454 bis. Les formes composées se multiplient en ancien français : pour une qui est restée comme *allant* > *autant*, beaucoup sont sorties de l'usage (*itel*, *altel*, *altretant*, *alquant*, *altretel*, *trestout*...) *Quelconque* est soudé chez Villehardouin (en *quelconque lieu que*...) ; *quiconque* se soude un peu plus tard. *Quelqu'un* se développe au x^e siècle ; *quelque chose* se stabilise vers la même époque (1) après quelques flottements, mais n'est définitivement neutralisé qu'à la fin du xvi^e siècle. Au xvii^e siècle, *certain* s'enrichit de nouvelles acceptions (= *divers*, *différent*) ; les grammairiens achèvent la répartition entre adjectifs et pronoms : à la fonction pronominale sont réservées les formes pleines *aucun*, *chacun*, tandis que *chaque* ne doit être employé qu'adjectivement. Le peuple dit toujours : « vous recevrez dix francs *chaque* ». *Aucun* n'est plus guère que négatif (§ 455) ; d'*aucuns*, employé par quelques écrivains, est provincial. Les locutions elliptiques clichées, *quiconque*, *quelconque* (*qui qu'onque... quel qu'onque...*), la

(1) Et *autre chose* remplace *el*.

première influencée par *quicumque*, se sont spécialisées, celle-là à l'emploi pronominal (*quiconque dira...*), celle-ci à l'emploi adjectif à valeur pleine (un homme *quelconque*) en face de *quelque*, forme proclitique et outil grammatical. Le français moderne est revenu aux diversifications et aux nuances comme le latin classique. — L'affaiblissement de *tout* est remarquable : comme substantif (au singulier) il a passé au neutre (1), souvent très usé (c'est *tout*), alors que, désignant des personnes, il a fallu le renforcer en *tout le monde* dans la langue parlée. Adjectif, il s'est despécifié, évoluant vers « chaque » (*tout homme est mortel*) ; pour garder sa valeur originaire, il doit, de plus en plus, faire appel à l'article (*tous les hommes* ; *tous les deux* l'emporte sur *tous deux*) ; *tout Paris* passe au cliché.

455. Les indéfinis négatifs demandent à être examinés à part. *Nihil* avait disparu en latin vulgaire ; on le remplaça par des combinaisons avec la négation. La plus ancienne, *neient*, *nient* (fr. mod. *néant*), n'est pas claire : on a conjecturé *ne-inde*, **ne-ente* (part. présent hypothétique d'*esse*), *ne-gente*, cette dernière hypothèse étant la plus plausible ; puis on a employé la périphrase plus expressive *ne... rien* (*rem*), dans laquelle la particule a passé la valeur négative à *rien* (2). *Nul* s'est affaibli plus lentement, mais il n'est plus guère usité aujourd'hui que dans la langue littéraire. Le latin vulgaire avait essayé diverses formules de renforcement, dont l'une *ne-ipse-unus* > *nesun* vécut en français jusqu'au début du xvi^e siècle. On eut recours à de nouvelles expressions en appuyant la négation par *aucun* et *personne*, qui prirent peu à peu le sens négatif, le second mot, cristallisé dès le xvi^e siècle, ne s'employant plus que comme pronom (négatif de *quelqu'un*) avec la valeur exacte de *nemo*. L'usage correct conserve *ne*, sauf dans les réponses (*personne ne vient* ; — y a-t-il quelqu'un ? *Personne* ; — aucune bête n'a passé ; en voyez-vous ? *aucune*). Comme pour les adverbes de négation le peuple n'emploie plus *ne*, et il remplace généralement

(1) Le neutre lui-même se substantive, et l'article le renforce : *le tout*.

(2) Le français moderne *néant*, forme refaite, est une survivance conservée par la langue du droit, et par la langue religieuse qui en a fait un substantif.

aucun par une nouvelle périphrase, *pas un, pas de*, qui gagne du terrain dans le langage parlé. — La valeur affirmative originaire de *rien, personne, aucun*, s'est maintenue dans quelques locutions après comparatif (savoir mieux que *personne*) ou dans des formules comparatives avec proposition subordonnée (*trop pour que personne...*), après une proposition restrictive avec ou sans subordonnée (sans que *personne* ait bougé) ou dans certaines interrogations (*y a-t-il rien de plus beau ?*).

Numéraux. — 456. Les noms de nombre ont continué à se dépouiller de leurs flexions en latin vulgaire. *Tres*, perdant son neutre, est devenu indéclinable. *Duo* conserva son féminin en ancien français (*duas* > *does*), offrant même un cas-sujet refait d'après la 2^e déclinaison (**duī* > *dui* ; et *troi*, par analogie tardive), mais ces formes ne dépassent pas le xiv^e siècle. *Ambo* > *amb*, f. *ambe*, laisse des traces jusqu'au xv^e siècle ; cf. l'expression cristallisée, *ambesas* = les deux as, coup de dés ; en composition, **ambeduos* > *andoi, andous*, remplacé plus tard par *tous deux, tous les deux*, combinaison plus souple qui peut s'appliquer à tous les noms de nombre. Seul *un* a gardé, dans la langue moderne, une flexion de genre (*un, une* = *ā, ūn*), et un pluriel, *les uns, quelques-uns* (comme substantif après déterminatif.) — *Trois, quatre, cinq* (*cinque*, dissimilation de *quinque*), *sis* (*six*), *sept* (*sept*), *uit* (*huit*), *nuef* (*neuf*), *dis* (*dix*) viennent régulièrement, sauf réserve pour *cinq*, des prototypes classiques ; on a vu que les consonnes finales ont été maintenues, sauf dans certains cas, pour renforcer l'individualité des monosyllabes (§ 93). Phonétiques aussi *undecim onze*, et *douze, treize, quatorze, quinze, seize*. La périphrase incommode *duodeviginti, undeviginti* a été remplacée, dès le latin, par la combinaison plus claire *decem et octo, decem et novem* (et a été éliminé plus tard), qui avait gagné aussi 17 (et 16 en Espagne).

457. Les multiples de 10 perdirent de bonne heure leur *g* > *y* devant *i*, d'abord entre deux *i* (*viginti, triginta*), puis, par analogie, aux autres formes. *Vint* (*vingt*), *trente, quarante, cinquante, soixante* sont réguliers. *Septante, huitante* (refait

souvent en *octante*), *nonante* sont des formes surtout littéraires, qui n'ont guère vécu parmi le peuple que dans l'Est, moins celtisé ; ces formes, qui ont disparu en France, de la Lorraine aux Alpes, ne sont plus usitées qu'en Wallonie et surtout en Suisse romande (1) ; dans la France centrale et occidentale, suivant un mode de computation en usage chez les Gaulois et qui était beaucoup plus étendu en ancien français (par exemple *six-vingt* = 120 ; cf. la survivance onomastique de l'hôpital des *Quinze-Vingts*, fondé par saint Louis pour 300 aveugles), elles ont été remplacées dès l'origine par *soixante-dix*, *quatre-vingt*, *quatre-vingt-dix*. — Les unités se comptent suivant le type latin *viginti unus* (devant « un », on peut employer *et* : *vingt-et-un* plutôt que *vingt-un*).

458. *Cent* et *mille* peuvent recevoir un pluriel (concurrentement à *centaine*, *millier*) comme de vrais substantifs, d'où la forme *cents*, qui s'est introduite dans la computation (ainsi que *vingts*) de façon assez arbitraire. *Mille*, ancien français *milie*, représente le pluriel latin *millia* : depuis le xvi^e siècle, il y a eu confusion entre les deux formes, et *mil* (lat. *mille*) a été restreint artificiellement à l'énonciation des dates (où *mille* tend cependant à le remplacer) — *Million* et *milliard*, qui ne s'emploient qu'avec l'article (*un* en computation) ont été formés par voie littéraire aux xiv^e et xvi^e siècles, en dérivation directe de *mille* (la langue populaire disait *milante mille*), et ne représentent pas des emprunts à l'italien *miglione* et au provençal *milhar* (millier), car les formes françaises n'ont pas d'*l* mouillé à l'origine. Pour le multiple supérieur, on essaya *milliasse*, qui fut ensuite remplacé par *billion*, création de mathématiciens qui n'est guère employée que dans les calculs.

459. Pour les ordinaux, le latin avait : un suffixe renforcé *-ēsīmus* qui correspondait à tous les nombres à partir de vingt ; des débris d'un suffixe primitif *-īmus* (*septimus*, *deci-*

(1) L'école enseigne maintenant *soixante-dix*... en Suisse romande, mais l'usage résiste, et les P. T. T. exigent *septante*... au téléphone ; l'hésitation entre *huitante* et *octante* favorise l'adoption de *quatre-vingt*.

mus et quelques composés) ; enfin un certain nombre d'anomaux (1^{er} à 6^e, 8^e à 9^e). En français, *-ēsīmus* aurait abouti à *-*esme*, qu'on ne trouve pas : *-iesme*, qui s'est généralisé dès l'origine, doit représenter une hybridation entre **-esme* et **-isme*, finale de *decimus* > *disme* (1) ; l'influence du superlatif *-isme* (qui n'était pas populaire, § 433), alléguée par Gilliéron, est fort improbable. Ce suffixe, une fois créé, fut réadapté aux cardinaux (*vint-iesme* > *vingtième*, cf. lat. *vicesimus*) et élimina peu à peu les anomaux, effaçant un premier type de réfection tenté dans la Gaule du Nord (**octīmus*, **novīmus* d'après *septīmus*, *decīmus* : la phonétique tua ce suffixe *-īmus* atone). — *Primus* renforcé anciennement, à l'aide d'un autre suffixe, en *premier*, échappa seul à l'analogie (*prim*, déjà rare en ancien français, est resté dans quelques composés : *printemps*, *primesautier*, *primevoire* refait en *primevère*, l'expression de *prime abord*). *Secundus* éliminé (la langue populaire le remplaça longtemps par *altre*) reparut sous la forme savante, *secont*, *segont* (d'où la prononciation *segō* de notre *second*), en concurrence avec la forme populaire *deusiesme*, *deuxième* (*second* est resté plus littéraire). *Tiers*, *quart*, *quint* se raréfient en moyen français, mais se maintiennent plus ou moins jusqu'au xvi^e siècle : la langue a gardé *tiers* et *quart*, comme substantifs, pour désigner la troisième et la quatrième partie d'un tout (la moitié, le *tiers*, le *quart*, le *cinquième*...) ; il subsiste, en outre, quelques cristallisations : des substantifs techniques (*tierce*, *quarte*, *quinte*, en musique (2), *quinte* de toux), des termes historiques (*Tiers Etat*, *Charles Quint*) auxquels on peut joindre l'archaïque *fièvre quarte* (qui n'est plus compris). *Sixte* et *none* (ce dernier, savant), qui sont sortis plus anciennement de l'usage, n'ont laissé que des termes ecclésiastiques (offices de *sixte*, de *none*) ; *sème* (*septimus*) déjà rare dans les anciens textes n'a rien laissé. *Huitième* apparaît dès l'origine (*uitme* et *nuefme* sont exceptionnels). *Dīme* s'est figé dès la fin du moyen âge au sens d'impôt ecclésiastique (du dixième).

(1) Qui avait provigné : on trouve *uitime*, *onzime*, etc.

(2) *Quarte* et *quinte* ont subi l'influence de l'italien, auquel sont empruntés *prime* et *quarte* d'escrime.

— Il reste enfin quelques cristallisations toponymiques, noms de localités tirés de la distance milliaire d'une ville sur une voie romaine : *Quartes* (c^{ne} de Pont-sur-Sambre, Nord), *Quint* (Haute-Garonne), *Sixte* (commune de Michery, Yonne), *Sepmes* (Indre-et-Loire), *Oytier* (Isère) et *Uchaud* (Gard) (*octavus*, type conservé dans le Midi), enfin le curieux *Dième* (Rhône) remontant à une forme préromane *duodecimum* (abbé Devaux). — En composition, on a toujours *deuxième*, ainsi que *unième* (*vingt-et-unième*, *vingt-deuxième*).

460. La séparation entre ordinaux et cardinaux n'est pas absolue. Le français offre une extension progressive du cardinal aux dépens de l'ordinal, parce que : le cardinal est plus employé ; la forme de l'ordinal est souvent trop longue ; une seule forme peut suffire, le cardinal développant sa fonction adjectivale (*deux hommes*). On a d'abord employé le cardinal pour indiquer les heures : *deux heures* (au lieu de : la deuxième heure), l'année, plus tard le quantième du mois (*le trois juin*), le rang des souverains dans une dynastie (*Louis quatorze* ; dans ces deux derniers cas, on garde « premier » : le *premier* juin, Louis I^{er}), les pages d'un livre, le numéro d'une série. Cet usage ne se généralise qu'à partir du xvii^e siècle. — Les langues techniques, de nos jours, continuent l'évolution : au théâtre, on dit *le deux* (et même *le un*, sans élision), en parlant des actes (« en scène pour le un ! » ; mais « la première du deux », en parlant des scènes) ; le langage de la typographie et du journalisme dit *la une*, *la deux*, en parlant des pages. — En sens contraire, au xvi^e s., *preu* (= *pre*), abréviation visible de *premier*, avait pris le sens de *un* (ce devait être un terme technique). — Employé comme pronom, *l'autre*, opposé à *l'un*, a gardé la valeur d'*alter*. Quand il n'y a que deux personnes ou choses en présence, *autre* est toujours employé dans la langue populaire au lieu de « *second* » (cf. le § précédent).

2. LES MOTS INVARIABLES

461. Parmi les mots invariables, deux catégories, les prépositions, copules reliant les mots, et les conjonctions,

copules reliant les membres de phrase, sont les types des outils grammaticaux. L'adverbe a plus d'individualité, puisqu'il exprime, en principe, des idées précises de temps, de lieu, de quantité, de qualité ou manière ; mais il dégénère souvent pour s'affaiblir en simple particule (*y, en, où, etc.*). D'autre part, les rapports sont si étroits entre les trois séries — les adverbes devenant prépositions ou conjonctions — qu'il est indispensable de les étudier conjointement. — Les interjections, au contraire, que l'ancienne grammaire plaçait à la suite, faute de savoir où les classer, sont des mots hors phrase, puisés à toutes les sources du vocabulaire, et dont l'étude relève de la lexicologie et non de la morphologie (ci-dessus § 308). — La désignation de « mots invariables » ne doit pas faire oublier que tels de ces mots, comme les adverbes, peuvent être pourvus d'une désinence commune, susceptible d'extension par analogie ; de même les conjonctions françaises tendent à s'agréger l'élément *que* : phénomènes essentiellement morphologiques.

Adverbes. — 462. Les adverbes à l'origine sont souvent formés de substantifs cristallisés (jadis, à des cas déterminés) en français comme en latin. Les faits d'évolution se groupent autour de trois facteurs. La phonétique, une fois de plus, fait œuvre destructrice en provoquant l'élimination des mots trop courts ; elle scinde également de nombreux termes en formes toniques et formes atones. La langue réagit par le renforcement formel (à l'aide de la composition) auquel s'adjoint parfois le renforcement sémantique, et subsidiairement par de nouvelles créations. Enfin les adverbes tendent à se grouper en séries, avec une désinence ou une finale commune. — Les adverbes d'affirmation et de négation présentent des caractères spéciaux qui demandent une étude à part.

463. Le déchet a été considérable en latin vulgaire, car les adverbes très courts étaient assez nombreux. Disparaissent non seulement des particules archaïques comme *haud, olim*, mais des mots bien vivants : *minus, nunc, saepe, semel*, un peu plus tard *cras* (conservé en Espagne et en Italie), *mane*

(qui a laissé un composé). Une fois de plus s'effacent les nuances délicates, surtout celles qui exprimaient des aspects : *ubi* ajoute à sa fonction celle de *quo* (dès le 1^{er} siècle dans l'usage populaire), puis celle de *unde* en utilisant la préposition suivant la tendance de l'époque (*de ubi*). Les riches séries *hic-hac-huc-hinc*, *illic...*, *istic...* se réduisent à trois mots, deux pour la proximité, un autre pour l'éloignement, *hic*, *hac* et *illac*. Les nombreuses formations en *-o*, en *-e*, en *-ter*, le comparatif en *-ius*, tout est emporté, en dehors de quelques cristallisations comme *retro* > *rière* (*arrière*), *longe* *loin*, *scienter*, vx. fr. *escientre*, *vivacius* vx. fr. *viaz* ; *melius*, *mieux* ; *tard*, adverbe, a été tiré de l'adjectif (*tarde* avait pris le sens de « ce soir », cf. l'espagnol). Résistent en outre *aliorum*, *contra*, *ibi*, *postea*, *foras*, *unde* ; *jam*, *hodie*, *heri*, *unquam* ; *magis*, *minus*, *plus*, *multum*, *paucum*, *bene*, *male*, *sic*, *simul*, *quomodo*, *tantum*. — Certains adverbes deviennent proclitiques : *ibi* *y*, *inde* *en*, *illac* *là*. Ce dernier a repris plus tard l'emploi tonique, et s'oppose (éloignement-proximité) à *ici*, *y* étant désormais la forme proclitique commune, et les anciennes formes faibles *ci* et *çà* étant réduites à quelques cristallisations d'emploi dans des oppositions (*de ci* *de là* ; *çà* *et là*). L'affaiblissement formel (1) amène une dégénérescence sémantique. Dès le latin vulgaire, des adverbes de lieu glissent à la fonction de pronoms : *inde* indiquant la provenance (déjà chez Plante), puis *ibi* l'attribution ; le français enrichit cette liste avec *de* + *unde* (éliminé comme adverbe) et *où*, devenus pronoms relatifs. L'emploi de *en*, *y* comme pronoms concerne surtout le neutre (§ 443).

464. Le latin vulgaire a renforcé de nombreux adverbes par l'adjonction d'une autre particule, adverbe ou préposition : *ecce-hac* *çà*, *ecce-hic* *ici* (forme tonique) ; *ab-ante* *avant* (fort ancien, si l'on songe que *ab* n'a pas vécu), *in-simul* *ensemble*, *sub-inde* *souvent*, *de-mane* *demain* (l'idée de *matin* s'associe à celle de *lendemain* dans de nombreuses langues), *de-intus* *dans* (*enz* vit encore, surtout affaibli en préposition,

(1) L'emploi proclitique a provoqué, en ancien français, des chutes précoces de finale : *soure*, *seure* > *sur* (*supr* ; et *super*), plus tard *ore* (*ad horam*) > *or*, *onque* > *onc* (*donec*), etc.

en ancien français) ; avec comparatif, **antius-sic* > *ainsi*. L'ancien français a multiplié les combinaisons avec *a* et *de* : *arrière, derrière, dehors, depuis, devant*, vx. fr. *apruet*, etc. — Plus nombreuses encore les formations nouvelles. Le latin vulgaire a emprunté au germanique *trop*, nom employé adverbiallement (proprement « troupeau » ; cf. *maint* § 454) et un adverbe (*waigaro* > *guère*, *propt*^t. « beaucoup » ; ci après § 469) ; il emploie adverbiallement *loco* (vx. fr. *lues*), *tostum* > *tôt* (§ 466), plus tard *plenum*, des féminins pluriels *certas* *certes*, *primas* *primes*. Il a surtout recours à la composition avec un nom ou un adjectif-pronom : *hoc-anno* vx. fr. *ouan*, *ad-id-ipsam* vx. fr. *adès* comptent parmi les plus anciens, avec *encore* qui postule *hanc-ad-horam*, puis *apud-hoc* *aveuc avec* (et *poruec*), *per-tottum* *partout*, **alud tantum* *autant*, *ante-annum* *antan*, *ecce-hac-intus* *çaienz céans*, *illac-intus* *laienz léans* (1). L'ancien français multiplie les combinaisons, depuis *jadis* (*ja-a-dis* = *dies*), en tire des nuances nouvelles (*amont, aval*), crée maintes variantes de forme et de sens (*altretant, altrier, pieça, altrefois, nul lieu, nule part, maintenant, entour, envis, environ, a fort, a dur, a plenté, a loisir, a cropetons*), double des mots courts usés de formes plus expressives qui les élimineront peu à peu (cf. *ensuite, longtemps, grand coup* puis *beaucoup* en face de *moult, toudiz* refait en *toujours* en face de *sempre*) ; *hui* est renforcé en *aujourd'hui*, *peu* en *un peu*, avec la variante *un petit* (plus tard l'expression familière : *un petit peu*) ; *quelquefois*, plus expressif, a gagné du terrain sur *parfois*, pour le remplacer aujourd'hui dans la langue parlée.

465. La richesse adverbiale était devenue tellement exubérante en moyen français que la langue dut y mettre ordre ; le xvii^e siècle acheva cette opération de police avec sa sévérité coutumière. Les mots trop courts, qui avaient un substitut plus expressif, furent proscrits : *moult* (au profit de *beaucoup*, xvi^e siècle), *onque* (jamais), *ore* (2), *adès* (mainte-

(1) L'ancienneté de ces formations résulte de la différence de traitement du *c* latin final, dans *illac là* et *illac-intus* > *lai-enz*.

(2) *Ore* est resté dans les composés *désormais* et *dorénavant* (*dès-ore-mais, d'ore en avant*), et comme conjonction.

nant) ; *mais*, qui prêtait à confusion avec la conjonction, cède la place à *plus* (cristallisation : je n'en peux *mais*), *jus* à *en bas*, *hier* à *aujourd'hui*, *lues* à *bientôt*, *espoir* à *peut-être* (xvii^e s.). Il est fait toute une hécatombe de composés jugés inutiles, au cours de laquelle quelques nuances intéressantes ont disparu, par exemple avec *léans* et *céans* (ce dernier survit dans des emplois archaïques et ironiques : le maître de *céans*). Des distinctions sont opérées, soit de sens (entre *plus* et *davantage*), soit de forme (entre *plus*, quantitatif, où on prononce *s*, et *plus*, négation, = *plu*), soit d'emploi (1) par la séparation des adverbes et des prépositions que l'ancienne langue confondait (et que confond encore, à un degré moindre, la langue populaire) : *sur*, *sous*, *dans*, prép., en face de *dessus*, *dedans*, adv. ; *avec*, prép., etc. (le peuple dit : il l'a emporté *avec* ; *dessous* la table). La distinction n'a d'ailleurs pas pu s'établir pour tous les mots : ainsi *après* est resté à la fois préposition et adverbe. — Les interrogatifs ont été particulièrement intensifiés : *est-ce que* est une création du moyen français. Le peuple a renforcé *où*, *comment*... d'abord en *où que*, *comment que* ; aujourd'hui les formules les plus lourdes se multiplient par superposition de particules : *où's que* tu vas ? (contraction de *où est-ce que*), *où c'est que...*, *où que c'est que...*, *où est-ce que c'est que...*, *où que c'est-il que...* toutes expressions qui s'usent vite et redeviennent synonymes du traditionnel *où vas-tu* ? Cette évolution est liée à la transformation syntaxique de l'interrogation (§ 517-8).

466. Les faits d'ordre sémantique, dans la formation et l'évolution des adverbes, consistent essentiellement en cristallisations d'emploi et affaiblissement de sens, consécutifs aux renforcements formels (*aujourd'hui* passe au sens de *hui*, si bien qu'on revient à la charge : *au jour d'aujourd'hui*). Les ellipses sont assez rares (*peut-être*). L'évolution du latin *tostum*, cuit, en français (et provençal) *tost*, *tôt*, rappelle certaines acceptions métaphoriques de *brûler* (brûler le pavé ; en terme de jeu : être tout près de trouver). Le passage

(1) De même entre *comme* et *comment* (seulement à partir du xvii^e siècle).

du temporel au concessif, qu'on observe dans *cependant* comme dans *puisque* est particulièrement intéressant (cf. 475 et 477). — Au point de vue formel, aux analogies déjà signalées ajoutons que *susum* a changé, en latin vulgaire, *deorsum* en **deusum* (fr. *jus*) et que l'ancien français *senestrors* (à gauche) a été modelé sur *aliorsum*. — Enfin les adverbes sont susceptibles, comme les adjectifs, de degrés de comparaison, non seulement tous les adverbes de manière, mais ceux de temps et de lieu qui ont un sens imprécis (*plus loin, moins souvent, très tard*) et un certain nombre d'adverbes de quantité (*très fort, bien plus, beaucoup moins*). Des formes synthétiques du latin, il ne reste que *mieux*, comparatif de *bien* (très vivant dans tous les milieux), et *pis*, comparatif de *mal*, en voie de disparition, et qui, gêné par l'homonymie du substantif *pis* (*pectus*), ne se dit presque plus, en dehors de l'expression *tant pis* ! (que le peuple a même refaite en *tant pire* !); Maurice Donnay, par exemple, a écrit que « Molière met les choses *au pire* » (24 novembre 1912, d'après G. TÉRY, *Le Journal*, 9 décembre 1912).

467. Les adverbes ne se sont pas contentés de s'associer par couples (*sus-jus, çà-là, céans-léans, dessus-dessous*...) ; ils ont tendu à s'associer par séries. Un seul suffixe adverbial s'est développé et a pris une grande extension : c'est, parmi les adverbes de manière, la combinaison de l'adjectif avec l'ablatif *mente*. En germe chez Quintilien, elle s'est développée à la fin de l'Empire et cristallisée à l'époque des « Gloses de Reichenau » (*singularitèr : solamente*) ; toutefois lorsque deux adverbes de ce type se suivent, la finale jusqu'au ^x^e siècle peut ne s'ajouter qu'au second : *umele et dolcement*, « Ch. de Roland ». — D'autres séries furent ébauchées en ancien français, avec *de* et surtout avec *a* qui pouvait régir un adjectif (*a dur*), un substantif (*a plenté*), un verbe à l'infinitif (*a leisir*) ou un substantif verbal (*a taston*). La variété de ces formations, dont la première a disparu et dont les autres ne sont plus vivantes, a fait obstacle à la généralisation d'un type. — L'ancien français avait cherché à créer une flexion adverbiale : 1^o d'abord avec *e* final (*a latin*), d'après *ore*,

onque... (d'où *come*, *voire*, *prime*, puis *avecque...*), tentative enrayée par l'abréviation inverse (§ 363, n. 1.) ; 2^o ensuite en généralisant l'*s* final qui était étymologique chez quelques adverbes (*foris fors*, *certas certes...*) : on eut ainsi par analogie, à partir des *x^{re}-xii^e* siècles, *gaires*, *onques*, *ores*, *sempres*, etc. La chute phonétique de l'*s* final au *xvi^e* siècle arrêta ce développement et fit perdre toute raison d'être à une finale devenue graphique.

468. Le latin n'avait pas d'adverbes d'affirmation et de négation : on répétait le membre de phrase ou le mot, en ajoutant, au besoin, *sic* (ou *ita*), *non* en sens contraire, pour renforcer. La particule de renforcement, par l'usage, devint adverbe. — Térence emploie déjà *sic* isolé, en réponse (*Phormio*, 316). Le mot s'affaiblit en ancien français, au point de devenir explétif (*si* fais-je) ; il a disparu dans cette fonction, en dehors de la locution clichée *si fait* (dont l'emploi a suivi l'évolution de *si*). Dès l'ancienne langue, *si* se spécialisait à la réponse après l'interrogation négative, rôle qu'il a gardé (Vous ne venez pas ? — Si !). — Pour le remplacer, on essaya *voir* (*verum*), qui s'est implanté dans certains dialectes (Normandie, etc.). Dans le Centre prévalut la forme atone de *hoc*, *o*, consolidée par l'adjonction du pronom personnel : *o je*, *o tu*, *o il...* ; la cristallisation s'opéra avec la 3^e personne du singulier (*oïl* > *oui*), combinaison la plus employée ; elle s'annonce dès le *x^{re}* siècle pour être bientôt effective au point que le français est appelé *langue d'oïl* (par opposition au provençal, langue d'*oc*, et à l'italien, langue de *si*). D'autres particules peuvent renforcer : *certes*, *da* (1) (obsolète, rural) ou le mot peut être répété (*oui oui* !). On a recours enfin à des formations plus expressives : *assurément*, *certainement*, *bien sûr*.

469. La négation se présente en français sous deux aspects. D'abord le type adverbial isolé, correspondant à *oui* : *non*, forme pleine du latin *non* (la combinaison *nen-il* > *nenni*, parallèle à *oïl* > *oui*, sortie de l'usage au *xvii^e* siècle, est devenue rurale) ; mêmes procédés de renforce-

(1) Forme abrégée de l'ancien *diva* (*xii^e* siècle = *dis-va*, 2 impératifs), abrégé en *dea* (*xv^e-xvi^e* s.), puis *da* (*xvii^e* s.).

ment. — La négation accompagnant le verbe est la forme atone de *non* : encôre *non* dans les *Serments*, *Eulalie* ; *nen*, *ne* devant consonne à partir de *Saint-Léger* ; un peu plus tard *nen* est remplacé par l'apocope de *ne* (*n'*) devant initiale vocalique. De bonne heure, la négation ainsi affaiblie est appuyée par un substantif, qui se place généralement après le verbe (en tête, au contraire, si on veut insister : *point n'en veux*). Les particules de renforcement s'usèrent vite : on essaya d'abord *genus* (*giens*, dans *Alexis*) qui vécut un peu plus en provençal ; l'ancien français préféra *mica* > *mie* (usité encore en italien) ; vers la fin du x^v^e siècle apparaissent *pas* (employé plus anciennement en Normandie) et *point* (1) : ce dernier est le plus en faveur chez les écrivains du x^{vii}^e siècle et il a triomphé dans certaines régions rurales (Beauce, Ouest), mais *pas*, revenu en faveur au x^{viii}^e siècle (sans doute d'après l'usage courant de Paris), l'emporte définitivement en français moderne. L'emploi de *ne* seul est archaïque dès le x^{vi}^e siècle : il a survécu, archaïsme littéraire, dans quelques locutions propres aux milieux cultivés : *je ne puis le dire*, *je ne sais où*, *je ne sais que penser*, *je n'ose en parler*. Le sens négatif a passé par contagion à *pas*, *point*, qui élimine peu à peu la négation originelle : celle-ci a disparu dans les réponses ; les premiers exemples sont du x^{vi}^e siècle (« M'y voici donc ? — *Point du tout* », La Fontaine, *La grenouille qui veut se faire...*) ; le peuple ne l'emploie plus et la langue familière guère davantage (*j'en veux pas*), ce qui est la marque d'une conversation très négligée. — Pour la négation limitative, le latin vulgaire avait formé *non magis quam*, vx. fr. *ne mais que* ; par ellipse, on supprima un des deux derniers termes : la formule *ne que* l'emporte, avec intercalation du verbe (*je n'ai qu'un fils*). A côté de cette locution proclitique, l'ancien français avait des locutions toniques, avec adverbe de renforcement : *ne... mais*, remplacé peu à

(1) Il y eut aussi quelques essais plus isolés, comme *grain*, ou *goutte* (*ne boire goutte*), qui s'est bizarrement associé à la vue et à l'ouïe dans les deux expressions où il est resté, intermédiaire entre *pas* et *rien* : *n'y voir goutte*, *n'y entendre goutte* (ce dernier ne s'emploie plus guère qu'au figuré). La langue populaire a formé de nombreux négatifs, d'origine argotique pour la plupart (cf. § 554). Le pays de Caux a *pièche* (= *pièce*). *Pas* a gagné les patois méridionaux.

peu par *ne... plus* (il reste dans la locution vieillie : *je n'en peux mais*), *ne guère*, *ne onque* (plutôt : *onque ne*) remplacé par *ne... jamais*. *Jamais*, *guère*, *plus* ont pris la valeur négative comme *pas* et *point* et se comportent de même dans la langue actuelle ; le peuple supprime également *ne* dans *ne... que*. *Nisi* a été refait en *si non*, qui pouvait encore se scinder en ancien français. — La langue moderne, surtout familière, a créé de nouveaux termes de renforcement : *point du tout* (La Fontaine), *pas du tout*, *plus du tout*, *au grand jamais* (vieilli), *jamais de la vie*, etc. — L'addition de *pas* à *ne ... que*, qui date du XVIII^e siècle, détruit cette dernière négation : « il n'y a *pas que* des bavards. »

Prépositions. — 470. En latin, la préposition était généralement, à l'origine, un adverbe qui, venant préciser le cas, a paru ensuite le régir, pour rendre progressivement la flexion inutile à la basse époque. En latin vulgaire comme en ancien français, les prépositions se renouvellent en faisant appel à l'adverbe, plus rarement au substantif (*chez*, *lez*, § 471), à l'adjectif (*sauf*) ou au participe présent ou passé (*pendant*, *devant* ; *excepté*). Depuis la disparition des cas, la préposition joue un rôle syntaxique de première importance (§ 489, sqq. et 499 sqq.).

471. La phonétique a exercé, une fois de plus, ses ravages, éliminant *cum*, *ex*, *ob*, *prae* (géné par *per*), puis *ab* (§ 500 *bis*), gêné par *ad*. Nombre de nuances sont perdues par l'élimination de *propter* pris entre *per* et *prope*, de *praeter* au profit d'*ultra*, d'*infra*, *citra*, etc. Résistent malgré leur brièveté (qui n'est pas un défaut pour une particule), *ad*, *de*, *in*, *trans*, *per* et *pro* (que *per* changea en **por*), ces deux derniers confondus ailleurs (prov. it. *per*, esp. *por*), mais dont le maître d'école conserva la distinction dans la Gaule du Nord ; comme dissyllabes, *prope* et *ultra*, *juxta*, *contra*, *sine* qui s'adjoint un *s*, *versum* et l'adverbe *intus* qui devient préposition pour suppléer à l'affaiblissement sémantique de *in*. Quelques renforcements significatifs : *de-ex* remplace *ex*, mais se spécialise bientôt au sens temporel (*dès*) ; à côté d'*apud* (qui avait pris le sens de *cum*) réduit à *o* par

la phonétique — mot qui se confond avec *o* = *hoc* et *o* = *ubi*, qu'on renforce en *ensemble o*, et qui finalement disparaît — le latin vulgaire du nord de la Gaule avait formé *apud-hoc avuec*, *avec*, qui l'emporta de bonne heure. La cristallisation d'un nom au locatif, *casae*, « à la maison », fournit un adverbe qui devient vite préposition, avec une valeur nouvelle, *chés*, *chez*; un peu plus tard, *latus* > *lez*, par une évolution analogue, prend la valeur « à côté de »; de même *malgré*.

472. L'ancien français cherche de nouveau à préciser des nuances et multiplie les formes renforcées : *de-enz* > *dans* se substitue peu à peu à *enz* et gagne plus tard sur *en* (§ 502); la particule *ès* (*ecce*) cède la place à *voici*, *voilà* (*vois-ci*, *vois-là*); enregistrons *devers*, *delez*, *encontre*, *enjoste*, puis des compositions (préposition + substantifs) qui, comme les précédentes, sont aussi (sinon avant) adverbes, mais glissent rapidement à la fonction de préposition : *entor*, *enmi*, *parmi*...; le renforcement de certaines prépositions par *de* : *hors de*, *auprès de*, *près de* (xvii^e s.); nombre d'adverbes anciens sont employés comme prépositions : *avant*, *devant*, *après*... Viennent ensuite les locutions prépositives, avec nom, qui se développent à l'époque moderne et qui rachètent leur longueur par leur expressivité, leur précision : *à côté de*, *au milieu de*, *au bord de*, *le long de*... Enfin adjectifs et participes passent, plus timidement, à la préposition : *sauf* paraît le plus ancien; l'emploi de *durant*, *pendant*, comme préposition, est beaucoup plus tardif; certains emplois (*excepté*, *attendu*, *vu*, etc.) viennent des formules du droit et des chancelleries. La tendance se développe à l'époque moderne (*plein les rues*).

473. Vers le xvi^e siècle on commença à mettre de l'ordre et à émonder cette frondaison exubérante. Nombre de particules, qui faisaient double emploi, sont éliminées : *jouste* et ses composés (en face de : *près de*), *enmi* (dans, au milieu de), *lez* et *delez* (à côté de), *devers* (vers, du côté de; conservé dans *par devers*..., formule vieillie), *fors* (sauf), etc. Le xvii^e siècle précise les distinctions (1), par exemple entre

(1) Antérieurement, *très* avait disparu comme préposition, se spécialisant pour marquer le superlatif.

avant, réservé à l'antériorité, et *devant* à l'emploi locatif, et s'efforce surtout de séparer les prépositions des adverbes (§ 465), en rejetant chez ceux-ci nombre de mots longs et lourds (*aval, amont, deçà, delà, devers, ensemble...*). La langue classique a beaucoup allégé la phrase en la débarrassant d'éléments encombrants, et notamment de locutions prépositives inutiles (*au desçu de, contremont, encontre, ensuite de, paravant, premier que de...*) que la langue du palais avait multipliées.

Conjonctions. — 474. Les conjonctions lient les mots et surtout les membres de phrase. Les conjonctions de coordination réunissent deux mots ou deux phrases sans établir de dépendance entre eux. Les conjonctions de subordination, au contraire, marquent un rapport entre les propositions. Elles viennent généralement de relatifs ou de démonstratifs, et sont souvent en corrélation avec des antécédents : indéfinis, adverbes, etc. (*tum... cum ; tant... que*). Les deux types éprouvèrent des pertes considérables en latin vulgaire, car ils se développent surtout dans la langue écrite, dans le langage de l'élite ; d'autre part, la révolution syntaxique qui se produisait acheva de bouleverser le système.

475. Pour la coordination, le latin vulgaire garda *et*, *aut* (fr. *o*, puis *ou*), *nec* (*ni*) ; disparurent l'enclitique *que*, *at* et *atque*, *autem*, *enim*, *sed*, *tamen*, *verum* (1), qui indiquaient des nuances fines, confondues par le peuple. L'opposition est exprimée par *magis*, qui remplace *sed* ; on trouve les premières traces de l'évolution dans la langue classique (*non equidem invideo, miror magis*, Virg., *Egl.*, I). L'adverbe *quare* s'affaiblit en *car*. Parallèlement, des renforcements se dessinent : l'ancien français *ainz* (altération obscure d'*ante*) marque une opposition plus énergique que *mais* ; *totesvoies* (remplacé ensuite par *toutefois*), dont le sens concessif s'est développé progressivement, a pris la place de *tamen* ; et se

(1) *Vel* n'a subsisté que dans la locution *si-vel*, vx. fr. *siveaus*. — L'affaiblissement de *ni* en moyen français, qui tendait à perdre sa valeur négative (cf. VILLON, *Ballade des dames du temps jadis*, 1^{re} strophe) est parallèle à l'usure de *ne* dans *ne... pas* (§ 469).

renforce en *et si* pour affirmer. Vers la fin du moyen âge, l'adverbe *ore, or* s'affaiblit en conjonction, suivi par bien d'autres, *alors, puis, ensuite...* : la division logique entre adverbe et conjonction est impossible à établir, de nombreux mots cumulant les deux fonctions (*ensuite, tantôt...*). Cependant a passé du sens adverbial temporel (devenu obsolète) au sens concessif, que *pourtant* a pris aussi. La langue moderne a multiplié les emplois conjonctifs et les locutions conjonctives, qui s'usent très vite en tête des phrases (*effectivement, en effet, au contraire, en revanche*) et les renforcements (*et puis, et alors, ou bien, etc.*).

476. Les déchets n'ont pas été moins considérables, en latin vulgaire, parmi les conjonctions de subordination : simplification par appauvrissement des combinaisons syntaxiques, bien plus que raisons d'ordre phonétique. Disparaissent *an, cum, dum* (cristallisé dans *dum-interim*, vx. fr., *domentre*), *licet, ne, num, quia, quominus, quoniam, ut, utrum*. Quatre particules seules échappent au naufrage et acquièrent même une vigueur nouvelle en recueillant l'héritage fonctionnel des autres : *quando, quomodo, si* et surtout *quod*. — *Quando* a pris dès le latin vulgaire la valeur temporelle de *cum*, bientôt concurrencé par *quomodo* > *com* (l'e final a été ajouté postérieurement, § 467), adverbe devenu conjonction, qui garde sa valeur primitive (je ne sais *comme* il est fait), avec la valeur temporelle (*comme* il écrivait), et s'emploie aussi beaucoup, en ancien français, en relation avec un antécédent (*si... comme..., tant... comme*). Dans cette dernière construction, *comme* a cédé, plus tard, la place à *que*, tandis que *comment* supplantait *comme* dans la première fonction vers le xvii^e siècle. *Quand* a maintenu ses positions primitives, en y ajoutant un sens causal, éliminé ultérieurement par *puisque* ; il est concurrencé dans la langue moderne par *lorsque*, plutôt littéraire. *Si* a ajouté à son rôle hypothétique (*si* je pars, je te le dirai) la fonction de l'interrogation indirecte (*an, utrum* en latin classique), emploi qu'on trouve déjà chez Térence (*Visam si domi est, Heautontim.*, 170).

477. *Quod*, devenu *que*, a ajouté à sa fonction celles de *ut*, certains emplois de *ne* (*timeo ne... je crains que...*), de

quoniam et *quia* avec renforcement (*por ce que* ; déjà *pro eo quod* chez Cicéron), de *quominus*, etc., ainsi que des emplois nouveaux (pour remplacer la proposition infinitive, § 543). L'usage de *que* s'est développé de plus en plus ; cette conjonction est devenue la particule de subordination par excellence. En la renforçant par des adverbes ou locutions adverbiales qui la précisent, le français a pu se recréer, sur un type unifié, une gamme de subordonnantes aussi riche qu'en latin. Avec *por ce que*, l'ancien français avait *si que*, allongé en *si bien que* (xvi^e s.), *a fin que*, *dès que*, *entrues que*, *a peu que*, *soudain que*, *de ce que*, *de sorte que*, etc.) ; on a formé ensuite *puis ce que* et *puis que* (xii^e s.) passé du temporel (où *après que* le remplaça) au causatif, *quoique*, *bien que*, *encore que*, *comment que*, *malgré que*... La langue moderne élagua cette végétation trop luxuriante, supprimant les formes inutiles ou superflues, les archaïsmes comme *ains que* (avant que), *entruesque* (remplacé par *pendant que* ou *tandis que*), *à peu que*, *soudain que*... ; elle a simplifié les concessives, qui se suffisent avec *bien que* et *quoique*, proscrit *comment que* *encore que*, *malgré que*. Ailleurs elle précise et spécialise, délimite, par exemple, *après que* et *puisque*, substitue définitivement *si bien que* à *si que*, et met fin, au prix d'un contre-sens, à l'hésitation et aux confusions entre *pour ce que*, condamné, et *parce que*, admis, conformément à l'usage. C'est au xvii^e siècle qu'apparaît *pour que*, qui s'imposa d'abord à la langue parlée et qui est peut-être à l'origine un provincialisme propagé du sud-ouest par la Touraine (B. Petiot). — Le peuple a continué à développer la tendance traditionnelle, en allongeant encore les locutions de subordination (*à seule fin que*, *de manière à ce que*...) et en ajoutant *que*, par analogie, à d'autres conjonctions ou adverbes relatifs (où *que*, voire *quand que*, *si que*, § 465 et 538).

BIBLIOGRAPHIE. - 478. Ouvrages cités § 336, et en plus · BESCHNITT, *Die französischen Personalpronomen bis zum Anfang des XII Jahrhunderts*, Heidelberg, 1887 ; DITTMER, *Die Pronomina possessiva im Altfranzösischen* et GANZLIN, *Die Pronomina demonstrativa*, Greifswald, 1888 ; K. LAHMEYER, *Das Pronomen in der französichen Sprache des XVI und XVII Jahrhunderts* (Dissert, Göttingen, 1886) ;

K. TITZ, *La substitution des cas dans les pronoms français* (Brno, 1926) ; FOULET, *La difficulté du relatif en français moderne* (*Revue de philologie française*, 1928, 100 sqq. et 161 sqq.) ; pour les fonctions des indéfinis, voir l'intéressante série de L. CLEDAT, *Revue de philologie française*, 1889, 65-71 (*seul*), 1899, 42-63 (*tout*), 229-239, etc. ; GILLIÉRON, *Pathologie et thérapeutique verbales*, III (Paris, Champion, 1921), 70 sqq. et appendice (suffixe *-ième*) ; B. PETIOT, *La conjonction pour que au xvii^e siècle*, Clermont-Ferrand, s. d. [1910]. Voir aussi la bibliographie de F. BRUNOT, *Hist de la langue fr.*, I, 188. note, et JEANJAQUET, *Recherches sur l'origine de la conjonction et des formes romanes équivalentes*, Neuchâtel, 1894.

DEUXIÈME SECTION

SYNTAXE

479. La syntaxe étudie les fonctions des mots et leurs rapports. Mais si les fonctions constituent une catégorie bien déterminée au point de vue logique, en fait leur étude ne peut être traitée à part, car historiquement l'histoire de la fonction est solidaire de celle de la forme, et grammaticalement l'analyse de certaines fonctions est en corrélation étroite avec certains rapports (par exemple les cas et la détermination, les modes et la syntaxe de subordination, etc.) Nous avons traité, dans la section précédente, tout ce qui, parmi les fonctions, se rattachait étroitement à l'évolution des formes (par exemple la disparition des cas, le genre, l'évolution sémantique des adjectifs-pronoms et des adverbes). Pour la syntaxe propre, nous adoptons un plan nouveau qui permet, non seulement de grouper les faits autour d'idées directrices, mais encore et surtout de ne pas scinder et de saisir dans leur ensemble les grands courants qui dominent l'évolution syntaxique. Nous passerons successivement en revue la détermination, l'accord, l'ordre des mots, les modalités (syntaxe du verbe et des propositions), enfin (ce qu'on néglige souvent) la syntaxe affective, c'est-à-dire les procédés syntaxiques pour l'expression des émotions et des sentiments, en un mot : l'expressivité.

480. Divers facteurs commandent les évolutions. Ils sont avant tout, comme en morphologie, d'ordre psychologique. — L'analogie, à peine moins puissante, s'exerce aussi par élimination des formes anomales et par extension des types les plus généraux. Elle procède souvent par contagion, en assimilant quant à la forme un type de sens

voisin : ainsi *je me remembre* a provoqué *je me souviens* (au lieu de : *il me souvient*) et, plus récemment, *je m'en souviens* a changé, dans la langue populaire, *je me le rappelle* en *je m'en rappelle* ; de même, *parler à, lui parler*, a entraîné *causer à, lui causer*, du jour où *causer* eut pris le sens de parler (ce tour est proscrit comme vulgaire, bien que Corneille l'ait employé : « tu veux me causer », *La Place Royale*, 496). Une autre tendance, qui affecte aussi la morphologie, mais qui a pris ici plus d'extension, c'est le renforcement et surtout la recherche du procédé plus significatif, plus analytique ; l'expression des émotions, propre à la syntaxe, contribue à nuancer et à modifier sans cesse les combinaisons de mots et de groupes. Les influences sociales enfin jouent un rôle important : l'effondrement de la société antique, en faisant disparaître la langue de l'élite au profit du langage vulgaire, a appauvri singulièrement le mécanisme de la syntaxe comme de la morphologie. En revanche, les écrivains, dont les grammairiens ont plus tard parachevé et codifié le travail, se sont efforcés, dès le ^x^e siècle et plus encore à partir de la Renaissance, d'enrichir la syntaxe française par l'introduction et la spécialisation de constructions nouvelles, souvent adaptées du latin ; dans ce domaine, le rôle des grammairiens a consisté surtout à délimiter, distinguer, préciser. A un autre point de vue, l'histoire des pronoms de politesse est un chapitre d'histoire sociale.

481. Deux phénomènes essentiels dominent les transformations de la syntaxe française, qui a poussé le plus loin les tendances du groupe roman. En premier lieu, le développement d'emploi des particules, corrélatif à la disparition progressive des flexions. Trois types principaux : article devant le substantif, pronom devant le verbe, prépositions devant le complément. La particule devient le réactif du cas-régime, du genre, du nombre, de la personne, en tendant à créer de nouvelles flexions prénominales et préverbaux, inversement parallèles à celles des langues indo-européennes : cf. le chien, les chiens = *lə-šyē*, *lé-šyē* et *can-is*, *can-es* ; je chante, tu chantes, il chante = *ja-šāt*, *tu-šāt*, *il-šāt* et le grec primitif **es-mi*, *es-si*, *es-ti* (je suis, tu es, il est). L'évolu-

tion s'est précipitée à deux époques : le latin vulgaire, qui réduisit les cas, a créé l'article et étendu l'emploi des prépositions ; le moyen français, à la suite de la perte de cas et de nombreuses désinences, a resserré l'agglutination du pronom au verbe, de l'article au nom. — D'autre part, et ceci est la conséquence de cela, la structure de la phrase devient moins souple, plus rigide. L'ordre des mots, infiniment variable et qui n'avait guère qu'une valeur affective, prend une valeur logique : le sujet précède le verbe, que suit le complément ; l'inversion est réservée à l'interrogation, d'où le peuple finit même par l'éliminer ; le complément suit également le nom et, de plus en plus, l'épithète fait de même. « Le nom cesse d'être autonome pour devenir une pièce du mécanisme de la phrase » (A. Meillet).

BIBLIOGRAPHIE. — 482. Travaux généraux sur la syntaxe française (cf. § 22) : P. HORLUCET G. MARINET, *Bibliographie de la syntaxe française* Lyon-Paris, 1908 ; — A. DARNESTETER, *Cours de grammaire historique de la langue française*, t. IV, publié par L. Sudre, 1897 ; un peu vieilli ; — *Traité de la formation de la langue française*, livre IV (un peu succinct) (introduction du *Dictionnaire général H. D. T.*) ; — NYROP, *Grammaire historique*, t. V et VI (ce dernier sous presse) ; — E. BOURCIEZ, *Éléments de linguistique romane* (3^e éd. 1930), pp. 98-130, 246-284, 362-393 et 681-722 (très riche et bien classé) ; — F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. I, 90-102 (latin), 218-275, 342-347 et 453-482 (moyen-âge), t. II, 386-483 (xvi^e siècle), t. III, 422-711 et t. IV, 763-1195 (xvii^e siècle) (le plus complet pour les xvi^e et xvii^e siècles) (1) ; la *Pensée et la langue* (la plus grande partie de ce livre remarquable porte sur la syntaxe) ; — A. TOBLER, *Vermischte Beitræge zur franzæsischen Grammatik*, t. I-III, Leipzig, 1886-1899 ; LERCH, *Historische franzæsische Syntax*, t. I-II, Leipzig, 1925-9 ; SNEYDER DE VOGEL, *Syntaxe historique du français*, Groningue, 1919 ; — L. FOULET, *Petite syntaxe de l'ancien français*, Paris, Champion, 3^e éd. 1930 (bon ouvrage) ; — A. HAASE, *Syntaxe française du XVII^e siècle*, trad. fr., Paris, 1898 (recueil d'exemples bien classés, avec remarques) ; — C. DE BOER, *Essai de syntaxe française moderne*, Paris-Groningue, 1923 ; SANDBELD (V. § 505) ; — pour la syntaxe contemporaine, on trouvera un assez grand nombre de faits bien classés dans : PH. MARTINON, *Comment on parle français*, Paris, Larousse, 1927 (l'auteur n'est pas linguiste, mais il distingue, un des premiers, la syntaxe du français écrit, du français parlé correct et du français populaire) ; pour la langue populaire actuelle, voir les livres de

(1) Compléter, pour le xviii^e et le xix^e siècles, par les derniers chapitres des t. VI-VIII de l'*Hist. de la langue et de la litt. fr.* de PETIT DE JULLEVILLE (ci-dessus, § 126).

H. BAUCHE (§ 689 ; très sommaire), FREI (§ 336), l'étude de L. Foulet sur le relatif (§ 549) et A. PREIN, *Syntaktisches aus französischen Soldatenbriefen*, Giessen, 1921. — Nombreuses études sur la syntaxe des écrivains, dont on trouvera la liste dans la Bibliographie précitée de Horluc (pour le xvi^e et le xviii^e siècle, dans BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, II, 380 note, et III, 421, note). — A signaler particulièrement les remarques des grammairiens depuis le xvii^e siècle (ci-dessus, § 12) et de nombreux articles dans les revues, notamment la *Revue de philologie française*. — Pour le latin, W. DRAEGER, *Historische Syntax der Lateinischer Sprache*, 3^e éd., Leipzig, 1878-1881 (un peu vieilli), et le *Traité de grammaire comparée des langues classiques* de MEILLET et VENDRYES, Paris, 1924, pp. 529-600 (plus succinct, mais à jour, avec bibliographie).

CHAPITRE PREMIER

LA DÉTERMINATION

1. GROUPES NOMINAUX

L'article. — **483.** Parti de zéro, l'article, qui précède le nom comme dans toutes les langues romanes d'Occident, est devenu un déterminant, de plus en plus tyrannique, du nom ; il est aujourd'hui, avec mais avant l'adjectif épithète, le principal réactif, la caractéristique essentielle du nombre et du genre dans le langage parlé. Par contre-coup, l'article s'affaiblit, en perdant sa valeur primitive.

484. L'article défini, qu'on ne trouve pas dans les *Serments de Strasbourg*, les formules s'y prêtant peu, a déjà au début du x^e siècle (*Eulalie*) la même fonction que dans l'épopée classique. A l'époque de la Chanson de Roland, il a une valeur précise et un emploi bien délimité : on le place devant les noms concrets qu'il est utile de déterminer (*ouvrit les uelz*, il ouvrit les yeux (les siens) ; *apelez le Franceis* ; devant un adjectif qui précise : *li tent son gant le destre*). En principe, on ne l'emploie pas devant l'attribut et le complément (surtout direct), ni devant les abstraits (ou les concrets employés comme abstraits : *rose est bele*) qui ont tendance à s'individualiser (cependant *la mort* presque toujours, au cas sujet, dans le *Roland*), ni devant les noms géographiques, les noms de peuples, les objets et choses uniques, *terre, enfer*, sauf si une épithète vient les préciser (*la terre majur, la terre lur seignur, Rol.*, 818-9). L'usage prend une extension rapide : il gagne les noms de peuples dès le xiii^e siècle et même les noms de personnes : ce dernier emploi, jugé vulgaire, a été proscrit au xvi^e siècle et ne s'est conservé que dans le Midi

(le Paul ; le peuple de Paris l'a gardé au féminin : *la* Durand, la femme de Durand, souvent avec valeur péjorative ; le pluriel collectif a survécu et reste correct : *les* Durand) (1) ; rivières et pays prennent aussi l'article, mais non les villes, plus personnalisées. Enfin les abstraits l'ont réclamé : Ronsard, toujours novateur, suit un usage qui devait être populaire depuis un certain temps, tandis que Montaigne reste plus archaïsant, sur ce point comme sur d'autres. Les verbes substantivés eux-mêmes doivent subir l'article (perdre *le* boire et *le* manger). De même, depuis le xvii^e siècle, l'article doit être répété quand deux noms se suivent (*les* hommes et *les* femmes, *les* uns et *les* autres) ; il reste absent dans certaines expressions administratives (*vos noms, prénoms, profession*). Dans les expressions où le nom au singulier est pris pour symbole d'une collectivité, d'un groupe (*l'homme est mortel, le Parisien parle vite, on entend chanter le merle*), l'article s'est dépouillé de toute valeur déterminative : point extrême de l'évolution.

485. L'article reste absent dans des proverbes et dictons traditionnels (*mieux vaut douceur que violence, pierre qui roule n'amasse pas mousse...*) et, devant complément direct, dans quelques expressions consacrées : *avoir raison ou tort, donner ou prendre congé, donner raison ou tort, livrer bataille* (mais non : *combat*), *prendre rang*, etc. — Les résidus sont plus nombreux après les prépositions. *En*, vieille préposition au rôle très restreint, et dont les crases ont été éliminées (§ 446), est la seule qui se passe toujours de l'article : *aller en Allemagne, être en hiver, monter en selle, agir en Français*. Il en est de même pour *à*, lorsque *à* remplace un ancien *en* (*à cheval*) ou dans quelques emplois d'ordre général ou abstrait (*descendre à terre, en vouloir à mort*), de même pour *par* (*par pitié ! par exception*) et *de* (*de grâce ! agir de bonne foi*). Après *de* précédant le complément du substantif, l'article ne s'emploie pas devant les noms d'origine, de matière (*paille d'Italie, escalier de pierre*), valeur essentiellement abstraite.

(1) L'influence de l'italien l'a réintroduit au xviii^e siècle pour les noms d'actrices, de cantatrices, de danseuses italiennes et espagnoles : *la Camargo, la Patti, la Duse*.

Enfin, souvenir de l'ancien vocatif, l'article ne s'emploie pas dans les apostrophes, invocations, etc. (*O lac ! rochers muets...* Lamartine) (1). Les écrivains contemporains, surtout les poètes, s'efforcent d'échapper à la tyrannie de l'article, en l'omettant en tête de phrases sans verbe, du type impressionniste (§ 578) (*Grand tumulte sur le pont*. Alphonse Daudet, *L'agonie de la Sémillante*), ou dans les formules abstraites et générales, par archaïsme voulu pour alléger la phrase, surtout avec plusieurs sujets au pluriel, le singulier étant difficilement toléré (*Hommes et choses pêle-mêle...* V. Hugo, *Napoléon II*). Cf. § 487.

486. L'article peut être séparé du nom par l'adjectif épithète (*la belle femme*), mais cet usage s'est restreint peu à peu, du fait que l'épithète suit de plus en plus le substantif (§ 509-10). Dès le moyen âge, l'article avait été appelé à la rescousse de certains déterminatifs, *le mien*, *le quel...* L'usage s'établit peu à peu (et devint rigoureux à partir du xvi^e siècle) de réserver les formes précédées de l'article à la fonction pronominale (§ 444 et 452). Dorénavant la construction *le mien père* n'est plus possible (on crée une autre formule d'insistance familière : *mon père à moi*). Les ordinaux ont été traités comme des adjectifs ordinaires, et comme tels précédés de l'article, s'ils sont épithètes (*le premier homme*) ou substantivés (*le premier*) ; les cardinaux, quoique substantifs mais d'un ordre spécial, se passent en principe de l'article, qu'on employa jusqu'au xvi^e siècle devant le nombre soustrait (Des trois, *les deux* sont morts, *Horace*, III, 6). Quant aux indéfinis, ceux qui ne sont plus que des particules, comme *chaque*, *maint*, *nul*, *quelque*, *tel*, se passent d'article ; ceux, au contraire, qui ont gardé quelque individualité peuvent se l'adjoindre, soit après (*tous les hommes*), soit avant pour les plus individualisés (*les autres hommes*, *les mêmes hommes*) : on peut ainsi exprimer diverses nuances, en combinant l'emploi de l'article avec la place de l'indéfini avant ou après le nom pour *autre* et *même* (§ 511) ; pour tout, cf. § 454. — Pour le superlatif relatif, les confusions

(1) Toutefois la langue vulgaire l'introduit même dans ce cas : « dites donc, la mère ! »

possibles avec le comparatif ont fait répéter l'article après le nom, depuis le *xvii^e* siècle : *le plus grand homme*, mais *l'homme le plus grand* (*l'homme plus grand* étant désormais spécialisé comme comparatif).

487. L'article indéfini apparaît dans *Eulalie* parallèlement à l'article défini (*ad une spede*, 22), mais son usage est longtemps assez restreint en ancien français, où il déterminait des personnes ou des objets précis, dont on n'a pas encore parlé. Son usage se développa parallèlement à celui de *le*, quoique dans un domaine plus restreint. Dans les singuliers qui symbolisent un groupe, on peut employer indifféremment *le* ou *un*, bien qu'il y ait une nuance entre *j'ai entendu chanter le merle* (le sujet qui parle est porté à la généralisation) et *j'ai entendu chanter un merle* (le fait rapporté est identique, mais ici le sujet individualise). Quelques locutions sans article se sont conservées aussi : *une heure et demie* ; on hésite entre *une heure et quart* (plus fréquent) et *une heure un quart*. — Contrairement à *le mien*, *un mien* est conservé avec la valeur adjectivale (*un mien parent*), locution surtout provinciale. — On peut se passer de l'article, défini ou indéfini, dans les énumérations (*femmes, moine, vieillards, tout était descendu*, La Fontaine), ce qui est de règle hors phrase, dans les menus, catalogues, etc. Une mode récente réintroduit dans les menus de grands restaurants l'article défini, qui fut en usage autrefois, là où nous emploierions l'indéfini.

488. Le développement du partitif est très caractéristique du français. Le latin disait : *bibere aquam* ; le vieux français a dit aussi *boire eau* (provençal : *beure aiga*), mais cette construction s'est raréfiée peu à peu, et elle ne s'est maintenue qu'au Sud-Ouest, en gascon. Le latin vulgaire avait commencé à dire *bibere de aqua*, tournure qui a pris une extension de plus en plus grande. En français l'article s'insinue anciennement dans la formule, qui s'appliquait d'abord à une partie précise d'un tout, puis, par extension, dès le *xiii^e* siècle, à des termes plus vagues, comme *boire de l'eau* (1). Les deux constructions sont encore d'égale fréquence chez les écrivains

(1) Le partitif paraît s'être développé d'abord dans la langue parlée (FOULET, *Petite syntaxe*..., 3^e éd., pp. 83 et 353).

du x^v^e siècle, mais au xvi^e la première, depuis longtemps archaïque, disparaît, et la dernière, la plus pleine, l'emporte définitivement. — La forme sans article n'avait été conservée par le moyen français qu'après négation (*je n'ai point d'argent*), ou devant un nom précédé d'un adjectif, soit au singulier (*de bon vin*, encore au début du x^v^e siècle), soit au pluriel qui se confond avec le pluriel de l'indéfini (*de grosses larmes*). Par analogie, l'article tendit à s'introduire aussi dans ces diverses constructions. La nouvelle tournure fut frappée d'ostracisme par Vaugelas et les grammairiens du xvi^e siècle ; toutefois les meilleurs écrivains de cette époque n'observent pas toujours la règle, même au pluriel (Bossuet, Racine, M^{me} de Sévigné : *des grosses larmes...*). A l'heure actuelle, l'usage de *des* devant adjectif épithète est vulgaire, mais au singulier le tour *du bon pain* se généralise de plus en plus et gagne même les écrivains ; au pluriel, *des* se maintient quand l'épithète et le substantif forment un composé (*des jeunes gens, des jeunes filles*). Quant à la construction avec négation, l'emploi de l'article est plus récent et il est très vulgaire (*je ne bois pas de l'eau*).

Complément du nom. — 489. Le complément du nom peut être déterminé par une flexion casuelle, par une préposition ou par la place du mot. Le premier système était celui du latin classique (génitif). L'emploi de la préposition *de* avec ablatif (auquel succède plus tard le cas-régime) est déjà embryonnaire chez les écrivains latins à la fin de la République (César : *paucis de nostris*), surtout après adjectif (Cicéron : *securus de ea re*) : de l'idée d'extraction, d'origine, exprimée par *de*, on passa à la possession. Quant à la place respective du complément et du déterminé, le latin classique n'avait pas d'ordre rigoureux, mais préférait toutefois, comme beaucoup de langues indo-européennes, mettre le complément le premier ; le langage parlé, sous l'Empire, qui devenait plus analytique, dut adopter l'ordre inverse, si l'on en juge par les cristallisations toponymiques qui datent de cette époque (*Campum Martis, Chamars, Eure-et-Loir, et promenade de Besançon ; Portus Venaris, Port-Vendres ; Forum Julii, Fré-*

jus ; cf. en Italie *Porto Venere*, *Forli* = *Forum Livii*, etc.) (1). Le génitif ayant disparu au vi^e siècle (§ 304), il ne reste plus en présence que les deux autres moyens d'expression, que la langue combine désormais.

490. Sous une influence germanique évidente, due à l'aristocratie franque tardivement romanisée (et à laquelle le provençal a presque échappé), l'usage s'établit à l'époque franque de placer le complément avant le nom (*pur Deo amur*, Serments de Strasbourg) ; s'il y a un article, le complément est intercalé (*li Deo inimi*, Eulalie). On trouve encore au xi^e siècle, voire au xii^e, quelques restes de cet usage, qui était déjà un archaïsme (*Al Saint Denis mostier*, Pèlerinage de Charlemagne, 1 ; cf. 91, etc. ; *li Deu amis*, Vie de Saint Thomas de Cantorbéry) ; quelques expressions traditionnelles comme *la Dieu merci*, ont vécu un peu plus longtemps. Parmi les formations toponymiques de l'époque franque, l'immense majorité, dans le nord de la Gaule, offre la construction : déterminant + déterminé (types *Romain-ville*, *Popin-court*, *Auber-viller*) (2). — Au xi^e siècle, la langue, dont l'orientation avait été entravée quelques siècles par un courant contraire, revient à ses tendances foncières, qui n'avaient jamais dû être éliminées dans le peuple : le nom est désormais suivi de son complément (*Al tens Noé et al tens Abraham*, Alexis, 11, etc.) Cette construction a vécu jusqu'au xiv^e siècle ; l'article s'intercala pour préciser (*la fille le roi*) ; les noms de lieux formés pendant cette époque offrent les deux variantes (*la Roche-Guyon*, *Montfort-l'Amaury*). La disparition des cas frappa à mort cette construction, dont il ne reste dans la langue, toponymes à part, que de rares épaves (*l'Hôtel-Dieu*). Mais la place du complément n'a plus varié.

491. Pour préciser le complément du nom, le latin vulgaire de la basse époque hésita entre les prépositions *ad* et *de* ;

(1) On pourrait alléguer, en sens contraire, la série des jours de la semaine (**lunis-dies lunsdi...*), mais il est probable que l'ordre primitif des mots a été refait, comme en Italie du Nord, sous une influence germanique (cf. provençal *diluns*, etc.).

(2) A. DAUZAT, *Les noms de lieux*, 138. Les textes latins de l'époque franque hésitent, dans ces noms, pour la place respective des deux éléments qui n'étaient pas encore soudés ; mais cet ordre arbitraire ne reflète pas l'usage populaire.

le flottement dura pendant un millénaire. La confusion s'était aggravée par la tendance (qui l'a emporté en roumain) du datif à remplacer le génitif, tendance dont la préposition *a* a hérité : de l'attribution qu'elle avait pour fonction de marquer, on passe facilement à la possession ; les textes mérovingiens traduisent parfois par le datif des tours de ce genre (*filium duci*, *Leg. Alaman.*, XXXV, 2), qui persistent presque sans interruption au cours du moyen-âge (1). *De* est plus fréquent pour marquer le génitif (*le duel del pedre et de la medre*, *Alexis*) que le tour précédent. — La répartition entre le cas-régime seul ou précédé de *de* est la suivante au xii^e siècle : la construction sans préposition s'emploie surtout devant les noms propres, les noms de hauts personnages, souvent aussi pour exprimer les liens de parenté. L'emploi de la préposition gagna vite du terrain, car c'était une tournure plus claire, qui évitait les amphibologies : du jour où les cas disparaissaient, le second terme de *la fille le roi* était senti comme une apposition (la tournure ne pouvait s'employer auparavant devant les noms qui n'avaient pas de cas-sujet).

492. *A* apparaît surtout en ancien français pour indiquer la propriété essentielle, la qualité dominante d'une personne ou d'un objet, fonction dans laquelle *a* (*ad*) est concurrencé par *o*, *od* (*apud*) qui lui laisse bientôt la place (on trouve *la fille al cler vis* et *o le cler vis*). Mais dès le xii^e siècle, dans les textes littéraires, *a* marque aussi les relations de possession, parenté, etc. qu'exprimait jadis le génitif (*Qui fille au chevalier estoit*, *Le Vair palefroi*, 98) : il était fatal que la tournure « ce livre est à Pierre » entraînaît « le livre à Pierre. » Pareil usage, qui se développa à la fin du moyen âge, fut condamné au xvi^e siècle par les grammairiens, qui n'admirent à que pour exprimer la propriété ou qualité caractéristique de la chose ou de la personne (*une femme au beau visage*, *panier à anse*) et, bien entendu, la destination (*panier à salade*). Cette délimitation entre *à* et *de*, qui a fait cesser un flottement gênant, a été respectée par les écrivains, sauf de rares exceptions (*la caverne au lion*, *La Fontaine*) et elle s'est imposée dans le bon usage ; le peuple, au contraire, a

(1) *Vus estes filz al rei Maltraïen*, *Ch. Roland*, 2671.

généralisé à dans la moitié septentrionale de la France et dans la région franco-provençale ; en revanche, le provençal, qui a connu quelque peu ce tour au moyen âge, l'a éliminé depuis longtemps. *A* est conservé dans la formule d'insistance *mon habit à moi*. On trouve aussi des cristallisations (datant des ^{xv}^e-^{xvi}^e s.) dans les noms de famille du type *Ageorges* = [le fils] à *Georges*, dont aucun n'a été formé dans le midi, et qui se rencontrent surtout au Sud et au Sud-Est de la langue d'oïl (Indre, Beaujolais, etc. ; cf. A. Dauzat, *Les noms de personnes*, 124-5), région archaisante de périphérie, où l'action des grammairiens se fit tardivement sentir. — L'emploi de *de* a prévalu également auprès des grammairiens pour indiquer la valeur : *timbre de cinquante centimes* (le peuple dit : *un timbre à cinquante*, usage qui tend à se généraliser).

Développement d'emploi des prépositions. — 493. L'emploi de la préposition s'est développé dans un certain nombre de cas qu'il est intéressant de grouper. — Dans des répétitions du sujet, sous forme de pronom, après le verbe, la langue parlée renforce avec la préposition à : « M^{mes} ... le serviront bien, à elles deux » (Gyp, *Le treizième*). — L'emploi de *de* est plus étendu. D'abord dans certaines appositions, qui ont tendance à s'exprimer par un rapport de subordination. Le latin disait déjà *urbs Romae*. L'ancien français était revenu ici à l'apposition : la ville *Rome*, *Rome la cité*, mais la préposition s'est introduite de bonne heure, et *la ville de Rome* l'a emporté. Le fait est général pour le nom commun de lieu, suivi d'un nom propre (*la province de Flandre*), mais non pour les noms de personnes (*le roi Louis*). Pour les noms de rues, la préposition ne s'est pas intercalée devant les noms propres de personnes, et elle perd du terrain à l'époque moderne : l'usage s'est établi de supprimer le *de* dans certains noms à particule, simple analogie (on dit généralement à Paris : *rue Richelieu*), mais aussi devant des noms propres de localités (à Paris : *rue Montmartre*, mais *rue de Grenelle* ; à Chartres, *place Châtelet*, mais à Paris, *place du Châtelet* ; à Reims, *porte Paris*) et devant des noms de personnes précédés d'un titre (on dit à Paris : *rue Cardinal-Lemoine*) ; ce dernier

usage est devenu officiel dans de nombreux noms depuis la guerre, surtout dans le Midi (*rue Maréchal Foch*), et parfois devant d'autres noms communs précédant un nom propre (*rue Villa Benoît* à Villemomble, double ellipse choquante et qui est difficilement comprise). — A partir du *xvi^e* siècle, *de* s'introduit après des neutres et des adverbes interrogatifs ou quantitatifs, dans des expressions qui offrent ou paraissent offrir un sens partitif : *quoi de nouveau ? rien d'impossible ; assez d'or* (Froissart : *assés or et argent* ; La Fontaine, épris d'archaïsmes, écrit encore : *je ne sais quoi plus vif*). — Dès l'ancien français, *de* s'intercale entre l'épithète et le substantif pour mettre la première en valeur : on trouve *preu d'ome* (vite cliché) dès le *xii^e* siècle, *mon las de cuer*, etc. Le procédé se développe pour mettre un substantif en valeur (*un diable d'engin*, Froissart). Cette dernière tournure est restée seule en usage, parce que l'adjectif épithète ne précède plus guère le nom. Quand l'épithète suit le nom, *de* peut s'introduire, dans un besoin de précision, si le substantif est précédé d'un nom de nombre ou d'un déterminatif de quantité : *il y a eu cent hommes tués* ou ... *cent hommes de tués ; il y a beaucoup de gens de partis* ; la première tournure est plus élégante, mais archaïsante, la seconde plus populaire. Tout à fait vulgaire, par contre, l'insertion de *de* après un pronom (*j'en ai un, de chien ; j'en ai un autre, de billet*).

494. En ce qui concerne les compléments, après le comparatif, *de*, en revanche, a cédé la place à *que*, à la suite d'une période d'hésitation : « plus grand *de* son père » est déjà rare en ancien français ; mais, avec pronom, « plus grand *de* toi » ne disparaît que vers le *xvi^e* siècle. Il y a eu attraction analogique de la construction plus complète avec verbe : « plus grand que tu es ». — On a hésité pour les compléments du nom exprimant d'autres idées que la possession et la propriété. La tendance est de rechercher des particules plus précises. Colin Muset a écrit (*Chansons*, III, 1-2) :

*Sorpris sui d'une amorette
D'une jove pucelette*

Nous dirions aujourd'hui : « *par* une amourette pour... ».

495. Depuis l'époque latine, la langue tend enfin à remplacer de nombreux adjectifs épithètes par la tournure : préposition + substantif, procédé plus analytique. Où le latin disait *corona aurea*, nous disons *couronne d'or*. La langue a souvent utilisé les diverses variantes possibles pour préciser des sens : *couronne d'or* (toute en or), *couronne dorée* (recouverte d'une couche d'or) ; le latin ne disposait que de l'adjectif pour exprimer les deux idées. De même, après certains adjectifs quantitatifs, remplacés généralement par des adverbes dans la langue moderne : le latin pouvait dire *multa aqua* ou *multum aquae* ; l'italien, qui a gardé *molto* adjectif, a conservé par là même le premier tour (*molta acqua*) ; mais en français la tendance partitive l'a emporté une fois de plus (*beaucoup d'eau*). D'une manière générale, les adverbes de quantité pouvaient se passer de *de* en vieux français (*plus ai vin* ; *assez i ot contes*). — Enfin (et nous sortons par là des groupes nominaux), le possessif est remplacé souvent par le personnel précédé d'une préposition, pour renforcer l'idée : *ce livre est mien* est archaïque, *ce livre est le mien* (renforcement par l'article, et nuance de sens) se dit toujours, mais on préfère de plus en plus : *ce livre est à moi*.

2. GROUPES VERBAUX

Développement d'emploi du pronom. — **496.** Le pronom personnel sujet s'emploie d'abord pour insister, ou pour détailler (*venons, jo et il*). Mais anciennement sa valeur s'atténue (cf. *si io returnar non l'int pois* dans les *Serments de Strasbourg*). Au ^x^e siècle, la phrase peut encore commencer par le verbe (type : *fiert Olivier, il frappe Olivier*), mais cette tournure se raréfie pour disparaître de bonne heure, peut-être par crainte d'amphibologie avec le tour interrogatif : quand une particule n'est pas en tête de la phrase (*on vient, si vient*), on place désormais le pronom (*il vient*), même s'il n'y a pas lieu d'insister ; au neutre apparaît *il* (ou *ce*), qui ne devient obligatoire que vers le ^{xv}^e siècle (cf. § 443). En effaçant de nombreuses désinences

verbaux en moyen français, la phonétique a rendu le pronom indispensable, d'abord au singulier et à la 3^e personne pluriel, en l'absence d'un nom sujet (désinences confondues au présent, au conditionnel, à l'imparfait de l'ind.) (1), puis, par analogie, aux 1^{re} et 2^e personnes pluriel (pour lesquelles les écrivains du xvi^e siècle peuvent encore se passer de pronom.) Comme l'article devant le nom, le pronom voit sa valeur s'affaiblir à mesure que son emploi se généralise : il n'est plus aujourd'hui qu'un réactif de la personne. Seul des modes personnels l'impératif s'en passe : il le peut, car il n'a que trois personnes (2^e sing., 1^{re} et 2^e pl.), dont les désinences sont précisément distinctes. On a vu aussi (§ 443) que le peuple ne l'emploie plus devant *falloir* . — Le pronom atone se répète après le pronom tonique d'insistance (*toi, tu étais là*), et le peuple l'emploie à la 3^e personne après un substantif sujet (*sa mère elle est venue*), tant le pronom semble nécessaire pour caractériser la personne : on remarquera que la construction précédente est correcte lorsqu'elle est brisée par l'intonation interrogative du premier membre (*sa mère ? elle est venue*), correcte aussi pour les autres personnes (*ton père et toi vous êtes venus*) ; cf. Florian (*Bon fils*, 3) : *c'est égal, mon père, il a menti*. Le pronom se répète généralement devant deux verbes qui se suivent avec le même sujet : *je lis et j'écris* ; plus souple, comme toujours, la langue écrite se passe souvent du second pronom. — L'agglutination du pronom au verbe, pas plus que celle de l'article au nom, n'est pas encore arrivée au dernier stade de soudure complète, car divers compléments proclitiques s'intercalent encore : pronom personnel, double à l'occasion (cas régime et cas oblique : *je te dis, je le dis, je te le dis*) ainsi que *en, y* faisant fonction de pronom neutre, de partitif ou d'adverbe (*j'en ai assez, j'en prends, j'en viens, j'y vais*).

497. Dans l'inversion, affectée de bonne heure à la forme interrogative, la rareté d'emploi de ce tour à la 1^{re} personne n'a permis à l'agglutination de se produire couramment qu'aux 2^e et 3^e personnes (*viens-tu ? vient-il ? venez-vous ?*

(1) L'ancien usage s'est maintenu dans l'adage : « *fais ce que dois, advienne que pourra.* »

viennent-ils ?) La formule de la 3^e pers. sing. s'est cristallisée au point d'engendrer *aime-t-il* (d'après *vient-il*) au xvi^e siècle (au lieu de : *aime-il*), et, l'évolution s'accroissant, la langue populaire, comme l'a montré Gaston Paris, a créé une particule interrogative de renforcement *ti* (= *t-î[l]*) qui s'est accolée indifféremment à toutes les personnes, reste de l'inversion que la langue vulgaire ne connaît plus (*i vient-i ? tu viens-ti ?*). — Quant à la 1^{re} personne, si l'inversion est encore vivante au pluriel dans certains cas (*que faisons-nous ? Y allons-nous ?*), la tournure au singulier est limitée aux conjugaisons 2-4 ; encore n'est-elle plus usitée après le présent de certains verbes. *Prends-je ? finis-je ?* seraient ridicules ; *tors-je ?* ne serait plus compris ; l'adjonction d'une particule rend le tour plus acceptable (*que fais-je ?* est courant ; *fais-je cela ?* ne se dit plus). La cause de la désaffection pour ce tour est le déséquilibre produit par rapport aux autres personnes, où l'inversion attire l'accent tonique sur le pronom, tandis que le *j* ajouté au thème verbal, surtout à un monosyllabe, le dénature et peut prêter à amphibologie. — Dans les verbes de la 1^{re}, *chante-jo* (ou *chante-gié*) devint imprononçable du jour où la forme atone eut disparu et où *jo* s'assourdit en *jə* ; la construction dut sortir de l'usage avant le xvi^e siècle. Les écrivains, désireux de conserver, par parallélisme avec les autres personnes, ce tour archaïque, furent réduits à déformer la finale atone qu'ils changèrent en *é* tonique (sous l'influence de *chantais-je, chanterai-je, chanterais-je*) : d'où *chanté-je*, forme littéraire, qui s'écrit de moins en moins. — Pour l'inversion, voir § 517.

498. En dehors du personnel sujet, l'emploi du pronom se développa dans quelques autres cas, dans un but de précision. Aux anciennes formules *a, il a*, au sens neutre, succède au xve siècle *il y a, il a* étant désormais réservé au masculin. — A la même époque s'affermir l'emploi de l'antécédent (dont l'ancienne langue pouvait se passer) devant le relatif. Des syllepses comme *je fereie que fols* (*Roland*, 1035) « je ferais [ce] que [ferait un] fou », cad. « j'agirais en fou », sortent dorénavant de l'usage.

Compléments du verbe. — 499. La fusion progressive des cas a développé l'usage des prépositions. Cependant la préposition continua à ne pas être employée dans quatre cas. — Le prédicat en est exempt en principe. Par analogie. l'ancien français tendit à introduire à après certains verbes (*Charles fut esleus a roi*), mais cet usage disparut ; dans des locutions de ce genre, lorsqu'elle désire préciser, la langue moderne (populaire surtout) fait appel à *comme* ou à *pour* : « il a été élu *comme* député », tour vulgaire ; mais on ne peut dire qu'avec une préposition « il a été choisi *comme* président », « il a été pris *pour* secrétaire » (1). — Le complément direct est le seul qui se passe de préposition ; il a hérité de l'accusatif, sans qu'on ait éprouvé un besoin de renforcement comme en espagnol (*amar a su padre*) et en gascon. Cette construction a parfois gagné par contagion le complément direct en ancien français (*Je vuel bien ma dame noncier*, Colin Muset, V, 17, « je veux bien annoncer à ma dame ») ; mais les confusions auxquelles pouvait prêter pareille tournure l'ont empêchée de s'acclimater. Depuis la réduction des deux cas médiévaux à un seul, le complément direct n'a plus d'autre caractéristique que sa place dans la phrase, de même que le prédicat. — Les pronoms compléments employés comme proclitiques ne prennent pas de préposition, même au cas oblique (*je lui parle*) : cet usage traditionnel va de soi, la préposition étant destinée à renforcer, et les proclitiques étant des particules affaiblies. — Enfin il reste encore dans la langue moderne des traces importantes de l'ablatif et de l'accusatif absolus du latin ((dont le cas-régime avait hérité) dans diverses désignations de temps (*il vient ce soir, il régna dix ans*), de prix (*cela vaut dix francs*), de manière (*il est assis les mains jointes*).

500. La préposition *ad* > à a connu le développement le plus remarquable. En latin *ad* exprimait la tendance, le but ; on passa de bonne heure à l'attribution (*ad carnificem dabo*, Plaute) ; cette tendance se généralisa quand *ad*

(1) Ce renforcement a dû commencer dans la tournure active, où le mot fait fonction d'apposition au complément direct : « on l'a élu [comme] député » (Cf. § 493).

hérita du datif. De l'attribution, à gagna la possession, emploi relégué aujourd'hui dans la langue populaire (*le livre à Pierre* ; § 492). Exprimant aussi la direction en latin, *ad* devait précéder de plus en plus les noms de lieux : lorsqu'il n'y avait pas mouvement, il remplaçait l'ancien locatif qui s'était assimilé au datif à la 1^{re} déclinaison (*sum Romae*, je suis à Rome) ; *eo ad urbem*, « je vais vers la ville », s'est atténué en « je vais à la ville » ; par analogie, « je vais à Rome » ; les aspects de temps, lieu, etc., ont été confondus de bonne heure en latin vulgaire. Toutefois l'emploi traditionnel de *in* s'est conservé avec noms de pays : « je vais en Italie » ; mais on tend aujourd'hui à revenir à *à* devant les noms masculins à initiale consonantique (il va *au* Japon, *au* Brésil ; *au* ou *en* Portugal). — Indiquant l'instrument, *ad* recueillit anciennement une partie de la succession de *ab* (*ad manus illum trahentes*, dans la Vulgate) ; c'est sans doute à cet emploi qu'il faut rapporter les locutions comme : « je l'ai entendu dire à mon père ». *A* est peut-être la préposition qui a formé le plus grand nombre d'idiotismes, dont la genèse n'est pas toujours claire, car le développement de *ad* > *a*, outre de lointaines influences de *ab*, a participé plus tard à l'hérédité de *o* (*apud*), puis de *en* : d'où des flottements, des confusions, qui ont rendu la valeur de *à* plus imprécise, son emploi plus élastique.

500 bis. La préposition est redevable en partie à *o* des expressions indiquant la manière : la langue moderne, on l'a vu (§ 467), a éliminé les formations avec adjectif (type *a dur*), sauf dans des cas très rares, et les locutions adverbiales de ce genre ont été refaites (*au long de* > *le long de*) ; mais devant substantif les exemples abondent, avec ou sans article, et, à côté de cristallisations anciennes toujours usuelles plus ou moins adverbialisées (*à force*, *à regret*, *au fur et à mesure*, *travailler à façon*), d'autres, accompagnées d'article, sont très vivantes (*fait à la main*, *à la mode*). Au sens temporel, la préposition, comme pour les formations adverbiales avec adjectif, tend à s'éliminer : elle se conserve devant le chiffre de l'heure (*à midi*, *à trois heures*), mais on dit : *le soir* (ou *ce soir*), *le matin* (*au soir*, *au matin* ont

vieilli ; la prép. est figée dans *aujourd'hui*). On peut rattacher à l'indication de lieu nombre d'expressions toujours vivantes qui tendent vers l'adverbe : à côté (*de*), au bord (*de*), à l'envers..., les plus anciennes sans article. — Comme héritage de *en*, avec valeur locative, rappelons l'ancien français *en cheval*, devenu à *cheval*, aidé par l'analogie de à *pied*. Lieu et manière se conjuguent dans les combinaisons avec le suffixe *-on*, souvent en liaison avec un radical verbal, si fréquentes dans l'ancienne langue (§ 467) et dont il ne reste que quelques fossiles : à *califourchon*, à *reculons*, à *tâtons*. Dans beaucoup de locutions, à s'est anciennement soudé au point de créer un nouveau substantif (*a-bandon*, *a-compte*, *a-fût* > *affût*, *a-plomb*, etc.). — Depuis le moyen âge et surtout vers le XVIII^e siècle, à a perdu un certain nombre d'emplois, au profit de prépositions plus précises, *dans* ou *sur* (*touz les princes qu'il pot trover a sa terre*, Ch. des Saxons ; *se reposer au chemin*, Commines), *vis-à-vis* de, et surtout *avec* (*L'olifant sunet a dulur*, Ch. Roland ; *le col li rumpst a ses deus mains*, Marie de France). Il en reste quelques épaves, comme « dormir à poings fermés », et quelques emplois : « se battre *au* sabre, à couteaux tirés ».

501. La préposition *de* assumée, à partir du bas latin, trois fonctions nouvelles, celle du génitif, plus tard du partitif dont nous avons parlé (§ 488) et celle de l'ablatif, qui ne l'éloignait pas beaucoup de sa valeur primitive (origine, extraction). *De* hérite, en outre, de la plupart des fonctions dévolues antérieurement à *ab* et à *ex*. Déjà en latin la préposition exprimait des valeurs abstraites (*de sua virtute desperare*, César, I, 40), emploi qui s'est beaucoup développé en ancien français (*il est de haut lignage ; donc lur remembret des fiez...*, Ch. Roland, 820 ; Plaute construisait déjà *memini* avec *de*). Pour indiquer la cause, le développement est ancien (*de fame perire*, Form. Sen., add. I, 6 ; fr. *mourir de faim*). Les valeurs d'origine, extraction sont conservées sans changement : *venir de la ville* (ou *de Paris*), *sortir de sa maison*, *tirer des pierres de la carrière*, etc. — Dans le peuple, *de* perd au profit de *a* (timbre à cinquante ;

avoir peur à l'orage, se méfier à, d'après : faire attention, prendre garde à).

502. *En* a beaucoup perdu à partir du moyen âge. La préposition a passé quelques-unes de ses valeurs à à (à cheval), beaucoup à des particules plus précises, *sur* et surtout *dans*. Plus encore qu'à son infériorité sémantique en face de particules plus expressives, *en* doit sa débilité à la perte de ses crases avec l'article (*ou* = *en le*, *ès* = *en les*) qui advint en moyen français (§ 446) : désormais il ne put plus s'employer que sans article, les locutions refaites *en le*, *en la* n'ayant pas eu de succès ; le développement de l'usage de l'article restreignait l'emploi de *en* à des formules générales, des locutions figées. — Dans le sens locatif, *en* n'est resté que devant des noms propres de pays (*en* Italie) et, devant nom commun, dans des expressions d'ordre général plus ou moins abstraites (*en* chemin, *en* ville, *en* plaine, *en* montagne, *en* pays sauvage), ou dans des locutions adverbiales (*en* bas, *en* haut, *en* avant) ; devant les noms de villes, *en* n'est employé que dans le Midi (et seulement devant initiale vocalique : *en* Avignon, mais : à Marseille). *En* est conservé avec les noms de véhicules, *en* voiture, *en* bateau, puis *en* wagon, *en* auto, voire *en* chemin de fer (mais : dans le train, *en* train ayant pris une valeur métaphorique) ; quand la bicyclette apparut, on hésita entre à (d'après les animaux montés : à cheval, à âne) et *en* (d'après les véhicules) : l'analogie de la monture a fait triompher à bicyclette. — Les emplois indiquant l'état, la manière, abstraits et concrets, sont encore nombreux : être *en* chemise, la maison est *en* feu, se mettre *en* colère ; le sens de *in* est encore sensible dans certaines valeurs abstraites : différer d'opinion *en* tout. — Enfin *en* renforce anciennement le participe présent dans l'ancienne fonction du gérondif et s'accroche désormais à lui, aussi impérieusement que l'article au nom et le pronom au verbe, dans la langue parlée : *en* marchant, *en* écrivant.

503. Les autres prépositions ont une valeur plus précise et plus spécialisée, surtout depuis le xvi^e et le xvii^e siècle. On saisira la différence, en comparant : je l'ai rencontré *en* chemin, où *chemin* a une valeur tout abstraite, et je l'ai

rencontré sur le chemin. — On a vu que *après* et *avant* ont été spécialisés au temps, *devant* et *derrière* au lieu (§ 467). *Dans* et *sur* sont quelque peu en conflit : le français dit toujours *sur l'herbe*, *sur une pelouse*, mais *dans un champ*, *dans une prairie*, recueillant sur ce point l'héritage de *in* qui, en latin, avait souvent la valeur « *sur* » ; « j'ai lu *sur* le journal » est populaire, « *dans* le journal » représente le bon usage. — La confusion entre *par* et *pour*, que le français a évitée à l'origine (§ 471), s'est encore manifestée quelque peu au moyen âge (*par Dieu* et *pour Dieu*) surtout dans les locutions *par quoi* et *por quoi*, *parce que* et *porce que* : la langue moderne y mit bon ordre. *Par* a perdu quelques emplois au profit de prépositions plus expressives et plus spécialisées, *pendant* (vx. fr. « l'assaut dura *par* trois jours »), *après* (vx. fr. « l'un *par* l'autre » = l'un après l'autre), *à travers* qui reprend la valeur primitive de *par* affaibli (vx. fr. s'en ala *par* champs » ; restent les expressions *par monts et par vaux*, *par voies et par chemins*, etc.). Inversement, *par* a repris à *de*, plus usé, des emplois exprimés en latin par l'ablatif instrumental, notamment pour indiquer le complément du passif (« il est aimé *de* son père » a vieilli devant « il est aimé *par* son père », XVIII^e siècle) ; de même « être, tomber... *par* terre », création populaire plus expressive, refoule « *à* terre », surtout dans la langue parlée.

503 bis. *Pour*, au sens « à la place de » qu'avait *pro* à l'origine, a adjoint la nuance voisine « en échange de » et a passé à « à cause de » (vous venez *pour* lui), valeur spéciale au français. C'est une des prépositions d'insistance les plus en faveur, qui a remplacé *à* pour marquer la destination, le but (vx. fr. « la haine que j'avoie *a* eus », « n'avoir de vivres qu'*à* trois semaines »...) ; comparez « je vais *à* Paris », « ce train va *à* Paris », et « je pars *pour* Paris », « le train *pour* Paris ». — Les valeurs actuelles d'*après* sont souvent difficiles à expliquer logiquement : on ne s'en rend compte qu'en observant que, dans le langage populaire et familier, *après* est devenu le succédané, par renforcement, de *à* en défaillance (coudre un volant *après* une robe, se cramponner *après* la table, grimper *après* un arbre), puis une particule générale

de renforcement devant le complément direct (1) (demander =, chercher =, attendre =, pleurer *après* quelqu'un), comme l'espagnol *amo a mi padre* (j'aime à mon père). — A un autre point de vue, toutes les prépositions sont susceptibles de passer du sens concret au sens abstrait, fait capital qui conditionne en grande partie leur affaiblissement sémantique.

504. La construction de la préposition avec l'infinitif, inconnue du latin classique, se développa dans la langue vulgaire, par croisement des constructions avec l'infinitif seul et avec le gérondif précédé de la préposition (l'infinitif remplaça le gérondif ; Bourciez, *Eléments...*, § 120). C'est à qui bénéficia le plus, à l'origine, de tournures de ce genre (déjà : *carnem dare ad manducare* dans l'*Itala*). Ce tour prit une grande extension en ancien français (p. ex. : *il oblie a dire*) ; il gagne diverses expressions de circonstance, de lieu, de temps (*à l'entrer*). Une expression spéciale à la Gaule est l'emploi très ancien de *ad* > *à*, après *avoir*, *être*, pour exprimer une obligation : *avoir à dire*, *être à blâmer*. A s'emploie aussi devant verbe après l'adjectif (*plein à craquer*). Dans la langue moderne, l'infinitif des locutions de lieu cède la place au substantif : *à l'entrée* et non plus *à l'entrer* ; *au sortir de*, qui se différencie de *à la sortie de*, est généralement remplacé par « en sortant de ». — Devant l'infinitif, *de* a remplacé *ut* défailant après les verbes exprimant la prière, l'ordre... : « je te prie *de* venir » ; *de* reste plus près de son sens originaire après les verbes *cesser*, *finir*, *venir*... exprimant un achèvement, une action récente : « il ne cesse *de* parler », « je viens *d'entrer* ». Tout comme *après*, la préposition, par analogie et par besoin de renforcement, s'intercale derrière certains verbes transitifs dans la langue populaire : « j'ai cru *de* bien faire ». — *En* gouverne le participe présent, en français, jamais l'infinitif comme en provençal ; *dans*, *avec*, *sur*... ne connaissent pas la construction infinitive. Après *pour*, *après*, *afin*, qui forment locution conjonctive avec *que*, on peut employer également

(1) Parfois aussi *contre*. Ainsi s'explique que certains verbes transitifs deviennent intransitifs : « vitupérer *contre* quelqu'un » dans l'usage courant.

l'infinitif, tournure moins lourde, mais qui permet moins de précision, ce qui explique pourquoi le peuple préfère la première : *après avoir fait* peut s'appliquer à n'importe quelle personne, tandis qu'on spécifie en disant : *après que j'ai fait* (1).

504 bis. Le développement d'une particule hybride *ne*, qui participe de la conjonction et de la négation et qu'on a qualifiée, dans certains cas, d'explétive, est assez complexe, bien qu'il repose sur deux faits très clairs : une influence latine et une contamination entre des constructions affirmative et négative. La construction avec *ne* après les verbes exprimant la crainte, le doute, fut inconnue longtemps en français :

Grant peur ai Rolanz as porz remaignet

(Ch. Roland, 838)

Né représente ici un latinisme, le croisement entre la construction latine *timeo ne veniat* et la construction indigène (où le subjonctif avait appelé le *que*, § 546) : *je crains qu'il vienne*. Les grammairiens classiques ont voulu régulariser au XVIII^e siècle un usage encore flottant ; ils ont institué des règles complexes, acceptant le *ne* après *craindre* dans les propositions affirmatives (je crains qu'il *ne* vienne) ou à la fois interrogatives et négatives (ne craignez-vous pas qu'il *ne* vienne ?) mais l'excluant si la proposition est uniquement interrogative ou négative (craignez-vous qu'il vienne ? je ne crains pas qu'il vienne) ; la règle est exactement inverse pour *douter* (2). Le peuple n'emploie pas le *ne* et les milieux cultivés eux-mêmes n'observent guère les prescriptions que dans les phrases affirmatives. — Après le comparatif d'inégalité, il y a eu croisement entre deux

(1) Il s'est produit parfois une lutte pour attribution de complément, entre la préposition et l'infinitif. Le moyen âge disait *por lui vengier*, parce qu'il sentait encore *lui* comme complément de *por* ; du jour où le complément fut rattaché définitivement au verbe dans la conscience linguistique, on a dit : *pour le venger*. La langue populaire a gardé une construction analogue à celle du moyen âge, mais quand le nom, complément de la préposition, est sujet du verbe : *pour moi manger*.

(2) L'emploi de *ne* après *ne pas douter* résulte d'un croisement hybride avec *ne pas croire* (*Revue de philologie française*, 1923, 93).

constructions anciennes, *tu es fresche plus qu'est rose, et tu es fresche, plus n'est rose*, d'où : *tu es plus fresche que n'est rose* (E. Bourciez). La négation s'est introduite par contamination ; il est inexact de prétendre que ces expressions (*il est plus fort qu'on ne croit*) renferment une négation latente. Ce *ne* a été éliminé chez le peuple comme pour la négation.

BIBLIOGRAPHIE. — 505. Aux ouvrages généraux cités § 482, ajouter : E. ZANDER, *Recherches sur l'emploi de l'article dans le français du XVI^e siècle*, Lund, 1892 ; — SANDFELD, *Syntaxe du français moderne, les pronoms*, Paris, Champion, 1928 ; — GUEGEL, *Ueber den Gebrauch der Praeposition de in Scarron's Le Roman comique*, Leipzig, 1891 ; — C. DE BOER, *Essai sur la syntaxe moderne de la préposition en français et en italien*, Paris, Champion, 1926 ; — HILDING KJELLMAN, *Die Infinitive bei unpersönlichen Verben...* (*Herrig's Archiv*, t. CLI, p. 244-59).

CHAPITRE II

L'ORDRE DES MOTS

506. L'ordre des mots dans la phrase, qui avait une valeur surtout expressive en latin, a pris peu à peu une valeur logique pour exprimer des rapports et suppléer à la défaillance des flexions. Cet ordre est devenu de plus en plus rigide ; la phrase atteint son maximum de cristallisation dans la langue populaire actuelle, qui joint à la pauvreté de tournures une grande monotonie de construction. La langue littéraire, par contre, a conservé un certain nombre de tours anciens, qui lui permettent de donner plus de souplesse à la phrase, plus d'expressivité au style ; c'est la poésie qui, ici surtout, a gardé le plus d'archaïsmes. Comme toujours, le langage parlé dans les milieux cultivés est intermédiaire entre la langue littéraire, qui maintient chez lui diverses constructions, et le langage populaire qui tend à l'entraîner dans sa propre évolution.

1. GROUPES NOMINAUX

507. On a vu (§ 484) que l'article s'est placé anciennement devant le nom, en français comme dans la plupart des langues romanes (l'ordre inverse a prévalu dans la Romania orientale, en roumain) Aucune exception : c'est le cas de rigidité maxima, en raison de la dégradation de la particule qui a atteint l'extrême limite.

508. Le complément du nom, après avoir précédé celui-ci sous une influence germanique (§ 490), a repris définitivement la seconde place qu'il affectionnait déjà en latin vulgaire. Le développement d'emploi de la préposition

permet de maintenir, un peu plus longtemps, tout au moins dans la langue écrite, la possibilité du tour inverse, qu'on trouve pendant tout le moyen âge (*Deus est de science sire*, Livre des Rois), et que la poésie moderne a conservé : mais cette inversion, pour être acceptable aujourd'hui, doit porter sur un complément assez long, suffisamment indépendant, qui ne peut être placé qu'en tête de la phrase :

D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables

RACINE, *Phèdre*, I, SC. III.

De la brise embaumée aspirait la fraîcheur

LAMARTINE, *Harm. Le premier regret*.

Cette construction demande à être maniée avec délicatesse et discrétion, pour ne pas heurter trop violemment des habitudes linguistiques enracinées. Les poètes épris d'un style vivant plutôt qu'archaïque, de Victor Hugo à Paul Fort en passant par Verlaine, l'évitent de plus en plus.

509. Le latin classique jouissait d'une grande liberté pour mettre l'épithète avant ou après le substantif. La langue populaire était-elle moins souple ? D'après les composés et les noms de lieux qui se sont cristallisés en latin vulgaire, l'adjectif se plaçait plutôt le premier (*alb-ispina aubépine* ; série des adverbes *sola-mente seulement* ; *grandis lucus, aureus lucus, Grandlup*, Aisne, Orlu, Eure-et-Loir, etc.) quelques adjectifs, comme *vetus*, occupaient le second rang (*Urbs vetus, Orvieto*, Italie, *Oviedo*, Espagne ; *Pontem veterem, Pontverre*, Savoie). L'influence germanique ne pouvait manquer de fortifier cette tendance. Mais au cours du moyen âge la tendance analytique orienta la langue vers l'ordre inverse, sauf pour les adjectifs courts et très usités, qui gardent longtemps (en partie jusqu'à nos jours) leur place traditionnelle. La répartition géographique des noms de lieux qui se sont stéréotypés aux alentours de la période capétienne, est à cet égard fort suggestive : *grand* précède *mont* dans toute la France (*Gramont, Grammont*) ; lorsqu'on rencontre les deux types, celui dans lequel l'épithète précède le nom forme une aire septentrionale qui descend, plus ou moins loin, des pays les plus germanisés (Normandie, Pi-

cardie, Est) vers le Midi : très vaste pour *Clermont* (on ne trouve *Montclar* qu'au Sud-Ouest), beaucoup plus restreinte pour *Neufchâtel*, *Neuchâtel* (A. Dauzat, *Les noms de lieux*, 154-5). Dans les textes d'ancien français, on remarque que le type « robe noire » s'impose en français dès le XIII^e siècle, tandis que le picard et les dialectes de l'est restent plus longtemps fidèles à « noire robe », « noir merle ». Dans le renforcement « mon las de cœur » (§ 493), l'épithète venait devant le nom, mais cette construction, on l'a vu, disparaît en moyen français.

510. La langue courante ne conserve en épithète devant le nom que quelques adjectifs courts, très usuels, en liaison étroite, et dont les groupes se sont anciennement fixés : *bon*, *grand*, *beau*, *gros*, etc. ; encore ces adjectifs peuvent-ils se placer après le nom (*un homme gros* ou *un gros homme*). Tel est le cas aussi pour de nombreuses épithètes à valeur affective, que la langue peut mettre avant ou après le nom (*un livre admirable*, *un admirable livre*), l'épithète étant plus en relief dans le premier cas (§ 551). — La langue a parfois tiré parti de l'hésitation de construction pour établir des différences de sens suivant la position du mot, l'adjectif gardant sa valeur normale après le nom, tandis que, placé avant, il offre un sens affaibli (*bon homme*, *brave homme*) ou métaphorique (*grand homme*) qui s'explique par l'évolution du groupe figé et par la déperdition de valeur consécutive à l'emploi proclitique ; dans le premier cas, la cristallisation est complète pour *bonhomme*, devenu composé, à tel point que si on peut encore en distinguer *bon homme*, le pluriel de cette dernière expression n'est plus possible. Depuis la fin du moyen âge, nombre d'adjectifs qui pouvaient s'employer encore devant le nom (comme *haut*, *fort*) sont rejetés au second rang, à part quelques expressions, surtout figurées (*une haute situation*, *de fortes chaleurs* ; comme cliché, il est resté *le haut mal*, nom vulgaire de l'épilepsie). — La langue écrite, la poésie surtout garde plus de liberté pour placer l'épithète ; encore ne doit-elle pas heurter le sens linguistique qui ne saurait tolérer certaines inversions : *de blanches fleurs* est accepté, mais *de bleues fleurs* ne le

serait pas. Les adjectifs moins usuels peuvent plus facilement précéder le nom

Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur

LAMARTINE, *Le premier regret*.

à condition toutefois qu'ils ne soient pas trop longs, auquel cas ils donnent une impression de déséquilibre rythmique. Boileau l'a bien senti, quand il raillait le fameux vers de Chapelain :

De ce sourcilleux roc l'inébranlable cime

511. Les adjectifs déterminatifs, en leur qualité d'outils grammaticaux, de proclitiques, se placent en général avant le substantif. Il en est ainsi pour les ordinaux les plus longs (*la vingt-deuxième personne*, comme *la première personne*), de même quand on emploie les cardinaux adjectivement, même avec valeur ordinale (*deux heures*, *le trois août*, § 460), sauf pour le rang dynastique des souverains (*Louis premier*, *Louis deux*), ou pour les choses classées par séries numérotées, avec les cardinaux seulement (*page six*, mais *sixième page* ; *acte deux*, mais *premier acte*) : le cardinal ne peut être employé adjectivement comme ordinal, sans article, que placé après le nom, sauf dans la série *deux heures...*, où nulle amphibologie n'est à craindre. — L'affaiblissement du déterminatif en position proclitique a provoqué des besoins de renforcement : on ajoute une particule après le nom (*cet homme-ci*), ou on place certains déterminatifs (des indéfinis, moins usés et encore assez indépendants) après le substantif pour leur donner plus de relief. C'est la langue littéraire qui a usé surtout de ce procédé : comparer *une autre personne*, sens très vague, indiquant seulement qu'il ne s'agit plus de la personne dont on a parlé, et *cette personne est autre*, c'est-à-dire « différente ». Les grammairiens ont distingué deux valeurs de *même* suivant sa place, l'emploi proclitique étant spécialisé pour marquer l'identité (*le même homme*, il emploie les mêmes termes), tandis que *même* après le nom marque la précision (*ce sont ses termes mêmes*). La

distinction n'était pas observée encore au xvii^e siècle par tous les écrivains (Corneille, p. ex., a écrit *la même vertu* = la vertu même, dans *Le Cid*, a. II, sc. I).

2. GROUPES VERBAUX

Pronom-régime atone. — 512. Avant d'étudier la place respective, dans la phrase, du sujet, du complément et du verbe, il faut envisager à part un proclitique important, le pronom personnel atone et complément, qui est soumis à des lois spéciales. En latin, il était construit comme enclitique et suivait en général un mot accentué. En français dès l'origine, *me*, *te*, *le* atones deviennent proclitiques et précèdent toujours le verbe (exception faite pour les formules impératives) : *Dieu te veut*, *jo te parle* (mais, avec forme tonique, *jo parle à toi*). — Divers cas particuliers sont à distinguer. Lorsque le verbe est suivi d'un infinitif dont le pronom atone est le complément, celui-ci se place avant les deux verbes : « il me veut donner ». C'est seulement au xvii^e siècle (1), sans doute d'après l'usage populaire et pour rapprocher la particule du verbe dont elle dépend, que celle-ci s'introduit entre les deux verbes, tour qui triomphe définitivement au siècle suivant : *il veut me donner* (le provençal a gardé l'ancienne construction). Toutefois avec le verbe *faire* et quelques auxiliaires occasionnels (§ 534), le pronom reste devant le groupe quand celui-ci est anciennement cliché : *envoyer chercher*, *entendre dire* (... *tomber*), *laisser aller* (... *venir*, *faire*), *voir venir* (... *arriver*) : *je le fais faire* ou *je lui fais faire*, *je l'ai entendu dire*, etc.

512 bis. Lorsque deux personnels atones se suivent, l'un au régime direct, l'autre indirect, l'ancien français plaçait toujours le premier en tête : *cil la li garda* (*Perceval*), *onques mès ne le m'osa dire* (*Chastelaine de Vergi*), *Dieus la nos otreit*, etc. (Foulet, *op. cit.*, § 201-3). En fait, quand l'un des pronoms appartient à la 3^e personne, l'autre à la 1^{re} ou

(1) La Fontaine écrit encore : « Nous l'allons montrer tout à l'heure » (*Le loup et l'agneau*).

à la 2^e, ce dernier est toujours au cas oblique. Mais l'ancien français évitait la succession de deux pronoms à la 3^e personne : dans ce cas, il supprimait généralement, par ellipse, le régime direct, tournure que le langage populaire actuel a conservé (*je lui porte* = « je la lui porte » ou « je le lui porte »), tandis que la langue littéraire, suivie par les milieux cultivés, a rétabli obligatoirement l'expression des deux régimes dans un but de précision, l'ellipse prêtant à amphibologie ; cependant l'ellipse persiste, pour le neutre, dans quelques locutions toutes faites, *comme vous dites, vous permettez ?* et dans des expressions de langage familier reproduites par certains dramaturges contemporains : « J'aime mieux *te dire* tout de suite » (= *te le dire* ; Lavedan, *Les beaux dimanches*). Mais la langue moderne a renversé l'ordre des facteurs, sans doute pour rapprocher du verbe l'élément le plus proclitique (« je vous le dis ») ; par analogie « je *te le* dis » (au lieu de « je *le te* dis ») a suivi (xvii^e siècle). Si l'ordre ancien est conservé dans « je le lui dis », c'est parce que cette tournure, on vient de le voir, a été maintenue artificiellement par la langue écrite. — Les groupes d'atones 1^{re} + 2^e personne, 2^e + 2^e étant rares, ces combinaisons n'ont pas été admises par la langue, qui, dans ce cas, se sert obligatoirement, pour le régime indirect, de la forme tonique précédée de la préposition : « je *me* donne à toi ». De même pour la combinaison : 1^{re} ou 2^e au régime direct + 3^e au cas oblique : *je te recommande à lui*.

512 *ter*. Quand *en, y* se trouvent en présence d'un pronom personnel, celui-ci occupe le premier rang, car il s'élide (le proclitique le plus faible venant le premier), de même, par analogie, pour *nous* et *vous* (je *t'en* parle, je *t'y* prends, je *vous en* parle). — Ces divers groupes que la langue plaçait avant le verbe suivi d'un infinitif jusqu'à l'époque de Corneille (*m'en a su rendre indigne*, *Le Cid*, I, sc. 4), s'intercalaient désormais tels quels entre le verbe et l'infinitif comme le pronom atone seul (il a su *m'en* rendre indigne), sauf aussi après *faire* auxiliaire (je *t'en* ferai partir, je *te le* ferai dire). La place respective de *en* et *y* a aussi varié : *il en y a* est devenu *il y en a* au xvii^e siècle. — Enfin, avec la négation

ne... pas, ne... point, etc., qui encadre le verbe, le pronom atone suit *ne*, particule plus faible (*je ne le dis pas, je ne te parle pas, je ne le lui fais pas dire*). Devant l'infinitif, une interversion analogue à la précédente a suivi le resserrement du groupe négatif : l'ancien français disait : « pour *ne te flatter mie* » (1), Corneille « pour *ne te point flatter* » (2) ; depuis la fin du *xvii^e* siècle, les deux éléments (affaiblis) de la négation (réduite par le peuple à un seul, § 469) se réunissent devant le pronom : « pour *ne pas te flatter* ». — Quand un adverbe proclitique ou un indéfini monosyllabe (*tout, rien...*) précède le verbe, le pronom qui venait avant ce mot prend désormais aussi le second rang : « je vais *tout lui dire* », « je veux *bien le faire* ». — De nombreux écrivains croient être élégants en employant encore quelques uns de ces tours (*il me veut donner, lui tout dire*) qui sont sortis de l'usage et choquent le sens linguistique actuel en donnant l'impression de méridionalismes plus encore que d'archaïsmes.

D'une façon générale, la langue moderne place le pronom atone le plus près du verbe, et, de deux pronoms consécutifs, met la forme plus faible la première. Elle répugne, d'autre part, à séparer les groupes tout faits (auxiliaire et verbe, groupe négatif devant l'infinitif).

513. Dans la formule interrogative avec inversion, le pronom-régime atone vient en tête : *me parles-tu ? me le disais-tu ?* La seconde tournure, avec deux pronoms personnels, a cessé depuis longtemps d'être courante (surtout depuis que l'inversion est tombée en défaveur). — Avec l'impératif, le pronom atone suit le verbe, ce qui était normal en latin vulgaire alors qu'il se comportait comme enclitique. Le changement de rythme, en éliminant peu à peu les derniers enclitiques (*le l'était encore dans fais-le* en ancien français), a reporté l'accent de groupe sur tout complément de l'impératif : mais cette évolution fut lente, car Molière a encore élidé (ce que nous ne pouvons plus faire) : *prenez l(e) un peu moins haut* (*Misanthrope*, I, sc. 2). Dans ce

(1) *Li emperere n'i volsist aler mi.* (*Roland*, 3999).

(2) *Le Cid*, a. I, sc. 5.

cas, la langue moderne a gardé *le* (c'est le seul cas d'un *e* muet de monosyllabe qui soit fortement accentué : dans le groupe *fais-le*, l'accent est sur *le*, § 154) ; mais pour las 1^{re} et 2^e personnes, on a remplacé, dès l'ancien français, *me*, *te*, par *moi*, *toi* (*sauve-moi* ; l'Est a gardé *sauve-me*). En ancien français, si un complément commençait la phrase, le pronom atone venait devant le verbe : *or me sauve* (maintenant *sauve-moi*) ; ce tour a disparu comme toute inversion de ce genre (§ 518). Lorsque deux pronoms se suivent, le plus faible est placé le premier (*dites le moi*) ; mais du jour où *le* a reçu l'accent, le peuple a préféré l'ordre inverse, d'après la tendance qui place le cas oblique le premier (cf. § 512, *je te le dis*) : le plus ancien exemple est chez Molière (*dites moi le*, *Fourberies*, III, sc. 2) ; cette tournure est restée vulgaire, mais il faut remarquer que les enfants l'emploient naturellement, même dans les milieux cultivés, et ont beaucoup de mal à s'en débarrasser.

Sujet, verbe et complément. — 514. Si l'on examine la place respective qu'occupent dans la phrase le sujet, le verbe et le complément (ou l'attribut), on est frappé du contraste entre la souplesse du latin classique, où régnait la liberté complète (avec certaines préférences à rejeter le verbe en fin de phrase) et la rigidité de construction que présente le français moderne. On a vu dans cette évolution une caractéristique de l'esprit français, rationaliste et non impressionniste (Lerch) ; mais le facteur grammatical n'est pas moins important, puisque l'ordre des mots sert à marquer des rapports pour suppléer à la défaillance des cas (§ 490, 499). Cette rigidité s'est développée progressivement. En latin vulgaire, le sujet tend à se placer en tête de la phrase. A la suite de la conquête franque se fait sentir, par le rejet et l'inversion, une influence germanique qui atteint son maximum avec les *Serments de Strasbourg*. Sur les quatre premiers vers d'*Eulalie*, trois offrent des types d'inversion. L'ancien français a encore, interrogation à part, quatre constructions normales (L. Foulet), mais le rejet (sujet-complément-verbe) se raréfie de bonne heure et la phrase

type sujet-verbe-complément se présente déjà, en moyenne, deux fois sur trois dans la *Chanson de Roland*, trois fois sur quatre chez Joinville. Les autres constructions s'éliminent peu à peu : si la langue littéraire en a sauvé quelques restes importants, le langage courant n'a presque rien gardé.

515. La construction type sujet-verbe-complément n'appelle guère de remarques, en dehors de son extension progressive. Le sujet était souvent sous-entendu en ancien français : il est devenu indispensable, impératif à part, depuis la désorganisation phonétique des flexions verbales (§ 496). Quand on veut mettre le sujet en valeur, on a recours à la répétition (avec la forme forte) : *moi, je veux* ou à la périphrase avec démonstratif neutre : *c'est moi qui...* Entre plusieurs compléments qui se suivent, le plus court vient normalement le premier, le plus long le dernier. — Les pronoms-régimes atones, on l'a vu (§ 512), se placent entre le sujet et le verbe. Quant aux adverbes, il faut distinguer : avec un temps personnel simple, l'adverbe suit le verbe (il parle *bien*, il arrive *aujourd'hui*), à l'exception des atones les plus affaiblis, *y*, *en* (il *en* vient, il *y* arrive). Avec les temps composés ou dans les propositions infinitives, l'adverbe qui a gardé sa valeur pleine suit aussi le verbe (il est arrivé *hier*, pour venir *demain*) lorsqu'il n'en modifie pas directement le sens ; au contraire les adverbes susceptibles d'un emploi atone, et ceux dont le sens est plus étroitement associé au verbe se placent entre l'auxiliaire et le participe, ou avant l'infinitif (je suis *bien* arrivé, il veut *encore* danser). Les adverbes de temps et de lieu sont les plus indépendants. Mais on conçoit qu'il y ait hésitation dans nombre de cas : on place l'adverbe avant le participe ou l'infinitif pour le rendre plus expressif (je me suis *extrêmement* ennuyé), sauf dans la langue populaire qui préfère tous les adverbes polysyllabes en finale. Pour le resserrement du groupe négatif avec infinitif, voir § 512 ter ; avec les temps personnels, la place n'a pas changé depuis le *x^{ie}* siècle : *ne* précède le verbe, et la particule de renforcement (*mie*, *point*, *pas*) suit le temps simple et s'intercale entre l'auxiliaire et le participe.

516. Le *rejet*, qui renvoie le verbe en fin de phrase (sujet-complément-verbe) était familier au latin classique, soit dans les propositions simples (type : *rex populum amat*) soit dans les subordonnées (les anciens raillaient l'abus des *esse videatur* en finale des périodes cicéroniennes). Mais le latin vulgaire semble avoir évité ces tours, dont le premier (*li rois le pueple aime*) est fort rare en ancien français, en dehors des plus anciens textes (surtout *Saint Léger*). La fréquence relative de la construction dans les subordonnées accuse l'influence germanique, qui est très visible dans les *Serments de Strasbourg*, dont la syntaxe est tout allemande : *si cum om per dreit son fradra salvar dift... si Lodhuvigs sagrament, que son fradre Karlo jurat, conservat...* Il faut tenir compte que ce document a été élaboré dans un milieu germanisant. Néanmoins d'assez nombreux exemples de rejet ont été relevés en ancien français par M. Foulet (*Petite Syntaxe*, p. 316-7), comme : *qui le siecle usé avoit* ou *quant je vostre fille avrai prise* (*Vair Palefroi*), mais le verbe n'est pas rejeté toujours à la fin (*qui voz amis est de pieça* ; *qui engigneus ert de toz sens* ; *id*). Cette construction, qui devait déjà représenter un archaïsme littéraire et surtout poétique, disparaît en moyen français. La vieille devise *honni soit qui mal y pense* en est une survivance. — Dans les propositions simples, le rejet du participe passé ou de l'infinitif s'est maintenu assez longtemps. La Fontaine écrit encore : *J'ai maints chapitres vus* (*Le Conseil tenu par les rats*). L'usage de placer le renforcement de la négation avant le participe (§ 515) peut être rattaché à cette tendance. Il reste quelques expressions clichées, où l'infinitif suit le complément : *à tout prendre*, (bonne) *à tout faire*, *geler à pierre fendre*.

517. L'*inversion* se présente sous deux aspects. Le type verbe-sujet-complément s'est spécialisé dès le moyen-âge au tour interrogatif. On ne trouve guère, en dehors de ce cas, qu'une inversion incomplète verbe-sujet avec des verbes neutres ou employés intransitivement : la formule *dist Oliviers, respont dus Naimés* est fréquente dans le *Roland* ;

l'attribut, le cas échéant, suit le sujet. Ce tour s'est figé dans quelques formules (*Suit...*), dans les incises (*fit-il, dit le duc*) qui ne sont plus guère usitées, surtout le second type, que dans la langue écrite (1), enfin dans le style littéraire, à condition que le verbe puisse se détacher facilement, ce qui le met en valeur : *restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne* (Bossuet, *Or. fun. de Condé*). — L'inversion interrogative se présentait au moyen-âge avec pronom ou substantif sujet : *viens-tu ? est ton père mort ?* En moyen français, l'inversion fut restreinte au pronom. Si le verbe a un complément, celui-ci ne peut plus venir en tête que si c'est un proclitique, ou un interrogatif, seul ou en groupe (*en trouvez-vous ? quelle personne cherchez-vous ?*) ; dans ce cas, l'interrogation a complètement renversé l'ordre normal de la phrase et on rejoint le second type d'inversion (§ 519) ; ce tour s'applique également à l'exclamation (*que de gens ai-je vus !*). — Avec un sujet autre qu'un pronom, l'inversion peut être conservée après interrogatif (*que veut votre père ?*) mais on l'évite après un groupe, par crainte d'amphibologie (p. ex. *quelles personnes cherche votre père ?* se comprend à la lecture, mais produit une confusion à l'audition). Sous cette réserve, par un compromis entre les deux tournures, la langue est revenue à la construction de la phrase affirmative, avec un pronom de rappel après le verbe : *ton père est-il mort ?* Mais la langue tendit de bonne heure à remplacer l'inversion par l'intonation, qui joue un rôle prépondérant dans les périodes de crise (Bourciez, *Eléments.*, § 129). Rustebeuf écrit déjà : *je qu'en diroie ?* Aujourd'hui le peuple n'emploie plus l'inversion, et l'interrogation *tu viens ?* (avec accent de hauteur sur *viens*, § 157) gagne de plus en plus, de même que la tournure « que de gens j'ai vus ! » Un vestige de l'inversion est resté dans le langage vulgaire : la particule de renforcement *ti* (*tu viens-ti ?* cf. § 497). Pour intensifier l'interrogation, on emploie

(1) Le peuple fait aujourd'hui précéder l'incise de *que*, avec l'ordre : sujet + verbe (*qu'i dit, qu'il a fait*). La forme traditionnelle était encore populaire du temps de Molière, mais avec le renforcement d'un démonstratif qui l'introduisait : *ç'ai-je fait, ce m'a-t-il dit* (*Don Juan*, II, 1).

depuis le xvi^e siècle le groupe *est-ce que* (*est-ce que tu viens ?*), formation parallèle au développement moderne des pronoms interrogatifs (§ 451) ; le peuple renforce les pronoms ou adverbess interrogatifs avec la conjonction *que* suivie d'une phrase à ordre normal (*où que tu vas ?* § 465 ; *quoi que tu fais ?*). — Les incisess interrogatives prennent de plus en plus la forme « sujet + verbe » : *vois-tu ? voyez-vous ?* sont encore courants, mais concurrencés par *tu vois ? vous voyez ?* de même, *je crois ? j'imagine ? tu sais ? vous savez ? Sais-tu ?* est devenu spécial aux Belges. *Penses-tu ?* s'est cliché dans le langage vulgaire comme formule de réponse négative (§ 554).-

518. Une autre construction est possible avec le verbe en tête de la phrase : verbe-complément-sujet. Elle est assez rare (presque exclusivement quand l'adverbe est en tête, cf. § 519) en ancien français (*lors a comencié a plorer la duchoise, Chastelaine de Vergi* ; cf. Foulet, *op. cit.*, p. 41). Elle est contraire au génie de la langue. Les poètes modernes qui ont parfois essayé de l'employer sont tombés dans le galimatias. Le vers de Corneille [(*Polyeucte*, II, sc. 6)

ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule

est incompréhensible aujourd'hui pour la grande majorité des Français ; même les personnes cultivées doivent faire un effort pour reconstituer le puzzle de la phrase écartelée. La langue littéraire n'a conservé d'inversion de ce genre que dans les subordonnées après une conjonction temporelle, mais seulement s'il n'y a pas de complément : *là où repose mon père ; quand reviendra le temps des cerises*. Ce tour, plus élégant, surtout quand le sujet est long, se rapproche du cas suivant lorsque le complément est un relatif.

519. Si le complément vient en tête de la phrase, deux combinaisons ont été successivement en faveur. En ancien français, comme en allemand, le sujet, dans ce cas, est renvoyé après le verbe ; c'est une des règles les mieux établies de la syntaxe médiévale (FOULET, *op. cit.*, p. 307 sqq.).

Dont dist li dus au chevalier

(*Chastelaine de Vergi*)

Ombre li fait li plus biax arbres

(*Chevalier au Lion*)

Cette inversion, qui est visiblement d'origine germanique, entraîne généralement la suppression du pronom sujet, sans doute pour éviter une amphibologie avec le tour interrogatif. En ancien français, c'était une tournure surtout littéraire (Foulet). Elle se fait rare à partir du XIII^e siècle ; Rabelais, à la syntaxe archaïsante, est le dernier écrivain qui l'emploie avec quelque fréquence. — La langue moderne présente encore des restes importants de cet usage. Après certains adverbes de temps et surtout de manière, l'inversion est conservée avec un pronom sujet dans la langue littéraire et dans le langage des milieux cultivés (*encore faut-il...*, *toujours est-il...*) ainsi que dans la formule cristallisée *ainsi soit-il*. La langue écrite peut aussi faire l'inversion après un complément indirect, alors qu'aucune amphibologie n'est possible (*A cette raison s'ajoute le mépris*, Voltaire) et après un relatif complément ou certaines conjonctions de subordination (*le livre que m'a donné mon père ; lorsque s'accomplissaient ces événements*) : cette tournure n'est possible qu'en l'absence de complément direct (*que à part*) ; le complément indirect ou circonstanciel, s'il y en a, est rejeté en fin de phrase (*le livre que m'a donné mon père en votre présence*). — Dans l'ancienne langue, le prédicat venant en tête provoquait aussi l'inversion : *buona pulcella fut Eulalia* (*Eulalie*, 1), *Bons fut li siècles...* (*Alexis*, 1). Cette tournure a été éliminée plus complètement que la précédente : elle n'est plus guère tolérée qu'en poésie (*Fièvre est cette forêt...*, A. de Musset), spécialement lorsqu'il y a ellipse du verbe (*Heureux l'homme des champs...* Delille), et seulement pour l'adjectif isolé.

520. Le besoin de mettre certains mots en valeur perpétue l'usage de placer le complément en tête, mais sans pratiquer désormais l'inversion. La suppression de l'inversion, qui commence à apparaître en ancien français, à titre excep-

tionnel (Foulet, *op. cit.*, p. 39), s'est généralisée dans la langue moderne : mais cette construction n'est plus admise aujourd'hui pour le complément direct (1), dont la place après le nom marque la fonction, et qui ne peut plus précéder le verbe que s'il est atone (*me, que...*), interrogation à part. Le français actuel peut placer en tête de phrase de nombreux adverbes, locutions adverbiales, spécialement de temps (*hier, ce soir...*) et de manière (*ainsi, de cette façon...*), des compléments présentant une certaine indépendance (*à ta place, j'irais ; d'après vos explications... ; dans cette forêt, nous avons vu...*). Ces tours sont très vivants, mais la langue littéraire leur donne plus d'extension que le peuple. Pour les compléments étroitement liés au verbe, au contraire, la même construction ne se présente plus que comme un archaïsme, réservé à la langue judiciaire (*par signification à nous faite...*), à la poésie, sauf en cas d'ellipse du verbe (*à toi mon cœur*). Même en poésie, cette tournure se fait plus rare, car elle prête à confusion. Soit le vers de Lamartine (*Jocelyn* v. 4) :

A pied, par le sentier du chamois fréquenté

Si le poème est récité, le lecteur fera une pause après *sentier*, qui clarifiera la phrase ; mais à première lecture, on aura tendance à associer *le sentier du chamois*, et, arrivé au mot suivant, on devra relire le vers pour le comprendre. — Pour mettre le complément direct en valeur, la langue a recours à deux procédés. Le plus usité est la périphrase avec démonstratif, comme pour le sujet (*c'est lui que tu vois*). Mais on peut laisser, soit l'attribut en tête dans des propositions exclamatives où *que* est senti comme relatif (*imbécile que tu es !*), soit le complément, à condition de placer entre le sujet et le verbe un pronom (proclitique) de rappel ; de même pour l'attribut : *cette lettre, je l'ai lue ; courageux, il l'est*. En réalité, le complément ou le prédicat est détaché de la phrase, ce tour étant intimement apparenté à l'apos-

(1) On la trouve encore dans le texte français des « commandements de Dieu », élaboré par les autorités catholiques après le concile de Trente (*Un seul Dieu tu adoreras*, etc.).

trophe ou à l'interrogation : *cette lettre ? je l'ai lue ; courageux ! il l'est*. On s'en rend mieux compte encore avec le pronom : *moi ! tu me traites ainsi !* — Enfin le complément relatif, par tradition ininterrompue, continue à venir normalement en tête des propositions subordonnées (*l'homme que je vois, l'homme à qui j'ai parlé*). La langue populaire n'a conservé comme complément dans cet emploi que le relatif atone (§ 544) : la simplification du relatif dans l'usage vulgaire est une nouvelle expression de la tendance générale de la langue à restreindre de plus en plus aux formes courtes les compléments précédant le verbe.

BIBLIOGRAPHIE. — 521. Ouvrages cités § 482, et en outre : LE COULTRE, *De l'ordre des mots dans Chrestien de Troyes*, Paris, 1875 ; — H. MORF, *Die Wortstellung im altfranz. Rolandslied* (*Romanische Studien*, III, 199 sqq.) ; deux études dans les *Französische Studien*, III, 177-222 et 449-500 ; — A. SCHULTZE, *Die Wortstellung im altfranz. direkten Fragesatze*, Braunschweig, 1884 ; THURNEYSSEN, *Die Stellung des Verbums im Altfranzösischen* (*Zeitsch. für rom. Philologie*, XII, 289 sqq.) ; — L. FOULET, *Comment ont évolué les formes de l'interrogation* (*Romania*, 1921, 243-348) ; et C. DE BOER, *Romania*, 1926, 307-27 ; — L. FOULET, *L'ordre des mots et l'analyse de la phrase*, *Romania*, 1923, 118 sqq ; — SANDFELD, *Les pronoms* (cf. § 505), avec un riche répertoire d'exemples empruntés aux écrivains actuels ; — PHILIPPSTAL, *Die Wortstellung in der franz. Prosa der XVI^{en} Jahrhunderts*, dissert., Halle, 1886. Pour le moyen âge, ajouter les ouvrages cités par F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, I, 264, n° 1.

CHAPITRE III

L'ACCORD

522. L'accord représente essentiellement l'action exercée par un mot sémantiquement fort, exprimant un objet, une personne, une idée, sur un ou d'autres mots à valeur plus abstraite, exprimant une action, un état, ou faisant fonction de déterminants et liés au premier par un rapport plus ou moins étroit : substantif sur son déterminatif, son épithète, son prédicat, complément direct sur le participe passé qui fut à l'origine son épithète ; sujet sur le verbe, directement par le substantif ou par l'intermédiaire du pronom. L'influence est d'autant plus grande, le besoin d'accord d'autant plus impérieux que le rapport est plus étroit, que le mot faible est moins individualisé, qu'il est plus voisin, enfin, dans la phrase du mot directeur (loi de proximité) ; d'autre part, un mot est influencé davantage, à distance, par un mot qui précède, donc déjà énoncé (accord d'antériorité) que par un mot subséquent, seulement pressenti lorsqu'on émet le premier (accord par anticipation). A un point de vue différent, le sens prime parfois la forme pour régler l'accord. — Depuis que de nombreuses désinences se sont effacées dans la langue parlée (xvi^e siècle), le domaine de l'accord s'y est fort restreint. Nombre de règles, que les grammairiens se sont plu à raffiner à l'excès, souvent arbitrairement, sont purement orthographiques.

Accord avec le nom. — **523.** L'article, qui est le plus dépouillé des proclitiques, s'accorde étroitement avec le nom. De même le déterminatif. Certains indéfinis, qui ont gardé plus d'indépendance, *tout, même, quelque*, peuvent s'employer adverbialement et, comme tels, restent invariables. Les nuances, souvent délicates à saisir (car il y a des transitions entre adjectif et adverbe), ne sont pas toujours observées

dans le langage courant, ni même chez les écrivains classiques. Corneille a écrit « quelques ardents qu'ils soient ». La plupart des distinctions n'étant pas sensibles dans la prononciation, les confusions s'expliquent. Cependant on distingue, par exemple, « ils sont *tous* [*tus*, *u* = ou] prêts » cad. tous sont prêts, et « ils sont *tout* [*tu*] prêts », ils sont tout à fait prêts ; avec substantif, *tout* s'accorde toujours (*toute femme*, *toute la femme*), même, par extension, dans l'emploi adverbial, littéraire (elle est *toute* grâce). La locution *quelque* (grand) *que* a toujours été inconnue de la langue populaire. — Certains accords de sens, avec un mot sous-entendu, s'observent dans des expressions elliptiques comme *la Saint-Jean* (la fête de Saint Jean). De telles ellipses, on l'a vu (§ 422-4), peuvent provoquer des changements de genre chez les substantifs. Pour le type *mon amie*, cf. § 445. — En cas de pluralité de sujets de genre différent, le masculin l'emporte, mais la langue moderne préfère répéter le déterminatif ; des expressions comme *ses père et mère* ont vieilli ; le besoin de précision et la gêne que provoque un nom sans déterminatif comme un déterminatif au pluriel devant des noms au singulier font préférer : *son père et sa mère*. Dans l'ancienne langue, le déterminatif, d'après la loi de proximité, pouvait ne s'accorder (en genre et en nombre) qu'avec le nom le plus voisin, comme dans l'expression cristallisée : *en son lieu et place*.

524. En ancien français, l'adjectif épithète s'accordait avec le substantif en nombre, en genre et en cas ; le type *grant*, comme le participe présent, ne manque pas de prendre l'*s* au cas-sujet, même, sinon surtout, devant un féminin invariable dont l'épithète est le réactif de cas (*la granz merveille*). — Le *xvii^e* siècle établit une règle artificielle pour certains adjectifs qui devaient rester invariables devant le nom et varier après. En réalité ces adjectifs étaient devenus tous invariables à l'oreille ; la règle n'avait de raison d'être que pour les adjectifs ou participes employés adverbialement comme *sauf*, *ou*, *excepté*, *attendu* et qui sont ordinairement en tête de la phrase (mais d'autres se placent après : parler *haut*, frapper *fort*). La règle est absurde pour

nu-pieds (qu'on a expliqué à tort : nu quant aux pieds ; c'est une locution analogue à l'ablatif absolu) opposé à *pieds nus*, *demi-heure* à *une heure et demie*, car l'épithète qui précède immédiatement le nom et qui devient plus ou moins proclitique, est plus étroitement soudée au mot, donc plus influencée par lui que celle qui le suit. Pour *feu* (défunt), mot archaïque qui n'est plus usité que dans quelques provinces (sous la forme *feu ma mère* ; *ma feuë mère* est sorti de l'usage depuis longtemps), une confusion s'était produite, en moyen français, entre l'adjectif *feü* (**fatutus*) et le prétérit *fut* (*fut ma mère*) ; l'æ lui-même ne s'explique que par une attraction paronymique du substantif *feu*. — Si un seul adjectif est l'épithète de deux noms de genre différent, théoriquement le masculin l'emporte. En fait la règle n'est guère observée que si l'épithète accompagne le nom masculin (*la robe et le corsage verts*) ; en cas contraire, pour ne pas heurter la loi de proximité, on préfère répéter l'adjectif : *le corsage vert et la robe verte*.

525. L'accord de l'attribut avec le nom sujet était un peu moins impérieux, dès le moyen âge, que celui de l'épithète, le prédicat étant plus éloigné dans la phrase ; M. Foulet a relevé des fautes de cas, dès le XIII^e siècle, dans la *Chastelaine de Vergi*. Avec un sujet neutre (*ce*, etc.) l'attribut était invariable. — L'accord de sens s'observe de plus en plus dans des locutions comme : *elle a l'air bonne*, évolution facilitée par la cristallisation de l'expression *avoir l'air* = paraître, où l'individualité de *air* a disparu. — Pour l'attribut pronominal (rarement exprimé jusqu'à la Renaissance), Vaugelas posa une règle logique, d'après laquelle le pronom ne devait s'accorder que s'il représentait un nom déterminé : *Etes-vous reine ? je le suis. Etes-vous la reine ? je la suis*. Distinction artificielle, que les meilleurs écrivains du XVII^e siècle ne respectèrent pas toujours, elle s'est imposée au bon usage, bien qu'il arrive encore, même à des puristes, de la violer (*j'étais folle, je ne la-suis plus*, Paul BOURGET, *L'Etape*, 8). — Pour le genre en particulier, lorsqu'il y a deux sujets coordonnés de genre différent, le masculin l'emporte ici sans difficulté, la loi de proximité ne jouant plus : *le père et la mère sont morts*.

526. Les fameuses règles d'accord du participe passé avec le complément direct des verbes transitifs, auxquelles les grammairiens ont donné une importance exagérée, ont des origines historiques très claires. En latin, ce participe était l'épithète du complément : *habeo scriptam epistolam*, j'ai une lettre écrite (qui a été écrite). Avec le développement des temps périphrastiques, la tournure changea d'aspect, le participe formant peu à peu un tout avec l'auxiliaire. Au moyen âge l'accord est encore maintenu, dans l'ensemble, par tradition, quelle que soit la place du complément par rapport au participe. Mais déjà apparaissent dans l'usage des flottements que les poètes utilisent pour les besoins de la rime ; c'est ainsi qu'on doit expliquer la contradiction entre deux participes successifs d'une même phrase, l'un invariable, l'autre accordé, dans le *Perceval* de Chrestien de Troyes (v. 6910-11) :

Qui ceste herbe li avroit *mis*
Sor ses plaies et bien *liee*

D'une façon générale, le participe tend à devenir invariable vers la fin du moyen âge. L'accord se conserve mieux quand le participe suit immédiatement le nom (*il a l'espee ceinte* ; loi de proximité) et quand le complément précède le participe, et non le verbe, comme on l'a dit à tort (accord d'antériorité). Le principe s'est dégagé au xvi^e siècle, bien que Ronsard écrive encore : *allons voir si la rose, qui ce matin avait desclose sa robe de pourpre au soleil*. — La règle ne devient rigoureuse qu'au xvii^e siècle. A partir de ce moment, les grammairiens renchérissent en distinctions et subtilités sans grand intérêt. Le précepte est toujours observé dans les milieux cultivés et par les écrivains, à part quelques byzantinismes auxquels on ne prête plus attention. L'usage de placer le complément entre le verbe et le participe a disparu avec les écrivains archaisants du xvii^e siècle (*Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie*, Corneille, *Horace*, III, sc. 6). Il ne reste donc plus que deux cas : avec le relatif, l'accord est artificiel parce que le relatif est généralement invariable et que le substantif caractérisé se trouve plus ou moins loin dans

une autre proposition (la *personne que j'ai rencontrée*) ; avec le pronom atone, l'accord obéit à la loi de proximité : *je les ai vus*. Le peuple n'observe l'accord que dans ce dernier cas (lorsque le participe est variable à l'oreille). — Les grammairiens, peut-être à leur insu, ont fait quelques concessions à l'usage populaire : en reconnaissant l'invariabilité du participe dans le groupe *fait faire*, où le premier terme est devenu un véritable auxiliaire (la robe que j'ai *fait faire* ; mais le peuple, après pronom, dit : « cette robe, je l'ai *faite* faire ») ; avec partitif, le participe reste invariable (il y a plus de *lettres* que je n'en ai *écrit*) : l'accord de sens aurait rendu le mot variable si la règle correspondait à un usage vivant.

527. Les grammairiens, toujours d'après des principes logiques, ont assimilé les verbes réfléchis pourvus d'un complément direct aux verbes conjugués avec *avoir*. Le participe de ces verbes s'accordait normalement avec le sujet. L'accord n'est plus licite qu'en l'absence de régime direct : « elle s'est *piquée* au doigt », mais « elle s'est *piqué* le doigt ». Le peuple continue à dire : « elle s'est *faite* son costume ».

Accord du verbe avec le sujet. — 528. Le verbe, qui dépend étroitement du sujet puisqu'il en indique l'action ou l'état, prend le nombre et la personne de celui-ci, personne qui est toujours préparée, dans la langue moderne, par le pronom pour le première et la deuxième (impératif à part). Toutefois le démonstratif neutre est maintenant si affaibli qu'il n'arrive plus à imposer son nombre lorsqu'il introduit un attribut au pluriel ; l'accord de sens se fait avec ce dernier qui est le sujet réel. Bossuet écrit encore : *C'est des montagnes* (*Or. de Condé*) ; nous disons aujourd'hui : *ce sont des montagnes*. Quand le prédicat actuel est un pronom personnel, une interversion s'est produite à la fin du moyen-âge : dans les expressions primitives *ce sui je*, *ce es tu*, *ce est il*, *ce sommes nous*, *ce était* prédicat et *je*, *tu*, *il*, *nous*, sujet ; mais de bonne heure *c'est* se cristallisa, au point qu'on put dire « c'est par votre conseil que... » ; après la disparition de la déclinaison à deux cas, *ce* fut senti partout comme sujet ;

c'es tu, compris c'est tu, aida à la généralisation de la formule, qui gagna *c'est vous*, ensuite, avec la forme forte d'un pronom qui gagnait en importance, *c'est moi* (1372), puis *c'est toi*. L'accord de sens n'a pas touché, à l'encontre des substantifs, les deux premières personnes du pronom au pluriel ; la 3^e hésite : *c'est eux* est resté courant, mais *ce sont eux* est préféré par les puristes. — L'accord de sens s'effectue avec de nombreux noms collectifs : quoique formellement au singulier, le collectif provoque souvent un pluriel verbal. Phénomène général qu'on observe à toutes les époques : en latin, *turba ruit* ou *ruunt* ; en ancien français, *sa maisniee vindrent* (sa famille vint) ; en français moderne, spécialement avec un adverbe de quantité ayant un complément (sujet sémantique) au pluriel : *beaucoup de gens sont venus*, et avec ellipse, *beaucoup, la plupart sont venus*. — Deux noms sujets au singulier, juxtaposés ou joints, régissent le pluriel ; mais dans une énumération, le verbe (dès le moyen âge) (1) peut rester au singulier, en s'accordant avec le mot le plus voisin (*celui à qui seul appartient la gloire, la majesté, l'indépendance*, Bossuet, *Or. d'Henriette d'Angleterre*). En revanche, la disjonction n'entraîne pas nécessairement le singulier lorsqu'elle n'est pas absolue (*Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux*, La Fontaine). Quand plusieurs personnes sont juxtaposées, la 2^e l'emporte sur la 3^e et la 1^{re} sur les autres, mais dans la langue moderne un nouveau pronom, opérant la fusion des sujets, est nécessaire pour déterminer le verbe : *toi et lui, vous avez...*, *toi et moi, nous sommes...*

BIBLIOGRAPHIE. — 529. Travaux signalés § 482, et en outre : Enquête de la *Revue de philologie française* sur l'accord du participe passé, 1889, 240-280 ; — L. FOULET, *Comment on est passé de ce suis-je à c'est moi* (*Romania*, 1920, 46-83).

(1) De même quand deux sujets étaient unis par *entre* : *par la aloit... entre lui et son palefroi* (*Voir Palefroi*, 122-3).

CHAPITRE IV

LES MODALITÉS

530. Les modalités diverses exprimées par la phrase sont d'ordre objectif (temps et lieu), logique (relation) ou subjectif (volition, souhait, etc.). Elles se matérialisent par l'organe du verbe et par la structure de la phrase, par des moyens morphologiques (voix, temps, modes) ou syntaxiques (types des propositions). Mais si le verbe suffit à exprimer seul certaines modalités, la structure de la proposition modale est en corrélation étroite avec les aspects verbaux. — C'est dans ce domaine surtout que l'appauvrissement des tournures s'est fait sentir en latin vulgaire, du jour où la langue de l'élite se fut effondrée. L'ancien français a fait effort pour s'enrichir peu à peu sur le modèle du latin ; le mouvement s'est accéléré à la Renaissance, pour se discipliner au ^{xvii}^e siècle. Les variations ont été peu nombreuses depuis cette époque. La langue parlée est demeurée plus simple, tout en subissant l'influence, variable selon les milieux sociaux, de la langue littéraire.

1. LE VERBE, EXPRESSION DE MODALITÉ

531. Le rôle du passif n'a guère varié depuis le latin vulgaire. Ce qui caractérise davantage le français, c'est le développement du réfléchi. Déjà en latin, la forme réfléchie arrive à exprimer le passif, emploi fort usité à la basse époque, et que le français a développé : *ce village s'appelle...*, *le vent s'élève*, *ceci se dit*, etc. La conjugaison s'est complétée assez tard au moyen âge pour les temps composés du passé, qui ne comportaient pas le pronom réfléchi dans les plus anciens textes (*il s'esloigne*, puis *il s'est esloigniez*). La conjugaison réfléchie a gagné de nombreux verbes en moyen français :

des transitifs, susceptibles désormais de prendre un complément de relation (*s'apercevoir de* comme *s'éloigner de* ; *se plaindre*, *se vanter*, etc.), mais aussi, par contagion, des intransitifs, pour lesquels l'usage resta longtemps flottant entre la conjugaison traditionnelle et la conjugaison réfléchie. Une fois de plus, la délimitation a été tracée par le ^{xvii}e siècle, qui a séparé d'une part les intransitifs (*apparaître*, *bouger* [cf. *se bouger* chez Amyot, La Boétie, H. Estienne], *éclater*, *éclore*, etc.) et a cristallisé d'autre part la conjugaison réfléchie (*se courroucer*, *s'écrouler*, *s'évanouir*, *s'évader*, etc.). Les réfléchis formés avec verbes transitifs ont éprouvé des difficultés pour indiquer le régime direct quand celui-ci est un pronom atone : l'impossibilité des combinaisons 1^{re} pers. + 2^e atones (§ 512 *bis*) a favorisé le passage populaire à l'intransitif, qui devient courant pour *se rappeler* (je ne me rappelle pas *de* vous).

532. Quelques hésitations se sont manifestées dans l'emploi des auxiliaires. D'une façon générale, *avoir* a été réservé à l'origine aux transitifs, *être* aux intransitifs et aux réfléchis. Mais très anciennement une tendance, assez spéciale au français, qui s'est affirmée dès l'origine pour le verbe *être* (§ 241) a entraîné les intransitifs à prendre l'auxiliaire *avoir*. Le mouvement a atteint les réfléchis dès le moyen âge, toutefois à titre exceptionnel (« Mais Conan s'a bien défendu », *Roman de Brut*) ; la réaction, surtout littéraire, l'a enrayé dans cette direction, mais la langue populaire actuelle est revenue à la charge. En ce qui concerne les intransitifs, la langue actuelle n'a gardé l'auxiliaire *être* qu'avec quelques verbes exprimant les idées de *naître* et *mourir* (et *éclore*, *décéder*), *aller* et *venir* (et *partir*, *arriver*). Lorsqu'on même verbe s'emploie tantôt transitivement, tantôt intransitivement, les deux constructions *il a monté la côte* et *il est monté sur la côte* arrivent à se contaminer dans la langue populaire pour donner *il a monté* (1) ; dans

(1) La contamination inverse a pu se produire anciennement, mais elle est très rare (*Le roi estoit passé la montagne*, COMMINES). — Pour l'époque de la substitution d'*avoir* à *être*, cf. la chanson populaire : *J'ai descendu dans mon jardin* qui était : *M'en suis allée...* dans l'édition de 1724.

le même cas se trouvent les verbes *descendre*, *entrer*, *sortir*. Un flottement analogue s'observe pour quelques intransitifs surtout dans les milieux peu cultivés, où on dit toujours *il est né*, *il est mort*, mais *il a décédé*, *il a éclos* (verbes moins usités). Pour *tomber*, on a voulu établir des nuances entre *la neige a tombé* (action) et *la neige est tombée* (état) ; mais *je suis tombé* n'exprime-t-il pas une action au même titre que *la neige a tombé* ? la seule distinction ici est d'ordre historique et social, la conjugaison avec *être* étant plus archaïsante et mieux conservée dans les milieux cultivés. De même pour *échapper*. *Etre* lui-même s'est anciennement conjugué avec *avoir* en français, contrairement à l'usage qui s'est maintenu en provençal, italien, etc. Bien entendu, *avoir* s'est conjugué avec lui-même. Le verbe *être*, enfin, est resté l'auxiliaire du passif (§ 339). — L'extension d'*avoir* aux dépens de *être* explique également la formation de la locution *a, il a* (plus tard *il y a*) qui, plus précise, refoula *est (il est)* dès l'origine de la langue ; *il est* est resté comme archaïsme poétique (*il est sur la terre une montagne aride*, Lamartine, *Milly*). *Il fait a* joué un rôle analogue (*il fait froid* ; déjà chez saint Augustin).

533. Depuis le latin, la langue possède un certain nombre d'auxiliaires occasionnels, qui diffèrent des auxiliaires proprement dits par un degré moins avancé de cristallisation, variable suivant les verbes et pour le même verbe : comparez « *je vais à Versailles voir un ami* », « *je vais voir un ami à Versailles* », « *je vais voir un ami qui vient ici dans un instant* » — où la valeur originiaire d'*aller*, intacte dans le premier exemple, affaiblie dans le second, s'est complètement effacée dans le troisième. On saisit sur le vif le mécanisme des auxiliaires, qui représentent des métaphores ou des métonymies usées. — La langue a recours à ces auxiliaires pour exprimer des nuances de temps, des aspects, des variantes de modalités que la conjugaison traditionnelle ne lui permet pas de formuler ; on peut se servir aussi de périphrases, encore plus expressives que l'auxiliaire, ou renforcer l'auxiliaire par une préposition qui précise l'emploi et le sens :

tendance de la langue moderne, populaire surtout. — Beaucoup d'essais ont été faits depuis le latin vulgaire : tantôt on a tâtonné ; tantôt on a trouvé de bonne heure le verbe, auquel on s'est tenu ; souvent l'auxiliaire s'use, pour être remplacé par une formule plus expressive (il s'affaiblit plus ou moins suivant la valeur affective de la locution). Divers types sont propres à certaines régions ou s'y sont conservés. — Au point de vue formel, l'auxiliaire régit désormais l'infinitif ; les combinaisons avec participe présent ou passé se sont éliminées l'une après l'autre, parce que la valeur verbale des participes s'est affaiblie, tandis que celle de l'infinitif est restée intacte.

534. Le passé récent est exprimé depuis le haut moyen âge par *venir de* ; le peuple rajeunit la métaphore avec *sortir de* ; *ne faire que de* apparaît au xvi^e siècle et s'emploie toujours concurremment. Pour le futur prochain, le latin vulgaire essaya *venire* et l'ancien français *vouloir*, qui n'est resté qu'à l'Est et qui paraît en rapport avec des influences germaniques ; *aller* se développe vers le xiv^e siècle, et triomphe rapidement ; on précise de nouveau par les périphrases *être pour* (populaire), *être sur le point de* (milieux cultivés). Le présent duratif s'exprimait au moyen âge par deux types, *il est couranz*, qui remonte au latin vulgaire, et *il va chantant* (ce dernier, gérondif à l'origine ; formation de l'époque franque) ; ces deux combinaisons ont disparu, en tant que formules d'auxiliaires, vers le xvi^e siècle, remplacées par *être à*, qui s'est renforcé plus tard en *être en train de*, périphrase métaphorique. *Devoir* enfin arrive à s'affaiblir jusqu'à exprimer le futur. Pour l'accidentel, *venir à* est ancien ; *en venir à*, moderne, est réservé au sens abstrait. L'action presque accomplie a été exprimée par *cuidier*, puis par son substitut *penser*, que la langue populaire renforce avec *de* (*penser de* + inf. est déjà chez M^{me} de Sévigné) ; parallèlement, mais plus tard, on a eu recours à *faillir*, qui, lui, a perdu sa préposition, et que *manquer de*, par évolution analogue de sens, concurrence (et remplace dans le peuple) depuis le xviii^e siècle. *Risque* (*de*), emprunté à l'italien au xvi^e siècle, doit aussi figurer ici.

534 bis. *Rendre* à peu à peu délogé *faire* (employé avec participe) pour exprimer le résultatif, mais ce type d'auxiliaire s'est perdu au ^{xvii}e siècle, parce qu'il gouvernait le participe. La langue a créé anciennement un auxiliaire factitif, *faire*, qui peut se conjuguer avec lui-même (*faire faire*) ; l'invariabilité ancienne du participe *fait* devant l'infinitif (§ 527) achève de montrer combien la cristallisation est avancée, ainsi que l'impossibilité de placer, dans la langue actuelle, entre ce verbe et l'infinitif, un mot quelconque en dehors du pronom-régime atone (*fais-le partir* ; comparer : « il a *fait venir* quelqu'un », seule forme licite tandis qu'on dit « il a *entendu* quelqu'un *venir* », aussi bien que : « il a *entendu venir* quelqu'un »). Signalons que les patois du Midi se sont créé un itératif, *tourna* : *tourna faire*, refaire (proprement : tourner faire) ; dans le Massif Central, on emploie, de même qu'en parlant français, *savoir* comme factitif. — L'évolution des auxiliaires qui expriment des modalités est moins avancée : *vouloir* est très peu affaibli, *pouvoir* à peine davantage (possibilité > souhait > ordre atténué), *devoir* un peu plus (obligation > ordre > délibération > futur). *Savoir* passe à « pouvoir » dans l'extrême nord et une partie du Midi. La valeur affective de ce type d'auxiliaire est très notable.

535. L'emploi des temps (nous avons indiqué leurs fonctions et leur évolution à la morphologie, § 338 sqq) demande quelques précisions syntaxiques, en particulier pour les temps du passé. A propos de la lutte du parfait contre le prétérit en français (§ 345), il faut rappeler d'abord l'usure sémantique du plus-que-parfait latin, qui était devenu, aux ^xe-^{xi}e siècles, un prétérit-imparfait, à sens vague, comme le prétérit allemand actuel (*Bel avret corps*, dans *Eulalie*, représente plutôt un imparfait qu'un prétérit). On s'explique que ce temps disparut de bonne heure, en face de temps plus précis et mieux spécialisés. — Le prétérit, au moyen âge, a quelque peu gagné sur l'imparfait (*un drap qui fut de soie*, *Vair Palefroi*, 1223), mais il fait fonction, en général, de temps narratif et, dès cette époque, le parfait composé

le concurrence dans cet emploi ; l'imparfait se cantonne dans sa valeur de passé duratif, avec les nuances d'habitude, de répétition possible ou effective, et dans l'emploi connexe de passé descriptif. De son côté, le passé antérieur avait une valeur analogue à celle du plus-que-parfait actuel et parfois d'un simple prétérit. — C'est seulement en moyen français que s'opéra entre ces divers temps une répartition d'emploi, qui devint très nette entre passé antérieur et plus-que-parfait : le premier, en corrélation dans les subordonnées avec le prétérit, exprimait une antériorité immédiate ou précise (*quand il eut parlé, il s'en alla*), le second, en corrélation avec l'imparfait, une antériorité imprécise et coutumière, sujette à se répéter (*quand il avait parlé, il s'en allait*). En proposition principale, le plus-que-parfait peut relater un fait précis et unique, en corrélation avec le prétérit ou le parfait (*je l'avais vu quand il s'est sauvé*). L'emploi du passé antérieur comme passé narratif s'observe encore chez La Fontaine, mais le fabuliste lui a donné une valeur d'achèvement que le prétérit n'a pas, en l'opposant à ce dernier :

La cigogne au long bec n'en put attraper miette,
Et le drôle eut lappé le tout en un moment.

(*Le renard et la cigogne*)

La distinction fut plus malaisée à établir entre prétérit et parfait. La délimitation originale — passé narratif d'une part, *perfectum* de l'autre — tendait à s'effacer, le parfait s'employant depuis le moyen âge comme prétérit. Mais dans cette fonction une différence de recul dans le temps s'était établie, le prétérit étant réservé au passé lointain, le parfait au passé proche. On a raillé la règle de 24 heures édictée au xvi^e siècle : n'empêche qu'elle devait correspondre à une réalité, puisque des patois actuels continuent à employer le parfait uniquement pour des faits qui se sont produits le jour même (1). Mais en français cette dernière

(1) A. DAUZAT, *Morphologie du patois de Vinzelles*, 196-7. La limite de 24 heures était artificielle : la coupure, dans la conscience populaire, étant opérée par la nuit précédente, entre le passé proche (la partie écoulée du jour présent) et les jours, mois... qui l'ont précédé.

distinction cessa d'être observée au ^{xviii}^e siècle, et, à la fin du siècle suivant, le prétérit était sorti de l'usage parlé, sauf dans l'Ouest.

536. La normalisation temporelle des catégories verbales, qui s'est poursuivie pendant deux millénaires, n'est pas encore complète ; de nouveaux glissements de sens se sont effectués entre les temps. Depuis le latin classique, le présent n'a pas cessé de pouvoir être employé pour exprimer le passé, comme « présent historique », qui donne plus de vie à la narration : transposition très vivante, dont le peuple même se sert dans ses récits. — Dans les suppositions et les souhaits, l'imparfait peut marquer le présent ou le futur : *si je parlais maintenant ? si je pouvais y aller demain...* — Le conditionnel, temps passé par sa formation, est arrivé de même à désigner des faits présents et futurs, en sorte qu'il a fallu lui créer un passé. La cause de cette évolution réside dans l'atténuation que semble apporter un temps passé, par rapport au présent ou au futur plus brutal ; le passé est employé comme hypothétique. A cette tendance se rattache dans la langue actuelle l'imparfait d'euphémisme qui semble supposer qu'on ne fera pas une action si elle déplaît, alors qu'on l'accomplit au moment même : « *je voulais vous dire* », « *je venais voir si...* » expressions marquant la politesse, le respect. Il faut y joindre, propre à la langue populaire (Paris, Anjou, Nord, etc.), un imparfait affectif, avec valeur de présent, qui n'a pas encore été signalé : *voyez cet enfant, comme il aimait bien sa mère* (aux personnes qui l'emploient, cette tournure paraît plus caressante que : *comme il aime bien...*).

537. L'usage des modes a subi aussi des variations. Deux sont en progrès, l'indicatif et le conditionnel (création du latin vulgaire), deux en recul, l'impératif et le subjonctif. — L'impératif, on le sait (§ 344), avait perdu son futur à la fin de l'Empire romain. Réduit à deux formes au présent (2^e pers. sing. et pl.), il emprunte aux modes voisins : à l'indicatif, la 2^e personne du pluriel, et pour se compléter, la 1^{re} (*écoutons !*), au subjonctif un nouveau thème verbal plus consistant pour certains verbes (*être, avoir, vouloir,*

savoir) et, plus tard, sa troisième personne : mais ici l'emprunt est moins assimilé, car la forme doit toujours être précédée de *que* (*qu'il* vienne !) : il s'agit, en réalité, d'une périphrase suppléant à une déficience personnelle. Par la fusion, à la fin du moyen âge, de la 2^e pers. sing. avec celle de l'indicatif ou du subjonctif, l'impératif a achevé de perdre toute individualité morphologique.

538. Le subjonctif, à part ce léger gain obtenu sur l'impératif, a perdu à la fois des fonctions et des formes (1). Pour ne mentionner que ses principales pertes fonctionnelles, l'indicatif lui a enlevé de bonne heure l'interrogation indirecte (*quis sim, cognosces* : vous apprendrez qui je suis) ; le français a perdu la distinction délicate entre *dico quid sentiam* (je dis ce que je pense, c'est-à-dire je donne mon avis) et *dico quod sentio* (je dis ce que je pense, dans le sens : je ne déguise pas ma pensée). — De même l'hypothétique réelle est exprimée par l'indicatif (*si possim... si je peux*) ; on trouve encore quelquefois le subjonctif en ancien français, mais très rarement. Le subjonctif s'est défendu longtemps pour les hypothétiques irréelles : la construction traditionnelle *si poüst... lo feïst* (*si potuisset, fecisset*) fut concurrencée de bonne heure par une création française, avec l'imparfait de l'indicatif en corrélation avec le conditionnel, et qui a fini par triompher dans la langue moderne (*s'il pouvait, il le ferait*) : le premier type se raréfie à la fin du moyen âge et disparaît de l'usage au xvi^e siècle, après avoir produit une hybridation qui ne fut pas viable : *si j'avais des enfants masles, je leur desirasse...* (Montaigne). Quelques archaïsmes, aux temps composés (*Chimène qui l'eût dit ? Le Cid*), se sont maintenus jusqu'à nos jours dans la langue littéraire, où on les évite de plus en plus. La forme avec l'imparfait est arrivée à exprimer les souhaits, l'interrogation détournée : *si on pouvait ! si on y allait ?* dans ce dernier cas, la langue populaire actuelle a recours au conditionnel, avec le renforcement

(1) Il faut remarquer qu'à la 1^{re} conjugaison, la plus importante de beaucoup, il ne se distingue de l'indicatif qu'aux 1^{re} et 2^e personnes du pluriel. — Notons que le subjonctif est, de plus en plus, introduit par *que* (§ 540 et 546-7), particule à laquelle il s'associe. L'impératif a une autre caractéristique : l'absence de pronom introductif (§ 496).

si que (§ 477) : *si qu'on irait* ? Enfin en latin vulgaire, l'infinitif avait gagné l'interrogation indirecte, quand le sujet est commun aux deux propositions (*nescio quid dicam* > *nescio quid dicere*, fr. *je ne sais que dire*).

539. La disparition de l'imparfait et du plus-que-parfait du subjonctif a provoqué de graves perturbations dans la langue littéraire. Le peuple, et, à sa suite, le langage familier, remplace l'imparfait par le présent et le plus-que-parfait par le parfait, en conservant le mode. Mais les écrivains, désireux d'éviter à la fois un tour incorrect et un temps désuet (que de rares puristes continuent à employer), ont recours à divers subterfuges fort bien analysés par M. F. Brunot (1) : on substitue une conjonction gouvernant le conditionnel, par exemple *quand même* à *quoique* ; on déconstruit le système subordinatif ; enfin on arrive à remplacer l'imparfait du subjonctif par le conditionnel. Aux exemples de ce dernier emploi cités par M. Brunot, j'ajouterai : *Les romans de... sont... d'un catholicisme assez sévère pour que beaucoup d'abbesses en pourraient autoriser la lecture...* (Claude Farrère, *Le Figaro*, 23 f. 1926) ; *j'ai encore confiance dans nos destins, bien qu'il ne faudrait pas deux crises...* (Taton-Vassal, député, dans le *Républicain de l'Est*, 13 mars 1926). Cette tournure, qui n'est pas populaire, mais qui est le fait de demi-lettrés ou d'écrivains mal inspirés, est contraire au génie de la langue et choque notre sens linguistique : la faute consiste à subordonner une proposition conditionnelle, correcte à l'état isolé, à une conjonction qui réclame le subjonctif. — Moins anormale la substitution au subjonctif, dans les souhaits, de l'indicatif futur, qui donne une précision que le subjonctif, dépourvu de futur, est impuissant à indiquer : *souhaitons qu'il viendra* est vulgaire, mais *espérons qu'il viendra* a éliminé depuis longtemps le subjonctif. — Enfin le développement de la proposition infinitive a enlevé quelques emplois au subjonctif : *je ne sais que dire* (latin : *nescio quid dicam*) ; *pour partir concurrence pour que je parte*.

(1) *L'expression des relations et l'expression des modalités*, Copenhague, 1922 p. 6-7 (Extrait du *Danske Videnskabernes Selskab*).

540. Le tableau des pertes, on le voit, est chargé : le subjonctif commence à être menacé ; mais il garde encore quelques fortes positions. D'abord dans les subordonnées exprimant la nécessité, l'ordre (*il faut, je veux que tu viennes*) et la finalité (*afin que, pour que tu t'en ailles*), mais celle-ci peut être remplacée par la proposition infinitive. Dans les concessives, le subjonctif ne s'associe pas à l'idée, mais à l'emploi de certaines conjonctions (*bien que, quoique*), alors que d'autres (*quand même...*), on vient de le voir, se construisent avec le conditionnel. — Le subjonctif exprime enfin, surtout dans la langue écrite, une idée de potentialité ou de doute. Sur ce point l'usage est plus flottant. Après les verbes affectifs, le subjonctif s'est imposé dans la langue classique (*je suis content que tu sois venu*), mais le peuple répugne à cet emploi. L'usage de ce mode a disparu après les verbes *croire, penser, etc.* (*je crois qu'il s'est trouvé mal ; en vx. fr. cuig que se seït pasmé*) (1) sauf dans les propositions interrogatives ou négatives (*croyez-vous qu'il soit tombé ? je ne pense pas qu'il soit arrivé*) : même dans ce dernier cas, l'indicatif gagne du terrain. Il reste entre les deux temps une nuance, mise à profit par la langue littéraire : *croyez-vous qu'il vienne* est plus dubitatif que *croyez-vous qu'il viendra ?* Dans cette série, ce n'est guère qu'avec les verbes exprimant la crainte, le doute, que le subjonctif est conservé dans tous les milieux sociaux : *je crains qu'il ne vienne* (pop. *j'ai peur qu'il vienne*).

2. LA PROPOSITION ET LES MODALITÉS

Corrélation des temps. — **541.** La corrélation des temps entre les propositions principale et subordonnée comporte des possibilités variées. — Si la subordonnée est à l'indicatif, après un présent (ou un futur) dans la proposition principale, chaque temps reste à sa valeur dans la subordonnée : *je crois qu'il vient, qu'il viendra, qu'il est venu*. Mais si la principale

(1) Quelques écrivains ont essayé de réintroduire ce tour, mais, aujourd'hui, il choque (*Je le crois... qu'il ne puisse tenir sur ses pieds*, COURTELINE).

est au passé, l'emploi de l'imparfait dans la subordonnée indique la concomitance, le présent dans le passé ; l'antériorité dans le passé est réservée au plus-que-parfait (*je croyais qu'il venait, qu'il était venu*) ; pour exprimer le présent ou le futur, on a recours au conditionnel (*je croyais qu'il viendrait aujourd'hui... demain*) ; par analogie, le passé peut s'indiquer aussi par le conditionnel passé (*je croyais qu'il serait venu*). — Lorsque la subordonnée est au subjonctif, la corrélation temporelle a été appelée par les grammairiens « concordance des temps », parce qu'ils ont voulu établir une corrélation logique (du moins en apparence) pour les temps passés ou présumés tels. Si la principale est au présent, la subordonnée se met au subjonctif présent ou parfait suivant le temps qu'elle veut indiquer : *je crains qu'il ne fasse...* (maintenant ou plus tard), *je crains qu'il n'ait fait...* ; si la principale est à un temps passé, l'usage s'est établi anciennement, par attraction de temps, de mettre la phrase dépendante au passé, même si elle exprime le présent ou le futur : *je voulais que vous vinssiez* (aujourd'hui, demain) ; la même règle, qui n'était qu'une tendance, fut rendue rigoureuse par les grammairiens lorsque le verbe de la proposition principale est au conditionnel : *il faudrait que vous vinssiez*. Cette dernière concordance s'expliquait anciennement par la formation du conditionnel, qui était à l'origine un temps passé (composé de l'infinitif et de l'imparfait, § 342) ; elle était devenue illogique du jour où le conditionnel simple avait pris la valeur d'un présent et ne pouvait correspondre qu'à une subordonnée exprimant un présent ou un futur. L'accord de sens, en rétablissant le subjonctif présent dans la langue populaire puis familière (ainsi que dans le type *je voulais que vous veniez aujourd'hui*) n'a pas peu contribué à faire sortir de l'usage l'imparfait du subjonctif, qui a achevé ensuite de perdre ses dernières positions. L'arrêté du ministre de l'instruction publique du 26 février 1901 sur les tolérances grammaticales, qui touche surtout à l'orthographe, a consacré sur ce point une innovation syntaxique dans l'enseignement, en permettant, dans ce cas, l'emploi du subjonctif présent.

542. Le phénomène de contagion (temporelle ou modale) que nous venons de signaler dans le type « je voulais que vous vinssiez », s'est exercé dans bien d'autres cas. Le moyen âge a connu le subjonctif par attraction, surtout après les propositions conditionnelles (*s'il n'eüst... bien se peüst apercevoir... que l'amast...* : il aurait bien pu s'apercevoir qu'il l'aimait, Foulet, *op. cit.*, p. § 309). M. Bourciez a relevé, au ^{xvii}^e siècle (*op. cit.*, p. 715) des attractions modales de conditionnel (On croiroit qu'il viendroît de faire un mauvais coup, Regnard) et des attractions temporelles du parfait composé (*le roi n'a point voulu que la reine soit allée — pour allât — à Poissy*), nouveau symptôme de défaillance de l'imparfait du subjonctif dès cette époque. Une attraction temporelle de l'imparfait s'est maintenue dans la langue courante pour certaines interrogations indirectes : *je voulais savoir si on peut* devient souvent : *je voulais savoir si on pouvait*, bien qu'il s'agisse d'un fait présent ou futur.

Subordination. — **543.** Le développement de la subordination suscite diverses remarques. La proposition complétive, qui pouvait toujours s'exprimer en latin par l'infinitif, se construisait aussi avec une conjonction, parfois sous entendue (*ut, ne...*) après les verbes volitifs (*volo [ut] facias*). ainsi qu'après les verbes exprimant un sentiment : dans ce dernier cas, on employait *quod* (*gaudeo quod voles*, je me réjouis *que* tu te portes bien). Cette construction fut étendue par le latin vulgaire aux volitifs (*volo quod...*) et même aux intellectifs, qui régissaient toujours l'infinitif dans la langue classique (*dico quod...*) : une fois de plus se sont généralisés les types renforcés qui répondaient au besoin de précision. La substitution de *quem* > *que* à *quod*, conjecturée jadis par M. Jeanjaquet, est peu vraisemblable. — La proposition infinitive toutefois, n'a pas complètement disparu après les verbes intellectifs et affectifs (*je crois le voir*, *je me réjouis de le voir*), elle a même conquis les verbes exprimant une prière, un désir (*je te prie de venir*, *je désire le voir*). Nombre de ces verbes réclament aujourd'hui la préposition

de, qui les a tous gagnés dans le langage vulgaire (je crois de le voir ; cf. § 504).

544. L'histoire des propositions relatives est caractérisée, depuis le latin vulgaire, par un enrichissement progressif de l'outillage, qui aboutit à un encombrement. L'adverbe *dont* fut appelé à la rescousse de *qui-que* dès le ^{ve} siècle ; l'ancien français introduisit, timidement d'abord, l'usage de *où* relatif. A la fin du moyen âge, l'interrogatif *quel* avec agglutination de l'article bénéficia aux ^{xve}-^{xvie} siècles d'une faveur considérable auprès des écrivains, surtout par raison syntaxique, car il permettait de mieux rendre en français certaines constructions latines. Par réaction contre l'abus de tournures lourdes et gauches, la langue classique développa l'emploi de *où*, que les grammairiens se sont efforcés de limiter, en introduisant, ce qui n'était pas facile, un peu d'ordre dans ce désarroi. L'emploi de *lequel* est limité surtout aux cas obliques, avec préposition (la *maison dans laquelle vous habitez*, le *sujet auquel vous pensez*) ; l'emploi comme adjectif (*auquel cas...*), comme sujet ou régime direct, est lourd et appartient surtout au style des demi-lettrés. Les grammairiens ont décrété que *lequel* ne devait s'appliquer qu'à des animaux ou des choses, distinction arbitraire, observée seulement par de rares puristes, de même que certaines nuances d'emploi entre *dont* et *de que*.

544 bis. Ce système compliqué s'est complètement effondré dans la langue populaire et a été fort ébranlé dans l'usage courant. La désaffection de la langue parlée à l'égard du type *lequel* s'explique par une déclinaison contraire à la tendance de la langue qui a rendu le relatif invariable en genre et en nombre, sans compter que la langue populaire (tout comme en provençal) répugne à placer des prépositions avant le relatif (L. Foulet). — Le peuple, en dehors du cas-sujet *qui*, ne se sert plus que de *que*, forme passe-partout, simple outil de relation, qui remplace *dont*, *de qui*, *à qui* ; il décompose la construction traditionnelle avec complément en tête, pour revenir, une fois de plus, à l'ordre « sujet-verbe-complément », exception faite pour le relatif, qui exprime le régime direct, voire indirect (l'homme *que* [= *dont*])

je parle), précisé au besoin (datif) par un pronom atone (*l'homme que je lui ai dit* =... à qui j'ai dit) ; tout autre complément est placé en fin de phrase (celui *que je parle à sa femme* ; le type *que je causais avec lui* ; *un train où qu'y a personne dedans*). Même au cas sujet, le peuple remplace, après pronom, *qui* par *que* suivi ou non du pronom (c'est *moi que je vous parle* ; c'est *nous qu'avons fait ça*, ou : c'est *nous qu'on a fait ça*). Sans aller aussi loin dans cette voie, la langue courante, même écrite, s'y est engagée, en préférant les tournures où la préposition précède l'antécédent suivi de *que* : c'est à *lui que tu parles*, plutôt que : c'est *lui à qui tu parles*. Les semi-illettrés se trompent souvent en employant *dont* pour *à qui*, *auquel* ou vice-versa. Dans les milieux cultivés, *lequel* perd du terrain au profit de *dont*, et surtout de *où*, qui évite nombre d'emplois prépositionnels (*dans lequel*, etc.) comme au ^{xvii}^e siècle. — On remarquera que la simplification du relatif, enrayée chez nous à la Renaissance, a été réalisée en italien, en espagnol et plus encore en provençal.

545. Les concessives, après de nombreux essais, ont renoncé en moyen français à *ja soit que*, *quanque*, *par force que*, pour s'en tenir à *quoique*, doublé de *bien que*, et, avec adjectif, de *quel... que*, renforcé de bonne heure en *quelque... que*. Cette formule lourde, cantonnée depuis longtemps dans la langue écrite, a été concurrencée par *pour... que* (*pour grands que soient les rois*, *Le Cid*) et enfin par *si... que* qui triomphe aujourd'hui.

546. Le *que*, introductif du subjonctif, a pris place dans diverses locutions de la langue moderne. Dans une phrase du type *que je sache*, le subjonctif exprime la valeur dubitative, qui reste un de ses deux emplois essentiels (§ 340), mais il a besoin de la conjonction pour l'étayer. — De même dans les souhaits : l'ancienne langue les mettait au subjonctif sans plus, et il en est resté quelques cristallisations comme *Dieu me pardonne !* surtout sans sujet exprimé : *advienne que pourra*, *coûte que coûte*, *passe pour...*, *n'importe*. *Vive*, en début de phrase, est devenu une véritable interjection invariable dès le ^{xvii}^e siècle (*Vive le roi ! vive la Ligue !* La Fontaine).

Le *que* s'est imposé depuis le *xvii^e* siècle ; c'est à la même époque et pour la même raison qu'il s'est introduit dans les formes impératives de la 3^e personne. — Dans les exclamations le *que* a une valeur affective, toute différente, équivalant généralement à *combien* (*que je souffre !*) ; la particule ici peut être renforcée (*ce que je souffre !*)

547. Les expressions de liaison et de corrélation ont beaucoup varié au cours de l'histoire. L'ancien français, surtout à l'origine, offre une pénurie remarquable, sinon une absence totale de liaison entre les phrases, tandis que la corrélation entre propositions principale et subordonnée est très marquée, voire tyrannique. Aux nombreuses formes parallèles héritées du latin qui subsistaient encore et dont plusieurs ont disparu par la suite (*tel... quel, tant... quant...*), s'ajoute le renforcement *si* dans la proposition principale, surtout après la subordonnée en corrélation avec *quand*, *combien*, *quant*, etc. (*In quant Deus..., si salvarai eo*, Serments de Strasbourg ; *quand vinrent, si firent-ils*) ; cette particule parut inutile par la suite et s'effaça. Les antécédents, au contraire, se sont renforcés pour préparer la subordonnée. L'ancien français se contentait, par exemple, de *si fit-il que*, alors que la langue moderne précisera :

La chétive pécore
S'enfla *si bien* qu'elle creva
(LA FONTAINE, *La grenouille...*)

De même, l'antécédent démonstratif neutre, qui n'était pas nécessaire en ancien français, est devenu indispensable « voilà *ce que* je voulais dire ». (*je sçay bien que voulez dire*, *xvi^e* siècle). Comme reste de l'ancien usage, on a gardé l'adage : *advienne que pourra*. — Mais ce qui est plus remarquable, c'est le développement du *que*, devenu indispensable en français moderne pour introduire le subjonctif, phénomène qui se rattache à l'extension d'emploi des particules (chap. 1^{er}). L'ancien français pouvait encore construire le subjonctif sans conjonction comme le latin (*grant peur ai Rodlanz as porz remaignet*) ; depuis la fin du moyen âge, on dit toujours : *j'ai grand peur que...*

548. Le besoin de clarté et de précision, toujours plus impérieux, se manifeste enfin dans la langue moderne par de nombreuses répétitions de mots, noms, épithètes, particules, lorsqu'on est en présence de sujets ou de compléments conjoints (§ 484, 523-4, 527). De même, on ne peut plus employer comme complément un seul pronom avec deux verbes joints, dont l'un est transitif, l'autre intransitif, comme dans la phrase de Larivey : *quelqu'un l'a subornée et ravy l'honneur* (*Esprits*, IV, 5) ; il faut aussi répéter l'auxiliaire quand deux verbes conjoints se conjuguent différemment, et on ne saurait dire comme Rabelais : *quand elle fut entrée en sa maison et [eut] fermé sa porte*. Nous ne tolérons pas davantage l'emploi du pronom complément atone devant l'impératif dans un second membre de phrase coordonné, ce qui était encore admissible sous Louis XIII :

Faites-nous cette grâce et l'acceptez pour gendre

Le Cid, I, 3.

Les mêmes principes, on le voit, dominent l'évolution syntaxique sous tous ses aspects.

BIBLIOGRAPHIE. — **549.** — Travaux signalés § 482, et en outre : — pour les auxiliaires, temps et modes : G. GOUGENHEIM, *Etude sur les périphrases verbales de la langue française*, Paris, Les Belles-Lettres, 1929 (analyse et classement des auxiliaires occasionnels ; riche dépouillement) ; — H. YVON, *L'imparfait de l'indicatif en français*, Paris 1926 (*Etude française*, 9^e cahier) ; — L. CLÉDAT, *Le conditionnel*, *Revue de Philologie française*, 1897, 275-308 ; — BUFFIN, *Remarques sur les moyens d'expression de la durée et du temps en français*, Paris, Presses Universitaires, 1925 ; — A. GILLE, *Der Konjunktiv im französischen*, *Herrig's Archiv*, 1889, t. LXXXII, 423-464 ; — SECHEHAYE, *Der Konjunktiv Imperfecti und seine Konkurrenten*, Göttingen, 1902, et *Essai sur la structure logique de la phrase*, Paris, Champion, 1926 ; — VAN DER MOLEN, *Le subjonctif, sa valeur psychologique et son emploi dans la langue parlée*, Amsterdam, 1923. — FOULET, *La difficulté du relatif en français moderne* (*Revue de Philologie française*, 1928, 100 sqq. et 161 sqq.) Ajouter, pour les XVI^e-XVII^e siècles, les ouvrages cités par F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, III, 422 note, 6^o, et, pour la syntaxe des temps, *Rev. de philol. fr.*, 1929,, 56-117 et 145-150.

CHAPITRE V

L'EXPRESSIVITÉ

(Syntaxe affective)

550. Le langage n'exprime pas seulement des idées, des concepts, des faits : il traduit aussi des états d'âme. Les sentiments, les émotions se manifestent à l'occasion du langage, soit par des moyens externes qui accompagnent la parole (mimique, gestes, plus fréquents et plus accentués dans le Midi que dans le Nord de la France, dans les villes que dans les campagnes), soit par des moyens directs, primitifs (cris, interjections, § 308) ou phonétiques (intonation, accent d'insistance, § 156-7). Ils peuvent aussi avoir recours à des moyens linguistiques, donc intellectuels, dont les uns sont empruntés au vocabulaire (choix des mots, § 297 sqq., superlatif, § 435) les autres à la syntaxe. La syntaxe affective est extrêmement variée : nous avons déjà eu l'occasion de signaler, chemin faisant, des faits d'expressivité ; nous les grouperons ici, en nous bornant à un simple renvoi pour ceux qui ont déjà été analysés à l'occasion de phénomènes d'un autre ordre.

551. La disposition des mots dans la phrase offre de nombreuses ressources. Le latin, on le sait, avait une grande liberté pour varier l'ordre des mots afin d'attirer l'attention sur tel ou tel vocable. Les possibilités dont dispose le français sont allées en se restreignant, surtout dans la langue parlée. La variété était plus grande au moyen âge : M. Kolovrat, en examinant à ce point de vue le *Roman de Troie*, a mis en valeur les ressources qu'offrait alors l'inversion. Dans la langue moderne, les inversions sont rares (597 sqq.), mais nous avons la faculté de placer en tête nombre de compléments indirects, et le complément direct lui-même mais avec un pronom de

rappel (*cet homme, je l'ai vu*) ou avec le subterfuge du tour périphrastique *c'est l'homme que* (1) (ces deux derniers tours sont appelés « inversions cachées » par M. Kolovrat). En outre, bien que l'adjectif épithète suive de plus en plus le substantif, l'épithète à valeur affective peut se placer avant le nom lorsqu'on cherche à la mettre en valeur, avec l'appoint, le plus souvent, d'un accent d'insistance : *un admirable livre, un superbe édifice* (ce procédé est peu en faveur dans la langue populaire). On donne aussi du relief à un terme ou à une idée en employant un tour interrogatif (*en ai-je fait, des voyages !*) qui touche à l'exclamation, dont nous allons parler. Enfin le renversement de l'ordre naturel des mots répond parfois à une forte émotion ; comparer : *avez-vous vu cet homme là-bas au fond de ce bois* et : *avez-vous vu, au fond de ce bois, là-bas, cet homme ?*

552. Nous arrivons ainsi aux phrases à ordre brisé, aux procédés d'anacoluthie. L'émotion, non seulement renverse l'ordre logique de la phrase, mais peut briser son organisme, la disloquer, l'interrompre. Suivant l'exemple donné par M. Bally, la phrase logique, posée, *vous ne pouvez pas songer sérieusement à une chose pareille*, sera remplacée, dans la bouche d'un sujet impressionnable ou désireux d'impressionner, par une phrase émotive brisée : *Une chose pareille ! voyons ! sérieusement, y songez-vous ?* C'est le procédé exclamatif généralisé (2) tant par l'utilisation des interjections courantes que par le détachement de mots ou de groupes de mots hors phrase. Le langage affectif raccourcit et réduit au minimum les subordonnées, type d'expression intellectuel. Il multiplie, en revanche, les ellipses, pour condenser les phrases en quelques mots expressifs, en supprimant le plus possible les instruments, les outils grammaticaux. La proposition infinitive isolée est en faveur : *moi, me traiter ainsi !* La formule interrogative a également une

(1) Par analogie, on construit avec *que* des adverbes qu'on veut détacher : *heureusement qu'il est venu !*

(2) On peut passer ainsi de la phrase organique à la phrase brisée, puis à l'exclamation, enfin au cri. « L'émotion nous ramène en arrière par degrés jusqu'au langage inorganisé » (SÉCHENAYE).

valeur affective, ainsi que la formule hypothétique : *si vous saviez, combien je souffre !*

552 bis. Le renforcement de l'expression est aussi très notable. Il peut se manifester par une simple répétition, qui ne sert pas seulement à éviter l'amphibologie (*sa mère à elle*, en langage familier, = *sa propre mère*), mais à insister, dans le parler courant (*ça, c'est fort !*) comme dans le style soutenu :

Et que *m'a fait à moi* cette Troie où je cours ?

(*Andromaque*)

Un procédé très en faveur dans le langage parlé de nos jours, c'est d'annoncer le sujet ou le complément par un démonstratif ou un pronom (personnel, partitif, etc.) pour le préciser et le détacher en fin de phrase : *c'est fort, un homme ; il est beau, mon chapeau ; j'en ai, du pain ; je voudrais les voir, ses millions ; je lui ai parlé, à cette femme*. — Des particules dont le sens s'efface gardent une valeur affective (il n'y paraît *pas, y* voir quelque chose, on ne *m'en* conte pas) ; de même le démonstratif affaibli : « Voici *ce* bon docteur » ; « *cette* question ! » *Ça*, particulièrement usé, s'emploie à tout propos. — Il en est de même pour d'autres expressions de renforcement, *tant que ça, pas plus... que ça*, qui s'usent par répétition ; dans le peuple, beaucoup font suivre invariablement le verbe *dire* de *comme ça*, fastidieusement accolé.

553. La valeur affective de certains temps, ou plutôt de leurs emplois, a déjà été indiquée. On vient de voir le rôle de l'infinitif ; il nous suffira de renvoyer au chapitre précédent pour les glissements de valeurs temporelles : présent historique, transposant le présent dans le passé pour donner de la vie au récit, imparfait affectif (§ 536) ; nous verrons au paragraphe suivant les atténuations de l'impératif. Rappelons enfin l'emploi dubitatif, potentiel du subjonctif (§ 540) et les nuances qui en résultant (*je ne crois pas qu'il vienne ou qu'il viendra*).

554. A propos du vocabulaire, nous avons parlé des appellations de politesse (§ 301). La politesse a aussi des expressions syntaxiques, qui se manifestent d'abord par une atténuation des formules de commandement, un adoucissement de l'impé-

ratif brutal. On a recours à des auxiliaires occasionnels (*Voulez-vous faire ?... vous pouvez faire...*), ou à des périphrases atténuatives qui combinent ou non ces auxiliaires avec d'autres formules utilisant le conditionnel (dès le moyen âge : *voudriez-vous venir ?*), le subjonctif (*veuillez agréer*, formule de salutation épistolaire jugée plus respectueuse qu'*agréez* ; *ayez l'obligeance de...*), ou une proposition conditionnelle (*si vous vouliez venir*) ; la périphrase peut être à l'impératif (*faites-moi le plaisir de...*) ou à l'indicatif (*je vous prie de...*), mais, dans ces deux cas, l'atténuation est moins sensible. — L'interrogation brutale paraît impolie (*quoi ?*) On atténue par une interrogation plus respectueuse (*plait-il ?*) ou une formule détournée, hypothétique, conditionnelle, souvent elliptique, et bientôt clichée (*s'il vous plait ?*) comme la précédente. — Le refus a ses atténuations, mais aussi, à l'inverse, surtout dans le peuple, ses formules ironiques, très elliptiques, où le contenu d'une phrase s'est condensé en un ou deux mots : *penses-tu ? des dattes !* cad. « penses-tu que je vais te croire, ou t'écouter ? » « tu auras plutôt des dattes ! »

554 bis. Un autre procédé consiste dans le changement de personne quand on s'adresse à un interlocuteur. Cette évolution remonte à Constantin : les empereurs, en parlant d'eux-mêmes dans les actes officiels, employèrent *nos* par emphase (1) au lieu d'*ego* ; par analogie, on leur dit *vos*, au lieu de *tu*, ainsi qu'aux grands personnages, puis à toute personne à qui on voulait manifester son respect. Cet usage a passé dans toutes les langues de l'Europe occidentale, mais il ne s'est généralisé qu'en anglais, où la 2^e personne du singulier a disparu, sauf (par archaïsme) pour s'adresser à Dieu (2) ; l'usage poétique français de tutoyer les rois

Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire !

(BOILEAU)

(1) Le pluriel emphatique existait déjà en latin, spécialement en poésie (par exemple, *tecta*, au pluriel, au sens de « maison ».) *Nous* pour *je* est resté en style administratif, en tête de nombreux actes publics, avis officiels... : *Nous, maire de...*

(2) L'usage de tutoyer Dieu, après de longues discussions, a disparu en France, chez les catholiques, vers la fin du xvii^e siècle ; les protestants, au contraire, ont gardé le *tu*. En Angleterre, protestants et catholiques emploient *thou* (tu).

est aussi un archaïsme, maintenu sous l'influence du latin. L'usage respectif de *tu* et de *vous* a quelque peu varié en français. *Vous* a fait du progrès au ^{xvii}^e siècle dans une société plus raffinée ; *tu* était réservé aux inférieurs, aux domestiques. La Révolution remit le tutoiement en honneur. Depuis le ^{xix}^e siècle, les parents tutoient leurs enfants, et, depuis la fin du siècle, les enfants leurs parents ; le tutoiement est devenu un signe d'affection, de familiarité ; il a cessé de s'appliquer aux inférieurs, aux domestiques ; le tutoiement garde un peu plus d'extension chez le peuple. — L'évolution a continué dans certaines langues, par le passage à la 3^e personne du singulier en italien, en espagnol, en allemand (^{xvii}^e s.), et même à la 3^e personne du pluriel (allemand, ^{xviii}^e s.). Le français ne connaît que le début de cette évolution, par l'usage de faire parler les domestiques à la 3^e personne, mais seulement avec *Madame... Monsieur*, comme sujet exprimé (*Est-ce que Monsieur désire ?... Madame m'a dit...*) et, en cas d'inversion, avec un pronom de rappel obligatoire (*Monsieur veut-il... ?*)

554 ter. De nos jours, on constate des transpositions de personne très caractéristiques. *On* est arrivé à concurrencer *nous*, surtout dans la langue populaire. Il s'emploie pour la seconde personne, avec valeur protectrice ou ironique : « qu'est-ce qu'*on* fait ici » (= qu'est-ce que vous faites ?) Il peut être fort bien en corrélation, dans la même phrase, avec *nous* ou *vous* : « on n'est pas des duchesses, *nous* » ; « voulez-vous qu'*on* vieillisse ensemble ? » (Lavedan) ; « quand *on* lui parlait, elle *vous* répondait ». — *Il*, elle s'emploie comme *on* pour la 2^e personne : « qu'est-ce qu'il dit, celui-là ? » (dans un dialogue en tête-à-tête) ; *on* peut avoir un attribut féminin (*On* est folle, Lavedan, *Les beaux dimanches*). A l'inverse, *tu* populaire ou *vous* peut prendre une valeur voisine de *on* (*vous* trouverez X tous les dimanches chez lui). — *Nous* employé pour *vous* a une nuance paternelle, affectueuse : « Qu'est-ce que *nous* chantons ? » (= vous ; *Numa Roumestan*) ; il est surtout protecteur quand il remplace la 3^e personne : « *nous* sommes lauréat » (*Le Monde où l'on s'ennuie*). A signaler que, dans le Midi, la 2^e personne du sin-

gulier remplace la première quand on se parle à soi-même (§ 676). — L'emploi des possessifs offre enfin des valeurs expressives : la première personne marque l'affection (« *mon petit homme* ») en s'adressant à un enfant. M. Paul Géraudy a fait remarquer finement par un père, que la mère disait à son mari *mon fils* quand elle était contente et *ton fils* quand elle avait à se plaindre de leur enfant.

BIBLIOGRAPHIE. — 555. Ch. BALLY, *Traité de stylistique française* ; VENDRYES, *Le langage* (pp. 162-183, le langage affectif) ; — F. BRUNOT, *La pensée et la langue* (539-556, les sentiments), et *Hist. de la langue fr.*, IV, 375-380 (v. p. 378, n. 2.) ; — G. de KOLOVRAT, *L'inversion du complément direct et l'accent oratoire dans le Roman de Troie* (Nice, 1923) ; — L. CLÉDAT, *R. de philol. fr.*, 1928, 81 sqq (valeur affective de l'inversion) ; — PERCIVAL B. FAY, *The use of tu and vous in Molière* (University of California, publications in modern philology, mars 1920, 227-286) ; — A. DAUZAT, *La défense de la langue française*, Paris, A. Colin (p. 160 sqq. : la politesse dans la langue française) ; — L. FOULET, *Le tutoiement en ancien français*, (*Romania*, 1919, 501-3).

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE EXTERNE DE LA LANGUE

LIVRE PREMIER

LE FRANÇAIS LANGUE LITTÉRAIRE

CHAPITRE PREMIER

FORMATION ET DÉVELOPPEMENT DU FRANÇAIS ÉCRIT

556. La langue écrite avait suivi, à distance, l'évolution du latin parlé, de la langue populaire, jusque vers la fin du VIII^e siècle. La renaissance carolingienne, qui remit en honneur un latin plus correct, en d'autres termes plus archaïque, accentua la scission entre la langue écrite, la langue des clercs, devenue désormais langue savante, et le langage parlé. De cette époque datent les premiers témoignages directs de ce dernier, encore déformé sous un vêtement latin dans diverses gloses : les *Gloses de Reichenau* entre autres (fin du VIII^e siècle) traduisaient en une langue plus usuelle quelques centaines de mots et d'expressions du latin classique qui n'étaient plus compris ; les *Gloses de Cassel*, un peu postérieures, donnent l'équivalence en germanique de vocables romans. La décision du concile de Tours (813) qui prescrivit aux prêtres de prêcher en langue vulgaire (le latin restauré étant devenu incompréhensible à la foule), stipulation corroborée par plusieurs capitulaires impériaux, peut être considérée comme le point de départ de la littérature en langue vulgaire. Le premier texte français est la reproduction des célèbres *Serments* échangés à Strasbourg en 842 entre les rois Charles le Chauve et Louis le Germanique. En dehors de ce document, les plus anciens monuments du français écrit appartiennent à la littérature religieuse destinée

à l'édification du peuple : la *Cantilène d'Eulalie* (vers 900) (1) ; du x^e siècle, le fragment d'homélie sur *Jonas*, curieuses notes, partie en latin partie en roman, prises au cours d'un sermon, et les deux poèmes de la *Passion* et de *Saint-Léger*. Au xi^e siècle, voici la *Vie de saint Alexis* (vers 1040). L'épopée profane, encore imprégnée d'influences religieuses, débute à la fin du xi^e siècle avec la *Chanson de Roland* et le *Pèlerinage de Charlemagne*, point de départ d'une riche floraison. La prose n'apparaît qu'à la fin du xiii^e siècle (traduction des sermons de saint Bernard) et au début du xiiii^e pour la chronique (Villehardouin).

557. Une première constatation s'impose : la langue populaire fait ses débuts comme langue écrite dans des documents essentiellement utilitaires, destinés à l'enseignement, à l'édification, etc. (gloses, sermons, poèmes religieux...). C'est dans le même esprit et pour les mêmes raisons qu'elle gagne le domaine juridique. Les premiers actes rédigés en français sont du début du xiii^e siècle, plus d'un siècle après les premiers actes en provençal : ce sont d'abord des actes privés reçus par les échevinages (Douai, à partir de 1204, Tournai, de 1206, etc.). De la même époque les premiers recueils de lois rédigés en français (*Lois de Guillaume le Conquérant*, xii^e siècle ; *Assises de Jérusalem*, vers 1250) ainsi que les coutumiers régionaux, dont les plus anciens remontent à la seconde moitié du xiii^e siècle (*Conseil à un ami* de Pierre de Fontaine ; *Livre de Jostice et de Plet* ; *Etablissements de Saint-Louis* ; *Coutumes du Beauvoisis*, de Ph. de Beaumanoir, 1283). La chancellerie royale commence à se servir du français seulement à partir du règne de saint Louis (le premier texte connu est la confirmation royale du renoncement de Jean de Bretagne au royaume de Navarre, 1254, puis la ratification du traité de Paris, 1259) ; les textes français d'actes, que l'on trouve sous les règnes de Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, sont des traductions d'originaux latins. Sous Philippe le Bel, le français est couramment employé par la

(1) Ce court morceau de 28 versets, que nous avons souvent cité, est remarquable par la précision de sa graphie : c'est un précieux point de repère pour les évolutions, surtout phonétiques.

chancellerie royale pour divers actes. Le français devient de plus en plus usuel et le latin finit par devenir l'exception au cours du x^v^e siècle. Le latin restait toujours la langue de l'Église, en dehors des rapports des prêtres avec les fidèles, et la langue de l'Université (1).

558. Les considérations d'ordre géographique ne doivent pas être négligées. Il est remarquable que les plus anciens textes ont été rédigés dans le voisinage du domaine germanique : les gloses de Reichenau sont du Nord-Est, les gloses de Cassel paraissent avoir été composées en pays romanche, la langue des *Serments* a des traits picards, *Eulalie* a été rédigée près de Valenciennes, le *Jonas* appartient à la même région, le *Saint-Léger* est un texte du Nord-Est transcrit par un scribe méridional ; la *Passion*, en revanche, semble originaire d'une région voisine du domaine provençal. De même, les premiers actes privés apparaissent d'une part au Nord et en Lorraine, de l'autre dans le Sud-Ouest (Aunis, Saintonge, etc.) près de la langue d'oc. Enfin la poésie profane — nous y reviendrons (§ 646) — se développe d'abord en Normandie (où le norois vécut jusqu'au xⁱ^e siècle) et à la cour des rois normands d'Angleterre, en terrain bilingue. Il semble que le voisinage, le réactif d'une autre langue ait hâté la transcription et peut-être le développement littéraire de la langue vulgaire (le fait apparaît très net dans les Gloses de Cassel et les *Serments*). Ce phénomène n'est point particulier au français : la littérature de langue d'oc a son berceau en Limousin, au voisinage du français. On a démontré de même (Gutjahr, etc.) que l'allemand littéraire s'est formé dans la région de la Saale, en bordure du slave.

559. Encore à la fin du moyen âge, le latin conserve des positions importantes. Les clercs, qui constituent la grande majorité de l'élite intellectuelle, écrivent de préférence en latin lorsqu'ils traitent de sujets profanes. Toute la littérature religieuse, en dehors des œuvres destinées à l'édification des fidèles, toute la littérature philosophique et scientifique continue à être rédigée en latin. — Au xvi^e siècle, précisément

(1) Ainsi le procès (ecclésiastique) de Jeanne d'Arc est rédigé en latin et le procès (laïque) des Coquillards en français.

à l'époque où l'étude de l'antiquité, lettres et arts, est remise en honneur, le français gagne de nouveau du terrain. Contradiction apparente, mais qui s'explique par le fait que la pensée comme la société s'émancipe de l'Église, forteresse du latin. Le latin cède d'abord sur le terrain juridique : la célèbre ordonnance de Villers-Cotterets, rendue par François I^{er} en 1539, prescrivait (art. 110 et 111) de rédiger désormais en français les actes judiciaires (1) : le français est désormais langue d'État. Les protestants traduisent la Bible et l'Évangile et adoptent le français comme langue liturgique du culte réformé. — En littérature, la Pléiade lance, en 1549, par l'organe de du Bellay, la *Deffense et illustration de la langue françoise*, manifeste qui eut un grand retentissement et qui marque une date (§ 11). La littérature de langue latine est désormais frappée à mort : la littérature latine profane s'en va à peu près avec le xvi^e siècle, sauf la poésie, dont le succès décline seulement sous le règne de Louis XIV : les derniers poètes en latin disparaissent avant le milieu du xviii^e siècle. — Avec le *Discours de la méthode*, Descartes ouvrit les portes de la philosophie au français : son exemple fut suivi (d'abord par Pascal), à tel point qu'un Allemand, Leibniz, sous Louis XIV, écrivit en français nombre de ses plus importants ouvrages. — Les sciences résistent mieux : les procès-verbaux de l'Académie des sciences ne sont rédigés en français qu'à partir de Fontenelle ; une presse scientifique en français se développe vers la fin du règne de Louis XIV. Après Fontenelle, remarquable vulgarisateur, Buffon introduisit la science dans la littérature ; d'autres naturalistes suivirent, comme Réaumur, puis les mathématiciens, les chimistes. Quelques ouvrages continuent à paraître en latin jusque sous le premier Empire (Latreille, etc.), mais ce sont de dernières exceptions. — Les *Provinciales* inaugurent les controverses religieuses en français. Celles-ci se multiplient peu à peu, au point de l'emporter au xviii^e siècle. Dans ce domaine comme dans les autres, la fin du règne de Louis XIV, par le rayonnement de la littérature française, marque le

(1) La France, à cet égard, était en retard de deux siècles par rapport à l'Angleterre (cf. § 692 et 693 pour l'Italie).

déclin définitif de la vieille langue des clercs. De grands travaux historiques, toutefois, sont encore rédigés en latin au XVIII^e siècle, surtout dans les monastères, principalement par les Bénédictins (*Gallia christiana*, etc.).

560. C'est peut-être dans l'enseignement, qui était sous la coupe de l'Église, que le latin a le plus longtemps résisté. Même dans les petites écoles, on apprenait à lire le latin avant le français ; la lecture en français prit une place plus importante dans les écoles protestantes et jansénistes ; J.-B. de la Salle, au XVIII^e siècle, fondateur des Frères de la doctrine chrétienne, institua l'apprentissage de la lecture en français. Dans les collèges, l'enseignement reste encore en latin au XVIII^e siècle, mais on ne parle plus latin à partir de 1750, sauf dans les discours et controverses. Rollin réclame une place plus importante pour le français. En 1762 l'Université de Paris accueille les idées nouvelles et fait place, pour la première fois, à l'étude d'auteurs français (Boileau, Racine, etc.). La Convention essaya de supprimer radicalement le latin, même dans l'enseignement secondaire. Une réaction se produit sous le premier Empire : l'enseignement du latin est réintroduit, mais on ne parle plus latin dans les classes, on enseigne en français, et seuls quelques examens supérieurs (p. ex. pour la médecine) se passent encore en latin pendant quelques décades. Le discours latin est supprimé à la fin du second Empire ; l'obligation d'une thèse latine est abolie seulement au début du XX^e siècle.

561. Les inscriptions en langue française n'apparaissent guère avant le XVII^e siècle. Le latin ne commença à être menacé dans les inscriptions officielles que sous Louis XIV : le roi et Colbert préféraient le français, mais le latin fut encore employé jusqu'à la Révolution. Sur le rapport de Grégoire, un décret du 21 nivôse an II stipula que les inscriptions officielles seraient désormais rédigées en français. Le latin se maintint encore quelque peu sur les tombes, mais les épitaphes en latin ne tardèrent pas à disparaître, en dehors de quelques formules rituelles. Comme en matière d'enseignement, c'est la Révolution qui acheva l'émancipation du français.

562. Bien des facteurs ont concouru à la formation et au développement du français écrit. Leur action fut presque toujours concordante, qu'elle tendit à enrichir la langue ou à en retarder les évolutions. Juristes et écrivains du moyen âge empruntèrent au latin des mots, de plus en plus nombreux, puis des tournures ; le mouvement s'accéléra à la Renaissance ; nombre d'emprunts aux langues vivantes ont pénétré par l'intermédiaire de la langue écrite. Dès le ^{xiii}^e siècle une tradition de chancelleries plutôt que de nature littéraire a contribué (§ 408) à conserver pendant plus de deux siècles la déclinaison à deux cas, que le langage courant avait éliminée. Le rôle des grammairiens, qui apparaissent au ^{xvi}^e siècle et dont l'autorité devient prépondérante à partir du ^{xvii}^e siècle, est plus important : appuyés par la majorité des écrivains, les salons, l'Académie, ils s'efforcent de freiner, avec un succès plus ou moins grand, les évolutions phonétiques, morphologiques, syntaxiques, comme nous l'avons montré à maintes reprises, ainsi qu'à discipliner la langue, à l'épurer, à répartir les sens et les fonctions, à distinguer les nuances. De leur côté, les écrivains classiques ont appliqué ces différents préceptes (phonétique à part), ont assoupli le français écrit, en utilisant au mieux l'emploi et l'ordre des mots : ils ont donné à la langue les qualités de précision et de clarté qui ont tant contribué à sa diffusion.

563. On sait qu'après la Révolution, la langue littéraire, appauvrie par un purisme excessif et trop cristallisée, s'est vivifiée en se retrempant aux sources populaires et régionales, mais presque exclusivement dans le domaine lexicologique. L'édifice grammatical est resté debout :

Guerre à la rhétorique et paix à la syntaxe !

écrivait Victor Hugo au plus fort de la lutte romantique. Le nombre des auteurs qui écrivent en langage populaire est infime, et encore ne s'agit-il que de morceaux détachés, tels que des chansons, ou de phrases intercalées dans le texte. La rupture avec le passé a pu être évitée, d'autant plus que nombre d'écrivains, surtout parmi les poètes, sont encore

très archaïsants, même par le vocabulaire. Le purisme est toujours resté en honneur dans l'enseignement et il est fort désirable que cette tradition soit maintenue pour conserver la compréhension des chefs-d'œuvre du ^{xvii}e siècle : sinon la littérature classique, voire romantique, deviendrait rapidement du vieux français pour les générations nouvelles, et tomberait dans l'oubli.

564. Il importe aussi que le contact entre la langue écrite et la langue parlée demeure assuré et que l'écart ne s'accroisse pas au point de devenir un fossé. Cette idée n'est pas en contradiction avec la précédente, car la langue littéraire a toujours réagi, depuis la fin du moyen âge, sur la langue parlée. Son action est allée en s'accroissant jusqu'à nos jours, favorisée d'abord par l'imprimerie, plus tard par le développement de l'instruction, la diffusion du livre, puis du journal. Depuis que l'instruction est obligatoire, le français écrit est devenu la norme du français parlé, dont celui-ci s'éloigne plus ou moins, mais en considérant celui-là comme son modèle et sans jamais briser ses attaches. Le journal exerce une influence considérable, qu'on peut regretter dans une certaine mesure, car le style journalistique est hâtif et souvent négligé, mais, à l'école des faits et de la vie, il se rajeunit sans cesse et forme ainsi le trait d'union entre la langue littéraire et le français parlé. De son côté la langue littéraire ne doit pas se figer dans un archaïsme étroit, mais se renouveler et se rajeunir aux sources vives du langage.

BIBLIOGRAPHIE. — **565.** GIRY (pour le moyen âge), *Manuel de diplomatique* (notamment pp. 467 sqq.) ; — K. VOSSLER, *Französische Kultur als Spiegel der Sprachwissenschaft*, Heidelberg, 1913 ; — F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, t. I, 135-146 (les premiers textes) ; t. II, livre I^{er} (xvi^e s.) ; t. V, 1^{re} partie (xvii^e s.) ; t. VII, l. I et II (xviii^e s.) et t. IX (Révolution et Empire) ; — H. MOREL, *Zur sprachlichen Gliederung Frankreichs* (*Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1911) ; — LEO JORDAN, *Beiträge zur Wirtschafts und Handelssprachgeschichte zur Zeit der Merowinger* (*Herrig's Archiv*, 1926, t. CXLIX, p. 65 sqq., et le travail de Dopsch cité au début).

CHAPITRE II

LA PROSE

566. La prose littéraire a été lentement élaborée, à partir du xii^e siècle, par les écrivains : œuvre collective, patiente, de longue haleine, à laquelle chacun fait un apport plus ou moins marquant, plus ou moins personnel. Les grammairiens n'arrivent que plus tard, au xvi^e siècle, pour coordonner des tendances encore imprécises en règles plus impérieuses, hâtant ainsi le longue évolution qui approchait du but. — La forme de la prose (1) est toujours en relations étroites avec le tempérament, les tendances intellectuelles et sociales des différents auteurs. Certains écrivains, essentiellement cérébraux, ont un langage abstrait, nu, décalque algébrique de la pensée ; d'autres sont des sensoriels, visuels surtout, parfois auditifs, dont le style, plus pittoresque, cherche à évoquer l'image des êtres et des choses ; il en est enfin qui, plus spécialement émotifs, transposent dans les écrits la vivacité de leurs sentiments. La littérature française est remarquable par la forte proportion de cérébraux, mais les sensoriels y sont plus nombreux qu'on ne le croit à l'étranger, car le pittoresque du style est généralement d'une qualité très délicate, qu'une analyse pénétrante permet seule de révéler ; et si les émotifs paraissent moins nombreux qu'ailleurs, il ne faut pas oublier que la discipline classique, en accord avec une tradition bien française de bienséance, enjoignait de contenir ses émotions et de subordonner le sentiment à la raison. Les tendances intellectuelles et sociales des écrivains doivent également être notées : il n'est pas

(1) Nous n'avons à examiner ici les écrivains qu'au point de vue de la langue du style, en nous bornant à ceux qui ont apporté un élément personnel ou nouveau.

indifférent de savoir que celui-ci est imprégné de latinisme, que celui-là est influencé par un langage technique, que tel se rapproche de la langue parlée, voire populaire, que tel autre écrit la langue des Cours ou des salons. Le degré d'originalité n'est pas moins important : nombre d'écrivains, épris de tradition, imitent leurs devanciers et sont nettement archaïsants ; d'autres adoptent la langue courante de leur époque ; rares sont ceux qui n'apportent aucune innovation, bien que certains s'affirment plus spécialement novateurs. La personnalité du style est un amalgame de facteurs complexes. Chaque période, toutefois, a ses caractéristiques générales, dont les individualités s'écartent plus ou moins.

567. Au début de l'époque capétienne la langue vulgaire de France n'offrait aux écrivains qu'un instrument des plus rudimentaires : langage de paysans, d'artisans, de nobles incultes, dont le vocabulaire était encore plus pauvre que la syntaxe. On s'explique qu'au moyen âge toutes les œuvres réclamant un travail profond de pensée, philosophie en tête, aient été écrites en latin. Ce qui fait le charme et la valeur de la prose du moyen âge, ce qui lui assure, à notre avis, une supériorité incontestable sur la langue poétique de la même époque, c'est que, chez les écrivains dignes de ce nom, elle a traité des sujets simples, en rapport avec ses moyens : la chronique constitue le fonds essentiel et le meilleur de la prose médiévale. La coupure entre langue parlée et écrite n'est pas encore complète : ces œuvres, pendant longtemps, sont surtout destinées à être récitées, comme on le voit par certaines formules de Villehardouin (*or oiez* : maintenant entendez...) Il en résulte une physionomie plus vivante : la narration tourne parfois en causerie, comme chez Joinville, tandis que Froissart transcrit tout vifs des récits d'interlocuteurs.

568. Après des tâtonnements qui durent être assez longs, après des traductions ou transcriptions de sermons dont beaucoup sont perdus, la prose littéraire française commence en fait au début du XIII^e siècle avec deux chroniqueurs (et acteurs) de la quatrième croisade, Villehardouin et Robert de Clari. Le premier, qui est à juste titre le plus connu,

annonce déjà les caractères essentiels de la prose française, clarté et simplicité, non sans une abstraction un peu froide, qui rangent d'emblée l'auteur dans la catégorie des cérébraux. Il répugne aux descriptions, se contentant d'indiquer, à l'occasion, « que l'impression faite sur lui avait été vive, sans la juger digne d'être analysée » (Jeanroy). La syntaxe est encore pauvre, la phrase monotone, les tournures se répètent : défauts peu sensibles dans une chronique, dont la saveur naïve garde ainsi un charme d'archaïsme. Robert de Clari a un style plus lâche, mais plus voisin de la langue parlée, plus pittoresque aussi. Un peu postérieurs, les romans bretons en prose méritent d'être signalés, par leur « grâce nonchalante et molle qui fait le charme du genre » (Jeanroy). — Avec Joinville, contemporain de saint Louis, la syntaxe a peu changé ; à peine la phrase est-elle un peu plus souple : mais l'auteur est à la fois un conteur et un observateur qui a vu et décrit avec relief et pittoresque, avec le sentiment du détail caractéristique mis en sa place. Postérieur d'un siècle encore, Froissart accentue ces dernières qualités : impressionniste remarquable, il sait donner, en choisissant les mots qui font image, le sentiment de la couleur comme le sentiment du mouvement par la vivacité et le naturel de ses dialogues ; la langue est assez archaïsante. — Le quinzième siècle est l'époque des « grands rhétoriciens » qui, en s'efforçant d'infuser au français les qualités du latin, avaient exagéré la dose et mal choisi leurs modèles : les chroniqueurs bourguignons notamment, Chastellain, Molinet, abusent des latinismes de vocabulaire et de syntaxe, des figures et artifices de rhétorique. Commines revient à la tradition de Villehardouin : lui aussi est un cérébral, l'idée seule l'intéresse ; comme il a horreur de l'artifice, la langue est d'une simplicité un peu froide. Bien qu'il ne soit pas artiste, sa phrase, souvent embarrassée, devient par endroits plus nerveuse lorsque la pensée la soutient, créant des traits heureux, quelques formules bien frappées.

569. De Commines à Calvin, la différence est sensible, bien que celui-ci soit aussi un cérébral, tout attaché à la pensée, mais s'employant, en plus, à discuter, à convaincre. Le talent

de Calvin est d'envergure. Non seulement l'auteur nous donne le premier ouvrage de haute pensée rédigé en français, mais il offre des qualités de style nouvelles : la vigueur de l'expression pour frapper le lecteur, l'enchaînement des phrases nécessité par la logique du raisonnement, enfin l'ampleur de la période, qui fait prévoir Bossuet. Une fois de plus, la pensée crée l'expression. Calvin est en outre un des prosateurs de la Renaissance les plus imprégnés de latin : l'*Institution* fut d'abord rédigée en latin puis traduite par l'auteur en français, ce qui explique de nombreuses transpositions de mots. Mais ce latin est digéré et, pour la première fois, les tournures latines sont adaptées au génie de notre langue. — Traducteur de Plutarque, Amyot assouplit et enrichit son style dans cet exercice délicat, qui révèle une fois de plus l'importance des traductions pour perfectionner une langue littéraire en période de formation : il a su garder une phrase aisée et naturelle, mais il a dû singulièrement accroître le vocabulaire courant, en faisant appel à toutes les ressources de la langue (emprunts à l'antiquité, à l'italien, dérivation de mots et de sens) pour rendre toute la variété d'idées et de choses qu'il rencontrait chez l'écrivain grec : ce travail fut un des plus utiles et des plus durables. — Plus original, plus artiste aussi, Rabelais se fait remarquer d'abord par l'extraordinaire richesse du lexique, que son érudition avait puisée aux sources les plus diverses : latin, grec, hébreu, italien, langues germaniques, patois, argot. Il a le sens de la couleur, de la vie, de l'effort : sa phrase, encore lourde, est singulièrement mouvementée, animée. Aux latinismes, aux archaïsmes de mots et de syntaxe qu'il prisait également, il a amalgamé les expressions, les tours les plus expressifs, voire les plus crus, de la langue populaire. Création extrêmement personnelle, d'une saveur inimitable, qui, dans l'évolution générale, se situe plutôt hors cadre. — Après Monluc, gentilhomme, chroniqueur inégal, parfois maniéré, souvent pittoresque et expressif, Gascon comme lui, Montaigne clot la série des grands prosateurs de la Renaissance. Un instant maîtrisée par Calvin, la syntaxe est redevenue fluente, et l'auteur est souvent gêné, comme

beaucoup de ses contemporains, par la syntaxe latine dont l'adaptation ne va point sans heurts. Le fonds de sa langue est d'ailleurs le français parlé, voire populaire, « naïf » et « succulent », qu'il assaisonne de quelques condiments dialectaux. C'est avant tout un admirable artisan d'expressions : ses emprunts au latin, plus restreints, sont judicieusement choisis ; il aime à « provigner » les vieux mots dont il tire des dérivés savoureux ; il connaît surtout l'art de mettre un terme en sa place, de faire jaillir une image, de créer de nouvelles et piquantes alliances de mots. Montaigne est un des premiers artistes de la phrase.

570. Si l'on compare, non pas les protagonistes mais les prosateurs moyens qui écrivaient sous Henri IV à ceux de 1700 ou même de 1670, on est frappé par la transformation considérable que le ^{xviii}^e siècle a effectuée en amenant, en si peu d'années, la prose française à un point de perfection qu'on a pu égaler par la suite, mais non dépasser. L'effort a porté principalement sur le vocabulaire, qui a été épuré quant au fonds (interdiction des mots bas, techniques, des archaïsmes et des néologismes), précisé quant aux sens, et plus encore sur la syntaxe qu'on s'est attaché à clarifier et à assouplir. Les grammairiens entendent aussi rendre le style plus intellectuel, en faire l'expression adéquate et logique de la pensée : ils proscrivent à la fois les longueurs inutiles, dont les meilleurs prosateurs de la Renaissance n'étaient pas exempts, et les emplois figurés, pour assurer au maximum la probité du langage. Ils finirent par avoir gain de cause, même sur le dernier point, après une lutte acharnée contre les « précieux » dont l'apogée coïncide à peu près avec le règne de Louis XIII : la phrase de cette époque, chez les prosateurs, encore lourde, annonce déjà le siècle de la raison par l'importance qu'elle donne aux particules de relation, aux rapports intellectuels ; précieux (d'Urfé, M^{lle} de Scudéry, etc.) comme burlesques (Scarron, Sorel) abusent des images, multiplient métaphores et figures artificielles, outrées, de mauvais goût. La réaction classique, qui tendait à effacer les images, était nécessaire : mais l'exagération de ces préceptes risquait d'appauvrir la langue et de la décolorer. Les grands

écrivains classiques échappèrent à ce péril : pour être moins voyant et plus discret, l'élément pittoresque tient toujours une place importante dans la phrase ; les richesses lexicales léguées par l'âge précédent étaient suffisantes pour permettre un choix judicieux sans risquer d'anémier le vocabulaire.

571. Guez de Balzac, aujourd'hui bien oublié, mérite cependant d'être retenu comme artisan de la langue classique : si le fond, chez lui, est médiocre, la forme offre plus d'intérêt, quoiqu'il ait donné plus d'une fois dans la recherche et l'afféterie et qu'il manque souvent de naturel ; ce travailleur consciencieux, à la poursuite opiniâtre du mot propre, du sens exact, qui a retrouvé la période après Calvin et du Vair et l'a perfectionnée, a eu le premier le sentiment conscient de l'harmonie des phrases, et arriva à posséder une grande maîtrise de la langue. Très admiré, son influence fut considérable. — Son contemporain Descartes retarde sur lui quant au style. Ici, au contraire, c'est une pensée puissante, supérieure à l'instrument encore imparfait dont elle dispose, qui ne parvient pas complètement à le discipliner, mais qui arrive néanmoins, pour la première fois, à lui faire exprimer des idées philosophiques avec simplicité et netteté, en le débarrassant de tout jargon scolastique. — Le véritable créateur de la prose classique est Pascal. Les *Provinciales* constituent un chef-d'œuvre d'éloquence, de polémique, d'ironie : la langue, concise et nerveuse, vivante aussi, doit ses qualités à une syntaxe claire et bien ordonnée, mais plus encore à la concision, à une justesse étonnante de l'expression et à la place des mots. Ce résultat est le fruit d'un long travail : presque tous les classiques ne réalisèrent une langue facile qu'à la suite de persévérantes recherches et de patients efforts : la 18^e Provinciale fut refaite treize fois. Les *Pensées*, manuscrit inachevé d'une Apologie du christianisme, nous révèlent un autre Pascal, non plus le mathématicien dont le style est la transcription logique de la pensée, mais l'émotif, l'imaginatif qui n'a pas encore eu le temps de réfréner ses impressions violentes et qui a livré au papier des images, des phrases heurtées, des exclamations toutes frémissantes de vie.

572. Le règne de Louis XIV, à travers le type général de la langue classique, offre une grande variété de tempéraments et de styles. Molière est le plus proche de la langue parlée dans la classe moyenne : on a critiqué souvent ses négligences dues à un travail un peu rapide, mais les reproches s'adressent presque exclusivement à ses œuvres en vers, dans lesquelles les chevilles et les impropriétés sont appelées par les besoins de la rime ou de la métrique (les bons prosateurs ne sont bons poètes et la réciproque est généralement vraie). Mais dans ses comédies en prose, il se montre admirable écrivain, quoique en marge des puristes du temps : non seulement il sait faire parler à chaque personnage le langage de sa condition, mais il a le style le plus vivant de son époque, le vocabulaire et les expressions les plus riches, les tournures les plus émotives : vrai style de théâtre, « phrases pour les oreilles et non pour les yeux » (Lanson). — Voici, à l'opposé, les mondains, qui parlaient et écrivaient la langue des salons : M^{me} de La Fayette, à la prose dépouillée d'images, un peu sèche, mais vive, facile, ironique à l'occasion ; M^{me} de Sévigné, dont le style, plus travaillé et moins primesautier qu'il ne paraît, n'est pas moins une merveille de naturel, d'aisance, de vivacité, et révèle une imagination et une sensibilité transposées sans artifices ; La Rochefoucauld enfin, qui exprima une philosophie désenchantée en maximes longuement ciselées, d'une concision expressive, frappées comme des médailles.

572 bis. Tout différents les orateurs de la chaire, que domine de haut Bossuet. Ses oraisons funèbres sont l'apothéose de la période, qui par lui a trouvé sa formule : ample, harmonieuse, bien balancée, sans heurt et sans fatigue, elle s'enfle, s'étale et retombe avec la majesté d'un manteau royal. Plus simple, plus près de la langue parlée, dans les *Sermons* Bossuet garde toujours comme ses contemporains le sentiment de la mesure et de la propriété des termes : ce qui est bien à lui, ce sont ses puissantes images, qu'il doit tant à sa nature qu'à un long commerce avec la Bible, c'est le mouvement, le sens dramatique, l'émotion : nul ne connaît mieux le pouvoir d'un mot mis en sa place, d'un

complément déplacé, d'une phrase inversée, voire de certaines allitérations. — Plus raisonneur et logicien, image exacte de son siècle, Bourdaloue a la phrase austère comme le dogme. Fléchier est remarquable par l'élégance de la période, la virtuosité du rythme, que Massillon élargit et amplifie avec une vigueur qui va jusqu'à l'outrance et qui abuse des hyperboles. — Un peu à part des orateurs sacrés, et aussi profane que religieux, Fénelon a réhabilité les images, le « style fleuri », dans une langue un peu amollie, avec une cadence ralentie, voluptueuse, antithèse vivante de Bourdaloue.

572 ter. La Bruyère fait transition entre La Rochefoucauld et Montesquieu. Observateur des mœurs, du détail caractéristique qui symbolise une âme, un personnage, c'est un artiste de phrases. Son style très travaillé et un peu artificiel, aux procédés et aux tours variés, qui abuse volontiers de l'antithèse et de l'ironie, annonce déjà le XVIII^e siècle. Son vocabulaire est plus riche que celui de ses contemporains, Molière à part : il a moins d'archaïsmes que ce dernier, mais les néologismes sont assez nombreux et les termes techniques ne lui font pas peur.

573. La langue classique poursuit son évolution avec le XVIII^e siècle. La période est allégée et tombe en défaveur : la phrase courte, concise, volontiers acérée, l'emporte, jusqu'à la réaction provoquée par Jean-Jacques Rousseau. Le style s'intellectualise encore et devient plus strictement abstrait, suivant les désirs des théoriciens : sur ce point aussi, Rousseau provoque un revirement et prépare le romantisme. — Si la syntaxe varie peu, de nouvelles alliances de mots se forment, les expressions se rajeunissent ; le vocabulaire s'enrichit beaucoup. La question du néologisme, dont la renaissance est caractéristique, a fort préoccupé les écrivains du XVIII^e siècle. Proscrit par les puristes de l'âge précédent, qui avaient émondé, voire appauvri un lexique trop luxuriant, il s'impose de nouveau avec le développement des sciences, de l'industrie, des voyages. Les « philosophes » qui gravitent autour de l'Encyclopédie, tout en continuant à blâmer les emplois figurés, militent

pour l'enrichissement du vocabulaire ; Voltaire accepte les mots nouveaux, à condition qu'ils soient nécessaires, euphoniques et que leur création soit faite par analogie, suivant les procédés familiers au français. Diderot emploie le lexique de la technique picturale. Bernardin de Saint-Pierre, plus encore que Buffon, fait entrer dans la littérature le vocabulaire des sciences naturelles. Fils d'ouvrier, Rousseau a de nombreux termes d'artisanat. Les mots savants, acclimatés peu à peu, ne paraissent plus pédants et deviennent indispensables. Il n'est pas jusqu'à l'argot des malfaiteurs qui ne pique la curiosité, même à la Cour, ainsi que la « langue poissarde », qui tenta, après Jouin, le polygraphe Vadé.

574. Saint-Simon mérite d'être mis à part. Type de l'écrivain émotif, il détonne dans son siècle de grammairiens et d'intellectuels. Il écrit avec fougue, bousculant les règles et la syntaxe, brisant les phrases, transposant les mots pour leur donner plus de vigueur, les heurtant par des alliances imprévues, pour en faire jaillir des étincelles, pataugeant parfois dans les périodes, mais vite ressaisi et prêt à découper ses personnages à l'emporte-pièce ou à lancer ses flèches d'un trait sûr. — Montesquieu, au contraire, reprend la tradition, qu'il adapte au goût du jour. La vie de salon avait fait préférer la phrase courte et pleine de pensée, ramassée sur elle-même, plaisante, spirituelle, voire ironique, volontiers affilée, le style dépouillé d'images. Les *Lettres Persanes* sont le triomphe du genre ; plus austères, les autres ouvrages de l'auteur accusent les mêmes tendances, mais avec moins de brillant et plus de fermeté. — De la même lignée, Lesage, plus naturel, plus enjoué, négligé parfois, riche en traits piquants, en scènes alertement croquées ; Marivaux, à la fois plus précieux et plus lâche ; Beaumarchais, un des derniers représentants de cette langue, au style pimpant et mordant, tout en pointes et en facettes, qui commence à abuser des mots d'esprit. — Enfin, le maître du genre, Voltaire, résume les tendances du siècle et porte au plus haut point les qualités du style intellectuel suivant le vœu des grammairiens : sobriété, concision,

netteté et clarté, il est l'expression la plus parfaite de la pensée, mais il bannit systématiquement tout élément pittoresque et émotif dans le style soutenu, tandis que sa correspondance est émaillée d'images primesautières, expressives et neuves. (Lanson). La propriété des termes (tendance classique et éminemment conservatrice), le sentiment juste de la place, des alliances, des rapports des mots s'unissent chez Voltaire à une grande variété, à une souplesse moins travaillée que chez ses prédécesseurs et qui donne une impression de naturel, qui évite toute fatigue au lecteur. La prose classique a acquis la plénitude, la maîtrise de ses moyens.

575. Jean-Jacques Rousseau est l'exemple, unique dans l'histoire de la prose française, d'une personnalité assez puissante pour détourner un courant et opérer une véritable révolution dans la langue écrite. C'est peu de constater qu'il remit en faveur la période, simple formule d'expression plus ample et qui prêtait davantage aux mouvements oratoires et émotifs : son mérite essentiel est d'avoir recréé le style pittoresque et le style affectif. Ouvrant toutes grandes à l'image, à la métaphore les portes que le classicisme avait peu à peu fermées, il transpose la vision artistique des êtres et des choses, ce qui n'était pas nouveau (témoin La Fontaine, entre autres), mais il nous fait pénétrer dans le monde presque neuf de la grande nature, des paysages, non pas dessinés en quelques traits à la manière classique, mais peints en larges touches, chaudes, nuancées, et surtout en associant la nature à nos sentiments. Car Rousseau, plus imaginaire qu'observateur, est plus encore un émotif, dont les passions vibrent à travers une langue très personnelle, dans l'ampleur et la sonorité de ses périodes, d'un rythme tout musical, dans le charme évocateur de ses descriptions, la langueur de ses rêveries, comme au long des méandres d'une syntaxe irrégulière, jusque dans les phrases heurtées, parfois lourdes, toujours personnelles. — De ces deux tendances maîtresses, Bernardin de Saint-Pierre n'a guère retenu que la première : il s'efforce au style pittoresque, il étend le champ d'observation ; à décrire les tropiques,

il enrichit la langue de mots nouveaux et de nuances qu'il emprunte à la peinture.

575 bis. Chateaubriand, au contraire, qui détestait Rousseau dont les opinions étaient à l'antipode des siennes, est de la même lignée : individualiste, agité de sentiments souvent violents, dont le « moi » impérieux transparaît derrière les personnages et à travers les phrases, il a un style affectif comme Rousseau, mais l'élément pittoresque l'emporte : Chateaubriand, plus imprégné des classiques et qui a travaillé davantage sa phrase, est plus observateur que son devancier, plus grand peintre surtout : là où Jean-Jacques suggère, il décrit. Ses paysages comptent parmi les plus beaux, les mieux sentis de notre littérature ; nul mieux que lui n'a su trouver l'alliance nouvelle qui fait image, le mot juste qui évoque. Ses périodes, qui atteignent par d'autres moyens une perfection égale à celle de Bossuet, sont admirables d'ampleur, de rythme et d'harmonie. C'est le plus grand prosateur romantique. Avec lui est définitivement consacrée la phrase artistique qui s'est imposée à notre époque.

576. Bien qu'il remonte à Rousseau, le romantisme ne prit conscience de lui-même qu'après le réveil poétique dont les *Méditations* furent le signal. Mais ce n'est point parmi les poètes, qui furent plus ou moins polygraphes, qu'il faut chercher les meilleurs prosateurs romantiques. Lamartine n'a pas apporté une note bien originale dans ses romans, dont la langue harmonieuse est un peu lâche ; ses discours, plutôt méconnus, révèlent un orateur, ainsi que l'*Histoire des Girondins*, toute subjective, émaillée de beaux morceaux d'éloquence. — La prose de Hugo, plus encore, est inférieure à sa poésie : dégagée de la discipline du vers, la langue est trop souvent surchargée de longueurs, de figures, de répétitions ; elle fatigue par un abus d'antithèses, par la recherche du procédé ; le vocabulaire, exubérant et mal digéré, amassé dans les dictionnaires, est souvent obscur, prétentieux ou pédant. Les meilleurs morceaux, on les demandera aux œuvres d'impressions, comme *Choses vues*, où la langue est plus simple, la phrase plus naturelle.

Les qualités descriptives du poète restent entières : certains tableaux campant des personnages ou des scènes sont de petits chefs d'œuvre.

576 bis. Le prosateur le plus représentatif du romantisme est un historien, Michelet. L'écrivain qui a défini l'histoire « une résurrection » fut essentiellement un imaginaire qui eut une vision colorée, passionnée aussi, des différentes époques et des grands personnages du passé. Inégal, comme presque tous les romantiques (qui produisirent trop), il a écrit des pages magnifiques dans un style frémissant dont la puissance d'évocation n'a jamais été égalée. Sa phrase coupée, souvent sans liaison, voire sans verbe, tend, vers la fin de sa vie, à la notation impressionniste. — Moins artiste, mais évocateur aussi, Augustin Thierry a su transposer à un certain degré, sur un fond de style assez neutre, « la naïveté de couleur des légendaires ». — Lamennais est le grand orateur romantique, passionné, poète et visionnaire qui transfigure les idées, qui met en œuvre un sens remarquable du mouvement et de la vie. — Coloriste avant tout, ce qui n'est pas le propre de tous les peintres écrivains, Fromentin vivra surtout par ses saisissantes descriptions algériennes, comme par la fine analyse des impressions picturales (*Les maîtres d'autrefois*). — En tête des romanciers par la qualité de son style, Georges Sand, qui la première rechercha et sut mettre en valeur les termes dialectaux, donne une note bien personnelle. Sa langue, à l'opposé de celle de Hugo, est naturelle, sans recherche, coulante et d'une lecture agréable ; c'est celle qu'on parlait dans les salons. Très affective, elle a vu la nature à travers ses états d'âme et a traduit ses sympathies émues. — Un des derniers en date, avec Villiers de L'Isle Adam, Barbey d'Aurevilly, longtemps méconnu, a une prose sonore et truculente, de bonne frappe. — Prosateurs comme poètes romantiques sont essentiellement subjectifs. Parmi leurs procédés de style, outre les transpositions émotives et la recherche des images expressives, il faut signaler l'emploi métaphorique des abstraits pour donner une impression de relief, de couleur, etc. (déjà chez Pascal : *le silence de ces espaces*

infinis m'effraie). L'influence des peintres sur certains écrivains est aussi très frappante.

577. La tradition classique ne fut pas complètement interrompue. Elle se continue, plus ou moins teintée de romantisme, à travers les orateurs politiques de la Révolution, de la Restauration et de la monarchie de juillet (1), dont Royer-Collard, froid, académique, mais de style ferme et point ennuyeux, est la plus parfaite expression, entre le général Foy, ampoulé, Berryer, avocat persuasif, Guizot et Thiers, qui vivront surtout comme historiens : le premier abstrait, austère, volontiers sentencieux, le second plus vivant et d'une clarté agréable. — Le classicisme se rajeunit avec un écrivain de race, bien supérieur aux précédents, Paul-Louis Courier, polémiste étincelant, qui reprit la tradition voltairienne pour l'adapter au langage du jour : prose précise, naturelle, vivante. — M^{me} de Staël, dont le style négligé est inférieur à l'œuvre, Stendhal, moins personnel aussi par la langue que par l'analyse psychologique, sont des prosateurs classiques, des cérébraux, ainsi que Sainte-Beuve, plus fin, plus nuancé, plus voisin de La Bruyère. Purement classiques par le ton — du Marivaux plus poétique, plus léger — les *Comédies et Proverbes* de Musset, petits chefs-d'œuvre de style, sont d'une écriture aisée et ferme, évoquant le langage des salons de l'époque. Honoré de Balzac, qui donna dans le romantisme plutôt par mode que par tendance, demeure un classique qui s'oriente vers le réalisme, tant par le goût de l'analyse que par sa langue abstraite, souvent banale ou négligée, mais, en dehors des tirades à effets, précise, vivante, un peu archaïque, riche en mots techniques et régionaux, image de celle que parlait alors la petite bourgeoisie de province ; il est réaliste avant la lettre, par le soin qu'il prend d'adapter le vocabulaire et la syntaxe à la condition, au caractère de ses personnages. — Egaré un moment

(1) Les orateurs, surtout politiques, perdent beaucoup, à distance, à la lecture : car la voix, le débit et le geste (sans parler de l'intérêt relatif des actualités qu'ils traitent) jouent un grand rôle dans le discours et contribuent, pour une large mesure, à son succès. La plupart des discours d'orateurs antiques qui nous ont été transmis doivent leur perfection littéraire à ce qu'ils ont été réécrits après coup (par exemple, nombre de discours de Cicéron).

dans le romantisme, Mérimée revint de bonne heure au « réalisme classique » (Lanson) : il retrouve la phrase concise, la propriété du terme chère au XVIII^e siècle, mais il y ajoute le sentiment du pittoresque (mots archaïques et exotiques), de la vie, et il a gardé du romantisme le goût de la couleur locale qu'il traduit avec sobriété et mesure.

578. De Mérimée à Flaubert l'écart n'est pas grand. Flaubert, que les naturalistes ont reconnu comme chef d'école, tient encore (et il le reconnaissait) au romantisme, notamment par l'évocation historique qui, dans *Salammbô* ou la *Légende de Saint Julien l'Hospitalier*, relève, quoi qu'on ait pu dire, des mêmes procédés que chez Michelet : étude de documents pour se placer dans le milieu, puis « résurrection », pour laquelle l'imagination est le metteur en scène. Mais l'exécution est toute différente. Flaubert d'abord revient à la tradition du travail, que les successeurs des classiques ont trop méconnue : cet artiste consciencieux remettait sans cesse son travail sur le métier, parlant ses phrases après les avoir écrites : c'est grâce à ce labeur qu'il réalisa ce style impeccable, aux membres exactement équilibrés, d'une harmonie parfaite, avec les mots strictement nécessaires pour évoquer une vision ou exprimer une idée ; nul n'a été plus exigeant quant à la précision et la propriété des mots. — Taine se rattache à la fois aux classiques et aux romantiques : des premiers il a hérité le goût de l'analyse qu'il pousse à l'extrême, en histoire comme en critique ou en philosophie ; il excelle à la notation du petit fait caractéristiques, souligné de phrases brèves, incisives. Aux romantiques il a emprunté certains procédés d'image, de transposition. Il ne demeure pas moins très objectif et maître de ses sensations. Il a enrichi le vocabulaire de nombreux termes empruntés à la philosophie et aux sciences. — Zola est un pur romantique, que le naturalisme attira dans son orbite : très impressionnable, aussi visionnaire que Hugo ou Lamennais, il a un don remarquable pour transfigurer, généraliser, symboliser. Sa phrase, lorsque l'inspiration l'emporte, a la grande allure, la puissance, l'envolée de Rousseau, le mouvement en plus, pour rythmer les élans, les cataclysmes, l'agitation des foules.

Son lexique, très mêlé, a été volontairement marbré de vulgarismes, qui font disparate. — L'expression la plus parfaite du naturalisme a été donnée par Alphonse Daudet, écrivain charmant, conteur délicieux, dont le style nerveux, vivant, à la fois naturel et artistique (on a remarqué un emploi très personnel du participe passé), se rapproche le plus de la langue parlée. Sensible aux sentiments forts ou délicats comme au pittoresque le plus nuancé, il a doté, avec les *Lettres de mon moulin*, la prose française d'un de ses chefs-d'œuvre. — Inférieurs, malgré leur souci de l'« écriture artiste », les frères de Goncourt ont exagéré l'impressionnisme littéraire, autrement dit l'affectivité du style, rapproché, par excès de concision, du type des notes : phrases désarticulées, désossées de leurs verbes, proscription de l'épithète dont les romantiques avaient abusé, transposition des mots abstraits au concret : langue très recherchée, au demeurant, artificielle sous une apparence impromptue et négligée, et qui a fait école (1).

579. Un des plus grands prosateurs du XIX^e siècle si riche en talents variés, Renan a sa place à part en dehors de toute école. Diverses influences se sont conjuguées dans sa formation littéraire : le classicisme, dont il fut nourri, l'a imprégné, Bossuet en tête, mais il a subi aussi l'emprise des romantiques, à commencer par Rousseau et Chateaubriand, Il doit enfin à l'antiquité autant qu'au christianisme : latiniste, helléniste, hébraïsant, il a emprunté aux langues anciennes plus d'un mot, plus d'une tournure, plus d'une image. Et tous ces apports se fondent au creuset d'une intelligence puissante pour donner un style extrêmement personnel, archaïsant et coloré, précis quand il veut, évocateur plus souvent, notant des états d'âme délicats, recherchant volontiers la période ample et harmonieuse, langue claire, limpide, qui paraît couler de source, qui est tantôt d'un savant, tantôt d'un poète : la Prière sur l'Acropole se termine par un des plus

(1) La prose « artiste » du type réaliste reste la plus en faveur chez les contemporains : M. Paul Morand, par exemple, moins sensible et plus brutal, fait penser au style de Daudet ; M. Giraudoux, plus précieux, à celui des Goncourt. Seul, Paul Adam a retrouvé la fougue et le souffle de Zola : style surchargé, mais expressif et puissamment rythmé.

beaux alexandrins qui soient. — Les deux disciples préférés de Renan ont tourné nettement au classicisme, en un style intellectuel, dépouillé de toute couleur : Anatole France, conteur délicat, plus sceptique et plus archaisant que son maître, a fait revivre la syntaxe du XVIII^e siècle, mais avec une note personnelle de grâce et d'ironie, pour habiller des personnages et des idées d'aujourd'hui ; son vocabulaire est plus moderne qu'on ne serait tenté de le croire. Jules Lemaitre, critique fin, esprit ouvert, rappelle Sainte-Beuve : mais sa langue est plus vive, plus naturelle, de qualité supérieure. — Parmi les indépendants figurent aussi : Maurice Barrès, tempérament individualiste, analyste aux notations curieuses, qui associe le *moi* à la nature par des procédés très personnels, maître dans l'art de transposer les paysages en états d'âme et de buriner en traits justes et cruels des scènes et des silhouettes (*Leurs figures*) ; — et Pierre Loti, sentimental et visuel, qui a fait passer dans les paysages d'une vie de marin son âme rêveuse et inquiète : à l'aide de moyens très simples, très originaux aussi, par un habile choix de mots et de transpositions, par une phrase impressionniste souvent dépouillée du verbe, il est un de nos peintres les plus saisissants de la nature. Plus que Bernardin de Saint-Pierre et que les Goncourt, il a su tirer des termes exotiques de puissants effets d'évocation.

580. Les dramaturges réclament un examen spécial. Ils n'ont donné aucun prosateur de premier ordre. Par réaction contre le romantisme, la plupart adoptent un style sobre, sans éclat et sans personnalité : ni Emile Augier, moins encore Scribe, ne comptent dans l'histoire de la prose. Le vaudevilliste Labiche est un peu plus vivant, plus naturel, mais sans grande originalité de style. Le plus personnel est Alexandre Dumas fils : langue vibrante d'orateur, propice aux « mots » et aux tirades, langue subjective et uniforme d'un auteur qui ne sait pas s'objectiver et qui transparaît derrière tous ses personnages. — Plus près de nous, Paul Hervieu est plutôt de tendance classique, avec un style vigoureux et ferme ; Henri Bataille, frémissant et sensuel, un des contemporains qui ont le mieux su traduire la passion dans

le dialogue, comme 'M. Henry Bernstein, plus brutal et plus violent. Ces deux derniers se rapprochent de la langue parlée, dont on trouve une notation plus exacte encore chez les auteurs de pièces légères : M. Henri Lavedan et Robert de Flers sont les représentants les plus artistes de cette école, à laquelle on peut joindre les dialogues de Gyp, pour la langue parlée par la noblesse parisienne (combien éloignée du purisme !) à la fin du xix^e siècle et au début du xx^e.

581. Il est assez difficile de dégager, même au seul point de vue du style, les caractères de la littérature présente : la perspective nous manque. Les tendances sont encore diverses et confuses : de grands courants, analogues à ceux du classicisme, du romantisme, du naturalisme, n'apparaissent pas ; les écoles poétiques actuelles n'ont guère eu de répercussion sur la prose. Les archaïsants, qui n'ont jamais cessé de se manifester depuis le siècle dernier, avec Huysmans (style rugueux, très personnel, vocabulaire recherché, notations d'un pittoresque intense), les critiques Brunetière et Faguet qui se plaisaient à ressusciter la syntaxe du xvii^e siècle jusqu'en ses lourdeurs et ses bizarreries, sont toujours bien représentés, notamment par M. Abel Hermant, le chef actuel des puristes (qui a cependant contribué naguère, comme M. Paul Bourget, à l'acclimatation de nombreux anglicismes). A la tradition classique se rattache aussi un écrivain plus original et plus artiste, M. André Gide, âme tourmentée, style vibrant et très personnel. — On est parfois remonté jusqu'au xvi^e siècle : M. Léon Daudet a retrouvé dans ses polémiques des accents rabelaisiens, et *Colas Breugnon*, de M. Romain Rolland, avec son vocabulaire savoureux, ses constructions vieillottes, ses assonances et ses répétitions, est un chef d'œuvre du genre, comme le *Tristan et Iseut* de M. Bédier, adaptation médiévale, d'une langue plus poétique et plus harmonieuse que celle de l'original. — Il y a les traditionalistes, qui gardent la belle langue claire, d'inspiration classique, adaptée aux besoins, à la syntaxe et au vocabulaire du jour : Jaurès, plus ample et plus sonore, et Paul Deschanel, plus académique, orateurs ; Camille Jullian, historien, en sont les plus parfaits représentants.

582. Ceux qui cherchent à innover semblent s'écarter de plus en plus de la langue courante, pour raffiner tant la syntaxe que le vocabulaire : orientation fâcheuse, car la littérature, sous peine de se réduire à des productions pour cénacles, doit toujours garder le contact avec la vie. G. Rodenbach représente le mieux le symbolisme dont nous parlerons à propos de la poésie. L'un des plus artificiels de nos écrivains récents, malgré son talent, Marcel Proust, a élaboré un style émotif curieux, fluide et mouvant, très riche, complexe sinon confus, savamment adapté à une pensée ondoïyante (1). Ce n'est pas qu'on ne fasse point appel à la langue populaire : mais celle-ci est généralement plaquée, comme chez M. Barbusse, sous forme de dialogues et de monologues, sur un fonds de langue savante et travaillée. L'un des écrivains les plus artistes, qui se rapprochent le plus de la langue vivante, est M^{me} Colette, dont les notations vives, souvent imprévues, accusant une sensibilité toujours en éveil et un vif sentiment du pittoresque, donnent une impression de naturel assez rare à l'heure actuelle. Un des rares écrivains français qui aient subi profondément l'influence de la musique, M. Romain Rolland, qui est aussi un visuel, est remarquable par la transcription vibrante, ramassée, de ses impressions, surtout auditives.

583. La tendance générale est à l'impressionnisme, suivant des procédés plus ou moins renouvelés des Goncourt. Elle s'est affirmée aussi dans le journalisme, dont l'influence va grandissant, et qui compte, parmi trop de plunitifs hâtifs et négligés, des écrivains et des talents : sous le second Empire, des polémistes incisifs, de race classique, Veuillot, Prévost-Paradol, Henri Rochefort, Vallès plus âpre, puis des chroniqueurs diserts comme Henry Fouquier ou émotifs comme Séverine. Aujourd'hui apparaissent, à la suite de M. Ludovic Naudeau, les grands reporters, dont quelques-uns (MM. Béraud, Dorgelès...) sont venus au roman en apportant de

(1) Notons, entre autres, les transpositions de sensations (sons *horizontaux*, *côtelés* par leurs vibrations...), la personnification des choses (les fleurs qui regardent), la valeur expressive accordée aux noms de personnes et de pays. — Chez nombre de contemporains, la valeur affective de certaines particules est émarquable (p. ex. *Et*, en tête de phrase).

nouvelles qualités : un sentiment plus neuf de la vie, avec laquelle ils sont restés en communion intime, une vision directe et rapide des hommes et des événements, une aptitude à synthétiser, à saisir et à grouper des ensembles, toutes qualités qui ont leur répercussion, leur expression dans le style. C'est par eux surtout que la prose est appelée à se renouveler, en demeurant en harmonie avec la langue parlée.

— La reprise de contact avec le langage vivant pourrait être aussi un des résultats du mouvement populiste (A. Thérive, L. Lemonnier, etc.) qui recherche les mots « directs, francs et drus », proscriit les néologismes bizarres et les mots techniques tout comme le subjectivisme, et paraît être une adaptation du réalisme à la discipline classique : trop récent (1929) (1) pour qu'on puisse encore en apprécier l'ampleur et la portée.

— Un autre renouvellement, qui affecte surtout le vocabulaire, s'affirme par l'organe de la littérature régionaliste, dont Georges Sand, par ses meilleurs romans (*La Mare au Diable*, *La Petite Fadette*, *Les Maîtres Sonneurs*), peut revendiquer le parrainage. Le lexique littéraire s'est fort enrichi depuis le romantisme : après les termes vivants populaires, techniques, scientifiques, un élément de variété et de pittoresque est infusé avec le vieux sang de nos dialectes (Pouvillon, Eug. Le Roy, Paul Arène, Pergaud, Moselly, A. Le Braz, etc.). Au point de vue du style, l'un des plus originaux est le Suisse Ramuz, dont les notations visuelles, papillonnantes, les instantanés de perspective, si curieux, plaqués sur un fonds de langue familière, font penser au pointillisme de Segantini.

584. Dans l'ensemble, l'heure présente fait figure d'une époque de transition, qui cherche ses voies sans les avoir encore trouvées : analogue, sous plus d'un rapport, au xvi^e siècle qui vit se heurter tant de passions, d'idées, de théories, à travers les individualités, les talents les plus divers. Autre point de similitude : de nombreux techniciens, savants, médecins, ingénieurs, etc., viennent à la littérature,

(1) A. THÉRIVE, *Plaidoyer en faveur du naturalisme* (1927) ; L. LEMONNIER, articles-manifestes dans *l'Œuvre* (27 août 1929) et le *Mercur de France* (oct. 1929).

en introduisant des éléments nouveaux, des apports variés, qu'il s'agisse de tendances, habitudes et observations professionnelles ou de moyens d'expression. Même dans leurs productions scientifiques, les spécialistes tiennent à honneur de soigner leur style : Claude Bernard, Pasteur figurent dans les manuels de littérature, comme mériteraient d'y prendre rang Gaston Paris, l'entomologiste Fabre et tant d'autres. La prose scientifique doit recouvrer la place que lui avait assignée Buffon, mais dépouillée désormais de toute rhétorique, de tout ornement littéraire : expression adéquate d'une forte pensée, c'est encore celle qui vieillira le moins.

BIBLIOGRAPHIE. — 585. G. LANSON, *L'art de la prose*, Paris, 2^e éd., 1909 ; — LEO SPITZER, *Stilstudien*, 2 vol., Munich (Hueber), 1928 (l'évolution du style est considérée surtout au point de vue affectif) ; — F. GOHIN, *Les transformations de la langue française dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, Paris (E. Belin), 1903 (étudie uniquement le vocabulaire de la langue littéraire) ; — F. BRUNOT, *Hist. de la langue française*, t. VI, 1^{re} partie (le mouvement des idées et le vocabulaire technique ; dépouillement remarquable) ; — D. MORNET, *Le sentiment de la nature en France, de J.-J. Rousseau à B. de Saint-Pierre*, Paris, 1907 ; pour la langue du XIX^e siècle, voir le dernier chapitre (rédigé par M. F. Brunot), de chacun des tomes VII-VIII de *l'Histoire de la langue et littérature françaises* publiée sous la direction de Petit de Julleville (Paris, A. Colin, 1899). — On trouvera le détail des travaux relatifs à la langue de nombreux écrivains (jusqu'en 1908) dans la Bibliographie de Horluc et Marinet (§ 482) ; l'un des plus importants est celui de E. HUGUET, *Etude sur la syntaxe de Rabelais, comparée à celle des autres prosateurs de 1450 à 1550*, Paris, 1894.

CHAPITRE III

LA POÉSIE

1. LE VERS FRANÇAIS

586. La poésie met en œuvre des moyens plus complexes que la prose. Si l'expression des idées à l'aide de mots et de tournures appropriées en constitue toujours la base, l'élément intellectuel joue un rôle moins important, tandis que l'élément affectif prédomine. Le but suprême de la poésie est de suggérer des impressions d'ordre esthétique, d'évoquer, par l'organe des vers, les états d'âme, les sentiments, les sensations du poète. La difficulté est de mettre l'instrument au diapason, encore qu'il ne rencontre pas un écho chez toutes les âmes, même parmi les lettrés. Cet élément affectif a été fort bien saisi par M. l'abbé Brémond, dans sa controverse mémorable sur la poésie avec Paul Souday, pur cérébral. Sans doute une pensée profonde et originale peut donner à la poésie plus de grandeur, mais une pensée très belle s'est exprimée souvent en vers médiocres, témoins les poèmes philosophiques de Sully Prud'homme, mieux inspiré dans les modestes élégies ; les traductions en vers de poètes d'une autre langue offrent des exemples non moins probants : il suffit de voir comment Delille, écrivain correct, mais rimeur sans âme, a décoloré et dépouillé de ses vibrations la poésie si émotive de Virgile. A l'inverse, un thème intellectuel très simple, brochant sur des lieux communs, ou des descriptions d'où l'élément intellectuel est presque absent (comme chez Théophile Gautier) suffisent pour étoffer des poèmes de haute valeur, pourvu que l'artiste ait su communiquer son émotion et donner une sensation esthétique. La poésie, par

là, confine à la musique ; par la description, elle est une peinture au second degré.

Moyens expressifs : images, ordre des mots, vocabulaire. —

587. Pour atteindre son but, la poésie dispose de moyens linguistiques divers. Plus que la prose, elle recourt à l'image ; comme celle-ci s'use vite dans le langage, l'art du poète consiste à créer des images nouvelles, frappantes, mais naturelles, qui se comprennent sans effort. C'est un des procédés évocateurs les plus puissants. La poésie médiévale française est peu imagée : on a commencé par la comparaison, souvent longue et traînante. La métaphore poétique, qui suppose une certaine vivacité d'esprit chez l'auditeur ou le lecteur, se développe tardivement ; les classiques l'ont réfrénée ; elle atteint son plein développement avec le romantisme, Hugo en tête, et reste très en faveur chez les contemporains. Nombre de prosateurs sont poètes par l'art de créer les images (Bossuet, Chateaubriand, Loti, etc.).

588. Plus encore que la prose, la poésie attache une importance particulière à l'ordre des mots. Le « mot mis en sa place », suivant le précepte de Boileau, a un « pouvoir » amplifié par le rythme. Ayant besoin d'une variété syntaxique plus grande que la langue courante pour exprimer les émotions dans leurs nuances, on conçoit que la poésie ait recours à des archaïsmes de syntaxe, ou, plus exactement, qu'elle ait conservé, comme nous avons eu l'occasion de le montrer, nombre de constructions abandonnées par le langage parlé, et même par la prose : plus de liberté pour varier les tournures, moins de rigidité pour la place de l'épithète ou du complément, plus grandes facilités d'inversion (§ 508, 510, 518-20), autant de libertés dont la poésie dispose dans un but affectif ou plastique. Cette tendance s'est affirmée peu à peu, à partir de la Renaissance, à mesure que se cristallisait la syntaxe courante.

589. Le vocabulaire offre des ressources encore plus variées. Dès ses débuts, la poésie tend à éviter les termes vulgaires et bas, et manifeste des tendances à l'archaïsme : le mot vieilli, par le fait qu'il est rare, donc moins usé dans les échanges

quotidiens, a plus de pittoresque et de relief. On évite plus tard les mots techniques, sauf ceux qui sont de bonne frappe, mais surtout les mots savants, les mots pédants, décalques incolores du latin et du grec, notations intellectuelles sans vie, termes à demi-assimilés, généralement trop longs, trainants. Le péril qui menace la langue poétique est la cristallisation dans des archaïsmes, des métaphores et périphrases figées : c'est ainsi qu'a péri la poésie classique. Le lexique, comme l'image, doit se renouveler sans cesse sous peine de tourner au cliché. — Enfin les mots sont choisis souvent (souci surtout moderne) en raison de leur forme : nous touchons aux procédés d'ordre phonétique.

Les sons : la rime et l'harmonie. — 590. Ce qui distingue essentiellement la poésie de la prose, ce qui la rapproche aussi de la musique, c'est qu'elle fait appel aux sonorités pour suggérer directement des impressions, des états d'âme : les sons d'une part, le rythme de l'autre. — Un premier procédé, le plus simple et le plus apparent, consiste dans la répétition de certains sons : allitération ou rime. Si importante dans la poésie germanique, l'allitération ne joue, autant dire, aucun rôle dans l'ancienne poésie française. Les poètes modernes y ont eu recours parfois, mais discrètement, sous forme d'harmonie imitative :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes

RACINE, *Andromaque*, V. sc. 5.

Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèles

V. HUGO, *Booz endormi*.

Pour les voyelles, le procédé, souvent inconscient, consiste surtout, comme l'a montré M. Grammont, à accorder la tonalité des sons accentués avec le sentiment exprimé par le vers ou le morceau : voyelles aiguës (é, i) pour la colère, éclatantes (a, o, è) pour les périodes majestueuses comme dans ces strophes de *Napoléon II* :

Couronne éclatante des rois,

Victoire aux ailes embrasées

ou la finale des strophes *Au peuple (Les Châtiments)*.

La valeur des nasales et des *ou*, voyelles sourdes, est encore plus sensible dans ces vers de Hugo :

..... au fond des *antres sourds*
(*Contemplations : Aux arbres*).

.....*Onze*
Douze... Minuit sonnait à la porte de bronze

comme celle des voyelles neutres (tristesse) dans les vers bien connus de Verlaine :

Il pleure dans mon cœur...

591. Inconnue à la poésie antique, la rime apparaît dans la poésie latine chrétienne. La poésie française, à ses débuts (x^e-xi^e s.), ne pratique encore que l'assonance, c'est-à-dire la simple répétition de la voyelle tonique en fin de vers, soit par couples (*Saint Léger*), soit par laisses de vers (*Alexis*, *Roland*). Les poètes sont très sévères quant au timbre : deux *é* différents n'assoneront pas ensemble. L'influence des troubadours accrédita la rime dès le xii^e siècle, la similitude de sons étant étendue à l'élément consonantique qui suit. Les poètes modernes renforceront encore le groupe de sons en exigeant, sauf pour les cas de finales rares ou suffisamment caractérisées, la similitude de la consonne d'appui (romantiques, parnassiens plus encore, si soucieux de la forme). La contraction progressive des mots à la finale, en produisant de nombreuses homophonies (réduites souvent à un son), nécessitait ce renforcement. — La distinction entre rimes masculines et féminines a son origine dans la phonétique de la langue, qui offrait à l'origine deux types de mots, les oxytons (à finale tonique) et les paroxytons avec *e* muet (*ə*) atone. Bien que l'*e* muet final ne se prononce plus depuis trois siècles (sinon légèrement après certains groupes, § 90, 117 et 133), la poésie a respecté la distinction des deux types et généralement leur alternance, qui produit un heureux effet de contraste : aussi, dans la récitation des vers, doit-on faire entendre légèrement l'*e* muet final, comme on le verra dans un instant pour l'*ə* à l'intérieur du vers. — Pendant

longtemps, alors que les poésies étaient surtout récitées, on rima essentiellement pour l'oreille. Les rimes pour l'œil (1) apparaissent à l'époque moderne, quand la physionomie visuelle des mots eut pris une importance grandissante chez les écrivains : de toutes les licences poétiques, celle-ci est la plus fâcheuse, car elle affaiblit la rime transformée en assonance ; même lu, le vers reste un assemblage de sonorités. Il faut faire la part des rimes dialectales depuis le xvi^e siècle : à partir de cette époque, des poètes originaires de toutes régions ont écrit en français et ont souvent rimé en accord avec la prononciation en usage dans leur pays natal (les rimes gasconnes de du Bartas sont bien connues). — Il arrive enfin que la rime soit renforcée par des rappels de sons dans l'intérieur du vers, ou, inversement, mise en valeur par des contrastes.

592. L'harmonie phonique du vers a depuis longtemps retenu l'attention des poètes. En principe, la poésie s'efforce d'éviter les heurts, les discordances, les difficultés de prononciation, les groupes durs ou les rencontres désagréables de consonnes. Les tempéraments tendres ont soigné particulièrement l'harmonie des sons, peu sensible aux étrangers, mais qui, à l'oreille du Français, donne aux vers de Racine et de Lamartine cette fluidité, cette douceur inimitables. A l'inverse, certaines discordances, certains heurts seront recherchés pour produire des effets de vigueur, de violence, d'antithèse.

593. A l'harmonie vocalique se rattachent les questions de l'hiatus et de la diérèse. L'hiatus fut proscrit jadis pour éviter des chocs déplaisants entre voyelles similaires : « il va à... », mais il y a des hiatus très doux comme celui, bien connu, de Musset : « folle que tu es ». Du jour où l'e muet final après voyelle ne fut plus prononcé et où nombre de consonnes finales cessèrent de l'être, beaucoup d'hiatus se réintroduisirent dans la langue, et, cette fois, furent tolérés, parce qu'ils ne formaient pas hiatus pour l'œil : distinction arbitraire, qui autorise des hiatus aussi discordants que *joie altière*

(1) Par exemple *Bacchus-écus* (*bakkus-éku*), *Ruy Blas*, I, sc. 2.

(*jwa altyèr*) ; d'autres sont prévenus par le maintien de la consonne de liaison en poésie (§ 148 sqq.). Les vrais poètes évitent tous les hiatus désagréables, visuels ou non ; mais ils n'ont pas eu le courage, en général, de s'affranchir, pour les hiatus harmonieux, de la règle traditionnelle.

594. Autre règle absurde, celle qui prohibe devant un mot à initiale consonantique le mot à tonique vocalique suivi d'*e* muet (*aimée, joie*) : au moyen âge, cet *e* se prononçait et comptait dans le rythme. Du jour où il fut amui, les poètes répugnèrent à suivre sur ce point la prononciation courante ; mais le compter choquait trop l'usage : ils s'en tirèrent en évitant semblable combinaison, et cette répulsion, qui n'eût été que temporaire, fut érigée en dogme. Après consonne, l'*e* muet final garde toujours une valeur syllabique en poésie (sauf chez les indépendants), devant un mot à initiale consonantique : plusieurs poètes du xvi^e siècle ont essayé de suivre sur ce point, on l'a vu, l'évolution de la prononciation en ne comptant pas l'*e* muet devant consonne (§ 90), mais la tradition reprit le dessus. La poésie française a gardé, de ce chef, un phonétisme archaïsant, qu'on atténue en truquant la longueur respective des syllabes : l'*e* muet, légèrement prononcé, n'a que la valeur d'un demi-temps environ, tandis que le demi-temps manquant est regagné sur la voyelle précédente qui s'allonge. Ainsi dans le vers de Racine (*Athalie*, II, sc. 5)

Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi !

seuls les Méridionaux ou les écoliers martèleront les *e* en leur donnant la valeur d'un temps ; le Français du Nord sachant réciter des vers allongera inconsciemment les voyelles en italiques pour pouvoir glisser plus rapidement sur l'*e* muet qui suit, afin de moins s'éloigner de la prononciation courante. En compensation de son archaïsme, la poésie traditionnelle est demeurée plus harmonieuse, en évitant des rencontres de consonnes et des chocs fâcheux de sons.

595. La diérèse, dont la pratique complète l'archaïsme phonique de notre poésie, a des origines historiques fort claires. La fin du moyen âge, on le sait (§ 89) a été marquée

par une réduction générale des hiatus existant à l'intérieur des mots : tandis que l'*e* muet, en cette position, disparaissait purement et simplement, l'*i*, l'*ou* et l'*u* devenaient semi-consonnes, réduisant ainsi le mot d'une syllabe ; ce phénomène s'observe dans un certain nombre de termes populaires (*fi-er* devenu *fyé*, *jou-er* *jwé*, etc.), mais il est surtout fréquent dans les mots savants (*nation* = *na-si-ō* → *na-syō* ; *patience* = *pa-si-āsa* → *pa-syās*, etc.) La poésie conserva la tradition de la prononciation ancienne et n'adopta que tardivement la contraction, pour les mots les plus usités, principalement à partir du romantisme. Par analogie, et dans l'ignorance de la phonétique historique, les poètes ont infligé la diérèse à des mots dont le groupe avait toujours été monosyllabique : Boileau a scandé *hi-er* (Sat. IX), forme qui a gagné quelque peu la langue parlée à cause de notre aversion pour *y* initial (§ 153 *bis*) ; M. Paul Valéry a scandé plus récemment *ti-ède*. La diérèse jette une note d'archaïsme que certains recherchent, mais surtout, en allongeant le mot, elle le rend moins dur, plus alangui ; M. Paul Valéry a déclaré (*R. de Philol. fr.*, 1928, 59) qu'il avait dédoublé *ti-ède* pour donner une impression plus voluptueuse. Par contre, la diérèse dénature de façon généralement ridicule la plupart des mots savants (que d'ailleurs les poètes évitent) ; elle exagère leur longueur, disproportionnée à leur valeur sémantique ou pittoresque. — Il va sans dire que la poésie populaire moderne contracte les hiatus et supprime les *e* muets.

Le rythme. — **596.** Le rythme est le plus puissant moyen d'expression dont dispose la poésie dans le domaine de l'acoustique : car s'il y a des vers sans rimes, même en français, on ne saurait concevoir une poésie sans rythme. Le nombre des pieds, dans chaque type de vers, ne représente qu'une computation simpliste ; l'essence de la poésie réside dans l'alternance des temps forts et des temps faibles. — Le rythme de la poésie classique latine, comme de la poésie antique en général, était quantitatif et reposait sur l'alternance des syllabes longues et brèves ; les temps forts affectaient indistinctement des syllabes atones ou toniques. Il

semble bien toutefois, contrairement à l'opinion de Louis Havet, que les poètes latins aient recherché la coïncidence de l'accent tonique et du temps marqué dans les deux derniers pieds de l'hexamètre (cf. les deux types classiques : *condere gentem*, *conde sepulcro*), ou (Plaute) au commencement d'un second membre d'un vers iambique ou trochaïque : premier embryon d'une versification rythmique, fondée sur l'alternance des toniques et des atones, qui se développa dans la poésie chrétienne du bas Empire concurremment à la transformation de l'accent (l'élément intensité prenant le pas, au détriment de l'élément hauteur, § 25). Cette poésie avait adapté au rythme nouveau les types les plus répandus des vers classiques. Le vers français, tel qu'il apparaît aux ^{x^e}-^{xi^e} siècles, dérive évidemment de la versification rythmique bas-latine, mais la filiation des divers types est obscure et il n'est nullement prouvé que le décasyllabe représente, comme l'a soutenu Thurneysen, une adaptation rythmique de l'hexamètre ; il semble plutôt que ce soient des adaptations du mètre iambique ou trochaïque qui aient vécu.

597. C'est l'octosyllabe qui apparaît le premier, au ^{x^e} siècle, dans la *Passion* et *Saint-Léger*, puis le décasyllabe avec *Alexis* et la *Chanson de Roland*, enfin l'alexandrin (qui prit le nom d'un poème sur Alexandre, de date postérieure) avec le *Pèlerinage de Charlemagne*, contemporain du Roland. L'octosyllabe n'offre pas de césure rigoureuse. Au contraire le décasyllabe, comme l'alexandrin, est nettement partagé en deux groupes, qui ne sont pas toujours, comme ils le devinrent par la suite, de 4 + 6 syllabes pour le premier, 6 + 6 pour le second. Cela n'est vrai que lorsque chaque hémistiche tombe sur une tonique finale : mais l'hémistiche de la césure, comme celui de l'assonance, peut se terminer par une atone, qui n'entre pas dans le compte précédent. Si l'on se rappelle que les mots français à tonique finale n'ont pris cette physionomie qu'après la chute des atones latines finales (^{viii^e}-^{ix^e} s.), ou en conclura qu'à l'origine le décasyllabe était un vers de douze pieds, et l'alexandrin de quatorze. Passé le ^{xiii^e} siècle, on n'admet plus de syllabe

atone devant la césure. — Les vers de sept syllabes apparaissent au ^{xiii}^e siècle dans des chansons de croisade.

598. L'influence des troubadours contribua à faire abandonner la laisse monorime, à varier les strophes. A la Renaissance, l'Italie importe le sonnet. On commence aussi à mêler des vers de longueur inégale, procédé dont La Fontaine tirera de remarquables effets rythmiques :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger

(Les animaux malades de la peste)

La disposition des strophes permet de varier à l'infini les rythmes, suivant la longueur de la strophe et des vers, l'alternance de vers longs et de vers courts, l'emploi des rimes masculines et féminines. L'art de la strophe date de Ronsard.

599. Le rythme intérieur des vers français est très délicat. On a vu (§ 157 *bis*) que le rythme normal de la phrase française n'admet pas et n'a jamais admis une alternance rigoureuse de toniques et d'atones : deux toniques peuvent être séparées par deux ou trois atones. L'ancienne poésie française n'offre pas de rythme intérieur sensible : on se trouve en présence de rythmes métriques anciens qui ont été bouleversés par la catastrophe phonétique du ^{viii}^e siècle (chute des atones) : c'est pour cette raison que la rime est si nécessaire à notre poésie dont le rythme est incertain, et que les classiques ont été si rigoureux pour le maintien de la césure. — Les poètes modernes, surtout ceux qui recherchent l'harmonie, ont toutefois marqué leurs préférences pour certains rythmes, en particulier dans l'alexandrin. Les deux types principaux sont les groupes *atone + tonique*, et *2 atones + tonique*, que M. Grammont appelle dyade et tryade, et que je nomme iambe rythmique et anapeste rythmique. Généralement, dans l'alexandrin, les iambes sont groupés par trois, les anapestes par deux dans le même hémistiché. L'emploi de ces groupes, joint au choix des sonorités, est le secret de l'harmonie exquise qu'offrent tant de vers de Racine et de Lamartine

(l'italique, dans les exemples suivants, marque l'accent rythmique) :

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée

(*Phèdre*, I)

Certaines strophes des *Méditations* ou des *Harmonies*, par exemple dans *Ischia* :

A la molle clarté de la voûte sereine...
Au murmure des eaux, sous un dais de saphir...

chantent comme de la musique (le rythme anapestique, le moins fréquent dans la langue parlée, est le plus musical). — La recherche du rythme intérieur a permis aux poètes romantiques de se montrer moins rigoureux pour la césure et de généraliser, par exemple, le type du trimètre, cher à Victor Hugo :

Je marcherai — les yeux fixés — sur mes pensées
(*Contemplations*)

Par scrupule traditionnel, les romantiques ont gardé la coupe des mots après la sixième syllabe : mais, dans des vers comme le précédent, ce n'est plus une césure, et nombre de poètes contemporains, qui s'efforcent de varier les rythmes et de trouver des rythmes nouveaux, ne se soucient plus d'une exigence qui n'a plus sa raison d'être.

600. Si l'iambe et l'anapeste sont les deux types rythmiques principaux, le vers français moderne, aussi souple que nuancé, offre bien d'autres variantes, depuis le rythme régulier et musical des vers lamartiniens, jusqu'aux discordances. Nous avons d'abord des spondées rythmiques, accentués sur la seconde syllabe. Dans le vers suivant

Dancez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres
(V. H., *Les pauvres gens.*)

dancez et *brûlez* sont des spondées dont la longueur contraste avec l'idée exprimée par les mots et prépare l'antithèse

finale (*le refroidissement lugubre du tombeau*). Placée sur un temps faible d'une triade, la voyelle longue ajoute une singulière majesté au type anapestique :

Les grands chars gémissants qui reviennent le soir
(V. H., *Tristesse d'Olympio*).

Fréquemment le trochée rythmique peut précéder des couples iambiques, surtout au début des vers :

Lorsque la fosse attend, il faut qu'on y descende
(MUSSET, *Portia*.)

Le vers précédent montre, en outre, qu'un hémistiche peut comporter deux temps forts séparés par trois atones. Certaines atones peuvent d'ailleurs recevoir un accent secondaire rythmique ; l'accentuation des vers français est souvent sujette à des variantes également justifiables. Soit par exemple ce vers de *Jocelyn* (5^e Epoque) :

La neige qui fondait au tact du rayon rose

Il renferme les quatre temps fort indiqués : on peut faire ressortir ceux-là seuls, ce qui donne plus de sveltesse au vers, ou l'allonger, l'alanguir, en prenant deux points d'appui secondaires sur *qui* et sur la finale de *rayon*. De même les mots trisyllabes peuvent être scandés, suivant les cas, avec les deux premières atones ou avec un accent secondaire sur la première ; les possibilités varient encore davantage pour les mots de 4 ou 5 syllabes. — Outre l'alternance de mesures lentes et rapides, la poésie contemporaine a essayé, pour rendre des nuances nouvelles, de nombreuses combinaisons qui n'apparaissent pas ou qui déplaisent aux habitués de la poésie traditionnelle : c'est une question d'éducation de l'oreille, et d'habitude (1). Nous sommes d'ailleurs en pleine période de tâtonnement.

(1) Je ne trouve nullement informé, comme l'a déclaré M. GRAMMONT (*Revue des langues romanes*, juil.-déc. 1927, p. 168), le vers de Hérédia : qu'il tient empoigné par l'horrible chevelure. Il est, au contraire, fort énergique et habilement construit avec une gradation rythmique de : 1 atone + tonique, 2 atones + tonique (2 fois), 3 atones + tonique.

601. Les discordances, qui sont à blâmer lorsqu'elles n'ont pas de raison d'être (elles fourmillent chez les poètes médiocres), consistent essentiellement à briser le rythme pour produire un effet de contraste. L'enjambement, par quoi la syntaxe rompt le rythme, est un des procédés les plus connus, mis en honneur par les romantiques. Les classiques en ont usé parfois, avec bonheur, malgré la proscription dont il était l'objet à cette époque, témoin La Fontaine :

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe.....

Et Racine dans les *Plaideurs* :

Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine...

Un autre système consiste à juxtaposer deux toniques pour produire un effet de vigueur :

Réfléchis, enfant. — Duc, laisse-moi ma proie
(*Hernani*, IV, 3).

Donnez, rois
(*Les Châtiments*, Au peuple).

Les mots enfin peuvent être mis en valeur par leur position rythmique. Leur longueur a grande importance : les mots courts entraînent un rythme léger ou heurté ; les mots longs, que la mesure et, à l'occasion, la diérèse étirent encore, donnent une impression de grandeur comme dans le vers magnifique de Leconte de Lisle (*Midi*) :

Une ondulation majestueuse et lente...

On voit de quels moyens multiples autant que délicats dispose la poésie moderne : gamme extrêmement riche d'un clavier dont peu de maîtres ont su utiliser les ressources.

601 bis. Néanmoins la poésie française, même renouvelée par le romantisme qui a simplement assoupli le rythme, reste

archaïsante par sa prosodie, qui correspond à une prononciation périmée ; d'autre part, nombre de poètes trouvent ses mètres trop rigides et ont recherché un instrument plus en harmonie avec les nuances complexes de la pensée moderne comme avec la phonétique du langage parlé. Il est remarquable que des adeptes de cette nouvelle école, tels MM. Robert de Souza et André Spire, se soient mis à l'école de la phonétique expérimentale. — Le vers libre a été précédé par le « vers libéré » (la formule est de M. Ed. Dujardin), première émancipation due aux symbolistes qui suppriment certaines entraves : la coupe des mots à l'hémistiche, la prohibition de l'hiatus, la rime graphique, et adoptent des mètres impairs écartés par les classiques (9, 11, 13 syllabes et plus) — Le vers libre date de 1886 : les premiers poèmes de ce genre parurent, dans la *Vogue*, la *Revue Indépendante* et la *Wallonie* en particulier, sous la signature de Gustave Kahn, Rimbaud, Jean Moréas, Ed. Dujardin et Albert Mockel. Le vers libre ne tient aucun compte du nombre des syllabes, il néglige la rime ou s'en passe, et il construit son rythme selon les lois de la prononciation courante ; en revanche, chaque vers doit constituer une unité, de pensée comme de rythme ; la rythmique et l'harmonie deviennent les éléments essentiels, d'un maniement très délicat, de l'expression poétique : conditions indispensables, qui distinguent le vers de la prose rythmée, celle-ci étant d'un rythme moins prononcé et n'étant pas ordonnée dans l'unité resserrée du vers (Ed. Dujardin). On voit que le vers recouvre son unité métrique, que les romantiques lui avaient souvent fait perdre par l'enjambement. — Le verset est un vers libre élargi ; il peut se réduire à un pied rythmique ou à un vers libre, plus souvent se composer de plusieurs vers libres étroitement associés. Il doit constituer aussi une unité rythmique. — Ces nouvelles tentatives, fort intéressantes, ne semblent pas encore au point, bien qu'elles aient déjà donné naissance à des œuvres de valeur.

2. EVOLUTION DE LA POÉSIE

602. En avance de près de deux siècles sur la prose, et d'origine nettement religieuse pour l'édification des fidèles, notre poésie médiévale, expression de sentiments simplistes et de pensées banales, témoigne d'un art rudimentaire, même lorsqu'elle fut complètement émancipée de l'Eglise. On ne saurait alléguer, à la suite de Gaston Paris (1), que le sentiment de la beauté était à peu près absent des âmes, car les magnificences des cathédrales nous prouvent le contraire. L'imperfection de l'instrument, langue populaire appauvrie et sans tradition littéraire, est sans doute une des causes de cette disparité ; mais le principal facteur reste encore l'absence de sentiment poétique profond. La meilleure de nos chansons de geste, la *Chanson de Roland* (fin du XI^e s.) est d'une langue assez énergique, avec quelques vers bien frappés, mais fluide, sans images, déparée par des chevilles, des longueurs, d'interminables répétitions : l'œuvre est raide, et hiératique comme la sculpture du portail royal de Chartres, mais sans l'art de la forme, sans le sentiment des ensembles. Il est remarquable que la langue est nettement archaïque et témoigne déjà d'un effort d'enrichissement par l'introduction de nombreux termes psychologiques d'origine cléricale (M. Roques), ce qui confirme la théorie de M. Bédier sur l'origine de notre épopée. La disproportion entre le sujet et l'écrivain apparaît plus nette encore, au siècle suivant, chez Chrestien de Troyes, qui trouve la note juste et la délicatesse d'expression dans les petits détails ou les épisodes de la vie ordinaire, mais qui a singulièrement rapetissé et délayé l'épopée bretonne dans les longueurs, les banalités, les minuties. Le meilleur de la poésie du moyen âge est du type réaliste : il faut le chercher, non dans les imitations artificielles de la poésie provençale, mais dans les œuvres satiriques et bourgeoises, qui dénotent souvent un sens réel du pittoresque, chez Adam de la Halle qui eut de la verdeur

(1) *La littérature française au moyen âge*, p. 31.

et de la grâce, chez Jean Bodel, un des premiers qui fit des efforts de rythme, dans les satires de Rustebœuf (contemporain de saint Louis), qui a du relief et parfois l'âpreté du polémiste, dans des fableaux, certains *Miracles* et dans quelques tableautins bien burinés du *Roman de Renart*. Quant au lyrisme, plusieurs chansons de croisade (la *dame du Fayel*) et les lais de Marie de France donnent une note naïve et touchante exprimée avec grâce, et, pour une fois, avec concision. Mais que de prosaïsme encore chez Christine de Pisan, chez Alain Chartier, et même chez Charles d'Orléans, qui ouvrent le xve siècle : le dernier toutefois a le sentiment de la forme, à défaut du sentiment tout court. Les thèmes traditionnels se sont dilués dans le fatras des remaniements épiques et des allégories, des « branches » du Renart, de l'interminable *Roman de la Rose* (où quelques tableautins aussi sont à glaner). Le moyen âge n'a pu se former une langue poétique comme en pays d'oc : même vocabulaire, même syntaxe qu'en prose, avec plus ou moins d'archaïsme et d'influences savantes.

603. Villon est, en date, notre premier poète. Inégal certes et souvent diffus, il tient encore au moyen âge par ces défauts. Mais le premier il a eu et il a su exprimer un sentiment profond, celui de la mort, avec un réalisme d'une intensité singulière et une émotion toute nouvelle. Son style savoureux, où l'archaïsme s'associe au langage populaire le plus dru (n'a-t-il pas composé des ballades en argot ?) offre des images saisissantes et des épithètes expressives, de petites scènes d'un dessin sûr et vivant. — En pleine Renaissance, Marot reste moyenâgeux par ses nombreux archaïsmes, son style lâche, ses chevilles et ses longueurs. Mais sa langue a du pittoresque et de la grâce : dans le genre badin, il a su trouver le mot piquant, l'épithète expressive. — A travers une langue plus incolore on sent poindre, chez Marguerite de Navarre, sœur de François I^{er}, des sentiments inédits : le mysticisme, qu'on s'étonne de ne point rencontrer dans la poésie médiévale, et, en y mettant de la bonne volonté, le sentiment de la nature.

604. Injustement discrédité par les classiques et surtout

par Boileau (dont la fameuse tirade de l'*Art poétique* compte plus d'erreurs que de vers), Ronsard a été remis de nos jours à sa juste place, grâce surtout aux travaux de M. Laumonier. C'est notre premier grand poète, qui ouvre un monde nouveau et crée la langue moderne de la poésie, un siècle avant que Pascal forge la prose classique : l'avance de la poésie (favorisée par la discipline du rythme) sur la prose s'avère une fois de plus. Entre Ronsard et Marot, qu'une génération sépare à peine, l'écart est plus grand qu'entre Marot et Charles d'Orléans. Voici enfin une langue ferme et pleine, sûre d'elle-même, des vers bien frappés, les mots mis à leur place, une forme belle et harmonieuse inspirée de l'antique : images neuves, sensibilité délicate, émue par la beauté, par la nature, par la brièveté de la vie, science du rythme, variété des strophes et des mètres appropriés à l'expression des sentiments, rien ne manque à la technique et à l'art dans les meilleurs morceaux. Sans doute Ronsard a-t-il trop produit, ayant tout à créer, pour ne pas être inégal, et il eut le tort, lyrique sentimental, de se fourvoyer dans l'ode pindarique et surtout dans l'épopée où il devait échouer. — A côté de lui, Joachim de Bellay, tempérament délicat, a su le premier exprimer la mélancolie et la nostalgie dans les belles images et les évocations émues de ses sonnets, d'un dessin ferme. Plus léger, Remi Belleau a la science du rythme et de l'harmonie. — Tous les poètes de la Pléiade, enfin, ont remis en honneur la poésie antique, surtout latine, dont ils s'étaient imprégnés, et qui, pour la première fois pénétrée et sentie, a été le principal facteur de cette renaissance, ou pour mieux dire, de cet éveil. Desportes, qui prépare les précieux, retombe dans les mièvreries, revenues avec l'italianisme.

605. Malgré le succès de la Pléiade, la réaction fut vive, car ces poètes étaient en avance sur leur temps ; même au faite de leur gloire, ils furent peu ou mal compris. — Aucun sentiment, sujets terre à terre, syntaxe lourde et traînante : Rénier nous ramène à Marot, à tel point que son apologue du loup et de la lionne pourrait être signé de son prédécesseur. Toutefois sa langue est plus dure, plus populacière ; ses satires, volontiers mordantes, campent des portraits qui

dénotent des dons d'observation et de pittoresque. Mais tout cela est si peu de la poésie ! — Agrippa d'Aubigné nous y ramène : le satiriste des *Tragiques* a une autre ampleur que Rénier. La violence du sentiment, de la passion, bouscule la syntaxe, heurte les rythmes, fait déborder les mètres en enjambements parfois maladroits, souvent saisissants, et arrive, en se haussant au lyrisme, à frapper quelques-uns de nos plus beaux vers. — A côté de ce puissant tempérament de créateur, combien Malherbe paraît terne et « regratteur de mots » suivant le jugement sévère de Rénier. Pour avoir voulu soumettre la versification à des formes trop rigides, tyrannie de la césure, proscription du rejet, pour avoir surtout édité en dogme l'asservissement de la poésie à la raison, ce poète de seconde zone, qui ne montra de sentiment que dans quelques pièces comme l'ode à Du Perier, se tailla au début de l'ère classique une réputation disproportionnée à son talent, même à son action de magister rigoriste et conservateur. Sans doute il sait manier la strophe comme les figures de rhétorique, sa langue est claire, simple, et non dépourvue d'harmonie. N'empêche que le résultat de son œuvre fut de dessécher et de tuer le lysime pendant deux siècles. Les précieux, qui dominèrent sous Louis XIII, le firent regretter par leur afféterie, par les raffinements alambiqués des Théophile et des Voiture, influencés par les plus mauvais concettistes et gongoristes d'Italie et d'Espagne.

606. Le redressement se produisit au théâtre. Après s'être longtemps cherché et avoir quelque peu donné dans le maniérisme, Corneille se révèle soudain avec le *Cid* (1636) : une date dans l'histoire de la poésie comme du théâtre français ; après *Polyeucte*, et surtout après *Nicomède* (1651) commence le déclin précoce. Dans ses chefs-d'œuvre, Corneille est un admirable poète dramatique, un des rares cérébraux qui soient pleinement poètes : il a l'éloquence des tirades et plus encore la vivacité du dialogue, dont les répliques se croisent comme des battements d'épée. Langue nerveuse, concise, mots mis en valeur, alliances de termes expressives, syntaxe allégée de tout poids mort, ce qui est peut-être le fait le plus nouveau. La force de la pensée

forge une expression adéquate, en formules neuves, qui ont l'éclat et le tranchant de l'acier : jamais les grands sentiments d'honneur et de devoir n'avaient résonné si haut et si clair. Certains passages sont encore déparés, jusque dans *Le Cid*, par la phraséologie à la mode, tandis que dans les tragédies de la vieillesse le style perd peu à peu sa vigueur et son éclat.

607. Plus égal, moins improvisateur, Racine, qui fit difficilement des vers faciles, a laissé une œuvre plus ramassée dans le temps : à la troisième pièce, *Andromaque*, il atteignait sa maîtrise (1667) et il s'arrêtait en pleine maturité après *Athalie* (1691) à 62 ans. Tempérament tout différent, Racine apporte deux éléments nouveaux : le frémissement du sentiment délicat comme de la passion violente, et l'harmonie des vers qui le place au premier rang des plus musicaux. Sa langue, d'une finesse et d'une délicatesse incomparables, s'adapte aux situations et aux personnages, se brise en anacoluthes, en interjections, en apostrophes lorsque la passion parle toute vive, — forte et puissante à l'occasion comme dans les grandes tirades d'*Athalie*. On lui a reproché parfois sa noblesse soutenue : il ne faut pas oublier que la poésie n'est point le langage vivant, mais une transposition, surtout lorsqu'elle met en scène de hauts personnages des temps anciens. En tout cas, Racine s'est créé constamment un style et n'a pas donné dans le cliché.

608. Le triptyque des grands poètes du XVII^e siècle se termine par La Fontaine ; après l'intellectuel et le sentimental, voici le visuel : gamme complète. Bien classique par ses goûts, par la sobriété de son style, par sa concision, La Fontaine reste un indépendant par sa technique, la liberté de son vers, la recherche des vieux tours, des mots savoureux, archaïques, voire populaires. Il manifeste au suprême degré le sens du pittoresque et de la vie ; il n'est pas coloriste, mais dessinateur hors pair, qui saisit les ensembles, les attitudes. Ses paysages sont des ébauches, mais combien évocatrices, en quelques traits : arbres, chaumières, eaux, horizons, ciels, sont croqués de main de maître. Les animaux sont pris sur le vif : détail caracté-

ristique, silhouette de la bête au repos ou en mouvement. Les personnages sont campés, leurs attitudes fixées par le choix judicieux d'un nom propre, d'un sobriquet savoureux (sa synonymie est inépuisable), croqués en quelques traits pénétrants ; M. Boillot a fait ressortir aussi l'utilisation plastique des périphrases. Le côté auditif n'est point négligé : le Bonhomme a su utiliser les sons pour éveiller sentiments et idées, il n'a pas craint de « chiffonner la roide draperie classique » de l'alexandrin (Taine), de faire la nique à Malherbe par ses enjambements, de mélanger mètres et rythmes pour produire les effets les plus variés.

609. A côté des grands astres, les petites étoiles semblent pâles. Dramaturge bien doué, Rotrou, qui subit l'influence de Corneille, son aîné de quelques années, est un écrivain des plus médiocres : style mou, négligé, impropriétés, métaphores incohérentes, que ne rachètent pas un certain goût du pittoresque et une sensibilité assez vive. — Boileau, trop exalté par les classiques, garde, au contraire, une place honorable. Peu poète, cérébral avant tout, écrivain probe et consciencieux, il a le souci du mot propre, de la phrase claire et ferme ; son sentiment du pittoresque, genre réaliste, se manifeste dans quelques satires et épîtres et surtout dans le *Lutrin*.

610. Le XVIII^e siècle, qui continua et renouvela brillamment la prose classique, est d'une indigence poétique totale. Par l'exagération, la rigidité de leurs proscriptions souvent puériles, exigeant par exemple que tel mot ne fût jamais séparé de tel autre, découvrant des fautes chez les meilleurs y compris Racine, les grammairiens, obéis à la lettre alors que les prosateurs s'étaient sauvés par leur indépendance, ont stérilisé la langue poétique et contribué à tuer la poésie. Les préceptes de clarté qu'ils préconisaient étaient bons, mais ils ont méconnu la liberté et le besoin de renouvellement encore plus nécessaires à la poésie qu'à la prose. — La poésie dramatique est morte avec Racine. Les tragédies de Voltaire, comme son épopée manquée, la *Henriade*, sont d'un rimeur habile qui n'est poète à aucun degré. — Le lyrisme, qui a laissé, au siècle précédent, de belles strophes religieuses

de Racine, est représenté par quelques écrivains pompeux, ternes et vides, bien surfaits de leur vivant, Jean-Baptiste Rousseau, Lefranc de Pompignan, plus tard Delille, plus froid encore, en attendant, sous la Restauration, Casimir Delavigne qui remplaça l'inspiration absente par l'abus des figures du rhétorique. Langue pauvre, vieillie, figée dans les clichés du style noble. Jean-Jacques lui-même n'a pu réveiller le lyrisme poétique. — Ce que le XVIII^e siècle a laissé de mieux, c'est sa poésie légère, des épigrammes (c'est le meilleur de J.-B. Rousseau), quelques petites pièces courtes, empreintes d'émotion sincère, de Parny, Gilbert et Millevoye. — Un seul vrai poète, mais que ses contemporains ont ignoré : André Chénier, mort sur l'échafaud à la fin de la Terreur, et dont les œuvres ne virent le jour qu'à l'aube du romantisme. Mais il reste un classique, quoiqu'on ait pu prétendre, et même le seul grand lyrique classique. Sans doute a-t-il assoupli l'alexandrin en se dégageant des préceptes rigides de Malherbe ; sans doute aussi a-t-il une langue personnelle (où la périphrase occupe encore une place exagérée) ; enfin il témoigne d'une sensibilité profonde, il a le sens de l'harmonie et du rythme : ces diverses qualités n'ont rien de spécifiquement romantique. Son inspiration, sa sobriété de style sont nettement classiques. Il est, avec moins de perfection, le Racine du lyrisme.

611. Le romantisme a recréé la poésie française stérilisée par un traditionnalisme mal compris, et a donné au lyrisme un essor incomparable. Non seulement il a renouvelé les sources d'inspiration, mais il a surtout compris et proclamé que la poésie est essentiellement émotive, et que la langue doit être vivante, pittoresque, imagée, miroir de l'âme. Tandis que l'élément subjectif, refoulé par les classiques, passe au premier plan, le vocabulaire est rénové, par l'emploi de mots usuels, familiers, réalistes, que proscrivait le « style noble », et aussi par le rajeunissement des anciens mots qui reprennent vie, du fait de juxtapositions, de rapprochements nouveaux. Les vieux clichés sont brisés, la périphrase, dont les derniers classiques avaient fâcheusement abusé, est mise au rancart avec tout le matériel fripé des

figures de rhétorique. A la place, des images neuves, saisissantes. Peu de néologismes savants, généralement prosaïques et incolores : on préfère des termes médiévaux, des exotismes, plus pittoresques, plus évocateurs. La syntaxe est peu touchée : cependant, à côté de rares reprises archaïques, on se rapproche de la langue vivante en renonçant aux tours les plus désuets et en adoptant, avec discrétion, quelques constructions du langage parlé. Et l'on réveille la sonorité du vers.

612. Le premier en date (*Premières Méditations*, 1820), Lamartine n'est pas complètement dégagé de l'influence classique. Sa langue charrie encore des clichés (*airain* = cloche) et des périphrases. Mais il apporte deux éléments nouveaux : l'émotion et l'harmonie. Après les fadeurs des poëtereaux du XVIII^e siècle qui traitèrent l'amour en amusette, voici enfin un poète qui retrouve, transposés sur le plan du moi, les accents de Racine. Le sentiment de la nature s'y ajoute, teinté d'une mélancolie qui vibre en mineur dans une langue musicale, la plus harmonieuse de tout le romantisme. Certes Lamartine est inégal, souvent diffus, voire négligé. Il a échoué dans la poésie religieuse et philosophique qui était son rêve : il est remarquable que sa langue perd son éclat, voire son harmonie, s'étire en longueurs ennuyeuses, dès que le poète raisonne au lieu de sentir. Mais là où il excelle, il n'a pas été égalé : nombre de poètes contemporains épris d'effets sonores se sont instruits à son école.

613. Le plus grand de tous les poètes français, le plus complet aussi, maître en lyrique, prestigieux dans le drame en vers, le seul poète épique, le seul pamphlétaire aussi, Victor Hugo est en même temps l'incarnation la plus parfaite du romantisme, dont il fut aussi le théoricien. Lui encore fut inégal, mais cette fois dans le temps : ses *Odes et Ballades*, imprégnées de rhétorique, ne témoignent encore que d'une virtuosité artificielle, quoique déjà remarquable ; passé la cinquantaine, ses défauts vont s'accusant : abus de l'antithèse, syntaxe plus artificielle (par exemple dans les appositions : *le pâtre promontoire*), images plus violentes, en

même temps que l'auteur posait au prophète, au visionnaire, et donnait à son tour, sans beaucoup plus de succès, dans la poésie philosophique et sociale. Pour être équitable, il faut le juger d'après ses chefs-d'œuvre (1830-1859). Créateur d'une nouvelle langue poétique, au vocabulaire varié, pittoresque et vivant, il est, avant tout, un prestigieux créateur d'images, un visuel extraordinaire qui brosse les paysages avec une intensité de relief, un dessein, une opposition de lumières et d'ombres rappelant les plus grands peintres. Un des rares romantiques qui aient pu s'objectiver, sa gamme émotive est variée : il a su exprimer, ce qu'on oublie trop, les sentiments délicats et tendres (voyez les *Contemplations*) et si l'amour est moins profond que chez Lamartine ou Musset, il a chanté l'enfant en termes exquis, sans fadeur ; le sentiment de la mort a chez lui une intensité qui rappelle (en le dépassant) Villon, la pitié lui a arraché de beaux accents, et jamais la colère n'a atteint dans la poésie française les vibrations des *Châtiments*. Etincelant ou vigoureux dans le dialogue dramatique, nul comme lui n'a su manier la tirade et la période poétiques. Virtuose du rythme, de la rime, des sonorités intérieures, sachant utiliser toutes les ressources de la langue, adapter les constructions, les brisures, les rejets, les répétitions, les épithètes neuves, les harmonies et les discordances à toutes les gammes des sentiments, c'est un artiste achevé.

614. De tous les poètes romantiques, Alfred de Musset est le plus capricieux et le plus inégal. De tendance classique, comme le montre sa prose (§ 577), cérébral et émotif, il n'a guère senti la nature et s'intéresse peu à la plastique des choses. Entraîné dans le romantisme (*Contes d'Espagne et d'Italie*), il revint aux classiques, chercha sa voie, et après des vers faciles, négligés, souvent prosaïques, composa ses admirables *Nuits*, son *Souvenir* et quelques autres chefs-d'œuvre, sous l'influence d'une violente douleur. La passion a trouvé chez lui son expression la plus sincère, sans artifice : syntaxe naturelle et vivante, langue claire et simple, harmonie du vers et surtout vibration intense du sentiment. — Plus objectif, Alfred de Vigny n'est pas moins irrégulier.

Mais lorsque le sentiment et la pensée l'élèvent (un stoïcisme hautain, fait de douleur concentrée), il atteint la perfection et retrouve l'amplitude du vers, la sonorité des strophes, la valeur harmonique des mots pour mettre en valeur les puissantes images et les perspectives profondes de ses tableaux.

615. Baudelaire n'appartient à aucune école. Il se rattache au romantisme par son style, la recherche de l'image, de l'expression vivante, comme aussi par le sentiment de la mort qui l'obsède. Il a repris aux classiques des mots nobles, mais, précurseur du réalisme, il les mêle à plaisir aux termes bas pour en tirer des effets de contraste. « Style ingénieux, compliqué, savant », a écrit Gautier dans sa préface des *Fleurs du Mal*, décadent avant la lettre, il a pris « des couleurs à toutes les palettes, des notes à tous les claviers ». L'un des premiers, il a accordé une part prépondérante aux sensations de l'odorat et du toucher. Amoral, voire répugnant par système, il entre beaucoup de pose dans sa manière, mais son originalité est grande et son influence a été supérieure à son talent.

616. Théophile Gautier, qui milita au premier rang des romantiques, fut en réalité le premier parnassien, par sa réaction contre le sentimentalisme romantique, par l'importance qu'il accorda à la forme, par sa théorie de l'art pour l'art. Il a réduit au minimum la part de la pensée et ransporté l'émotion sur le terrain esthétique. Peintre par ses origines, il est resté peintre en poésie (*Emaux et camées*, titre significatif), ciseleur aussi, orfèvre des mots, qu'il recherchait et disposait en collectionneur, qu'il a comparés à des pierres précieuses enchâssées pour être mises en valeur : artiste en transposition comme en rythme. — Le maître du Parnasse, Leconte de Lisle, un de nos grands poètes, accuse les mêmes tendances. Mais cette fois la pensée et le sentiment, qui s'objective, tiennent plus de place : une philosophie pessimiste et sereine, qui rappelle Vigny, domine descriptions et personnages et donne à l'œuvre, au poème, au vers, une impression de grandeur, absente chez Gautier. La technique n'a pas varié, mais l'impression plastique

s'accuse encore : poésie sculpturale, a-t-on pu dire, mais dynamique aussi, car elle fixe les attitudes, les gestes. Le rythme offre une ampleur, une majesté que Hugo même et Vigny n'ont pas atteinte. — Le coloriste de l'école est J.-M. de Heredia qui dans les plus beaux sonnets de notre langue enferma des évocations saisissantes du passé ou des pays exotiques : le poème, d'un mètre martelé et vigoureux, riche en mots rares, archaïques, exotiques, savants, se termine en général sur un vers amplifié par le rythme, qui fait surgir une vision grande ouverte.

617. Nombre de poètes, dans la seconde moitié du *xix^e* siècle, ont oscillé entre les deux tendances. Un peu oublié aujourd'hui, Bouilhet, le plus romantique, a de la passion, le don de la couleur et du rythme ; ses essais de poésie scientifique ne furent pas très heureux. — Étonnant virtuose des mots et des mètres, Théodore de Banville a abusé de ses dons et de jongleries d'où toute émotion est absente. — Sully Prud'homme, qui se déclara parnassien et qui l'est dans sa technique, survivra par des élégies imprégnés d'une mélancolie toute subjective ; quant à ses poèmes philosophiques, dont la langue prosaïque et terne s'avère impuissante à soutenir la pensée, c'est un nouvel échec à enregistrer. — D'origine grecque, Jean Moréas a la fermeté d'écriture du Parnasse, mais du romantisme il a gardé la nostalgie : vigoureux, il a du relief et de la couleur. — Richepin peut être considéré comme le dernier représentant du romantisme, auquel le rattachent sa fougue et ses outrances de verbe comme de pensée, sa recherche du mot expressif et de la couleur locale, son mètre aussi, imité de Hugo.

618. Parti du Parnasse, François Coppée a trouvé son originalité dans le réalisme, dans les petits tableaux de la vie quotidienne et populaire. Genre difficile, car il donne prise au prosaïsme, que l'auteur n'a pas toujours évité. Mais il a réussi d'heureux morceaux, dans lesquels une sensibilité discrète s'exprime en un style ferme, pittoresque, au service d'une observation juste. — Maurice Rollinat peut être situé à côté : d'un souffle un peu court, parfois négligé, mais très

artiste aussi, il a campé de son Berry des scènes champêtres, d'un relief réaliste et ému, qui sont vécues et vraies.

619. Après le romantisme et le Parnasse, le symbolisme marque une nouvelle orientation, celle qui dirige encore la poésie contemporaine. Réaction contre l'impassibilité, le « matérialisme » des Parnassiens, donc retour au sentiment, au subjectivisme. Mais aussi, changement de technique, ce que les Parnassiens n'avaient pas fait : ces derniers étaient restés traditionalistes par le mètre et devenaient archaïques par la langue : pour traduire les nuances du sentiment, on brisera les moules trop rigides, en désarticulera le vers, auquel on demandera une expression de fluidité et non plus de plastique. Quant à la pensée directrice, le symbolisme, animateur des choses, n'est pas nouveau, si l'on pense au *sunt lacrymæ rerum* de Virgile ; il tient une place importante chez les romantiques comme chez Leconte de Lisle. Mais désormais il est érigé en système et, fait plus important, il se traduira linguistiquement par la transposition de noms, d'épithètes abstraits dans le domaine du concret. Les sonorités enfin joueront au rôle plus grand pour suppléer à l'insuffisance des mots et atteindre l'indicible : valeur évocatrice des sons, des allitérations, association des voyelles et des sensations même visuelles, fort exagérée d'ailleurs (on connaît le célèbre sonnet de Rimbaud) (1).

620. Verlaine, un irrégulier sujet aux accès de mysticisme, qui a pu faire penser à Villon, était tout désigné pour proclamer l'indépendance nouvelle, rajeunir la langue redevenue plus simple et plus vivante, se dégager de la syntaxe en rompant l'ordre logique, avec des heurts, des reprises, des répétitions, et parallèlement rendre ses droits au rêve, au vague, à l'imprécis. Très inégal, il a laissé des poèmes excellents, délicats, d'une émotion toute neuve. — Beaucoup plus raffiné, très difficile à goûter, Stéphane Mallarmé, le théoricien de l'école, accuse davantage la primauté des rapports harmo-

(1) Ces associations d'idées sont, en général, subjectives et variables. Mais il y a des cas curieux, comme celui qu'a étudié pour le portugais M. MEDEIROS E. ALBUQUERQUE (*Journal de psychologie normale et pathologique*, mars-avril 1911) : le son *u* (fr. *ou*) s'associe à la couleur noire, parce que parmi les mots à *u* tonique (peu nombreux) prédominent ceux qui expriment le deuil et l'ombre.

niques qui dominent tout, pensée et même sentiment, et refoule la sensibilité personnelle derrière le symbole : artiste remarquable, il gagne à être pénétré et il donne des impressions inconnues avant lui. — Rimbaud, dont on déplore l'arrêt précoce de production, s'annonçait comme un talent plus riche, en tout cas plus accessible. Son vocabulaire est des plus variés, avec des créations personnelles, et s'il garde en principe le mètre traditionnel, son rythme est souple et vigoureux ; il est coloriste et sait graduer les effets. Son *Dormeur du val* dépasse, sinon par la forme pure, du moins par l'émotion les plus beaux sonnets de Heredia. — Parmi les symbolistes, figurent en place d'honneur un Américain du Nord, Stuart Merrill, qui exprima ses nostalgies dans une langue expressive et archaïsante (non sans audaces de syntaxe) où les allitérations de consonnes et de voyelles ajoutent à la suavité des vers, et M. Mæterlinck, moins recherché en vers qu'en prose, épris de mystère et d'au-delà, intimiste aussi, créateur d'images inattendues et de belles associations verbales, et qui a obtenu dans ses *Chansons* des effets d'une intensité singulière avec de petites phrases très simples. — Parnassien par ses premiers essais, dont l'un nous donne d'intéressantes notations de la vie monacale, son compatriote Verhaeren, plus imprégné d'influences flamandes, est venu au vers libre et a trouvé son originalité dans un réalisme symbolique qui chante les cités modernes, les foules, l'ouvrier, la vie des humbles, en une langue souvent négligée et lâche, mais riche aussi en trouvailles de mots, en images neuves, tout imprégnée de mélancolie et de brumes, d'ardente pitié pour la souffrance : phrases coupées, constructions heurtées, style très affectif. La guerre l'a bouleversé, sans l'inspirer.

621. On remarquera, après les écrivains provinciaux qui apparaissent à partir de la Renaissance, la proportion des étrangers qui figurent parmi les poètes français contemporains : Heredia, Moréas, Merrill, Mæterlinck, Verhaeren et d'autres encore (§ 696 *bis*) ont apporté les tendances de leurs races et ont su s'assimiler notre langue au point de lui donner de nouveaux chefs-d'œuvre. Chez M^{me} de Noailles toutefois,

la langue reste banale, mais le sentiment, les images, une compréhension assez personnelle de la nature révèlent un vrai poète.

622. Les poètes contemporains ont subi, plus ou moins, l'influence de Verlaine et du symbolisme. Parmi les tenants de la tradition, M. Henri de Régnier est le plus remarquable : classique d'inspiration, parnassien par la technique (surtout dans les *Médailles d'argile*), il a retenu des symbolistes la grâce nonchalante et la rêverie, renouvelées, somme toute, du romantisme lamartinien : ses évocations de vieux parcs, de miroirs d'eaux, de statues délaissées, paysages qui sont des états d'âmes (la *Corbeille des heures*, etc.), sont d'une facture très personnelle. — Plus symboliste, M. Paul Valéry, épris d'images rares, triomphe par la fluidité de son harmonie sa sensibilité délicate, l'art de la transposition : syntaxe parfois difficile, alliances de mots recherchées, des archaïsmes, des effets curieux de rythme brisé, par exemple avec un mot, un monosyllabe détaché en finale et lié au vers suivant ; il sait aussi condenser dans un emploi toute la vie d'un mot.

623. Parmi les novateurs, M. Paul Fort, qui fait imprimer ses quatrains comme de la prose, n'est pas allé jusqu'au vers libre, mais sa prosodie, très indépendante, ne tient pas compte, en principe, des *e* muets et se rapproche ainsi de la prononciation courante. Sa langue est un mélange adroit d'artifices et de naïvetés, de réminiscences antiques et de scènes réalistes, d'archaïsmes et de tours populaires, voire de mots paysans. — M. Paul Claudel, qui écrit généralement en versets rythmés et assonancés, a puisé le meilleur de son inspiration aux sources bibliques : images violentes, étranges, rythme assez dur et peu harmonique, phrase souvent longue et heurtée, amalgame d'archaïsmes et de termes de la vie courante, symboles à effet, tout un art curieux qui vise à donner une impression de naïveté et de foi farouche. Mais l'artifice apparaît à l'analyse, et c'est ailleurs, surtout chez Louis le Cardonnell, parnassien teinté de verlainisme et qui est entré dans les ordres, qu'il faut chercher, parmi les poètes contemporains, les accents les plus sincères de la foi. — Le vers libre, qui fut celui de Verhaeren dans sa seconde

manière, par là même qu'il rend toute indépendance au poète, demande une grande science du rythme pour ne pas dégénérer en prose. Rimbaud, Moréas l'ont tenté accidentellement ; Jules Laforgue, et Viellé-Griffin, qui l'ont illustré, y sont venus, le premier pour mieux serrer et sertir la pensée, le second par ses recherches de rythmique et de phonétique, comme MM. R. de Souza et A. Spire. Ce dernier a analysé et goûté dans l'harmonie poétique, dans l'euphonie, le « plaisir musculaire ». M. Ed. Dujardin a pratiqué avec art le vers libre, dont il fut un des créateurs, et le verset (*Mari magno*).

624. La chute imméritée des *Burgraves* en 1843, comme la cabale qui fit tomber *Phèdre* en 1677, porta un coup fatal à la poésie dramatique. Ni le fade Ponsard, qui incarnait le néo-classicisme, ni le moderniste Emile Augier, aux vers vieillots, ne sont des poètes ; à peine Henri de Bornier, de la *Fille de Roland*, au lendemain d'une guerre malheureuse (1875), put faire croire un instant à un renouveau du drame cornélien, retrempé dans le romantisme : mais la langue est lourde, sans originalité ni vraie poésie. Dans le même genre, Coppée, plus artiste, s'est montré supérieur avec *Severo Torelli* et surtout *Pour la Couronne* (1894), où il y a de l'émotion, des images, des qualités de style. Mais les drames les plus remarquables du romantisme rajeuni sont ceux de Richepin, *Par le glaive* et mieux encore le *Chemineau* (1897), qui met une langue chaude, colorée, riche en termes savoureux, un vers plein et sonore, au service des aspirations d'indépendance et des nostalgies du poète, vagabond aux heures agitées de sa jeunesse. — Edmond Rostand remit en honneur le genre précieux avec *Cyrano de Bergerac* (1899), dont le succès fut éclatant : un style alerte, ingénieux, spirituel, brillant surtout, tout en pierreries et paillettes, un sens très vif du dialogue, de l'éloquence et de la mélancolie dans les tirades, c'était bien un renouveau d'art. Dans l'*Aiglon* (1900) la préciosité a presque disparu, l'émotivité est plus grande ; la langue a encore gagné en vivacité et en fermeté, émaillée de trouvailles verbales, de mots pittoresques, plus naturelle aussi et réalisant l'alliance du comique et du tra-

gique, des termes populaires et de la tirade dramatique avec moins de heurts que Victor Hugo. *Chantecler*, par contre, — sujet bizarre, sentiments factices — pousse à l'extrême les défauts de Rostand : abus de l'afféterie, jeux de mots, extravagances de vocabulaire, mauvaise rhétorique, une œuvre de poète sur le déclin précoce et que l'adulation a gâté. — L'époque contemporaine n'a encore révélé aucun poète dramatique, à l'exception de Maurice Rostand qui, avec une technique renouvelée de son père, mais épurée de concetti, dégage un tempérament d'une sensibilité plus intime. Quelques auteurs ont assez bien réussi la comédie légère, marivaudage adapté à la poésie. Ce ne sont encore que des indications : le théâtre en vers cherche sa voie.

625. L'alliance de la musique, dont les poètes français modernes se sont méfiés (1), a été rarement favorable à la poésie, car l'art musical, plus pénétrant et plus impérieux, prime l'attention et accapare la première place. On sait que les poésies médiévales étaient chantées et que l'accompagnement disparut assez tard : cet assujettissement à la musique, à des mélodies simples et rigides, est peut-être une des causes de l'infériorité poétique du moyen âge ; car la poésie doit se faire sa musique à elle-même et se suffire, sous peine de jouer un rôle subalterne. — La chanson populaire, qui a donné quelques productions gracieuses vers le xve siècle — petits tableaux courts, bien rythmés, sentiments simples, expression parfois pittoresque — n'a pas progressé par la suite : fort intéressantes au point de vue folklorique, linguistique aussi par les archaïsmes qu'elles charrient pendant la durée de leur succès (qui dépasse souvent un siècle, parfois deux), ces productions ne comptent pas dans l'histoire de la poésie. — Les chansonniers modernes dont la réputation fut la plus grande de leur vivant, apparaissent à distance avec toute leur insuffisance, et singulièrement rapetissés. Sainte-Beuve, qui avait proclamé Béranger grand classique et Horace français, s'est ressaisi à temps : du plus célèbre de nos chansonniers, seules quelques pièces, comme

(1) Rollinat est peut-être le seul (en dehors des chansonniers) qui ait adapté des mélodies (de sa composition) à ses poèmes.

la Bonne vieille, les Hirondelles, les Souvenirs du peuple gardent une valeur littéraire, malgré la banalité de la langue, par un tour vif et bien rythmé, un sentiment sincère, quelques traits bien dessinés. Pierre Dupont est encore moins original. — Parmi les contemporains qui ont tenté un effort d'art, Xavier Privas a une langue souvent recherchée, mais il sait utiliser les sonorités, les répétitions, les symboles, et quand le sentiment l'inspire (*le Coffret*) il est supérieur à lui-même. — Les meilleures chansons sont l'œuvre de chansonniers occasionnels, prosateurs ou poètes, comme l'*Avril* de Remi Belleau, *Combien j'ai douce souvenance* de Chateaubriand, le *Rhin allemand* de Musset, voire *Il pleut, bergère* de Fabre d'Eglantine, la meilleure des romances champêtres, souvent si fades, dont raffola le XVIII^e siècle finissant. D'une façon générale, la chanson n'offre aucune innovation, mais tous les caractères, souvent aggravés, de la poésie (la plus banale) à la mode : c'est la condition de son succès.

626. De cette revue rapide, quelques considérations se dégagent. La seule poésie indigène en France fut réaliste et de qualité médiocre ; la vraie poésie s'est développée tard, sous l'influence des modèles antiques (Renaissance), puis des littératures germaniques (romantisme). Nos grands poètes modernes sont lyriques ou dramatiques ; seul Hugo a réussi dans l'épopée, mais fragmentaire ; tous ont échoué dans la poésie philosophique. Les causes de ces divers faits doivent être demandés plutôt à la psychologie de la race qu'à la linguistique. Néanmoins les rapports entre langage et pensée sont frappants. L'insuffisance de l'instrument apparaît mieux encore dans la poésie, plus ambitieuse, que dans la prose médiévale : les écrivains ont dû forger lentement, patiemment, une langue capable d'exprimer des pensées fortes et délicates, de transposer les émotions. L'histoire de la poésie présente plus de soubresauts que celle de la prose : le rôle des groupes, des écoles, des influences collectives y apparaît prépondérant, comme si l'inspiration, qui semble d'ordre individuel, était subordonnée à la forme : l'exemple typique est la stérilisation de la langue classique qui a tué la poésie au XVIII^e siècle. Le romantisme est une réforme linguistique,

comme le symbolisme est une rénovation des sonorités et des rythmes. — La poésie contemporaine, qui cherche ses voies, doit se garder de deux écueils. Si elle vivifie la langue en la rapprochant du langage parlé, elle risque de sombrer dans la vulgarité et le prosaïsme ; les expériences de poèmes en langue populaire, même réalisées avec quelque art comme par M. Jehan Rictus, ne sont guère encourageantes, car on sort de la poésie. Mais, en sens contraire, on s'expose, en raffinant trop vocabulaire, syntaxe et mètres, à verser dans l'archaïsme, l'artificiel, la préciosité, à écrire pour une élite de plus en plus restreinte, à faire des vers pour cénacles. C'est le grand danger de la poésie actuelle. On peut aussi se demander si la tendance au vague et à l'imprécis, qui paraît contraire à l'instinct linguistique du français, épris de précision et de clarté, constituera un enrichissement durable ou appellera une nouvelle réaction.

BIBLIOGRAPHIE. — 627. MAURICE GRAMMONT, *Le vers français*, Paris, 2^e éd., 1913 (ouvrage fondamental) ; A. TOBLER, *Vom franzesischen Versbau*, Leipzig, 4^e éd., 1903 ; — G. LOTE, *L'alexandrin français d'après la phonétique expérimentale*, et *La rime et l'enjambement étudiés dans l'alexandrin*, Paris, 1913 ; tous travaux de linguistes. — Côté poètes : AUGUSTE DORCHAIN (traditionaliste), *L'art des vers*, Paris, Bibliothèque des Annales (nombreuses éditions) ; — R. de SOUZA (novateur), *Le rythme poétique*, Paris, 1892 ; — EDOUARD DUJARDIN, *Les premiers poètes du vers libre*, Paris, Mercure de France, 1922. — Pour la langue et le style des divers poètes, je renvoie à la *Bibliographie* précitée (§ 482) de HORLUC et de MARINET ; je signale à part : LAUMONIER, *Ronsard, poète lyrique* (Paris, 1909) et E. HUGUET, *Le sens de la forme dans les métaphores de V. Hugo* et *La couleur dans les métaphores de Victor Hugo*, Paris, 1904 et 1905 ; parmi les plus récents travaux : P. BOILLLOT, *Les impressions sensorielles chez la Fontaine*, Paris, 1925.

CHAPITRE IV

L'ORTHOGRAPHE

628. L'orthographe française dérive de l'orthographe latine, qu'on a adaptée peu à peu, tant bien que mal, à un nouveau système de sons. Elle se compose donc essentiellement d'éléments traditionnels, auxquels sont venus se superposer et s'amalgamer, vers la fin du moyen âge, des éléments adventices. — L'orthographe latine était approximativement phonétique : chaque lettre correspondait à un son, ou, pour les voyelles, à un ensemble de nuances (*e*, par exemple, pouvant être long ou bref, ouvert ou fermé). Au contraire, l'orthographe française n'est restée phonétique que pour exprimer certains sons (*b, p, t, o, i...*) ou des sons dans une position donnée (*s* initial ou devant consonne sourde, *c* devant *a, o, u*) ; une lettre peut correspondre à deux valeurs différentes (*l'e* a la valeur *é, è* ou *ə* = *e* muet, *c* la valeur *k* [*car*] ou *s* [*ciel*], *g* = *g* ou *j* ; *s* = *s* ou *z*). Fait plus grave : les groupes de lettres ont acquis, par une nouvelle convention, des valeurs tout autres que celles de leurs éléments : *eu* ne représente pas *e + u*, mais *œ*, *oi* = *wa*, *ch* = *š*, *ph* = *f*. Ces diverses anomalies ont leur explication historique. Au cours de l'évolution de la prononciation, certains changements n'ont pas été enregistrés par l'écriture, alors que d'autres se répercutaient dans la graphie ; à partir du *xiii^e* siècle, l'orthographe s'est cristallisée. Nos groupes graphiques anormaux correspondent à d'anciennes prononciations.

629. Le latin fit des efforts pour transcrire les sons nouveaux. Pour rendre, dans les mots empruntés au grec, l'*upsilon* qui était à l'étape *ü* sous l'Empire (1), on créa la

(1) Il était *u* (= *ou*) en grec classique et il a abouti à *i* en grec moderne.

lettre *y*, et pour rendre les aspirées, que le latin ne possédait pas davantage, on eut recours aux groupes *ch*, *ph*, *th*, qui se prononçaient respectivement *k* aspiré, *p* aspiré, *t* aspiré (à peu près comme les *k*, *p*, *t*, germaniques actuels). Cette prononciation, spéciale aux lettrés, ne gagna pas le peuple, qui, dans les mots vulgaires, assimila l'*y* à *u* (= *ou*) ou à *i* et supprima l'aspiration des groupes consonantiques, réduits à *k*, *p*, *t*. — L'*h*, qui ne se prononçait plus, était maintenu dans l'écriture ; il était tout prêt pour noter l'*h* germanique. Du jour où l'*u* consonne (qui valait jadis *ω*) eut pris la valeur *o*, le *ω* servit en bas latin pour rendre le *ω* germanique. — L'orthographe du latin mérovingien est extrêmement complexe, influencée par la prononciation populaire qui avait brouillé notamment les *e* et les *i*, les *o* et les *u* (puisque *ī* et *ē* avaient fusionné, comme *ō* et *ū*), influencée aussi par la tradition littéraire qui produit de fausses interprétations graphiques, des formes hypercorrectes : comme *securus*, par exemple, se prononçait *segurus*, on avait induit de la prononciation *Rigo(magus)* une graphie *Rico(magus)* purement artificielle, le *g* étant originel dans ce mot.

630. La réforme carolingienne édictée sous Charlemagne, qui achevait de séparer le latin des clercs de la langue populaire (§ 656), fut autant orthographique que linguistique. On rétablit la graphie classique et la correspondance entre les lettres et les sons ; mais certaines évolutions populaires ne furent pas dépistées, et on continua, notamment, en latin, à prononcer l'*u* *ū* et à assibiler *c*, *g*, devant *e*, *i*. — La séparation du latin et du roman, qui allait devenir le français dans le Nord de la Gaule, eut pour résultat de faire rechercher et adopter, pour la transcription des morceaux en langue vulgaire, une orthographe nouvelle, qu'on s'efforça de rendre aussi phonétique que possible : les premiers tâtonnements apparaissent dans les *Serments de Strasbourg* ; le système de transcription, encore flottant, est déjà très perfectionné dans la *Cantilène d'Eulalie*. Plusieurs causes empêchèrent cette graphie d'être phonétique. L'orthographe latine comportait déjà elle-même des imperfections : la double valeur,

vocalique et consonantique, de l'*i* et de l'*u* devenait complètement irrationnelle du jour où l'*u* consonne avait passé à *o* et où l'*i* consonne s'était palatalisé. Mais surtout l'alphabet latin, créé pour un système phonique tout différent, s'adaptait mal aux sons du français.

631. Parmi les transformations phonétiques les plus importantes de la période franque, le changement de *u* (= *ou*) en *ü*, qui fut progressif et affecta la voyelle en toute position, passa inaperçu : la graphie se maintint, en exprimant une nouvelle association visuelle-auditive entre la lettre et un son transformé. Ce fait n'avait aucune importance en soi. Mais il créait une lacune grave : lorsque le son *u* (= *ou*) reparut, un peu plus tard, ou n'eut plus de lettre pour le noter, puisqu'on ne disposait que de deux lettres, *o*, *u*, pour trois sons, *o*, *u* (= *ou*), *ü*. Le moyen âge ne put jamais résoudre heureusement le problème : l'Est et le Centre gardèrent *o* (l'*u* étant issu de *o*), confondant ainsi *o* et *u*, tandis que l'anglo normand nota *u* le son nouveau, confondant *u* et *ü*. Vers la Renaissance, on eut recours au groupe *ou* (au moment où la diphtongue *ou* se réduisait à *u*) qui fut adopté et fit cesser la confusion au prix d'un illogisme.

632. Les palatalisations de consonnes donnèrent encore plus de tablature aux scribes médiévaux. Lorsque s'affirma la palatalisation de *c* devant *e*, *i*, vers le ^{ve} siècle, la tradition latine était encore assez puissante pour que la graphie traditionnelle fût maintenue, malgré le changement de prononciation, en Gaule comme ailleurs : la graphie resta partout immuable en face d'une évolution bientôt divergente, arrêtée à *tš* en Italie centrale, aboutissant plus tard à *s* interdental en Espagne, à *ts* > *s* en France. De rares essais furent tentés à l'origine du français pour noter un son qui était alors semi-occlusif, *tš* en normanno-picard, *ts* ailleurs (cf. *czo* = *ço* dans Eulalie), mais ils n'eurent pas de succès. — Au contraire, la palatalisation de *c* devant *a*, spéciale au nord et au centre de la Gaule, fut enregistrée par les scribes, qui la notèrent au ^{vii}e siècle, à sa première étape, *ch*, à une époque où le son valait *k'y*. L'idée d'ajouter un *h* pour rendre un son mouillé reçut une extension rationnelle en provençal et en portugais,

où *l* et *n* mouillés (palataux) ont été écrits *lh*, *nh* ; en Auvergne et Limousin (où *c*, *g* se palatalise devant *a*, contrairement au reste de la langue d'oc), *g* palatalisé fut noté aussi *gh*. Le groupe *ch* se maintint en français, tandis que le son suivait l'évolution *k'y* > *t'y* > *tš* > *š*, et c'est ainsi qu'aujourd'hui il correspond à *š*. — Pour les autres sons palataux, le français a été fort illogique. En ce qui concerne *dj* > *j*, tantôt il a gardé *g* (devant *e*, *i* : *gens*), tantôt il a eu recours à *i* (plus tard *j*), qui était traditionnel dans certains mots (*jà*) mais non partout (*jambe*), tantôt il a imaginé la combinaison *ge* (*mangeons*) = *mājō*). Pour l'*n* mouillé, ses préférences sont allées au groupe *gn*, qui représentait une des sources de ce son (**dignare daigner* ; par analogie, *vigne*, de *vinea*). Quand à l'*l* mouillé, la notation adoptée *ill* (*il* en finale) est des plus défectueuses, car elle provoque des incertitudes de lecture qui ont eu leur répercussion sur la prononciation (§ 135) : *ill* ou *il* final peut valoir tantôt *il*, tantôt *il'y* > *iy* ; l'illogisme est plus grand encore si l'*i* est précédé d'une voyelle : *ail* = *ay*, mais = *èl* dans les emprunts à l'anglais ; *eil* = *ey*, mais *oil* = *wal*, *uille* = *wiy*, etc..

633. Malgré ces défauts, l'orthographe française des x^e-xiii^e siècles reste encore assez satisfaisante. Sans doute a-t-on, faute d'un caractère spécial, gardé *e* (qui en est l'une des sources) pour *e* muet ; mais les diphtongues sont notées phonétiquement (*ei* = *e* + *i*, *eu* = *e* + *u* etc.), l'évolution de la prononciation est suivie, bien qu'à distance et avec flottements (1), par l'orthographe, les sons disparus, comme le *d* entre voyelles, sont éliminés de la graphie. Mais à mesure que les textes en langue vulgaire se multiplient, du jour surtout où le français pénètre dans les chancelleries, une tradition graphique tend à s'établir, qui provoque rapidement l'arrêt de l'évolution graphique. L'orthographe française, dans son essence, s'est cristallisée vers la fin du xiii^e siècle et correspond à la prononciation des contem-

(1) Ces flottements sont dus souvent à la pluralité de scribes, et surtout à la différence entre la langue de l'auteur et celle du scribe qui était d'une époque plus ou moins postérieure, souvent d'une autre région. — Dans l'*Alexis*, le *d* intervocalique est tantôt maintenu, tantôt supprimé, parfois noté par *th* (notation de *d* interdental, § 36).

porains de Philippe Auguste. Les deux dernières évolutions importantes qu'elle ait enregistrées sont la vocalisation de *l* devant consonne (*altre* → *autre*) et le changement (francien) de *ei* en *oi* (*seie* → *soie*) ; la chute de *s* devant consonne (*beste* → *bête*), qui était un fait accompli à la fin du ^{xiii}^e siècle, n'a été entérinée par l'orthographe que six siècles plus tard (1)

634. La corruption s'accuse dès le ^{xiii}^e siècle pour s'amplifier jusqu'à la Renaissance. Les causes sont multiples. L'influence du latin, auquel on empruntait des mots de plus en plus nombreux, troublait l'orthographe : les scribes hésitant entre le désir de garder le plus possible de l'orthographe latine et la tendance à calquer la prononciation (*obscur* ou *oscur*, *entrer* ou *antrer*). Du jour où la graphie se cristallisait, les nouvelles évolutions qui se multipliaient, qui amenaient des confusions de séries ou des scissions, posaient des problèmes délicats : les graphies *ue* et *eu*, qui correspondaient à des diphtongues bien distinctes, se brouillèrent lorsque les deux groupes tendirent à fusionner en *œ* : d'où les hybridations *œ*, *œu*... dont quelques-unes ont vécu. — Certaines abréviations qui cessaient d'être comprises provoquèrent aussi des troubles : l'*x*, en finale des mots, était l'abréviation de *us*, *Diex*, par exemple, devant se lire *Dieus*. La tradition graphique fut vite méconnue : dès la fin du ^{xii}^e siècle, on commence à écrire *-eux*. Cet *x* après *u* fit fortune et gagna de nombreux pluriels. — On garda aussi des archaïsmes mal compris. Le *z* en fin de mots avait la valeur *ts* ; quand *ts* se réduisit à *s*, le *z* fut conservé par des scribes archaïsants ; il se maintint, après hésitations, dans les verbes (*verrez*) d'où il gagna quelques autres mots comme *chés* (de *casae*, § 471) écrit *chez*. De même l'ancienne diphtongue, *ai*, réduite à *è* dès la fin du ^{xi}^e siècle, n'avait pas été complètement éliminée ; elle arriva à se réintroduire dans de nombreux mots (*faire*, *plaire*, *lait*, etc.).

635. Le rôle des chancelleries et des gens de justice fut capital. Comme suite à l'adoption progressive du français, une paperasserie considérable se développa à partir

(1) C'est la seule évolution phonétique qu'ait contresignée ultérieurement l'orthographe, avec la réduction de *oi* = *œè* en *è*.

de Philippe le Bel. Non seulement scribes et hommes de loi étaient conservateurs par nature, mais ils obéissaient à certaines tendances, à certains besoins. L'écriture devenant plus rapide, plus négligée, les mots étant liés entre eux, il fallut adopter certaines règles pour faciliter la lecture : c'est ainsi qu'on employa l'y pour i final afin de marquer la fin des mots ou d'éviter des confusions de lecture produites par *m*, *n*, *u*, suivi ou précédé de *i* ; l'h servit à distinguer à l'initiale *u* voyelle (*huis* = *u-is*) de *u* consonne = *o* (*uis* = *ois*) ; on eut recours à des orthographes différentes pour distinguer les homonymes (*mais* conjonction et *mes* = mets, substantif, *sceau* et *seau*, etc.). Les scribes adoptent aussi les graphies les plus longues, les plus surchargées, pour allonger leurs rôles.

636. Ainsi se développent, à la fin du moyen âge, les éléments adventices dans l'orthographe française. Certaines lettres parasites sont introduites « pour la belle escripture » : on recherche les lettres à hampe, les lettres doubles, les fioritures, les superfétations. Ce goût graphique se combine avec l'abus, toujours croissant jusqu'au xvi^e siècle, des lettres prétendues étymologiques : des mots savants, où le calque du latin avait quelque raison d'être, le procédé gagna les mots traditionnels, sur lesquels il exerça des ravages. Non seulement on restitua des lettres correspondant à des sons depuis longtemps disparu, comme le *c* dans *dicte*, le *b* dans *doubte*, le *g* dans *doigt*, mais, faute de connaître la phonétique historique, on rétablit des phonèmes déjà représentés par ailleurs, comme le *c* dans *faict*, le *b* dans *febre* (l'*i* de *fait* représente le *c* de *factum*, le *o* de *fèvre* le *b* de *fabrum*) ; on réintroduisit de même l'*l* dans des pluriels (-*aulx*...), où il s'était vocalisé en *u*, nouvelle superfétation ajoutée à la confusion de l'*x*. De fausses étymologies brochèrent sur le tout, dénaturant *savoir* en *sçavoir*, *pois* en *poids*, *lais* en *legs*, rattachés à tort respectivement à *scire*, *pondus*, *legare* (alors qu'ils proviennent de *sapere*, *pensum* et du verbe fr. *laisier*). D'autres lettres enfin, comme le *c* dans *mectre*, furent incorporées au petit bonheur. — Au début du xvi^e siècle, l'orthographe française était en pleine anarchie : chaotique, irré-

gulière suivant les milieux et les individus, elle resta telle dans l'imprimerie suivant les tendances des imprimeurs et des auteurs, sans compter les nombreuses coquilles qui déparent ces textes.

637. Une réforme s'imposait. Elle s'effectua lentement, péniblement, et resta imparfaite, peut-être parce que les impatients l'avaient réclamée trop radicale. J. Dubois, surtout Meigret, puis Ramus, réclamèrent une réforme intégrale, comportant la création de caractères alphabétiques nouveaux : « c'était trop pour réussir, trop peu pour réaliser le type de l'écriture phonétique » (F. Brunot). Une réforme raisonnable, à laquelle s'était rallié Ronsard, aurait eu chance de l'emporter ; celle-là effraya et échoua. Les conservateurs eurent l'appui de Robert Estienne, qui, dans son *Dictionnaire françois-latin* (1539), après s'être montré novateur au début de sa carrière, codifia l'orthographe du Palais et des praticiens. Ronsard, dont les tendances étaient novatrices en orthographe comme en prosodie, fut ramené à la tradition par du Bellay. La plupart des écrivains, imbus de latin, voire de grec, donnent dans le pédantisme graphique, entre autres Rabelais, Henri Estienne, voire Montaigne (avec des différences suivant les éditions), plus encore Joachim Périon, grécomane, qui écrit par exemple *dipner* (dîner) pour rattacher le mot à *δειπνείν* ; l'orthographe est au contraire plus simple, plus allégée chez Ronsard, Bonaventure des Périers, Jacques Peletier. — La diffusion de l'imprimerie réclamait une normalisation de la graphie, sur laquelle les imprimeurs, hostiles à la réforme, n'avaient pu s'accorder ; seuls quelques progrès avaient été réalisés dans l'emploi des accents (pour noter l'ouverture et la fermeture de l'*e*), du tréma pour les hiatus, de l'apostrophe marquant l'élision, du trait d'union pour les composés (d'une façon générale dans la séparation des mots), tandis qu'on renonçait au tilde (qui aurait pu être utilisé avantageusement, comme en espagnol et en portugais, pour les consonnes ou voyelles nasales), et que l'usage de la cédille restait encore arbitraire.

638. La simplification d'une orthographe irrationnelle cadrait avec les tendances du *xvii^e* siècle, épris de clarté et

de raison. De nombreux écrivains réclament la réforme ; les mondains et les précieuses, ennemis des pédantisme, la demandent, comme les éducateurs (L'Esclache, Lartigaut...) dont les incohérences graphiques compliquent la tâche ; Corneille rompt une lance en sa faveur (préface de l'édition de ses œuvres de 1663), tandis que la *Grammaire générale* de Port-Royal, au nom de la raison, pose les principes d'une orthographe phonétique, qu'elle n'espérait pas, toutefois, voir réaliser. La graphie va en se simplifiant à travers les ouvrages, de Henri IV à Louis XIV. L'archaïsme traditionnel du système est désormais hors de cause : on s'efforce seulement de nettoyer le vêtement de la langue en éliminant les éléments parasites. Avec les grands dictionnaires, la réforme fait un nouveau pas. Le plus hardi, celui de Richelet (1680), consacre une série d'innovations heureuses, en simplifiant la plupart des lettres doubles lorsqu'elles ne se prononçaient pas (*acord*, *dificile*), en supprimant l'*s* dit muet (*bête*), les lettres parasites (*advocat* > *avocat*, *pleu* > *plu*) et en simplifiant les groupes consonantiques d'origine grecque (*mélan-colie*, *trésor*). Prise entre les conservateurs et les réformistes, l'Académie française n'osa ou ne put prendre une position nette, tout en penchant pour la tradition et l'étymologie : elle résolut, pour chaque mot, de s'en remettre à l'usage, expédient déplorable, qui ouvrait les portes à toutes les anomalies et les contradictions ; en fait, la première édition de son dictionnaire consacrait seulement un certain nombre d'améliorations de détail ; l'accent circonflexe remplace l'*e* en hiatus définitivement éliminé (*âge* = *eage*, *pû* = *peü*).

639. Le XVIII^e siècle fut plus nettement novateur. L'orthographe garde toujours peu d'importance dans l'écriture et l'usage courant ; l'aristocratie la dédaigne (Maurice de Saxe écrivait : *la Cadémie miret comme une bage a un chat*) ; Voltaire s'en remet à son imprimeur. Dans l'imprimerie, elle se régularise peu à peu. C'est alors seulement qu'est réalisée définitivement la distinction si nécessaire entre l'*i* et le *j*, l'*u* et le *ø*, effectuée d'abord au siècle précédent par les imprimeurs français de Hollande, et que Corneille fut un des premiers à préconiser et à appliquer en France. — Voltaire,

l'abbé d'Olivet plus encore, et d'une manière générale, tous les « philosophes » poussèrent l'Académie française dans les voies de la réforme. L'édition de 1718 commence à jeter du lest, en supprimant nombre d'y dans les finales. Plus radicales, les réformes de 1740 intéressent 5.000 mots sur 20.000 articles : c'est alors que disparaît l's, dit muet, de *beste*, *chateau*..., nombre de lettres adventices (*advocat*, *sçavoir*, *recepvoir*), que d'autres y (*moy*, *roy*, *icy*...) sont remplacés par i. L'édition de 1762 commence la réduction des lettres grecques, en admettant *fantaisie*, *fantôme*, et continue l'élimination des y injustifiés. Avec la Révolution, les idées de réforme gagnent encore du terrain : Grégoire, dans un rapport à la Convention, souhaite des rectifications utiles à l'orthographe pour faciliter l'apprentissage de la langue à tous les Français. Dans son édition de 1798, l'Académie s'attaque à l'y étymologique et admet *analyse*. Peu à peu le Dictionnaire faisait autorité et s'imposait aux imprimeurs.

640. Avec l'Empire et la Restauration, la réaction se fit sentir sur le terrain de l'orthographe comme dans les autres domaines. Un changement capital s'était produit dans les mœurs : à partir de la Restauration, la pratique de l'orthographe académique fut un signe d'instruction et de bonne éducation ; à mesure qu'elle se vulgarisait, l'orthographe prenait forme de contrainte sociale. L'achèvement de la réforme devenait plus nécessaire au moment où l'Académie affirmait un conservatisme de plus en plus intransigeant. L'édition du Dictionnaire de 1835 réalisait encore, bien qu'imparfaitement, une amélioration utile : le changement de *oi* en *ai* des mots où l'on prononçait *è* (*monnoie* > *monnaie* : il aurait fallu au moins écrire *monnée*). Celle de 1878 consacra seulement la suppression de l'h « grec », lorsque deux groupes de ce genre se suivent (*rhythme* > *rythme*, etc.) et la suppression du trait d'union après *très*. Depuis lors, quoiqu'ayant voté le principe d'une nouvelle simplification, sur des rapports de Gréard (1893) puis de Faguet, l'Académie s'est refusée, en fait, à effectuer de nouvelles améliorations. — Une campagne réformiste, soutenue par une *Société de réforme orthographique* et dirigée par les romanistes français,

rencontra de vives sympathies dans le monde savant comme auprès des instituteurs, et parut près d'aboutir par une autre voie : si l'arrêté du 26 février 1901 relatif aux « tolérances » visait surtout l'orthographe grammaticale (1), M. Chaumié, ministre de l'instruction publique, nommait en 1904 une commission de spécialistes pour la réforme de l'orthographe : malheureusement un nouveau ministre se laissa convaincre par d'autres arguments, et les rapports successifs, fort remarquables et modérés (le second surtout), de Paul Meyer et de M. F. Brunot, furent enterrés.

641. L'échec de la réforme est dû à deux causes. D'abord, comme au xvi^e siècle, à l'opposition des imprimeurs et des éditeurs, dont les intérêts légitimes ne sauraient arrêter une réforme d'utilité sociale, mais peuvent être ménagés par des transitions. Mais il y a pis : un malentendu des plus fâcheux s'était élevé entre l'Académie et les écrivains d'une part, chez qui tout esprit de pédantisme n'a pas disparu, les linguistes et réformateurs de l'autre. En tablant sur les revendications de quelques extrémistes sans autorité, les adversaires de la réforme crurent ou feignirent de croire qu'on préconisait une orthographe phonétique, projet que les historiens de la langue, mieux que tous autres, savent irréalisable. On voulait seulement achever et normaliser l'œuvre d'épuration entreprise par l'Académie depuis sa fondation, en régularisant l'écriture des pluriels (*ous-oux*, etc.), en terminant la réduction des lettres doubles qui ne se prononcent pas et l'élimination des lettres parasites précisément contraires à l'étymologie, comme le *g* de *legs* et le *d* de *poids*. Sur le détail, on se serait aisément mis d'accord ; seule la question des lettres grecques pouvait amener des objections, faciles à résoudre.

642. Les bizarreries de l'orthographe ne sauraient trouver aucun défenseur sérieux. Combien de Français même instruits savent que l'Académie nous enjoint d'écrire *démailloter* avec un *t* et *emmailloter* avec deux *t*, parce que le hasard voulut

(1) A signaler aussi la circulaire du ministre de l'instruction publique du 27 avril 1891 pour interdire l'abus des exigences grammaticales dans la dictée, et l'arrêté du 31 juillet 1900 (simplification de l'enseignement de la syntaxe française).

qu'à la séance où le premier mot fut discuté la majorité des Quarante fut favorable à la simplification tandis que le vent souffla en sens contraire à une séance ultérieure ? Ce fait n'est pas isolé, car nous avons *charrier* en face de *chariot*, et bien d'autres. Les sept pluriels en *-oux* ne sont plus pris au sérieux par personne, mais une fausse honte empêche toujours d'enfreindre l'absurde règle. Quant aux « lettres grecques », la brèche est ouverte depuis longtemps avec *cristal*, *fantaisie*, *fantôme*, etc., et la réforme est réalisée par toutes les autres langues romanes (depuis fort longtemps par l'italien et l'espagnol). — Quant à l'archaïsme de notre graphie, auquel il n'est plus possible de toucher, à côté d'inconvénients réels, il offre des avantages : en rappelant la tradition, il maintient le contact avec l'ancien français et, dans une certaine mesure, avec les langues romanes et le latin. On peut défendre aussi la discrimination graphique entre certains homonymes (1) (qu'on pourrait rendre moins illogique à l'aide des accents, par exemple *poïs* au lieu de *poids*, ou *faùs* au lieu de *faulx*). Mais telle qu'elle est, hérissée d'anomalies illogiques, de chinoiseries absurdes, d'erreurs étymologiques aussi, l'orthographe complique inutilement l'apprentissage de notre langue : pour les jeunes Français d'abord, à qui cette étude qui n'enrichit pas le cerveau fait perdre un temps précieux ; pour les étrangers ensuite qu'elle risque de rebuter, en apportant un obstacle sérieux à la diffusion, à l'expansion de la langue française.

BIBLIOGRAPHIE. — 643. Ch. BEAULIEUX, *Histoire de l'orthographe française*, Paris (Champion), 1927 ; — F. BRUNOT, *Hist. de la langue française*, I, 483-500, II, 93-123 et IV, 87-167 (avec d'intéressants spécimens orthographiques des *xvi^e* et *xvii^e* s.) ; — J. SAINT-DENIS, *Traité d'orthographe* (essai de codification des usages généraux), Paris, 1529 ; — MEIGRET, *Traité touchant le commun usage de l'écriture française*, Paris, 1^{re} éd., 1542 et sa *Défense touchant son orthographe française*, Paris, 1550 ; — RAMUS, *Grammaire* [de P. de la Ramée], Paris, 1^{re} éd., 1572 ; 2^e éd. 1587 (avec transcriptions) ; — L'ESCLACHE, *Véritables règles de l'ortografe françèze*, Paris, 1668 ; — LARTIGAUT, *Les progrès de la véritable ortographe*, Paris, 1669 ; — F. DIDOT, *Observations sur l'ortho-*

(1) *Aulne* — *aune*, *conter* — *compter*, *doit* — *doigt*, *faux* — *faulx*, *pois* — *poids*, *pris* — *prix*, etc.

graphie ; Paris, 2^e éd., 1868 ; — F. BRUNOT, *La réforme de l'orthographe*, Paris (A. Colin), 1905 ; — A. DAUZAT, *La langue française d'aujourd'hui*, Paris (A. Colin), 4^e éd., 1927 (p. 115-156 : la question de l'orthographe) ; — A. THOMAS, *Une tentative de réforme de l'orthographe sous Philippe le Bel* (*Journal des Savants*, 1916, 508-513).

LIVRE II

LE FRANÇAIS LANGUE NATIONALE ET INTERNATIONALE

CHAPITRE PREMIER

LE FRANÇAIS LANGUE NATIONALE

1. LES DIALECTES DU FRANÇAIS

644. La transformation du latin vulgaire offre, dès le ^{vii}^e siècle, des divergences d'ordre géographique qui vont en se multipliant et en s'accroissant. La première qui apparaît dans les textes est la palatalisation de *c* devant *a* (§ 50), qui n'affecte ni l'extrême nord et nord-ouest de la Gaule (normanno-picard), ni le midi. — La première division dialectologique, qui s'esquisse au ^{ix}^e siècle et s'affirme nettement au ^x^e, fait apparaître trois grands groupes qui se sont conservés jusqu'à nos jours : langue d'oc au midi, y compris la majeure partie du Massif Central, langue d'oïl dans l'ouest et le nord, tandis que le franco-provençal, plus obscur et plus hétérogène, réunit une masse assez amorphe autour de Lyon, des Alpes aux monts du Forez et au nord du Jura. Le premier de ces groupes figure l'élément conservateur, celui des populations les plus romanisées et les moins touchées par la colonisation germanique ; le franco-provençal a subi aussi une profonde empreinte romaine et une assez forte empreinte burgondo-franque. Enfin la langue d'oïl représente les populations les moins romanisées, donc avec un important substrat gaulois, celles aussi qui (sauf au sud-ouest) ont été les plus pénétrées d'influences germaniques.

645. Le morcellement linguistique est la conséquence du morcellement féodal, qui isole les populations les unes des autres. Il s'affirme, au ^{xii}^e siècle, en pays d'oïl, par l'existence de dialectes provinciaux, mieux caractérisés que dans les autres groupes, et qui correspondent approximativement à des unités sociales encore plus que politiques. Si l'on regarde de près, l'unité de chaque dialecte, que nous ne pouvons étudier qu'à travers les textes, est toute relative et varie beaucoup d'un dialecte à l'autre : le bourguignon n'offre aucune homogénéité, pas plus que les parlers du sud-ouest. Quant aux limites, il est impossible d'en fixer, les caractères phonétiques les plus saillants ne coïncidant presque jamais avec la zone d'extension du dialecte. Le dialecte médiéval doit être considéré comme un type linguistique rayonnant plus ou moins, suivant les conditions politiques et sociales, autour d'un foyer central ; son homogénéité est en raison directe de la puissance intellectuelle du foyer.

646. La littérature française médiévale jusqu'au ^{xiv}^e s. est nettement dialectale. Malgré l'importance de Paris à cette époque, ce n'est pas le francien qui donne les premières œuvres littéraires, ni qui tient, avant saint Louis, la tête du mouvement. Les premiers monuments de notre épopée sont écrits en anglo-normand ; ce n'est sans doute pas un hasard si nous ne possédons aucun manuscrit en francien au ^{xiii}^e siècle. La poésie lyrique et l'épopée bretonne se développent en Champagne et en Picardie ; champenois aussi nos premiers chroniqueurs. La Champagne (Troyes), la Picardie (Arras en tête), la Normandie (Rouen) offrent les foyers intellectuels les plus brillants ; Paris, dont l'Université, déjà célèbre, est toute latine, ne vient qu'ensuite pour les productions en langue vulgaire. La Wallonie (Liège), qui gardera jusqu'à nos jours une individualité très forte de par son isolement politique, et la Lorraine (Metz) ont encore une littérature assez remarquable ; au contraire, la Bourgogne, sans doute à cause de son morcellement dialectal, et le sud-ouest, tirailé entre les influences normande et provençale, n'ont à peu près rien donné.

647. A la fin du ^{xiii}^e siècle, Paris prend la tête : son

influence devient prépondérante dès la fin du ^{xiv}^e siècle. Les foyers régionaux s'étaient éteints peu à peu : Troyes d'abord, après la disparition de la dynastie champenoise, Arras comme suite de la décadence des communes picardes, Rouen, du jour où la dynastie anglaise perdit la Normandie. Le mouvement s'accélère avec la constitution de l'unité nationale, conséquence de la guerre de Cent ans : Froissart est le dernier écrivain de valeur qui rédige en dialecte. A partir du ^{xv}^e siècle, toute la littérature (en langue vulgaire) digne de ce nom s'écrit en langage de Paris ; Commines, compatriote de Froissart, n'accuse plus aucun caractère dialectal. Le francien est devenu le français. Le développement considérable de Paris à partir du règne de Charles VII, qui favorisait la centralisation intellectuelle, puis l'invention de l'imprimerie, à la fin du ^{xv}^e siècle, qui, en permettant une plus large diffusion des ouvrages, s'accommodait mal du morcellement dialectal et rendait nécessaire la concentration des langues littéraires, ont contribué à réaliser la suprématie du langage de l'Île-de-France.

647 bis. — Désormais les dialectes tombent au rang de patois et se morcellent à l'infini. Révolution à la fois littéraire et sociale. Les auteurs assez rares qui écriront encore en idiome provincial seront dédaignés, sinon méprisés ; on ne trouvera dans ces passe-temps qu'un sujet de curiosité locale. Le changement fut plus brusque pour les dialectes de langue d'oïl que pour ceux du Midi, où l'on avait conscience d'une langue différente, tandis qu'ici il s'agissait de variétés d'un même type. Seul le wallon résista, mais avec une littérature de seconde zone. — La déchéance littéraire et sociale s'accompagna d'une déchéance linguistique : privés de littérature, abandonnés peu à peu comme langage parlé par les classes cultivées, les dialectes d'oïl s'appauvrirent, au double point de vue du vocabulaire et de la syntaxe, et furent pénétrés rapidement par le français de Paris, d'abord dans l'Ouest et sur la basse Loire, en Champagne, en Bourgogne, puis, à partir du ^{xix}^e siècle, dans un domaine plus vaste. Le français a passé comme une grande éponge autour de Paris, effaçant les dialectes (dont le français régional ne

garde que des épaves) sur un rayon de cent à deux cents kilomètres, voire davantage ; au delà, c'est une zone de patois en plein délabrement (cf. les études de Gilliéron sur les patois du Nord dans sa *Pathologie et thérapeutique verbales*). Il ne reste en pleine vigueur que le wallon, et quelques patois isolés de la périphérie : îles anglo-normandes, quelques coins de Vendée et des Vosges. On comprend que la renaissance régionaliste n'ait rien donné, wallon à part, en dialectes d'oïl. Le français triomphant a écrasé ses anciens rivaux.

647 ter. — La continuité littéraire du français, dont la filière parisienne s'accuse de Rustebeuf à Villon pour reprendre avec Malherbe, offre cependant une interruption, ou plutôt une certaine déviation au xvi^e siècle. Le long séjour de la Cour et de la noblesse dans les châteaux de la Loire avait développé un nouveau foyer littéraire qui attira à lui de nombreux auteurs originaires de l'Ouest. L'influence linguistique de la basse Loire est très sensible à cette époque, surtout dans le vocabulaire : le dialectologue qui dépouille le magistral *Dictionnaire de la langue française au XVI^e siècle* de M. Huguet, est frappé du nombre de termes vendômois, tourangeaux, angevins, berrichons qu'il y rencontre, à commencer par l'*avette* de Ronsard. Nous avons noté quelques influences dialectales à cette époque en phonétique ($r > z$, § 102), et en syntaxe (*pour que*, § 477) ; on en trouvera peut-être d'autres. Presque tous les grands écrivains de cette époque sont de l'Ouest : Rabelais (Chinon), Ronsard (Vendôme), du Bellay et Baïf (Anjou), Garnier (Maine), R. Belleau (Perche), Desportes et Régnier (Chartres), d'Aubigné (Saintonge), Montaigne (Périgord), sans compter les Gascons (Marot, Monluc, du Bartas, etc.). On sait comment Malherbe, quoique Normand, revint au pur langage de Paris, s'efforça de dégasconner la Cour et proscrivit les provincialismes.

648. Littéraire ou parlé, le français qui s'est imposé à la France est donc d'origine essentiellement parisienne. Il représente le langage de la société cultivée de Paris qui, depuis la Renaissance, en éliminant ou en modifiant nombre d'innovations populaires, en adoptant ou adaptant quelques autres, a formé un instrument perfectionné tout différent

(on peut s'en rendre compte d'après le wallon ou le patois de Jersey) de ce qu'aurait donné la langue livrée à elle-même. — Mais s'il a étouffé ses frères moins favorisés par la fortune, le français s'est assimilé une bonne partie, sinon le meilleur, de leurs richesses lexicologiques, par des emprunts, qui se multiplient à mesure que s'aggrave l'agonie des patois : le français doit devenir le grand herbier national qui sauvera tout ce qui peut être sauvé de la flore populaire.

2. LA PÉNÉTRATION DU FRANÇAIS DANS LES PROVINCES

649. Le français de Paris a pénétré d'assez bonne heure — du jour où la prééminence politique et littéraire de Paris se fut affirmée — les provinces de langue d'oïl. Les régions les plus proches, celles dont le langage était le plus voisin furent d'abord atteintes : la facilité de compréhension favorisa la diffusion du langage de Paris, qui rayonna d'abord autour de l'Ile-de-France, dans les possessions primitives des Capétiens, surtout vers l'Est, en Champagne, et au Sud et Sud-Ouest dans la basse vallée de la Loire où le séjour de la Cour au xvi^e siècle, tout en imprégnant la langue littéraire d'influences tourangelles, favorisa en revanche la diffusion du français de Paris dans la région. La résistance, au contraire, fut plus grande au Nord et au Nord-Ouest, où le picard et le normand bénéficiaient à la fois d'une individualité linguistique plus caractérisée et d'une autonomie provinciale traditionnelle.

650. Dans les provinces éloignées, le français de Paris ne fut longtemps qu'une langue de chancellerie (xiv^e-xv^e s). Au xvi^e siècle, la noblesse des pays d'oïl adopte peu à peu le bon français, mais c'est surtout à partir de Malherbe que le langage de Paris devient un signe de bonne éducation. Le cas de Louis XIV harangué en picard par un échevin de la région était assez exceptionnel pour mériter d'être signalé par les contemporains. Déjà l'usage du patois commençait à se perdre dans les villes, où la bourgeoisie le délaissait. Au xviii^e siècle, les patois d'oïl ne sont plus parlés

que par les paysans, qui comprennent partout le français, Wallonie et Vosges à part. Le ^{xix}^e siècle marque la décomposition du patois d'oïl, dont la disparition fut souvent rapide : d'après l'enquête de 1806, par exemple, il y avait encore dans l'Yonne, l'Aube, la Marne, etc., des patois très différenciés, dont on ne trouve plus trace à la fin du siècle. La Notice de l'*Atlas linguistique de la France* indique, en de nombreux points (Oise, Eure, Cher, Marne orientale...), que les parlers relevés n'étaient plus en usage (1897-1900) que chez les gens âgés : ils ont disparu depuis. Enfin la guerre, en déracinant pendant plus de cinq ans de nombreuses populations rurales, a porté un coup mortel aux patois sur toute l'ancienne zone du front.

651. En dehors de la superposition du langage de Paris aux dialectes de son groupe, un autre phénomène mérite d'être signalé : l'extension géographique, sur toute sa périphérie, du groupe d'oïl, qui a bénéficié de la supériorité politique, sociale et intellectuelle du français par rapport à ses voisins, voire de circonstances politiques favorables. — Vers le Midi, une double poussée s'est exercée à l'Ouest et à l'Est du Massif central. L'influence provençale avait d'abord gagné Poitiers, dont un comte écrivait en langue d'oc au ^{xii}^e siècle. Non seulement le Poitou s'est soustrait à cette influence, mais une véritable substitution linguistique s'est opérée dans la Saintonge et l'Angoumois, dont le parler primitif (les noms de lieux le prouvent) relevait du groupe d'oc. — Dans la vallée de la Saône, un violent refoulement s'est produit par la Bourgogne, puis un autre par le Forez, conjugué à Lyon avec le précédent : l'histoire phonétique des patois permet d'en suivre les étapes (1). — Le lorrain et le wallon étaient trop individualisés et trop éloignés, sans compter l'indépendance politique des deux régions (qui se termina, pour la Lorraine, seulement à la fin du ^{xviii}^e s.), pour pouvoir servir à l'expansion du français : aussi leur limite n'a-t-elle guère varié du côté germanique. En revanche le groupe d'oïl a largement progressé sur le flamand occidental

(1) Voir notamment mes *Essais de géographie linguistique*, 2^e série (Paris, Champion, 1928), pp. 70-75 et les travaux de M. Duraffour cités dans cet ouvrage.

en récupérant, depuis le xii^e siècle, le pays de Guines jusqu'à Calais, Gravelines et Saint-Omer, contrée où l'action de Paris et du roi de France se faisait directement sentir. — Le reflux du breton a été encore plus marqué : d'abord, du x^e au xii^e siècle, sous une influence surtout normande, puis, à partir du xvii^e siècle, par l'action directe du français de Paris ; la limite linguistique a reculé, au nord, de l'ouest de Pontorson aux abords de Plouha, et, au sud, de l'est de Saint-Nazaire à la banlieue est de Vannes.

652. Le franco-provençal, faute de littérature et de centre intellectuel autonome, a été de bonne heure pénétré par le français. Dans les chancelleries, c'est le français, et non le dialecte, qui remplace le latin, à partir du xiii^e siècle, même dans la Bourgogne transjurane (Suisse romande) ; le français devient la langue juridique et administrative, puis celle des écoles et celle du culte protestant, à partir du xvi^e et surtout du xvii^e siècle. Dans l'usage parlé le patois avait disparu à Lyon dès le xvii^e siècle, car le *canut* des ouvriers en soie, formé au début du xviii^e siècle et étudié par Nizier du Puitspelu, est déjà un français régional. Les dernières productions patoises du Forez remontent au début du xvii^e siècle (*Ballet forézien*, 1605, édité par Veÿ, Paris, 1911). En Suisse le français triomphe aussi dans les familles, d'abord dans les grandes villes (Genève vers 1750, Neuchâtel et Lausanne vers 1800), puis dans les petites villes, ensuite à la campagne (L. Gauchat) ; le patois a disparu dans la région protestante (Neuchâtel), puis dans la partie industrielle du Jura bernois et dans le Jura vaudois ; il est en voie d'élimination dans le reste du canton de Vaud, et très menacé, en France, dans le Forez, le Lyonnais, la vallée de la Saône et le Jura. Même là où le patois est resté vivace (Valais, Savoie, Dauphiné), tous les paysans savent parler français.

653. L'expansion du français a commencé plus tard dans les contrées de langue d'oc. Jusqu'au xvi^e siècle la langue locale s'était maintenue dans les actes. Seules commençaient à être influencées la région rhodanienne par Lyon, et l'Auvergne où une dynastie capétienne s'était installée à Riom au xiv^e siècle ; on jouait des Mystères en français à Clermont-

Ferrand à la fin du ^{xv}^e siècle, époque où la substitution du français à la langue d'oc s'était accomplie dans les actes en basse-Auvergne. — L'ordonnance de Villers-Cotterets (1539) dirigée surtout contre le latin (§ 559) eut pour résultat de substituer le français au provençal dans tout le Midi : cette substitution se fit rapidement, sans résistance, gagnant même des domaines que l'ordonnance ne touchait pas (A. Brun). Il n'y eut d'opposition qu'en Béarn, après la réunion effectuée par Henri IV ; l'ordonnance fut appliquée avec ménagement, mais sans difficultés, dans le Roussillon après l'annexion de 1659.

654. Au ^{xvii}^e siècle, les différents dialectes de langue d'oc étaient encore parlés par toutes les classes de la société : La Fontaine rapporte que, passé Montmorillon, on ne parle quasi plus français et Racine éprouve les plus grandes difficultés à se faire comprendre à Uzès, voire à Valence. — Au ^{xviii}^e siècle, la noblesse et la bourgeoisie des villes s'initient au français ; l'amélioration des moyens de communication, les voyages, les « tours de France », l'action (encore faible) des « petites écoles », répandent peu à peu la connaissance du français dans le peuple. Cependant en 1790 Grégoire estimait encore que six millions de Français (sur 25) ignoraient le français et qu'un nombre égal était incapable de soutenir une conversation suivie (dans ce nombre figuraient 4 à 5 millions d'allogènes). — Le ^{xix}^e siècle a été décisif : la conscription, inaugurée par la Révolution, le développement de l'instruction (obligatoire depuis 1886), la diffusion du livre et surtout du journal, l'émigration (temporaire en définitive) des paysans à la ville, qui a affecté surtout le Midi, le développement des moyens de transport, des industries régionales, du tourisme, ont favorisé la propagation rapide du français. A l'heure actuelle, le patois commence à disparaître des grandes villes, d'abord vers le nord (Clermont, Limoges). Bordeaux a été francisé avant Marseille et Toulouse en troisième lieu. Tous les Méridionaux sont devenus bilingues, à l'exception de quelques vieillards dans les recoins les plus arriérés.

655. Le français a pénétré parallèlement dans les régions allogènes politiquement françaises. Basques et Flamands sont

presque tous bilingues ; le français domine dans les villes, où les enfants le parlent de préférence ; le flamand a même disparu presque totalement à Dunkerque et sur la côte. — En Bretagne celtique, les progrès du français ont été considérables depuis un demi-siècle : le breton ne se parle plus dans les grandes agglomérations et a disparu dans la plupart des communes côtières au sud de Vannes. Il reste encore, toutefois, un certain nombre de paysans qui ne connaissent pas le français dans les monts d'Arrée et la Cornouaille. — La situation est moins favorable en Alsace-Lorraine, du fait de l'annexion de 1870, qui a arrêté pour un demi-siècle le processus de francisation. Tous les Alsaciens-Lorrains, outre leur dialecte, parlent l'allemand ; dans les villes, beaucoup d'anciens immigrés allemands ignorent le dialecte. Seule une minorité parle et comprend le français, spécialement dans les campagnes. Mais depuis 1918 la connaissance du français se développe rapidement dans les villes et parmi les enfants du fait de l'école, où le français est enseigné partout, concurremment avec l'allemand. — La Corse, réunie à la France en 1768, a un dialecte toscan. L'enseignement se fait en français depuis longtemps suivant le vœu des populations. La plupart des Corses sont aujourd'hui bilingues. L'activité de l'émigration, temporaire ou permanente, dans la France continentale, a beaucoup contribué à la vulgarisation du français (1).

656. La diffusion du français dans les possessions d'outremer a été arrêtée par la perte de notre empire colonial au XVIII^e siècle. Notre langue ne s'est maintenue qu'au Canada et dans quelques îles (§ 691) ; dans les îles des tropiques que nous avons conservées (Guadeloupe, Martinique, Réunion) elle s'est imposée à toute la population cultivée ; dans nos comptoirs de l'Inde, l'anglais la bat en brèche. — Depuis 1830, la France s'est acquis un nouvel empire colonial, en Afrique et en Indo-Chine. C'est en Algérie, où l'occupation reste plus ancienne et la colonie française plus importante, que le

(1) Evaluation statistique approximative des individus, en France, parlant : basque, 100.000 ; breton, un million ; flamand, 200.000 ; haut allemand, un million et demi ; corse, 290.000.

français a le plus pénétré : il est parlé par tous les immigrants européens et par les notables indigènes, ainsi que — plus ou moins mal — par les commerçants arabes, les porteurs, ouvriers indigènes, etc. Le français a une situation presque aussi importante en Tunisie, et il se propage rapidement au Maroc, où l'affluence et grande dans les écoles françaises. — Dans les autres colonies, le recrutement indigène, l'école, les rapports entre les commerçants et les colons, les autorités et les administrés, l'assurent d'une diffusion progressive. Il est déjà partout la langue seconde, la langue administrative, la langue des colons et des Européens.

3. LE FRANÇAIS RÉGIONAL ; PRINCIPAUX CARACTÈRES

657. En se répandant sur une zone de plus en plus vaste, parmi des populations qui avaient des habitudes linguistiques différentes et dans des milieux plus ou moins cultivés, le français devait fatalement s'altérer, comme le latin sous l'Empire dans les provinces. La puissance du foyer central suffit à maintenir, tant qu'elle subsiste, l'unité de la langue : Paris fait fonction de modèle, de régulateur, comme Rome avant les Grandes Invasions ; l'enseignement, aujourd'hui obligatoire, est le plus puissant agent d'unification, de compte à demi avec la mode, qui porte à imiter le langage comme les coutumes et l'habillement de la capitale.

658. Au début de sa diffusion, le français fut fort dénaturé, surtout dans les milieux peu ou point cultivés. Nous savons ainsi, par le témoignage de Molière (*Fourberies de Scapin*, III, 3), que les Gascons, à la fin du ^{xvii}^e siècle, prononçaient l'*æ* comme l'*ü* et émettaient un *ø* bilabial (1) ; à l'heure actuelle, l'*æ* et le *ø* sont prononcés en Gascogne avec une approximation suffisamment correcte. Les chansons populaires et les mots d'emprunts dans les patois nous révèlent que la finale *ée* fut prononcée *éye* assez longtemps dans le Bourbonnais, en Auvergne (« ma bien *aiméye* », dans une chanson française

(1) C'est ce qui résulte de l'interprétation du morceau (cf. mes *Patois*, pp. 43-4).

importée au XVIII^e s.), en Lyonnais et dans le Midi ; aujourd'hui les derniers vestiges de ce *y* intercalaire dans les hiatus ne se retrouvent plus qu'en Wallonie (*téyatr* = *théâtre*). — Pour apprendre le bon français aux provinciaux, de nombreux opuscules, indiquant les fautes à éviter (et qui sont précieux pour la linguistique), furent publiés à partir du XVII^e siècle et surtout du XVIII^e siècle.

659. Malgré les matériaux dont nous disposons, l'histoire des français régionaux est à faire : aucun linguiste ne s'est attelé à cette tâche. Il y a même fort peu de temps qu'on a songé à recueillir le français régional à l'instar du patois : nous n'avons guère que le dictionnaire de M. Pierrehumbert et l'ouvrage de M. Boillot, le seul qui étudie dans son ensemble le français régional d'une localité ; ils portent sur deux régions voisines, de l'est. Je ne peux donc que tracer les grandes lignes du sujet, d'après mes recherches historiques et des observations personnelles dans différentes régions de France. — Les français régionaux sont des types linguistiques moins différenciés, moins morcelés que les patois actuels ; leur extension géographique rappelle plutôt celle des dialectes médiévaux. Comme ceux-ci, ils se sont formés autour d'une métropole, qui a appris d'abord le français, lui a donné son empreinte et qui a propagé ce type dans son rayon d'influence ; les centres secondaires ont agi à leur tour sur la contrée environnante après avoir modifié plus ou moins le type reçu. Lyon, gagné de bonne heure au français, a joué un rôle important : c'est par Lyon que l'Auvergne (cf. § 670) a appris le français, de même que la Suisse romande la Savoie, le Dauphiné : dans son orbite ont gravité Clermont, Genève, Chambéry et Grenoble, centres régionaux de propagation. C'est par Lyon aussi que le français a atteint Marseille et la Provence : le français de Provence a gardé des expressions lyonnaises. Les « marches » frontières ont servi d'intermédiaires naturels pour les pays allogènes : la Lorraine romane a appris son français à la Lorraine de langue germanique et à l'Alsace, comme l'Artois à la Flandre, la Bretagne gallote à la Bretagne bretonnante ; du côté basque, c'est le Béarn qui a servi d'intermédiaire.

660. Le français régional offre donc un ensemble de types assez divers, mais aussi fort hétérogènes, car chaque groupe tend, depuis plusieurs siècles, à se rapprocher du français de Paris ; l'écart varie dans de grandes proportions suivant le lieu et suivant les milieux sociaux : les villes sont en avance sur les campagnes, les classes cultivées sur les demi-lettrés et les illettrés. Depuis un demi-siècle, grâce à la diffusion de l'instruction et à la fréquence des déplacements, la qualité du français régional s'est fort améliorée ; en mainte région, il n'est plus individualisé nettement que dans les campagnes. — Il se caractérise par deux groupes de faits. D'une part il comporte nombre de traits dialectaux, plus ou moins adaptés au français ; de l'autre il a gardé, surtout à la périphérie, nombre de faits archaïques que le langage de Paris a éliminés. Le français provincial est en retard, plus ou moins, sur le français de Paris : son évolution, par rapport à ce dernier, représente assez exactement ce qu'on appelle en mécanique une courbe de poursuite. Ajoutons enfin que, depuis plus d'un siècle, le français populaire de Paris, sous tous ses aspects, pénètre le français régional.

Prononciation. — **661.** La phonétique est l'élément le plus saillant du français régional : à sa seule prononciation, un français observateur, qui a voyagé en France, peut reconnaître de quelle contrée son interlocuteur est originaire. — La discrimination, toutefois, n'est plus guère possible pour les citadins appartenant aux anciens pays d'oïl : réserves faites pour le Nord-Est, la prononciation est aujourd'hui sensiblement la même dans toutes les villes ; les faits que nous allons signaler pour les pays d'oïl ne concernent plus, sauf indication contraire, que les paysans. Nous trouvons surtout de nombreux archaïsmes, ou des phonétismes que Paris a éliminés.

662. L'ouverture des voyelles toniques finales s'est conservée longtemps à la périphérie : en Bretagne (on disait couramment *sê Môlò* = Saint-Malo, vers 1890-1900), où ce caractère disparaît, en Saintonge, où je l'ai encore observé récemment, à Guéret, où il est rural et archaïque, dans les

Vosges enfin, où il était courant parmi le peuple d'Epinal vers 1885, tandis qu'on ne l'observe plus aujourd'hui que dans la montagne. — Le *wè* (remplacé par *wa* à Paris) subsiste, localisé peu à peu chez les vieillards, dans de nombreuses campagnes de l'Ouest, du Centre, de la Champagne ; on rencontre aussi *è*, reste d'une évolution populaire en partie enrayée (§ 97), par exemple *krèr* = croire ; *a* (pour *e*) devant *r* final ou *r* + *con* onne (§ 99) n'est pas moins répandu géographiquement (*pardre* = perdre), mais les jeunes gens ne le disent plus, de même que *-yo* pour *-eau* : ce sont des ruralismes en voie d'élimination. L'*u* (= *ou*) protonique se perd également ; son dernier refuge paraît être le centre-ouest (Indre, etc.) ; son refoulement a provoqué des formes hypercorrectes en Saintonge (*kopé*, *rolé* = couper, rouler). La conservation de la nasalité devant *m*, *n* entre voyelles s'observait encore récemment près de Paris (*Jān* = Jeanne, *ān* = âne, chez les vieillards de Frépillon) ; on la relève dans l'Indre (Gehée) avant l'accent.

663. Nombre de consonnes finales restaurées à Paris ne l'ont pas été en province, principalement l'*r* dans le suffixe *eur* (= *œ*), puis l'infinitif *-ir* (Berry ; pour l'Ile de France, voir § 134) et, dans des mots isolés, *fi* (= fils, Beauce, etc.), *ko* (coq ; Perche...) (1). — L'*r* prépalatal disparaît rapidement, l'*r* grasseyé ayant fait tache d'huile autour des villes et dans les vallées. Il était encore courant en Beauce sur le plateau, vers 1890-1900, chez les gens d'un certain âge ; il est en voie de disparition en Saintonge ; dans la région de Guéret, il domine encore chez les ruraux, mais à la ville on ne l'entend plus que dans la bouche des vieillards ; les Vosges ne l'ont gardé, encore fort en recul, qu'à la montagne ; il semble un peu mieux conservé dans le Jura. — L'*l* mouillé est encore plus malade : j'en ai observé les dernières traces en Beauce, chez un nonagénaire à Barjouville, en 1896 ; depuis, je ne l'ai entendu nulle part en

(1) En revanche, les Vosges ont gardé la prononciation *almanak*, *tabak*, en usage à Paris au début du XIX^e siècle ; cf. aussi l'archaïsme *mosyæ* en Artois.

pays d'oïl. — La palatalisation de *k*, *g* devant *é*, *ï*, *ü*, à la première étape, se rencontre un peu partout (1).

663 bis. Parmi les faits plus ou moins spéciaux à une région, voici d'abord des archaïsmes assez localisés : la prononciation fermée de l'*é* de *père*, *mère*, etc., fait très ancien (§ 80), s'observe dans le sud (Indre) et l'est (Vosges) de la langue d'oïl ; l'ouverture de l'*o* de *jaune*, *rose*, de l'*æ* tonique d'*heureux*, fait moins ancien (§ 103 sqq.), s'est maintenue en Artois et Picardie, où ce caractère tend aussi à disparaître chez les jeunes. Dans tout l'Ouest, de Dreux jusqu'en Bretagne, on observe toujours après *é*, *æ* tonique final le dégagement d'*i* que notait Lanoue au xvi^e siècle (§ 105). — La Normandie a des traits spéciaux : chute de consonnes finales (*pé* = *père*), introduction de *k* et de *š* dialectaux (*ka* = *chat*, *ryšš* = *pièce*), mais ces ruralismes, dont les derniers sont communs avec la Picardie, sont en voie d'effacement ; l'*h* aspiré est conservé sur la côte, comme en bordure du flamand et, en Lorraine, de l'allemand. — L'*a* fermé, voire tout *a* final, tend vers *o* dans quelques contrées de l'Ouest, plus encore dans le nord de la Champagne (Reims, etc.) où on l'entend même dans la petite bourgeoisie urbaine. — C'est la Wallonie qui présente le français le plus altéré : relevons notamment *a* fermé pour *a* ouvert (*mâdâme*), l'*y* intercalé entre voyelle en hiatus (*téyatr*, courant à Liège) et l'*ü* consonne changé en *ω* (*plwi* = *pluie*... à Dinant, etc.).

664. Le Midi, d'une part, les régions franco-provençales (Vosges comprises) de l'autre, offrent chacune un type d'intonation (commun au français régional et au dialecte), qui est très caractéristique et qui n'a pas encore été mis en lumière. Tandis que le Français d'oïl, on l'a vu, a une intonation assourdie et termine sa phrase sur une note basse, sauf en cas d'interrogation ou d'exclamation (§ 156-7), le Franco-provençal a un rythme traînant, plus musical, et

(1) La prononciation populaire de mots savants est conservée sporadiquement : *catéchime*, *justice* chez les vieillards de Frépillon ; pour les emprunts, cf. *ouagon* (wagon) dans le Nord ; comme vulgarismes éliminés à Paris, *Louis-Flipe* (Louis-Philippe) à Frépillon chez les vieillards ; *Glaude* et *reine-glaude* un peu partout (cf. § 118 et 124).

achève souvent la phrase sur deux notes hautes qui se suivent : ce fait est tellement caractéristique, surtout dans la Suisse romande et la basse Savoie, et aussi dans la montagne vosgienne, qu'il ne saurait plus passer inaperçu du jour où on l'a observé (1). — Le Méridional est encore plus musical, avec plus de variété de notes, le ton plus haut ; il finit sur une tonique plus élevée et plus intense, avec abaissement d'intensité et de hauteur sur l'a final : type archaïque dont le français médiéval devait se rapprocher. L'intonation franco-provençale doit être aussi fort ancienne et se rattache peut-être aux tendances linguistiques d'un substrat : il est remarquable que l'intonation du Bernois parlant germanique est assez analogue à celle du Vaudois parlant français ou patois.

665. La prononciation méridionale du français offre, en outre, un ensemble de caractères généraux. Le plus saillant est d'abord le martèlement des syllabes (qui change complètement le rythme de la phrase et du vers), et la prononciation de la plupart des *e* muets. L'*e* muet n'est plus prononcé depuis longtemps en finale après voyelle (type *aimée*), mais il se fait entendre généralement en finale après consonne, dans le corps des mots et dans les monosyllabes : toutefois la classe cultivée les détaille moins que le peuple et commence à les élider, surtout dans un groupe de monosyllabes (*je te le dis*), auquel cas elle ne pratique pas toujours l'élision comme dans le nord.

666. Le second fait capital a trait aux voyelles nasales, qui représentent une étape archaïque en français du midi comme en provençal. La voyelle nasale devant consonne est suivie d'un élément consonantique (*n*, *m*, ou *g* nasal) dont l'intensité va en décroissant sur les confins de la langue d'oïl (Limousin, Auvergne) et du franco-provençal, tandis que la nasalité de la voyelle (celle-ci toujours brève), très faible au sud, va en augmentant vers le nord : le Français

(1) Pour le vocalisme, la région franco-provençale, des Vosges au Dauphiné, tend à allonger et à fermer la voyelle tonique suivie d'une consonne ou d'un groupe combiné : *table*, *jeune*, (mais *jeun'*-fille avec *æ* bref ouvert), *encore*, etc. (observé dans les Vosges, en Savoie, à Laffrey [Isère], etc.).

d'oïl prononce ainsi *šâté* avec un *ã* long, le Méridional *sânté* avec un *à* demi-nasal (en moyenne). Quand la voyelle nasale est finale, dans l'extrême sud (Pyrénées, etc.) elle est prononcée presque orale, et suivie de *m* ou *n* très nets (*Jean* se dit *jàn* et donne, par exemple à Luchon, l'impression de *Jeanne* à un Français du nord ; je m'y suis plus d'une fois trompé) ; ailleurs la voyelle est nasalisée, mais, par un relèvement prématuré du voile du palais, il se dégage, après la voyelle, un élément vocalique qui tend vers *i* ou *y* ; le même fait se produit, dans tout le Midi, devant les spirantes (*vilēi*, vilain ; *kēizə*, quinze). C'est cette prononciation si caractéristique qu'Alphonse Daudet a transcrite par *eîn* (*preĩnce* = lisez : *prēis*) et que les journalistes parisiens rendent plus inexactement par *ign* (*vileigne*, lisez *vilēi*). — La nasale *in* (*ē*) a été longtemps prononcée *ĩ* comme en provençal, prononciation conservée dans quelques mots ou exclamations (*coquin!* généralement *kokĩ* ou *kukĩ* [*u* = ou]) et qui est marquée le plus souvent dans les livres ou journaux par le tréma (*coquĩn*). L'*ē* est prononcé très fermé, l'*ã* ouvert.

667. Les autres caractères du français méridional sont presque tous des archaïsmes. Le fait le plus notable du vocalisme est l'absence totale de l'*a* fermé ; l'*a* ouvert, en outre, est presque toujours bref : le Méridional prononce *pâte* comme *patte* avec *à* bref, de même *pâté* (pâté). L'*o* et l'*œ* ouverts et brefs sont conservés dans les séries *jaune*, *rose*, *heureuse*. L'*o* protonique libre est fermé et long (*joli* = *jōli*) ; autrefois il était *u* (= ou) comme dans le provençal, mais cette prononciation est devenue très rare (j'ai entendu par exemple *counnaĩtre*, de la bouche d'un vieux paysan, près de Luchon). Le son *oi*, qui a été rattrapé par l'école au xix^e siècle, est toujours *wa* comme à Paris ; à la fin du xviii^e siècle, le Midi prononçait encore *wè*, ainsi que l'atteste le mot provençal *louè* (loi) qui a été emprunté au français pendant la Révolution. La nasale est souvent conservée, avant l'accent, devant *m*, *n* intervocalique (*āné* = année, est encore fréquent ; en sens inverse le Midi dit *anwīyé* = ennuyer) ; à la tonique elle subsiste dans quelques coins archaïques, comme les Cévennes (*pōm*, pomme ; *fām*, femme).

— L'*l* mouillé s'est mieux maintenu dans le Midi que dans le Nord ; mais ce son n'est pas une caractéristique de la prononciation méridionale, car la basse Provence (après la région lyonnaise) l'a perdu depuis plus d'un siècle (témoin l'orthographe provençale de Mistral : *fiho*, fille, = *fiyo*) et aujourd'hui il a disparu de presque tout le sud-est ; en basse Auvergne, où l'évolution est sporadique, il est en pleine décomposition. L'*r* prépalatal domine encore, sauf en basse Provence, où l'*r* grasseyé (à articulation plus reculée qu'à Paris) a rayonné autour de Marseille (1) ; il y a aussi des centres de grasseyement en basse Auvergne ; le grasseyement a également gagné Bordeaux. — Enfin le français du Midi a une répugnance très nette pour les consonnes géménées (§ 137), qu'il ignore. — Tous les caractères précédents sont aujourd'hui fort atténués dans les milieux cultivés des villes ; les jeunes femmes, en particulier, prononcent *jón*, *sâté*, *fly* (fille) et élident la plupart des *e* muets. Même dans les milieux ruraux, l'*r* grasseyé se propage chez les jeunes (Dauphiné, Auvergne, Bordelais, etc.) ; aux environs de Luchon, j'ai entendu l'*r* grasseyé dans la bouche d'une fillette de paysan.

668. Certaines prononciations sont spéciales à telle ou telle partie du Midi. Le Gascon n'a pas toujours un *o* très pur (celui de son dialecte est bilabial) ; dans la région pyrénéenne il a gardé l'*h* aspiré (légèrement labialisé), tandis que ses *š* et *j* ont une tendance à se palataliser. Le groupe *ks*, que le Marseillais réduit à *s* (*àsã*, *ésèpté* : accent, excepté) devient *ts* dans le sud-ouest, ainsi que *ps*, prononciation qui tend à se corriger (*étsèpté* ; *résètsyō* : réception). Plus archaïsante la région pyrénéenne, surtout le Roussillon, prononce certaines consonnes finales : *il fèzèt* (faisait), *lit* (lit) (en voie de disparition). — La basse Auvergne est remarquable par ses palatalisations consonantiques [devant *i* (et *y*) affectant *k*, *g*, *t*, *d* (*d'yi* = dit, *k'yi* = qui), mais aussi les labiales (*abyi*, habit) ; celles-ci amènent l'*y*, en certains

(1) Le Marseillais avait, dans le Midi, la réputation de grasseyer dès le milieu du xix^e siècle (témoignage d'un nonagénaire toulousain : dans une pièce jouée à Toulouse vers 1860, l'acteur représentant un Marseillais grasseyait).

endroits, à un son sifflant (« viens » tend vers *vzē*), qu'on retrouve dans une partie de la région lyonnaise. Dans les mêmes contrées l'adoption de l'*r* grasseyé produit souvent une réfraction vocalique sur la voyelle précédente, qui commence fermée et finit ouverte (*péër*, père) ; le fait est surtout sensible pour l'*æ*. — Le Massif Central tend à dissocier les groupes *ts*, *dj*... (*adajwē* = adjoint, *təzar* = tsar), prononciation vulgaire, et garde pour *oy* (devant voyelle) la vieille prononciation (*vo-yaj* et non *vwayaj*, *Ro-yà*, Royat).

669. La phonétique du français parlé dans les provinces allogènes est naturellement conditionnée par la phonétique dialectale. — On remarque chez les Alsaciens et les Flamands la tendance à assourdir les consonnes sonores (*pōpō* = bon-bon) plus qu'à aspirer les sourdes (*khatr*, quatre) : la bourgeoisie francophile, pendant l'annexion, s'était efforcée d'éliminer ce défaut. L'*n* mouillé est généralement remplacé par *n* + *y*, l'*r* voyelle apparaît en finale des groupes combinés (« quatre » donne l'impression *kātər*), l'*a* fermé remplace souvent l'*a* ouvert (*almány* = Allemagne). — En Bretagne bretonnante, la prononciation, assez correcte dans l'est et les environs de Brest, est surtout vicieuse dans le Trégorrois et la Cornouaille : on observe surtout un recul d'accent (*fromā sukré*, froment sucré), une aspiration des consonnes sourdes, sensible aussi en vannetais, et qui tient à la phonétique locale, enfin un changement de sourdes en sonores ou vice versa (*kā*, gant ; *l'gær*, le cœur), voire de spirantes en occlusives (*byæ*, vieux), qui est une transposition inconsciente en français de la loi de mutation bretonne. Ces faits sont purement ruraux. — Les Basques parlent le français comme les Gascons, qui le leur ont appris, les Corses comme les Provençaux, à quelques détails près.

Vocabulaire. — **670.** On ne saurait tenter aujourd'hui une étude d'ensemble, même très sommaire, du lexique des français régionaux, car il faut beaucoup de matériaux, qui manquent encore ; on ne peut poser que quelques jalons. — Certaines localisations sont fort anciennes : ainsi *languir*, s'ennuyer, est déjà donné par Vaugelas comme propre au

Midi. — Il y a des aires très vastes. Pour les mots lyonnais, par exemple, créés sur le modèle de l'ancien dialecte, *fayard* (hêtre) et *larmuse* (lézard) qui se sont imposés à l'Auvergne (où les termes patois sont tout autres) ; *béal* bief, à l'Auvergne aussi et au bas Rhône jusqu'au Var. — Parfois le mot a disparu de son foyer : j'ai relevé *pignon* = meule de blé, d'une part en Auvergne (où on dit *plâdzu* en patois), de l'autre dans le pays vannetais où il est aussi évidemment importé : l'expression a dû se former dans la basse Loire, où on ne la retrouve plus. Comme méridionalismes, citons *brave* (aimable).

671. Nombre de termes ou d'emplois archaïques, que Paris a éliminés, sont conservés à plus ou moins grande distance. Des expressions du xvi^e siècle se retrouvent, *acertener* (-ainer), *souventes fois*, en Saintonge, *courtil* en Bretagne ; *soudard*, soldat, en Savoie ; du xvii^e, *espérer* = attendre par exemple chez M^{me} de Sévigné, en Normandie, en Provence et ailleurs, *relevée* (après-midi) en Suisse romande, *quitter* = laisser, dans le bas Poitou et en Savoie. L'Ouest a conservé le suffixe -*eresse* là où la capitale l'a perdu (*serpe tailleresse*, pour tailler la vigne), et le Midi *piéton* au sens de facteur rural ; dans la région de Toulouse on dit encore, par métaphore, comme avant la Révolution, « s'adresser à la Cour des Aides » ; la création révolutionnaire *jacobine*, mansarde, s'est cristallisée à Grenoble. La Savoie a gardé *aubépin*, *bailler* (donner), *boële* (boyau), *bouter* et bien d'autres. — Parfois la province a conservé le vieux mot, que Paris a remplacé par un mot d'emprunt (*chenelle*, en Saintonge, cannelle) ; elle offre des altérations populaires anciennes que la capitale a corrigées (*portion*, potion, Suisse française), ou d'anciennes prononciations de mots savants (*utensile*, ustensile, en Suisse romande comme chez les vieillards de Frépillon, *catéchime*, etc.). Le vieux mot a pu se cristalliser dans un emploi spécial (en Suisse romande *toupin*, sourd [jadis : pot] ; *treü*, impôt [tribut]), se réfugier dans un emploi ironique, comme *régent* (maître d'école) en Savoie, ou péjoratif : *mire* s'est déprécié en « rebouteux » en Savoie, *brandevin* en « eau-de-vie frelatée ». A l'inverse,

marâtre garde (Savoie) sa signification originale, belle-mère.

672. Les termes spéciaux aux français régionaux sont, pour la plupart, des termes dialectaux relatifs aux produits, aux usages du pays : il est à souhaiter qu'ils se conservent et que le français de Paris les adopte. — Mais le français régional est assez vigoureux désormais pour devenir créateur. Il a surtout donné des sens particuliers et nouveaux à des mots courants. On trouve beaucoup de faits de ce genre en Suisse romande, où parfois même des linguistes les ignorent : enfant *sot* (désobéissant, Ch. Bally, *Traité de stylistique*, 149), *soigner* un parapluie (prendre soin d'...) dans une annonce de la *Tribune de Genève* ; *restauration*, mets servi dans un restaurant, et, par extension, restaurant (plus spécialement en Suisse allemande) ; en Savoie, *adouber*, tanner ; en Auvergne, *tonne*, tonnelle ; à Grenoble, enfant *pénible* (désagréable). Parfois une restriction opérée en français central n'a pas été adoptée (cf. § 284 ; chatte *tricolore* à Genève). La restriction de sens peut varier suivant les régions : un *pot* désigne un demi-litre (la chopine de vin) dans l'Isère (Laffrey, etc.) et une mesure de capacité (pour le vin aussi) de 15 litres en Auvergne. — Mais le français régional, surtout dans le Midi, a créé aussi des mots : avoir le *tracassin* (équivalent de la *bougeotte* parisienne), *sous-tasse*, soucoupe (Gascogne, etc.), *extrêmoncier*, donner l'extrême onction (Toulouse), etc., — aussi des sens : *fier*, bien habillé (Auvergne).

672 bis. A noter enfin l'invasion ancienne des termes populaires parisiens, voire argotiques, jusque dans les campagnes depuis le début du xix^e siècle, après le retour des soldats de la Révolution et de l'Empire dans leurs foyers : le *Glossaire du Centre* de Jaubert (1855) en compte déjà beaucoup.

Morphologie et syntaxe. — **673.** La morphologie offre aujourd'hui beaucoup moins de particularités dialectales en français régional, car elle constitue l'ossature de la grammaire qui est enseignée avec beaucoup de soin à l'école. — Le fait le plus saillant, pour les verbes, est la conservation,

déjà signalée (§ 345, note), du prétérit dans le langage parlé des Français du Midi, et aussi, quoique moins usité, de l'imparfait du subjonctif. En pays d'oïl, l'ancienne confusion entre les 1^{re} personnes du singulier et du pluriel (§ 382 ; *j'avons, j'ons*) est un vulgarisme rural, sporadique et géographiquement assez répandu (voir l'*Atlas linguistique*, carte *ai*, etc.) mais qui n'est plus le fait que de quelques vieillards. Nous avons signalé aussi (§ 534) le futur proche de l'Est : « le train *veut* partir ». — Le français d'oïl a gardé longtemps, pour le singulier, des formes du pluriel généralisées (un *cheveau*), mais c'est encore un ruralisme en voie de disparition et l'on observe plutôt, comme dans le peuple de Paris, le fait contraire (des *amiral*, § 412). — En ce qui concerne les outils grammaticaux, le Midi (d'après le provençal *ilho*, elle) a longtemps employé en français *il* pour *elle* (et aussi *el'* pour *il*), mais c'est encore un archaïsme qui s'efface ; la cristallisation *m'amie* (employée surtout en parlant aux enfants) est plus vivace, surtout dans le Massif Central. Le paysan picard et artésien substitue volontiers le démonstratif à l'article. Pour les négations, *pas*, adopté par le dialecte, a gagné tout le Midi, mais *point* se maintient en diverses régions du nord (Beauce, etc.) ; le pays de Caux emploie souvent *pièce* (*pyèš*, à Yport, était courant en 1897). Renvoyons pour la conservation de *septante*, *octante* (*huitante*), *nonante* en Suisse et Belgique (§ 457) et signalons l'emploi suisse de *seulement* : « faites seulement », en réponse à « pardon ! » ou « permettez ! ».

674. La syntaxe des français régionaux n'a pas conservé, en principe, d'archaïsmes de la langue de Paris (ceux qu'on croit relever proviennent du dialecte) ; car la syntaxe française a été longue à pénétrer dans l'usage. — On observe souvent de mauvaises traductions de tours indigènes : ainsi en Auvergne, où *bé*, dans le patois, signifie à la fois *à* et *avec*, on dira « donner *avec* quelqu'un » (vulgarisme rural) ; de même, « j'arrive *que* » (id.), « j'arrive à l'instant », parce que *ma* (*mas*) en patois, équivalent de [*ne*] *que*, a pris le sens de « seulement », « à l'instant ».

675. Tout le Midi emploie l'article devant le prénom ou

le nom de famille, pour préciser (« C'est *le Paul* », § 484). L'usage des prépositions est assez varié : on a signalé (§ 492) l'extension du vulgarisme ancien « le livre à Pierre », que, seul, tout le Midi ignore, et, l'emploi méridional de *en* devant un nom de ville à initiale vocalique (*en* Avignon, § 502), que quelques écrivains parisiens adoptent pour des villes du Midi dans le but de faire plaisir aux félibres ; signalons un curieux emploi, en Saintonge, (*su'* semaine, en semaine) de *sur* substitué à *en*, pour préciser. — Dans le Midi, surtout en Auvergne, *lui* précède souvent *le* chez les ruraux, vieille construction romane que le patois a conservée (je *lui le* dirai). A ce détail près, l'ordre des mots est partout conforme à la syntaxe populaire (réserve faite pour les influences germaniques, notamment pour l'inversion quand un complément vient en tête : fait spécial à l'Alsace-Lorraine et la Flandre). L'accord se présente aussi, chez les ouvriers et les ruraux, conformément aux simplifications de la syntaxe parisienne populaire (1). — Quant aux verbes, le Midi se signale par le développement du réfléchi (*se* bouger), le maintien, voire l'extension, de la conjugaison avec *être* (je *suis* été, je *suis* passé), l'extension des emplois transitifs (« tomber quelqu'un », qui a été adopté par le langage sportif). La conjugaison réfléchie s'est développée au maximum en Gascogne, où on dit « *se* manger un poulet » ; la haute Gascogne a la particularité de préciser le complément direct à l'aide d'une préposition : « il m'aime à moi ». L'Ouest marque, par rapport à Paris, un nouveau recul du subjonctif au profit du conditionnel.

676. La syntaxe affective présente des variétés qui mériteraient d'être relevées. Le Méridional, à l'esprit vif, s'il se parle à lui-même, se tutoie par une sorte de dédoublement « je me suis dit : tu as oublié d'écrire... ». Il emploie *adieu* pour aborder ou saluer les personnes qu'il tutoie. — En Lorraine (Gérardmer, Blamont...) les parents disent *vous* aux enfants maladifs, parce que le pluriel semble plus caressant (usage attesté vers 1870-75 et observé encore en

(1) Les cristallisations *mère grand*, *grand route*, *grand rue* ont laissé encore des traces dans le nord ; seuls *grand mère* et *grand messe* se sont généralisés.

1928). — Les termes de prédilection sont très variables : Régnier a indiqué *voire* comme normand ; *cadédis* (de formation dialectale) était un juron gascon (Molière). Aujourd'hui les Méridionaux affectionnent *mon bon, le pauvre !* les Auvergnats *voyez-vous, les Belges sais-tu, etc.*

Français d'outre-mer. — 677. L'étude scientifique du français d'outre-mer est à peine ébauchée. — Le français du Canada et d'Acadie remonte à une colonisation du ^{xvii}^e et du début du ^{xviii}^e siècle ; les colons venaient en majorité de l'Ouest de la France. Ce langage, séparé de la métropole depuis près de deux siècles, conserve des archaïsmes de prononciation (*wé* ou *è* pour *oi*, chute de consonnes finales, *a* pour *e* devant *r* implosif, etc.), de vocabulaire et de grammaire (*cettui, j'sons*), des formes spéciales à l'Ouest (*je tombis*, Acadie) et des évolutions datant seulement du ^{xvii}^e siècle comme la réduction de *l* mouillé à *y* et la palatalisation de *k, g, t, d* devant *y* (*Guieu*, cad. *d'yœ*, Dieu). L'étude de ces parlers sera intéressante pour dater certaines évolutions, certains vulgarismes. L'*r* prépalatal est conservé ; il tend même parfois à s'affriquer, sans doute sous l'influence de l'anglais, dont l'action se manifeste surtout dans le lexique par des emprunts.

678. Le créole est plus profondément transformé au contact des parlers indigènes, spécialement des idiomes nègres. Il a aussi pour base le français des ^{xvii}^e-^{xviii}^e siècles. Il offre surtout des simplifications et de fortes altérations phonétiques (suppression de l'*r*, passage d'*e* muet et *ü* à *i*, *œ* à *é, j* à *y*), morphologiques et syntaxiques, avec un vocabulaire local très varié. Il est en voie de perfectionnement dans les îles et les comptoirs français, mais il résiste mieux à Haïti. — C'est sur la langue actuelle que repose au contraire le français plus ou moins informe que parlent les indigènes dans nos possessions récentes d'outre-mer et qui s'améliorera peu à peu, grâce à l'école et à l'émigration en France.

BIBLIOGRAPHIE. — 679. 1. Pour les dialectes du moyen-âge : H. Suchier, *Le français et le provençal* (extrait du *Grundriss* de Gröber), et surtout

F. BRUNOT, *Hist. de la langue fr.*, I, 296-331 ; pour l'évolution et l'étude des patois, A. DAUZAT, *Les patois*, Paris, Delagrave, 1927, avec une bibliographie du sujet. — 2. BRUNOT, *op. cit.*, t. V, 1^{re} partie, passim, t. VII, livre IV, et t. IX, passim ; G. MAY, *La lutte pour le français en Lorraine avant 1870*, Paris, Berger-Levrault, 1912 ; Paul LÉVY, *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine*, Paris-Strasbourg, 2 vol., 1929 ; Aug. BRUN, *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi*, Paris, Champion, 1923, *L'introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon*, *id.*, *ibid.*, et *La langue française en Provence, de Louis XIV au félibrige*, Marseille (*Bibl. de l'Institut hist. de Provence*, I), 1927 ; A. DAUZAT, *La pénétration du français en Bretagne du XVIII^e siècle à nos jours* (*Revue de philologie fr.*, 1929, 1 sqq.) ; enquête de Gwalarn (Brest), 1929, n° 19. — 3. PIERRREHUMBERT, *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois*, Neuchâtel, 1926 ; F. BOILLOT, *Le français régional de la Grand'Combe*, Paris, Presses Universitaires, 1929 ; C. LATREILLE et L. VIGNON, *Les grammairiens lyonnais et le français parlé à Lyon à la fin du XVIII^e siècle* (*Mélanges F. Brunot*) ; J. DÉSORMAUX, *Le français parlé en Savoie*, Chambéry, 1906, et *Un grammairien savoyard*, Paris, *Revue de Savoie*, 1913. Voir aussi les ouvrages cités par F. BRUNOT, *op. cit.*, III, 180-182 et VII, 324-331, et pour la syntaxe, la *Bibliographie d'Horluc et Marinet*, n° 629-665. — Ajouter, pour la Belgique : G. -O. d'HARVÉ, *Parlons mieux et Parlons bien*, Bruxelles, 1922 et 1923 ; pour la Suisse romande, G. WISSLER, *Das schweizerische volkfranzösisch* (*Romanische Forschungen*, 1910, 690 sqq.) ; (anonyme) *Glossaire genevois*, Genève-Paris, 2^e éd. 1827. — Pour le Canada : *Bulletin de la langue française au Canada* (Québec, depuis 1902) ; S. CLAPIN, *Dictionnaire canadien français* (Montréal-Boston, 1894) et *Inventaire de nos fautes...* (*id.*, 1913) ; N.-E. DIONNE, *Le parler populaire des Canadiens français* (Québec, 1909) ; Pascal POIRIER, *Le parler franco-canadien et ses origines* (Québec, 1928 ; médiocre). — Pour le créole : H. SCHUCHARDT, *Le créole de France*, I, 295-299) ; M. FOURÈS, *Notes sur le parler créole d'Haïti* (1). — Statistique des allogènes, A. MEILLET, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, 2^e éd., 1928, appendice, pp. 370-389. — Limites du groupe français en Europe : G. KURTH, *La frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France* (Bruxelles, 2 vol., 1895-1898) ; — J. DEWACHTER, *Le flamand et le français dans le nord de la France*, 2^e éd., Lille, 1909 (2) (et *Revue franco-belge*, janvier 1928, pp. 27-33) ; pour la Belgique, on consultera la série d'atlas linguistiques flamands (*Reeks Nederlandsche Dialekt-atlassen*) publiés à Anvers depuis 1926 sous la direction de E. BLANCQUAERT ; — THIS, *Die deutschfranzösische Sprachgrenze in Lothringen, in Elsass*, Strasbourg, 1887-1889 ; — ZIMMERLI, *Die deutschfranzösische Sprachgrenze in der Schweiz* (Bâle-Genève, 3 vol., 1891-1899) et mon étude précitée sur la Bretagne, mettant au point le travail de SÉBILLOT (de 1886) ; pour les limites en 1806 (enquête ministérielle), voir l'Appendice du t. IX de l'*Hist. de la langue française* de F. BRUNOT (avec cartes) et, pour les déplacements ultérieurs, ma petite étude de la *Nature* (avec cartes) du 15 déc. 1927.

(1) *Bulletin de la Société des Parlers de France*, 1898, 295-9.

(2) La carte qui accompagne l'opuscule a été rééditée et mise à jour en 1929.

CHAPITRE II

LES VARIÉTÉS DU FRANÇAIS AU POINT DE VUE SOCIAL

Le milieu social ; le peuple et les classes cultivées. —

680. Toute langue littéraire offre des variétés, en raison non seulement de son extension géographique mais encore des milieux sociaux, sans compter, pour un individu donné, les différences d'emploi. — Des divergences entre le langage populaire et celui des classes cultivées ont été relevées chemin faisant, tant pour le français régional que pour le français de Paris au cours de son évolution, spécialement à dater du xvii^e siècle. C'est en effet à partir de cette époque que la scission commence à s'opérer. Auparavant, on note bien certaines traditions conservatrices, mais elles concernent essentiellement la langue écrite, le langage des chancelleries, du barreau, la poésie, etc. Les efforts des grammairiens pour freiner les évolutions et remettre de l'ordre dans la syntaxe et dans la sémantique, sont encore confus et souvent contradictoires au xvii^e siècle : ils ne se coordonnent et n'acquièrent d'autorité qu'à partir de Malherbe, et surtout de Vaugelas. A ce moment, la langue de l'aristocratie s'épure, s'affine, proscriit les mots bas et les expressions vulgaires et réagit contre les innovations populaires, tant phonétiques que grammaticales. Les nobles, en grande partie provinciaux, vivent à Paris séparés de la population indigène ; ils habitent de vastes hôtels entourés de jardins, servis par une nombreuse domesticité de provenance diverse ; avec Louis XIV, la Cour s'isole plus encore à Versailles. Le langage populaire, de son côté, évolue librement : l'écart s'accroît, comme on peut en juger d'après les documents de « patois parisien » groupés par Ch. Nisard (§ 110).

681. Cependant la bourgeoisie de Paris s'était éduquée à son tour : son langage, malgré l'adoption de certains vulgarismes, se rapprochait peu à peu de celui de la Cour ; la Révolution l'a fait triompher. Les nobles disparaissent, une nouvelle aristocratie se forme, mais dont le parler est plus rapproché du peuple. Ce dernier, à son tour, s'instruit et son langage s'affine au cours du xix^e siècle. En groupant à ce moment toutes les classes sociales dans les mêmes quartiers, dans les mêmes théâtres, dans les mêmes maisons, où le riche habitait au premier étage, le petit bourgeois un peu plus haut, l'homme du peuple dans les mansardes, la vie de Paris, de la Restauration au Second Empire, favorisait ce rapprochement. — Un nouvel écart se produit à la fin du siècle, par suite de la séparation nouvelle des classes sociales, qui se concentrent chacune dans des quartiers différents : les commerçants et industriels gardent le centre, les intellectuels, la rive gauche ; les riches oisifs colonisent l'ouest, le peuple reflue à la périphérie, surtout à l'est et au nord. Parallèlement le vocabulaire du peuple s'imprègne d'argot, sa prononciation s'individualise (§ 143), et si l'école maintient à peu près la morphologie, la syntaxe s'émancipe à son tour. — La guerre de 1914, mélangeant à nouveau les classes sociales par de nombreuses ruines et maints enrichissements brusques, a rapproché une fois de plus les deux types : mots et tournures populaires pénètrent dans des milieux qui leur étaient fermés et sont accueillis, du moins dans les dialogues, par des romanciers, principalement par le roman et les récits de guerre. — Autant d'oscillations consécutives à d'importants mouvements sociaux.

Le métier ; langages techniques ; argots. — **682.** Le métier est une autre cause importante de spécialisation linguistique. Il n'agit pas seulement dans l'exercice de la profession : celle-ci imprègne la vie entière et le langage de l'individu. En principe, la langue technique n'affecte que le lexique, mais elle peut gagner d'autres domaines : traditionaliste, elle conservera des archaïsmes de morphologie et de syntaxe ; dans la bouche, au contraire, de gens du peuple, elle

s'incorporera des tours et des phonétismes vulgaires. — Le premier cas est celui de la langue juridique qui, jusqu'au début de ce siècle, spécialement dans les actes de procédure, resta farcie de mots, de tours cristallisés depuis le ^{xvi}^e siècle. Une campagne, menée par M^e Henri Bréal (le fils du linguiste) contre le « jargon judiciaire », devenu presque inintelligible aux plaideurs, aboutit à la circulaire du ministre de la justice du 20 mars 1908, qui a provoqué un rajeunissement salubre de la langue judiciaire écrite (les archaïsmes demeurent encore nombreux). — Une certaine cristallisation s'est aussi opérée dans la langue religieuse (liturgie protestante et prières du culte catholique).

683. Les langages de métiers renferment nombre de mots anciens et spécialisés. On a vu le rôle important qu'ils jouent, pour l'emprunt, comme intermédiaires entre les langues nationales (§ 189) et, dans la langue indigène, pour les restrictions de sens (§ 284). Leur lexique mériterait d'être mieux connu et d'être soigneusement catalogué par spécialité. Si les variantes régionales sont nombreuses, les types provinciaux sont rares : on ne peut guère citer que le *canut* parlé par les ouvriers en soierie de Lyon, du début du ^{xviii}^e siècle à la fin du ^{xix}^e.

684. Le langage de métier peut affecter une forme argotique, dans un but de défense sociale d'un groupe, pour être incompréhensible aux non-initiés. L'argot s'est développé surtout dans des milieux très fermés, et il a été favorisé par le nomadisme. Ses caractères linguistiques les plus saillants sont la transformation ou le remplacement des mots courants, l'accélération des évolutions, l'hypertrophie des procédés de renouvellement qui a pour terme les déformations systématiques ; l'ironie enfin. Il n'est qu'une langue seconde, un « langage parasite » (Marcel Cohen). Le plus important qui se soit greffé sur le français est l'argot des malfaiteurs, qui apparaît sous une première forme (le *jobelin*) au ^{xv}^e siècle, puis, après une éclipse, complètement transformé et imprégné d'éléments méridionaux (par suite de l'installation des « galères » en Provence) à la fin du ^{xvi}^e siècle. Au ^{xix}^e siècle, il a perdu son individualité, tout

en continuant à se transformer, et a profondément pénétré le langage populaire. — Si nombreux en franco-provençal, les argots de métiers sont rares en français. Ils devaient être abondants, cependant, sous l'Ancien Régime, car le cloisonnement des corporations les favorisait. Nous n'avons qu'un vague témoignage de l'ancien argot des comédiens ; un hasard m'a permis de retrouver un argot de fondeurs de cloches lorrains, accusant des influences picardes. L'argot des malfaiteurs a influencé au ^{xix}^e siècle divers langages de métiers (typographes, forains, chiffonniers, etc.), mais seul le *loucherbem* des bouchers de la Villette, aujourd'hui disparu, est nettement argotique. Du côté scolaire, seuls les argots des écoles militaires sont franchement individualisés. L'argot de la guerre (qui offrit le maximum de caractères argotiques chez les prisonniers) est un exemple intéressant d'une spécialisation linguistique rapide parmi un vaste groupement d'hommes astreints à une vie spéciale et à un isolement prolongé par rapport à l'arrière : il présente un mélange d'anciens termes de casernes, de mots populaires et provinciaux, d'emprunts aux troupes de couleur (peu aux contingents alliés) et une assez grande proportion de créations nouvelles.

685. Les sciences se sont forgé chacune un langage plus ou moins spécial, et surtout une terminologie précise, chimie, médecine, sciences naturelles en tête. Ces termes et ces expressions s'insinuent dans la langue courante à mesure que telle discipline se vulgarise (comme la médecine) ou s'industrialise et comporte des applications pratiques. Avec l'industrie et le commerce, on rejoint le langage de métier : mais ici nombre de termes sont créés avec réflexion et empruntés soit aux langues anciennes, soit aux langues vivantes (cf. 245-7 § et 316). — Le sport, qui tient une place si importante dans la société depuis le début du siècle, mérite une mention à part : il tient à l'industrie par diverses branches (automobilisme, cyclisme, aviation) ; il accuse de fortes influences anglaises, il manifeste surtout, comme certains langages professionnels (celui de la Bourse, par exemple), la mentalité de gens pressés, économes de leur

temps et de leurs paroles, qui multiplient les ellipses, raccourcissent les expressions et les phrases (cf. § 267-70).

Différences d'emploi, langage parlé et langage écrit. —
686. Dans une société civilisée aussi complexe que la nôtre, les différences du langage suivant l'emploi sont considérables. On observe, avant tout, la distinction capitale, que nous avons eu maintes fois à faire ressortir, entre la langue parlée, plus spontanée, plus évoluée, plus libre, et la langue écrite, plus archaisante, plus travaillée, instrument de pensée plus parfait. C'est un truisme, qu'on n'écrit pas comme on parle, encore qu'on ne s'en rende pas toujours exactement compte. Je citerai un exemple personnel : en parlant, même en faisant une conférence, il ne m'arrive jamais d'employer le prétérit ; au contraire, dès que je rédige un article ou un livre, ce temps me vient spontanément sous la plume, au moins pour la 3^e personne. — Mais chacun de ces deux types comporte des variantes, plus ou moins importantes suivant les sujets.

687. La langue parlée n'est pas uniforme. Le paysan lui-même ou l'ouvrier ne s'adresse pas à un étranger, à un patron, à une personne qui lui inspire du respect, comme à son camarade ou à ses enfants : voilà longtemps que l'abbé Rousselot a noté jusque dans les patois le « langage pour Messieurs ». Avec les uns on évitera les expressions grossières, les mots bas, on recherchera des termes, des tours plus élégants ; avec les autres, on gardera le franc parler. — Dans les milieux cultivés, on observe encore plus de nuances, tout un ensemble de gradations : langage familier, parfois teinté d'argot, avec les mots qui viennent à l'esprit, des négligences de prononciation (moins de liaisons, plus de contractions, effritement des finales combinées) et de syntaxe, des constructions brisées, une phrase plus décousue, plus affective ; conversation de salon, termes plus choisis sinon plus recherchés, prononciation et syntaxe plus soignées, construction moins bâclée. Avec la conférence (que nous supposons improvisée d'après des notes), la part de la réflexion augmente, d'autant qu'on parle plus lentement

encore, qu'on a le temps de détailler ses mots, de préparer et de nuancer ses phrases ; le choix des termes, auxquels on demande plus de précision, de pittoresque ou d'élégance, accentue le caractère intellectuel du langage. Le discours d'apparat est plus travaillé encore, souvent même il est écrit d'avance, ce qui nous amène à la langue écrite. Tout orateur adapte ses discours à son auditoire : le même homme politique ne parlera pas dans une réunion publique (où le ton est plus familier, la part de l'improvisation et de l'élément affectif plus grande), à la tribune de la Chambre (variantes aussi, du simple discours d'affaires au discours de grande séance), sur une tombe ou à l'inauguration d'un monument.

688. Les divergences du langage écrit ne sont pas moins sensibles chez quiconque à l'habitude de la plume. — Voici d'abord le style épistolaire. Quoi qu'on ait pu dire, nul n'écrit une lettre comme il parle, les paysans et les ouvriers moins que tous autres, car ils ont volontiers recours à des formules d'école ou de lecture, lourdes et prétentieuses. Écrit-on même d'un jet et sans réflexion, les associations d'idées ne sont plus les mêmes et la pensée ne peut se traduire par le mouvement de la main (plume ou machine à écrire) comme par la parole : le truchement est si différent que le résultat ne peut être identique ; dans aucune lettre on ne retrouvera les anacoluthes, les phrases hachées, brisées de la conversation familière. Cette réserve faite, c'est évidemment la lettre qui se rapproche le plus de la langue parlée. — Voici maintenant la langue technique écrite, lettre d'affaires, rapport d'affaires : on vise ici la précision, l'exactitude, la netteté : mots propres, phrases simples. — Enfin les travaux destinés à être imprimés, et dans lesquels on recherchera, même s'ils sont de caractères scientifique ou technique, mais littéraire surtout, l'élégance, le pittoresque, en un mot l'élément artistique plus ou moins discret, plus ou moins adapté à sa propre personnalité et au genre que l'on traite. Le même auteur n'écrit pas un article de journal dans le style d'un roman, et le discours de réception de Berthelot à l'Académie française est d'une tout autre

langue, vocabulaire et syntaxe, que son mémoire, par exemple, sur la fixation de l'azote. Quant à la correspondance des écrivains, elle présente d'infinies variétés, moins en raison des correspondants (familiers ou non) auxquels ils s'adressaient, que suivant le souci, qui les hantait plus ou moins, de voir leurs lettres imprimées un jour : la perspective d'une publication éventuelle a souvent modifié leur style, pas toujours en mieux : rien n'est plus pénible que le faux naturel.

BIBLIOGRAPHIE. — 689. Très peu de bons travaux sur les langages de métiers ; on en trouvera la liste dans : L. SAINÉAN, *Le langage parisien au XIX^e siècle*, Paris, De Boccard, 1920 (superficiel, sujet trop vaste) ; — G. GOUGENHEIM, *La langue populaire dans le premier quart du XIX^e siècle*, Paris, Les Belles-Lettres, 1929 (bon travail) ; pour la langue populaire actuelle, H. BAUCHE, *Le langage populaire*, Paris, Payot, 1920 (lexique intéressant, mêlé de provincialismes, phonétique défectueuse, grammaire imparfaite). — A. DAUZAT, *Les argots*, Paris, Delagrave, 1929, avec bibliographie ; ajouter Dr J. LACASSAGNE, *L'Argot du milieu*, Paris, A. Michel, 1929 (bon lexique, recueilli par l'auteur). — Langue des journaux : VITTOZ, *Journalistes et vocabulaire* (Lausanne, 1914 ; 2^e éd., Paris, Payot, 1924 ; l'étude touche aussi à la morphologie et à la syntaxe).

CHAPITRE III

LE FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

Le français, langue usuelle. — **690.** Il faut envisager la langue française à l'étranger, tour à tour comme langue usuelle et comme langue seconde. — Hors de nos frontières, il existe quelques groupes compacts de francophones. D'abord les Belges wallons (3.268.000 en 1920) et les Suisses romands (824.000 en 1920, évalués à 859.000 en 1928) qui prolongent linguistiquement le territoire français et se rattachent, les premiers au groupe d'oïl, les seconds au franco-provençal ; nous les avons fait figurer, sans tenir compte des limites politiques, dans notre étude historique et régionale. Pendant longtemps leur langue maternelle fut le wallon d'une part, le dialecte romand de l'autre, leur langue littéraire le français ; mais peu à peu le dialecte est refoulé surtout en Suisse, et le français est devenu la langue maternelle des citadins, ainsi que de nombreux ruraux (Neuchâtel, Vaud, Jura bernois ; cf. § 652). Le cas des Valdôtains, en Italie, dans l'arrondissement d'Aoste, est plus complexe : au dialecte, langue maternelle, s'était d'abord superposé le français, enseigné seul à l'école : mais l'italien a été enseigné à son tour concurremment, puis exclusivement depuis le régime fasciste. — En déduisant les Français qui ne connaissent pas la langue nationale (1.200.000 environ en Alsace-Lorraine, 100.000 en Bretagne, 100.000 dans l'ensemble des autres régions allogènes et le Midi) et les étrangers résidant en France qui ignorent ou parlent à peine le français (ouvriers principalement ; 500.000 env.), on arrive à un total de francophones un peu supérieur à 42 millions (population totale de la France : 40.743.000 en 1926) (1).

(1) Dans les possessions d'outre-mer, on évalue les francophones à 4 millions environ, massés surtout dans l'Afrique du nord.

691. Hors d'Europe, en dehors des possessions françaises, la masse linguistique française la plus importante est celle du Canada (Québec, Montréal, Acadie) où le groupe français, géographiquement compact, compte environ un million et demi d'individus, puis la république d'Haïti (environ un million d'habitants), enfin l'île Maurice, possession anglaise (quatre cent mille âmes, dont trois quarts de coolies) où le français est resté langue officielle jusqu'en 1847 et tend à être remplacé par l'anglais. Aux États-Unis, dans les anciennes possessions françaises, le français a disparu du Mississipi moyen (Saint-Louis, etc.) vers le milieu du xix^e siècle, et de la Louisiane vers la fin du siècle : à la Nouvelle-Orléans, quelques rares familles conservent encore le souvenir du français.

692. Les immigrants français à l'étranger sont assez rares et clairsemés. La colonie française aux États-Unis (la plus nombreuse) est évaluée à 150.000, celle de la République-Argentine à 90.000 (1), celle de l'Angleterre et celle de l'Espagne à 20.000 chacune, un peu moins en Suisse alémanique, 6.500 en Italie. Si l'on ajoute que, surtout depuis la guerre, le Français hésite à sortir de ses frontières, tant à cause des formalités et de son ignorance des langues étrangères que sous l'influence d'une propagande chauvine à courte vue, on s'expliquera que notre langue, malgré son prestige, soit en recul sur divers points du globe (2).

Le français, langue seconde. — **693.** Le rayonnement du français a commencé de bonne heure. Dès le xiii^e siècle, grâce au développement de notre littérature bien plus qu'à la puissance encore mal affermie de la dynastie capétienne, la

(1) L'émigration française en Amérique a été d'un demi-million de 1846 en 1924 d'après les statistiques de départ. Mais comme les statistiques américaines accusent un total fort supérieur, on peut admettre qu'un million de Français a immigré en Amérique depuis un siècle. Les trois quarts environ (les plus anciens) se sont assimilés : l'assimilation est complète à la 3^e, parfois à la 2^e génération.

(2) Un exemple montrera la répercussion directe du tourisme sur la diffusion d'une langue : devant le nombre sans cesse croissant des touristes allemands en Norvège, le Gouvernement norvégien a décidé en 1929 d'introduire l'enseignement obligatoire de l'allemand à l'école primaire.

angue française est en honneur dans les cours d'Allemagne et dans la Flandre (rattachée par des liens étroits à la maison capétienne), puis dans les Pays-Bas. La conquête de l'Angleterre par les Normands introduit outre-Manche le français comme langue de l'aristocratie et comme langue officielle : l'anglais, complètement transformé par ce contact prolongé, ne reprend le dessus que vers le xiv^e siècle (1), pour éliminer le français vers la fin de la guerre de Cent ans ; mais il reste des traces de l'emploi du français en procédure jusqu'au xviii^e siècle. En Italie, dès la fin du xiii^e siècle la littérature française s'impose, au point que divers Italiens écrivent en français, comme Brunetto Latino (installé en France), *por ce que la parleüre est plus delitable et plus commune a toutes gens*, plus tard le géographe Marco Polo. Le renom de l'Université de Paris attire de nombreux étrangers. — Les croisades, l'établissement d'une dynastie française en Syrie pendant deux siècles et pendant un demi-siècle (1204-1261) à Constantinople, la domination des Lusignan à Chypre pendant trois siècles marquent le début de l'influence française en Orient.

693 bis. — L'Italie mérite une mention spéciale : ses rapports avec la France ont toujours été étroits, on l'a vu (§ 198), depuis la fin du moyen âge. Les faits politiques ont aidé à la diffusion de la culture française : au sud, l'installation d'une dynastie normande, puis angevine, à Naples (moins longtemps en Sicile), du onzième au quinzième siècle. Au nord, la dynastie piémontaise, originaire de Savoie, avait adopté le français comme langue nationale ; les petites cours d'Este, de Montferrat, de la Marche trévisane, étaient des foyers de culture française. Le brillant éclat de la littérature toscane avec Dante, Pétrarque, Boccace, amena un revirement : le toscan promu italien devint la langue officielle de tous les États de la péninsule au xvi^e siècle ; l'édit de 1577 d'Emmanuel Philibert l'introduisait dans les possessions piémontaises, tandis que le français (édit de 1560) restait la langue officielle de la Savoie, du comté de Nice et des hautes vallées des

(1) L'édit de 1362 introduit l'anglais dans la procédure.

deux Doire. Mais le français demeura la langue de l'aristocratie et de la bonne société à Turin jusque vers le milieu du XIX^e siècle. Il a cessé d'être la langue officielle de la vallée de Suse après la réunion de la Savoie et de Nice à la France (1860), de la vallée d'Aoste en 1882. La connaissance du français, si elle a perdu en profondeur dans le haut Piémont, a toutefois gagné en extension dans la péninsule, du fait de l'émigration, généralement temporaire, en France, qui affecte les milieux populaires, et de la diffusion de l'enseignement du français dans les milieux cultivés.

694. Après un recul assez marqué, du XIV^e au XVI^e siècle (guerre de Cent Ans, anarchie politique, décadence littéraire), l'influence du français sur les pays voisins reprend sa marche ascendante au XVII^e siècle, pour atteindre son apogée à la veille de la Révolution, quand l'Académie de Berlin mettait au concours les causes de l'universalité de la langue française (1783). Universalité due, avant tout, au rayonnement de notre littérature classique, au prestige de la Cour des Bourbons. Le français devenait peu à peu la langue de la bonne société, qui tendait à s'internationaliser à la fin du XVIII^e siècle. Nulle part il n'avait pénétré dans le peuple, hors des frontières linguistiques. Mais dans les Cours et la haute aristocratie, on le parlait couramment partout, en Angleterre comme en Italie, en Allemagne, dans les pays Scandinaves, en Russie. Sa connaissance était un signe de bonne éducation. Des souverains, des nobles étrangers méritent de compter parmi les écrivains français : Leibniz, le prince de Ligne, l'abbé Galiani, Frédéric II.

695. Les guerres de la Révolution et de l'Empire, en suscitant de toute part des mouvements nationalistes, eurent pour résultat d'associer pour la première fois l'idée de langue à l'idée de patrie. Le français, qui était en voie de devenir la langue internationale d'Europe, perdit sa position privilégiée. En 1914, par rapport à 1789, il avait rétrogradé surtout dans l'Europe Centrale et en Angleterre ; mais il restait encore la langue seconde de l'aristocratie, en Russie voire en Autriche, de l'élite intellectuelle en Italie et en Turquie. En Belgique la pratique du français se propageait dans la bourgeoisie,

dans le commerce ; Bruxelles, jadis flamand, se francisait. Grâce aux efforts de l'*Alliance française*, de la *Mission laïque* et, surtout en Orient, des missions confessionnelles, grâce aussi aux sympathies qu'il rencontrait, son enseignement gagnait peu à peu, dans les centres les plus favorables, diverses couches de la population.

696. Les effets de la guerre mondiale qui a ravagé l'Europe pendant plus de quatre ans ne peuvent être encore appréciés exactement au point de vue du rayonnement de la langue française. Un nouveau et plus violent réveil du nationalisme nous est défavorable dans plusieurs pays, notamment en Italie et en Turquie (1) ; en Russie, où la classe dirigeante a disparu, les pertes sont encore plus sensibles. En revanche, les nouvelles nations de l'Europe centrale font un effort pour développer l'enseignement du français, par réaction contre l'allemand et le russe ; on peut se demander si cette réaction persistera, en face de nécessités commandées par les rapports de voisinage économiques et sociaux. Plus durable sera peut-être l'impulsion nouvelle donnée à l'étude du français en Allemagne et en Angleterre, où elle correspond à des besoins de rapprochement impérieux. En Belgique, malgré la flamanisation de l'Université de Gand, en Hollande, Danemark et Suède, les positions se sont maintenues, ainsi qu'en Portugal. En Amérique, au lendemain de la guerre, l'enseignement du français avait beaucoup gagné aux Etats-Unis aux dépens de l'allemand, mais une réaction s'est déjà manifestée ; au sud, le progrès s'accuse en Argentine, au Pérou, peut-être au Brésil ; il y a reculé ailleurs, notamment au Chili.

696 bis. Nombreux encore sont les écrivains étrangers, habitant ou non la France, qui illustrent ou honorent notre langue. La Flandre nous a donné Rodenbach, Verhaeren et Maurice Maeterlinck, les Etats-Unis nous ont envoyé Stuart Merrill, la Grèce Moréas et Jean Psichari, la Roumanie Mlle Vacaresco, M^{me} de Noailles et Panaït Istrati. Le grand

(1) En Italie, l'enseignement du français a été restreint ; il a été aboli dans les écoles primaires de la vallée d'Aoste ; les journaux en français des vallées vaudoises et de la vallée d'Aoste ont été supprimés. En Turquie, nombre d'établissements français d'enseignement ont été fermés.

poète et romancier italien Gabriel d'Annunzio a écrit en français le *Martyre de Saint Sébastien* ; un critique et moraliste napolitain, qui a toujours habité l'Italie, Mario Turiello, a rédigé tous ses ouvrages en français.

Le français, langue internationale. — 697. Le français est devenu vers la fin du xvii^e siècle, en même temps que la langue des salons, la langue diplomatique de l'Europe en remplacement du latin. Le facteur politique, quoiqu'on ait pu prétendre, n'a pas été prépondérant : la France victorieuse n'a pu imposer sa langue aux traités de Westphalie ; au contraire, le premier traité international rédigé uniquement en français est celui de Rastadt, où Louis XIV faisait plutôt figure de vaincu ; jusque-là l'Empire germanique avait maintenu, en ce qui le concernait, l'usage du latin. La tradition des chancelleries a conservé ce rôle au français, en sa qualité de langue la plus usitée, pendant deux siècles ; on s'accordait à lui reconnaître des qualités particulières de clarté et de précision. — Avec le traité de Versailles (1919), le français a dû accepter le partage avec l'anglais, dont l'expansion considérable dans le monde depuis un siècle justifiait la prétention. Désormais la brèche était ouverte. Et si le français reste encore la principale langue des conférences internationales en Europe, d'autres sont admises à l'occasion.

698. Il n'est pas douteux que la société actuelle ait besoin d'une langue internationale. Le français pourra-t-il jouer encore un rôle dans ce domaine ? Il semble bien que l'avenir des langues artificielles, dont la formule est sans cesse remise en chantier et qui constituent des instruments de pensée rudimentaires et trop rigides, soit assez limité, sans nier l'intérêt que présente pareille expérience. Nous croyons que l'internationalisation d'une ou de quelques langues privilégiées se fera peu à peu par sélection naturelle, en s'imposant à des groupements de plus en plus vastes, comme l'ont fait les langues nationales et littéraires par rapport aux dialectes. Des décisions nationales et des actes internationaux peuvent favoriser et hâter cette évolution.

699. L'internationalisation des grandes langues de civili-

sation se poursuit à la fois sur le plan géographique et sur le plan social. Au premier point de vue, l'anglais vient en tête : il va devenir la langue, première ou seconde, de l'Amérique septentrionale et centrale, de l'Océanie, de l'Asie orientale et méridionale ainsi que de l'Afrique du Sud et de l'Est ; il domine le Pacifique et l'Océan Indien. Le russe, qui a beaucoup perdu de son prestige, a été refoulé vers l'est en Europe, mais il commande toujours le nord de l'Asie. Il reste encore un vaste domaine au français, qui garde la primauté sur la Méditerranée et qui se partage à peu près l'Afrique avec l'anglais, tandis qu'il lui dispute le rôle de langue seconde dans l'Amérique du Sud.

700. Sur le plan social, l'anglais a la primauté pour le commerce. Mais le français demeure la langue seconde de l'élite, la langue des salons, dans de nombreux centres et milieux européens ; il garde aussi l'avantage comme langue diplomatique. Enfin, sur le terrain scientifique, il peut devenir l'une des langues appelées à remédier au babélisme scientifique qui menace de devenir désastreux : depuis la guerre, les langues nationales se sont multipliées et chaque savant imprime ses travaux dans son idiome, si restreinte qu'en soit la diffusion, au risque de n'être ni lu ni connu hors de frontières souvent étroites. Nous avons proposé un système d'ententes internationales, par l'organe des congrès scientifiques, afin que tous les ouvrages importants de chaque branche soient traduits dans une seule langue à choisir suivant sa spécialisation, système qui s'étendrait à la littérature et aux arts (par exemple l'anglais pour l'économie politique, l'allemand pour la chimie, le français pour les mathématiques, l'italien pour la musique). Chaque spécialiste n'aurait donc qu'à apprendre une langue étrangère ; la traduction unique ferait ses frais, alors que les traductions en divers idiomes ne les font pas. — Nous croyons que l'avenir est dans cette voie et que tout homme cultivé, tout technicien devra connaître, en dehors de sa langue maternelle, une ou deux grandes langues de civilisation, parmi lesquelles le français, qui n'aspire plus à une impossible hégémonie, conservera néanmoins une place de choix.

BIBLIOGRAPHIE. — **701.** F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, I, 358-399 (moyen âge) et V, 2^e partie (xvi^e et xvii^e s.). — pour le français en Italie, A. DAUZAT, *L'Italie nouvelle*, Paris, Fasquelle, 2^e éd., 1910, 275-298 ; dans les Alpes italiennes, P. MELON, *Le français dans la vallée d'Aoste et Le français dans les vallées vaudoises* (Dôle, 1900-1901) et mon article de la *Revue politique et parlementaire*, janvier 1912, 139-149 ; — en Suisse, A. DAUZAT, *la Suisse moderne*, Fasquelle, 2^e éd., 1911, 212-274 ; *Dictionnaire géographique de la Suisse* (Neuchâtel, Attinger, 1907), article *Suisse* ; GAUCHAT et JEANJAQUET, *Bibliographie linguistique de la Suisse* (Neuchâtel, 1912) ; — en Belgique, H. CHARRIAUT, *La Belgique moderne*, Paris, Flammarion, 1910, 63-75 ; les articles de A. DAUZAT, *L'Action nationale*, 10 novembre 1912 ; et O. RECLUS, *La Revue*, 1^{er} mars 1907 ; J. DESTREE, *Wallons et Flamands*, Paris, Plon, 1923 ; WILMOTTE, *La culture française en Belgique*, Paris, Champion, 1912 ; du côté flamand, P. HAMELIUS, *Histoire politique et littéraire du mouvement flamand au XIX^e siècle* (1^{re} éd. 1894 ; 2^e, 1925, Bruxelles) ; Paul LIPPENS, *Voix d'outre-tombe, La question flamande* (Bruxelles, 1929) ; — en Hollande, G. COHEN, *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 1920 ; — en Espagne, A. DAUZAT, *L'Espagne telle qu'elle est*, Paris, Juven, 1922, 265-280 et les articles de J. LANGLAIS (*Les langues modernes*, janvier-mars 1918) et D. MORNET, *Revue de l'enseignement français hors de France*, juin 1920 ; — pour l'Allemagne : Louis REYNAUD, *Histoire générale de l'influence française en Allemagne* (Paris, Hachette, 1914) ; — pour les Etats-Unis, et en particulier la Louisiane : Franck L. SCHÆLL, *U. S. A.*, Paris, Champion, 1930 (notamment le chap. VI) ; — pour l'expansion du français dans son ensemble, le *Bulletin de l'Alliance française* et la *Revue de l'enseignement français hors de la France* (organe de la *Mission laïque*). — A. RIVAROL, *Discours sur l'universalité de la langue française*, Paris, 1784 ; — Henriette ROUMIGUIÈRE, *Le français dans les relations diplomatiques*, Berkeley (Californie), 1926 ; — A. DAUZAT, *Le français, langue diplomatique de l'Europe* (*Revue Pédagogique*, mai 1918), *la Défense de la langue française*, Paris, A. Colin, 1912, 3^e partie (la langue internationale et le français), et *Le français et l'anglais langues internationales*, Paris, Larousse, 1915 ; — J. NOVICOW, *Le français langue internationale de l'Europe*, Paris, B. Grasset, 1911. — Pour les statistiques linguistiques en Europe, voir l'appendice de l'ouvrage précité (§ 679) de A. MEILLET.

ERRATA

- Page 14, ligne 29, *au lieu de* : le dislocation, *lire* : la dislocation.
Page 15, ligne 49, *au lieu de* : vulgaure, *lire* : vulgaire.
Page 23, ligne 14, *au lieu de* : 1878, *lire* : 1872.
Page 40, ligne 2, *au lieu de* : s'associer, *lire* : s'amuïr.
Pages 41, ligne 18 et p. 43, dernière ligne, *au lieu de* : proparoxytones
lire : proparoxytons.
Page 44, ligne 4, *au lieu de* : contracté, *lire* : contracté; ligne 20-21,
au lieu de : l'une et l'autre, *lire* : l'un et l'autre.
Page 45, ligne 7, *au lieu de* : synonymes, *lire* : toponymes.
Page 48, ligne 20, *au lieu de* : en le latin, *lire* : en latin.
Page 60, ligne 12, *au lieu de* : vus, *lire* : vue.
Page 65, ligne 21, *au lieu de* : salvéa, *lire* : salvia.
Page 74, 1^{re} ligne, du § 68 : supprimer " consonantique ".
Page 80, ligne 21, *au lieu de* : assourdit, *lire* : assourdi.
Page 84, ligne 17, *au lieu de* : pour, *lire* : par.
Page 88, ligne 31, *au lieu de* : § 72, *lire* : § 73.
Page 98, ligne 30, *au lieu de* : sur l, *lire* : son l.
Page 113, n. 1, *au lieu* : prononication, *lire* : prononciation.
Page 114, ligne 7, *au lieu de* : pour l'ā, *lire* : pour æ.
Page 121, ligne avant dernière, *au lieu de* : au r, *lire* : un r
Page 127, n. 1, ligne 2, *au lieu de* : son vre s, *lire* : son livre si.
Page 137, ligne 1, *au lieu de* : où, *lire* : ou.
Page 151, ligne 28, *au lieu de* : Si l'on peut, *corriger* : On peut.
Page 156, ligne 10, *au lieu de* : sur apport, *lire* : son apport.
Page 157, ligne 3, *au lieu de* : envoyer, *lire* : enrayer.
Page 165, ligne 20, *au lieu de* : d'avord, *lire* : d'abord.
Page 173, ligne 2, *au lieu de* : reading, *lire* : riding.
Page 181, n. 1, *au lieu de* : rendre, *lire* : rendu.
Page 182, ligne 16, *au lieu de* : fréquente, *lire* : fréquenté; ligne 26,
au lieu de : règne, *lire* : règne.
Page 185, ligne 22, *au lieu de* : sentiments, *lire* : sentimental.
Page 186, ligne 26, *au lieu de* : vasef, *lire* : vase, f.
Page 187, ligne 6, *au lieu de* : terres, *lire* : termes.
Page 189, ligne 1, *an lieu de* : nom, *lire* : nous.
Page 193, ligne 12, *au lieu de* : quanquum, *lire* : quanquam.

- Page 196, ligne avant-dernière *au lieu de* : ils, *lire* : elles.
- Page 198, ligne 7, *au lieu de* : morois, *lire* : norois; ligne 15, *au lieu de* :
alemanisischen, *lire* : alemannischen.
- Page 201, ligne 5, *au lieu de* : reparaissant, *lire* : reparaissent.
- Page 205, ligne 4, *au lieu de* : ancien, *lire* : ancienne; ligne 4 du § 227,
au lieu de : ont, *lire* : sont.
- Page 211, ligne 5 répétée 2 fois; ligne 16, *au lieu de* : suffixe, *lire* : préfixe.
- Page 217, ligne 26, *au lieu de* : sa vitalité, *lire* : en vitalité.
- Page 221, ligne 6, *au lieu de* : escargot, *lire* : escargot.
- Page 231, ligne avant dernière, *au lieu de* : amm aison, *lire* : ma maison.
- Page 232, ligne 25-26, *au lieu de* : nom de l'orvet, *corriger* : nom du
lézard gris.
- Page 235, ligne 12, *au lieu de* : souspoudre, *lire* : souspoudrer.
- Page 237, ligne 28, *au lieu de* : un origine, *lire* : son origine.
- Page 248, ligne 22, *au lieu de* : crapaudeau, *lire* : crapaudeau; ligne 31,
au lieu de : au passant, *lire* : un passant.
- Page 267, ligne 14, ajouter “ à ” avant “ un organe ”.
- Page 271, ligne 12 du § 310 : *au lieu de* : compagnes, *lire* : campagnes.
- Page 281, ligne 14, *au lieu de* : créancier, *corriger* : débiteur.
- Page 303, ligne 7, *au lieu de* : 1857, *lire* : 1851; ligne 8, *au lieu de* : la
langage, *lire* : le langage.
- Page 311, ligne 4, *au lieu de* : temps personnels de l'indicatif, *corriger* :
modes personnels du présent; n. 2, *au lieu de* :
atones, *lire* : toniques.
- Page 317, dernière ligne, *au lieu de* : § 266, *lire* : § 366.
- Page 323, ligne 19 : intervertir “ volsisse ” et “ voulusse ”; ligne avant-
dernière, *au lieu de* : parfaits, *lire* : participes.
- Page 324, ligne 7, *au lieu de* : pirmitives, *lire* : primitives.
- Page 334, ligne 7, *au lieu de* : velim où, *lire* : velim en.
- Page 344, ligne 26, *au lieu de* : de normaliser, *lire* : se normaliser.
- Page 347, ligne 6-7, *au lieu de* : le se combine, *lire* : le t se combine.
- Page 348, ligne 10, *au lieu de* : disaient, *lire* : disant; *au lieu de* : genres,
corriger : nombres.
- Page 350, ligne 8, *au lieu de* : mal, *lire* : mol; ligne 25, remplacer “ sauf
dans ” par “ Comparer ”.
- Page 353, ligne 39, supprimer “ en Italie ”.
- Page 356, ligne 5, supprimer “ influenza ”.
- Page 358, ligne 4, *au lieu de* : ainsi, *lire* : aussi; ligne 17, *au lieu de* :
féminisé, *lire* : masculinisé.
- Page 360, ligne 29, ajouter “ a ” devant “ été ”; n. 1, ligne 2, *au lieu*
de : argents, *lire* : agents.
- Page 362, dernière ligne, *au lieu de* : son, *lire* : sur.
- Page 365, ligne 13, *au lieu de* : dire, *lire* : lire; ligne 4 du § 432, *au lieu*
de : Plante, *lire* : Plaute.
- Page 370, ligne avant-dernière, *au lieu de* : eti, *lire* : tei.
- Page 374, ligne 5 : *au lieu de* : rédaction, *lire* : réduction.
- Page 375, 3^e ligne avant la fin, *au lieu de* : de Valais, *lire* : du Valais.
- Page 379, ligne 26, *au lieu de* : § 343, *lire* : § 443.

- Page 388, ligne avant-dernière : *au lieu de : minus, lire : nimis.*
- Page 391, ligne 3, *au lieu de : hier, lire : hui.*
- Page 397, ligne 29, *au lieu de : s'affaiblir, lire : s'affaiblit.*
- Page 406, ligne 12, *remplacer " il est absent " par " même fait avec le possessif " ; ligne 27, remplacer " toujours " par généralement "*.
- Page 413, ligne 19, *au lieu de : où, lire : ou.*
- Page 414, ligne 10, du § 496, *au lieu de : on vient, lire : or vient.*
- Page 417, ligne 16, *au lieu de : direct, lire : indirect ; 2 dernières lignes, au lieu de : carneficem, lire : carnificem.*
- Page 432, ligne 3, *au lieu de : las, lire : les.*
- Page 438, ligne 4, *au lieu de : nom, corriger : verbe.*
- Page 447, ligne 22, *au lieu de : § 241, lire : § 341.*
- Page 450, ligne 1, *au lieu de : à, lire : a ; ligne 4 du § 535, au lieu de : pasé, lire : passé.*
- Page 457, ligne 7 du § 543, *au lieu de : voles, lire : vales.*
- Page 458, dernière ligne du § 544, *au lieu de : de que, lire : de qui.*
- Page 464, avant-dernière ligne du § 553, *au lieu de : résultant, lire : résultent.*
- Page 478, ligne 7, *au lieu de : le longue, lire : la longue.*
- Page 484, ligne 9, *au lieu de : ne sont bons, lire : ne sont pas bons.*
- Page 506, ligne 16, du § 599, *au lieu de : tryade, lire : triade.*
- Page 525, ligne 16, dernier mot, *au lieu de : de, lire : dans.*
- Page 542, ligne 16, *au lieu de : une foyer, lire : un foyer.*
- Page 548, ligne 28, *au lieu de : temporaire en, lire : temporaire ou.*
- Page 550, ligne 6, *au lieu de : et grande, lire : est grande.*
- Page 560, ligne 24, *au lieu de : racassin, lire : tracassin.*
- Page 569, ligne 16, *au lieu de : presonne, lire : personne.*
- Page 574, ligne 19-20, *au lieu de : franraçaise, lire : française.*
-

TABLE DES MATIÈRES

AVANT PROPOS	7
Notation pour les transcriptions phonétiques.....	9
INTRODUCTION	11
I. <i>Le développement de la langue française</i> (§1-9).....	11
II. <i>L'étude du français</i> (grammaire, lexicologie, phonétique) (§ 10-16)	18

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE INTERNE : LE MÉCANISME

LIVRE PREMIER

LES SONS : PHONÉTIQUE ET PRONONCIATION

<i>Considérations générales</i> (§ 17-21). — Bibliographie (§ 22)....	31
CHAPITRE PREMIER. — La période de formation : de la conquête romaine au traité de Verdun.....	36
Aperçu d'ensemble (§ 23-24).....	36
1. <i>L'accent</i> (§ 25-26).....	38
2. <i>Contraction des mots. Les sons qui s'affaiblissent</i> (§ 27-41)	42
Réduction des hiatus (§ 28). — Amuïssement (assourdissement et chute) des voyelles atones (§ 29-31). — Chute de con- sonnes finales (§ 32). — Assimilation de groupes de con- sonnes (§ 33). — Nasalisation (§ 34). — Affaiblissement des consonnes intervocaliques (§ 35-40). — Affaiblissements divers d'articulation (§ 41)	
3. <i>Les sons qui s'intensifient</i> (§ 42-64).....	55
Diphthongaison des voyelles toniques (42-45). — Palatalisations (§ 46-63) : consonantiques (§ 48-58) ; vocaliques (59-63). — Renforcement de consonnes (§ 64).	
4. <i>Phénomènes divers</i> (§ 65-68).....	72
Epenthèse ; sons intercalaires (§ 65-66). — Assimilation et dissimilation à distance (§ 67-68).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 69).	

CHAPITRE II. — L'ancien français : du traité de Verdun à la Guerre de Cent ans (843-1345).....	77
1. <i>Nouvelles évolutions à partir du IX^e siècle (§ 70-75).....</i>	77
2. <i>Du XI^e au XIV^e siècle (§ 76-85).....</i>	82
Vocalisme (§ 77-82). — Consonantisme (§ 83-85).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 86)	
CHAPITRE III. — Le moyen français : du xiv^e au xvii^e siècle (1315-1610)	90
1. <i>Nouveaux faits de contraction (§ 87-95).....</i>	91
Vocalisme (§ 87-91). — Consonantisme (§ 92-95)	
2. <i>Évolutions phonétiques enrayées : les régressions (§ 96-102)</i>	100
Vocalisme (§ 97-101). — Consonantisme (§ 102)	
3. <i>Le timbre des voyelles toniques (§ 103-107).....</i>	108
BIBLIOGRAPHIE (§ 108)	
CHAPITRE IV. — La langue classique (1610-1789).....	111
1. <i>Les évolutions acceptées (§ 111-113).....</i>	113
2. <i>Les évolutions enrayées (§ 114-119).....</i>	114
3. <i>Parisianismes qui se développent (§ 120-122).....</i>	120
4. <i>Influence de l'écriture (§ 123-125).....</i>	122
BIBLIOGRAPHIE (§ 126)	
CHAPITRE V. — L'époque contemporaine (1789-1930).....	126
1. <i>De 1789 à 1900 (§ 127-138).....</i>	126
2. <i>Les tendances actuelles (§ 139-147).....</i>	134
3. <i>Liaisons et élisions (§ 148-153 bis).....</i>	141
4. <i>La crise de l'accent (§ 154-157 bis).....</i>	146
Coup d'œil rétrospectif (§ 158)	
BIBLIOGRAPHIE (§ 159).	

LIVRE II

LES MOTS.

LEXICOLOGIE : DÉVELOPPEMENT
ET TRANSFORMATIONS DU VOCABULAIRE

<i>Considérations générales (§ 160-162).....</i>	153
Les époques (§ 163-168). — Le néologisme (§ 169-174).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 174 bis).	
CHAPITRE I^{er}. — Le fonds primitif.....	162
Caractères du latin vulgaire ; éléments gaulois ; latin païen et latin chrétien ; l'apport germanique (§ 175-185).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 186).	
CHAPITRE II. — Les emprunts.....	170
1. <i>Considérations générales (§ 187-194).....</i>	170
2. <i>Sources diverses (emprunts aux langages vivants) (§ 195-209)</i>	176

Arabe et bas grec (§ 195-196). — Langues romanes (§ 197-201). — Langues germaniques (§ 202-204). — Langues diverses (§ 205). — Emprunts dialectaux (§ 206-209).	
3. <i>Les mots savants (formations gréco-latines)</i> (§ 210-217)....	191
Emprunts au latin (§ 210-214). — Emprunts au grec (§ 215-216). BIBLIOGRAPHIE (§ 218).	
CHAPITRE III. — Composition et dérivation	199
1. <i>Composition proprement dite</i> (§ 219-226).....	199
2. <i>Préfixation</i> (§ 227-233).....	205
3. <i>La dérivation</i> (§ 234-256).....	211
Principes généraux (§ 234-5). — Période préromane (§ 236-241). — L'ancien français ; créations et pertes ; troubles phonétiques (§ 242-245). — Dérivation analogique et dérivation des composés (§ 246-250). — Suffixes d'emprunt : suffixes étrangers, dialectaux, savants ; leurs fonctions actuelles (§ 251-255). — Dérivation régressive (§ 256). BIBLIOGRAPHIE (§ 257).	
CHAPITRE IV. — Les changements de forme d'origine analogique	231
Réaction contre les lois phonétiques (§ 259). — Agglutination et déglutination (§ 260-262). — Contamination et attraction paronymiques (§ 263-265). — Répulsion homonymique (§ 266). — Ellipse (§ 267-270). — Abréviation (§ 271-273). — Redoublement (§ 274). — Réaction de la forme sur le sens (§ 275). BIBLIOGRAPHIE (§ 276).	
CHAPITRE V. — Les changements de sens	244
1. <i>Le point de vue logique</i> (§ 278-291).....	245
Les images : la métaphore (§ 278-282). — Les figures : métonymie et synecdoque (§ 283-288). — Les transpositions de noms propres (§ 289-291).	
2. <i>Le point de vue psychologique</i> (§ 292-309).....	257
Faits d'ordre intellectuel (§ 293-296). — Faits d'ordre affectif (§ 297 sqq.) ; l'euphémisme (§ 302-307) ; l'interjection (§ 308) ; l'onomatopée (§ 309).	
3. <i>Les conditions historiques et sociales</i> (§ 310-316).....	271
Quelques cas typiques : noms communs toponymiques (église, ville et village, chemin) (§ 310-313) ; instruments agricoles (§ 314) ; le déjeuner et le dîner (§ 315) ; nomenclature industrielle (§ 316). BIBLIOGRAPHIE (§ 317).	
CHAPITRE VI. — Les pertes	278
Les causes de la mort des mots (§ 318-319). — Les étapes de la disparition (§ 320). — Le bilan des pertes par grandes époques (§ 321). BIBLIOGRAPHIE (§ 322).	

CHAPITRE VII. — Classification des mots	284
Le classement logique ; passage d'une catégorie à l'autre (§ 323). — Familles de mots (§ 324). — Les synonymes (§ 325). — Classement par types sociaux (§ 326). — Les noms propres : noms de lieux et noms de personnes (§ 327-329).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 330).	
LIVRE III	
RAPPORTS GRAMMATICAUX	
Considérations générales (§ 331-333).....	293
Première section. — MORPHOLOGIE.....	295
BIBLIOGRAPHIE (§ 336).	
CHAPITRE I ^{er} . — Le verbe	297
1. <i>Voix, temps et modes</i> (§ 338-348 <i>bis</i>).....	297
Phase préromane : les pertes ; création de temps composés (§ 338-344). — Phase moderne : disparition du prétérit et du subj. imparfait ; temps surcomposés (§ 345-348 <i>bis</i>).	
2. <i>Les différents types de conjugaison</i> (§ 349-353).....	306
Les réactions, gains et pertes ; conjugaisons vivantes et conjugaison stérile.	
3. <i>Le radical</i> (§ 354-378).....	310
Composés (§ 354). — Alternances vocaliques romanes (§ 356-363) ; consonantiques (§ 364). — Radicaux temporels : infinitif et futur, imparfait, subjonctif, prétérits faibles et forts, participe passé, etc. (§ 365-378).	
4. <i>Les désinences</i> (§ 379-388).....	324
Phénomènes généraux (§ 379-381). — Les désinences personnelles du singulier (§ 382-384), du pluriel (§ 385-387), participiales (§ 388).	
5. <i>Les verbes anomaux</i> (§ 389-399).....	331
Conjugaison des anomaux : <i>être, avoir, faire, vouloir, pouvoir, aller</i> (§ 390-394). — Elimination des anomaux ; verbes défectifs (§ 395-399).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 400).	
CHAPITRE II. — Le nom	340
1. <i>Les cas et les types de déclinaisons</i> (§ 402-408).....	340
Fusion des cas (§ 402-404) et des déclinaisons (§ 405) en latin vulgaire. — La déclinaison en ancien français (§ 406). — L'élimination du cas-sujet, les survivances (§ 407-408).	
2. <i>Les nombres</i> (§ 409-416 <i>bis</i>).....	346
Vestiges des pluriels neutres (§ 409). — L's, marque du pluriel ; réactions sur le radical (§ 410). — Conséquences de	

la chute d's final au xvi^e siècle ; les pluriels en français moderne (§ 411-416 *bis*).

3. *Les genres* (§ 417-431)..... 352

Genre des substantifs ; les changements de genres et leurs causes (§ 418-424). — Formation des féminins : substantifs (§ 425-426) ; adjectifs (§ 427-429) ; le suffixe *-eur* (§ 430) ; résultat de la chute de l'e muet et des consonnes finales (§ 431).

4. *Les degrés de comparaison* (§ 432-435)..... 365

Elimination des formes synthétiques latines (§ 432-434). — Diversité des formes analytiques actuelles (§ 435).

BIBLIOGRAPHIE (§ 436).

CHAPITRE III. — *Les outils grammaticaux*..... 368

1. *Les adjectifs-pronoms (Déterminatifs)* (§ 438-460)..... 368

Personnels (§ 439-443) et possessifs (§ 444-445). — Articles (§ 446-447) et démonstratifs (§ 448-449). — Relatifs et interrogatifs (§ 450-452). — Indéfinis (§ 453-455). — Numéraux : cardinaux (§ 456-458) ; ordinaux (§ 459) ; réaction entre les deux groupes (§ 460).

2. *Les mots invariables* (§ 461-477)..... 387

Adverbes : déchets et renforcements (§ 462-465) ; faits morphologiques divers (§ 466-467) ; affirmation et négation (§ 468-469). — Prépositions (§ 470-473). — Conjonctions : coordination (§ 474) et subordination (§ 476-477).

BIBLIOGRAPHIE (§ 478).

Deuxième section. — SYNTAXE..... 401

Considérations générales (§ 479-481).

BIBLIOGRAPHIE (§ 482).

CHAPITRE I. — *La détermination*..... 405

1. *Groupes nominaux* (§ 483-495)..... 405

L'article, défini et indéfini ; développement du partitif (§ 483-488). — Complément du nom : le cas-régime et sa place ; *de* et *à* (§ 489-492). — Développement d'emploi des prépositions : apposition, pour remplacer l'épithète (§ 493-495).

2. *Groupes verbaux* (§ 496-504)..... 414

Développement d'emploi du pronom (496-498). — Compléments du verbe : *à*, *de*, *en*, etc. ; recherche de la précision et de la spécialisation, prépositions avec l'infinitif (§ 499-504).

BIBLIOGRAPHIE (§ 505).

CHAPITRE II. — *L'ordre des mots*..... 425

1. *Groupes nominaux* (§ 507-511)..... 425

Place de l'article, du complément, de l'épithète.

2. *Groupes verbaux* (§ 512-520)..... 429

Pronom-régime atone (§ 512-513). — Sujet, verbe et complément : extension et valeur de l'ordre logique (§ 514-515) ;

le rejet (§ 516) ; l'inversion des incises et des interrogatives (§ 517-518) ; les deux types successifs avec le complément en tête (§ 519-520).

BIBLIOGRAPHIE (§ 521).

CHAPITRE III. — L'accord.....	440
Accord avec le nom : du déterminatif, de l'épithète, de l'attribut, du participe passé (§ 523-527). — Accord du verbe avec le sujet (§ 528).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 529).	

CHAPITRE IV. — Les modalités.....	446
1. <i>Le verbe, expression de modalité</i> (§ 531-540).....	446
La conjugaison réfléchie ; développement des auxiliaires (§ 531-534) ; l'emploi des temps, répartitions, glissements de sens (§ 535-536) ; les modes, recul du subjonctif (§ 537-540).	
2. <i>La proposition et les modalités</i> (§ 541-548).....	455
Corrélation des temps (§ 541-542). — Subordination : évolution des principaux types (§ 543-548).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 549).	

CHAPITRE V. — L'expressivité (Syntaxe affective).....	462
Moyens syntaxiques d'expression : place des mots, phrases brisées (§ 551-552) ; renforcements et répétitions, valeur affective des temps et modes (§ 552 bis-553) ; la politesse : périphrases, modifications de personne (§ 554-554 ter).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 555).	

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE EXTERNE DE LA LANGUE

LIVRE PREMIER

LE FRANÇAIS LANGUE LITTÉRAIRE

CHAPITRE PREMIER. — Formation et développement du français écrit	471
Les premiers textes ; régions de développement (§ 556-558). — Les gains du français sur le latin (§ 559-561). — Rôle des grammairiens et des écrivains ; rapports de la langue écrite et de la langue parlée (§ 562-564).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 565).	

CHAPITRE II. — **La prose**..... 478

Les tempéraments et les tendances (§ 566). — Le moyen âge ; les chroniqueurs (§ 567-568). — Le xvi^e siècle : Calvin, Rabelais, Montaigne (§ 569). — La langue classique, sa formation : G. de Balzac, Descartes, Pascal (§ 570-571) ; son apogée : Molière, les mondains, Bossuet, La Bruyère (§ 572) — Le xviii^e siècle ; Saint-Simon, Montesquieu, Voltaire, etc. (§ 573-574). — Les précurseurs du romantisme : Rousseau, Chateaubriand ; les prosateurs romantiques ; la lignée classique (§ 575-577). — Les naturalistes (Flaubert, Zola, A. Daudet, Goncourt), les indépendants (Renan et ses disciples ; Barrès, Loti) les dramaturges (§ 578-580). — La prose contemporaine ; ses diverses tendances (§ 581-584).

BIBLIOGRAPHIE (§ 585).

CHAPITRE III. — **La poésie**..... 498

1. *Le vers français* (§ 586-601)..... 498

Moyens expressifs. Images, ordre des mots, vocabulaire (§ 587-589). — Les sons : la rime et l'harmonie ; l'hiatus, l'e muet, la diérèse (§ 590-595). — Le rythme, du moyen âge à nos jours (§ 596-601). — Essais de rénovation ; le vers libre (§ 601 *bis*).

2. *Evolution de la poésie* (§ 602-626)..... 511

Le moyen âge ; Villon (§ 602-603). — La Renaissance : Ronsard et la Pléiade ; Régnier, d'Aubigné, Malherbe ; les précieux (§ 604-605). — Les grands poètes classiques : Corneille Racine, la Fontaine ; Rotrou, Boileau (§ 606-609). — La poésie stérilisée au xviii^e siècle ; un poète : André Chénier (§ 610). — Le romantisme, rénovation de la langue poétique ; Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, Baudelaire (§ 611-615). — La réaction parnassienne : Th. Gautier, précurseur ; Leconte de Lisle, Hérédia, etc. ; les réalistes, Fr. Coppée, Rollinat (§ 616-618). — Le symbolisme : Verlaine et son école (§ 619-621). — Les contemporains ; les poètes du vers libre (§ 622-623). — La poésie dramatique après Hugo : Richepin, Rostand (§ 624). — La chanson (§ 625). — Vue d'ensemble et orientation actuelle (§ 626).

BIBLIOGRAPHIE (§ 627).

CHAPITRE IV. — **L'orthographe**..... 529

L'orthographe française dérive de l'orthographe latine (§ 628-630). — Formation de l'orthographe de l'ancien français ; cristallisation à la fin du xii^e siècle (§ 631-633). — La corruption, du xiii^e au xvi^e siècle ; ses causes (§ 634-637). — Tentatives de réforme ; l'œuvre de l'Académie au xvii^e et xviii^e siècles ; simplification progressive (§ 638-639). — Réaction au xix^e siècle ; l'orthographe, contrainte sociale ; pourquoi toute réforme a échoué (§ 640-641). — Incohérence de l'orthographe actuelle ; le programme à réaliser, sa nécessité (§ 642).

BIBLIOGRAPHIE (§ 643).

LIVRE II

LE FRANÇAIS LANGUE NATIONALE
ET INTERNATIONALE

CHAPITRE PREMIER. — Le français langue nationale	541
1. <i>Les dialectes du français</i> (§ 644-648).....	541
Les dialectes du moyen âge, leur littérature (§ 644-646). — Déchéance du dialecte en patois ; le francien devient fran- çais ; rôle de l'Ouest en xvi ^e siècle (§ 647 bis-648).	
2. <i>La pénétration du français dans les provinces</i> (§ 649-656).	545
Dans les pays d'oïl (§ 649-650) ; la poussée sur la périphérie (§ 651). — Dans les régions franco-provençales et proven- çales (§ 652-654). — Dans les provinces allogènes et les possessions d'outre-mer (§ 655-656).	
3. <i>Le français régional ; principaux caractères</i> (§ 657-678)..	550
Evolution et caractères généraux (§ 657-660). — Pronon- ciation (§ 661-669). — Vocabulaire (§ 670-672 bis). — Mor- phologie et syntaxe (§ 673-676). — Le français d'outre- mer (canadien, créole) (§ 677-678).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 679).	
CHAPITRE II. — Les variétés du français au point de vue social (§ 680-688).....	565
Le milieu social ; le peuple et les classes cultivées (§ 680-681). — Le métier ; langages techniques ; argots (§ 682-685). — Différences d'emploi, langage parlé et langage écrit (§ 686-688).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 689).	
CHAPITRE III. — Le français à l'étranger	572
Le français langue usuelle : groupements français, émigration (§ 690-692). — Le français langue seconde : son rayonne- ment au moyen âge, puis aux xvii ^e -xviii ^e siècles (§ 693-694) ; répercussions des guerres au xix ^e et au xx ^e siècle (§ 695-696). — Le français langue internationale ; son rôle dans la diplomatie ; son avenir dans l'internationalisation pro- gressive des grandes langues de civilisation (§ 697-700).	
BIBLIOGRAPHIE (§ 701).	







 S0-EEA-278

